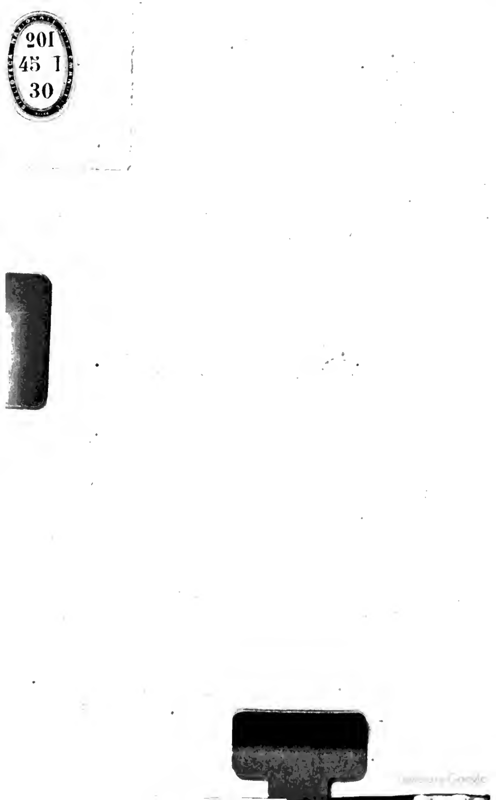



201
45 I
30

Hommage respectueux, offert par l'auteur à la fidele Compagnie de Jésus.

B. Delorme Vic. gen. d'Oregoncity

L'HOMME-DIEU



I

L'HOMME-DIEU

POËME

PAR B. DELORME

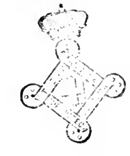
VICAIRE GÉNÉRAL D'ORÉGONCITY

Une vierge concevra, et elle enfantera un fils, et il sera nommé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous

(S. MATTHIEU, c. I, v. 23)

Jésus-Christ était hier il est aujourd'hui, et il sera dans tous les siècles.

(HÉBR. c. XIII, v. 8)



TOME PREMIER



LYON

IMPRIMERIE DE FÉLIX GIRARD

RUE SAINT-DOMINIQUE, 13

1869





A PIE IX.

Je dépose à tes pieds cette œuvre où je proclame
La croyance et les vœux, aliment de mon âme,
O des brebis du Christ vénérable pasteur.

(L'Homme-Dieu, chant I.)

B. D.





L'auteur de ce poëme ne prétend pas en avoir fait un ouvrage régulier; mais, tel qu'il l'a écrit dans les rares loisirs de sa vie de missionnaire, sous le beau ciel de l'Amérique, il l'offre aujourd'hui à sa famille et à ses amis.

Si le livre, malgré ses nombreuses imperfections, intéresse quelques unes des âmes fidèles à prier dans le temple que dix-huit siècles de tempêtes n'ont pu ébranler et dont les fondements reposent sur le roc des âges, il se croira assez récompensé.

Il n'a eu en vue que la gloire de cette Epouse de Jésus-Christ dont les bras maternels s'étendent sur tout l'univers pour protéger et bénir ses enfants dispersés, et dont le cœur, source inépuisable d'amour, chérit également l'homme de la civilisation et le sauvage errant à l'ombre des forêts

Il condamne d'avance et sans restriction tout ce qui, dans cette œuvre, serait contraire à la foi catholique, et c'est dans cette foi qu'il désire vivre et mourir.

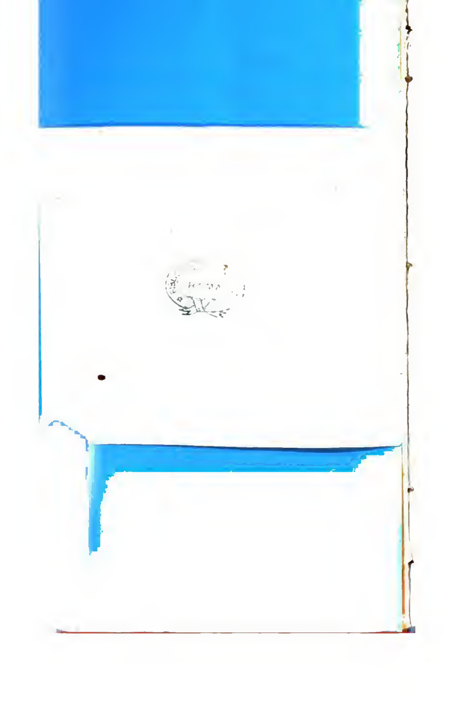
B. D.

L'auteur de ce poème a toujours eu la plus haute estime pour l'illustre Compagnie de Jésus.

Voir à ce sujet le IIme Vol. de l'Homme Dieu, page 376, ligne 25, jusqu'à la ligne 18 de la page 377 etc.

Nota. Quelques personnages ont été mentionnés avec éloge dans cet ouvrage, quoiqu'ils aient eu des opinions blamables, l'auteur n'avait alors en vue que leur piété ou quelque service rendu à l'Eglise, et il était loin d'approuver leur manière de voir sur certains points.

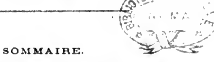
D'autres qui vivent encore n'y seraient pas loués si l'ouvrage, au lieu d'être imprimé au commencement de 1869, l'eut été maintenant.



L'HOMME-DIEU.

CHANT I.

CONSEILS DU CIEL ET DE L'ENFER. — LE CHRIST APPROCHE DE JÉRUSALEM.



SOMMAIRE.

Exposition. — Invocation. — Dédicace à Pie IX. — Le Très-Haut convoque le conseil céleste. — Les Anges y assistent. — Proposition du Père. — Réponse du Fils, qui s'offre de nouveau. — Le Père accepte l'offrande. — Les Anges chantent un cantique à l'Homme-Dieu. — Promesse du Saint-Esprit. — Conseil de l'Enfer. — Comment il se compose. — Satan le préside. — Son discours. — Ceux de Béelzébuth, d'Astaroth et de Bélial. — Projet de Satan. — Joie infernale. — La Mort et sa demeure. — Elle s'offre à servir le complot. — Les Anges infernaux se rendent sur la terre. — L'Ange gardien de Jérusalem fait part de ses craintes au Très-Haut. — Réponse de l'Éternel. — Asaël s'arrête un instant sur Vesper. — Description de ce globe fortuné. — Entretien avec l'Ange. — Celui-ci revient à son poste. — Cependant le Christ, entouré de ses disciples, s'approche de Jérusalem. — Discours qu'il leur tient. — Il envoie Pierre et Jean à Bethphagé. — Ceux-ci font part au jeune Éphraïm de la prochaine entrée de Jésus-Christ dans Solyme. — Éphraïm revient dans la cité, tandis que Stéphanus reproche aux Juifs leur obstination incrédule. — En apprenant que Jésus est proche, le peuple et quelques Juifs de haut rang vont l'accueillir. — Préparatifs de triomphe. — Satan, sous la forme de Nabal, excite Caïphe à se défaire de Jésus. — Le grand-prêtre assemble ses partisans. — Paroles qu'il leur adresse. — Ils sortent de la ville, après avoir passé près du temple, et vont épier leur victime.

Ange qui, tour à tour tendre, grave et sublime,
Sus pleurer autrefois les malheurs de Solyme,
Convoquer ses enfants aux fêtes du saint lieu,
Ou les mener combattre et vaincre pour leur Dieu,



Viens, descends et dis-nous quel pouvoir salutaire
La Trinité divine exerça pour la terre.
Chante ce Rédempteur promis et figuré,
Puis prédit et partout des peuples espéré,
Ce Prince de la paix, entrevu par les Sages,
Et descendant des cieux, héraut de grands messages.
Montre-nous le Sauveur sur le chaume naissant,
A sa Mère ici-bas enfant obéissant,
Et plus tard, au sortir d'une vie ignorée,
Annonçant du vrai Dieu la science sacrée.
Rappelle ses bienfaits envers le genre humain,
Les prodiges sans nombre, ouvrages de sa main,
Et ces sources de grâce où sa bonté prodigue
Rend la force au croyant épuisé de fatigue.
Puis, levant vers le ciel tes yeux baignés de pleurs,
Redis-nous ces affronts, redis-nous ces douleurs
Qu'ont inventés la Haine et la hideuse Envie,
Lorsque pour le pécheur il a donné sa vie.
Exalte, par de saints et de joyeux transports,
Le réveil glorieux du premier né des morts.
Dis ce Juge futur, inflexible et prospère,
Allant s'asseoir comme homme à la droite du Père.
Dis enfin le grand œuvre où le Christ se complut
Et dont il fit pour nous le phare du salut :
Ville immense, élevée au haut de la colline;
Temple auguste et durable où le croyant s'incline;
Arbre dont les rameaux abritent l'univers;
Nef qu'un souffle divin dirige sur les mers,
Et drapeau qui, flottant, de toutes parts visible,
Aux combats du Seigneur rend le juste invincible.

Toi que j'ose chanter, Dieu fait homme pour nous,
Dieu sauveur dont le nom est un hymne si doux,
A ces vers que mon cœur me commande d'écrire
Daigne, du haut des cieux, avec amour sourire;
Daigne fortifier et ma timide voix
Et mon âme inhabile à méditer tes lois.

Et toi, de mon héros ô Mère vénérée,
Viens : il s'agit d'un vœu que ta faveur agrée ;
Sois ma force, et sur moi veuille étendre la main ;
Astre du voyageur, éclaire mon chemin.
  Je dépose à tes pieds cette œuvre où je proclame
La croyance et les vœux, aliment de mon âme,
O des brebis du Christ vénérable pasteur,
Qui vois des loups, armés d'un courroux destructeur,
Assaillir le troupeau que défend ta houlette.
Dans la cause des Cieux infatigable athlète,
Toi dont le calme auguste aux assauts de l'Enfer,
Dans ces jours de révolte, est comme un mur de fer ;
O vigilant nocher, toi dont le soin sur l'onde,
Tandis qu'autour de toi l'orage siffle et gronde,
Dirige la nacelle où tu vois sommeiller
Le pilote divin qui va se réveiller,
Et des vents de l'Orgueil gourmander la furie ;
Pontife illustre, entends la Terre qui s'écrie :
« Qu'il soit, car pour le Ciel son bras a combattu, '
Béni de tous les cœurs où survit la vertu!...
Sachez plus que jamais, enfants, dit-elle encore,
Vous que l'Enfer menace et que l'impie abhorre,
Seconder Pierre, armé pour défendre la foi
Et conjurer les maux prêts à fondre sur moi. »
  Le regard du Seigneur, ce regard adorable
Qui perce des enfers l'abîme impénétrable,
Plonge dans l'Océan, suit l'astre roi du jour
Lorsque de son empire il mesure le tour,
Et, parvenant sur l'heure aux confins de l'espace,
Les décrit sans effort, les fixe et les dépasse,
Des perfides Hébreux avait sondé le cœur
Et de leurs noirs desseins pénétré la fureur.
Près de lui, d'un seul mot, soudain sa voix appelle
Les nombreux habitants de sa cour immortelle.
Il dit ; son verbe part, dans l'espace emporté,
Et d'un écho sans fin remplit l'immensité.

Comme un troupeau d'agneaux que le Printemps voit paître
Et qui, par bonds joyeux, sur le gazon champêtre,
S'empressent d'obéir à l'appel du pasteur :
Tels, fondant sur la foi leur bien-être enchanteur,
Accourent les sujets du Roi dont la puissance
A l'infini pour base et l'amour pour essence.
Sur les marches du trône ils viennent se ranger,
Disposés à servir, à détruire, à venger.
Ange dont ici-bas l'assistance secrète
Autorise le but de ton humble interprète,
Viens, redis-nous les noms de tes heureux amis.
Or le premior d'entro eux au pied du trône admis,
Le plus grand, le plus beau des chefs de l'Empyrée,
Est l'ange Michaël, dont la voix révérée
Et partout entendue en ces vastes Etats
Commande aux légions et les mène aux combats.
Jadis, en le créant, à l'aurore du monde,
L'Eternel déploya sa puissance féconde.
Il prit à le parer un céleste plaisir.
Sa main de la lumière avec art sut choisir
Les plus vives couleurs et la plus pure essence :
L'or, le jaspe et l'opale, avec munificence,
Prêtérent au Très-Haut leurs reflets les plus doux.
Enfin le bel Archange aux yeux du Dieu jaloux
Agita, radieux, ses ailes diaphanes.
Comme, dès le matin, loin des regards profanes,
Une mère pieuse, avec ravissement,
Revêt sa fille, admise à goûter l'aliment
Qu'un Dieu même aux élus prépare en sa tendresse :
Ainsi le Créateur, d'un regard d'allégresse,
Contemple l'Ange aimable à ses pieds prosterné;
Puis, de l'éclat divin dont il est couronné,
Il détache un rayon qu'il admire lui-même,
Et qui, mystérieux et riche diadème,
De Michaël dès lors pare le front serein.
« Je te transmets, dit-il, mon pouvoir souverain,

De la Divinité chère et vivante image,
Et prince dont je vais apprécier l'hommage.
Chef de mes légions, commande en ces beaux lieux.
Mais à cet Ange ami qui vient sourire aux cieux,
Au brillant Lucifer fais part de ta puissance,
Et, vivant avec moi, soyez ma jouissance. »
Ainsi furent créés ces élus du Très-Haut.
L'un, rebelle, se fit, hélas! bannir bientôt;
Mais, de zèle et de foi, l'autre, noble modèle,
Aujourd'hui se présente, à son poste fidèle.
Gabriel, de son Dieu le héraut empressé,
S'est aussi près du trône avec respect placé.
Toi dont le voyageur ici-bas suit la trace
Et qui dans le péril lui prêtes ta cuirasse,
Au céleste conseil je te vois en ce jour.
Vous, dans la sainteté confirmés sans retour,
Lorsqu'atteignant le but du zéle méritoire,
Vous avez recueilli le fruit de la victoire,
O Dominations, Archanges, Séraphins,
Trônes, Princes, Vertus, Puissances, Chérubins,
Anges, vous entourez le siége inaccessible
Où l'Eternel se montre à vos regards visible.
Là paraissent encor ces saints médiateurs,
Des bienfaits du vrai Dieu sages distributeurs,
Qui du ciel ici-bas voyagent pleins de zèle,
Et dont Jacob bénit la merveilleuse échelle.
Anges près du Très-Haut, sur la terre vertus,
De grâce ineffaçable ils marchent revêtus.
Riche d'attraits divins, la Charité s'avance.
Puis viennent ses deux sœurs : l'infaillible Espérance
Et la Foi près de Dieu brillante de clarté,
Mais voilant aux mortels l'éclat de sa beauté,
Et des trésors futurs ne leur montrant que l'ombre.
Auprès d'elles se range une foule sans nombre :
La Paix dont le regard semble éclairer les cieux;
L'auguste Chasteté qui se présente aux yeux

Belle comme la fleur dont l'Amour se couronne,
Et riche des parfums que l'Aube affectionne;
L'Héroïsme pieux, la noble Humilité;
La Justice, la Force et la Docilité;
La Prière, à genoux et pour l'homme indulgente;
La Pitié, du malheur courrière diligente,
Et l'Aumône, en tout lieu prodigue de secours;
L'Ange de l'hyménée et des saintes amours,
Et l'Amitié fidèle, aux ivresses intimes,
Aux serments généreux, aux dévoûments sublimes.
Mais des Anges encor du conseil sont absents :
Uriel, directeur de ces rayons puissants
Qui du soleil au loin fécondent la carrière,
Et ton aimable guide, ô nocturne courrière;
Ceux qui, d'un zèle vaste ardemment animés,
De tous ces millions d'orbes jadis semés
Dirigent la lumière et protégent la course,
Depuis les lieux compris sous le pouvoir de l'Ourse
Jusques aux régions, part de l'immensité,
Où l'Auster a son trône et, d'un œil enchanté,
Voit le signe chrétien briller dans son empire;
Et ceux qui, sur la terre où tant d'orgueil respire,
Avec sollicitude et souvent sans espoir,
Mais fermes néanmoins dans leur pieux devoir,
Portent leur zèle ami jusqu'aux dernières plages,
Veillent sur les cités et les humbles villages,
Donnent à tout mortel les soins les plus touchants,
Cultivent nos vertus, combattent nos penchants,
Et nous montrent les cieux et leur béatitude.
Malgré l'absence au loin de cette multitude
Et de ceux qu'à jamais l'Eternel a bannis,
Les Anges près du trône en nombres infinis,
Joyeux et balancés sur leur aile éclatante,
D'un regard expressif de respect et d'attente
Contemplent leur auteur et l'astre de leur jour.
Mais une voix soudain remplit l'heureux séjour :

« Mon Fils, mon bien-aimé, substance de moi-même,
Mon Fils égal à moi ; toi, Lumière suprême,
Esprit de charité, pouvoir égal à nous ;
Michaël, Chérubins, Anges, écoutez tous.
Le jour de la clémence approche, et le Messie
Va pour la race humaine offrir au Ciel sa vie.
Les Juifs, ô peuple ingrat, peuple dénaturé !
Menacent le Sauveur qu'ils ont tant désiré.
Hélas ! je vois mon Verbe, innocente victime
Qui, portant tout l'opprobre et tout le poids du crime,
Comme un vil malfaiteur expire sur la croix.
Oui, nous l'avons juré : rends à l'homme ses droits ;
Que ton sang répandu le sauve et le relève.
Mais faut-il que la Mort te frappe de son glaive ?
Une larme, ô mon Fils, de ce sang précieux
Détruira de Satan le joug pernicieux,
Satisfera du Ciel l'immuable justice,
Et le rendra dès lors accessible et propice. »
Dieu le Père a parlé : dans la céleste cour,
Tout s'incline avec joie et tressaille d'amour.
L'Ange, de ses douleurs ineffables, mystiques,
Avait souvent ému les éternels portiques,
Alors qu'il déplorait les suites du péché
Et le Fils du Très-Haut à la croix attaché.
Mais du trône est venue une auguste parole
Qui, selon leurs désirs, réjouit et console
Ces Esprits que le Ciel créa pour être heureux ;
Ils ne verront donc point ce trépas douloureux
Et ce bois infamant, la source de leurs larmes :
Tel est des légions l'espoir rempli de charmes.
« Mon Père, dit le Fils, Esprit de sainteté,
Anges adorateurs de notre Trinité,
Le jour où, le jouet de ruses infernales,
L'homme, hélas ! car ainsi commencent ses annales,
Dans son funeste orgueil brava son Créateur,
Je promis de nouveau, consolant Rédempteur,

Et de tous ses forfaits victime expiatoire,
De rouvrir par ma mort les portes de la Gloire.
Je me suis donc, enfant, à Bethléhem montré.
Longtemps à Nazareth, artisan ignoré,
J'ai caché mes desseins et ma haute origine;
Puis, au monde annonçant une Eglise divine,
J'ai prêché le pardon, le salut et la paix.
Mais le temps est venu de sceller à jamais
Des hommes avec Dieu la nouvelle alliance.
Mon trépas va bientôt apaiser la vengeance :
Oui, ma mort! car l'Amour en ses vœux va plus loin
Que les droits dont ici la Justice a le soin.
Une goutte de sang la rendrait satisfaite,
Et lui veut qu'au Très-Haut l'offrande soit complète.
Jadis je le voulus et je le veux encor :
Je m'offre en sacrifice. » Il dit. Les ailes d'or
Dont l'Ange devant Dieu se voile le visage,
Lorsque par légions il vient lui rendre hommage,
Ont produit des sons doux, plaintifs, affectueux.
C'étaient tous les neuf chœurs, muets, respectueux,
Et, tristes, agitant leurs ailes abaissées.
Ainsi, dans les forêts par les vents balancées,
Sont parfois entendus de longs gémissements,
Soupirs aériens et sourds frémissements.
« Mon Fils, je le reçois, ton noble sacrifice.
Va, meurs, dit le Seigneur; va boire le calice
Que les Juifs et l'Enfer t'ont rempli dans ces jours.
Tu seras en mourant sans appui, sans secours,
Abandonné des tiens et même de ton Père.
Race d'hommes déchus, vois combien tu m'es chère.
Cieux, voyez et jugez si j'aime ces ingrats :
Mon Fils subit pour eux la mort des scélérats,
Et moi de ses bourreaux je me fais le complice!
O de la cité sainte immortelle milice,
Aux pieds du Dieu fait homme, Anges, prosternez-vous.
Agneau sans tache, en proie à la fureur des loups,

Il meurt, pauvre et soumis à l'Amour qui demande,
Pour le salut du monde, une si haute offrande.
Mais il est néanmoins votre chef, votre roi;
Dans les cieux, sur la terre, aux enfers, sous sa loi
Tout s'incline : offrez-lui comme à moi vos hommages. »
Ainsi parle à sa cour l'Arbitre des orages.
  Les Anges aussitôt adorent l'Homme-Dieu,
Et de ces chants divins retentit le saint lieu :
« Honneur à l'Agneau! gloire, amour, reconnaissance!
Adorons sa justice, exaltons sa puissance,
Et chantons à jamais son immense bonté.
L'homme de l'esclavage est par lui racheté;
De l'infernal serpent il écrase la tête,
Et sur l'affreuse Mort sa victoire est complète.
Mais quel nouveau triomphe! Il revient parmi nous.
Anges du ciel, chantez et pliez les genoux!
Hâtons-nous d'accueillir ici dans son royaume
Le Roi que nous avons adoré sur le chaume. »
  Alors cet Esprit saint, cet Esprit tout puissant
Qui, planant autrefois sur le monde naissant,
Féconda le chaos, creusa les mers profondes,
Dit à la terre : « Viens et sors du sein des ondes! »
Lui laissa dans les flancs la vie et la chaleur,
Fit naître la verdure et parfuma la fleur :
  « Dieu le Père, dit-il, que l'univers adore,
Et toi qu'il engendra longtemps avant l'aurore,
Dieu le Fils, que les Cieux adorent avec lui,
Sa gloire, son bonheur, sa victime aujourd'hui;
Père et Fils, dont l'amour, principe de mon être,
Me fait de votre essence éternellement naître,
Qui formez avec moi l'auguste Trinité,
Impénétrable abîme et sublime Unité :
Emu pareillement de l'humaine misère,
Au salut avec vous votre Esprit coopère.
Meurs, ô Fils du Très-Haut! j'y consens; mais pour moi
Quel sacrifice, ô cieux! quelle onéreuse loi!

Je verrai donc la Mort sur le Verbe assouvie,
Moi, procédant du Verbe et vivant de sa vie!
Ah! son aimable épouse, étoile du chrétien,
Aura dans ma puissance un éternel soutien.
Quels pénibles labeurs! quelle guerre cruelle!
Et combien d'ennemis lèvent le bras contre elle!
Je les vois : c'est l'Erreur chère à l'antiquité,
Le Schisme, l'Hérésie et l'Infidélité,
L'Indifférence enfin qui, de foi revêtue,
Fait arriver au cœur un sommeil qui le tue.
Vains efforts! car l'Eglise et ses drapeaux flottants,
Jusqu'au jour qui sera la limite des temps,
Sans crainte poursuivront leur marche sur la terre. »
Ainsi l'Amour divin, puissance salutaire,
Va du pardon pour nous devenir l'acquéreur.
  Cependant, sur les bords où règnent la Terreur,
Le Désespoir livide et la Haine implacable,
Et des Anges déchus partage irrévocable,
Le chef de la révolte assemble son conseil.
Quelles sourdes clameurs! quel lugubre appareil!
Quelle effrayante voix jusqu'au fond des abîmes
Plonge et convoque au loin les dieux de tous les crimes?
« Vous qui des Cieux encore affrontez le courroux,
Votre roi vous appelle, Anges, assemblez-vous. »
De l'abîme, à ces mots, les voûtes retentissent;
Les damnés plus avant dans les feux s'engloutissent,
Et l'on voit de partout accourir ces pervers,
Anges déifiés, sénateurs des enfers.
  Voici venir le dieu que l'Erreur sur l'Olympe
Montre si fier du trône où, fils rebelle, il grimpe,
Jupiter, de l'hymen affreux profanateur,
Et de toute innocence infâme séducteur.
Vénus, autre pouvoir funeste à la nature,
L'accompagne, étalant sa fameuse ceinture;
Vénus dont les appas ont perdu les humains.
Près d'elle, Cupidon tient un arc dans ses mains

Et les traits imprégnés du venin dont la Terre
Porte depuis longtemps l'empreinte délétère.
Mais un autre se montre, exécrable imposteur
Qui des suppôts du vol se fait le protecteur :
C'est Mercure, orgneilleux de sa vaine éloquence.
Dieu des sanglants assauts, Mars après lui s'avance :
Son œil sombre, superbe, et qni jamais ne dort,
Semble encore invoquer les combats et la mort.
Or non loin, chancelant sous le poids qui l'oppresse,
Se traîne avec lenteur le démon de l'Ivresse :
Echevelé, hideux, le regard égaré,
D'un ignoble cortége il arrive entouré.
Par lui chez les humains toute flenr est flétrie :
Les plaisirs donx et pnrs, l'amour de la patrie,
Le génie et l'honneur, les nobles sentiments,
De la maternité les saints embrassements,
Tendresse paternelle et crainte filiale,
Le bonheur des époux et la foi conjugale,
Tout périt ; mais, ô honte ! ô déplorable sort !
Restent le désespoir, l'infamie et la mort.
Puis, comme un noir torrent, comme une immense houle,
Au palais de l'abîme ils arrivent en foule
Tous ces faux dieux que l'homme adore prosterné.
C'est le bel Apollon de lauriers couronné,
Mais vendant à Vénus tous les sons de sa lyre,
Et qui dans les destins à Delphes croyait lire.
C'est l'altière Junon au regard déhonté ;
C'est Pluton ravisseur, sombre divinité,
Et le dieu de la mer qui se plaît anx naufrages
Et de viles amours infecte ses rivages;
Vulcain, roi des volcans, infernal armurier;
Fille de Jupiter, Minerve au front gnerrier,
Minerve dont la bouche enseigne pour séduire
Et pervertir les cœurs qu'elle prétend instruire.
Et bien d'autres encor : ceux qui sur leurs autels
Se repaissent des vœux et du sang des mortels;

Et ces dieux affublés de formes ridicules,
Arbitres du destin chez des peuples crédules;
Ceux que le Scythe adore au milieu des frimas
Et les fils du Midi dans leurs brûlants climats.
A ces monstres divers, rugissantes cohortes,
Du palais de Satan s'ouvrent toutes les portes.
Ils entrent. Je ne puis décrire ce séjour,
Lieu lugubre où jamais n'a pénétré le jour,
Où l'éternelle flamme, avec sa couleur sombre,
Répand une lueur plus horrible que l'ombre.
Là, par des soupiraux, du gouffre des tourments
S'élance, avec furie et des mugissements,
Un feu dont la fumée embraserait la terre.
Tel, aux lieux d'alentour, de son brûlant cratère
L'Etna verse, la nuit, ses laves et l'effroi.
Sur un trône de feu, Lucifer, comme roi,
Va présider bientôt le conseil des ténèbres;
Et partout sont placés, le long des murs funèbres,
D'autres siéges ardents où les dieux vont s'asseoir.
Puis au haut de la voûte on peut apercevoir
Ces mots : « Guerre à celui qu'en vain le ciel exalte,
Guerre qui n'ait jamais de trêve ni de halte! »
En outre, par Satan les monstres engendrés
Prennent place et du trône occupent les degrés.
La Haine aux flancs infects, courtisane féconde,
Jadis donna la vie à cette engeance immonde :
C'est l'Orgueil qui se loue et se croit sans rival,
Favori de son père, à son père fatal;
L'Avarice ou Plutus, géant au regard sombre,
Adorant les trésors qu'il enfouit dans l'ombre.
Là, l'inquiète Envie à l'œil louche et hagard
Trempe dans ses poisons et retrempe son dard.
Des complots sur la terre elle est comme la porte :
Aujourd'hui sur un Dieu tout son courroux se porte.
Près d'elle la Luxure étale avec ardeur
Les infâmes désirs dont gémit la Pudeur;

Puis, repue à l'excès et la joue enflammée,
La Gourmandise encor se plaint d'être affamée.
La Colère bruyante et le feu dans les yeux
Pense honorer son père en blasphémant les Cieux.
A d'impurs entretiens tout entière attachée,
L'Oisiveté languit, sur sa couche penchée.
Là siégent le Mensonge aux visages divers,
L'Injustice, la Fraude et leur frère pervers,
Le faux Honneur qui farde ou masque sa figure;
La Calomnie à l'œil plein d'un sinistre augure,
L'Athéisme orgueilleux, la Révolte en courroux;
Enfin l'Hypocrisie au langage si doux,
A l'air modeste, au front si candide et si calme,
Mais qui du crime a su partout gagner la palme.
Ainsi sont assemblés les pouvoirs de l'Enfer,
Et le conseil affreux n'attend que Lucifer.
Il a fait sa revue en ces vastes abîmes
Où d'éternels brasiers dévorent ses victimes.
Aux noirs exécuteurs de ses commandements :
« Qu'on redouble, a-t-il dit, les feux et les tourments!
Car ici, sous mes lois, la souffrance séjourne. »
Puis, torturé lui-même, à son trône il retourne.
D'un feu toujours vivant son cœur est consumé;
Son vêtement royal d'un feu sombre est formé;
Dans sa bouche et son œil, sur son front et sa joue
Le feu lugubrement se déploie et se joue;
De noirs serpents enfin, qui se mordent entre eux,
S'enlacent sur sa tête en un cercle hideux,
Et de leurs sifflements le gouffre au loin résonne :
Tel est de Lucifer l'effrayante couronne.
Qu'il diffère aujourd'hui de ce beau Séraphin
Au regard innocent, au sourire divin,
Dont l'aile ressemblait à l'aile de l'aurore
Quand de rose et d'azur l'orient se colore!
Il avait la fraîcheur du lis épanoui,
Et, des splendeurs du ciel avec joie ébloui,

Servir son Dieu, le voir, l'aimer, était sa vie.
Cette félicité, l'ingrat se l'est ravie;
Et, tel que le soleil qui parfois, à nos yeux,
Au milieu d'un beau jour s'obscurcit dans les cieux
Quand l'astre au front d'argent le rencontre et l'éclipse,
Ainsi, comme au chrétien le dit l'Apocalypse,
L'Ange rebelle a vu par ses propres forfaits
La splendeur de sa gloire éclipsée à jamais
Et son ambition soudainement frustrée.
Il est tombé du haut de la voûte éthérée;
Les lauriers de son front sont flétris sans retour,
Et la haine a détruit l'empire de l'amour.
Qui donc t'a dépouillé de ta splendeur première,
Bel astre d'orient, ô fils de la lumière?
Du palais du Très-Haut qui t'a précipité?
Tu disais dans ton cœur: « Par l'aquilon porté,
J'établirai mon trône au dessus du ciel même.
Mille orbes lumineux seront mon diadème,
Et les rayons du jour mon royal vêtement.
J'irai me reposer au mont du Testament.
Sous mes pieds, dans mon vol, je presserai la nue.
De l'espace, à mon gré, sillonnant l'étendue,
Le Tonnerre en fureur reconnaîtra son roi.
Oui, dirai-je au Très-Haut, je suis semblable à toi! »
Telle était de Satan l'espérance superbe.
L'Eternel a parlé : foudroyé par le Verbe,
Le rebelle en l'abîme est tombé confondu,
Et de revoir les cieux tout espoir est perdu.
Haïr est désormais son unique espérance,
Et son règne n'est plus qu'éternelle souffrance.
Il monte sur son trône, et sa cour applaudit;
Mais ce bruyant accueil, dont la joie assourdit,
Augmente la terreur sur ces affreux rivages.
« Vous qui des nations recevez les hommages
Et pour qui, dit Satan, j'ai bâti des autels,
Ennemis du Très-Haut et pouvoirs immortels,

Prêtez à ma parole une oreille attentive.
Quand jadis aux humains mon astuce inventive
Ferma le ciel, séjour que nous vîmes si beau,
Les soumit à nos lois, à la mort, au tombeau,
Et les fit exiler du jardin d'innocence,
Même avec la justice alliant la clémence,
Celui qni les bannit leur promit nn Sauveur.
Or voyez et jugez : cette insigne faveur,
Offerte au fils de l'homme, à l'Ange est refusée!
Il leur pardonne. A nous, race trop méprisée,
Il lègue les tourments et les feux éternels.
Mais, nons vengeant selon nos serments solennels,
Et comme le guerrier qni dans l'ombre s'embnsque,
A ces chers favoris dont le nom nous offusque
Nous fîmes depuis lors la guerre avec succès,
Car toujonrs dans leurs cœnrs notre ruse eut accès.
Nons sûmes, repoussés, revenir à la charge,
Et rendre à chaque assaut plus profonde et plns large
La brèche qui nons ouvre un chemin dans leurs mnrs.
Enfin de nos labeurs partout les fruits sont mûrs.
L'homme nous appartient; la vérité s'efface,
Et la terre a changé de nature et de face.

« Est-ce assez pour nos vœnx? Non, non, nobles amis!
Le temps, je crois, approche où le Sauveur promis
Doit, ainsi l'annonça l'oracle des Prophètes,
Apporter aux Hébreux victoires et conqnêtes,
Pnis détrôner l'erreur et s'attaquer à nous.
N'est-ce point ce Jésns dont nous sommes jaloux,
En qui la mer, les vents ont cru voir leur monarque,
Qui s'oppose à plaisir au pouvoir de la Parque,
Qui nous commande en maître et nous obéissons,
Et qui sème en tous lieux d'étonnantes leçons?
Même on dit qn'une voix, par deux fois entendue,
Ponr lui dire : Mon Fils! du ciel est descendue.
Et ne serait-ce point — ô souvenir amer
Qui décuple l'horreur des tourments de l'enfer! —

Celui que dans les cieux Michaël et ses Anges
Ont enivré jadis de vœux et de louanges,
Et qui sur notre cou posa son pied vainqueur?
Ou plutôt le tyran qu'abhorre notre cœur,
Pour contenir l'Hébreu qui remue et s'insurge
Et rehausser encor le nouveau thaumaturge,
Du nom de fils chéri ne l'honore-t-il pas?
Si de faits glorieux Jésus marque ses pas,
Moïse n'a-t-il point ouvert la mer profonde?
Quand Josué voulut, le dieu, flambeau du monde,
N'a-t-il pas arrêté ses coursiers vigoureux?
Contre l'ordre d'Elie, aux terres des Hébreux
Les cieux ont-ils offert leur pluie et leur rosée?
Les morts étaient-ils sourds à la voix d'Elisée?
N'importe, sénateurs du conseil infernal,
Que Jésus soit ou non né d'un sein virginal,
Homme ou Dieu, puisqu'enfin, selon toute apparence,
Sa haine insatiable et son intolérance
Prétendent avilir le nom de mes guerriers,
Briser mon sceptre auguste et flétrir mes lauriers,
Déclarons-lui la guerre; et, comme dans l'Egypte
Jadis il a trouvé quelque antre ou quelque crypte.
Où, se cachant aux yeux d'un despote jaloux,
Il trompa notre espoir et frustra son courroux,
Concertons-nous si bien qu'il tombe dans le piége
Et périsse en dépit du bras qui le protége.
Oui, qu'il meure! sinon nous sommes en danger,
Car de tous nos complots Dieu tend à le venger. »
Il dit. Après Satan le premier de l'empire,
Béelzébub se lève; il se trouble, il soupire.
« Oui, dit-il, ô grand roi, détournons, hâtons-nous,
L'orage suspendu qui nous menace tous.
Je crains pour mes honneurs, je tremble pour moi-même.
Hélas! vais-je tomber de ce trône suprême
Où depuis si longtemps ton pouvoir m'a placé?
Et moi, ce Jupiter sur la terre encensé,

Ce dieu, père des dieux, à qui vous voyez rendre
Un culte où le Très-Haut en vain voulut prétendre,
Ne serai-je, ô doulenr ! pour les humains surpris,
Qu'une fable oubliée ou livrée au mépris ?
Implacable destin ! pressentiment funeste !
Ah ! plutôt... Mais que dis-je ? Un doux espoir me reste :
N'as-tu pas autrefois de la Divinité
Assailli hardiment le pouvoir détesté ?
De deux êtres heureux détruisant l'héritage,
Ta main courba leur tête au joug de l'esclavage ;
Tu leur ravis soudain l'amour du Créateur,
Et dans l'homme, ô Satan, tu vainquis son Auteur.
Tu peux dans ce Jésus du tyran que j'abhorre
Ebranler la puissance et triompher encore.
Arme-toi, pars et vole aux terrestres séjours,
Et nous allons te suivre avec tous nos secours. »
  Alors un autre dieu préparé pour la guerre,
Astaroth dont le nom est Vénus sur la terre,
Se lève, conseiller des plus honteux complots.
Il se souvient encor d'avoir au sein des flots
Enseveli d'Adam la race corrompue.
Sodome, d'infamie et de fange repue ;
Gabaa qui demeure un souvenir d'horreur ;
Ces temples d'Amathonte, élevés par l'Erreur,
Où, dans un culte affreux que la Pudeur déteste,
On appelle devoirs l'adultère et l'inceste ;
Les traits dont il blessa David et Salomon :
Telle est l'œuvre où s'est plu l'impudique démon.
Les appas de l'amour, les caresses, les larmes,
Les soupçons, les remords, les désirs sont ses armes.
« Vons connaissez, dit-il, sur l'homme au vice enclin
Jusqu'où va mon pouvoir enchanteur et divin.
Par l'attrait des faveurs, trésor de ma ceinture,
Attaquons ce prophète à douteuse nature.
Croyez-moi, s'il est homme, il y succombera.
Honteux et sans vigueur, c'est en vain qu'il voudra

De ses vastes desseins poursuivre la carrière :
Le ciel même pour lui n'aura plus de lumière.
Enfin vous le verrez de regrets se nourrir,
Puis ramper quelque temps, se débattre et mourir.
Mais s'il est Dieu?... Qu'importe? Aux dieux de l'Empyrée
Par mes charmes vainqueurs une flamme inspirée
Ne les a-t-elle point consumés mille fois?
Lui-même, Jupiter, n'est pas sourd à ma voix.
Employons les moyens que je viens de prescrire. »
Bélial ou Bacchus, par un morne sourire,
Approuve d'Astaroth le projet infernal :
« L'on peut s'armer aussi dans mon vaste arsenal.
N'ai-je point arrêté soudain dans sa carrière
Ce modèle fameux de la valeur guerrière,
Ce demi-dieu nouveau, ce fougueux conquérant,
Ce destructeur de rois, ce fléau, ce torrent,
Cet Alexandre enfin qui vit jadis la Terre,
Interdite à ses pieds, l'adorer et se taire?
Si donc, noble Satan, tu désires de voir
Notre ennemi vaincu trembler sous ton pouvoir,
Qu'au venin de l'amour ma coupe enchanteresse
Mêle pour lui les flots du venin de l'ivresse.
Déjà même, et le Juif le publie en tout lieu,
Il m'a dans les festins reconnu pour son dieu.
Aussi de toutes parts sa puissance décline;
A pas précipités il marche à sa ruine.
Puissent le vin, l'amour, irritant ses désirs,
L'entraîner et le perdre au milieu des plaisirs! »
Il dit. Les autres dieux, et chacun dans sa langue,
Tour à tour après lui prononcent leur harangue.
Tous à vaincre Jésus veulent contribuer;
Tous ont juré sa perte, et, pour l'effectuer,
Ils osent, espérant que leur soif s'assouvisse,
Proposer contre un Dieu l'arme ignoble du vice.
Ainsi, dans leur fureur, opinent les pervers.
« Ah! combien, dit Satan à tous ces chefs divers,

Vous le connaissez peu cet objet de nos craintes!
Vous pensez qu'accessible à d'impures atteintes,
A l'ivresse, à la soif des grandeurs et de l'or,
De ses vœux sur la terre il brisera l'essor :
Ah! le vice n'a point de pouvoir sur son âme.
L'amour seul de son Dieu le nourrit et l'enflamme.
Dans le fond d'un désert où j'allai le trouver,
Naguère je voulus moi-même l'éprouver.
Promesses, flatterie, insidieux langage,
Pour atteindre son cœur tout fut mis en usage;
Et pourtant, ayant vu son air impérieux,
J'ai dû me retirer vaincu, mais furieux.
Même je crus alors vaguement reconnaître
Ce Roi libérateur qui du Très-Haut doit naître.
« Nous voulons au plus tôt l'arracher de ces lieux
Que son zèle prétend rendre au culte des Cieux;
Mais ce n'est point son cœur que nous devons séduire;
C'est par d'autres moyens que nous lui pourrons nuire.
Séduisons à la fois les Gentils, les Hébreux,
Tout le peuple; et, parmi ces disciples nombreux
Qui le suivent toujours et le nomment leur Maître,
Cherchons s'il en est un qui nous vende son être.
Judas, j'ai cru le voir, est avide d'argent.
Toi, dieu de l'avarice, esprit intelligent,
Va, du mal qui le ronge irrite les blessures.
D'Astaroth, s'il le faut, les armes non moins sûres
Laisseront dans son âme un fiel de volupté.
Lui, redoutant du Maître un regard irrité,
Aux Juifs, pour un peu d'or, vendra notre victime,
Et nous recueillerons tous les fruits de son crime.
Puis l'Envie à ces cœurs superbes et jaloux,
Que déjà sourdement mine un sombre courroux,
Versera le venin dont sa bouche est munie,
Et prendra pour renfort l'Esprit de calomnie.
« Un obstacle nous reste encore à surmonter :
Pilate en nos desseins pourrait nous arrêter.

Quoique faible, inconstant, il est juste, et de Rome
Il craindrait la colère en condamnant cet homme.
Il nous faut prévenir l'effet de sa bonté :
Dans ce but, sans retard, l'Esprit de lâcheté,
La Terreur ridicule et la Crainte servile
Iront rendre son cœur à nos souhaits docile.
« Pour vous qui, soumettant la Terre à mon pouvoir,
Avez à mes côtés rempli votre devoir,
Levez-vous : conservons notre ancienne conquête,
Et de lauriers nouveaux couronnons notre tête.
Car si les légions que l'altier Jéhova,
Pour défendre les cieux, jadis se réserva,
Viennent de nos destins traverser la conduite,
Il nous faudra, guerriers, les forcer à la fuite.
Nos captifs cependant resteront dans les fers,
Et l'affreux Désespoir gardera les enfers.
Nous irons de la Mort éveiller la vengeance,
Car il faut avec elle agir d'intelligence
Pour atteindre le but où tendent tous nos vœux.
Venez l'anéantir ce bien-aimé des Cieux ;
Venez, mêlons du bois dans le pain de sa bouche,
Et sur un vil gibet préparons-lui sa couche.
Que, du sol des vivants arraché par nos mains,
A jamais il demeure oublié des humains !
Puis, quand les noirs tombeaux auront reçu leur proie,
Allons, et que le Ciel de nouveau me foudroie
Si je ne parviens point à me venger un jour !
Allons attaquer Dieu jusque dans son séjour ! »
Ainsi dit le grand chef, et dans le sombre empire
La joie éclate au loin en un bruyant délire.
Comme gronde l'orage avec ses sifflements,
Et le courroux des flots et leurs mugissements,
Et la foudre qui tonne, ardente et furibonde,
Et la nuit dont l'horreur plane et s'étend sur l'onde :
Tels, autour de Satan, soudain sont entendus
Les blasphèmes, les cris et les chants confondus.

On maudit le Très-Haut et sa clémence auguste,
Et son Verbe fait chair, espérance du juste,
Et de leur pur amour l'Esprit saint émané.
Le Messie à la mort est d'avance traîné;
On l'accable d'opprobre, on le frappe à la joue,
Et, pour dernier spectacle, à la croix on le cloue.
Puis viennent les festins, les danses et les ris,
Et tous de l'impudeur s'y disputent le prix.
  Mais le temps presse : on part avec des cris de joie.
L'étendard de l'Enfer se lève et se déploie.
L'armée, à flots houleux dans l'espace roulant,
Et son chef formidable à l'œil étincelant,
Et ces bouillants guerriers, ces princes des ténèbres,
Ces glaives mis à nu, ces trompettes funèbres,
Ces boucliers d'airain, ces torches, ce drapeau :
Tout présente aux regards un horrible tableau.
On avance, on franchit ces plaines vaporeuses,
Des gouffres de l'Enfer barrières ténébreuses,
Cet informe chaos dont le vaste contour
Cache les bords brûlants à la clarté du jour.
  Aux confins de l'empire, en ces lieux où commence
Des soleils et du jour la région immense,
Un globe s'aperçoit dans le vide placé,
Entre l'aube et la nuit tristement balancé :
C'est de la pâle Mort la retraite lugubre.
Son sol est infécond, son climat insalubre;
Des rochers nus à l'œil s'offrent de toutes parts,
Et des monts d'ossements affligent les regards.
Là, nul de ces bienfaits que la Terre nous donne,
Et dont elle embellit le printemps et l'automne.
Là poussent seulement, pour y croître l'horreur,
Le cyprès de la tombe et le saule-pleureur,
L'upas qui pour nos bords est un mortel outrage,
Et l'arbre trop connu dont l'homme fuit l'ombrage.
Cependant, au milieu de ces tristes déserts,
Un vieux palais croulant s'élève dans les airs.



Là réside le dieu de ces mornes royaumes.
Des spectres fugitifs, des ombres, des fantômes
Sur les rocs d'alentour rôdent silencieux.
Les Soupirs gémissants, les Regrets soucieux,
Et des Mânes en pleurs les livides cohortes,
De ce séjour de deuil semblent garder les portes.
Dans le plus retiré de ses appartements
Est un trône construit sur de blancs ossements.
Là siége de la Mort la majesté paisible.
Un crâne est dans ses mains avec sa faulx terrible.
Comment représenter le monstre horrible à voir?
Ces yeux ternes, ces yeux d'où ruisselle un sang noir,
Et cette tête chauve, effroi de la nature?
Cette bouche où les vers avec la pourriture
Se livrent un combat qui fait bondir le cœur,
Et ce rire cruel, sépulcral et moqueur?
La Mort rit, dans l'orgueil du pouvoir qu'elle exerce,
Des terreurs et des maux que sa coupe nous verse.
Autour d'elle empressés sont les démons affreux,
De sa puissance au loin ministres rigoureux.
Pour rendre compte ici de leur cruel ouvrage,
Ils ont quitté les bords théâtre de leur rage.
C'est la Guerre sanglante et hideuse d'orgueil,
Que suivent pas à pas la Ruine et le Deuil;
La Peste qui toujours en silence chemine,
Et leur fidèle sœur, l'implacable Famine.
Ce sont ces maux divers, précurseurs du trépas,
Qui des hommes déchus entravent tous les pas
Jusqu'à l'heure où, livrée à l'oubli de la tombe,
Sous leurs derniers assauts la nature succombe.
Telle est de cette cour l'épouvantable aspect.
On propose, on discute, en ce palais infect,
Les moyens de peupler de plus en plus l'empire
D'où la Mort contre l'homme incessamment conspire.
Ruse, force, poison, discorde, assassinat,
Remplissent les discours du sinistre sénat.

On projette, on résout, quand soudain sur la rive
Du tyran des enfers la grande armée arrive.
« Halte ici, mes soldats, pendant quelques moments :
Vous m'attendrez, dit-il, parmi ces ossements ;
Et moi j'irai chercher celle qui, pour me plaire,
Va de tout son pouvoir servir notre colère. »
Il part, il vole, il entre au palais de la Mort,
Et la Mort aussitôt se lève avec effort :
« Vous, ô mon père, ici ! Dans mon triste domaine
Quel appât, quel dessein, quel pouvoir vous amène?
De quelque grand désastre êtes-vous menacé?
Le Souverain des cieux vous a-t-il offensé?
Aurait-il de l'enfer assailli le rivage?
L'homme a-t-il secoué le joug de l'esclavage?
Je me souviens toujours que jadis en Eden
De vous et du Péché, de votre illustre hymen
Je naquis, déjà prête à dévorer l'engeance
Que partout depuis lors poursuit votre vengeance.
Quel est votre désir? Je ferai tout pour vous. »
« Ah ! combien, dit Satan, ce langage m'est doux !
Ma fille, il est trop vrai, l'Eternel nous menace.
Je viens ici chercher un secours efficace.
Tu connais ce Jésus, ce sage renommé,
Ce prophète nouveau, de tout un peuple aimé :
A de fatals projets Jéhovah le destine.
Il semble avoir sur nous conquis la Palestine;
Puis il espère encore ailleurs m'humilier,
Et toi-même, on le croit, sous son joug dois plier.
Trois fois nous l'avons vu rendre à des morts la vie,
Et te frapper un jour semble être son envie.
Il faut le perdre, ou bien se résoudre à périr. »
« Moi, réplique la Mort, il me faudrait mourir,
Moi dont l'ordre s'impose à toute la nature,
Et pour qui des vivants la chair est la pâture !
Non, jamais ! Que lui-même, au supplice traîné,
A l'oubli du tombeau demeure condamné,

Et qu'il apprenne ainsi, l'insensé qui me brave,
Qu'il n'est point pour la Mort d'obstacle ni d'entrave!
Ah! que n'est-il déjà couché dans son cercueil!
Jamais de ce séjour je ne franchis le seuil.
A mes commandements des ministres fidèles
Pour moi vont décimer ces races criminelles
Que vous avez jadis soumises à mes lois.
En ces lieux d'où je fais trembler les plus grands rois,
Je règne, et le repos est ma prérogative.
Mais la haine une fois rendra la Mort active,
Et je sens que mon cœur de mon œuvre est jaloux.
C'est moi qui frapperai; venez et hâtons-nous. »
Satan ravi dévore un discours qui le flatte;
Sa cruelle allégresse en ses regards éclate :
« Ah! dit-il, maintenant, assisté de ta main,
Je vois que de mes vœux le succès est certain. »
Cependant on se hâte, on prépare, on amène
Un char dont la couleur est celle de l'ébène.
Quatre chevaux ailés, noirs enfants de la Nuit,
Vont conduire la Mort promptement et sans bruit.
Satan s'assied joyeux près de la morne altesse.
Le char vole et des vents dépasse la vitesse.
On s'arrête, et l'armée accueille avec transport
Le prince de l'abîme et le dieu de la mort.
Puis, poursuivant sa course, elle arrive aux parages
Où le Ciel de plus près nous montre ses ouvrages.
C'est de notre soleil l'empire fortuné.
D'orbes soumis à lui monarque environné,
De leur vaste système il maintient l'existence.
Ces globes, suspendus à diverse distance,
D'un regard inégal contemplent ses splendeurs.
Inégaux sont aussi leurs poids et leurs grandeurs,
Inégales leurs parts de chaleur et de vie.
« Tu vois, dit Lucifer à sa fille ravie,
Ce monde se mouvant dans un lointain vermeil :
C'est la Terre. Au delà, mais plus près du soleil,

Est un globe où réside une race modèle,
Où la Tombe n'a point à planter l'asphodèle.
Moi-même j'ai tenté d'y porter mon poison :
Efforts perdus! Enfant d'une simple raison,
Ce peuple vit heureux avec des mœurs rustiques,
Sert le Dieu qui nous hait et chante ses cantiques.
Là, ce monde paisible est nommé Beau-Séjour;
Sur la Terre, Vénus, ou le héraut du jour,
Et même aussi Vesper : car tantôt c'est l'aurore
Et tantôt c'est le soir que sa splendeur décore. »
  Mais dans l'espace immense, avec rapidité,
Le sombre chariot vers la terre est porté,
Et ce globe aux regards augmente en étendue.
Un orbe inférieur appelle aussi la vue :
C'est notre satellite aux pèlerins si cher.
Or le cortége arrive aux régions de l'air,
De la Terre en son cours enveloppe adjacente.
Les monts lèvent d'abord leur tête blanchissante;
Puis déserts, champs, vallons qui paraissent s'ouvrir,
Et la mer sombre et vaste aux yeux viennent s'offrir.
  « Vois-tu ces bords riants, dit l'Ange des ténèbres,
Ces plaines, ces coteaux? Ce sont les lieux célèbres
Où souvent par nos soins l'Hébreu se rebella.
Mais ce n'est point assez : car, ma fille, c'est là
Qu'il faut, dans peu de jours, nous signaler encore,
Et vaincre dans le temple où Dieu veut qu'on l'adore.
Que le mont du Scandale et les flancs du Gihon
Ouvrent une retraite à chaque légion. »
  Il dit; et convoquant les chefs de ses armées :
« Dans ces monts caverneux quelque temps enfermées,
Que vos troupes, dit-il, demeurent en repos,
Et pour le grand combat soyez prêts et dispos.
A venger votre honneur, à saisir notre proie
Votre chef sans tarder va vous faire une voie. »
  Pareils à ces oiseaux, voyageurs dans les airs,
Qui, las d'avoir franchi les monts et les déserts,

Descendent, abaissant leurs ailes étendues,
Et sur les champs semés fondent en vastes nues,
Les soldats de l'abîme, innombrables démons,
D'un vol précipité sur le haut de ces monts
S'abattent, inclinant leurs lances et leurs ailes,
Et la Terre s'émeut du contact des rebelles.
Mais alors, sans laisser leur espoir s'amortir,
En des antres voisins ils courent se blottir.
La Mort choisit pour elle une caverne sombre :
Là, couvant son courroux, elle attendra dans l'ombre,
Pour percer le Sauveur de son poignard fatal,
L'heure où son pére enfin donnera le signal.
  Or l'Ange du Seigneur, qui, dans son vol sublime,
Plane sur notre monde et protége Solyme,
Avait d'un œil ému compté ces ennemis,
Ces guerriers par l'Enfer soudainement vomis.
Leur nombre, leur aspect où la fureur est peinte,
Leurs armes, leurs drapeaux, tout le glace de crainte,
Et du deuil et des pleurs, la Mort, sinistre roi,
De l'officier céleste augmente encor l'effroi.
  « Il n'en faut point douter, un orage s'apprête :
Hâtons-nous, se dit-il, prévenons la tempête;
Allons du Tout-Puissant implorer le secours. »
Il s'élance à ces mots. Aux suprêmes séjours
Il monte, et, dans son vol au plus haut de l'espace,
Il atteint le soleil, l'effleure et le dépasse;
Puis, devant Dieu bientôt humblement prosterné :
« O Monarque, dit-il, de splendeur couronné,
Ah! secourez Jésus et Solyme et la Terre;
Car, ivre de fureur, pour leur faire la guerre,
Tout autour de Sion l'Ange des noirs complots
De son immense armée a déployé les flots.
Etendez, Dieu puissant, votre main secourable,
Et faites échouer la révolte exécrable. »
  « Du Juif et de l'Enfer, répond le Saint des saints,
J'ai sondé la malice et les secrets desseins :

Je verrai cependant bientôt mourir le Verbe
Et plus tard s'écrouler cette ville superbe.
Mais vois prendre l'essor au Christ ressuscité
Et renaître Sion, brillante de beauté.
Asaël, va, reprends ton poste sur la terre;
Laisse mes ennemis me déclarer la guerre. »
Il dit, et, de nouveau se prosternant trois fois,
L'Ange adore joyeux Celui qui fait les rois;
Et soudain, reprenant sa carrière rapide,
Comme un rayon du ciel il traverse le vide.
Un instant il s'arrête en ce globe si beau
Où Satan, le Péché, la Mort et le Tombeau
N'ont jamais attristé le bonheur et la vie.
Il contemple ces lieux dont sa vue est ravie,
Ces lieux aimés du jour et bénis par le Ciel.
Là, le lait en ruisseaux et des fleuves de miel
Parcourent en tous sens de fertiles campagnes.
Dans le creux des vallons, au sommet des montagnes,
Le doux printemps sourit, et ces heureux climats
Ne connurent jamais la neige et les frimas.
D'attraits riants à l'œil la nature est parée.
Les fleurs ont un parfum dont l'âme est enivrée;
Le peuple ailé de l'air, dans les bois et les champs,
Dès l'aurore module et répète ses chants,
Et ses hymnes joyeux, illusion chérie,
Jusqu'aux pieds du Très-Haut portent l'âme attendrie.
Là, pour le voyageur il n'est point de déserts :
Nul Etna, nul Vésuve, obscurcissant les airs,
N'y vomit en grondant le feu de ses entrailles.
La Discorde en fureur, les sanglantes Batailles,
La Peste, la Famine et tous ces animaux
Dont la rage pour nous est un surcroît de maux,
N'infestent point ces bords où la Vertu charmée
Voit de l'Ange et de Dieu vivre une race aimée.
Mais autour d'Asaël se hâtent d'accourir
Ces êtres que l'amour préserve de mourir,

Hommes, femmes, enfants, dont la joie ingénue
Dans leur belle planète accueille sa venue.
« Ange à l'aile azurée, au sourire si doux,
Salut, salut à toi! Beau voyageur, dis-nous,
Viens-tu d'offrir tes vœux et ton fervent hommage
Au Dieu qui dans nos cœurs a gravé son image? »
« Oui, j'ai vu, mes amis, l'Eternel et sa cour,
Et je reviens, dit l'Ange, au terrestre séjour.
Vous connaissez cet astre à paisible lumière
Qui pour vous de la nuit est l'étoile première :
C'est là qu'un peuple entier, rebelle au Créateur,
S'est courbé sous le joug de l'Esprit corrupteur.
Mais admirez de Dieu les bontés ineffables :
D'un œil compatissant il a vu les coupables.
Il permet à son Fils, de leurs malheurs touché,
De briser les liens dont l'homme est attaché;
Et le Fils rédempteur, en s'immolant lui-même,
Se charge d'apaiser la justice suprême.
Combien, hélas! déjà nous l'avons vu souffrir!
Et pour lui n'est pas loin le moment de mourir.
La mort qui du péché jadis est provenue,
La mort, peuple immortel, ne vous est pas connue.
L'homme meurt lorsque l'âme, après de longs efforts,
Innocente ou souillée, abandonne le corps :
Ainsi du genre humain va tomber l'esclavage. »
A ces mots, un enfant de ce lointain rivage,
Mina s'écrie : « O Dieu prodigue de bienfaits,
Quoi donc! pour sauver l'homme et laver ses forfaits,
Vous souffrez, vous mourez, ô victime adorable!
O trop heureuse faute! ô faveur honorable!
Terre, le Ciel te donne un Sauveur en ton Dieu. »
Il dit; et le bel Ange, au sortir de ce lieu,
Comme un aigle revient au dessus de la terre.
Là marche vers Solyme un groupe solitaire.
C'était l'heure où, prenant le soleil pour signal,
Retourne à ses labeurs l'ouvrier matinal.

Le printemps réveillait la nature endormie,
La couronnait de fleurs, et, d'une voix amie,
Invitait les oiseaux à proclamer au loin
Celui dont la bonté de tout être prend soin.
C'était le jour célèbre où commença le monde,
Où l'Eternel a dit : « Sois, lumière féconde! »
Jour à l'astre brûlant par l'erreur consacré,
Mais où par le chrétien Dieu veut être adoré.
  Quels sont ces voyageurs à l'air humble et timide,
Attentifs, sur la route, aux discours de leur guide?
Leur démarche, leurs traits, leur simple vêtement,
Leur langage naïf, mais non sans agrément,
Tout annonce aux regards des hommes dont la vie,
Loin des grandeurs du siècle, à l'abri de l'envie,
Libre de soucis vains, franche d'ambition,
Se nourrit de labeur et de privation.
Avec empressement ils entourent leur Maître.
Au seuil de ses hameaux le Jourdain les vit naître.
Ce sont douze pêcheurs robustes, ignorants,
Qui, laissant leurs filets, leur lac et leurs parents,
Et naguères élus par ce chef qu'ils chérissent,
Ecoutent sa parole et surtout s'en nourrissent;
Mais bientôt ces pêcheurs, devenus des guerriers,
Iront sous ses drapeaux conquérir des lauriers.
  Comment peindre Celui que leur groupe environne?
La grâce, éclat divin, lui forme une couronne;
Son port majestueux commande le respect;
Ses yeux sont vifs, brillants. A leur auguste aspect,
Des plus saintes vertus on respire les charmes.
Parfois ces mêmes yeux sont humectés de larmes;
Car son âme n'est point étrangère aux douleurs,
Et de Jérusalem Il pleure les malheurs.
L'Espérance, la Foi, la Paix, suivent sa trace;
La Bonté, la Douceur, la Pitié, sur sa face
Avec tous leurs attraits ont fixé leur séjour.
Ses lèvres sont un trône où repose l'amour;

Mais, ô ciel! ce n'est point cet amour éphémère
Qui cherche les plaisirs dont la coupe est amère :
C'est de l'homme et de Dieu l'amour le plus parfait.
Il marche, et tous ses pas sont marqués d'un bienfait.
Il parle : sa parole instruit, console et touche;
Il parle, et la sagesse illumine sa bouche.
Cet homme vertueux, ce juste révéré,
Ce sage en ses discours de la Terre admiré,
C'est Jésus, le héros de mon humble poëme,
Rédempteur attendu, Fils de Dieu, Dieu lui-même.
De la ville où la Mort, avide de son sang,
L'attend et se dispose à lui percer le flanc,
Il s'approche, et déjà les deux collines saintes,
Que le vert olivier de son feuillage a ceintes,
A la droite et de près étalent aux regards
Leurs vignes, leurs vergers et leurs bosquets épars.
Solyme à l'occident, altière, offre à la vue
Son temple et ses palais qui dominent la nue,
Et non loin le Cédron roule en grondant ses flots.
Jadis, d'un fils ingrat redoutant les complots,
David ici suivait ses troupes fugitives.
Bethphagé, simple bourg, apparaît sur ces rives.
« Mes amis, dit Jésus, assis sur ce gazon,
Ecoutez-moi; voyez le nouvel horizon
Qui des faits à venir vous offre le spectacle.
Vous allez des Voyants voir s'accomplir l'oracle.
Votre Maître bientôt, traité de séducteur,
De rebelle, d'impie et de blasphémateur,
Aux Gentils est livré par le Juif en sa rage.
Avec acharnement tout un peuple l'outrage;
On lui crache à la joue, et, servant la fureur,
Le fouet de tout son corps fait un objet d'horreur.
Il marche; il est chargé de l'instrument infâme
D'où coulera le sang que le salut réclame,
Et sur le mont funèbre où l'appelle la Mort,
Du sommeil de la tombe un instant il s'endort.

Mais, déboire cruel pour la haine étonnée,
Le Christ, quand paraîtra la troisième journée,
Se lèvera, serein comme l'astre du jour,
Et viendra de nouveau vous sourire d'amour.
Ma victoire, ô croyants, annoncée et promise,
A jamais dans ce monde affermit mon Eglise,
Et défend en vos cœurs la foi, la vérité,
Ma mission sublime et ma divinité.
Puis sur mes serviteurs, du séjour de mon Père,
J'étendrai d'âge en âge une main tutélaire.
D'héroïsme divin vous serez revêtus.
Les faux dieux à vos pieds tomberont abattus.
Vous parlerez : les rois descendront de leur trône,
Et l'avare joyeux prodiguera l'aumône.
Vous saurez d'un seul mot confondre les pervers;
Vous irez, en mon nom parcourant l'univers,
Déployer mes drapeaux sur son dernier rivage.
Votre sang répandu me rendra témoignage,
Et désormais, assis sur les trônes du ciel,
Vous jugerez encor les tribus d'Israël.
Sachez donc, ouvriers de ma vigne chérie,
Ouvrir au genre humain la céleste patrie.
« Aujourd'hui votre Maître et votre Rédempteur
Recevra de Jacob l'accueil le plus flatteur.
Pierre et Jean, écoutez : vous irez au village
Que ce mont verdoyant couvre de son ombrage,
Hameau connu de vous, cher et paisible lieu
Où la foi vit encore en ne cherchant que Dieu,
Où d'un cœur humble et pur le pauvre me révère.
Vous verrez un ânon couché près de sa mère :
Détachez-les sans crainte et me les amenez.
Si leurs maîtres pourtant se trouvaient étonnés
Que de les prendre ainsi vous osiez vous permettre,
Vous direz, mes enfants, que, prêt à les remettre,
Le Seigneur a besoin de ces deux animaux.
« C'est bien, vous dira-t-on, c'est l'ami des hameaux. »

Allez donc sans retard, et, selon le Prophète,
Pour le Christ dans Sion préparez une fête. »
Ainsi dit le Messie. Alors l'ardent Thomas :
« Il veut mourir! Allons et marchons sur ses pas,
Mourons à ses côtés; car, près de notre Maître,
Le trépas est le sort le plus beau qui puisse être. »
Mais, au Fils du Très-Haut dociles et soumis,
Au village prochain courent les deux amis.
Sur les bords du torrent voici qu'à leur rencontre
Un jeune voyageur s'achemine et se montre.
Leurs yeux l'ont reconnu : son nom est Ephraïm.
Le Rédempteur naguère aux portes de Naïm,
Donnant de sa puissance une nouvelle preuve,
Avait rendu la vie à ce fils d'une veuve.
Ephraïm l'a laissée. Il vient, il veut revoir
L'arbitre de ses jours, son immortel espoir.
Il veut baiser ces mains au pauvre secourables;
Il veut, plein de respect, à ces pieds vénérables,
Qui laissent le pardon et la paix en passant,
Déposer en tribut un cœur reconnaissant.
« Où pourrai-je, dit-il, trouver Celui que j'aime?
O vous qui, jouissant d'une faveur suprême,
Pouvez le contempler et l'ouïr chaque jour,
Qui l'entourez de soins et de zèle et d'amour,
Que je puisse au plus tôt revoir, je vous supplie,
Le Dieu dont la faveur pour nous se multiplie! »
« Oui, nous l'aimons, dit Jean, ce Maître généreux.
Voir en lui notre père et l'astre des Hébreux
Est pour nous un bonheur céleste, inexprimable.
Allez : vous le verrez ce bienfaiteur aimable.
Il arrive en tes murs, noble Jérusalem :
Reçois avec transport l'enfant de Bethléhem. »
« Il vient, dit Ephraïm, ô pouvoir bénévole!
Ah! sans délai j'y cours, dès ce moment j'y vole,
Et que par les enfants de la grande cité
Il soit en ce beau jour publiquement fêté!

Qu'ils viennent à Celui qui pour eux s'intéresse
Offrir des fleurs, des vœnx et des chants d'allégresse! »
« Allez, dit Pierre, allez, et que le Bon Pasteur
Marche parmi les siens comme un triomphateur!
Oui, courez à Sion, et dites à sa fille :
« Voici venir à toi le Père de famille,
« Ton Sauveur et ton Dieu, sur un ânon monté,
« Et rempli de douceur, de grâce et de bonté.
« Il vient de sa présence honorer ton enceinte :
« Enivre-toi d'amour, et bannis toute crainte. »
Or, voyant vers Solyme Ephraïm dirigé,
Les messagers du Christ entrent dans Bethphagé;
Et, du premier abord, devant d'humbles portiques
Se montrent à leurs yeux les animaux rustiques.
Là, possesseur de biens pour ses vœux suffisants,
Vivait un homme juste au déclin de ses ans.
Il se nommait Simon et naquit à Cyrène.
Plus tard, laissant les bords de la mer africaine,
Et peut-être conduit par un rayon des cieux,
Il vint planter sa tente au champ de ses aïeux,
Et deux fils sont venus embellir sa demeure.
Fidèle Israélite, il soupire après l'heure
Où ses regards verront le Messie annoncé
Relever de David le trône renversé,
Et sur Jésus enfin tout son espoir repose;
Même à le suivre un jour la grâce le dispose.
« Eh! dit-il, de quel droit agissez-vous ainsi?
Osez-vous emmener ces animaux d'ici?
— Le Seigneur, lui dit Pierre, aujourd'hui les demande.
— Ah! répond le vieillard, il suffit; qu'il commande.
J'obéis, trop heureux d'être son serviteur.
C'est l'ami des hameaux, c'est notre bienfaiteur.
Allez : que devant lui je puisse trouver grâce! »
Ephraïm cependant avait franchi l'espace
Qui du simple hameau sépare la cité.
A l'entrée est un lieu du riche détesté,

Où le pauvre au grand jour dérobe sa misére,
Et que Jésus souvent a visité naguère,
Conduit par son amour et son zèle empressé.
C'est le quartier d'Ophel qui se montre adossé
Au flanc du monticule où s'élève le temple.
Là s'arrête Ephraïm, et là son œil contemple
Un groupe où des Hébreux, peuple, scribe ou docteur,
Entourent Stéphanus, gracieux orateur.
L'ignorant l'écoutait, ému de révérence.
Le savant dédaigneux, d'un air d'indifférence,
A de sages discours opposait le mépris;
Mais par la vérité persuadé, surpris,
Le malheureux, imbu de son orgueil funeste,
Repoussait de ses bras cette fille céleste,
Et, de l'envie à flots recueillant le poison,
Son âme du parjure et de la trahison
Devait aveuglément bientôt suivre la voie.
« Vous résistez au Ciel, à Celui qu'il envoie;
Car, disait Stéphanus, les temps ont eu leur cours,
Et sur notre horizon brillent ces heureux jours
Où, selon l'espérance entée au cœur des Sages,
L'homme devait ouïr de célestes messages,
Où des cieux pour ce monde avec force entr'ouverts
Devait descendre un Dieu, Sauveur de l'univers.
Ce flambeau de Jacob, voulez-vous le connaître?
Ainsi qu'il fut prédit, le Christ ici vint naître,
Et l'astre du salut plane au dessus de vous.
Oui, Jésus est l'espoir, à nos pères si doux,
Qu'aux Hébreux, près d'entrer dans la Terre-Promise,
Avec joie annonçait la bouche de Moïse.
« Un jour, d'entre mon peuple un Prophète naîtra;
« Ecoutez-le, dit-il, car des cieux il viendra. »
Mais à l'Esprit divin dont le pouvoir vous presse,
Ainsi que vos aïeux, vous résistez sans cesse.
On les a vus toujours outrager ces hérauts
Qui leur montraient le Ciel armé de ses carreaux;

Ils ont même immolé ceux dont la bouche auguste
Promettait aux humains l'avènement du Juste.
Et vous, Juifs, non contents d'avoir pu le haïr
Et de vous exciter, ô honte ! à le trahir,
Sa mort, tel est le vœu que forme votre rage !
Ah ! plutôt, de vos cœurs méritant le suffrage,
Abjurez votre haine, et, rendus à l'amour,
De Jésus dans Solyme accueillez le retour. »
Un jeune Hébreu de Tarse, au front haut, à l'œil d'aigle,
Et bouillant d'un orgueil qui n'a ni frein ni règle,
Ecoutait ces discours où rebelles aux Cieux
Venaient d'être montrés les Juifs et leurs aïeux.
Saul allait, par des flots d'ironie insultante,
Déchaîner sur le Christ son ire impatiente,
Lorsqu'Ephaïm soudain s'élance et dit : « Hébreux,
Il vient pour vous bénir, ô jour trois fois heureux !
Votre consolateur, votre ami, votre maître.
Venez : à ses regards hâtons-nous de paraître.
Et toi, chère Sion, il en est temps encor,
Comme l'oiseau royal, vers ton Dieu prends l'essor. »
Aussitôt un bruit court : « Voici le grand Prophète !
Allons, pour l'accueillir, préparer une fête ! »
Jérusalem s'émeut ; tout le peuple charmé,
Ivre d'impatience, au bienfaiteur aimé
Veut de sa gratitude offrir un nouveau gage,
Sa tendresse naïve et son fervent hommage.
En ses riches palais, l'altier pharisien,
Dédaignant le Sauveur, la source de tout bien,
Impassible à l'amour, sans l'ordre du grand-prêtre,
Aux portes de Sion refuse de paraître.
Mais le peuple s'assemble et sort de la cité ;
D'une joie expansive il marche transporté.
Aux lieux que le Cédron de ses ondes arrose,
On cueille le jasmin, le lilas et la rose,
Et les fleurs dont le sol est partout émaillé.
L'arbre de son feuillage est aussi dépouillé ;

En festons gracieux les guirlandes se tressent,
Et des arcs de triomphe à la hâte se dressent.
Le chemin s'ouvre à l'œil sous des berceaux charmants,
Et le sol est au loin couvert de vêtements.
Puis en lettres de fleurs se lisent ces paroles,
De l'amour le plus pur doux et touchants symboles :
« Je suis le bon pasteur ; je connais mes brebis.
Quels travaux, quels dangers pour elles je subis!
Fidèles à ma voix, mes brebis me connaissent;
C'est, dès le point du jour, sous mes yeux qu'elles paissent. »
A fêter cet ami si cher, si révéré,
Le peuple de Solyme ainsi s'est préparé.
Le riche vertueux pour le Christ se déclare :
Gamaliel, Mathan, Nicodème, Lazare,
Prêtent leur zèle au pauvre en ses simples apprêts,
Et dans ses saints transports à le joindre sont prêts.
Joseph et d'autres Juifs d'un rang non moins illustre,
Pleins d'ardeur pour la fête, en rehaussent le lustre.
Cependant l'Ange roi des gouffres ténébreux
Voyait d'un œil jaloux l'amour dont les Hébreux
Allaient dans un instant faire hommage au Messie.
« Quoi ! dit-il, on renonce à ma suprématie!
Mais, pour forcer ce peuple à servir mon pouvoir,
Préparons les ressorts que je ferai mouvoir.
Que lui-même au plus tôt, instruit à mon école,
Aille, dans sa fureur, écraser son idole! »
Il dit, et prend les traits d'un vieillard renommé,
Ennemi de Jésus et du grand-prêtre aimé;
Puis, se rendant sur l'heure au palais de Caïphe,
Il se masque de zèle et s'adresse au pontife :
« Ciel ! le nom du Très-Haut est partout outragé,
Et toi, son noble élu, tu ne l'as pas vengé!
Jusques à quand faut-il que ta vertu sommeille?
A la voix de l'orage as-tu fermé l'oreille?
Tu connais cet impie et rusé séducteur
Que le peuple, trompé par un fard imposteur,

Accompagne en tous lieux de ses cris d'allégresse,
Dont la voix le subjugue et la main le caresse,
Et que même il adore en son zèle insensé :
C'est par lui que je vois Israël menacé.
Quels noms ambitieux ose prendre le traître !
Fils de Dieu ! le Messie ! Ah ! bientôt, du grand-prêtre
Avec impunité s'arrogeant tous les droits,
Ou même s'élevant au trône de nos rois,
Et courtisant encor la faveur populaire,
Il nous écrasera du poids de sa colère.
Notre sang répandu, la mort sera le prix
Des sarcasmes sans nombre et des sanglants mépris
Qu'ont reçus parmi nous ses doctrines nouvelles,
Sa douteuse origine et ses amis fidèles.
D'ailleurs ne vois-tu pas ce hardi novateur
Assaillir hautement notre législateur?
Il n'est plus de précepte et de morale sainte;
Et la religion dans le peuple est éteinte.
Ecoute : de nos murs il s'approche aujourd'hui.
Tout un peuple égaré court au devant de lui.
David, victorieux et brillant de jeunesse,
Jadis sur son passage excita moins d'ivresse.
C'est un complet triomphe. En ce bruyant accueil,
En ces élans d'amour qui flattent son orgueil,
Reconnais ses projets fatals à notre race,
L'orage qui s'approche et la mort qui menace.
Caïphe, sur les lieux viens sonder le terrain;
Puis, convoquant ici l'auguste sanhédrin,
Pour vaincre et détourner le péril qui vous presse,
Il faudra mettre en jeu la puissance et l'adresse.
Mais soyez sans pitié pour le blasphémateur,
Le fourbe qui se croit l'égal du Créateur
Et voudrait lui ravir jusqu'à son diadème.
Frappez ! vengez de Dieu la majesté suprême ! »
  Ainsi le faux Nabal, ainsi l'Esprit malin
Dans le cœur du pontife exhala son venin.

Le grand-prêtre aussitôt assemblant sa famille,
Ananus dont naguère il épousa la fille,
Puis les pharisiens et docteurs de la loi :
« Hébreux, je vous l'annonce, il nous arrive un roi.
C'est, dit-il, en ce jour qne Sion le couronne.
Allons de nos respects entonrer sa personne.
Ou plutôt, mes amis, de cet audacieux
Déjouons les desseins subtils, pernicieux.
Venez et suivez-moi. » La tronpe menaçante,
Mais à son chef altier unie, obéissante,
Vers la porte d'Ophel se dirige à grands pas,
Et commence à tramer les plus noirs attentats.
On se hâte; on parvient dans ces quartiers antiques,
Où gisent de palais d'imposantes reliques.
Ici pour Salomon le marbre précieux
En superbes piliers s'élança vers les cieux.
Bientôt de Moria l'on atteint la colline,
Et la foule en passant avec respect s'incline.
Mais du dôme fameux que bâtit autrefois,
Sur ces mêmes hauteurs, le plus sage des rois,
Oh ! combien d'aujourd'hui le monument diffère !
Plns heureux néanmoins, c'est ici qu'une mère,
L'Eve à jamais sans tache, offrit au Créateur
L'enfant qui de nos maux est le réparateur.
  Lorsque, après leur retour des champs de la Chaldée,
Les Juifs, libres du joug, revirent la Judée,
Dn temple enseveli sous des débris impurs
Leurs mains en combattant relevèrent les mnrs.
Mais à l'aspect d'une œuvre, effet de leurs alarmes,
Un souvenir amer leur arrachait des larmes.
« Hébreux, leur dit Aggée, Hébrenx, consolez-vous,
Et rassurez vos cœurs par l'espoir le plus doux.
« Un jour, dit le Très-Haut, ce temple en ses murailles
« Recevra le fruit saint des plus pures entrailles;
« Car Israël mon peuple est présent à mes yeux.
« Je n'ai point oublié l'espoir qu'à vos aïeux

« Conférent jadis mes bontés souveraines.
« Ma droite ébranlera les nations humaines,
« Les empires, les flots, le ciel, tout l'univers.
« Alors, pour sauver l'homme et dompter les Enfers,
« Viendra ce messager, né de la femme forte,
« Ce guerrier qui des cieux vous rouvrira la porte.
« La justice, à sa voix, éteindra son courroux,
« Et la paix dans ce lieu va descendre sur vous. »
Ainsi dit ton héraut, ô divine Sagesse,
Et cinq siècles plus tard s'accomplit ta promesse.
Mais en dehors des murs Caïphe arrive enfin,
Et, semblable au serpent qui souille de venin
La campagne fleurie où son corps se déroule,
Aux innocents transports de la pieuse foule
Il va mêler, s'il peut, l'exécrable ferment
Dont la haine en son cœur se fait un aliment,
Et sa troupe avec lui secrètement s'apprête
A troubler et la joie et l'ordre de la fête.



CHANT II.

ENTRÉE TRIOMPHANTE A JÉRUSALEM. — LE CHRIST AU TEMPLE.



SOMMAIRE.

Le Messie continue à s'entretenir avec ses disciples. — Foi, Espérance et Charité. — Les deux voies. — Jésus pleure sur Jérusalem et en prédit la ruine. — Accueil que lui font Stéphanus, Ephraïm et le peuple. — Fureur jalouse de Caïphe et de ses partisans. — Le Christ répond à l'accueil qu'on lui fait et aux reproches qu'on lui adresse. — Le jeune Saul. — Femmes et enfants qui attendent Jésus à la porte Dorée. — La Vierge Marie. — Magdeleine. — Lilia. — Enfants bénis. — Eloge de la chasteté. — Le Christ monte au temple et en chasse les vendeurs. — Nouveaux murmures. — Gentils venus de différents climats pour voir le Messie. — Denys. — Lugdunus. — Les rois mages. — Discours de Jésus adressé aux Gentils et aux Juifs. — Le Père rend gloire à son Fils. — Hommage offert par les Gentils. — Réponse de l'Homme-Dieu. — Le Fils de l'homme élevé de la terre — Mission divine. — Vers le soir, Jésus se retire à Béthanie. — Véronique loge la sainte Vierge, Pierre, Jean et quelques disciples. — Claudia, épouse de Pilate, et sa fille Nydia. — L'esclave Clément. — Marie, Pierre et Jean, à la requête de Claudia, se rendent au palais et prennent Lugdunus avec eux. — Accueil et demande que leur fait Claudia. — Jean commence son récit.

Cependant le Sauveur, environné des siens,
Se plaisait à semer, par de saints entretiens,
Le grain de sa parole en leur âme naïve;
Et ces bons serviteurs, d'une oreille attentive
Et d'un cœur palpitant, recueillaient ces discours
Dont les pleurs de leurs yeux semblaient suivre le cours.

Tel un sage vieillard, un père de famille,
Durant les nuits d'hiver, près d'un feu qui pétille,
Ou, pendant les beaux jours, autour du vieil ormeau,
Invite à ses leçons les enfants du hameau,
Instruit leur jeune cœur, et charme leur jeunesse.
Chacun à ses récits vivement s'intéresse :
On éprouve à la fois l'ardeur de l'amitié,
Le respect et l'amour, la joie et la pitié,
Et des yeux attendris coulent de douces larmes.
Jésus de la vertu représentait les charmes ;
Il peignait dans les cœurs ses consolants bienfaits :
Un bonheur surhumain, une immuable paix.
« En vain l'Enfer, le monde, acharnés à vous nuire,
Loin du ciel et de Dieu tentent de vous conduire :
Si vous fuyez le mal et pratiquez le bien,
Si votre cœur est pur, allez, ne craignez rien.
Le fragile roseau, pliant son humble tête,
Bravera sans péril l'assaut de la tempête,
Et le cèdre orgueilleux, vainement défendu,
A grand bruit sur le sol tombera confondu.
Mais ayez soin surtout d'implorer l'assistance
De ces filles du Ciel dont l'auguste existence
Et le pouvoir ami sont une œuvre de moi.
« La première aux humains découvre le grand Roi
Dont le sceptre éternel sur l'univers domine ;
De ses calmes rayons leur âme s'illumine.
« Dieu parle, mes enfants, leur dit-elle ; à ses pieds
« Abaissez sans retard votre orgueil, et croyez.
« Le jour où, parvenus au bout de la carrière,
« Vous aurez de la mort traversé la barrière,
« Il sera de vos yeux aussitôt arraché,
« Le voile dont le ciel maintenant est caché,
« Et vous verrez le Dieu, sublime récompense
« Que lui-même à la foi dans ses parvis dispense. »
C'est ainsi que toujours elle parle aux mortels.
Elle va me bâtir d'innombrables autels,

Et de son sceau partout elle grave l'empreinte;
Puis, sur la pierre assise, impassible et sans crainte,
Repoussant de l'erreur les assauts et le fiel,
Aux humains secourable et regardant le ciel,
Elle attend que son œuvre, ici-bas terminée,
Ait scellé des élus l'heureuse destinée.

« La seconde, aussi riche en célestes appas,
De l'homme voyageur embellit tous les pas.
Jusqu'au moment suprême où s'achève leur course,
Du bonheur aux humains elle indique la source.
Au marinier, craignant le naufrage et la mort,
Du milieu de la nue elle montre le port.
Du riche libéral protectrice immortelle,
C'est au pauvre surtout qu'elle offre sa tutelle.
Elle semble porter un bandeau sur les yeux,
Mais elle ne sort point de la route des cieux.
Son sourire engageant, sa voix pleine de charmes
Chasse au loin la tristesse et calme les alarmes;
Et plus les pèlerins approchent du tombeau,
Plus sa bouche console, et plus son front est beau.

« L'autre, par ses attraits, sa douceur et sa grâce,
Egale ses deux sœurs et même les surpasse.
Elle est du Dieu des dieux, seul en sa Trinité,
La substance, la vie et la félicité.
En vain, dans le langage et de l'homme et des anges,
Du Roi de l'univers vous diriez les louanges;
En vain votre regard lirait dans l'avenir,
Vous auriez du passé le complet souvenir,
Votre esprit, en son vol rapide et téméraire,
Irait d'un Dieu caché pénétrer le mystère,
Des sciences pour vous les secrets s'ouvriraient,
Les morts obéissants sur vos pas marcheraient,
Vous livreriez vos corps aux flammes dévorantes,
Et, fidèle recours des misères souffrantes,
Aux pauvres vous diriez : A vous tout notre bien!
Sans elle, mes amis, tout le reste n'est rien.

Sachez qu'elle n'est pas avare, ambitieuse,
Accessible à l'orgueil, égoïste, envieuse.
Mais elle est humble, douce, indulgente aux méchants;
Pour les infortunés elle a des soins touchants.
Au lit du moribond, courageuse, elle vole;
En mère affectueuse, elle veille et console.
Elle sert la justice, aime la vérité;
Et tout est cru par elle, espéré, supporté.
Quand des hommes ingrats, rebelles et parjures
Contre un pouvoir si doux et des grâces si pures
Osent lancer leurs traits cruels, empoisonnés,
Ils sont, c'est sa vengeance, aussitôt pardonnés.
Suppliante et bénigne, elle apaise la rage,
Et c'est elle qui donne aux faibles le courage;
Car tous ceux dont elle est le guide et le support
Pour leur Dieu, s'il le faut, iront braver la mort.
« Que ces augustes sœurs vous servent de bannière!
Lorsqu'ici-bas pour vous viendra l'heure dernière,
Elles vous ouvriront le suprême séjour;
Et leurs noms sont la Foi, l'Espérance et l'Amour.
Sachez donc au plus tôt chercher et reconnaître
Les moyens d'assurer votre futur bien-être ;
Car, tandis qu'avec vous le temps semble courir,
Que de riches trésors vous pouvez acquérir!
« L'homme, ici-bas jeté, s'y trouve entre deux voies :
L'une mène au séjour des éternelles joies,
L'autre aboutit au lieu des châtiments sans fin.
A droite est la première, et c'est là le chemin
Où marche la vertu sur la terre éprouvée.
Cette route est d'abord d'obstacles entravée,
Rude, escarpée, étroite et rompue en tronçons.
Des rocs et des cailloux, l'épine et les buissons
La hérissent au loin, la couvrent et l'obstruent;
Des torrents sur ses bords mugissent et se ruent,
Et l'on y voit souvent des abîmes s'ouvrir.
Il faut, pour avancer et pour n'y point périr,

Un courage sévère, une prudence exacte,
Une force de cœur qui se conserve intacte.
Mais lorsqu'on a franchi ces périls du début,
Plus l'homme persévère à marcher vers son but,
Plus la route devient aplanie et riante.
Une clarté dès lors, douce et fortifiante,
Brille, et du voyageur y dirige les pas;
Et lui marche joyeux et ne s'arrête pas,
Jusqu'à l'heure où du ciel pour lui s'ouvre la porte.
Mais malheur à celui que la frayeur emporte
En dehors du sentier tracé pour la vertu!
Il s'égare, et bientôt, de fatigue abattu,
Il se laisse éblouir par la seconde route.
C'est le chemin fatal que le croyant redoute.
Charmant, bordé de fleurs, d'aspect insidieux,
Il s'ouvre, bien frayé, facile, spacieux.
Avec tous ses attraits, là le plaisir abonde;
Richesses, dignités, tous les biens de ce monde
Y captivent le cœur en y séduisant l'œil.
Mais là règnent aussi l'injustice et l'orgueil,
La cruauté perfide avec l'intempérance,
La discorde en fureur, la fraude et l'ignorance.
Là marche l'insensé, fier et ne voyant pas
Le gouffre qui soudain va s'ouvrir sous ses pas;
Car, lorsqu'il n'est plus temps de marcher en arrière,
Au lieu de ces plaisirs qui bordaient la carrière,
Il ne retrouve plus que honte et désespoir.
En voyant son erreur, il tombe, et nul pouvoir
Ne pourra désormais l'arracher de l'abîme.
Ah! qu'il eût mieux valu, fuyant l'appât du crime,
Se soumettre à l'épreuve et suivre le chemin
Où l'auraient supporté, le tenant par la main,
Ces trois aimables sœurs dont l'office est d'étendre
Sur le juste ici-bas leur amour pur et tendre,
Comme aussi la Justice avec la Vérité,
La Douceur, la Sagesse et la Sobriété!

Or c'est à vous de prendre ou l'une ou l'autre voie.
Que pour votre bonheur, mes enfants, je vous voie
Choisir l'étroit chemin qui se termine aux cieux
Et que j'ai parcouru moi-même sous vos yeux!
Le large... Mais déjà le soleil, dans sa route,
Dépasse le zénith de la céleste voûte.
Mes amis, levez-vous et partons; car voici
Vos frères Pierre et Jean qui reviennent ici.
Un peuple ami vers nous de la ville s'élance,
Et la haine sur moi porte sa vigilance. »
Il dit, se met en route, et bientôt ses regards
Aperçoivent non loin ces antiques remparts,
Cette Jérusalem, cette ville chérie,
Où contre un Dieu sauveur va s'armer la furie.
Puis son œil un instant plonge dans le passé.
Le petit-fils d'Achaz, l'odieux Manassé,
D'un prophète fameux déchirant les entrailles,
Et ce sang dont les flots rougissent les murailles
Du temple où dans sa mort Zacharie est si grand;
Sous la pierre en monceaux Jérémie expirant,
Et tant d'autres, hélas! innombrables victimes,
Pour avoir condamné les Hébreux dans leurs crimes
Et rempli du Seigneur les ordres souverains,
En proie à leur démence et mourant par leurs mains;
Enfin Jean son héraut, sacrifié naguères,
Et l'avenir qui marche et prépare ses guerres :
Ce spectacle est au Christ un amas de douleurs,
Et la Terre soudain le voit verser des pleurs.
Il pleure, ce Jésus dont les yeux pleins de charmes,
D'un regard consolant, ont séché tant de larmes;
Ce Jésus dont le nom, béni de tous les cieux,
Est l'âme et le sujet de leurs concerts joyeux.
« Jérusalem, dit-il, ô toi qui t'es montrée
Du sang de mes témoins d'âge en âge altérée,
Et qui du Seigneur Dieu jadis as tant de fois
Fatigué la clémence et méconnu la voix :

Ainsi que nous voyons la poule sous son aile
Réchauffer tendrement sa famille nouvelle,
A tes fils égarés, cher et nombreux essaim,
Combien de fois j'ouvris et mes bras et mon sein;
Mais ta haine repousse, en sa rage exécrable,
Celui par qui ton Dieu, devenu favorable,
A ton cœur agité rendrait encor la paix,
Et ton œil, obscurci par un nuage épais,
Ignore où du Très-Haut se puise l'indulgence.
Il va venir, le jour marqué pour la vengeance.
De l'Occident lointain, par le Ciel suscité,
Un héros contre toi marche, ô fière cité.
Ce n'est plus la douceur que partout l'on révère,
Mais c'est un prince, un juge, un conquérant sévère,
Et c'est ici le lieu d'où tu verras jaillir
Tous ces flots de guerriers qui viennent t'assaillir.
Vois, sortant du fourreau le glaive des batailles,
Toutes ces légions qui cernent tes murailles.
Déjà le sang versé roule en torrents impurs;
La peste et la famine habitent dans tes murs,
La discorde y commande, et tes fils s'entretuent,
Tandis que du dehors les assauts s'effectuent.
O femmes dont le sein n'aura pas mis au jour
Le fruit infortuné d'un déplorable amour,
Malheur à vous! malheur! Malheur à vous encore,
Vous que la mort assiége et que la faim dévore,
Et qui, sur ces enfants dont l'aspect est si doux
Lorsque de l'infortune on subit le courroux,
Vous jetez sans horreur comme sur une proie!
Quoi! vous ne craignez point que le Ciel vous foudroie!...
Et toi, Jérusalem, entends de toutes parts
Crouler, comme éperdus, tes palais, tes remparts.
Vois-tu ce feu courir le long de tes portiques
Et réduire au néant tes lambris magnifiques?
Le Ciel, dans sa fureur, l'a lui-même allumé,
Et comme un chaume sec ton temple est consumé.

En vain un apostat, dans sa rage endurcie,
Se jouant du prophète et de la prophétie,
Croit relever ces murs de leur poudreux cercueil
Et voir du Christ alors triompher son orgueil.
De la terre soudain des feux viennent confondre
L'œuvre et ceux qu'à ses vœux il a fait correspondre,
Et lui-même bientôt, n'ayant que trop vécu,
Meurt et blasphème encor le Dieu qui l'a vaincu.
Ainsi ton heure approche, ô ville plus coupable
Que celles dont la fin te parut formidable,
L'infâme Babylone et l'orgueilleuse Tyr.
Tu voudras vainement un jour te rebâtir :
Au joug de l'étranger tu seras asservie,
Et tes souvenirs seuls te maintiendront la vie.
Ah! si de tes enfants il eût été connu
Le jour où ton Sauveur, propice, t'est venu,
Sous l'aile du Très-Haut, à l'abri des alarmes,
Sion dans l'avenir n'aurait vu que des charmes.
Aujourd'hui néanmoins j'accepte ton accueil,
Et mon cœur un instant va sortir de son deuil. »
  Il dit. Touchant tableau! sur sa pauvre monture,
Il s'avance à pas lents, Celui que la nature,
En ses accents divers, a proclamé son roi,
Et dont les cieux des cieux reconnaissent la loi.
Sous les arcs érigés le Rédempteur arrive.
Il promène à l'entour une vue attentive,
Puis contemple l'Hébreu, ce peuple dont la main
Le caresse aujourd'hui pour le frapper demain.
Il voit tous ces apprêts d'une foule empressée :
La verdure odorante en guirlandes tressée,
Les nuages de fleurs à ses pieds répandus,
Les vêtements au loin sur la voie étendus,
Et dans l'air parfumé les paroles flottantes,
De son divin amour expressions touchantes.
  « Oui, dit-il, ô Jacob, je suis le bon pasteur.
Je suis de mes brebis l'ami, le protecteur;

Pour ce vaste troupeau qu'ici-bas je vins paître
Je suis prêt à donner mon sang et tout mon être,
Et, pourvu qu'à ce prix je le sauve des loups,
Les tourments et la mort me vont être bien doux.
Chère Jérusalem, admets en tes murailles
Et reconnais enfin Celui dont les entrailles
De l'amour le plus pur ont tressailli pour toi.
Mon peuple bien-aimé, viens saluer ton roi,
Ton espoir consolant, ton sauveur et ton père.
A faire ton bonheur tu le verras se plaire. »
Dans les airs, à ces mots, mille cris sont lancés :
« Gloire au fils de David! Vous, peuples empressés,
Bénissez le Seigneur et Celui qu'il envoie.
Qu'en hosannas joyeux votre amour se déploie!
Chantons dans nos concerts David ressuscité,
Sur son trône avec gloire aujourd'hui remonté.
Sur nous, sur nos enfants, régnez, puissant Prophète
Qui d'un mot sur les flots enchaînez la tempête,
Et par qui sur ces bords la mort sévit en vain.
Régnez, et laissez-nous pour votre front serein
A l'envi préparer un bandeau magnifique.
A Jacob, à Sion rendez leur gloire antique;
Et soumettant au joug nos ennemis divers,
O lion de Juda, conquérez l'univers.
Puis, que, sous son figuier, à l'ombre de sa vigne,
Et se félicitant de votre loi bénigne,
Jacob n'entende plus la foudre des combats!
Que les fleurs de l'Eden renaissent sous nos pas! »
Ainsi parle Ephraïm au nom de tous ses frères.
Il espère en des jours glorieux et prospères.
Or vers le Dieu fait homme il se penche soudain,
Et baise avec respect cette puissante main
Qui, repoussant la mort vainement assouvie,
L'a de son froid cercueil retiré plein de vie.
« Oui, je chéris le sein qui m'a donné le jour;
Mais, dit-il, Dieu sauveur, ô mon premier amour,

Que je suive tes pas, et que mon œil adore
L'astre victorieux dont l'horizon se dore! »
Mais Stéphanus sachant que sur l'humilité
Le Messie ici-bas fonde sa royauté :
« Non, dit-il, ce n'est point un riche diadème
Qu'attend de nous Jésus, la bienveillance même.
Des cœurs purs, craignant Dieu, cultivant les vertus,
Humbles et devant lui de candeur revêtus,
Des cœurs où sans effort la charité pardonne :
Tel est du roi-pasteur la plus chère couronne.
O vous qui dans Solyme êtes le bienvenu,
O Sauveur que du Ciel nos vœux ont obtenu,
Nous vous offrons ces fleurs, simple et modeste gage
Dont ici notre amour emprunte le langage,
Et que lui désormais parfume notre cœur! »
« Oui, je l'accepte, enfants, répond le Rédempteur,
La couronne fleurie à mes pieds déposée;
Et d'épines par vous fût-elle composée,
Mon front, la préférant à tout l'éclat de l'or,
Pour la ceindre au plus tôt se baisserait encor.
« Vous, les ordonnateurs de la fête nouvelle,
Voyez comment pour vous l'avenir se révèle :
Tu m'as, ô Stéphanus, aujourd'hui couronné ;
Dans peu de temps aussi, lévite fortuné,
Je vais dans mon royaume, au jour de ta victoire,
Accorder à ton front la couronne de gloire.
A toi, soldat du Christ, la suprême faveur
De verser le premier ton sang pour le Sauveur.
Ephraïm, parcourant une longue carrière,
De l'Evangile au loin portera la lumière.
A Naple, où le printemps se plaît à séjourner,
Il annonce le Dieu qui daigna s'incarner.
Les Gentils à sa voix d'abord ferment l'oreille;
Mais à leurs yeux un jour, effrayante merveille!
Le Vésuve, paisible et muet jusqu'alors,
S'entr'ouvre en rugissant et vomit sur ces bords,

En torrents enflammés, ses entrailles fondues,
Où s'engouffrent soudain trois villes éperdues;
Et plus d'un idolâtre atteste dans son cœur
Qu'il est à tous ses dieux un Dieu supérieur.
Pour toi, mon vrai disciple, à la fin de ta course,
Le glaive de ton sang épuisera la source.
Alors, laissant la terre et volant vers les cieux,
Semblable à Stéphanus, martyr, vainqueur joyeux,
Ma gloire sans retour sera ton apanage,
Et tu viendras chérir l'ami de ton jeune âge. »
Ainsi, béni du peuple et du peuple escorté,
Le Messie à pas lents marchait vers la cité.
Cependant à l'écart le grand-prêtre et sa troupe,
En le suivant de l'œil, semblaient boire à la coupe
Que l'Envie invisible à leur bouche apportait.
La Haine au milieu d'eux de fureur s'agitait;
L'affreuse Trahison là préparait ses trames,
Et la Vengeance inique, aiguillonnant leurs âmes,
Des flots de son poison leur remplissait le sein.
Ils allaient, de l'Enfer secondant le dessein,
Donner un libre cours à leurs complots sinistres.
Satan, fier du pouvoir de ses cruels ministres,
De leur zèle infernal s'applaudit en secret.
L'ire des conjurés le flatte : avec regret
Il se voit obligé, pour quelque temps encore,
De tempérer ce feu dont l'ardeur le dévore;
Et reprenant soudain la forme de Nabal :
« Vous voulez, lui portant, dit-il, le coup fatal,
Qu'aux transports dont le fourbe aujourd'hui nous affronte
Succèdent sans délai sa ruine et sa honte.
Ces nobles sentiments, ce zèle de la loi,
Ces mépris de Jésus, de cet ignoble roi
Qui se fait adorer sur sa vile monture,
Plaisent au Dieu qui sonde et punit l'imposture;
Et je bénis le Ciel de retrouver en vous
Ces élans généreux et ce juste courroux.

Modérez cependant cette fureur si belle.
L'instant n'est point venu d'attaquer le rebelle :
Tout un peuple exalté se presse sur ses pas,
Et, lui prêtant, s'il faut, le secours de leurs bras,
Ils sauront le défendro au risque de leur vie.
Mais de haine souvent la faveur est suivie :
Il nous faut de leur cœur chasser ce vain amour,
Avilir à leurs yeux ce monarque d'un jour,
Et semer avec art dans leur âme incertaine
L'envie et les soupçons, le mépris et la haine.
Vous frapperez alors en toute liberté
L'insigne séducteur justement détesté;
Et ce peuple inconstant, qui, d'hommages prodigue,
Aujourd'hui contre nous avec Jésus se ligue,
Le verra sans regret condamner au trépas.
Nobles fils de Jacob, tels sont, n'en doutez pas,
Les moyens d'assurer votre sainte vengeance.
Allez, assemblez-vous, et, tous d'intelligence,
Travaillez au plus tôt à l'œuvre où le devoir
Commande votre zèle et tout votre pouvoir. »
C'était par ces discours que l'imposteur d'élite
Retenait le courroux du fier Israélite.

Comme le léopard qu'un chasseur a dompté
Garde en obéissant sa farouche fierté,
Lorsqu'au lieu de courir droit au cerf dans la plaine,
Il faut, par un détour dans la forêt prochaine,
S'en aller le surprendre et lui donner la mort :
Ainsi, de leur fureur réprimant le transport,
Les pervers laissent voir le venin qui les rongo.
Ils s'approchent, guidés par l'Esprit de mensonge.
« Arrête, dit l'un d'eux avec un fier mépris,
L'enthousiasme vain dont ce peuple est épris,
Et retiens ces clameurs empreintes de blasphème.
Verras-tu, sans rougir et d'eux et de toi-même,
Les Juifs, par cet accueil qui n'est pas mérité,
Outrager le Très-Haut jusqu'en sa majesté?

Maître, à ces furieux commande de se taire;
Car l'orgueilleux rencontre un pouvoir qui l'atterre. »
Or celui dont les pas de bienfaits sont marqnés :
« Caïphe, et vous, docteurs d'un faux zèle masqués,
Recneillez vos esprits, et passez en revne
Les actes où de fiel votre âme s'est pourvue :
Aux panvres, aux cœurs droits l'Evangile est prêché;
Pour l'aveugle joyeux le ciel n'est plus caché;
Le muet dn Très-Haut raconte les merveilles;
Les sourds à ma parole ont ouvert leurs oreilles;
Les lépreux sont guéris, et, saisis de terreur,
Vents et flots ont laissé s'amortir leur fureur.
Surtout de son tombean voyez surgir Lazare.
Si donc l'homme est muet, Juifs, je vous le déclare,
Les rochers, me vengeant de vos honteux mépris,
Jusqu'au plus haut des cieux élèveront leurs cris,
Et, publiant au loin mon nom et mes ouvrages,
M'offriront, malgré vous, d'invincibles suffrages? »
« Oni, ton ponvoir est grand, il m'étonne, et parfois
Je me laisse séduire an charme de ta voix,
Dit ce pharisien que Tarsus a vu naître;
Et je me sens alors tenté de reconnaître
L'Etoile de Jacob et le Christ attendu.
Mais sitôt que mon cœur, à lui-même rendu,
Rappelle tes dédains de la foi de nos pères
Et ces noms outrageants, hypocrites, vipères,
Qne ta bouche prodigue aux ministres des Cieux,
Homme étrange, tu n'es qu'un impie à mes yeux. »
« Au Dieu clément et fort il n'est rien d'impossible,
Et le loup menaçant en un agneau paisible
Peut, dit le Rédempteur, soudain se transformer.
Henreux qui par le Ciel se laisse désarmer!
Saul, Saul, le jour approche où, déposant les armes,
De tes erreurs contrit et l'œil baigné de larmes,
Tu viendras reconnaitre en moi cet envoyé
Qui dut être l'auteur du salnt octroyé,

Et m'offrir ton amour, tes labeurs et ta vie.
Dès ce moment heureux, en ton âme ravie
L'auguste vérité, brillante, régnera;
Et, sans aucun effort, ton esprit comprendra
Que, bien loin d'assaillir la loi du grand Prophète,
C'est pour la confirmer et la rendre parfaite
Que le Christ pour un temps demeura parmi vous.
Puis ces hommes hautains, avares et jaloux,
Qui, doctes dans leur art, sous un masque hypocrite
Cachent des cœurs impurs où tout l'Enfer habite,
Alors, plus éclairé, tu les jugeras mieux;
Car, te nommant rebelle aux lois de tes aïeux
Et digne comme moi du plus honteux supplice,
Ils déploîront encor leur profonde malice. »
  Ainsi parlait Jésus, mais, sourd à cet appel,
Saul ne voyait encor qu'un espoir temporel;
Et ceux que le Messie accusait d'imposture,
Sombres, bouillants de haine et comme à la torture,
Peut-être se seraient rués sur l'Innocent
Si Satan n'eût rendu leur courroux impuissant.
  Cependant on arrive à la porte Dorée.
Là, de Jérusalem comme gardant l'entrée,
Des femmes, des enfants, groupe aimable et joyeux,
Au Messie à leur tour offrent, au nom des Cieux,
L'hommage tendre et saint que leur transport atteste.
A leur tête s'avance une femme modeste :
Dirai-je la splendeur, dirai-je la beauté,
Les attraits ravissants, la douce majesté
Dont toute sa personne est un tableau durable?...
Mais elle s'offre à nous, dans un livre adorable,
Belle comme la lune et comme le soleil
Lorsque sur l'horizon monte son char vermeil.
C'est l'astre souriant qui précède l'aurore,
Phare que sur les flots le voyageur implore.
Vierge sans tache, elle est la mère de l'Amour,
L'arc brillant dans la nue et l'aube du grand jour

Où le salut descend des hauteurs étoilées,
La vigne aux grappes d'or et le lis des vallées;
C'est la tour de David et la porte du ciel.
Son nom mélodieux est plus doux que le miel :
Reine aux cieux, parmi nous on l'appelle Marie.
Du Père tout puissant c'est la fille chérie.
L'Esprit saint lui dit : « Viens, ô ma colombe, ô toi
Ravissante beauté dont l'amour est à moi!
Accours près de mon cœur, mon épouse fidèle! »
Enfin des nations l'espérance éternelle,
Jésus, le Fils de Dieu, la nomme avec transport
Sa mère et de son temple invincible support.

Une autre femme est là dont les cheveux en ondes
Au souffle du printemps livrent leurs tresses blondes,
Et dont l'humble maintien semble voiler à l'œil
Les charmes qui naguère ont flatté son orgueil.
Maintenant c'est en vain que le monde l'admire :
Un pouvoir plus durable et plus réel l'attire.
Elle aime avec tendresse, elle adore en son cœur
Celui qu'elle a, joyeuse, avoué pour vainqueur.
De deux parts à choisir elle a pris la meilleure,
Et son âme est un temple où l'Esprit saint demeure;
Il règne, mais en roi dont le pouvoir ravit,
Et de qui la faveur même à la mort survit.
Cette femme a pour noms Marie et Magdeleine.
Naguère à Magdalum sa conduite mondaine,
Ses coupables amours, ses excès délirants,
D'une amère douleur navrèrent ses parents;
Mais enfin, par le Ciel, par la grâce éclairée,
Aux pieds du bon pasteur la brebis égarée
Vint apporter un jour son profond repentir,
Et, d'un servage ignoble heureuse de sortir,
Répandre du vrai nard la précieuse essence.
O de la charité favorable puissance!
« Levez-vous, dit le Christ, ma fille, allez en paix.
Tous vos crimes passés sont remis; désormais

De l'expiation ne quittez point la voie,
Et portez du Seigneur le saint joug avec joie. »
  L'illustre pénitente, abandonnant ces lieux
Qui devinrent dès lors un opprobre à ses yeux,
Pour être sans obstacle au Maître de sa vie,
S'en alla, de son frère et de sa sœur suivie,
Près de Jérusalem établir son séjour.
Là souvent elle a vu l'objet de son amour,
Instants doux à son cœur ainsi qu'à son oreille.
L'Homme-Dieu chez Lazare avait logé la veille,
Et quand de Béthanie il se fut avancé
Vers la ville où son sang devait être versé,
Rapide, avait couru l'aimante Magdeleine.
Maintenant elle suit sa noble souveraine.
  Entre elles Lilia, vierge de quinze étés,
Et dont brillent les yeux de larmes humectés,
Vers le Fils du Très-Haut marche d'un pas timide.
Lui-même, l'arrachant à la mort homicide,
A des parents en pleurs, vivante, la rendit;
Et, dans sa gratitude, au Christ elle avait dit :
« De servir l'Eternel, de chanter ses louanges,
D'égaler, s'il se peut, la pureté des Anges,
O mon père adoré, joyeuse et librement,
Si tu me le permets, je t'offre le serment. »
Or Celui dont le sceau sur un front pur s'imprime
A béni, consacré, loué ce vœu sublime,
Et pour sa fille même adopté Lilia.
A sa Mère aussitôt sa main la confia,
Et, vierge, elle obéit à la Vierge fidèle.
Comme l'oiseau, dormant sous l'aile maternelle,
Aux rameaux du palmier repose jusqu'au jour,
Privilége céleste, elle est avec amour
Par la Mère d'un Dieu, de ses devoirs instruite.
Au but de la vertu sa jeune âme est conduite,
Et le ciel de son cœur est le seul idéal.
  Marie et Salomé viennent d'un zèle égal.

Unie à Cléophas par un saint hyménée,
Marie, épouse, sœur et mère fortunée,
Voit tous ses fils, Simon, Jacques, Jude et Joseph,
Escorter l'Homme-Dieu qu'ils ont choisi pour chef,
Et dont ils vont bientôt servir la cause auguste.
Comme elle, Salomé voit sur les pas du Juste
Marcher ses deux enfants, Jacques, dit le Majeur,
Et Jean qui porte un front où l'amour de son cœur,
Tel qu'il sera plus tard, déjà se manifeste.
Enfin, de Stéphanus mère tendre et modeste,
Belle âme qui se montre un réservoir vivant
De pitié généreuse et de zèle émouvant,
Véronique est auprès de celle qu'elle honore.

Puis ce sont des enfants vermeils comme l'aurore :
Leur visage serein, leurs transports et leurs jeux,
Leurs vêtements de fête, et de leurs blonds cheveux
Les tresses aux zéphyrs flottant abandonnées,
De verdure et de fleurs leurs têtes couronnées,
Leurs cris doux et perçants, et leurs pieux refrains :
Tout présente une image à calmer les chagrins.
Sur ce groupe chéri Jésus porte la vue,
Puis, contemplant sa Mère, approche et la salue.

« O Vierge, lui dit-il, saisi d'un tendre émoi,
Vierge, fille des Cieux, honneur, amour à toi !
Comment ne pas l'aimer, celle quo Dieu mon Père
Choisit avant le monde et me donna pour mère ?
Ah ! ton nom ravissant est plus doux à ton Fils
Que l'encens le plus pur et les parfums du lis ;
Mais bientôt cet objet de tes vives alarmes
Ouvrira dans tes yeux une source de larmes,
Et j'aperçois levé le glaive des douleurs. »

« Hélas ! mon Fils, dit-elle au milieu de ses pleurs,
Ces transports cachaient donc les apprêts du supplice !
Oh ! combien à mon cœur amer est ce calice !
Est-il donc arrivé si tôt, le triste jour
Dont la voix du prophète effraya mon amour ?

Aujourd'hui ces enfants et ces chères compagnes
Venaient t'offrir leurs vœux et les fleurs des campagnes;
Avec Jérusalem nous venions rendre honneur
A Celui qui pour nous vient au nom du Seigneur.
Et voici que ma joie en angoisse est changée,
Et mon affliction ne peut être allégée.
Mais, ô mon divin Fils, puisque le Ciel clément
En faveur du pardon voulut ton dévoûment,
Pour l'homme que l'Enfer sous son pouvoir opprime,
Je te livre à la mort, chère et sainte victime.
Et vous dont le jeune âge ignore les douleurs,
Enfants, offrez au Christ et vos chants et vos fleurs. »
« Laissez, dit l'Homme-Dieu, venir à moi l'enfance.
Que j'aime à contempler sa candide innocence!
Il n'est point en son cœur d'amertume et de fiel :
Aux enfants appartient le royaume du ciel.
Venez, mes bien-aimés. » A ces mots, il s'incline,
Sur tous ces fronts riants étend sa main divine,
Les bénit tour à tour, puis invoque pour eux
Les grâces et les dons qui rendent l'homme heureux.
Or de fleurs dans les airs des nuages se jouent,
Et d'enfantines voix, ô Christ, ainsi te louent :
« Hosanna! gloire aux Cieux! Allons, joyeux enfants,
Semons aussi nos cœurs sur ses pas triomphants.
C'est le fils de David, notre ami, notre père;
Que le Dieu de Jacob lui soit toujours prospère! »
Cet accueil, ces transports indignent les Hébreux,
Que possède et dévore un courroux ténébreux :
« Réprime, on te l'a dit, cette impie insolence,
Et qu'à tant de clameurs on impose silence!
Crains d'affronter le Dieu qui ne souffre jamais
Le vol de ses droits saints qu'ici tu te permets. »
Mais à ces êtres vils, riches en impostures :
« O vous qui méditez les saintes Ecritures,
Docteurs, ne pouvez-vous, dit le Messie, y voir
Que Celui dont les Cieux exaltent le pouvoir,

Pour confondre l'impie et honnir le rebelle,
Sait tirer des enfants encore à la mamelle
La plns noble louange et les chants les plus doux? »
Or, voyant devant lui Magdeleine à genoux :
« Ma fille, lève-toi ; généreuse servante,
Sache nourrir tonjonrs ta piété fervente
Et snivre le Messie à souffrir condamné ;
Car déjà dans le ciel mon Père a destiné
A l'amour pénitent une riche couronne.
« O toi dont sans retour le cœur vierge se donne,
J'accepte aussi tes vœux spontanément offerts.
Jenne ressuscitée, en un monde pervers,
Garde pour le Seigneur ton âme virginale.
« O chasteté sublime, ô vertu sans égale,
Heureux qui, de ton cnlte ayant connu le prix,
De tes attraits divins vivra le cœur épris!
Que tes regards sont beaux, que ton front a de charmes,
Et combien il est doux de se rendre à tes armes!
Ange venu des cieux, tes bienveillantes mains
Soutiennent le croyant qui, suivant tes chemins,
Marche vers la plus pure et la plus haute gloire.
De tes labeurs féconds découvre-nous l'histoire.
Quelle foule pieuse à mes yeux vient s'offrir!
Je vois dans le lointain snr tes traces courir
Et déployer partout leur zèle et leur courage
Des vierges dont le cœur est ton auguste ouvrage.
Les unes, sans pâlir et t'ayant ponr support,
Attestent leur foi sainte et marchent à la mort;
Les autres, soulageant le pauvre et le malade
Dans les grandes cités et dans l'humble bourgade,
Donnent aux malheureux leur amour et leur soin,
Et de leur dévoûment n'ont que Dieu pour témoin.
J'en vois encor beaucoup dont le monde est indigne
Instruire la jeunesse et cultiver ma vigne,
Ou même aller au loin faire chérir mes lois.
En vain l'impiété, se riant de leur choix,

De mépris et d'opprobre abreuve mes servantes :
Il est, pour protéger leurs têtes innocentes
Et confondre l'injuste, un œil toujours ouvert.
Mais heureux qui pour moi dans ce monde a souffert ! »
Il dit, et sa parole, ineffable harmonie,
Etait de la ferveur écoutée et bénie.
Or le Christ monte au temple, et là, devant ses yeux,
S'étale dès l'abord un spectacle odieux :
Rebelles au Très-Haut dont la gloire y réside,
Des Hébreux que possède une fureur cupide,
Afin d'accumuler de fragiles trésors,
A d'indignes trafics se livrent sans remords.
Dans l'âme du Seigneur, à cet aspect, s'allume
Une auguste colère, un zèle qui consume,
Et ses regards, soudain devenus menaçants,
Glacent d'un morne effroi ces vendeurs indécents.
Il prend un fouet vengeur dans ses mains redoutables,
Il chasse les pervers, il renverse leurs tables,
Et foule aux pieds cet or, seul objet de leurs vœux.
« Emmenez, leur dit-il, ces brebis et ces bœufs;
Profanes, gardez-vous de souiller cette enceinte :
De l'Arbitre des rois c'est la demeure sainte,
Maison de la prière et du recueillement,
Où la foi la plus pure entre avec tremblement.
C'est la porte des cieux, et vous osez en faire
De l'usure et du vol un horrible repaire !
Le Gentil, en voyant ces profanations,
Préfère à votre Dieu les dieux des nations,
Et, respectant l'autel qu'à leur culte il consacre,
Son cœur est tout entier dans un vain simulacre.
Ministres du Très-Haut, comment supportez-vous
Tant d'abus outrageants sans frémir de courroux !
Vous avez renoncé le Dieu de vos ancêtres,
Et le Ciel ne veut plus que vous soyez ses prêtres.
O des temples nouveaux, vous, chastes gardiens,
Que vos soins attentifs, vos chants quotidiens,

Rendent à mes autels un incessant hommage!
Dieu lui-même y demeure au lieu de son image. »
L'air sévère du Christ, son port majestueux,
Les vendeurs devant lui muets, respectueux,
Et le juste reproche exprimé par sa bouche,
Irritent de nouveau son ennemi farouche.
« De quel droit, dit Nabal, ordonnez-vous ainsi?
Qui vous a, répondez, établi maître ici?
De votre mission produisez-nous un signe. »
— « Vous le voulez? eh bien! par un prodige insigne,
Aux regards des Hébreux, aux yeux des nations,
Je puis justifier toutes mes actions :
Le temple que voici, vous pouvez le détruire,
Et ma main dans trois jours saura le reconstruire. »
— « Pour relever les murs consacrés au Seigneur,
Nos aïeux ont donné cinquante ans de labeur,
Et vous croyez pouvoir, présomptueux blasphème!
Dans trois jours seulement les rebâtir vous-même! »
Oui, le Dieu rédempteur le pouvait; mais alors,
Hébreux, il vous parlait du temple de son corps.
Car, suivant les desseins que l'Amour effectue,
Vous pouvez assouvir un courroux qui le tue;
Mais comment s'opposer à son puissant réveil,
Quand lui-même bientôt, en splendide appareil,
Détruira de la mort l'espérance et l'ouvrage?
Comme Jonas jadis, pour apaiser l'orage,
Se fit précipiter au sein des flots amers,
Et, les Cieux dirigeant le monstre roi des mers
Dont les flancs spacieux aussitôt le reçurent,
Quand du troisième jour les feux naissants parurent,
Au rivage prochain fut vomi sans effort :
Ainsi le Fils de Dieu, triomphant de la mort,
Calme les passions qui bouleversent l'âme,
Et l'Enfer vainement s'irrite et nous réclame.
Cependant des Gentils étaient là rassemblés,
Par un souffle divin dans le temple appelés.

Les champs féconds du Nil, les rives de la Grèce,
Rome, des nations souveraine maîtresse,
Le rivage fameux où Carthage en son deuil
Semble comme gémir autour de son cercueil,
Les lieux fertilisés par la Seine et la Loire,
Et destinés d'avance à des moissons de gloire,
L'Espagne, du printemps agréable séjour,
A ces aventureux avaient donné le jour.
Ils venaient visiter la ville des promesses;
Ils venaient dans son temple apporter leurs largesses,
Et rechercher le Dieu, de tous les dieux vainqueur :
Invisible pouvoir qui, semant en leur cœur
D'ineffables désirs d'amour et de lumière,
Leur révélait encor leur dignité première.
Parmi ces pélerins venus de tontes parts,
Un beau couple d'amis attire les regards;
Ils arrivent à peine au printemps de leur âge.
  L'un, dont la voix puissante a dans l'Aréopage
Déjà de tout un peuple excité les transports,
Est Denys, que l'Attique avait vu sur ses bords
Naître et s'épanouir comme nne fleur précoce;
Mais le Messie ailleurs lui garde un sacerdoce.
  Dans les lieux où la Saône au cours silencieux,
Laissant comme à regret ces champs délicieux
Que pare la natnre avec toutes ses grâces,
S'unit au Rhône, enfant des neiges et des glaces,
Le jeune Lugdunns, né do parents gaulois,
Du culte druidique avait suivi les lois;
Mais une voix intime, avec ferme assnrance,
Lui dit : « A tous les dieux qu'inventa l'ignorance
Renonce, et dans ton cœur admets la vérité.
Quoi! le gui peut-il être une divinité?
Parasite impuissant et plante à qui la terre
Refuse d'accorder son suc alimentaire!
Sache porter plus haut ton encens et tes yeux;
Médite et réfléchis : la raison, tes aïeux,

L'ordre de l'univers et sa magnificence,
Tout d'un Dieu juste et sage atteste la puissance
Et te révèle un Maître unique et souverain.
Vois surtout cet espoir, pacifique terrain,
Le seul où les mortels s'entendent tous encore :
Aux peuples de la Gaule il indique l'aurore.
C'est de là qu'aux humains doit venir le salut. »
Lugdunus à partir dès lors se résolut :
« Vers l'Orient, dit-il, dirigeons notre course,
Et, de la vérité reconnaissant la source,
D'un cœur libre et soumis allons lui rendre honneur;
Car c'est là qu'est la paix, c'est là qu'est le bonheur. »
  Ainsi, laissant l'Arar, ces bois et ces prairies
Où souvent il portait ses jeunes rêveries,
A Rome, en toute hâte, il vole. Ses regards
Dédaignent les palais et l'aspect des Césars;
Mais, se rendant au port, il y cherche un navire
Qui le transporte aux lieux où la grâce l'attire.
On part; la nef s'élance. Au murmure des flots,
Aux vœux des pèlerins, aux chants des matelots
Le Nord, impétueuse et favorable haleine,
Mêle sa grande voix sur la liquide plaine,
Et l'écho du rivage en redit les accords.
Bientôt de la Sicile on effleure les bords,
Et, dirigeant son cours vers le Péloponèse,
Sur les flots libyens le vaisseau vogue à l'aise;
Puis, doublant le Ténare, et de là parcourant
La mer qui porte un nom pris au myrte odorant,
Et d'îles et d'écueils se présente entourée,
Après un court voyage, il arrive au Pirée.
L'Amitié, l'Ange saint qui protège et bénit
Tous les cœurs généreux que son pouvoir unit,
Mène alors Lugdunus à Denys, qui d'Athènes
Partait pour demander à des rives lointaines
Le Dieu que, prémuni d'un zèle continu,
Le peuple de l'Attique adorait inconnu.

Puis, dès le jour suivant, leur proue est dirigée
Vers les côtes qu'au loin baigne la mer Egée;
Mais ils ne savent pas quel sol va leur ouvrir
Le port que tous leurs vœux cherchent à découvrir.
C'était l'heure où le roi, moteur de la lumière,
Achevant la moitié de sa vaste carrière,
Semble arrêter aux cieux son char étincelant,
Et, contemplant alors de son regard brûlant
La Terre à son aspect de volupté ravie,
Lui verse avec amour la chaleur et la vie.
Aux voyageurs charmés, sur le sein de Téthys,
Se présente Délos ainsi qu'une oasis,
Cette île que, toujours fécondes en miracles,
Pour servir de refuge au dieu des vains oracles,
Les fables font surgir de l'abîme entr'ouvert.
Là, tous les voyageurs dans un bocage vert
Entrent, et, sur un lit de fougère et de mousse,
S'endorment, savourant l'ombre au repos si douce.
Une clarté soudain brille en ce sombre lieu;
Ils s'éveillent. Voici qu'à leurs regards un dieu
Descend, orné de fleurs fraîches comme l'aurore.
« Ne craignez pas, dit-il d'un ton de voix sonore :
Des Gentils égarés je suis le gardien.
J'ai déploré longtemps le funeste lien
Qui retint dans l'erreur les peuples de ce monde.
Mais à l'appel des Cieux que votre foi réponde :
L'heureux jour vient d'éclore où le joug des enfers
Cède au bras tout puissant par qui tombent vos fers.
Hâtez-vous, poursuivez votre pieux voyage,
Et de la Palestine atteignez le rivage.
C'est à Jérusalem que par la vérité
Le vrai Dieu calmera votre cœur agité,
Et de tous ses attraits vous la verrez pourvue. »
Il dit, reprend son vol, et se cache à leur vue.
Les fils de l'Occident, étonnés et ravis,
Recueillent avec soin ces précieux avis,

Et, redonnant l'essor à leur vaisseau rapide
Que la brise d'ouest sur les eaux meut et guide,
Ils cherchent le rivage où, maintenant fixé,
Leur espoir le plus cher apparaît exaucé.
A leur droite et de loin se montre la grande île
Que la fable crédule assigna pour asile
A Jupiter fuyant le courroux paternel.
Vers le septentrion, Rhode, où pour l'Eternel
De valeureux soldats, s'armant de leur épée
A combattre la force ardemment occupée,
Défendront la faiblesse et vengeront la Croix,
Etale les rosiers qui parfument ses bois;
Et Chypre recelant dans ses bosquets antiques
De riantes cités, de somptueux portiques,
Des temples où l'amour profane et criminel
Reçoit des nations un culte solennel,
Sur le liquide azur élève ses campagnes.
Mais voici la Judée et voici les montagnes
Dont les mille ruisseaux sont de lait et de miel;
Car les eaux de la grâce y descendent du ciel.
Nos lointains voyageurs à Solyme se rendent.
Au temple où du Très-Haut les bienfaits les attendent,
Ils se portent en foule, heureux et pleins d'espoir.
Différents de pays, tous espèrent de voir
Apparaître à leurs yeux la lumière du monde
Et l'erreur disparaître avec sa nuit profonde.
Ils entrent. Le Sauveur, la douceur de sa voix,
Et son regard divin, doux et tendre à la fois,
Ont saisi dès l'abord leur ouïe et leur vue;
De respect et d'amour leur âme s'est émue,
Et leur cœur s'entr'ouvrant a de la vérité
Déjà même accueilli la première clarté.
Un charme inexprimable à Jésus les appelle,
Mais la crainte retient leurs transports et leur zèle.
« Philippe, disent-ils, oh ! qu'il nous serait doux
D'aller de ce grand homme embrasser les genoux !

Si, comblant nos souhaits, sa voix enchanteresse
Nous montrait par un mot qu'à nous il s'intéresse,
Ou même si ses yeux propices et sereins
Un instant s'arrêtaient sur d'humbles pèlerins,
Quelle félicité, quel honneur, quelle gloire,
Aliment de nos cœurs et de notre mémoire!
Non, tant de grâce sainte et de puissants attraits
Sur le front de nos dieux n'apparurent jamais! »
L'apôtre descendu des champs de Bethsaïde
Accueille, bienveillant, leur demande timide.
A sa prière, André les présente au Sauveur :
« A ces Gentils, bon Maître, accorde une faveur.
Un seul mot, un regard, telle est leur espérance. »
« Gentils, dit le Messie, Hébreux, elle s'avance,
L'heure où le Fils de l'homme, enfin crucifié,
Vers le troisième jour sera glorifié.
Tel un grain que reçoit une terre fertile
Restera, s'il ne meurt, seul, à jamais stérile;
Mais s'il meurt, aussitôt il renaît et produit,
Prodige inaperçu! verdure, fleur et fruit.
Voulez-vous mériter la grâce de mon Père?
Ecoutez-moi : tout homme à qui la vie est chère,
Sous le joug de Satan, la perdra sans retour;
Mais celui qui du monde aura haï l'amour
Et du corps ici-bas su mépriser la vie
Ira revivre aux lieux où la foi le convie.
Heureux donc le croyant qui vers l'éternité,
Sur la terre, a toujours son espoir transporté!
Voulez-vous être à moi? Marchez sous ma conduite;
Mais que ton âme alors, à mes leçons instruite,
Reconnaisse toujours, homme mon serviteur,
Et chérisse en mon Père un ami protecteur!
O mon peuple, mon âme inquiète et troublée
Prévoit l'heure terrible où, seule et désolée,
Elle doit vainement invoquer l'Eternel.
Que dirai-je? « Etendez votre bras paternel;

« O mon Dieu, de cette heure affreuse, inexorable,
« Préservez votre Fils, votre Verbe adorable !
« Non, pour le genre humain, de ce cruel moment
« Je suis venu chercher et subir le tourment ;
« Mais daignez néanmoins me rendre gloire encore. »
Il dit. Soudain le temple et la voûte sonore,
Sur leur base agités, répètent une voix
Qui du ciel entr'ouvert descend jusqu'à trois fois :
« Je l'ai glorifié, c'est mon Fils, et je l'aime.
Bientôt dans mes parvis d'une gloire suprême
Ma main couronnera son front victorieux. »
A ces accents, le peuple ému, silencieux,
Crut entendre passer et rugir le tonnerre,
Et craignit qu'englouti dans les flancs de la terre,
Ne disparût soudain le dôme du saint lieu.
« Un ange, se disaient quelques Juifs craignant Dieu,
Empruntant à la foudre une voix formidable,
A ce prophète saint, à cet homme insondable,
A parlé sur ce ton qui nous glace d'effroi. »
« Ce n'est point, dit Jésus, pour ma gloire et pour moi
Que les cieux ont daigné s'entr'ouvrir et répandre
Les paroles d'amour que vous venez d'entendre;
Mais mon Pére a voulu, favorable aux mortels,
Leur apprendre où la foi bâtira ses autels;
Puis, lorsque, du Très-Haut apaisant la justice,
A l'homme malheureux je le rendrai propice,
Et que, par les méchants de la terre élevé,
Je verrai de l'amour le grand œuvre achevé,
Sans m'armer de la lance et des feux de la guerre,
J'irai soumettre à moi les peuples de la terre.
Arrêtez, ô Gentils, la source de vos pleurs :
Je vais en peu de jours, fécondant mes douleurs,
De l'ombre de la nuit vous rendre à la lumière.
Vous ne l'ignorez pas, dès mon heure première,
Je vous ai convoqués autour de mon berceau ;
Maintenant, mes amis, venez à mon tombeau,

Et, puisant dans mon sang une seconde vie,
Satisfaites enfin votre pieuse envie. »
A ces mots, Balthazar, l'un de ces rois pieux
Que, des climats où coule un nard délicieux,
L'étoile de l'amour, plus belle que l'aurore,
Vers l'astre d'Israël vient de conduire encore,
Se lève et chancelant s'approche du Sauveur :
« Oh ! comment l'oublier, cette insigne faveur ?
Nous t'avons adoré reposant sur le chaume,
O Monarque éternel du céleste royaume ;
Et nous voici venus de nouveau devant toi
Pour te renouveler les vœux de notre foi. »
« O vous, dit Lugdunus, dont la seule apparence
Déjà vient de répondre à ma douce espérance,
Daignez au rang flatteur de disciples, d'amis,
Admettre en ce moment vos serviteurs soumis.
Nous venons, il est vrai, d'une inculte contrée
Où d'un peuple ignorant l'erreur est adorée ;
Mais que bientôt, instruite à vos saintes leçons,
Elle voie en ses champs mûrir d'autres moissons !
O rives de l'Arar, ô berceau de mes pères,
Quand pourrai-je vous voir, sous des astres prospères,
Rendre hommage au saint nom de ce législateur ? »
Ainsi, pour saluer le Christ libérateur,
L'Aurore et l'Occident semblent n'avoir qu'une âme,
Et déjà le Gentil avec amour l'acclame,
Tandis qu'avec fureur le Juif va l'immoler ;
Ainsi, héraut divin, tu daignes signaler
Le jour trois fois heureux où la Terre avec joie
Vit ses enfants sortir d'une fatale voie,
Et pour eux du salut s'accomplir les desseins.
« Un prophète, reprit le Fils du Saint des saints,
S'adressait autrefois aux nations futures :
« Peuples, souvenez-vous, dit-il, de ses tortures ;
« Peuples de l'univers, souvenez-vous de lui.
« Vous, faibles, accourez : il sera votre appui. »

Mais ici ce n'est plus le Voyant qui vous ouvre
L'avenir consolant que le Ciel vous découvre;
C'est moi : « J'assemblerai toutes les nations ;
« Elles verront ma gloire et les fondations
« Où j'élève les murs qu'au Seigneur je dédie.
« J'enverrai mes hérauts en Afrique, en Lydie;
« L'Italie et la Grèce et les fils du Couchant
« Vont offrir à mon nom leur amour et leur chant.
« Mon signe, au milieu d'eux, à la foi les invite.
« Je choisis sur leurs bords le prêtre et le lévite,
« Gardiens du troupeau dont le salut m'est cher,
« Et je vois dans mon temple adorer toute chair. »
Or cette prophétie, ô Gentils, vous regarde.
Croyez donc aux bienfaits que mon Père vous garde;
Croyez à sa parole et cherchez son secours. »
Du Christ, dans le lieu saint, tels étaient les discours.
Oh! combien dans leur foi ses auditeurs diffèrent!
Les humbles artisans l'aiment et le révèrent;
Mais Jésus à leurs yeux n'est qu'un prophète ami,
Secourable toujours quand le pauvre a gémi.
Les Gentils ont d'un Dieu comme entrevu la gloire;
Mais l'erreur garde encor sa puissance illusoire,
Et nul n'a reconnu, les Mages exceptés,
L'astre, foyer fécond de célestes clartés.
Aux yeux de ces docteurs, complices du grand-prêtre,
Jésus est un impie, un séducteur, un traître.
Le Messie à leur foi se révélait en vain;
Ainsi l'avait prévu cet oracle divin :
« Est-il à ma parole un serviteur fidèle,
Un cœur, dit le Très-Haut, où mon bras se révèle? »
Néanmoins dans le nombre il en est dont la foi
Reconnaît le Messie et se rend à sa loi;
En secret seulement ils embrassent sa cause :
Leur timide ferveur devant le monde oppose
Un intérêt frivole à la gloire de Dieu.
Dans cette multitude accourue en ce lieu,

Comment vous distinguer, disciples véritables,
Vous qui, dans votre amour, libres de crainte, stables,
Et pénétrant du Christ la sainte humanité,
Reconnaissez un Dieu parmi nous suscité?
Vous n'avez aujourd'hui qu'une vie apparente;
Mais quand de l'Esprit saint la flamme dévorante
En des hommes nouveaux nous aura transformés,
D'un zèle généreux noblement animés,
Vous-mêmes à l'Eglise ouvrirez la barrière;
Elle, à pas de géant parcourant la carrière,
Verra de jour en jour croître au loin son pouvoir.
C'est ainsi qu'on a vu les Alpes s'émouvoir
Lorsqu'un flocon neigeux part de leur cime blanche,
Puis croît, roule, et bientôt devient une avalanche.
« Nous avons, dit le peuple, au livre de la loi,
Appris que parmi nous le Christ, auguste Roi,
Lorsqu'il sera venu, d'âge en âge demeure.
Selon vous cependant, ne faut-il pas qu'il meure,
Et qu'étant à nos yeux de la terre élevé,
Du Fils de l'homme ainsi l'œuvre soit achevé?
Quel est ce Fils de l'homme ? » — « Il est, dit le Messie,
Des peuples et des rois l'espérance et la vie;
Son flambeau radieux devant vous brille encor.
Sachez le conserver comme on garde un trésor,
Et vous ne craindrez plus l'erreur et ses ténèbres,
Ni l'enfer ni la mort, ces puissances funèbres.
Insensible aux discours d'un monde séducteur,
Votre cœur n'entendra que la voix du pasteur.
Les ombres aux regards dérobent la carrière;
Vous, par la foi, soyez enfants de la lumière.
Hébreux, et vous Gentils, si vous croyez en moi,
Vous croyez par là même à ce souverain Roi
Qui, pour vous racheter, m'envoya dans ce monde.
Je suis pour les croyants la main qui les seconde.
Ils ne marcheront pas dans l'horreur de la nuit,
Car la vérité sainte à leur Dieu les conduit.

Je suis des nations l'asile et le refuge,
Mais de l'homme pervers je ne suis point le juge.
S'il ose subvertir ma parole et ma loi,
Quand viendra le grand jour de justice et d'effroi,
Cette même parole annoncée à la terre
Jugera des méchants la race réfractaire.
Je n'ai point avec vous de moi-même parlé ;
Mais tont ce qne ma bouche a dit et révélé,
Le Père qui m'envoie a daigné le prescrire.
Il m'a même tracé les formes de la dire.
Il commande, et je trouve en son ordre divin
Un bonheur que ces lieux vous promettraient en vain,
Et lui-même ici-bas par ma bonche s'exprime ;
Son esprit me précède, et sa grâce m'anime.
Il est du Fils de l'homme et la force et l'appui ;
Néanmoins, croyez-moi, je suis égal à lui.
Quand vous me contemplez, vous contemplez mon Père. »
Ainsi parle aux Hébreux le Sauveur débonnaire :
Pour prix de ses leçons, combien d'hommes ingrats
Contre lui par avance osent lever le bras !
Le soleil, descendu de la sublime voûte,
De ses derniers rayons embellissait sa route,
Et, plongeant dans les feux de l'Occident vermeil,
Semblait aller de l'aube attendre le réveil.
La nnit, laissant sa couche et ses portiques sombres,
Avec le jour monrant entremêlait ses ombres.
Sur tous ceux dont le zèle à la fête a pris part
Jésus avec bonté jette un dernier regard.
Il se lève, snivi de son humble cortége,
Traverse lentement la foule qui l'assiége,
Puis aux vœnx des Gentils et d'un peuple charmé,
Ainsi qu'an vil censeur de haine consumé,
Se dérobe, et retourne au palais de Lazare.
A l'accueillir encor l'amitié se prépare.
Inquiète, joyeuse, et le cœur palpitant,
Avec Marthe sa sœur, Magdeleine l'attend.

Et promet à son âme un aliment céleste.
  Pendant que Véronique, en son logis modeste,
Conduit avec amour la Mère de son Dieu,
Par un conseil d'en haut, Pierre et Jean dans ce lieu
Viennent attendre aussi qu'un nouveau jour paraisse ;
Mais, avant le repos, tous, d'un soin qui s'empresse,
Consacrent au Seigneur les heures de la nuit,
Et du jour écoulé lui présentent le fruit.
L'Ange de l'oraison, sur son aile légère,
Des disciples du Christ et de leur noble Mère
Porte aux pieds du Très-Haut l'épanchement pieux :
Tel un parfum brûlant semble monter aux cieux ;
Et l'Ange de la grâce, à l'Eternel docile,
Descend avec la paix dans l'humble domicile.
  Un palais où partout l'art romain s'est gravé
Près du temple s'étale, à grands frais élevé.
Lieutenant de César, là Pilate réside,
Pilate à qui l'erreur, de son voile perfide,
Obscurcit les regards, et de l'astre du cœur,
Même en face du jour, dérobe la splendeur.
Cependant Claudia, son épouse fidèle,
A reçu de la foi la première étincelle.
Et, d'un esprit candide, admire dans Jésus
Le zèle infatigable et toutes les vertus.
Les actes du Messie, étonnantes merveilles,
Ont retenti souvent jusques à ses oreilles.
Du salut à ses yeux l'aube féconde a lui.
Connaître le Sauveur, tout attendre de lui,
Tels sont les vœux ardents de son âme charmée.
  Près d'elle Nydia, sa fille bien-aimée,
Partage avec transport ces nouveaux sentiments.
Les plaisirs séducteurs, les profanes amants
Ont vainement tenté son cœur de jeune fille.
Sur son front virginal l'aimable pudeur brille.
Ses cheveux ondoyants, l'incarnat de son teint,
Ses lèvres et sa bouche où la rose se peint,

Où d'une âme de choix la noblesse respire,
Où semble se jouer un timide sourire;
Son regard bienveillant, naïf et sérieux;
Sa modeste démarche et son air gracieux :
Tout invite au respect, et son adolescence
Exhale le parfum de la sainte innocence.
Puisses-tu, Nydia si belle de fraîcheur,
De tout contact impur garantir ta blancheur,
Et de ta gloire aux cieux parvenir couronnée!
Si tu dois dans ce monde au joug de l'hyménée
Soumettre ta jeunesse et ton cœur et ta foi,
Puisse l'amour divin fortifier en toi
L'honneur, la modestie et cet amour fidèle
Dont la chaste Sara fut jadis un modèle!
Et puisses-tu revivre en de nombreux enfants!
« Pour qui ces chants joyeux et ces cris triomphants?
Sans doute, dit la mère à sa fille étonnée,
Les Hébreux à l'envi célèbrent la journée
Où leur saint bienfaiteur dans nos murs reparait.
Quel transport! quel accueil! Que de joie on aurait
De pouvoir avec eux rendre honneur à ce sage,
Et de vœux et de fleurs parsemer son passage!
Est-ce un homme? ou plutôt n'est-ce point Jupiter,
Ou le bel Apollon, ou le dieu de la mer?
Que dis-je? son aspect, sa puissance inouïe,
Ses œuvres dont au loin la terre est éblouie,
Ma fille, tout proclame et tout révèle aux yeux
Un pouvoir qui s'élève au dessus de nos dieux.
Il le faut, hâtons-nous de chercher à connaître
Le mystère où se cache et repose son être.
S'il est Dieu, renonçons à l'erreur aujourd'hui,
Et d'esprit et de cœur engageons-nous à lui.
Mais comment pourrons-nous l'aborder et lui faire
La demande où nos vœux désirent qu'il défère?
Qui voudra nous conduire et pour nous lui parler?
L'Hébreu, nous ne pouvons nous le dissimuler,

Abhorre le Romain dont le pouvoir lui pèse.
Mais je sens, chère enfant, que ma crainte s'apaise.
Clément, qui, de Jésus appréciant la loi,
Veut aussi lui vouer son amour et sa foi,
Sur ce point important ne peut-il nous instruire,
Et même à notre but, dés ce soir, nous conduire ? »
Elle dit. A sa voix, l'esclave vertueux
En sa présence accourt, soumis, respectueux.
« Clément, n'étais-tu point présent à cette fête
Où les Juifs ont revu leur merveilleux Prophète ?
Où pourrai-je le voir ? Est-il dans la cité ?
Daignerait-il, crois-tu, ce soir, en sa bonté,
D'une fille de Rome accueillir la supplique ?
Notre âme, qui, sincère, à ses devoirs s'applique,
Voudrait du sage illustre entendre les discours.
Ce soir, bon serviteur, il nous faut ton secours »
« Madame, dit l'esclave, éloignez tonte crainte.
Son âme, je le sais, est de clémence empreinte.
Aujourd'hui j'étais là quand lui-même a promis
Aux Gentils, désormais devenus ses amis,
La grâce de salut à son peuple annoncée.
Toutes les nations occupent sa pensée :
Juifs, Barbares, Romains, sont égaux à ses yeux.
Il vient dans ce moment de sortir de ces lieux ;
Mais ici son auguste et bienheureuse mère,
Sa mère, au genre humain comme lui débonnaire,
Sous le toit d'une amie attend qn'un nouveau jour
Nous montre dans son char Apollon de retour.
Pierre et Jean, de son fils disciples pleins do zèle,
Présentent à leur Dieu leur hommage avec elle.
Ce n'est pas vainement que Jésus les instruit :
De ses hautes leçons ils recueillent le fruit.
Madame, votre cœur à le connaître aspire :
Daignez prêter l'oreille au conseil que m'inspire
Une divinité propice à vos souhaits.
Faites dés ce moment venir dans le palais

Ces deux sages nouveaux et la mère de l'homme
Que le Ciel applaudit et la Terre renomme. »
— « Minerve par ta bouche a parlé, cher Clément.
Hâte-toi d'amener en cet appartement
Ces disciples du Christ et sa mère adorée.
Qu'elle vienne répandre en mon âme altérée
La lumière des cieux, la sagesse et la paix,
Et puissé-je du fils mériter les bienfaits! »
Clément vole au logis où de l'humble et du juste
Au ciel montait l'encens comme en un temple auguste :
« O mère du Prophète, et vous qui jouissez
Du bonheur de l'entendre et d'en être exaucés,
Pour apprendre de vous la croyance nouvelle,
Au prétoire non loin Claudia vous appelle.
Veuillez être ce soir favorable à ses vœux.
La veille est longue encor. Diane dans les cieux
Répand sur la cité sa lumière tranquille.
L'aquilon est muet, et la route est facile. »
Marie au messager répond en souriant :
« Oui, nous exaucerons ton espoir confiant,
Et nous allons te suivre au palais de Pilate. »
Elle dit, et l'amour en ses regards éclate ;
Car pour le Dieu du ciel il s'agit d'acquérir
Des âmes que Satan voulait faire périr.
On part. Pierre en chemin s'adressant à l'esclave :
« Dans l'erreur, cher Clément, quel charme ou quelle entrave,
Quel pouvoir aujourd'hui retient encor ton cœur?
N'as-tu pas entendu la voix du Rédempteur?
Il est temps d'abjurer ces fables qu'on encense
Et de n'admettre aux cieux qu'une seule puissance,
Et que ta bouche enfin n'invoque plus jamais
Diane et tous ces dieux que les hommes ont faits. »
— « Oui, je crois en Jésus, en sa parole sainte;
Mais mon trop faible esprit, dominé par la crainte,
Par la longue habitude et le vain préjugé,
Pour dissiper l'erreur dont il est surchargé,

Exigo des rayons de lumière céleste. »
— « Sois humble, dit Céphas, et Dieu fera le reste. »
Cependant un jeune homme, inquiét, agité,
Dans l'ombre de la nuit parcourait la cité.
Les discours de Jésus ont laissé dans son âme
De nouveaux sentiments dont la ferveur l'enflamme;
Il voudrait repuiser aux sources du bonheur,
Et par la vérité triompher de l'erreur.
Déjà, fille du Ciel, tu parais à sa vue,
Et de ses préjugés tu dissipes la nue;
Mais tes attraits divins à son œil dessillé
Dans toute leur splendeur n'ont pas encor brillé.
Néanmoins un espoir le soutient et l'anime :
Il verra de nouveau le Prophète sublime.
D'avance à recueillir le bon grain du semeur
Avec impatience il prépare son cœur;
Et tandis que Solyme autour de lui sommeille,
La nuit pour Lugdunus est une longue veille.
Or Marie en marchant l'aperçut et comprit
L'anxiété profonde où flottait son esprit.
« Ton cœur, il m'a paru, jeune Gaulois, dit-elle,
Désire avec ardeur, mu d'un louable zèle,
Connaître de mon Fils les œuvres et la loi :
Tu seras satisfait. Viens sans crainte et suis-moi. »
On entre chez Pilate, et Claudia ravie
S'avance avec respect, de sa fille suivie.
« O vous, mère d'un homme en qui se montre un Dieu,
Dit-elle, de venir en ce profane lieu,
O fille de Jacob, vous avez le courage!
Faites que la lumière, achevant son ouvrage,
Déploie à mes regards ses trésors précieux. »
— « Madame, il nous est doux, il nous est glorieux
De vous dire la source où votre âme altérée
Puisera le bonheur et la grâce sacrée.
Pierre et Jean, de Jésus vrais et pieux amis,
A toutes ses leçons, à ses secrets admis,

De notro auguste foi vous diront le mystère
Et l'espoir du salut accompli sur la terre. »
« Oui, répond Claudia, révéloz-nous vos dieux,
Ces arbitres du ciel que la foi montre aux yeux.
Dites comment le mal en l'homme prit naissanco;
D'un sauveur attendu montrez-nous l'espérance;
Daignez nous expliquer sa venue ici-bas,
Et comment en nos jours sa parole et son bras
Doivent régénérer et conquérir le monde,
Puis de l'erreur au loin détruire l'œuvre immonde. »
Elle dit, et déjà par Clément sont offerts
Des siéges somptueux et de pourpre couverts.
Là repose humblement, dans sa grâce divine,
La Vierge au nom si doux de *Rose sans épine*.
Là d'un pieux transport palpite Claudia,
Et sa fille s'assied auprès de Lilia,
Dont, timide et joyeuse, elle embrasse l'épaule.
Le pélerin, venn des forêts de la Ganle,
Entre les deux amis se place en rougissant,
Et cache un nouveau trouble en son âmo naissant.
« Madame, au long récit que vous allez entendre
Les erreurs du passé n'auront rien à prétendro,
Et n'appréhendez pas nn langago menteur,
Des cœurs simples et purs dangereux séducteur.
La vérité, dit Jean, parlera par ma bouche:
Fasse le Dieu du ciel que son pouvoir vous touche ! »
Alors le saint apôtre, au céleste séjour
Elevant sa pensée et son regard d'amour,
Implore du Très-Haut la grâce auxiliaire.
L'Eternel a reçu son intime prière.
Un pouvoir directeur se tient à son côté,
L'Ange de la parole et de la vérité.
« Sois aussi favorable, ô toi, dit-il encore,
Mère que désormais le vrai croyant implore;
De l'oreille et du cœur présente à mes discours,
A mes humbles efforts accorde ton secours. »

Il dit, et, du passé déployant la mémoire,
D'un Dieu libérateur il commence l'histoire.

CHANT III.

DIEU. — LE CIEL. — LA CRÉATION. — LA DÉCHÉANCE — L'ANCIEN TESTAMENT.

SOMMAIRE.

Dieu. — Son existence attestée et proclamée. — Son unité. — Ses perfections, entre autres : science, bonté, amour, beauté et souveraine puissance. — Idée qu'en donnent les Psaumes et le livre de Job. — Trinité divine — Témoignages divers. — Dieu crée le ciel et les Anges. — Michaël et Lucifer. — Prévision de la chute de l'homme. — Le Verbe s'offre d'avance. — Les Anges sont convoqués devant le trône. — Desseins de la miséricorde divine. — Lucifer et ses milices refusent d'adorer le Dieu qui doit s'incarner. — Tendres avis de Michaël à son compagnon de gloire. — Réponse de Lucifer. — Bataille dans le ciel. — Les rebelles vaincus et condamnés au feu de l'enfer. — Les Anges fidèles confirmés dans la sainteté. — Adieux de Lucifer au ciel. — Créations diverses. — L'homme image de Dieu. — Existence de l'âme. — Sa spiritualité. — Son immortalité. — Témoignages et preuves en faveur d'une autre vie. — Adam nomme les animaux. — Création de la femme. — Premier hymen. — Le jour du Seigneur. — Le paradis terrestre. — Avis paternels du Très-Haut. — Bonheur des deux époux. — L'ancien serpent. — Tentation. — L'arbre de la science du bien et mal. — Chute de nos premiers parents. — Ils sont jugés par le Créateur. — Satan maudit de nouveau. — Première promesse d'un Rédempteur. — Fatales conséquences de la rébellion : le ciel fermé, la mort, l'enfer, le péché originel, etc — Adam et Eve sont chassés de l'Eden, où croît l'arbre de vie. — Leur vie pénitente. — Les limbes. — Corruption universelle. — Le déluge. — Authenticité du déluge. — Tour de Babel. — Le genre humain de nouveau dépravé. — Dieu se choisit un peuple pour transmettre la promesse. — Les patriarches. — La mer Rouge. — Le Sinaï. — Les dix commandements. — Le désert. — Passage du Jourdain. — Les juges d'Israël. — Les rois. — Captivité de Babylone. — Retour dans la patrie. — Les Machabées. — Hérode.

Il est un Dieu, Madame, et l'impie en son cœur
Ne peut anéantir ce sentiment vainqueur.

Il n'est rien d'existant sans principe et sans cause :
La plante naît d'un grain que la plante dépose;
De parents et d'aïeux l'animal est issu,
Et l'homme dans l'hymen sur la terre est conçu.
D'être en être, montez jusqu'au premier principe :
C'est Dieu, leur Créateur, leur unique archétype.
Une matière inerte à nos regards se meut :
Où trouver son moteur, dites-moi s'il se peut,
Si ce n'est dans la cause immuable, infinie?
Mais contemplez surtout l'étonnante harmonie,
L'ordre sage et constant qui régit l'univers :
Le roi du jour, flambeau de cent globes divers,
Et plus loin, par milliers, centres d'autres systèmes,
Des astres au front ceint de brillants diadèmes;
Ces groupes lumineux, le splendide Orion,
L'Ourse reine du Nord, la Vierge et le Lion;
Ces étoiles que l'œil au firmament admire,
Sirius, Arcturus, et l'Alpha de la Lyre.
Voyez la mer, ce vaste et liquide chemin
Qui demeure toujours ouvert au genre humain;
La pluie au sol si chère et la fraîche rosée;
La foudre si terrible en sa route embrasée;
La Terre qui s'éveille au souffle du printemps
Et reprend à nos yeux ses atours éclatants,
Ses couronnes de fleurs et sa belle verdure;
Les moissons, de l'été riche et blonde parure;
L'automne, ami des frûits, et l'hiver, des frimas;
Les trésors variés des différents climats;
Les monts majestueux, les forêts gémissantes,
Les fleuves au long cours, les sources jaillissantes;
Les oiseaux dans nos bois modulant leurs concerts;
L'instinct prodigieux des animaux divers;
Enfin du Créateur le plus parfait ouvrage,
Maître de la pensée et doué du langage,
L'homme, dans son ensemble être si gracieux,
Et roi qui sur la terre aspire même aux cieux :

Tont révèle et proclame nne âme intelligente,
De la création souveraine régente.
  Vous croyez à l'esprit qui pense et vit en nous :
Or, s'il n'est point de Dieu, d'où le produirez-vons?
Simple, libre, agissant, plus pur que la lumière,
Pourrait-il provenir de la froide matière?
Non; mais l'Etre, pouvoir qui féconda le rien,
Le Créatenr de l'âme et l'Auteur de tont bien,
Ne peut être qu'un Dien, l'Esprit par excellence.
L'imagination vers l'Infini s'élance :
Il existe; nne voix nous l'assure à grands cris.
D'où vient-elle, tandis qu'à nos regards surpris
Tout se ruine et meurt, et rien ne reste stable?
Croyez, elle provient du seul Etre immnable.
Plus son infinité l'éloigne des mortels,
Plus hnmbles sont leurs vœnx an pied de ses autels.
Quand du Ciel avec lui l'homme rompt l'alliance,
Au tribunal du cœur et de la conscience,
Son arrêt se prononce, un arrêt sans pitié.
L'âme souvent l'accepte avec inimitié,
Et le corps sans pouvoir n'a pu le faire entendre.
Reconnaissez encore nn Dien qni sait défendre
Chez les hommes pervers les droits de la vertu
Et lenr donner nn cœur de remords combattn.
Par d'invisibles nœuds l'âme au corps est unie,
Contre ses volontés elle s'en voit bannie;
Ou, si, lorsqu'est venu le suprême moment,
L'homme à snbir la mort se soumet librement,
Il ne sanrait du moins, fût-il roi de la terre,
Résister au pouvoir dont il est tributaire.
Il est donc de nos jours un arbitre absolu.
  Si des peuples divers vous avez jamais lu
Les usages, les mœurs, le culte et la science,
Vous savez qu'en des dienx ils ont tous la croyance.
Les voyageurs lointains ont rencontré parfois
Des villes sans remparts, sans écoles, sans lois,

Et non sans aucun temple et sans culte quelconque;
Car le barbare même, en sa hutte ou sa jonque,
Au Maître de la vie offre un pieux tribut.
Ce témoignage immense, allant au même but,
Est de l'Etre adorable une preuve réelle.
Enfin, lorsque, soumise à la loi naturelle,
L'âme admet un pouvoir étranger aux humains,
Elle adore d'un Dieu les ordres souverains.

Croyons sans hésiter en cet Etre suprême,
Nécessaire, sans borne, existant par lui-même.
« Je suis Celui qui suis, et le reste n'est pas.
Je suis le Seigneur Dieu qui préside aux combats. »
L'Eternel et le Saint, c'est ainsi qu'il se nomme.
C'est l'Arbitre du ciel, de la terre et de l'homme.

Il est, puisque partout ainsi nous le voyons.
Mais ce n'est point assez : à vos yeux déployons,
Selon notre pouvoir, ses attributs sublimes.
De ta grâce, ô Seigneur, que toujours tu m'animes!

Il est grand, notre Dieu; sa grandeur est sans fin.
Louez, peuples, chantez votre Maître divin.

Il est un : « Voulez-vous vivre au sein de la gloire?
Mortels, c'est en moi seul, nous dit-il, qu'il faut croire. »
Il est un : tous ces dieux en Egypte inventés,
Dans la Grèce et l'Asie, à Rome transplantés,
Honteuse, ridicule ou riante chimère,
Ont pour auteur le Vice, et l'Erreur est leur mère.
S'il était plusieurs dieux, l'un à l'autre opposés,
Comment maintiendraient-ils leurs pouvoirs divisés?
Il est un : consultons les peuples et les âges.
Séparons de l'erreur la croyance des Sages :
« Au dessus de nos dieux, disent-ils, est un roi
Qui, seul, indépendant, leur impose la loi. »

Être primordial, essence indivisible,
Aux yeux de notre corps Dieu demeure invisible;
Puis, heureux par l'aspect de sa propre beauté,
Il vit et se repose en son éternité.

L'Eternel est partout, l'Eternel est immense :
Cherchez où son pouvoir se termine et commence!
Où me cacher? où fuir le pouvoir de ses yeux?
Si, prenant mon essor, je monte dans les cieux,
L'y voilà ! Dans l'abîme il me précède encore.
Si j'emprunte un instant les ailes de l'aurore
Et vole où de la mer aboutit le chemin,
Lui-même jusque là m'a porté de sa main.
« L'ombre va me cacher sa face surveillante! »
Mais voici qu'au pécheur la nuit même est brillante.
Il a son siége au ciel, sur la terre un appui;
Nous vivons, nous mouvons, et nous sommes en lui.
Il est libre, immuable, et sa liberté sainte,
Je la vois, je l'adore en ses œuvres empreinte.
« Je suis Dieu, nous dit-il, et je ne change pas;
Je n'ai point redouté le temps ni le trépas :
Ma volonté se fait, et mon conseil demeure. »
L'homme ne peut le voir, ai-je dit tout à l'heure,
Il ne peut le comprendre ici-bas; mais un jour,
Libre de ses liens, sur l'aile de l'amour,
Il laissera la terre et franchira l'espace.
Il ira contempler le Seigneur face à face,
Admirer ses parvis, sa gloire, sa beauté,
Et vivre de bonheur et d'immortalité.
A Dieu sont les trésors de profonde science.
Il voit avec pitié notre inexpérience.
Il pénètre les reins et les cœurs d'un regard :
Le crime et le pécheur jamais et nulle part
Ne se peuvent soustraire aux éclairs de sa vue.
Je pense, et dès longtemps ma pensée est connue.
Son œil des temps passés parcourt le souvenir,
Embrasse le présent et sonde l'avenir.
Voyez-le, sage et saint, dans l'ordre se complaire
Et bénir la vertu de sa main tutélaire.
Il est juste, et d'avance il prépare le prix
Que nos actes divers, dans ses livres écrits,

Vont recevoir à l'heure où de nous il ordonne.
Il est bon, patient; il s'apaise et pardonne :
« L'injuste revivra si, quittant le péché,
Il l'expie et demeure à mes lois attaché.
Voudrais-je donc sa mort? dit le Dieu de clémence.
Non, non; de vos erreurs abjurez la démence,
Revenez au chemin que vous montre la foi,
Et vous retrouverez, pécheurs, la vie en moi. »
Oui, le Seigneur est bon. Anges, voyez sa bouche
S'ouvrir pour émouvoir les pervers sur leur couche.
Ils ont vu de leur corps les os se dessécher,
Leur chair déjà livide et la mort approcher
Qnand de leur repentir un héraut se présente,
Et Dieu s'écrie, ému de pitié bienfaisante
(De sa parole alors combien doux est le son!) :
« Ils ne périront pas : j'ai trouvé leur rançon! »
Il attire avec force, avec douceur dispose,
Et le juste en son sein sans alarmes repose.
Qui prétendra jamais redire son amour?
Environné de gloire en son heureux séjour,
Et sans cesse escorté des célestes milices,
Parmi les fils de l'homme il place ses délices.
Comme l'aigle, instruisant ses petits à voler
Et paraissant aux cieux vouloir les appeler,
Avec amour et joie au dessus d'eux voltige :
Ainsi Dieu, dont le soin vers le ciel nous dirige,
Sur l'homme étend son aile et le porte en ses bras.
« Quoi! dit-il, vous osez, mortels, enfants ingrats,
Croire que le Seigneur dans l'oubli vous délaisse!
Quelle mère à son fils refuse sa tendresse?
Mais en serait-il une insensible à ce point,
Le Dieu qui vous créa ne vous oublira point.
Jamais pour l'humble foi mes grâces ne s'éteignent.
Je fais la volonté de tous ceux qui me craignent;
Et si le juste tombe, en sera-t-il froissé?
Non; pour le soutenir mon bras s'est avancé.

Lorsqu'il souffre, ses cris viennent à mon oreille.
Près de sa couche alors je descends et je veille;
Ma bouche le console, et, pour le soulager,
A retourner son lit l'amour sait m'engager. »
Que le Seigneur est beau! Quelle bouche est capable
D'exprimer un seul trait de sa gloire adorable?
S'il venait à nos yeux sur la terre s'offrir,
Qui pourrait lui répondre ou le voir sans mourir?
Enfin comment louer et sa magnificence,
Et sa majesté sainte, et sa toute-puissance?
Ouvrons ici, Madame, un livre révéré
Que le Ciel de son souffle a pour nous inspiré.
« J'invoquai le Seigneur au jour de ma tristesse,
Et j'élevai ma voix et mes cris de détresse :
« Mon salut, ai-je dit, et mon espoir, accours ;
« Etends sur moi, mon Dieu, ton bras et ton secours. »
Ma voix a pénétré sa demeure vermeille,
Et mes cris déchirants ont touché son oreille.
Le Seigneur s'est ému. La mer en a gémi;
La terre s'est troublée, et les monts ont frémi.
Les Cieux ont vu soudain sa colère allumée
Surgir et se répandre en torrents de fumée,
Et le feu de sa bouche et de ses yeux sorti,
Messager de terreur, en avant est parti.
Les astres éperdus alors l'ont vu descendre;
Ils ont vu sous ses pieds les ténèbres s'étendre.
Les zélés Chérubins l'ont porté dans son vol,
Et lui, du monde entier bouleversant le sol,
A traversé l'espace, armé de la tempête.
Dans le sein de la nuit il cache sa retraite,
Et de la vaste nue il s'est environné.
Il a dit : Eclair, pars; et sa voix a tonné.
Il a semé la grêle, il a vomi la foudre,
Et mes fiers ennemis, étendus sur la poudre,
Ont reconnu son bras et son pouvoir divin.
Il m'a vu dans l'abîme : il m'a tendu la main. »

« Immolez des agneaux à l'Arbitre suprême;
Et tandis qu'en son cœur l'insensé le blasphème,
Enfants de Dieu, venez, et dans ses saints parvis
Glorifiez le nom dont les Cieux sont ravis.
Voix du Seigneur, perçant le centre de la nue,
Et de la vaste mer parcourant l'étendue!
Voix forte du Seigneur! Elle part : devant lui
Le ciel même s'ébranle et les astres ont fui.
Les vents l'ont entendue : ils suspendent leur course;
Les fleuves effrayés remontent à leur source.
Elle brise, elle abat les cèdres du Liban;
Le mont même bondit comme le jeune faon,
Et les lions d'effroi dans leurs antres rugissent.
Elle entr'ouvre les flots, et des feux en surgissent.
De la forêt profonde elle sonde l'horreur,
Et va dans les déserts répandre la terreur. »
« Dans le creux de sa main Dieu mesure les ondes;
Un seul de ses regards embrasse tous les mondes.
Il pèse la colline et le mont orgueilleux.
Vers la voûte d'azur, mortels, levez les yeux :
Quel pouvoir a créé ces corps brillants dans l'ombre?
Qui gouverne leur cours, et qui règle leur nombre?
Elohim, Jéhovah, le Dieu grand, le Dieu fort,
Qui commande à la vie et subjugue la mort. »
Mais ce Dieu tout puissant de sa grandeur suprême
Dans son livre divin va nous parler lui-même :
« Homme, où te cachais-tu quand la terre, à ma voix,
S'affermit sur sa base et reconnut mes lois?
Diriges-tu son cours? ton bras l'a-t-il pesée?
Et sa pierre angulaire, homme, l'as-tu posée?
Qui dompta l'Océan? réponds-moi, le sais-tu?
Et la nue, à ton gré, l'a-t-elle revêtu?
As-tu mis une borne à ses gorges profondes?
Est-ce toi qui lui dis : « O mer, que de tes ondes,
« Près de ce grain de sable, expire la fureur »?
Est-ce toi qui du jour fis l'astre avant-coureur,

Et dans son lit de pourpre éveilles-tu l'aurore?
Sèmes-tu les rayons dont la terre se dore?
En as-tu secoué l'impie avec ta main,
Et du fond de l'abîme as-tu vu le chemin?
As-tu vaincu la mort dans ses demeures sombres?
Où reposent, dis-moi, la lumière et les ombres?
Lèves-tu chaque signe au ciel comme un drapeau?
Aurais-tu d'Orion dispersé le troupeau,
Fixé l'astre du Nord ou groupé les Pléiades,
Et d'orbes lumineux semé les myriades?
As-tu dit au soleil d'éclairer l'univers?
La neige obéissante au souffle des hivers,
La grêle qui meurtrit les moissons désolées,
Et la pluie orageuse inondant les vallées,
Ont-elles dans la nue adoré ton pouvoir?
A la foudre enflammée as-tu dit son devoir?
A-t-elle, du tonnerre et de l'effroi suivie,
Sillonné l'étendue à tes lois asservie
Et dit à son retour : « O mon roi, me voici »?
L'onagre a-t-il été par tes soins adouci?
L'oryx vient-il passer la nuit dans ton étable?
Puis, humble dans sa force et sous le joug traitable,
A-t-il de tes vallons aplani le terrain,
Et des champs sous tes toits transporte-t-il ton grain?
L'épervier te doit-il son aile ambitieuse?
L'aigle son vol altier, sa vue audacieuse,
Son trône inaccessible au sommet d'un rocher,
Et sa soif que le sang pourra seul étancher,
Alors que ses aiglons, dans leur cruelle joie,
Rapides, avec lui s'abattent sur leur proie?
Le lion sa pâture et ses élans subits?
Le héron son aigrette, et le paon ses rubis?
L'autruche son orgueil, sa nature sauvage
Et ses pieds qui, rasant le sable du rivage,
Loin d'elle sans espoir laissent le cavalier?
« As-tu donné la force au superbe coursier?

Le feras-tu bondir comme la sauterelle?
Il souffle la terreur, et son œil étincelle.
Son pied creuse le sol; il part avec fierté.
Il est par son audace aux combats emporté.
Il déploie en courant les flots de sa crinière.
Il se rit de la peur. La trompette guerrière
Par l'éclat de ses sons l'entraîne; il applaudit:
C'est elle! Il dit: Allons! et de joie il bondit.
Il frémit, il bouillonne, il dévore la terre
Et respire de loin les armes et la guerre.
« Contemple Béhémoth, chef-d'œuvre de ma main;
Vois ses os ressemblants à des tubes d'airain.
La force est son partage; il est armé d'un glaive.
Le fleuve s'enfle et gronde, et contre lui se lève.
Parmi les joncs en fleurs, tranquille en son repos,
Béhémoth ne craint point la menace des flots.
Iras-tu, lorsqu'il paît au sommet des collines,
L'attaquer face à face et percer ses narines?
Enfin Léviathan, le souverain des eaux,
Dont la bouche profonde et les vastes naseaux
Vomissent sur la mer bouillonnante, enflammée,
La terreur et la mort, les feux et la fumée,
Qui de jets lumineux éclaire le lointain
Et semble de rayons parsemer le matin,
Homme, l'as-tu soumis au joug de ta puissance?
A-t-il même avec toi daigné faire alliance? »
Ainsi parle aux humains le Monarque des cieux.
Tel est l'Etre infini, puissant et glorieux,
Notre foi, notre amour, notre espoir immuable.
Apprenez maintenant de l'essence adorable
Un mystère profond, source de tous les biens
Que le pacte nouveau distribue aux chrétiens.
Du Dieu dont l'univers proclame l'existence
Naît un Fils, son égal en pouvoir, en substance.
Ils s'aiment: leur amour sans borne, essentiel,
Se nomme l'Esprit saint, souffle immatériel.

Ainsi, dans l'unité que le croyant adore,
La foi vraie aperçoit et la prière implore
Le Pére créateur, le Fils, Verbe divin,
Et l'éternel Amour, procédant de leur sein.
Or de trois facultés l'âme humaine dispose :
L'entendement pénètre, examine, propose;
La volonté commande, elle enfante l'amour,
Elle agit, elle élève et détruit tour à tour;
Sur les faits du passé domine la mémoire,
Et du temps qui s'enfuit nous rappelle l'histoire.
Un esprit cependant est leur commun support.
L'Etre divin nous montre un semblable rapport :
Trois personnes en Dien, dont, vérité mystique,
L'hypostase est distincte et la substance unique.
  Mais veuillez nn instant contempler avec moi
La base où sur ce point repose notre foi.
  « Dieu, nous dit son auguste et premier secrétaire,
Créa dans le principe et le ciel et la terre,
Et dès lors sur les eaux planait l'Esprit de Dieu. »
Ici donc le croyant découvre en premier lieu
Le ponvoir créateur que nons nommons le Père;
Puis le Fils son héraut, par qui l'œuvre s'opère,
Et qui s'est appelé le Principe et la Fin;
Puis l'Esprit issu d'eux, fécondateur divin.
  Quand Dien voulut créer son œuvre d'excellence :
« FAISONS l'homme, dit-il, à NOTRE ressemblance,
Et qu'il soit NOTRE image! » Et, lorsqne vint le jour
Où l'homme au Créateur refusa son amour,
Lorsqn'il eut de son Dieu violé la loi sainte,
L'Eternel l'appela, honteux, tremblant de crainte :
« Semblable à l'un de NOUS te voilà devenu, »
Dit-il. Quand Dieu plns tard, de nouveau méconnu,
Vit les hnmains bâtir la tour où lenr audace
Crnt pouvoir le braver et protéger leur race,
Il dit du haut du ciel : « VENEZ et DESCENDONS.
Pour punir son orgueil et l'abus de nos dons,

De ce peuple à jamais CONFONDONS le langage. »
Le Seigneur s'exprimant par la bouche d'un sage :
« Qui faut-il envoyer? quel homme ira pour NOUS
Annoncer, disait-il, la paix ou le courroux? »
Madame, avec candeur méditez ces paroles,
Et votre esprit, perçant et voiles et symboles,
Apercevra bientôt dans la Divinité
L'unité nécessaire et la pluralité.
Du Messie en nos jours écoutez le langage :
« Dans le ciel, ô croyants, trois rendent témoignage :
C'est le Père, le Verbe et l'Esprit créateur;
Et les TROIS ne font qu'UN, dit le saint Rédempteur.
Allez, dit-il aussi, dans l'eau qui régénère,
Baptiser le croyant au nom de Dieu le Père,
Et du Fils son image, et de leur Saint-Esprit. »
Enfin dans les leçons que le Christ nous apprit :
« J'ai prié que mon Père ici-bas vous accorde
Son Paraclet, doux nœud d'amour et de concorde,
Et d'esprit et de cœur soyez UN comme NOUS. »
Qui donc est ce Messie et ce Christ? direz-vous.
Vous le verrez, le Christ est la clarté du monde,
Et de la Trinité la personne seconde.
La foi de l'univers avec nous est d'accord;
Car elle a jusqu'ici gardé sur chaque bord
De la Triade auguste une notion sainte.
L'antique vérité n'est pas encore éteinte.
L'Egypte, si féconde en fables, en faux dieux,
N'a-t-elle pas écrit ces mots en plusieurs lieux?
Ne les a-t-elle point, parmi de vains miracles,
Proclamés aux mortels par la voix des oracles?
Le GRAND DIEU, DIEU SON FILS et l'ESPRIT TOUT BRILLANT,
Noms mystiques d'un Etre à jamais bienveillant.
Dès l'époque où ce monde était à son aurore,
Au pied de l'Imaüs, peuple et rois, tout adore
Le DIEU TRÈS-GRAND, son VERBE et son SOUFFLE PARFAIT.
La Sérique raconte au savant stupéfait

Sa croyance en un Roi, Jéhovah, Dieu trinaire
Et cher à la vertu que sa main rémunère.
Vers les pays de l'Ourse un Maître est adoré,
Unique, mais ayant un nom triple et sacré :
Son nom, c'est *le Pouvoir qui partout se révèle,*
C'est *de la vérité la Parole fidèle,*
C'est *l'Amour qui n'a point à redouter la mort.*
Prolongez-votre course aux limites du Nord,
Visitez les climats où le soleil décline :
Sous l'ombre de l'Erreur la Trinité divine,
Comme un trésor caché, se découvre en tout lieu.
Avant l'aube des temps, le Seigneur notre Dieu,
Sans rival et vêtu de sa gloire suprême,
Ainsi que je l'ai dit, reposait en lui-même.
Voici que, déployant son pouvoir créateur,
Il dit; soudain les cieux, dignes de leur Auteur,
Allèrent occuper leur place dans le vide,
Et l'espace parut, à leur aspect splendide,
Joyeux comme la terre au retour du printemps.
Comment représenter ces dômes éclatants?
Ces murs par le Seigneur bâtis sur la topaze,
Sur le jaspe, l'onyx, et sur la chrysoprase?
Cette ville élevée avec l'or le plus pur?
Ces portes reflétant le cinabre et l'azur,
Et de brillante opale ou de saphir formées?
Ces jardins merveilleux, ces forêts embaumées?
Ces sources de bonheur et ces fleuves de paix,
Breuvage dont les flots ne tarissent jamais?
Tous ces arbres, ces fleurs et ces fruits magnifiques?
Ces oiseaux modulant leurs suaves cantiques?
Ce jour qui, pour monter sur son trône charmant,
N'attend pas qu'un soleil dore le firmament?
Ces parvis où le cœur ignore les alarmes,
Et que n'attristent point les soupirs et les larmes?
Ce séjour glorieux, ce royaume où l'Amour,
L'Amour né du Très-Haut, tient son heureuse cour?

Ce vaste empire enfin sans autel et sans temple,
Mais où dans sa grandeur Elohim se contemple?
Non, les trésors du ciel, leur éclat et leur prix
Ne sauraient des humains être ici-bas compris;
Et, malgré le pouvoir dont la pensée abuse,
Notre âme ne s'en fait qu'une image confuse.
  Le ciel à son aurore était inhabité :
L'Eternel appela dans la sainte cité
Ces millions d'Esprits que nous ne pouvons peindre
Sans leur prêter un corps et même sans leur feindre
Plusieurs des passions que nous voyons en nous.
Aux pieds de leur Auteur voyez-les à genoux,
Heureux de lui jurer amour, obéissance.
Le Seigneur les bénit au jour de leur naissance,
Et leur fixa dès lors leurs rangs et le devoir
Qu'ils auraient à remplir auprès de son pouvoir.
« Anges, dit-il, sachez mériter le bien-être
Et la gloire vivante où vous venez de naître,
Et gardez que l'orgueil, ce funeste levain,
Ne vous rende odieux mon domaine divin;
Car ces lieux ne sont pas destinés au rebelle.
Conservez votre cœur humble et brûlant de zèle,
Et bientôt, plus heureux et toujours sûrs d'aimer,
Vous verrez dans la foi le Ciel vous confirmer. »
  Il dit; et, louant Dieu dans sa bonté chérie,
Les Anges vont alors saluer leur patrie.
Que je me complairais à dire leur beauté,
Leurs ailes du Très-Haut reflétant la clarté,
Le feu de leurs regards, leurs bouches souriantes,
Et de leurs cheveux d'or les tresses ondoyantes,
Et leurs chants répétés par mille échos joyeux!
Michaël, Lucifer, les premiers nés des cieux,
S'avancent, revêtus de marques distinctives :
Dieu sur les citoyens des éternelles rives
De sa propre puissance a daigné les pourvoir.
Inspirer, maintenir le zèle du devoir,

Et diriger les soins que l'amour perpétue,
Telle est l'œuvre où leur cœur noblement s'évertue.
Ah! désormais, ô vous que le Ciel a bénis,
Dans ce sublime emploi puissiez-vous être unis!
De la soumission demeurez les modèles,
Et que l'Eternité vous retrouve fidèles!
Le divin messager qui, de zèle nourri,
Dans la suite aux mortels bien souvent a souri,
Gabriel, Ange heureux de douceur et de grâce,
A la droite du trône a déjà pris sa place,
Au signal de son Roi prêt à prendre l'essor.
Je n'entreprendrai point de vous nommer encor
Ces Esprits fortunés, multitude infinie,
Dont les chœurs, ineffable et vivante harmonie,
De leur Maître adoré célèbrent les grandeurs.
Moins nombreux sont ces corps, ces mouvantes splendeurs
Dont l'obscur firmament éclaire au loin sa voûte,
Guides du matelot dans sa lointaine route,
Et tableau dont notre œil aime à se récréer.
Le Seigneur de nouveau proposant de créer :
« Faisons l'homme, dit-il dans son conseil suprême.
Qu'il soit aussi de nous une image lui-même.
D'un esprit et d'un corps il nous faut le former ;
Possédant le pouvoir de connaître et d'aimer,
Libre de maintenir par son obéissance
Ses droits à nos bienfaits et sa belle innocence,
Ou, traître envers son Dieu, de perdre sans retour
La grâce et la vertu, le ciel et notre amour.
Oui, créons l'homme libre, afin que sa victoire
Augmente à l'infini son mérite et sa gloire.
Hélas! l'infortuné, mu d'un funeste orgueil,
Se révolte et remplit les cieux mêmes de deuil.
Le voici donc déchu de sa grandeur première!
Faudra-t-il le laisser dépourvu de lumière,
Maudit, et sous le joug d'un horrible pouvoir?
Non; voyez de son sort l'Eternel s'émouvoir

Sauvons le genre humain! Mais ici pour son crime,
La justice l'ordonne, il faut une victime;
Car le Dieu créateur, par l'orgueil outragé,
Veut être pleinement satisfait et vengé.
Pour apaiser le Ciel et le rendre propice,
Quel sang arrosera l'autel du sacrifice? »
« La victime est trouvée : ô mon Père, c'est moi!
Revêtu d'une chair et soumis à ta loi,
J'irai, répond le Fils, implorer ta clémence,
De tes bras irrités détourner la vengeance,
Sauver l'homme en mon sang devant toi répandu,
Et lui rendre à jamais le ciel qu'il a perdu. »
— « O mon Fils, je reçois ton offrande infinie,
Et qu'en toi des humains la race soit bénie! »
« Père et Fils, j'y consens, répond l'Esprit d'amour,
De la rédemption préparez le grand jour;
Par le sang le plus pur réparez toute offense,
Et de l'homme éprouvé devenez la défense.
De l'œuvre du salut je répandrai les fruits;
Par mes saintes leçons, à ma lumière instruits,
Les croyants vont marcher dans la route nouvelle
Où pour aller aux cieux le pardon les rappelle. »
Ainsi le Dieu qui règne en l'éternel séjour,
Puisant dans les trésors de son immense amour,
Avant que dans ses mains le monde eût pris naissance,
A l'homme faible, ingrat, rebelle à sa puissance,
Préparait sa faveur et le salut futur.
Et Dieu dit : « Gabriel, sur ton aile d'azur,
Au pinacle des cieux hâte-toi de te rendre;
Et de là, mon héraut, fais par trois fois entendre
De la trompette au loin le cri retentissant.
Annonce à mes sujets qu'aux pieds du Tout-Puissant
Un ordre issu du trône aujourd'hui les convoque,
Et dis-leur que pour eux voici l'heureuse époque
Où de leur zèle auguste ils recevront le prix. »
L'Ange part, à ces mots, vers ses frères chéris.

Il est sur son passage une riante plaine
Où les plus frais zéphyrs soufflent leur douce haleine.
Les rubis précieux et d'immortelles fleurs
Etalent dans ces champs les plus riches couleurs.
C'est là que d'Elohim les deux grandes armées,
De l'éclat de leur gloire et de leur sort charmées,
De l'Archange en son vol attirent le regard.
Ici de Michaël c'est le noble étendard;
Et lui-même commande, et son œil électrise.
Là, sur une hauteur, flotte au gré de la brise
Le superbe drapeau qu'a choisi Lucifer.
Ces deux chefs dont l'amour au Seigneur est si cher
Ont fait des légions une revue immense.
Mais un cri dans les airs part avec véhémence :
« Honneur à notre Dieu, notre seul Souverain !
Que sur nous son regard brille toujours serein !
Qu'à l'aimer en retour persévèrent ses Anges ! »
Ainsi de Michaël les heureuses phalanges
Avec joie au Seigneur jurent fidélité.
« Gloire au Très-Haut, et gloire à ce chef redouté
Qui partage avec lui l'autorité suprême !
Règne le Dieu nouveau ! » Tel fut l'affreux blasphème
Dont, par un ordre issu de son chef orgueilleux,
L'autre milice au loin fit retentir les cieux !
Gabriel l'entendit : une amère tristesse
Un instant arrêta l'élan de sa vitesse.
« Mais, dit-il, hâtons-nous, proclamons au plus tôt
Le bienheureux message émané du Très-Haut.
L'infortuné peut-être, hésitant dans le crime,
Et contemplant de Dieu la majesté sublime,
Ebloui du pouvoir qu'il osait affronter,
A la voix de l'honneur n'osera résister.
Il descend, à ces mots, sur l'auguste colline,
Embouche sans délai la trompette divine,
Sonne et proclame au loin l'appel du Tout-Puissant
Et le prix qu'il accorde à l'Ange obéissant.

Au palais aussitôt tous les Anges accourent,
Mais leur accord n'est plus. Du trône qu'ils entourent
Michaël et les siens, humbles et radieux,
Adorent l'éminence et les droits glorienx.
Cependant Lucifer et toute son armée
N'offrent qu'nne louange à regret exprimée,
Et déjà de leur front se ternit la splendeur.
Le Dieu qui lenr fit part de sa propre grandeur
De leur cœur aussitôt a sondé la tempête,
Et même sa justice à les frapper s'apprête.
« Retardons néanmoins l'heure dn châtiment;
En favenr des ingrats accordons un moment. »
« O vous, dit le Très-Haut, qni peuplez cet empire,
Vous en qui par l'amour notre image respire,
Anges, Dieu vous révèle anjourd'hni ses desseins :
Voyez dans un bel ordre et par nombreux essaims
Ces globes que je crée et sème dans l'espace
Se poster où mon œil a désigné lenr place,
Et tous en même temps s'élancer dans lenrs cours.
Anges, vous en serez jusqu'au dernier des jours,
Sans cesser d'être heureux, les gardiens fidèles.
En outre, mes amis, à l'ombre de vos ailes
Vons y verrez alors vivre leurs habitants,
Qui, libres comme vous, pourront, s'ils sont constants,
Dans l'amour et la foi dus au sonverain Maître,
Assurer sans retour le bonheur de leur être;
Mais s'ils osent un jour, de fol orgueil épris,
Résister aux devoirs qui leur seront prescrits,
Il leur faudra dès lors, en toute plénitnde,
Snbir le châtiment de leur ingratitnde.
Voyez ici cet orbe, astre au front ceint de fenx,
Embrasser, d'un regard rapide et lnminenx,
De corps inférieurs un groupe solitaire.
L'un d'eux dans l'avenir s'appellera la Terre.
Là vous verrez bientôt un couple fortuné,
Aimable et souriant au monde nonveau né;

Mais voici qu'il devient au Créateur rebelle
Et perd ses droits aux cieux où notre amour l'appelle.
Faudra-t-il laisser l'homme en proie à ses malheurs?
Non; revêtu d'un corps, accessible aux douleurs,
Mon Fils s'offre pour eux, et par son sacrifice
Apaise, en les sauvant, l'éternelle justice.
Mes serviteurs, venez adorer dès ce jour
Le Dieu qui se fait homme et victime d'amour.
Il est vrai, sur vos fronts apparaît plus de grâce,
Et votre être en splendeur pour un temps le surpasse.
Mais vous qui l'avez vu mon égal dans les cieux,
Vous dont, même en son corps, il doit charmer les yeux,
Reconnaissez en lui votre souverain Maître,
Puis en foule à ses pieds hâtez-vous de paraître. »
Ainsi dit le Très-Haut, et cependant son Fils,
Homme et Sauveur futur, à sa droite est assis.
Aussitôt prosternés, Michaël et ses Anges
Offrent à l'Homme-Dieu leur tribut de louanges.
Au discours de son roi, Lucifer a pâli;
Par cet ordre si juste il se croit avili.
« Eh quoi! devant un homme, odieuse poussière,
Moi j'irai ravaler ma dignité princière,
Moi dont l'aile embellit les feux naissants du jour,
Et dont la voix commande en ce vaste séjour!
Non, jamais! Et celui dont la bouche me brave
Dans le grand Lucifer n'aura point un esclave :
Lucifer veut régner, et régner sans égal.
O vous, guerriers soumis à mon sceptre royal,
Suivez-moi pleins d'ardeur aux lieux où notre glaive
Brisera pour toujours l'idole qui s'élève.
En outre, et je rougis de vous le rappeler,
Loin de ces bords heureux on veut vous exiler;
Mais un noble courroux dans vos yeux étincelle.
Laissons jaillir ce feu que notre cœur recèle;
Abjurons sans retour le despote et ses lois,
Et maintenons aux cieux notre empire et nos droits. »

Michaël, à ces mots, s'approche avec tristesse,
Et, d'un ton grave et tendre, à son ami s'adresse :
« As-tu donc oublié cet instant bienheureux
Où devant l'Eternel nous parûmes tous deux ?
Viens, rappelle ce jour à ton cœur qui murmure.
Ton diadème d'or et ta brillante armure,
Ce pouvoir par l'orgueil aujourd'hui profané,
Et ce bonheur divin dont tu fus étonné,
Ne sont-ils point des dons de sa munificence ?
Son regard, réjoui de ton obéissance,
Ne s'est-il pas montré toujours serein pour toi ?
Et ne l'as-tu point vu souvent avec émoi
Te bénir, Lucifer, et d'amour te sourire?
Et tu voudrais, horreur qui ne se peut décrire,
De la révolte aux cieux déployer l'étendard !
Ah ! plutôt à ses pieds viens tomber sans retard.
Accours, je t'en supplie, et que ta bouche implore
Le pardon généreux que son cœur t'offre encore. »
« Va, répond l'Ange impie, il n'est plus de pardon !
Et me fût-il offert, insultant à ce don,
Je brave aussi ton Dieu dans ses vaines menaces,
Et ne veux maintenant de faveurs et de grâces
Que celles où j'aspire et que je me promets.
Lucifer, je l'ai dit, n'obéira jamais ! »
Il dit, et les suppôts que ses fureurs enflamment,
Dans un hideux transport, l'approuvent et l'acclament,
Et maudissent le Dieu qui les eût épargnés
Si de leur chef rebelle ils s'étaient éloignés.
« C'est trop, dit le Seigneur, prolonger l'indulgence :
La justice à grands cris invoque la vengeance.
Et cependant, ingrats, si vous l'eussiez voulu.....
Mais non : dans sa révolte à jamais résolu,
Votre cœur à plaisir outrage ma tendresse ;
Et, lorsque cet amour vous invite et vous presse,
A votre trahison vous ajoutez encor,
Et du courroux vengeur vous excitez l'essor !

Malheureux ! sur le point de sortir de l'épreuve
Et de voir, de la source où la vertu s'abreuve,
La gloire sur vos fronts à jamais rejaillir,
Hélas ! vous avez su honteusement faillir.
Cher Michaël, et vous, Anges au cœur fidèle,
Je vous remets le soin de venger ma querelle.
De la fidélité déployez l'étendard.
Allez combattre et vaincre ; et déjà mon regard
Vous suit, heureux d'avance à l'aspect du mérite
Qui vous promet les biens dont le Ciel déshérite
Ceux que vous avez vus à se perdre obstinés.
Alors au pied du trône, heureux vainqueurs, venez :
Je vous réserve à vous d'éternelles délices. »
Aux lieux où les deux chefs des célestes milices
Semblaient avoir prévu le combat imminent,
Voyez chefs et soldats accourir maintenant.
Michaël a tracé sur sa blanche bannière
Cette devise : *Honneur au Dieu de la lumière,*
Seul Arbitre des cieux et notre aimable Roi !
Anges, voici le jour de sceller notre foi.
Sur un drapeau sanglant, par Lucifer écrites,
S'aperçoivent de loin ces paroles maudites :
Puisse mon front royal être un jour écrasé,
Si du tyran des cieux le sceptre n'est brisé !
De nos destins futurs, soldats, rendons-nous dignes.
Mais soudain s'élançant, parés de leurs insignes,
Les princes ont donné le signal des combats.
La foudre gronde et vole en rapides éclats,
Le ciel tremble et gémit, et la lutte commence.
Je ne vous dirai pas les hauts faits, la vaillance
Et le génie actif du noble Michaël,
L'ardeur qui brille aux yeux de l'ange Raphaël,
Et ces nombreux héros dont le bras les seconde,
Armé d'une bravoure en prouesses féconde.
Je ne vous dirai point du prince révolté
Ni la sombre valeur, ni l'orgueil irrité,

Ni l'affreux désespoir, ni les cris de blasphème,
Ni la terreur des siens, ni leur désordre extrême :
Le monstre enfin, suivi de son dernier renfort,
Tente de rappeler, par un immense effort,
La victoire et l'honneur dont il se crut le maître.
Quel guerrier tout à coup s'élance sur le traître?
C'est le Fils d'Elohim : il porte sur son front
Un sceau dont les pécheurs un jour s'alarmeront.
Il frappe, il foule aux pieds l'outrageuse bannière,
Ainsi que les maudits qui, pour grâce dernière,
Implorent, effarés, la mort et le néant;
Et le Verbe a vaincu le superbe géant.
Mais à leur désespoir le néant est rebelle,
Et pour les condamner leur Juge les appelle.

Les voici, confondus et chargés de leur deuil,
Devant le tribunal qu'affrontait leur orgueil,
Et le Dieu de justice, envers eux implacable,
Prononce de leur sort l'arrêt irrévocable.
« Vous que j'ai trop aimés, allez, Anges pervers,
Je ne vous connais plus; le gouffre des Enfers,
Où le remords consume et la haine respire,
Où la nuit ténébreuse a fixé son empire,
Abîme que pour vous la vengeance a creusé
Et rempli jusqu'aux bords d'un fluide embrasé,
Prêt à vous engloutir, a tressailli de joie,
Et même, impatient, a réclamé sa proie.
En outre, votre sort est scellé pour toujours;
Car, pour vaincre l'orgueil ayant mille secours,
C'est le front ceint de gloire et c'est devant ma face
Que vous avez, démons, signalé votre audace.

« Tout autre désormais sera votre destin,
Fidèles défenseurs de mon sceptre divin.
Michaël et vous tous, mes douces complaisances,
Voici le jour promis, le jour des récompenses :
Sous l'aile de la grâce, à l'ombre du bonheur,
Sans craindre du péché le souffle empoisonneur,

Soyez à l'avenir assurés de me plaire.
« Or il faut accomplir l'ordre de ma colère.
Michaël, par delà ces mondes nouveaux nés,
Aux extrêmes confins de ces lieux fortunés
Où règnent depuis peu la vie et la lumière,
Voici que devant vous, sombre et vaste barrière,
S'offriront du chaos les bords silencieux.
Pénétrez dans ses flancs, avancez, et vos yeux
Apercevront l'Enfer, inexorable gouffre,
Mers, lacs, torrents de feu, de bitume et de soufre.
Allez, ministres saints de ma juste fureur;
Traînez, précipitez dans ce séjour d'horreur
Tous ces Anges honnis sous le nom de *Rebelles.* »
On part; mais sur le seuil des portes éternelles
L'Archange condamné, tremblant et l'œil hagard,
Vers le céleste Eden jette un dernier regard.
« Belle cité, dit-il, où je crus sans obstacle
De toutes les grandeurs atteindre le pinacle;
O lumière qui fus mon riche vêtement;
Parvis, palais sacrés où mon cœur en aimant
A goûté tant de fois d'ineffables délices;
Et toi que j'ai forcé d'inventer les supplices,
O toi si beau, si grand et si digne d'amour,
Dieu juste, Dieu vengeur qui me hais sans retour;
Et vous tous qui chantiez avec moi ces cantiques,
Attrait délicieux pour nos cœurs sympathiques,
Il faut donc maintenant vous quitter pour jamais!...
Non, non, vous n'êtes plus mes frères désormais,
Et je ne vois en vous que des cœurs sans courage,
Flattant la tyrannie et soumis à l'outrage :
Eh bien! goûtez en paix la gloire d'obéir.
Vivez heureux, aimez, et moi je vais haïr. »
Or, parvenu bientôt aux régions funèbres
Où se déploie au loin l'empire des ténèbres,
Michaël dans ces feux roulant en tourbillons
De son rival vaincu sème les bataillons;

Puis il reprend son vol, leur laissant en partage
Les tourments éternels, le remords et la rage,
Et revient en triomphe au ciel qu'ils ont perdu.
   Cependant sur la terre Elohim descendu
Créait en se jouant des ouvrages sans nombre.
A son ordre déjà les ténèbres et l'ombre
Avaient laissé surgir de leurs flancs entr'ouverts
La lumière et le jour, charme de l'univers.
L'aride maintenant se lève sur les ondes;
L'Océan s'est creusé ses demeures profondes,
Et, selon les climats, les saisons sur nos bords
Etablissent leur règne et versent leurs trésors.
Les fleurs aux doux parfums émaillent les campagnes,
Et d'épaisses forêts couronnent les montagnes.
La plaine offre au zéphyr ses épis jaunissants;
L'arbre dans les vallons cache ses fruits naissants,
Et la vigne et le lierre embrassent les collines.
Là murmure une source aux ondes cristallines.
Ici gronde un torrent au cours impétueux,
Et le fleuve plus loin coule majestueux;
Il roule, et de son urne arrose en son passage
Les arbres et les fleurs qui parent son rivage.
Ailleurs le lac paisible ondule mollement
Ou reflète en son sein les feux du firmament.
Aucun être animé ne se mouvait encore,
Mais un souffle puissant fait tressaillir l'aurore;
Il apporte la vie et la fécondité.
Aussitôt dans la mer et le lac argenté
Le poisson promena ses familles errantes,
Et sillonna, joyeux, les ondes transparentes.
L'oiseau, dans la feuillée ou planant dans les airs,
En l'honneur du Très-Haut modula ses concerts.
L'abeille, dans la fleur nouvellement éclose,
Alla puiser le suc dont son miel se compose,
Et revint exercer son art délicieux.
Le ver s'enveloppa de son fil précieux;

La fourmi se bâtit sa maison souterraine;
Le chevreuil et l'agneau bondirent dans la plaine;
Sur les bords du torrent le fier taureau mugit;
Le lion d'allégresse en son antre rugit,
Et, de ses pieds légers effleurant la prairie,
Le coursier gracieux salua sa patrie.
  Enfin l'homme parut. La main du Tout-Puissant
A formé du limon cet être ravissant.
La grâce de son port, sa voix articulée,
Sa figure si noble et si bien modelée,
Son regard et son front dont l'imposant aspect
Commande aux animaux et force leur respect :
Tout de l'œuvre à l'Auteur atteste l'excellence.
Là pourtant Dieu n'a pas gravé sa ressemblance :
Elle est dans l'être simple, invisible, immortel,
Où l'Eternel a su s'ériger un autel,
Dans notre guide intime, esprit, mystique flamme,
Principe intelligent que nous appelons l'âme.
D'un esprit et d'un corps ainsi l'homme est formé.
  Souvent de faux docteurs, ô honte ! ont affirmé
Qu'il n'est point d'âme en nous, ou que s'il en est une,
Semblable à la matière, elle a même fortune.
Elle est; c'est un esprit, et la cruelle mort
N'est point et ne peut être arbitre de son sort.
  Mon âme existe et vit, une et spirituelle,
Et je sens que dans moi sa présence est réelle :
Tel est du genre humain l'unique sentiment.
Or, si l'âme n'est pas, qui nous dira comment
L'homme de chair a pu s'en former une idée?
Hors de lui? Mais sur quoi serait-elle fondée,
Puisque tout est matière et muable ici-bas?
Et jusqu'à ces hauteurs son corps n'atteindrait pas.
Dieu donc la lui transmit, Dieu, science suprême,
Et l'âme à haute voix la proclame elle-même
Et la grave en nos cœurs ainsi que sur l'acier.
  Pénétrons dans ce corps insensible et grossier :

Un pouvoir merveilleux sur nous-mêmes domine;
Il sent, pense, raisonne, il pèse, il examine,
Il rapproche, il combat et nos impressions,
Et nos goûts variés, et nos affections.
Des êtres dont il est l'irrécusable arbitre
Cet être indépendant diffère à plus d'un titre :
Eux ont forme et couleur, nous pouvons les peser,
Nous pouvons les unir comme les diviser.
Or en est-il, croyants, ainsi de l'âme humaine ?
Non, son pouvoir en nous, invisible domaine,
Embrasse sans effort active volonté,
Raison, force, mémoire et pleine liberté.
La natnre des corps est multiple, éphémère,
Et leur charme et leur prix ne sont qu'une chimère.
L'âme, ange inférieur, se transporte en tout lieu.
C'est ainsi qu'on la nomme une image du Dieu,
Son auguste origine, Esprit par excellence;
Et par delà le monde elle-même s'élance.
L'homme contemple-t-il la terre, son séjour?
Et de ce globe même aurait-il fait le tour?
Partout il voit la mort promener ses ravages.
Tout meurt : homme, animaux familiers et sauvages,
La verdure et les fleurs, les immenses forêts
Et ces murs que l'orgueil a construits à grands frais.
Mais, docile à la voix d'une science infuse,
A subir le néant notre âme se refuse.
Toutes les nations d'une vie à venir,
Où la justice règne, où le Ciel doit punir
Et, prodigue, aux vertus donner leur récompense,
Eprouvent la terreur ou gardent l'espérance.
Nous croyons qu'à la mort l'esprit remonte aux cieux,
Ou descend pour souffrir dans l'abîme de feux.
Des champs élyséens invoquant les délices,
Ou du tartare affreux redoutant les supplices,
L'idolâtre qui meurt ne pense point mourir.
Et ces peuples enfin que l'on dit se nourrir

Des fruits que la forêt recèle en ses broussailles
Et qui du cerf sanglant dévorent les entrailles,
Au delà du tombeau n'appréhendent-ils pas
De stériles déserts et de brûlants climats,
Ou des rives toujours par l'hiver désolées?
Puis n'attendent-ils point de fertiles vallées
Qu'un éternel printemps pare de ses attraits,
Et des bois où partout le daim s'offre à leurs traits?
L'esprit donc ne meurt pas : la voix de la nature,
Témoin que l'on ne peut soupçonner d'imposture,
L'instinct universel d'espoir et de frayeur,
Et la foi franchissant ce monde extérieur :
Tout proclame à grands cris cette vérité sainte.
Ailleurs elle est encor profondément empreinte.
C'est en se dissolvant que tout corps doit périr :
Un esprit peut-il donc se dissoudre et mourir?
Retiendrez-vous son vol vers l'éternel rivage?
Parfois, si le malheur, comme un amer breuvage,
Laisse à l'homme un dégoût, une horreur de son sort,
Il cherche par le fer le néant et la mort.
Mais le libre pouvoir qui préside à ce crime,
Le principe agissant en est-il la victime?
L'homme, en outre, ici-bas poursuit la vérité,
Et d'erreur en erreur il se voit emporté.
Du bonheur véritable il cherche en vain la source.
Il arrive, inquiet, à la fin de sa course,
Et, las de cette vie et de ses plaisirs vains,
Il en est, se dit-il, d'autres qui sont divins
Et qu'il nous faut chercher ailleurs que dans ce monde!
Or le Dieu qui toujours de faveurs nous inonde
Aux hommes malheureux aurait-il donc jamais
Inspiré ces désirs de bien-être et de paix,
La soif des vérités que l'avenir découvre
Et ces soupirs ardents vers un ciel qui s'entr'ouvre,
Si nos âmes des corps partageaient le destin?
Le riche, dont les jours sont comme un long festin,



Elève jusqu'aux cieux sa tête couronnée,
Et le pauvre, traînant sa vie infortunée,
Se nourrit d'amertume et s'abreuve de pleurs.
L'impiété superbe, au faîte des honneurs,
Se rit de la vertu qu'on diffame et délaisse,
Et la force brutale opprime la faiblesse.
Mais au fond de nos cœurs une voix retentit :
Elle blâme, elle approuve; elle nous avertit
Quand l'orage murmure et le danger menace.
« Ah ! dit-elle, guidés par la main de la grâce,
Dirigez vers les cieux vos pas et vos désirs.
Fuyez comme un écueil le vice et ses plaisirs
Et ses charmes trompeurs, où périt l'âme humaine. »
Ainsi la conscience à la vertu nous mène.
Si donc l'âme à la mort succombe sans retour,
Le Dieu qui nous créa n'est plus le Dieu d'amour,
Et de l'impie heureux et de la tyrannie
Il protége le sceptre et l'audace impunie.
Non, l'esprit ne meurt point : par delà le tombeau,
De l'immortalité nous voyons le flambeau,
Et le Dieu de justice, armé de sa puissance,
Sur l'inique oppresseur vengera l'innocence.
Enfin, dans ses discours, notre Maître adoré,
Prophète consolant, nous a souvent montré
Le juste, après l'épreuve ici-bas parcourue,
Portant sa gloire au ciel de jour en jour accrue,
Et d'immortelle joie allant nourrir son cœur;
Puis l'âme, dont le vice est resté le vainqueur,
Précipitée aux feux qu'une vengeance auguste
A créés éternels pour châtier l'injuste.
L'homme ainsi, de la mort méprisant le pouvoir,
D'un avenir meilleur entretient son espoir,
Et remonte sans peine à sa haute origine.
Telle est de notre esprit la nature divine
Du principe vital il paraît différer,
Et le cœur combattu vient nous le déclarer :

Il semblerait ainsi qu'une âme inférieure
Avec nous et dans nous sur la terre demeure.
C'est dans le sang alors que son siége serait :
De là tous ces désirs dont nous sentons l'attrait,
Ces penchants vers le mal, cette concupiscence
Qui, harcelant l'esprit, ébranlent sa puissance.
Elle, âme de la chair, en est le champion,
Lui combat pour remplir sa haute mission;
Dans la lutte souvent il faiblit et succombe,
Et, lorsque notre corps redescend dans la tombe,
L'esprit, lâche soldat que la chair a vaincu,
Perd la gloire où, vainqueur, il eût toujours vécu.
Nous voyons donc en nous l'esprit et la matière,
La vie avec la mort, l'ombre avec la lumière.
Le corps de sa nature à la mort est soumis;
Mais le Ciel par faveur à l'homme avait promis,
S'il était ici-bas au Créateur fidèle,
Pour l'âme et pour le corps la durée immortelle.
Sitôt que le Seigneur eut à l'homme donné
L'âme, souffle vivant de lui-même émané :
« Dans ce monde, dit-il, ô toi ma seule image,
Vis, et que tout ton être à Dieu soit un hommage.
Or vois-tu, cher Adam, ces animaux divers
Qui bientôt peupleront et les champs et les airs?
Les uns avec amour par leurs chants t'applaudissent;
Les autres, empressés, autour de toi bondissent.
Va, domine sur eux, et, je te le permets,
Donne à chacun le nom qu'il aura désormais.
Puis regarde comment ils cherchent leur pâture;
Examine avec soin leur forme et leur nature;
Vois surtout si l'un d'eux te ressemble et serait
La compagne qu'ici ton cœur souhaiterait
Pour jouir mieux encor de ces biens qui t'entourent. »
Il dit. Auprès d'Adam les animaux accourent.
De l'un à l'autre alors il promène les yeux,
Et donne à tous le nom qui leur convient le mieux;

Mais il ne trouve point d'aide qui lui ressemble.
« Autour de moi, Seigneur, je les vois tous ensemble,
Et cependant, dit-il, je ne découvre pas
L'être dont je voudrais accompagner les pas.
Où faut-il le chercher, ô mon Maître? et j'y vole.
Aura-t-il comme moi le don de la parole?
Pourrons-nous dans nos champs ensemble te bénir,
Et de tous tes bienfaits garder le souvenir? »
A l'heure où les troupeaux laissent le pâturage
Pour aller boire au fleuve et dormir sous l'ombrage,
Contre les feux du jour Adam trouve un abri,
Puis se couche et s'endort sur le gazon fleuri.
Or, tandis que, bercé d'un songe qui le mène
Avec un être ami parcourir son domaine,
Il a des sentiments et des plaisirs nouveaux,
Dieu par une œuvre encor couronne ses travaux :
D'une côte d'Adam son pouvoir, ô mystère!
De tout le genre humain vient de former la mère;
Et la femme, avec l'homme héritière des cieux,
Gracieuse et riante, apparut à ses yeux.
De sa couche de fleurs alors Adam se lève :
« O moitié de ma vie, os de mes os, belle Eve,
Accours à mon côté, viens et reconnais-moi! »
Dans son étonnement et son nouvel émoi,
Ainsi l'homme appelait son aide et sa compagne.
Elle, parmi les fleurs de la verte campagne,
Fuyait, semblable au faon qui, d'une ombre effrayé,
Bondit hors du chemin dans la forêt frayé;
Puis, atteinte bientôt par celui dont la vue
L'a de crainte et d'amour soudainement émue,
Elle ne peut d'abord le voir qu'en rougissant,
Et le suit, incertaine, aux pieds du Tout-Puissant.
Dieu, consacrant ainsi le nœud des hyménées,
De sa main paternelle unit leurs destinées:
« Croissez, dit-il, ô vous que je viens de bénir;
Je destine ce monde aux peuples à venir.

Que l'homme désormais reconnaisse une fête
En ce jour mémorable où mon œuvre complète
Dans toute sa splendeur se déploie à vos yeux,
Choisi pour mon repos, il appartient aux cieux.
Or ce vaste jardin, ces campagnes riantes,
Où, différents d'aspect, les arbres et les plantes
Se couronnent de fleurs et des fruits les plus beaux,
Où d'un ciel calme et pur scintillent les flambeaux,
Où ne vit maintenant aucun être nuisible,
Où semblent se jouer, dans leur course paisible,
Quatre fleuves, joyeux de couler en Eden :
Voici votre séjour. Sous les lois de l'hymen,
Meritez ma faveur, et que votre innocence
Puisse à jamais du mal ignorer la puissance!
« Cependant, mes amis, il est un autre lieu
Où, plus heureux encore et voyant votre Dieu,
Vous serez appelés dans sa grande famille.
Considérez ces feux dont le firmament brille :
Par delà, mes enfants, l'Eternel tient sa cour.
Là règne le bonheur qui se nourrit d'amour;
Là je vais vous attendre, et c'est là qu'est la vie
Qui se puise à la source où l'amour vous convie.
Ainsi donc, au signal quo vous feront les Cieux,
Sans avoir à mourir vous quitterez ces lieux,
Et vous viendrez vous joindre à ceux qui, vos modèles,
Se sont montrés déjà dans l'épreuve fidèles;
Mais ce bonheur futur doit être mérité. »
  Ainsi, dans le jardin qui pour eux fut planté,
Dieu mit l'homme et la femme, et daigna leur apprendre
De quels soins ici-bas le bonheur veut dépendre.
  Au milieu do l'Eden, deux arbres beaux et grands
Portaient à leurs rameaux des fruits bien différents :
C'étaient l'arbre de vie et l'arbre d'où procède
La science qu'hélas! l'homme déchu possède.
A nos parents alors Dieu montra celui-ci,
Et de sa volonté les instruisit ainsi :

« Ces beaux lieux sont à vous, mais un ordre suprême
(Car le Ciel juste et sage éprouve ceux qu'il aime)
Vous défend, couple heureux, de manger de ce fruit.
Or, si vous y goûtez, dès lors sera détruit
L'avenir glorieux qu'ici je vous propose,
Et l'implacable Mort viendra venger ma cause.
Craignez l'Ange déchu qui, de vos droits jaloux,
Va tenter s'il pourra parvenir jusqu'à vous
Et vous envelopper dans son propre anathème.
Conservez votre espoir : ma puissance elle-même,
Si tel est votre vœu, sera votre support.
Puis deux Anges zélés, vous servant de renfort,
Au milieu des périls d'une attaque mortelle,
Vous offrent dès ce jour l'appui de leur tutelle.
Redoutez et fuyez encore un autre écueil,
Source de grands malheurs, le dangereux orgueil;
Et par l'humilité, par la foi vigilante,
Puisse votre victoire être pleine et brillante!
Mes enfants, soyez donc à votre Dieu soumis,
Et vous mériterez, malgré vos ennemis,
La gloire que les Cieux à la vertu décernent!
Dieu dit. A ses genoux nos parents se prosternent,
Et de fidélité profèrent le serment.
Puis leur divin Auteur remonte au firmament;
Sur un char de lumière il sillonne l'espace,
Et les astres, émus à l'aspect de sa face,
Interrompent au loin leur cours harmonieux.
Adam visite alors ses champs délicieux,
Et sa compagne et lui vont jouir du bien-être
Où, prodigue d'amour, leur Dieu les a fait naître.
Je ne vous dirai point de ces jeunes époux
La tendresse ingénue et le bonheur si doux;
Ni leurs simples travaux dans ces belles journées
Où de myrte et de fleurs leurs têtes couronnées
Etaient à l'Ange même un tableau ravissant;
Ni leurs hymnes pieux offerts au Tout-Puissant,

Quand des fruits de l'Eden ils cueillaient les prémices.
Comment ont disparu de si pures délices?
  Satan, l'Ange du mal, le Ciel l'ayant permis
Pnisque l'homme pouvait vaincre ses ennemis,
Parvint à pénétrer dans la paisible enceinte.
Il s'arma pour séduire et de ruse et de feinte.
Sons l'un de ces berceaux où nos premiers aïeux
A lenr repas champêtre allaient s'asseoir joyeux
Et dans leurs entretiens bénir l'Etre adorable
Dont l'amour dès l'abord leur fut si favorable,
Ils conversaient un jour des biens à mériter
Et du funeste écueil qu'ils devaient éviter.
Ils rappelaient Satan qni, brûlant de leur nuire,
Avec un art trompenr s'apprête à les séduire,
L'orgueil, de tons les maux principe capital,
Et le fruit prohibé dont le goût est fatal.
Caché parmi les fleurs, l'Ange de l'imposture
(Il avait du serpent emprunté la figure)
Du couple solitaire entendit les discours.
Il vit et leur bonheur et leurs chastes amours,
Et voici que son œil d'un feu sombre étincelle :
« Non, je ne puis (ainsi sa fureur se décèle)
Contempler tant de grâce et de félicité.
Vous subirez mon jong, ô couple détesté;
Je saurai vous ravir votre bel héritage,
Et l'enfer vous attend sur son brûlant rivage. »
  Il dit. Sur l'herbe molle il se traîne sans bruit;
Vers l'arbre défendu sa haine le conduit.
  A l'beure où le soleil vers l'occident s'incline,
Où la brise et le frais naissent sur la colline,
Eve sans son époux alla cueillir des fleurs.
Le serpent l'aperçut, l'artisan de malheurs :
« Daigne, dit-il, permettre, ange aimable et timide,
Que moi-même un instant je te serve de guide.
Reine de ces beaux lieux, en précédant tes pas,
Qn'il m'est doux d'admirer tes innocents appas!

Vois cet arbre charmant dont ma vue est ravie :
Son ombrage t'appelle et son fruit te convie.
Viens : pourquoi t'arrêter et tressaillir soudain?
N'est-ce donc pas à toi qu'est ce riche jardin?
Approche et goûte au fruit qui sur tout autre excelle.
— Le Seigneur notre Dieu l'a défendu, dit-elle.
Mais, à part celui-ci, que d'arbres amplement
Offrent à notre corps un suave aliment!
Si donc la loi du Ciel est par nous transgressée,
Nous mourrons. — Loin de vous cette sombre pensée!
Non, vous ne mourrez pas, mais vous serez des dieux.
Car, dit le tentateur, Celui qui règne aux cieux
Appréhende le jour où, douce expérience,
L'homme aura savouré le fruit de la science.
Vous connaîtrez le bien et le mal comme lui;
Et ce Dieu trop jaloux, votre maître aujourd'hui,
Vous verra partager sa puissance royale. »
Or, aux séductions que Lucifer étale,
Par la grâce inspirée, Eve résiste encor;
Mais elle a de la foi hasardé le trésor.
Son bon Ange, inquiet, et l'exhorte et l'adjure :
« Chère Eve, à tes serments garde d'être parjure.
Souviens-toi de ton Dieu qui de biens te combla.
Fuis, hâte-toi de fuir, car ta ruine est là. »
Au serpent toutefois elle prête l'oreille.
« O toi, lui dit le monstre, adorable merveille;
Toi, plus belle à mes yeux que le flambeau des jours,
Eve, au nom de ta gloire, accueille mes discours.
Je l'ai goûté ce fruit que vous croyez funeste :
Loin de mourir, soudain, ma joie ici l'atteste,
Muet auparavant, comme vous j'ai parlé.
Un nouvel être même en moi s'est révélé,
Et j'ai compris dès lors pourquoi cette défense :
C'est qu'ayant de vos droits la pleine intelligence,
A vos pieds dès ce jour vous verriez l'univers. »
Eloquence infernale! Ainsi l'Ange pervers

A séduit à la fin sa crédule victime.
Ce beau fruit semble encor la convier au crime,
Et l'espoir mensonger d'égaler l'Eternel
A rompu de la foi le serment solenuel.
O forfait! ô malheur! ô jour fatal au monde!
La femme a de Satan subi le joug immonde;
Et l'homme pour lui plaire, époux infortuné,
Librement à la mort s'est aussi condamné.
A peine ont-ils de Dieu violé la loi sainte,
La foudre et ses éclats les ont glacés de crainte;
L'Ange de l'innocence et l'Ange du bonheur,
Avec larmes soumis à l'ordre du Seigneur,
Pour remonter aux cieux ont déployé leurs ailes.
Puis, commençant dès lors à punir les rebelles,
Dieu ferme au genre humain les portes de sa cour;
Et de nombreux démons, laissant le noir séjour,
Avec des cris de joie et respirant la guerre,
Comme des conquérants accourent sur la terre.
Longue et funeste à l'homme y sera leur fureur.
Alors, funeste hymen dont le Ciel eut horreur!
Par le Péché maudit et l'Enfer engendrée,
Naquit l'affreuse Mort ici-bas abhorrée.
  Or les deux criminels, en un bosquet voisin,
Contre leur conscience et le courroux divin,
Honteux, désespérés, vont chercher un refuge.
Mais, au déclin du jour, leur Auteur et leur Juge
Dans les sentiers d'Eden descendit de nouveau.
« Adam, dit le Seigneur, Eve, sous quel berceau
Goûtez-vous aujourd'hui la fraîcheur et l'ombrage?
— Je me suis, dit Adam, caché dans ce feuillage.
Ta voix m'est parvenue, et j'ai fui loin de toi.
J'étais nu : plein de honte et d'un subit effroi,
A tes yeux irrités je craignais de paraître.
— Comment, dit le Très-Haut, as-tu pu le connaître?
Aurais-tu donc été rebelle au Créateur?
— Oui, j'ai mangé le fruit funeste et corrupteur.

Hélas! et j'ai perdu ma robe immaculée.
Celle qu'à moi, joyeux, j'ai naguère appelée,
Ce présent de ta main, la femme m'a séduit;
Et vers l'arbre fatal, riante, m'a conduit.
Que n'ai-je de mon Ange écouté les alarmes
Et permis à mon cœur d'être ému de ses larmes!
« De ma main, me dit Eve, accepte, cher époux,
« Ce fruit, de tous les fruits le plus beau, le plus doux. »
Je l'aimais : son regard, sa voix et son sourire,
Ont de ma raison même anéanti l'empire;
Et, vaincu par l'amour, j'ai violé ta loi. »

« Eve, dit l'Eternel, approche et réponds-moi.
Comment ton jeune cœur, ô femme téméraire,
Au plus juste devoir a-t-il pu se soustraire?
— Le serpent que voici, par ses discours flatteurs,
Ses promesses de gloire et ses récits menteurs,
M'a, répondit la femme, éblouie et trompée.
— Monstre à langue perfide et dans le fiel trempée,
Va, répond Jéhovah, sois encore maudit,
Toi qui, chef d'un complot que ta malice ourdit,
Es venu dans ces lieux, où vivait l'innocence,
Exercer ton infâme et cruelle puissance,
Inspirer la révolte et semer les forfaits!
Entre la femme et toi j'établis à jamais
Un foyer de discorde et de haine profonde.
Mais déjà mon regard aperçoit dans ce monde
La Femme forte aller combattre ton pouvoir.
Des nations en pleurs elle accomplit l'espoir.
D'un pied victorieux elle écrase ta tête,
Et l'œuvre du salut que l'avenir apprête
Répare noblement les malheurs de ce jour.

« O toi que l'Ange a vue, en cet heureux séjour,
Des bienfaits du Très-Haut si joyeuse et si belle,
Eve, apprends, pour avoir aux Cieux été rebelle,
A quel sombre avenir tu vas devoir tes pleurs :
Mère d'enfants nombreux et nés de tes douleurs,

Sous les lois d'un époux jaloux de sa puissance
Et de ses droits formels à ton obéissance,
Tu subiras le sort qui t'attend en ce lieu.
« Homme qui, préférant à l'amour de ton Dieu
L'amour de ta compagne et l'amour de toi-même,
As du Ciel outragé l'autorité suprême,
Apprends aussi, pécheur, le décret de ton Roi :
La terre maintenant est, à cause de toi,
Par mon juste courroux d'anathème frappée.
A la rendre fertile avec peine occupée,
Ta main n'en obtiendra pour prix de tes sueurs
Qu'un pain vil et grossier arrosé de tes pleurs.
« Mais voyez d'un coup d'œil, ô vous, couple infidèle,
Quels maux, quels châtiments votre révolte appelle :
Vous ne possédez plus vos droits à notre amour,
Ni ceux que vous aviez à l'éternelle cour.
Soumis au joug d'un roi dont la puissance opprime,
Dans les larges chemins de la honte et du crime,
Vous serez loin de nous d'âge en âge entraînés.
Au joug de la douleur vous voici condamnés,
Et la terre, suivant l'arrêt que je prononce,
Ne produira pour vous que l'épine et la ronce;
Car désormais ses biens ne seront obtenus
Qu'à force de labeurs et de soins continus.
Tous les êtres vivants fuiront devant leur maître.
Ignorés jusqu'ici, vont se faire connaître
Grêle, vents et frimas à vous nuire d'accord.
Puis, quand viendra le jour convoité de la Mort
Où l'homme aura fourni sa pénible carrière,
Poussière, il lui faudra retourner en poussière.
Enfin tous vos enfants, dans le péché conçus,
Puisqu'ils vont de pécheurs d'âge en âge être issus,
Naîtront pour hériter de leurs aïeux coupables,
Et d'éviter la mort se verront incapables.
« Quand naguère ce monde est sorti de nos mains,
Afin de donner l'être et la vie aux humains,

Une loi créatrice ici-bas fut posée.
Sitôt le corps conçu, l'âme comme infusée,
Pure et créée alors, devait se joindre à lui.
Mais l'homme à cette loi par sa révolte a nui,
Et, bien qu'elle subsiste et demeure féconde,
Ce n'est plus désormais sans tache, mais immonde,
Que l'esprit pour un temps à la chair doit s'unir.
Puisque, par son offense infectant l'avenir,
L'homme seul a causé la ruine de l'âme,
Osera-t-il ailleurs en rejeter le blâme?
« Ainsi que l'un de nous l'homme est donc devenu!
Il possède un savoir à haut prix obtenu.
Ses yeux se sont ouverts; le fruit de la science
Aujourd'hui l'a soudain muni de prévoyance!
Or maintenant craignons qu'il n'avance la main,
Et qu'à l'arbre de vie il ne prenne soudain
Le fruit mystérieux, puissante nourriture
Qui devait assurer à l'humaine nature
La force, la jeunesse et l'immortalité. »
A l'homme ainsi parla le Seigneur irrité.
Avant leur déchéance, ainsi nous le raconte
Le livre où de ces faits Dieu daigna rendre compte,
Nos parents étaient nus et n'en rougissaient point;
Mais dès l'heure où l'orgueil les séduisit au point
De les soumettre au joug de la concupiscence,
Ils ne se virent plus dans l'état d'innocence.
Dieu donc, leur ayant fait des tuniques de peaux,
Les envoya garder et paître leurs troupeaux,
Des sueurs de leur front fertiliser la terre
Et lui faire produire une herbe alimentaire.
Du salut cependant il leur laissa l'espoir.
« Mortels, dit-il, suivez le chemin du devoir,
Et, de Dieu par vos pleurs conjurant la justice,
Obtenez qu'il devienne à vos malheurs propice;
Car, issu de la femme et du ciel descendu,
Un Sauveur vous rendra votre bonheur perdu. »

Avec cette espérance, alors nos premiers pères
Hors de ces lieux chéris vont porter leurs misères;
Puis plusieurs Chérubins, au signal du Très-Haut,
Devant le paradis se postent aussitôt.
Un glaive flamboyant qui s'agite et menace
Se montre toujours prêt à châtier l'audace,
Et de l'arbre de vie interdit le chemin.
Ainsi les deux époux, pères du genre humain,
Pèlerins éplorés, commencent leur carrière,
Lorsqu'enfin parvenus à leur heure dernière,
Il leur fallut subir le pouvoir de la mort,
Leur âme en ce moment, par un pénible effort,
Eût voulu s'élever vers sa noble origine;
Mais, aux bords du chaos, la justice divine,
Ayant pesé d'abord leur repentir amer
Et leur foi permanente au vainqueur de l'Enfer,
Pour un temps limité leur fit une demeure,
Et du salut promis là le juste attend l'heure.
Si, chérissant le mal où le cœur est enclin,
Ils n'eussent pas lutté contre l'Esprit malin,
Ils auraient pour prison les brasiers de l'abîme.
Combien de leurs enfants, vils sectateurs du crime,
Dans les pleurs et les feux gémissent à jamais!
Le temps marche, et bientôt, se souillant de forfaits,
Toute chair dans ce monde eut corrompu sa voie.
Ecoutez : le ciel tonne, et sa colère envoie
Un déluge vengeur épurer l'univers.
La terre est submergée, et dans les vastes mers
L'homme contre la mort en vain cherche un refuge.
Heureux dans ses malheurs, s'il invoqua son Juge!
O justice profonde! ô lugubre tableau!
Du genre humain détruit voilà donc le tombeau!
Noé, seul vertueux parmi tant de coupables,
Est sauvé du courroux des Cieux inexorables;
Car Dieu de ses desseins l'a par avance instruit.
Dans l'immense vaisseau que lui-même a construit

Et qui pendant sept mois flotte, isolé, sur l'onde,
Il recèle la vie et l'espoir de ce monde.
Là sa famille échappe à la fureur des eaux,
Et, Dieu les rassemblant, de beaucoup d'animaux,
Par couples introduits, la race est conservée.
Or de l'impie en vain la voix s'est élevée
Contre le livre auguste, œuvre du Saint-Esprit,
Où de ces premiers temps le désastre est écrit.
Toutes les nations qui peuplent notre globe,
Celles même qu'au loin l'Océan nous dérobe,
Dans leurs vieux souvenirs, attestent hautement
Que la terre autrefois, terrible châtiment,
Sous les flots déchaînés disparut tout entière.
Mais creusez et cherchez avec quelle matière
Est composé le sol qu'aujourd'hui nous foulons.
Voyez tous ces débris dans le creux des vallons
Et jusques au sommet des plus hautes montagnes :
Poissons, serpents, oiseaux et plantes des campagnes,
Eléphants et lions chez le Scythe enfouis,
Et les os monstrueux d'animaux inouïs.
Tant du fléau partout la mémoire est gravée!
La race des humains, de nouveau dépravée,
Pour braver sans péril un autre châtiment,
Commença de Babel le hardi monument.
Or l'Eternel un jour confondit leur langage.
Incapable dès lors d'achever son ouvrage,
Leur foule dispersée erra dans l'univers,
Traversa les torrents, les monts et les déserts.
De jeunes nations rapidement s'accrurent,
Partout avec orgueil les villes reparurent,
Et la terre bientôt d'habitants se remplit.
Mais la foi dans les cœurs par degrés s'affaiblit,
Et, ne connaissant plus le seul Etre adorable,
L'homme dégénéré, dans un culte exécrable,
Aux astres, à la brute, aux œuvres de ses mains
Déféra le haut rang d'arbitre des humains.

Alors du Seigneur Dieu la sagesse profonde,
Tandis qu'ainsi l'Erreur envahissait le monde,
Sur les bords du Jourdain se fit un peuple à part
Qui, de la vérité devenant le rempart,
Devait du Rédempteur perpétuer l'attente
Et se voir soutenu par une main puissante.
Abraham, appelé le Père des croyants,
Isaac, fils soumis, Jacob et ses enfants :
Du peuple aimé de Dieu telle fut l'origine.
Aux bords du Nil bientôt l'implacable famine
Les envoie implorer un asile et du pain.
Et c'est là que plus tard, sous un prince inhumain,
Ils ont vu le Très-Haut touché de leurs souffrances;
Car le Dieu de Jacob, au jour de ses vengeances,
Délivre avec éclat son peuple infortuné.
A l'ordre de leur chef, prodige instantané,
Pour les fils de Jacob la mer de Suph s'entr'ouvre,
Et leur regard alors avec bonheur découvre
Un chemin merveilleux dans l'abime tracé.
Lorsqu'à l'autre rivage Israël a passé,
Sur la mer immobile il reporte la vue.
O spectacle effrayant! douleur inattendue!
Il voit ses oppresseurs dans le même chemin
Marcher à pas pressés et le fer à la main;
Mais le bras du prophète a fermé les abîmes :
De leur présomption trop coupables victimes,
Soldats, princes et roi périssent submergés.
Cependant les Hébreux, secourus et vengés,
De la reconnaissance entonnent le cantique.
Or ici le Sina, sur son sommet antique,
Dans les flancs d'un nuage a reçu l'Eternel.
Quel appareil divin! quel instant solennel!
Sur le mont enflammé les tonnerres rugissent;
Les Juifs au pied du mont d'épouvante frémissent;
Le ciel s'émeut, la mer fuit l'aspect de ses bords,
Et le sol semble au loin n'avoir plus de supports.

Ecoutez : une voix formidable et divine
Retentit, et dans l'air sur la foudre domine.
Adonaï s'annonce. Il révèle aux humains
Ses droits à leur hommage et ses préceptes saints.
« Je suis le Seigneur Dieu : de sa longue détresse
J'ai délivré mon peuple au jour de ma tendresse.
Sur la terre, dans l'onde et même dans les cieux,
Israël, garde-toi de chercher d'autres dieux.
Ne prends jamais en vain le nom de Dieu ton Père,
Sinon tu subiras le poids de ma colère.
Souviens-toi de garder le saint jour du Seigneur.
Entoure tes parents et de soins et d'honneur :
Tes jours seront nombreux et sereins sur la terre.
Ne commets pas le meurtre, abhorre l'adultère,
Et ne te permets point le vol du bien d'autrui.
Mais sois de l'indigent le refuge et l'appui.
Evite le mensonge et le faux témoignage,
Et que la vérité toujours ait ton suffrage.
Fuis enfin tout désir injuste ou criminel. »
Ainsi dit le Très-Haut ; et, d'un bras paternel,
Sur les douze tribus au désert confinées
Il fait pleuvoir ses dons pendant quarante années.
La manne, excellent pain, dès l'aurore du jour,
Blanchit pour tout un camp les sables d'alentour,
Et du sein des rochers jaillit une eau limpide.
Un Ange au nom divin les protége et les guide,
Et Jéhovah lui-même, au milieu des combats,
Enflamme leur ardeur et dirige leurs bras.
Plus tard, lorsque la mort eut enlevé Moïse,
Le vaillant Josué dans la Terre-Promise,
Par un nouveau miracle, introduit Israël.
Sa parole au Jourdain commande au nom du Ciel,
Et pour le peuple hébreu la rivière docile
Dans son lit mis à nu montre un chemin facile.
Ils passent à pied sec. Ils ont revu ces lieux
Qu'Abraham, Isaac et Jacob, nos aïeux,

Habitèrent aux jours de leur pèlerinage.
Mais ce fut par le fer, le sang et le carnage
Qu'il fallut expulser de nombreux ennemis.
A des juges d'abord les Juifs furent soumis.
Gédéon, éclairant de vastes funérailles;
Jephté, brillant héros sur le champ des batailles;
Le terrible Samson, le juste Samuel,
Surent, Dieu les aidant, briser le joug cruel
Que nos pères, chez eux réduits en servitude,
S'imposèrent aux jours de leur ingratitude.
Puis ils surent aussi faire fleurir la paix.
Mais ce peuple, bientôt oublieux des bienfaits,
Des chefs qu'un choix divin par faveur lui désigne,
Dans son aveuglement, se fatigue et s'indigne :
« Puisque, dit le Seigneur, ils sont lassés de moi,
Je vais les satisfaire et leur donner un roi. »
David, d'hymnes pieux auteur saint et sublime,
Tendre père, grand prince et guerrier magnanime;
Salomon dont le zèle au Monarque des cieux
Eut l'honneur de bâtir un temple merveilleux,
Souvenir honorable et cher à tout un monde,
Et qui, dans sa science étonnante et profonde,
De toute la nature a sondé les secrets;
Asa qui, du Très-Haut secondant les décrets,
Fit la guerre aux faux dieux introduits en Judée;
Josaphat dont la gloire est saintement fondée;
Ezéchias, qu'on loue et révère à l'envi,
Et Josias, trop tôt à son peuple ravi :
Tels sont les rois hébreux dont l'immortelle histoire
Avec un noble orgueil conserve la mémoire.
Les autres, tour à tour rebelles au Seigneur,
Sur leur peuple et sur eux d'un Dieu juste et vengeur
Appelèrent enfin la colère et la foudre.
L'orgueilleuse Sion disparut dans la poudre;
Le feu l'a consumée, et son temple est détruit.
Au joug de l'esclavage Israël est conduit,

Puis, sur des bords lointains, nos tribus désolées
Pleurent au souvenir de leurs belles vallées,
Et, du temple où leurs vœux étaient jadis offerts,
C'est là, pauvres captifs, qu'en riant de vos fers
On disait : « Faites-nous entendre ces cantiques
Qu'autrefois vous chantiez dans vos fêtes publiques. »
— « Sur un sol étranger, répondiez-vous alors,
Oh! comment pourrions-nous retracer les accords
Et répéter ces chants inspirés à nos pères
Lorsqu'ils vivaient heureux sous des lois tutélaires?
Il ne nous reste plus, dans ces jours de douleurs,
Qu'à pleurer de Sion la chute et les malheurs. »
Mais le Ciel, arrêtant le cours de sa justice,
Aux captifs de l'Euphrate enfin devient propice,
Et l'heureuse Judée a revu ses enfants,
Au retour de l'épreuve, humbles et repentants.
Solyme ressuscite et s'arme de son glaive.
Avec moins de splendeur son temple se relève;
Mais pour le vrai croyant plus riche d'avenir,
Comme il fut annoncé, Dieu devait y bénir
Dans leur libérateur les races de la terre.
Juda comme un héros, dans les champs de la guerre,
Défend et sa patrie et son temple et ses lois.
Ses chefs ont à Sion ceint le bandeau des rois.
Il a soumis lui-même au pouvoir de ses princes
Ses remparts reconstruits et ses riches provinces.
Un étranger plus tard sur leur trône usurpé
Se place, ayant pour sceptre un fer de sang trempé,
Et sa longue carrière en meurtres est féconde.
Depuis le jour jadis fatal à notre monde,
La Terre soupira pendant quatre mille ans
Après l'époque sainte où, doux fruit de ses flancs,
Aux mortels consolés un Sauveur devait naître.
L'aurore du salut commençait à paraître.
Or, avant de narrer le grand évènement,
Madame, rappelons ici rapidement

Le Christ promis encor, figuré d'âge en âge,
Prédit par les hérauts de l'auguste message,
Et, pour fixer un terme aux célèbres malheurs
Qui firent ici-bas répandre tant de pleurs,
Attendu jusqu'aux lieux où s'arrête la vie :
« Car à te demander notre espoir nous convie ;
Viens, disent les mortels, Prince au règne si doux ;
Hâte-toi, romps les cieux, et descends parmi nous. »

CHANT IV.

PROMESSES, FIGURES, PROPHÉTIES, TRADITIONS, ATTENTE D'UN LIBÉRATEUR.

SOMMAIRE.

Jean continue son recit. — Deuxième promesse du Rédempteur. — Troisième promesse. — Quatrième promesse. — Cinquième promesse. — Sixième promesse. — Figures du Messie : Adam, Abel, Melchisédech, Isaac, Jacob, Joseph, Job, l'agneau pascal, la manne, le rocher d'Horeb, le serpent d'airain, Moïse, Josué, Gédéon, Samson, David, Salomon, Jonas, Ezéchias, Josias, Jérémie. — Cyrus et Daniel. — Le Messie apparaissant d'avance aux hommes. — Témoignage de Baruch. — Valeur et authenticité des prophéties. — Prophéties de Jacob, de Balaam, de Moïse, de David, d'Isaïe, d'Osée, d'Amos, de Michée, de Joël, de Jérémie, d'Ezéchiel, d'Habacuc, de Daniel, d'Aggée, de Zacharie et de Malachie. — Souffrances des prophètes — Vérités primitives. — Traditions sur la révolte de l'Ange. — Les Perses, Homère, Hésiode, etc. — Traditions sur les bons Anges ou dieux inferieurs. — Traditions sur l'enfer. — Témoignages de Platon et de Lucrèce. — Témoignage de la raison. — Dieu aimerait mieux récompenser que punir. — Le ciel et l'Elysée. — L'âge d'or admis de tous les peuples. — Ovide, Virgile, l'Inde, la Chine. — Déchéance attestée par la Grèce, Rome, la Perse, l'Egypte, etc. — Péché originel transmis de génération en génération. — Témoignages divers. — Rites régénérateurs. — Croyance au sacrifice — Valeur du sacrifice comme figure. — Le Christ sera la seule victime digne de Dieu. — Traditions sur l'attente d'un libérateur. — Le Juif et le Samaritain. — Prométhée et Hercule. — L'Egypte et la Gaule. — Socrate et Platon. — Autres témoignages, parmi lesquels celui de Confucius. — Comment le Messie était il attendu? — La vérité cachée sous l'ombre de l'erreur. — Vision.

Vousconnaissez déjà la première promesse
Dont le Dieu créateur daigna, dans sa tendresse,
Consoler dès l'abord nos coupables aïeux;
Ainsi de toutes parts cet espoir précieux

Dès lors, comme une plante, alla prendre racine.
Or, vingt siècles après, la sagesse divine
Pour la seconde fois promit un Rédempteur :
« Viens, écoute, Abraham; sache, bon serviteur,
Qu'EN TOI SERONT BÉNIS tous les peuples du monde.
Tes descendants futurs, postérité féconde,
Seront aussi nombreux que le sable des mers;
Et le pacte d'amour régira l'univers. »
Ainsi la voix de Dieu que vous venez d'entendre
Déclare que le Christ d'Abraham doit descendre,
Et qu'une ère nouvelle, ayant alors son cours,
Aux mortels pardonnés comptera d'heureux jours.
Et par qui les humains verraient-ils la Clémence
Entre l'homme et son Dieu conclure une alliance,
Si ce n'est par celui qui, chargé de bienfaits,
Vient bénir notre monde et lui donner la paix?
Mais où donc, direz-vous, est ce peuple innombrable
Que le Seigneur prédit de sa bouche adorable?
D'Abraham, il est vrai, les Hébreux sont issus;
Mais à peine sont-ils sur la terre aperçus.
Ah! c'est vous que la foi protège de son ombre,
Vous dont l'homme jamais ne connaîtrait le nombre
Et qui suivez le Christ en soldats triomphants;
C'est vous que d'Abraham Dieu nomma les enfants.
Le temps vieillit d'un siècle, et Dieu promet encore
Le jour où du salut l'astre devait éclore :
« Isaac, c'est, dit-il, de ton sang qu'il naîtra,
Celui par qui le Ciel, bienveillant, daignera
Bénir le genre humain, cette immense famille.
Vois-tu ces corps brillants dont l'espace fourmille?
Tes enfants plus nombreux à mes dons auront part. »
Au frère d'Esaü sont adressés plus tard,
Lorsque près de Luza dans sa fuite il sommeille,
Ces garants précieux de la grande merveille :
« Jacob, dit le Très-Haut, nous l'avons décrété,
C'est dans un Fils, issu de ta postérité,

Qu'on me verra bénir les tribus de la terre. »
La promesse d'en haut pour nous se réitère,
Quand nos aïeux, tremblants autour du Sinaï,
Entendirent un jour la voix d'Adonaï
Tonner et dans leurs cœurs promulguer sa loi sainte.
Israël s'écria, comme atterré de crainte :
« Moïse, hâtez-vous, parlez seul au Seigneur.
Comment ouïr sa voix sans mourir de frayeur?
Et que ce feu terrible au plus tôt disparaisse ! »
A complaire aux Hébreux l'auguste chef s'empresse
Et fait part au Très-Haut do leur désir pressant.
« Leur demande m'a plu, dit le Dieu tout puissant.
Famille de Jacob, vous serez satisfaite :
De votre sein je veux susciter un prophète,
A Moïse semblable et plus parfait que lui.
Il sera de mon peuple et l'espoir et l'appui.
Je mettrai ma parole et ma grâce en sa bouche;
Et si de ses leçons la puissance vous touche,
Vous serez par mes soins protégés et bénis :
Sinon, de ma présence et de mon cœur bannis,
Ingrats qui vous riez de ma longue tendresse,
Vous aurez à subir ma fureur vengeresse. »
Pour la sixième fois, le Sauveur fut promis
Lorsque David, vainqueur de tous ses ennemis,
Au Dieu qui fut sa force allait bâtir le temple.
« L'un de tes fils viendra m'en bâtir un plus ample
Qui doit, dit le Seigneur, subsister à jamais.
Or ce prince, ô David, sera, je le promets,
Prêtre par excellence et mon Oint véritable.
L'espoir de ta maison par lui demeure stable.
De son règne adoré je bénirai le cours;
Puis, siégeant sur ton trône affermi pour toujours,
Il brisera les rois au jour de sa colère.
Et lui sera mon Fils, et je serai son Père. »
C'est ainsi que l'espoir du salut annoncé
Sur un fils de David venait d'être fixé.

Rappelons maintenant les saints qui d'âge en âge
Ont été du Sauveur la figure et l'image.
Adam, selon la chair, fut père des humains.
Le Christ libérateur, apportant dans ses mains
La paix et le salut à la terre ravie,
Vient, en nous adoptant, nous redonner la vie.
Lorsqu'Adam reposait sur son lit parfumé,
C'est d'un os de ses flancs que pour lui fut formé
L'être ami qui devint sa compagne féconde.
Du sommeil de la mort le Rédempteur du monde
Va s'endormir bientôt, sur la croix étendu.
C'est du sang de son sein par le fer répandu
Que l'Eglise naîtra, cette épouse immortelle,
Mère dans l'avenir d'une race fidèle.
Du lieu de sa naissance Adam fut exilé :
De cet heureux séjour il partit désolé ;
Et, chargé de labeurs, en proie à la souffrance,
Il alla de son Juge implorer la clémence.
Ainsi, du monde entier expiant les forfaits,
Comme banni lui-même et courbé sous le faix,
Le Christ, par ses travaux et son prochain supplice,
Vient nous rendre ici-bas notre Juge propice.
Le premier homme enfin, contre Dieu révolté,
Avec lui-même, hélas ! perd sa postérité ;
Et le nouvel Adam, ô consolant mystère !
Soumis jusqu'à mort, sauve toute la terre.
Ne vous étonnez point si d'avance à vos yeux
Je vous montre immolé le messager des Cieux :
Lui-même, à nos regards révélant ses tortures,
Nous en a fait souvent les plus vives peintures.
Caïn, le fils aîné des deux premiers époux,
Avec son frère Abel est ici devant vous.
Abel, jeune berger, doux et sans artifice,
De ses agneaux au Ciel offre le sacrifice,
Et le nom du Seigneur anime tous ses chants.
Mais Caïn n'offre à Dieu que les fruits de ses champs;

Et même l'hypocrite, en son cœur infidèle,
Contre un juste devoir s'irrite et se rebelle:
Ainsi ses vains présents ne sont pas regardés,
Tandis que tous les jours des bienfaits accordés
Lui signalent l'accueil fait à ceux de son frère.
Quel pouvoir ont déjà l'envie et la colère?
Voyez Caïn, formant un horrible dessein,
D'Abel en sa fureur se faire l'assassin;
Alors, le front marqué d'un signe d'anathème,
Et toujours entendant une voix en lui-même
L'accuser sur un ton menaçant et plaintif,
Il va jusqu'à sa mort errer en fugitif.
Le Messie en nos jours, guide et pasteur de l'âme,
Offre le sang divin que le salut réclame.
Selon les vœux cruels du Juif son frère aîné,
A la mort hors des murs nous le verrons traîné;
Puis, semblable à Caïn, dégradée et flétrie,
Sans prêtres, sans autel, sans temple et sans patrie,
La race des Hébreux, de climats en climats,
Ira porter le sceau de ses noirs attentats.
  Or du meurtre d'Abel comme Adam se console
En Seth qui du Seigneur gardera la parole,
Ainsi, par le croyant dans ses bras appelé,
De la mort de son Fils Dieu sera consolé.
  Plus tard, quand le déluge engloutit notre race,
Devant le Seigneur Dieu Noé seul trouva grâce.
Sa nef, qui sur les flots saura se maintenir,
Vogue et porte l'espoir des peuples à venir,
Et d'un monde nouveau Noé devient le père.
Ainsi, pour apaiser la divine colère,
Jésus seul trouvera grâce aux regards des Cieux.
Il bâtit de ses mains un vaisseau spacieux,
Qui préserve en ses flancs de la mort éternelle
Les heureux passagers que la grâce y recèle,
Et qui vers son auteur s'élève d'autant plus
Que les vents sont plus forts et les flots plus émus.

Puis d'un peuple de choix le Messie, ô prodige!
En s'immolant pour nous, va devenir la tige.
  Voici Melchisédech, prêtre et roi bénissant
Abraham notre aïeul au nom du Tout-Puissant:
C'est le pain et le vin qu'il offre en sacrifice.
Le Dieu qui s'est fait chair, dans son nouvel office,
Victime de salut, est aussi prêtre et roi.
Il bénira tous ceux qui, soumis à sa loi,
D'Abraham à jamais sont la famille auguste.
A son banquet royal il invite le juste,
Et ses représentants offriront chaque jour,
Avec un vin céleste, un pain, gage d'amour.
  Contemplez maintenant ce spectacle sublime :
L'humble et jeune Isaac, sur un mont de Solyme,
En l'honneur du Très-Haut vient recevoir la mort;
Et ce bois qu'en marchant il porte avec effort,
C'est l'autel où, sans crainte, il va dire à son père:
« Frappez, soyez béni; car le Saint qu'on espère,
O gloire! ô récompense! est en moi figuré. »
Or au sommet du mont l'autel est préparé,
Et le noble vieillard attache la victime.
Qui ne t'admirerait, ô croyant magnanime?
Dans l'amour du devoir ton cœur se retrempant
Surmonte la nature, et rien ne le suspend.
L'Eternel te l'ordonne, et déjà le fer brille
Sur ce fils tant aimé, l'espoir de ta famille.
Mais écoute cet Ange ici-bas descendu :
« Abraham, Abraham, Isaac t'est rendu.
Garde-toi de frapper ce fils de ta vieillesse :
C'est l'unique héritier de la grande promesse.
Je voulais par l'épreuve apprécier ta foi :
Ta prompte obéissance aux rigueurs de ma loi
Manifeste aujourd'hui combien tu m'es fidèle.
Va : de tous les croyants tu seras le modèle. »
Le Verbe, Fils aimé, Fils unique de Dieu,
Ira, dans peu de jours, mourir au même lieu.

Il porte l'instrument de son grand sacrifice,
Et, s'offrant sans se plaindre aux horreurs du supplice,
Cloné sur nn gibet, du Ciel abandonné,
Il subit nn trépas par son Père ordonné.
Le bélier qu'au Seigneur le patriarche immole
De l'Agnean du salut est lni-même un symbole :
A l'antel où leur sang bientôt sera tari
Tous deux portent un front que l'épine a meurtri.
Que dn jeune Isaac la douleur fut amère
Lorsqu'il vit, en Hébron, mourir Sara sa mère!
Mais, Rébecca l'ayant pour époux accepté,
Tels furent son amour et sa félicité,
Qu'il sentit de son deuil la tristesse adoucie.
Ainsi nous avons vn nous-mêmes le Messie
Sur Solyme sa mère ici verser des pleurs.
Puis, ayant complété l'œuvre de ses douleurs,
Le nouvel Isaac épousera l'Eglise :
Le désir de son Père alors se réalise;
Et lui, dans l'objet saint de son affection,
Est comme consolé de la mort de Sion.
Isaac eut deux fils de sa chère compagne.
Or, un jour qu'Esaü revint de la campagne,
De fatigue, de soif et de faim harassé,
L'imprudent, on plntôt ce profane insensé,
Pour un mets à Jacob vendit son droit d'aînesse.
Par Jacob de nouveau, mystérieuse adresse!
Il se vit supplanté quand plus tard, en son lieu,
Celui-là fut béni de leur père et de Dieu.
Lc Messie a deux fils : l'Hébreu, dans sa démence,
Vend anx Gentils ses droits aux trésors de clémence
Dont il eût pu se voir le premier héritier.
Il verra cet objet de son mépris altier
Devenir un grand peuple et dominer sa race,
Pnis des mains du Seignenr recevoir en sa place
Ces bénédictions, privilége divin
Et gage précieux d'un immortel destin.

Voyez ici Jacob, envoyé par son père,
Aller comme en exil au pays de sa mère.
Contemplez-le n'ayant qu'un roc pour oreiller,
Lorsqu'il veut sur la route un instant sommeiller.
Pour obtenir la main de la vierge qu'il aime,
Aux plus rudes travaux il se livre lui-même,
Et Dieu dans ces labeurs se plaît à le bénir.
Mais, après de longs jours, un pieux souvenir
Va ramener Jacob aux tentes paternelles,
Heureux et conduisant ses richesses nouvelles,
Ses immenses troupeaux, son épouse et ses fils.
Le Christ, comme Jacob, fils aimant et soumis,
Vient, tel qu'un exilé, séjourner dans ce monde.
L'épouse de son choix, l'œuvre sainte qu'il fonde
Est le prix qu'il attend de ses nobles travaux.
Tandis qu'au pâturage il conduit ses troupeaux
Et recueille les biens que pour nous il apprête,
Le bon Pasteur n'a pas où reposer sa tête.
Mais, Dieu les bénissant, que de fruits précieux
Vont produire pour nous ses soins laborieux!
Et nous irons le voir dans les bras de son Père
Conduire les croyants, sa famille prospère.
Contemplez lo Sauveur encore figuré :
De ce même Jacob, Joseph, fils préféré,
Pour ses frères jaloux est un objet de haine.
Un jour l'obéissance à leurs tentes l'amène,
Et son âge et ses pleurs intercédant en vain,
Il est honni, lié, vendu pour un vil gain.
Suivez-le dans l'Egypte, où son adolescence
Résiste au Tentateur funeste à l'innocence,
Et demeure fidèle à la sainte Vertu,
Qui nous montre ici-bas l'homme en ange vêtu ;
Puis voyez ce cachot où le Dieu qu'il adore
Semble le retenir pour l'éprouver encore.
Or, à deux criminels que leur maître irrité
Rendit les compagnons de sa captivité,

Le jeune Israélite annonce par avance:
Au premier, une heureuse et prompte délivrance;
Au second, sur la croix le supplice et la mort.
Le Pouvoir protecteur qui veille sur son sort,
D'une longue prison daigne rompre les chaînes.
De l'empire du Nil Joseph a pris les rênes.
Voyez-le recueillir les trésors des guérets,
Et, durant sept étés, par de vastes apprêts
Prévenir les horreurs qu'apporte la famine.
Elle vient, et partout, hideuse, elle domine
Sur ces bords desséchés, naguère verdoyants.
Mais Joseph, par des soins sages et prévoyants,
Qui même de ces lieux dépassent la frontière,
Préserve de la mort l'Égypte tout entière.
Loin de là cependant, Jacob dit à ses fils:
« Mes enfants, hâtez-vous, descendez à Memphis;
Puisqu'on y vend du blé, que notre or nous procure,
Pour éviter la mort, un peu de nourriture. »
Ils partent. Les voici. Joseph, ayant égard
Au repentir profond qui perce en leur regard,
Et secondant le vœu dont vécut sa tendresse,
A ses frères pardonne, et, bienveillant, les presse
D'amener au plus tôt Jacob au bord du Nil:
« La terre de Gessen vous appartient, dit-il.
Venez, vous trouverez en Joseph, votre frère,
Un prince généreux, un protecteur, un père. »
  C'est ainsi qu'en ces jours choisis par le Très-Haut,
Par ses frères les Juifs, le Christ sera bientôt
Saisi, lié, traîné dans leurs jalouses rages,
Abreuvé parmi nous d'angoisses et d'outrages,
Trahi de toutes parts, cruellement vendu.
Entre deux criminels à la croix suspendu,
A l'un du paradis il donne l'assurance
Et laisse l'autre au sein de la désespérance.
Des prisons de la mort il monte jusqu'au ciel,
Et de là chaque jour il nourrit le mortel.

Roi clément, à son peuple avec joie il pardonne
Et lui promet la terre où le bonheur se donne.
Comme Joseph aussi, nous le verrons un jour
Conduire ses enfants dans ce lointain séjour,
Où son Père, empressé d'accueillir ceux qu'il aime,
Daignera les bénir et les adopter même.

Plus tard, chez les Gentils, un saint nous apparait,
De l'Homme-Dieu souffrant noble et touchant portrait:
C'est Job l'Iduméen ; car, à Jésus semblable,
Sous le poids de ses maux il gît inconsolable,
Et, bien que de tout crime il se montre innocent,
Il est avec rigueur frappé du Tout-Puissant.
Ainsi que le Messie, il prie, il intercède
Pour ceux dont le reproche avec orgueil l'obsède.
« Seigneur, dit-il, pourquoi m'avez-vous délaissé ? »
Mais, dans l'affliction dont il est harassé,
Il fonde son espoir sur le bras qui l'éprouve,
Et sa foi généreuse, intacte, se retrouve.
Comme le Christ encore à ses regards vivant,
C'est aux mains de Dieu seul que par un vœu fervent
Nous le voyons ici recommander son âme.
Or ce pouvoir divin que toujours il proclame
Des portes du tombeau le ramène, et dès lors
De la faveur céleste il cueille les trésors;
Puis, entouré d'amis qu'à sa table il appelle,
Il verra prospérer sa famille nouvelle.

La nuit qui précéda le jour où les Hébreux
Virent tomber les fers de leur servage affreux,
Par eux l'agneau pascal, hommage symbolique,
Fut offert au pouvoir qu'implorait leur supplique;
Et lorsque de la mort le ministre sanglant
Des premiers nés d'Egypte alla percer le flanc,
Il passa sans frapper, dans son terrible office,
Aux portes que scella le sang du sacrifice.
Le Christ, Agneau de Dieu, s'immolant sur la croix,
Triomphe de Satan, ravisseur de nos droits;

Et, tandis qu'à l'aimer sa faveur nous convie,
Il nous donne son sang comme un gage de vie.
J'ai parlé de la manne, aliment dont les Cieux
Jadis, dans le désert, nourrirent nos aïeux,
Jusqu'à cette autre époque où, longtemps désirée,
De la Terre-Promise enfin s'ouvrit l'entrée.
Ainsi, dans son amour, Notre-Seigneur promet
Aux convives de choix qu'à sa table il admet
Un pain plus merveilleux et plus suave encore,
Source pour le croyant des grâces qu'il implore,
Jusqu'au jour favorable où les élus ravis
Entreront couronnés aux éternels parvis.
Salut, rocher d'Horeb, origine d'un fleuve
Où, durant de longs jours, tout un peuple s'abreuve;
Car on t'a vu, gardant la fraîcheur de tes eaux,
Accompagner Jacob en limpides ruisseaux.
Rocher mystérieux et fontaine où l'Eglise
Puisera désormais l'eau qui la fertilise,
Le Christ pareillement va suivre pas à pas
Son peuple voyageur au désert d'ici-bas.
Hébreux, enfants ingrats, vous murmurez encore ;
Mais voyez ces serpents : leur morsure dévore,
Ainsi qu'un feu vengeur dans vos os allumé.
Or par qui l'Eternel sera-t-il désarmé?
Moïse, ainsi le veut la clémence divine,
Fixe sur un pilier, au haut d'une colline,
Un serpent qu'Israël regarde avec transport,
Et qui, signe puissant, les soustrait à la mort.
Telles du Tentateur les brûlantes morsures
Dès longtemps de notre âme aggravaient les blessures.
Le Dieu qui s'est fait chair, nouveau serpent d'airain,
Apparaît sur la croix aux yeux du genre humain,
Et le croyant, ému d'amour et d'espérance,
L'adore, et dans son cœur ne sent plus de souffrance.
Voici l'homme fameux que jadis le Très-Haut
Nomma son officier, son ami, son héraut.

Moïse vit le jour lorsqu'un despote impie
Condamnait à la mort, dès l'aube de la vie,
Les fils infortunés des femmes d'Israël.
Sa mère, obéissant à cet ordre cruel,
L'embrasse, et sur le Nil en pleurant le dépose.
Mais Celui qui du juste en sa main prend la cause,
Par la fille du monstre à le perdre acharné,
Des eaux et du trépas sauve le nouveau né.
Bientôt, d'un bras conduit par les Cieux tutélaires,
Des fers de l'esclavage il délivre ses frères.
Aux regards de l'Egypte et de sa nation,
Son pouvoir merveilleux prouve sa mission,
Et sur le Sinaï par lui sont annoncées
Les lois que de ses mains le Seigneur a tracées.
Ainsi, lorsque plus tard un infâme bourreau
Frappait à Bethléhem l'innocence au berceau,
Dieu préserva des jours plus précieux encore :
C'est le Juste. Suivons l'étendard qu'il arbore ;
Il vient nous secourir, il vient briser nos fers.
Les fruits de sa puissance, aux yeux de l'univers,
A son titre, à son but vont rendre témoignage,
Et de l'amour divin son Eglise est l'ouvrage.
Quel tableau s'offre encor ? Moïse, sur un mont,
Vers Celui qui toujours à notre appel répond,
Jusqu'au soleil couchant, a les mains étendues.
Cependant d'Amalec les hordes éperdues
Ont rencontré la mort que leur perfide assaut
Crut pouvoir infliger au peuple du Très-Haut.
Le saint législateur pour ce peuple intercède,
Lorsque l'Esprit du mal qui parfois les possède
Contre le Tont-Puissant les a fait murmurer.
Qui voyons-nous ici Moïse figurer ?
Le Christ, cet Homme-Dieu dont les mains élevées
Vont, du haut de la croix, aux âmes éprouvées
Assurer la victoire en ces luttes du cœur
D'où le prince infernal croit revenir vainqueur ;

L'Homme-Dieu qui se fait notre puissant refuge
Quand, pécheurs, nous avons provoqué notre Juge.
Dans les champs fortunés qu'avait promis le Ciel
Moïse n'osa point introduire Israël.
Mais ce chef conquérant, Josué, qui se nomme
Sauveur comme le Dieu que l'amour a fait homme,
Lui succède, et bientôt, au sortir des combats,
Partage à ses vaillants et fidèles soldats
Ces coteaux, ces vallons, terre fertilisée
Par l'espoir d'une douce et céleste rosée.
Moïse, dont la loi n'a pas ouvert les cieux,
Nous offre un successeur encor plus glorieux :
C'est le Christ. Au séjour de la gloire éternelle
Sa main guide nos pas et sa loi nous appelle ;
Et ce pouvoir vital dont il est le support,
L'Eglise ira braver les guerres et la mort,
Faisant pleuvoir sur nous la grâce bienfaisante.
A nos regards ici Gédéon se présente.
Voyez, d'une trompette et d'une lampe armés,
Marcher trois cents soldats de courage enflammés.
Or ce bruit et ces feux d'une terreur subite
Frappent de toutes parts l'altier Madianite,
Et le vainqueur alors voit ces peuples nombreux
Fuir, se précipiter et s'égorger entre eux.
Ainsi douze pêcheurs, soldats que le Messie
A ses plans de conquête en nos jours initie,
Vont aller, publiant le Testament nouveau,
Et de l'amour divin élevant le flambeau,
Sur l'Erreur et l'Enfer remporter la victoire.
Samson paraît ensuite au livre de l'histoire.
Des prodiges d'abord l'illustrent en naissant.
Il terrasse plus tard un lion menaçant,
Et chez les Philistins il choisit une épouse.
Mais, sous l'impulsion d'une haine jalouse,
Ces peuples dans Gaza le tiennent enfermé.
Même contre ses jours un complot est formé

A minuit cependant le prisonnier s'éveille,
Et, sortant de la ville alors que tout sommeille,
En enlève lui seul et portes et barreaux.
Enfin les ennemis du terrible héros
Par une trahison le saisissent, l'enchaînent,
Et non loin dans leurs murs en triomphe le traînent.
Que vois-je? Dans leur temple, à l'outrage livré,
Il invoque le Dieu d'Israël adoré.
Sa force est revenue : ô dévoûment célèbre
Qui pour les Philistins rendra ce jour funèbre !
De l'édifice immense il ébranle l'appui,
Et trois mille d'entre eux périssent avec lui.
Plus fatale leur est ainsi sa dernière heure
Que ses exploits passés dont leur nation pleure.
Le Christ, divin Samson, d'un bras ferme et puissant
Terrasse des enfers le lion rugissant.
Sous de vastes douleurs le Saint de Dieu succombe;
Les auteurs de sa mort l'enferment dans sa tombe;
Mais au sombre séjour où le juste gémit
Il descend, et l'Enfer l'aperçoit et frémit.
O prodige admirable ! il en brise la porte;
Ses élus délivrés composent son escorte ;
Puis, en ressuscitant, il confond sans retour
Le but où le démon croyait atteindre un jour,
Et, parmi les Gentils qu'à sa suite il appelle,
En outre il choisira son épouse immortelle.
David, aïeul du Christ, revient sous mon pinceau.
A Bethléhem tous deux ils ont eu leur berceau.
Quand, rival d'un géant formidable et superbe,
Fort d'un appui divin, David l'étend sur l'herbe,
La houlette et la fronde à ce jeune soldat
Ont rendu glorieux le succès du combat.
La croix est du Sauveur l'arme unique et fidèle :
Du géant de l'abîme il triomphe par elle.
Considérez David qui, devenu pécheur,
Se voit persécuté par son peuple en fureur.

Voyez-le, sous le poids des ans et des alarmes,
Sortir de son palais sans défense et sans armes,
Et fuir vers le Cédron qu'il traverse en pleurant.
Le Fils du Saint des saints, pour le pécheur souffrant,
Porte comme un fardeau nos forfaits qu'il expie.
Hors de Jérusalem, par une foule impie,
Il est en malfaiteur cruellement traîné,
Et, comme un inconnu, des siens abandonné.
De ce même torrent, dans sa marche, il boit l'onde,
Puis il léve la tête et délivre le monde ;
Et lorsque, descendant de son trône envahi,
Il se voit menacé de ceux qui l'ont trahi,
David, roi débonnaire, à son peuple pardonne.
Mais, reprenant bientôt son sceptre et sa couronne,
Dans sa ville royale il retourne, et, joyeux,
Voit ses peuples venir lui rapporter leurs vœux.
Le Messie, oubliant tout un amas d'injures,
Son sang coulant encore et les craintes parjures
Qui le privent d'amis dans son triste abandon,
Jusque sur ses bourreaux appelle le pardon.
Puis, montant en vainqueur au delà des nuages,
Il ira de sa cour recueillir les hommages;
Et sur la terre au loin les enfants de la foi
En lui reconnaîtront leur salut et leur Roi.
Salomon du Messie est aussi la figure.
Qu'il est digne d'éloge, alors qu'il inaugure
Au Dieu qui le protége un temple renommé!
Des bords où l'Africain foule un sol enflammé,
Une reine est venue admirer la puissance,
La sagesse profonde et la magnificence
Dont ce roi d'Israël surpasse tous les rois.
Tels les soldats du Christ, fondateurs par sa croix
Et pour armes ayant sa grâce et ses paroles,
De la terre, aujourd'hui vaste temple d'idoles,
Feront un temple auguste au Dieu de l'univers.
Les reines et les rois, mille peuples divers

Viendront, sûrs d'y trouver gloire, bonheur, richesse,
De la loi de Jésus admirer la sagesse.
Or, après Salomon, d'autres saints à nos yeux
Vont figurer encor l'espoir de nos aïeux.
Jonas nous apparaît, car le Seigneur l'envoie
Appeler les Gentils à marcher dans la voie
Où l'humble pénitence est sûre de calmer
L'ire dont le pécheur a lieu de s'alarmer.
Quand les vents et les flots vont engloutir sa proue,
Pour le salut commun il s'offre et se dévoue :
Dans les flancs d'un poisson trois jours enseveli,
Il renaît, et bientôt son message accompli
Lui montre le pardon déjà prêt à descendre
Et les fils de Ninus sous la haire et la cendre.
L'Homme-Dieu, plus fidèle et plus grand messager,
Parmi les nations est venu propager
La semence et les fruits que la Clémence apprête.
Il se dévoue aussi pour calmer la tempête;
Puis, trois jours enfermé dans le sein du tombeau,
Il revit et nous voit invoquer son flambeau.
Le noble Ezéchias, mu d'un zèle sublime,
Au culte du Seigneur a ramené Solyme.
Plus généreux encore, un Dieu son héritier
Au culte de la Croix soumet le monde entier.
Le pieux Josias, cet autre roi modèle,
Abolit tous ces dieux que le Juif infidèle,
Dans ses égarements, adorait sans horreur.
Le Christ sera toujours l'ennemi de l'erreur,
Et, comme Josias dont l'éloge funèbre
Par le deuil de son peuple est devenu célèbre,
Le Christ verra sa tombe honorée ici-bas
Par les pleurs des croyants, émus de son trépas.
Mais voici Jérémie, image digne et chère :
Il est sanctifié dès le sein de sa mère.
Il aime tendrement l'Hébreu, ce frère ingrat
Qui le traite en retour ainsi qu'un scélérat

Et dans un noir cachot avec fureur l'enchaîne.
Il prédit de Sion la ruine prochaine,
Et sur son peuple épars il veille après sa mort.
Ne croyez-vous point voir l'Homme-Dieu dès l'abord?
Ne vous semble-t-il pas dès lors aussi l'entendre,
Alors que d'une voix si plaintive et si tendre
Sur la triste Sion le prophète gémit,
A l'aspect de l'opprobre où le Ciel la soumit?
Avec surprise ici notre regard contemple
Cyrus qui du Seigneur fit rebâtir le temple;
Car, né hors de Jacob, fils d'un peuple étranger,
Il semble en nos tableaux ne pouvoir se ranger.
Ainsi le Rédempteur, comme étranger lui-même,
Puisque chez les Gentils vivra celle qu'il aime,
Fonde un temple où la foi verra se réunir
Toutes les nations qu'il est venu bénir.
Cyrus de l'esclavage a délivré nos pères,
Et le Messie, en nous reconnaissant des frères,
Brise le joug affreux que nous avons porté,
Dès que l'homme à Satan vendit sa liberté.
Ce Daniel enfin qui venge l'innocence
Et confond des pervers l'odieuse puissance,
Ce sage dont la bouche avec un saint pouvoir
Aux Gentils comme aux Juifs annonce leur devoir,
Ne ressemble-t-il point à Celui qui se nomme
Le défenseur du juste et l'instructeur de l'homme?
Ainsi le Dieu sauveur, par les saints figuré,
Aux regards de la foi s'est d'avance montré.
Mais ce Dieu bienveillant que l'amour nous amène
N'a-t-il pas apparu sous une forme humaine,
Avant d'être ici-bas venu tendre la main
A l'homme, voyageur sans guide et sans chemin?
Oui, nos pères l'ont vu souvent leur apparaître.
Il voulut d'âge en âge, en se faisant connaître,
Comme accoutumer l'homme à ne point s'effrayer
Quand il verrait un Dieu descendre et nous frayer

La voie où les croyants marcheront sur la terre,
Puis mourir dans un corps qu'il a pris, ô mystère!
Pour venir parmi nous s'offrir et nous venger.
C'était lui, cet antique et divin messager
Qu'Abraham notre aïeul vit assis à sa table,
Et qui, tant la prière est au Ciel acceptable,
Aux vœux de son ami ne pouvait résister.
Plus tard avec Jacob il a daigné lutter,
Nous apprenant ainsi qu'aux jours où Dieu nous frappe,
Il faut, croyants, de peur que sa grâce n'échappe,
Par une sainte lutte avec nous le tenir,
Et comme le contraindre ensuite à nous bénir.
Ce fut lui dont la voix jadis se fit entendre
Alors que sur l'Horeb Moïse vint apprendre
Le nom mystérieux que porte Jéhova.
Ce fut lui dont la main sur la pierre grava
Les dix commandements que reçurent nos pères;
Lui qu'Aaron, Moïse et plusieurs de leurs frères
Ont pu voir, sans mourir, en l'adorant de loin.
C'était le Désiré, cet Ange dont le soin
Dirigea les Hébreux dans leur pèlerinage
Jusques aux régions leur futur apanage;
L'Ange du Grand Conseil, l'Ange du Testament,
L'Ange qui dans les cieux règne éternellement,
Et le Consolateur des âmes alarmées.
Ce Chef qui du Très-Haut commande les armées,
Et qui, portant aussi le nom de l'Eternel,
Annonce la victoire aux enfants d'Israël,
Et ne refuse point que Josué l'adore,
C'est le Christ qui d'avance au regard s'offre encore.
Enfin cet Envoyé, cet Ange qui jadis
A de pieux époux promit Samson pour fils,
Puisque lui-même alors s'est nommé L'ADMIRABLE,
N'est-il point du vrai Dieu le Messie adorable?
Ainsi, comme Baruch, prophète révéré,
L'atteste hautement dans son livre inspiré,

Le Dieu qui sur l'Horeb manifesta la voie
Où la vérité sainte à Jacob se déploie,
Se fait voir sur la terre, et daigne s'abaisser
A venir avec nous en ami converser;
Et c'est lui qui devait, suivant un autre sage,
Dire ici-bas, aux jours de son plus grand message :
« Moi qui parlais jadis, me voici maintenant ! »
  Cependant consultons l'oracle permanent
Que nous a révélé la bouche des Prophètes.
Tous ces hommes que Dieu choisit pour interprètes,
Et qu'on vit pour sa cause à souffrir résolus,
Gloires d'un autre temps, parmi nous ne sont plus;
Mais leurs livres sacrés, où le Savoir suprême
A rassemblé pour nous les vérités qu'il sème,
Avec un soin pieux ou traduits ou transcrits,
Et toujours préservés comme un trésor de prix,
Aujourd'hui sont au loin répandus sur la terre.
Tous ces détails précis du glorieux mystère,
Le croyant peut les voir s'accomplir en nos jours.
C'est en vain que les Juifs, cœurs aveugles et sourds,
En un Christ mis à mort refuseront de croire :
De son règne futur nous saluons la gloire.
Quel accord merveilleux ! combien exactement
A la prédiction répond l'évènement !
L'impie ose appeler ce prodige une fable,
Tandis que de son poids la vérité l'accable ;
Puis le Dieu que d'abord il ne connaissait point,
Et pour qui temps et lieux s'unissent en un point,
Avec tout son pouvoir devant lui se présente.
  Or venez et voyez cette foule imposante,
Nonces qui tour à tour à la terre ont prédit
Le grand œuvre dont l'homme en nos jours s'applaudit.
  Voici Jacob ; il vient nous signaler l'époque
Où naîtra le Sauveur que notre monde invoque :
« Le sceptre de Juda ne sera point ôté,
Et le pouvoir demeure en sa postérité,

Jusqu'aux jours où, comblant l'attente universelle,
Le Seigneur enverra son messager fidèle.
J'attends votre SALUT, CHEF et PASTEUR de tous,
Qui de vos monts, Seigneur, descendra parmi nous. »
Or vingt siècles ont vu Juda sur nos provinces
Régner et dans ses fils nous transmettre des princes.
Son pouvoir maintenant est brisé sans retour,
Et du Christ envoyé la terre a vu le jour.
Vous voyez en Moab ce prophète infidèle :
Lorsqu'un prince pervers pour maudire l'appelle,
Le Seigneur le contraint d'annoncer l'avenir,
Et lui fait par trois fois exalter et bénir
Ce peuple de croyants, ennemis des idoles,
Hérauts qui, du vrai Dieu publiant les paroles,
Vont dans le monde entier porter ses étendards.
« Jacob, dit le Voyant, combien à mes regards
Tes pavillons sont beaux et tes tentes sont belles !
Prince issu de Juda, les nations rebelles
Te verront signaler ton glaive triomphant.
Le voilà ce lion, fort comme l'éléphant ;
Assouvi de sa proie, il repose et sommeille :
Terre, où trouveras-tu la main qui le réveille ?
Je le vois, mais de loin, car il n'est pas encor.
Quand donc, astre brillant, prendrez-vous votre essor ?
Des ombres de l'erreur quand romprez-vous le voile ?
Du milieu de Jacob il s'élève UNE ÉTOILE,
Un sceptre qui du juste est l'espoir et l'appui,
Et le DOMINATEUR ici-bas sort de lui.
Sur tous les fils de Seth, soumis à sa puissance,
Il règne ; et quand luira le jour de la vengeance,
De la terre italique, en de nombreux vaisseaux,
Viendront des conquérants vainqueurs dans mille assauts.
Et d'Assur et d'Héber inondant les rivages,
Ils iront en vainqueurs exercer leurs ravages ;
Puis eux-mêmes, vaincus, périront à leur tour. »
Cet astre ainsi prédit, foyer d'un nouveau jour,

N'est-ce point l'Homme-Dieu, conquérant de ce monde,
Et régnant à jamais sur le trône qu'il fonde,
Tandis qu'il voit périr le Juif et le Romain?
Noé communiquant la vie au genre humain,
Seth, son auguste aïeul, en est aussi le père;
Et c'est, nous l'avons vu, chez leurs fils que s'opère
Le prodige divin d'un règne universel.
Enfin, lorsque viendra le jour de l'Eternel,
Nous verrons le Messie ici-bas redescendre,
Et sur les fils de Seth sa fureur se répandre.
  Ainsi de Balaam Dieu fit un messager,
Et ce sont des pêcheurs qu'il daignera charger
De fonder parmi nous son mystique royaume,
Car il fait à ses fins servir même un atome.
  Voici Moïse encore; il annonce aux Hébreux
L'envoyé dont le soin dès lors veillait sur eux :
« Le Dieu dont vous craignez les jugements sévéres,
De votre nation et du sang de vos frères
Promet de susciter, pour vous dicter sa loi,
Un chef, un protecteur, prophète comme moi.
Si donc, fils d'Israël, votre intérêt vous touche,
Hâtez-vous d'accueillir les leçons de sa bouche. »
Oui, le Christ est semblable au grand législateur
Qui des Juifs au désert jadis fut le pasteur;
De Jacob, d'Abraham l'un et l'autre descendent,
Tous deux sur un grand peuple au nom du Ciel répandent
L'enseignement divin qu'ils ont à déclarer.
Mais voyez cependant leurs deux lois différer.
La première n'est plus : figure symbolique
Dont le but en nos jours s'effectue et s'explique,
Elle cède la place à la réalité.
La seconde en son règne atteint l'éternité.
La loi du Sinaï, plus locale et moins ample,
Ne fut que pour un peuple et ne voulut qu'un temple.
La loi du Rédempteur convient à l'univers :
Peuples, langues, climats et régimes divers

Toujours à chacun d'eux la verront adaptée ;
Puis, jusques aux confins de la terre habitée,
En des temples sans nombre ira prier la foi.
Enfin nous avons vu l'une, l'antique loi,
Ecrite sur la pierre et régnant par la crainte;
Mais l'autre par l'amour dans les cœurs est empreinte.
Au Prophète royal me voici revenu.
« Des nations, dit-il, le Christ sera connu;
Peuples et rois viendront apporter leur hommage,
Et la terre dès lors n'aura point de rivage
Qui se puisse soustraire à ce pouvoir sacré.
Vous êtes pour toujours, le Seigneur l'a juré,
Et le serment divin demeure irrévocable,
Selon Melchisédech, son prêtre véritable.
Or ici l'Homme-Dieu daigne à nous s'adresser :
« J'ai vu de mon amour mes enfants se lasser
« Et même devenir rebelles à leur père.
« Mais voici qu'un grand peuple, une race étrangère,
« Avec un saint transport ayant ouï ma voix,
« Aussitôt s'est hâté d'obéir à mes lois.
« Vous refusiez, Seigneur, la victime et l'offrande :
« Afin que le pardon sur le pécheur descende,
« Je vins, je pris un corps, et je dis : *Me voici!*
« *Je m'offre, et que des Cieux l'ire s'apaise ainsi!*
« L'un de ceux que j'aimais et voyais à ma table,
« Par une trahison cruelle et détestable,
« A la haine en fureur m'a vendu lâchement.
« J'ai vu mes ennemis, dans leur acharnement,
« De l'aspect de mes maux se former une fête,
« Et sur moi sans pudeur ils ont hoché la tête.
« *Il a mis*, disaient-ils, *en Dieu tout son espoir;*
« *Que Dieu pour le sauver signale son pouvoir!*
« Ils m'ont, en se louant de leur justice intègre,
« Abreuvé dans ma soif de fiel et de vinaigre;
« Ils ont percé mes mains, tiré ma robe au sort,
« Et rendu plus affreux l'appareil de ma mort.

« Mais je vais reposer au sein de l'espérance.
« Non, votre amour ici m'en donne l'assurance,
« Vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer;
« Vous ne permettrez pas, ô mon Dieu, que ma chair,
« La chair de votre Christ dans la tombe demeure,
« Ni que la pourriture y descende et l'effleure. »
Mais quelle est cette voix dont l'accent est si doux?
On la dirait d'un Ange envoyé parmi nous.
C'est la voix d'Isaïe. Ecoutez, il révèle,
Il prédit du salut la joyeuse nouvelle :
« Envoyez ici-bas l'Agneau dominateur.
O Dieu qui nous avez promis un Rédempteur,
Je ne me tairai point que le Saint ne paraisse
Et qu'à votre flambeau le croyant ne renaisse.
Les peuples le verront dans sa gloire surgir.
Vous qui, dans nos malheurs, nous entendez gémir,
Envoyez-nous d'en haut votre sainte rosée;
Hâtez-vous de pleuvoir le Juste, et qu'arrosée,
La terre ouvre ses flancs et germe le Sauveur!
Si vous daigniez, ô douce et céleste faveur!
Cher Prince, ouvrir les cieux et parmi nous descendre!...
« Nations dont l'espoir persévère à l'attendre,
« Comme je l'ai promis, ainsi je le ferai;
« C'est mon dessein, mon but, et je l'accomplirai.
« Le Saint, dit le Très-Haut, le Sauveur que j'envoie
« Approche, le voici, son signe se déploie,
« Et c'est lui qui pour vous est un sceau protecteur :
« Il sera votre chef et votre précepteur. »
Hommes, le Seigneur Dieu, par une grâce insigne,
De son immense amour va vous donner un signe.
LA VIERGE concevra; puis, ayant enfanté,
Elle verra le Fils de sa virginité
Croître, aimé du Seigneur qui l'envoie et le nomme
EMMANUEL, ou *Dieu qui pour nous s'est fait homme.*
Ainsi qu'un autre enfant, né pour vivre et mourir,
Vous le verrez de lait et de miel se nourrir;

Mais, réprouvant le mal dont il détruit le règne,
Il recherche le bien, et sa bouche l'enseigne.
Consolez-vous, mon peuple : un Enfant nous est né.
Réjouis-toi, Solyme : un Fils nous est donné.
Il vient, et sur l'épaule il porte un sceptre auguste.
Son nom, c'est LE DIEU FORT, LE CONSEILLER, LE JUSTE,
LE PRINCE DE LA PAIX, L'ADMIRABLE, et CELUI
Qui du siécle futur est le père et l'appui.
Des rois à son berceau vont porter leur offrande.
Lui, ce Chef qu'à hauts cris la terre aux cieux demande,
Etend de plus en plus son empire et la paix,
Prémices du bonheur qui ne finit jamais.
C'est vous, Dieu tout puissant, qui ferez ce prodige.
Quelle fleur de Jessé vient relever la tige?
Quel est ce rejeton de sa racine issu?
C'est lui, le Fils de Dieu, de son souffle conçu.
Sur lui l'Esprit de force avec ses dons repose,
Et du pauvre et de l'humble il jugera la cause;
Il sera des pervers ici-bas redouté.
Le roseau qui se brise est par lui respecté,
Et son pied n'éteint pas le lin qui fume encore.
De l'Eden parmi nous le règne se restaure:
Le lion désormais habite avec l'agneau;
Aux pieds du léopard dort le jeune chevreau.
Je vois avec l'enfant l'aspic et la vipère
Jouer, lorsque sa main fouille dans leur repaire.
Le Messie a parlé : l'aveugle voit le jour;
Le muet dans ses chants l'exalte avec amour;
Le boiteux comme un cerf court et bondit de joie,
Et la Mort impuissante abandonne sa proie.
C'est de Jérusalem que le salut provient.
Terre, le messager que ta supplique obtient,
Pour frapper les méchants, s'arme de ses paroles,
Et son bras en tout lieu détruira les idoles.
Ceux à qui ce héraut ne fut pas indiqué,
Ces peuples qui jamais ne l'avaient invoqué,

Pour contempler sa gloire, à ses autels accourent,
Tandis que les ingrats dont les complots l'entourent,
Jusqu'au jour annoncé d'un autre avénement,
Vont rester enfouis dans leur aveuglement. »
Ainsi le Dieu d'amour nous console et nous daigne
Annoncer de son Christ la naissance et le règne ;
Mais ici le Voyant gémit, et, l'œil en pleurs,
D'un Dieu souffrant pour nous déplore les douleurs.
« Il montera, dit-il, comme une frêle plante,
Commo l'arbuste né d'une terre brûlante.
Spectacle douloureux ! tout un peuple l'a vu
De beauté, de vigueur et d'éclat dépourvu,
Et notre œil offusqué n'a pu le reconnaître.
Le dernier des humains, flétri dans tout son être,
Cet homme de douleurs connaît l'infirmité,
Et c'est pour un néant que nous l'avons compté.
A l'aspect de l'opprobre et de l'ignominie
Dont, pour le conspuer, la haine s'est munie :
« N'est-ce point un lépreux, disions-nous, n'est-ce point
« Un pervers, puisqu'ici Dieu le frappe à ce point? »
Il a daigné porter le poids de nos offenses.
Chargé de nos langueurs et ceint de nos souffrances,
On l'a vu, quand du monde il ôta les forfaits,
Blessé dans tout son corps et brisé sous le faix ;
Mais la paix du Seigneur naît de ses meurtrissures,
Et son sang de notre âme a guéri les blessures.
Le Ciel dans nos erreurs a pris pitié de nous
Et fait tomber sur lui l'iniquité de tous.
Il s'est sacrifié pour le peuple qu'il aime ;
Car ainsi librement il l'a voulu lui-même.
On l'a, comme un agneau, conduit à son trépas ;
Muet, à la fureur il ne résistait pas.
Puis, afin qu'ici-bas son œuvre s'accomplisse,
D'une angoisse sans borne il a bu le calice.
« Je l'ai, dit le Très-Haut, de la terre extirpé ;
« Je l'ai, dans mon courroux, pour mon peuple frappé,



« Et, mystère adorable où le crime s'expie,
« J'ai condamné le Juste et j'ai sauvé l'impie. »
Il meurt enfin, rangé parmi les scélérats;
Il meurt, mais l'Eternel va signaler son bras.
Il rendra de son Christ la tombe glorieuse;
Il verra parmi nous flotter victorieuse
La bannière qu'alors il aura fait surgir.
Puis le fils de Jessé n'aura plus qu'à régir
Son royaume immortel fondé sur la Clémence
Et les peuples reçus dans sa famille immense. »
Ainsi dit le Prophète; il semble avoir tracé
Dans son livre émouvant l'histoire du passé.
Au nom de l'Esprit saint dont le souffle l'anime,
Osée annonce alors la chute de Solyme ;
Mais ici, du Voyant illustrant le pinceau,
C'est le Christ menacé même dans son berceau.
Aux bords égyptiens, il implore un asile ;
Puis l'Enfant voyageur, à son Père docile,
Repasse les déserts et revient parmi nous.
Maintenant écoutez; nations, c'est à vous
Que l'Amour daigne ensuite envoyer ce message :
« Le peuple qui d'abord ne m'offrit point d'hommage
Et fut comme l'objet de mon inimitié,
Je l'ai non seulement vu d'un œil de pitié,
Mais il est devenu mon peuple et ma famille;
Et l'ingrate Sion, qui fut jadis ma fille,
Verra, dit l'Eternel, ses enfants loin de moi
Languir et demeurer sans patrie et sans roi,
Comme aussi sans éphod, sans victime et sans prêtres.
Or après, revenus au Dieu de leurs ancêtres,
Et du fils de David adorant le pouvoir,
Avec amour et crainte ils viendront recevoir
Les dons qu'aux derniers jours on me verra répandre. »
Avec non moins de force, Amos vient nous apprendre
Que le Juif se verra par le Seigneur criblé,
Ainsi que dans le crible où l'on passe le blé.

Proscrit et vagabond, parmi la race humaine
Ce peuple semblera n'être pas indigène;
Mais parmi les pervers le juste confondu
Pour le ciel et pour Dieu ne sera point perdu.
Puis vous, peuples, aux jours d'une époque distante,
Vous verrez que David relèvera sa tente,
Et les Hébreux viendront boire aux sources de vin
Que le Christ fit pour eux d'abord jaillir en vain.
Dans le même âge encor nous entendons Michée
Dire du Rédempteur la naissance cachée :
« C'est de toi, Bethléhem, si petite parmi
Ces villes où Juda voit son trône affermi,
Que sortira le Prince envoyé sur la terre
Pour la rendre à ses lois soumise et tributaire,
Celui que le Très-Haut a pour nous suscité
Dès le commencement et dès l'éternité.
C'est pourquoi, jusqu'au jour où la VIERGE féconde
Enfantera le Fils qu'il a promis au monde,
Notre Dieu semblera comme nous délaisser;
Mais nous verrons alors les Gentils s'empresser
Et prendre place au rang des vrais Israélites,
Et bientôt, de la terre atteignant les limites,
Le Christ y déploîra sa gloire et ses drapeaux.
C'est devant le Seigneur qu'il paîtra ses troupeaux ;
Puis, venant s'abriter sous son pacte sublime,
Ils habiteront tous la nouvelle Solyme.
Son règne bienfaiteur se maintient à jamais,
Et lui-même, ô triomphe ! il sera notre PAIX. »
Joël vint et montra les sujets du Messie,
Ministres qu'à son but l'Esprit saint initie,
Par des faits merveilleux confondant les pervers
Et d'un vaste avenir instruisant l'univers.
Il dit que le Vengeur, armé de sa justice,
Lorsqu'un jour il faudra que ce monde périsse,
Reviendra précédé de signes effrayants,
Et, pour juger l'impie et bénir les croyants,

De Josaphat non loin choisira la vallée.
Mais quelle est cette voix plaintive et désolée ?
C'est Jérémie : il pleure à l'aspect de Sion,
Dont sa bouche a prédit l'immense affliction.
Il montre à Bethléhem Rachel inconsolable :
Elle a vu ses enfants, ô scène inexprimable !
Par de hideux bourreaux de ses bras arrachés,
Et leurs corps palpitants par le glaive hachés.
Il voit des nations se lever le Prophète,
Et le pacte divin que la Clémence apprête,
Et l'amour dans les cœurs gravant une autre loi,
Et les peuples autour des drapeaux de la foi.
« Car aux pleurs de Sion Jéhovah fixe un terme,
Et de David un jour il doit surgir un germe :
Il jugera son peuple avec un grand pouvoir.
Nommons-le : NOTRE JUSTE et notre unique Espoir. »
Dieu par Ezéchiel daigne promettre encore
Le jour où du salut nous verrons l'ère éclore :
« De la dent des lions et des loups de l'enfer
Je sauverai, dit-il, le troupeau qui m'est cher ;
Puis, donnant à mon peuple un roi, pasteur unique,
Le vrai David qui juge et le juste et l'inique,
Je les vois reposer ou paître autour de lui ;
Et je serai son Dieu, moi qui parle aujourd'hui.
Au milieu d'eux enfin, suivant cet autre oracle,
Je bâtis pour toujours mon nouveau tabernacle. »
Qui ne frémirait point alors qu'Ezéchiel
Nous étale ces morts dont un souffle immortel
Est venu ranimer les ossements arides ?
Ils se lèvent !... Fixons ailleurs nos yeux timides.
Abdias, à son tour, déclare hautement
Que Sion du salut sera le fondement.
Sophonie et Nahum, pour Ninive et Solyme,
Des vengeances de Dieu semblent creuser l'abîme,
Puis le montrent daignant en une autre Sion
Mettre à jamais sa joie et son affection.

« C'est en Jésus mon Dieu qu'est ma douce allégresse! »
Ainsi dans Habacuc l'Eglise avec tendresse
Loue et bénit le Christ, son Epoux et son Roi.
« Le Seigneur est ma force; il a vaincu pour moi.
Sur les monts où lui-même a bâti mes portiques
Il va me ramener au son des saints cantiques. »
Or écoutons au loin l'archange Gabriel
De l'époque sacrée instruire Daniel :
« L'Eternel a réduit à septante semaines
Le temps que son amour et ses lois souveraines,
Sur Israël ton peuple et la sainte cité,
Et sur l'homme déchu, jadis ont décrété.
Il faut en ce temps-là que Dieu perde l'impie,
Et que l'iniquité disparaisse et s'expie.
La justice éternelle, ici-bas revenant,
Commencera dès lors son règne permanent;
Et, pour réaliser promesse et prophétie,
Le Juste recevra l'onction de MESSIE.
De l'édit qui permet de rebâtir Sion
Jusqu'au Christ commençant sa grande mission,
On verra s'écouler soixante et neuf semaines.
Dans la suivante, en proie à d'implacables haines
Et confirmant le pacte annoncé dès l'abord,
Lui, le Christ rédempteur, il sera mis à mort.
Alors s'abolira l'antique sacrifice,
Et le temple, longtemps respectable édifice,
Envahi, profané par l'encens de l'erreur,
Deviendra pour le Ciel tel qu'un objet d'horreur.
Le Christ rejettera, comme Juge suprême,
Ces ingrats qui, sur eux provoquant l'anathème,
L'auront, dans leur fureur, hautement renoncé.
Puis un peuple et son chef viendront, au temps fixé,
Se ruer, glaive en main, sur la ville et le temple;
Et, du courroux céleste épouvantable exemple,
Jérusalem verra disperser ses débris.
Enfin de ses enfants, d'âge en âge proscrits,

La désolation ne sera terminée
Qu'à l'époque finale en Dieu préordonnée.
Et ce sera le temps où tout le genre humain,
Dans la poudre endormi, s'éveillera soudain :
Les nns, joyeux élns pour la vie éternelle;
Les antres ponr l'opprobre où l'Enfer les appelle.
Disciples du Seigneur, et vous tous, ses hérauts,
Vons brillerez aux cieux ainsi que des flambeaux
Dont vous aimiez à voir les nuits illuminées. »
Daniel écrivit : ces semaines d'années
Verront en quelques jonrs leurs cycles révolus,
Et l'ingrate Sion bientôt ne sera plus.
Aggée ici déclare aux constructeurs du temple
Que Dieu rendrait nn jour plus réelle et plus ample
La gloire réservée à cette autre maison
Que celle dont brilla l'œuvre de Salomon :
« Oui, vous verrez ici le Désiré lni-même,
Et ma paix y viendra sur le peuple que j'aime. »
Zacharie en ces jours aperçut l'Orient,
Celui qui vient, le Christ qu'il montre édifiant
Un temple où l'humble adore et séjourne sans crainte.
Il vit une cité sans aucun mur d'enceinte,
L'Eglise où les croyants, empressés d'accourir,
Voudront comme un grand peuple habiter et mourir.
« Chère Jérusalem, laisse éclater ta joie,
Et qu'en hymnes pienx ton amonr se déploie !
Voici ton Roi qui vient, ce Roi juste et sauveur
Qu'invoqnérent tes fils avec tant de ferveur.
Il vient, panvre et monté snr un ponlain d'ânesse,
T'apporter son amour, ineffable richesse.
Il vient d'un nouveau pacte arborer le drapeau.
On le frappe, et je vois disperser son troupeau.
Trente pièces d'argent, tel sera, pour le traître
Que l'avarice ronge et qui vendra son Maître,
Le prix d'un sang divin cruellement livré. »
Or, des anciens Voyants le dernier inspiré,

Malachie en ces mots vient nous instruire encore :
« Des rives du couchant à celles de l'aurore,
Mon nom, dit le Très-Haut, parmi les nations,
Grand et saint, recevra leurs adorations.
J'ai refusé le sang de l'abjecte victime
Qui ne pouvait laver ni réparer le crime.
Il faut que l'on m'immole et qu'on m'offre en tout lieu
La sainte oblation, seule digne de Dieu,
Et qu'à mon nom partout s'élève une louange.
Je vais donc, peuple aimé, vous envoyer mon Ange,
Le héraut précurseur qui, marchant devant moi,
Viendra vous aplanir le chemin de la foi.
Et le DOMINATEUR que cherche tout un monde,
L'Ange de l'alliance où l'avenir se fonde
Parmi vous aussitôt va se montrer aussi.
Mais son temple est ouvert : mon peuple, LE VOICI. »
Admirable tableau d'une admirable chaîne!
De Voyant en Voyant nous remontons sans peine
Au jour où Dieu promit son Fils au genre humain;
Puis le dernier d'entre eux semble donner la main
A l'Ange qui du Christ vient préparer la voie
Et nous montre l'Agneau que l'Amour nous octroie.
Justes des temps passés, combien d'événements
Vous annonciez encor dans vos ravissements,
Lorsque de l'avenir vous exploriez les fleuves!
C'était pour confirmer et couronner de preuves
Les sublimes leçons, base de notre espoir.
Ces faits ainsi prévus, Dieu nous les a fait voir
Accomplis en tout point longtemps avant l'époque
Où pour nous acquérir son Verbe nous convoque.
Quelle gloire par vous recueillie ici-bas!
Quels labeurs généreux! quels terribles combats!
Car vous avez souffert les fouets, les moqueries,
Les chaînes, les prisons et ces fureurs nourries
Par votre zèle même à servir votre Dieu.
Lapidés ou sciés, poursuivis en tout lieu,

Vous n'avez point voulu racheter votre vie;
Mais, sans craindre la mort vainement assouvie,
Vous cherchiez le destin que le juste éprouvé
Voit, par delà ce monde, à la foi réservé.

Le Dieu qui nous créa, par la voix des Prophètes,
Aux promesses d'amour qu'à la terre il a faites
De siècle en siècle ainsi ramenait nos aïeux;
Et les biens du salut, préparés dans les cieux,
Attendaient le moment d'affluer dans ce monde.

Or, pendant ces temps-là, malgré l'Archange immonde
Et les erreurs qu'au loin sa ruse propageait,
Et l'abîme de fange où l'homme se plongeait,
Les Gentils, dans leurs cœurs, leur culte et leur histoire,
Et jusqu'en ces récits pleins d'un charme illusoire,
Avaient diversement gardé le souvenir
Que nous venons de voir chez nous se maintenir.
L'Ange banni jadis et la chute de l'homme,
Après cet heureux temps que la Fable renomme;
Les tourments destinés à punir les pervers;
Le juste, après la mort, séjournant aux enfers;
Le péché primitif qui transmet son empreinte;
Les victimes qu'immole ou l'amour ou la crainte,
Et d'un Sauveur futur les cœurs préoccupés:
Tels sont les souvenirs au naufrage échappés.

De ces traditions d'où jaillit la lumière,
La révolte de l'Ange apparaît la première.

Ormurzd avait, ainsi l'enseignent les Persans,
Créé, pour le servir, deux êtres ravissants :
L'un resta toujours pur et soumis à son maître;
Ahriman, qui d'orgueil crut pouvoir se repaître,
Dans sa rébellion fut défait et puni,
Et se vit dans un gouffre avec honte banni.

L'Esprit rebelle encor se retrouve en Homère,
Ce cygne dont la voix à la Grèce est si chère;
Par ce puissant génie il est représenté
Comme le Tentateur, ange au souffle empesté

Qui sème la discorde et corrompt l'innocence,
Et toujours pour le mal exerce sa puissance.
Laissons ici l'auteur, par la bouche d'un roi,
Sur ce pouvoir malin nous exprimer sa foi :
« Eh! que pouvais-je alors? Déplorable victime,
Esclave d'un tyran qui le frappe et l'opprime,
L'homme résiste en vain à l'être qui nous nuit.
Ce dieu marche dans l'ombre et se plaît dans la nuit;
D'un vol insidieux il plane sur nos têtes,
Sur les flots qu'il irrite amasse les tempêtes,
Porte de toutes parts l'outrage et les malheurs,
Et répand comme à flots l'amertume et les pleurs.
Il osa, provoquant lui-même sa disgrâce,
Autrefois résister à celui qui surpasse
En puissance, en grandeur, les hommes et les dieux.
Jupiter le saisit, et du plus haut des cieux,
Dans son juste courroux, le lança sur la terre;
Puis d'une voix semblable aux éclats du tonnerre :
« Que bien loin de mon trône et du dôme étoilé
« Le rebelle gémisse, à jamais exilé,
« Lui qui de mon pouvoir et de mon nom s'offense,
« Et lève contre nous le bras de la démence! »
Alors, en un tableau de l'Ange révolté,
Hésiode à l'erreur unit la vérité :
« Par la terre produit, le serpent aux cent têtes,
Toujours ivres de sang, au meurtre toujours prêtes,
Apparut plein de rage et muni de poison.
Ce monstre, par la force et par la trahison,
Aurait un jour peut-être aux dieux de l'Empyrée
Enlevé sans retour leur couronne adorée,
Si leur chef, prévenant un combat périlleux,
N'eût soudain découvert le projet orgueilleux.
Jupiter se leva, sa main lança la foudre;
Il atteignit de loin, il réduisit en poudre
Les têtes et l'orgueil du dragon menaçant;
Et, vaincu sans espoir par un dieu plus puissant,

Il est tombé : la terre a gémi de sa chute. »
  Et ces géants fameux dont on vante la lutte,
Alors que l'un sur l'autre ils entassaient les monts,
Leurs efforts inouïs et leurs cris furibonds,
Ne rappellent-ils point du prince des ténèbres
L'audace ambitieuse et les assauts célèbres,
A l'époque où par lui Jéhovah fut bravé?
  Ce souvenir ailleurs se trouve encor gravé.
Celtes, Scythes, Indous, et les peuples sauvages
Dont le savoir n'a point exploré les rivages,
Tous redoutent chez eux ces esprits malfaisants
Qui du Ciel, par orgueil, souillèrent les présents,
Et qui, proscrits dès lors, envahirent ce monde,
Où leur haine n'est point demeurée inféconde.
  Ceux qui se sont toujours dans la foi maintenus,
Des peuples ici-bas ne sont pas moins connus.
On nous les peint d'abord, ces bienfaisants génies,
Gardant notre sommeil, calmant nos insomnies,
Et, quand l'homme affligé déplore ses malheurs,
Prenant part à son deuil et répandant des pleurs.
On nous les montre aussi, dans les mêmes contrées,
Veillant sur les troupeaux et les moissons dorées,
Ramenant par leurs soins le calme sur les flots,
Et de l'iniquité déjouant les complots.
Sous une humaine forme on les dit apparaître,
A nos banquets s'asseoir sous le chaume champêtre,
Guider avec amour les pas du voyageur,
Ou lancer aux pervers les traits d'un Dieu vengeur.
Ainsi chez les Hébreux les Anges apparurent.
  Il est vrai qu'ici-bas les erreurs prévalurent,
Et que, dégénérant et de fables nourris,
Les Gentils ont partout adoré ces Esprits,
Les bons par gratitude et les mauvais par crainte.
Mais était-ce vraiment l'offrande unique et sainte,
L'hommage réclamé par le Maître des cieux,
Qu'ont reçus ces pouvoirs, appelés *moindres dieux?*

Suivant les vieux auteurs, Euripide, Hérodote,
Platon, Sophocle, Eschyle et le sage Aristote,
Le Dieu suprême seul recevait leur encens.
Les autres, à ses lois hérauts obéissants,
N'obtenaient des humains qu'un honneur secondaire.
Or il convient qu'ici l'examen considère
Comment les nations n'ont point perdu la foi
Au séjour ténébreux de souffrance et d'effroi
Où Satan fut jeté par le courroux suprême,
Abîme où le pécheur porte son anathème.
Comme les notions qui naissent avec nous
Sur un Dieu, de nos cœurs Juge sévère et doux,
Et sur l'âme de l'homme, à vivre destinée,
Celle aussi d'un enfer semble en nous être innée,
Et l'œil du voyageur chercherait vainement
Un peuple qui niât l'éternel châtiment.
En outre, historiens, philosophes, poëtes,
De ce dogme partout se font les interprètes.
Ecoutez ces auteurs vous dire tour à tour
Tityus dont un monstre, implacable vautour,
Ronge éternellement le foie et les entrailles;
Procuste torturé par d'ardentes tenailles,
Sans espérer jamais un supplice amoindri;
Puis Thésée implorant le Ciel inattendri
Et siégeant pour toujours dans sa douleur profonde;
Et Sisyphe, malgré la sueur qui l'inonde,
Roulant son roc fameux, sans pouvoir parvenir
Où ses longs châtiments semblent devoir finir;
Et tous ceux qui, rendus dans le séjour des peines,
Verront l'éternité les étreindre en ses chaînes.
C'est la Fable qui parle, il est vrai, mais du moins
Ses paroles nous sont de précieux témoins,
Puisqu'elle atteste ici les croyances premières.
Découvrons, s'il se peut, encor d'autres lumières.
« Voyez, nous dit Platon, tous ces vils scélérats
Qui du pouvoir suprême ont irrité le bras :

Dans le gouffre brûlant, le lieu de leur supplice,
Il n'espéreront point que leur tourment finisse.
Mais, ô toi douloureuse et sombre éternité,
Puissent tes feux vengeurs et ton immensité
Servir d'épouvantail à ceux qui, sur la terre,
Voudraient suivre la route où la vertu s'altère! »
Oh! qu'il est beau d'entendre, en un monde païen,
Avec l'horreur du mal prêcher l'amour du bien!
Et puissent les clartés qu'ils conservent encore
Révéler aux Gentils l'Astre que l'Ange adore!
« Où trouver le repos et comment le goûter,
Lorsqu'après cette vie il nous faut redouter
Des peines qui n'auront jamais répit ni terme?
Etouffons à tout prix, arrachons jusqu'au germe
Cette crainte fatale à tout bonheur humain. »
Ainsi s'est exprimé l'Epicure romain,
Qui fait dans ses écrits la guerre à Dieu lui-même,
Et de plaisirs impurs édifie un système.
Mais son impiété dépose ici pour nous.
L'homme ainsi, quel qu'il soit, tremble et tombe à genoux
Devant un bras puissant qui punit le coupable.
Notre faible raison semble comme incapable
De sonder cet abîme où pâlit son flambeau.
Ecoutez cependant : Au delà du tombeau,
Dieu s'apprête à juger le pervers et le juste.
Or cet Etre, infini dans son essence auguste
Et ces perfections que nons aimons à voir
Dans Celui dont tout être atteste le pouvoir,
Ne l'est-il pas aussi comme Juge suprême?
Il promet au croyant qui l'adore et qui l'aime
Une gloire, un bonheur sans mesure et sans fin;
Ne faut-il pas alors que ce Juge divin
Rende le châtiment dont le pervers hérite
Stable comme l'honneur que le juste mérite?
Quoi donc! homme insensé, l'idolâtre n'a point
Pensé, même un instant, à douter de ce point :

Vous osez, lorsque Dieu se montre plus propice,
Invoquer sa bonté pour nier sa justice !
Si Dieu ne punit pas, et si l'impie un jour,
Avec tous ses forfaits, habite le séjour
Qu'espère le croyant éprouvé sur la terre,
Que dire, car alors on ne pourrait se taire,
Que penser d'un pouvoir, d'un Juge dont le bras
Laisserait un champ libre à tous les scélérats,
Et verrait du même œil le crime et l'innocence?
Notre âme est immortelle et libre par essence :
Puisque le sage emploi de cette liberté
Nous conduit pour toujours à la félicité,
L'abus que du pécheur en a fait la malice
N'exigera-t-il pas un éternel supplice?
Si Dieu, dans sa bonté, daignait, nous direz-vous,
Après de longs tourments, désarmer son courroux !...
Mais que dirait bientôt l'impie en son audace?
« Vous pouvez me punir; qu'importe! La menace
D'un châtiment borné dont j'entrevois la fin
Ne pourra désormais m'arrêter en chemin.
Je verrai le jour luire où vous viendrez vous-même
Effacer de mon front le sceau de l'anathème.
Vous me pardonnerez et me rendrez heureux,
Et j'entendrai vos saints, vos anges dire entre eux :
« Eh quoi! lui parmi nous! lui qui n'a su se plaire
« Qu'à lasser la clémence et braver la colère,
« Le voilà de nos droits devenu l'héritier! »
Confessons à genoux, avec le monde entier,
Que le Seigneur a dû, puisqu'il est juste et sage,
De l'impie aux enfers assurer l'héritage.
Ah! ce n'est point son cœur qui le porte à punir ;
Et qu'il aimerait mieux de sa main vous bénir,
O vous qui de ses lois vous jouez sur la terre !
Mais vous le contraignez, pécheurs, au ministère
Dont il s'arme à la fin contre l'impénitent.
Voyez, hommes ingrats, l'amour pur et constant

Qui l'entraine vers vous, même lorsque vos crimes
Accueillent dans vos cœurs l'Ange des noirs abimes.
Il créa l'homme heureux; puis, ayant vu l'orgueil
Et la rébellion le plonger dans le deuil,
Il lui rendit dès lors de hautes espérances;
Et voici que, muni de la clef des souffrances,
Son Fils, un Dieu fait chair, va lui rouvrir les cieux.
Et combien son amour brille encore à nos yeux!
Tous ces soins vigilants qui nous servent de guide
Pour éviter les traits d'un ennemi perfide,
Jusqu'à l'heure fixée où s'achève ici-bas,
Par la gloire ou le deuil, le cours de nos combats;
Les bienfaits qu'en son nom la Terre nous dispense,
La joie où la vertu trouve sa récompense,
L'auguste voix du cœur qui nous ramène à lui,
Les peines qui nous font implorer son appui,
Les attraits ravissants dont l'Eglise se pare,
Et les trésors futurs que pour nous il prépare,
Tout nous parle d'un Dieu qui veut notre bonheur.
  Les célestes parvis qu'espère notre cœur
Etaient-ils ignorés des peuples idolâtres?
Non, leurs récits, leurs chants, leurs écrits, leurs théâtres,
Leurs marbres, leurs tableaux nous parlent des hauts lieux
D'où l'Arbitre divin fait trembler tous les dieux.
Mais, selon les Gentils, ce n'est point la demeure
Qu'habite l'homme juste après qu'a sonné l'heure
Où le fil de ses jours sur la terre est tranché.
Leur dogme sur ce point semble au nôtre attaché.
  Quand notre espoir périt à l'appât d'une pomme,
Le temple de la paix fut interdit à l'homme,
Jusqu'à l'ère sacrée où le second Adam
Viendrait nous le rouvrir et confondre Satan.
C'est pourquoi jusqu'alors l'enfer même est l'asile
Où les âmes des saints que la Justice exile,
Attendent que le bras de leur Libérateur
Les délivre et les mène en un séjour meilleur.

Ainsi se propagea la commune croyance
Qui, sans pouvoir porter plus loin sa prévoyance,
Des âmes dans l'enfer a fixé le repos.
De là cet Elysée où justes et héros,
Sans craindre les tourments ni la nuit du Tartare,
Jouissent de la paix que la vertu prépare,
Et ce fleuve où le cœur, par l'épreuve ennobli,
De tous ses maux passés aime à boire l'oubli.
Mais, dans tous ces tableaux que vous avez su peindre,
Poëtes enchanteurs, vous ne pouvez atteindre
A la description des voluptés du ciel;
Et toi dont les accents sont doux comme le miel
Et semblent s'élever ainsi qu'un trait rapide,
O Pindare, ton luth y serait trop timide.
Les Gentils cependant nous appellent encor.
Parmi leurs souvenirs, celui de l'âge d'or
Et le jour désastreux de notre déchéance
N'ont pas moins occupé leur fertile créance.
Sur les temps primitifs écoutez deux Romains:
« En l'âge filé d'or, on voyait les humains,
Librement, sans précepte et sans crainte servile,
Et guidant par la foi leur cœur simple et docile,
Honorer l'amitié, la justice et les dieux.
Et la Terre, en ces jours vantés par nos aïeux,
Sans être par le soc ouverte et déchirée,
Sans les sueurs de l'homme et sans être implorée,
Prodiguait aux mortels ses dons et son amour. »
Ainsi chantait Ovide, et Virgile à son tour:
« On ne labourait point. Les champs, vaste héritage,
N'étaient pas limités ni soumis au partage;
Et les hommes d'alors ensemble jouissaient
Des fruits que les vallons d'eux-mêmes mûrissaient. »
« L'homme, dit Hésiode, en sa belle innocence,
Nourri de paix, d'amour et d'humble jouissance,
A l'abri des fléaux précurseurs de la mort,
Et sans craindre ici-bas les caprices du sort,

Les soucis dévorants et même la vieillesse,
L'homme vivait heureux au sein de la jennesse. »
Aux rives de l'Indus c'est le même discours :
« Quand parurent jadis, à l'aurore des jours,
Adima, le premier, Heva, mére de vie,
De ses biens précieux, d'elle-même ravie,
La Terre était alors comme un vaste jardin.
Le Printemps, donx monarque, en ce séjour divin,
Parmi les frnits, les flenrs, la verdure et Zéphyre,
Avait fixé son trône et fondé son empire. »
Un sage dit encore au fond de l'Orient :
« L'homme, dans ce temps-là, paisible, souriant,
Et fidèle aux leçons de la Raison suprême,
Comme un guide certain la suivait de lui-même.
Instruit par la justice et par la vérité,
Il marchait à grands pas vers l'immortalité.
Ignorant dn mensonge, incapable de nuire,
Rien aussi dans le mal ne pouvait le condnire.
L'ordre au cours des saisons présidait constamment,
Et la Paix dans ces jours, sons son régne charmant,
Du monde primitif maintenait tous les êtres.
Mais, ayant méprisé l'empire de ses maîtres,
Contre eux, dans son orgueil, l'homme se rebella.
D'horreur à ce forfait la Terre s'ébranla ;
L'ordre au loin disparut, et la belle Harmonie
De ces lieux enchanteurs fut aussitôt bannie.
Un déluge de maux et de crimes divers
A flots précipités inonda l'univers,
Et l'on vit parmi nous l'âge de fer éclore. »
Au triste événement que la Terre déplore,
En suivant les Gentils, nous voici parvenus.
La Fable offre d'abord deux noms au loin connus,
Deux noms mystérieux, Pandore et Prométhée.
Voyez, dans leur histoire aux Hébreux empruntée,
Au devant de l'erreur la vérité courir.
D'argile qu'il fallut avec des pleurs pétrir

Un artiste divin jadis forma Pandore,
Et d'attraits et de grâce il l'embellit encore;
Et, ponr comble, les dieux, d'un charme intérieur,
Du pouvoir de convaincre et de toucher le cœur,
D'ingénieuse adresse et prompte intelligence,
La douèrent entre eux dans leur munificence.
Or, parmi tous ces dons de l'Olympe assemblé,
Elle eut un vase d'or de grand prix, mais scellé.
« Tu ne l'ouvriras point, dit un ordre céleste;
D'un désir curieux crains la suite funeste. »
La femme osa l'ouvrir, et tous les maux soudain
En surgirent, tout prêts à nuire au genre humain.
Senle au bord de la coupe adhéra l'Espérance.
Depuis ce jonr fatal à l'aimable Innocence,
On vit d'affreux fléaux la terre se couvrir,
Les mortels harassés de larmes se nourrir,
Et le bonheur, fuyant, nons dérober sa trace.
Prométhée à son tour avait, dans son audace,
Dn souverain des dieux violé le secret:
Il eut, an même instant à subir son arrêt.
« Car il s'était servi d'une fraude coupable
Ponr dérober ce feu, lumière inaltérable
Lorsque le ciel lui seul en sème les rayons.
Mais ainsi par un vol livrée aux nations,
Elle fut obscnrcie; et partout, sur la terre,
Des fléaux inconnns commencèrent leur guerre,
Et la mort vint à nous à pas précipité. »
Ainsi votre lyrique, Horace, l'a chanté.
Or, cloué sur nn roc, le coupable est en proie
Aux serres d'un vautour qui lui ronge le foie;
Cet oisean qui ne dort ni le jonr ni la nuit,
Monstre, femme et serpent, Echidna l'a produit.
Mais pour le criminel il reste une espérance,
L'espoir d'un Dieu propice et de sa délivrance.
Ce même Prométhée, anteur, canse du mal,
Avait reçu des dieux nn don cher et fatal.

Il obtint pour épouse, étant loyal encore,
Ce chef-d'œuvre divin qui fut nommé Pandore,
Et laissa, je l'ai dit, soudain fondre sur nous
Ces fléaux dont la terre a subi le courroux.
Naguère Cicéron, cet éloquent génie,
Ecrivait: « Les erreurs, les peines de la vie
Ont fait dire autrefois aux sages, aux devins,
Interprètes sacrés des mystères divins,
Que l'homme du malheur ne naissait la victime
Que pour subir encor les châtiments d'un crime,
Dans un meilleur état, par lui-même commis.
Il fut à ces docteurs de temps en temps permis
De suivre dans leur cours les vérités premières.
Ils nous ont sur ce point fait part de leurs lumières.
Je crois l'homme semblable à ces infortunés
Que, vivants, à des corps pour les vers destinés,
Horrible invention d'une noire furie!
Attachaient sans pudeur les brigands d'Etrurie.
Telle est, depuis le temps de la rébellion,
Des âmes et des corps l'effrayante union. »
Ainsi s'est exprimé le nouveau Démosthènes.
La Perse a sur ce point des notions certaines.
L'homme vivait heureux, soumis à son auteur.
Ahriman l'aperçut: c'est l'Ange corrupteur.
Or ce démon jaloux, par une affreuse trame,
En un jour désastreux, perdit l'homme et la femme.
Car ayant d'un serpent pris la forme et l'aspect,
Et les ayant conduits près d'un arbre suspect:
« Moi, dit-il, j'ai créé les fleurs et la verdure,
L'homme, les animaux et toute la nature.
Mais voyez ce beau fruit, goûtez-le, croyez-moi.
Ils le crurent: dès lors le traître fut leur roi.
Le mal de son venin infecta tout leur être,
Et de leurs descendants se rendit encor maître.
La Fable au bord du Nil nous présente Typhon,
Serpent impitoyable, insidieux dragon;

Monstre ennemi de l'homme, aux animaux funeste,
Plns craint que ne le sont la famine et la peste.
Devenu par envie artisan de malhenrs,
Il mit la terre en feu, puis l'inonda de pleurs,
Et jusque sur les mers il exerça sa rage.
J'entends anx champs de l'Indo un semblable langage:
« Un roi sur les démons dominait en ces temps,
Etre, serpent et femme, et prince des serpents.
A la nature entière infligeant sa morsure,
Il lni fit une large et cruelle blessure,
Telle qu'un Dieu souffrant pourra seul la guérir. »
Je vois dans le Japon à mes regards s'offrir
Un serpent qui, d'nn arbre où l'élève la ruse,
Par des discours menteurs charme l'homme et l'abuse.
Aux régions de l'Ourse un reptile apparaît
Enveloppant le monde, et d'un venin secret,
Produit contagieux de vengeance et d'envie,
Infectant la nature à son joug asservie.
Le Scythe près de là dit qu'un fruit attrayant
Jadis devint fatal à l'homme imprévoyant.
Il en mangea : les Cieux et la Terre s'émurent;
Vertu, paix et bonheur à jamais disparurent.
De l'abîme des manx où nous plongea l'Enfer
Ainsi s'est conservé le souvenir amer.
Le forfait qni des temps flétrit le premier âge
Fnt aux siècles futurs transmis en héritage.
« Je l'ai, disait David, de mes aïeux reçu,
Et dans l'iniquité ma mère m'a conçn. »
Snr cette infection, souillure originelle,
Des Gentils dispersés la mémoire est fidèle.
« Comment deviendra-t-il à tes yeux pur et saint,
Cet homme dont le cœur de souillure est empreint,
Arbre comme infecté jusque dans sa racine,
Si ce n'est, ô mon Dieu, par ta grâce divine? »
Ainsi, dans l'Idumée, un juste avec douleur
De notre être déchu déplorait le malheur.

Si je consulte Rome et l'Egypte et la Grèce,
Si ma parole ensuite aux barbares s'adresse,
Sur le péché fatal en naissant apporté,
J'entends mille témoins rendre à la vérité,
Sans s'être jamais vus, les plns forts témoignages.
Ici, par ses parents, suivant de vieux usages,
Dans le temple porté dès le neuvième jour,
On y reçoit un nom, gage de leur amour ;
Puis on est par le prêtre aspergé d'eau lnstrale.
Là, d'après d'anciens rits qne l'Orient signale,
Au feu de l'holocauste on est même exposé.
Vers le Gange, suivant le culte autorisé,
Les prêtres par trois fois baignent dans une eau pure
Le nonveau né qu'il faut laver de sa souillure.
« Dieu, disent-ils, Pouvoir invisible, éternel,
Nous t'offrons cet enfant, nagnère criminel,
Par nos mains aujourd'hni purifié dans l'onde. »
Que sur ce point fameux Rome à son tonr réponde !
Des champs élyséens Virgile n'a-t-il pas
Excln tous ces enfants atteints par le trépas
Avant d'avoir goûté la conpe de la vie ?
Ah ! la paix à lenrs vœux serait-elle ravie
Si la foi ne montrait tout notre être souillé,
Même avant que pour nous le soleil ait brillé ?
« Elle est tombée, hélas ! de sa hauteur divine,
Et sa splendeur n'est plus : c'est une âme en ruine. »
A l'aspect affligeant du péché corrupteur,
Ainsi s'écrie encor votre grand orateur.
« Respectez, dit Platon, révérez ces mystères
Observés parmi nous et reçus de nos pères :
Par eux devenant purs, vons irez dans les cieux
Partager le bonheur et la gloire des dieux ;
Sinon dans les enfers votre âme infortunée
Se verra dans la fange à croupir condamnée. »
Cet Aristote enfin dont les doctes esprits
Ne cesseront jamais d'admirer les écrits :

« J'étais, dit-il, souillé quand j'entrai dans ce monde,
Et je n'eus que des jours d'anxiété profonde;
Maintenant que j'en sors comme éperdu d'effroi,
Cause des causes, daigne avoir pitié de moi. »
C'est ainsi que toujours ont cru peuples et sages.
A quel point du fléau les désastreux ravages,
Par l'onde, par le feu, par les rites sacrés,
Devant Dieu, direz-vous, étaient-ils réparés?
Ici l'Eglise seule aura droit de répondre;
Mais ils ne verront point le Seigneur les confondre,
Ceux qui, de la vertu se faisant un devoir,
De la loi primitive invoquent le pouvoir.
Or, depuis qu'en nos jours une Victime pure
Guérit du genre humain la profonde blessure,
Une eau sainte épanchée au nom du Dieu sauveur
Nous fait par lui renaître et nous rend sa faveur.
Cette nécessité d'apaiser la justice
Et de rendre le Ciel à la Terre propice,
Les Hébreux l'ont connue, et de là ces taureaux,
Ces génisses, ces boucs, ces brebis, ces chevreaux
Par la hache immolés dans les parvis du temple.
Si parmi les Gentils avec vous je contemple
Leur croyance et surtout leurs rits religieux,
Je vois de toutes parts que sous un fer pieux
Le sang jaillit partout ou lentement se verse.
Ainsi, bien que l'erreur dans son ombre les berce,
Ces peuples, par instinct et par tradition,
Ont compris que le sang et son effusion
De la Divinité désarment la vengeance,
Et sur l'homme pécheur appellent l'indulgence.
Alors qu'un sacrifice est par leurs mains offert,
Toutes ces nations paraissent de concert.
Car, pour se rendre un Dieu clément et secourable,
Il faut une victime autre que le coupable;
Puis il faut la choisir, suivant l'aveu de tous,
Parmi les animaux qui vivent avec nous,

Et non dans les forêts où la bête sauvage
Se cache et semble craindre ou haïr notre image.
Plus elle est jeune, pure et parfaite en beauté,
Et plus elle est unie à notre humanité,
Plus son offrande aussi paraîtra méritoire.
Mais elle n'aurait point de force expiatoire
Si le poignard sacré n'épuisait en son flanc
La source de la vie et la source du sang.
Enfin de la victime à l'autel immolée,
Selon les rites saints, une part est brûlée,
Et l'autre est, par le prêtre et le peuple pieux,
Consommée au plus tôt en présence des dieux.
Aux Pouvoirs immortels, j'en atteste l'histoire,
Ainsi Juifs et païens ont toujours rendu gloire.
Il est vrai, le Gentil, par la Fable aveuglé,
Et pour plaire à ses dieux avec rigueur zélé,
A parfois répandu le sang de son semblable,
Et dans sa cruauté ne s'est point cru coupable.
Mais de l'erreur ici le vrai semble l'auteur.
Les peuples en effet d'un sang réparateur
Conservent une idée obscure mais intime;
Et de là sur ce point la Gaule ainsi s'exprime :
« Si dans le sang d'un homme un jour il n'est lavé,
Le forfait dont notre être, impur et dépravé,
S'est du suprême Arbitre attiré la vengeance,
Le pardon que la Terre implore avec urgence
Du séjour étoilé ne descendra jamais. »
Or, devant le Très-Haut, ces victimes de paix
Et ce sang répandu dont la Terre s'irrite
Par eux-mêmes n'ont pas de prix et de mérite.
Eh ! quel mérite a-t-il, ce taureau menaçant
Qui résiste à la hache et tombe en mugissant?
Se peut-il que sa mort ait le pouvoir sublime
De calmer le courroux et d'effacer le crime?
L'eût-elle, mais alors qui nous l'a procuré ?
Par un acte cruel nous est-il transféré?

Mais lorsqu'on se souvient que du seul sacrifice
Qui du Dieu créateur honore la justice
Ces agneaux égorgés et ces bœufs palpitants
Ont été la figure en tous lieux et tous temps,
Sans expier le mal, sans vaincre la colère,
Au Maître souverain leur offrande dut plaire.
Vous verrez, ô Gentils, vos malheurs réparés
Et vos droits reconnus comme vous l'espérez;
Vous verrez le vrai Dieu vous rendre sa tendresse,
Puis s'élever un temple où la ferveur s'empresse;
Mais il faut que d'abord un sang coule pour nous,
Tel que du Tout-Puissant il calme le courroux.
Or de tant de bienfaits le Christ seul est capable.
Par son être infini différent du coupable,
Il s'est fait l'un de nous dans son humanité.
L'Ange au sein de la gloire a moins de pureté.
Comme l'ordre le veut, sa mort sera sanglante,
Et, d'un amour sans borne invention touchante!
Sa chair du pélerin deviendra l'aliment.
Sur le Libérateur et son avènement
Nous allons consulter les croyances antiques.
Selon leurs livres saints, leurs vœux et leurs cantiques,
Les Juifs, nous l'avons vu, le demandent aux Cieux;
Mais, séduits par l'orgueil, ils pensent qu'à leurs yeux
Il ira, magnanime et formidable émule
De ces fiers conquérants qu'aujourd'hui l'on adule,
Soumettre l'univers au pouvoir de son bras,
Et de trésors conquis enrichir ses soldats.
Dans son aveuglement, ainsi ce peuple espère
Un conquérant au lieu d'un sauveur et d'un père,
Et s'apprête à trahir, à frapper le héraut
Qui, pour le délivrer, vient au nom du Très-Haut,
Et dont son espérance a préparé la fête.
Le Juif de l'Homme-Dieu n'est pas le seul prophète:
Voyez auprès de lui l'humble Samaritain,
Fier aussi d'un espoir également certain.

Le livre de Moïse est le seul qu'il révère ;
Car depuis Roboam, étranger à son frère,
Il ne reconnait pas comme envoyés de Dieu
Les Voyants que plus tard ouït le peuple hébreu ;
Mais pourtant il espère, appuyé sur Moïse,
La seconde alliance à ce monde promise,
Et d'avance il invoque, il bénit en son cœur
Le Christ, qu'il nomme Hathab, ou le Convertisseur.
Des Gentils sur ce point la mémoire est confuse,
Tant l'Esprit de mensonge à son gré les abuse;
Mais, semblable en éclat à ces brillants éclairs
Qui déchirent la nue et sillonnent les airs,
La vérité souvent du sein de l'erreur même
S'élance, le front ceint des clartés qu'elle sème.
« Il sera, nous a dit un Prophète inspiré,
Des peuples attendu, de la Terre espéré. »
Sur cet espoir flottant à l'horizon des âges
L'homme va vous offrir de nombreux témoignages.
Rappelons Prométhée : admirez avec moi
Comment en un sauveur il expose sa foi.
Jupiter, il est vrai, dans cette fable antique,
Est tantôt un pouvoir haineux et tyrannique,
Et tantôt c'est le dieu des pervers redouté.
Mais la lumière ici combat l'obscurité.
Prométhée apparaît coupable d'un grand crime
Et du tyran divin devenu la victime.
Tandis qu'il souffre, en proie à ses longues douleurs,
Vient une femme, Io, qui, de pareils malheurs
Frappée, erre en ces lieux, seule et désespérée.
« D'un dard, dit-elle, hélas ! je me sens déchirée;
Je fuis et je bondis, affamée... Et pourquoi,
Pour quel crime à ce joug de torture et d'effroi
As-tu courbé mon front, Destin inexorable ?
Ah ! si de ma misère immense, intolérable,
L'avenir m'eût promis le terme consolant !... »
— « Plus grande est la douleur qui me ronge le flanc.

Mais, répond Prométhée, un cher espoir me reste :
Jupiter, ce pouvoir qui nous est si funeste,
De ses droits souverains tombera dépouillé,
Et je verrai son front de poussière souillé.
Les mortels, secourus et relevant la tête,
Par mille cris vainqueurs béniront sa défaite.
Un merveilleux hymen par lui sera conclu ;
Car toi-même, ô prodige! à ses yeux ayant plu,
Sur ton cœur virginal, sur ta tête innocente
Il pose avec amour une main caressante.
Son toucher suffit seul : un enfant vient de toi.
Né d'un père ennemi, ce cher fils est pour moi
Le Dieu libérateur que mon malheur espère,
Pouvoir plus glorieux et plus fort que son père.
Indomptable géant, il s'avance en vainqueur ;
Puis, s'armant de la foudre, il lance un feu vengeur,
Et sa voix au loin tonne ainsi que la tempête. »
  Mercure à cet instant apparaît au prophète :
« Ton supplice, dit-il, homme, n'aura de fin
Que lorsqu'un Dieu, touché de ton cruel destin,
Du poids de tes tourments se chargera lui-même,
Et, dans l'enfer conduit par son amour extrême,
T'obtiendra de tes maux l'entière guérison.
Alors, fils de Japet, libre de ta prison,
Je t'en donne aujourd'hui de fermes assurances,
Tu viendras dans l'Olympe oublier tes souffrances. »
Puis, nous ayant montré Jupiter adouci,
Ce rapport de la Fable enfin s'achève ainsi :
Aux lieux où de nectar l'Etre divin s'abreuve,
Prométhée est admis après sa longue épreuve.
Là, nourri de bonheur, de gloire environné,
D'olivier et de rose il vivra couronné.
Or il figure ici toute la race humaine,
Qui jadis du Très-Haut s'est attiré la haine,
Et qui, longtemps livrée à d'horribles vautours,
A d'un Dieu favorable obtenu le secours.

La Fable, direz-vous, à Jupiter assigne
Deux rôles, dont l'un est d'un oppresseur insigne,
Et dont l'autre est d'un Dieu qui se laisse émouvoir.
Il est vrai : les Gentils n'ont pas su concevoir
Combien l'Esprit du mal par essence diffère
De l'Esprit incréé dont le bien est la sphère,
Ici donc, c'est d'abord notre antique ennemi
Qui verra s'écrouler son trône inaffermi;
Puis c'est le Dieu d'amour qui s'apaise et pardonne,
Et pour le repentir prépare une couronne.
Mais, ajouterez-vous, ne faudrait-il point voir
Hercule dans ce fils dont l'immense pouvoir
Se fait si bienveillant envers la race humaine?
Non, puisqu'Alcide est né, non d'Io, mais d'Alcmène;
Et l'on ne peut de lui dire qu'il fut plus fort
Que le bras dont il dut invoquer le support.
Toutefois ce héros est une grande image
Où les Gentils d'avance ont concentré l'hommage
Qu'à leur vrai rédempteur ils désirent offrir;
Car pour l'humanité nous le voyons souffrir,
Et, comme l'Homme-Dieu, sur la terre se rendre
Fameux par les travaux qu'il osait entreprendre.
Il terrasse et détruit tous ces monstres qu'alors
Les nations voyaient pulluler sur leurs bords,
Tels que l'hydre en courroux que sa massue écrase.
Il tue à coups de flèche, au sommet du Caucase,
L'aigle dont Prométhée a subi la fureur.
Il descend aux enfers, y porte la terreur,
Et revient, ramenant du royaume des ombres
Des captifs retenus dans ces demeures sombres.
Puis aux mortels joyeux il rend ces pommes d'or
Dont un jardin caché recelait le trésor,
Ces fruits où nous pouvons aisément reconnaître
Ceux dont n'a pu jouir notre premier ancêtre.
Or voyez à son tour l'Egypte se bercer
De l'espoir d'un sauveur qui viendra l'exaucer :

Typhon, l'affreux serpent, par envie et par haine,
Avait, dès le principe, à la nature humaine
Apporté du Tartare un malheur infini;
Mais, le destin l'ordonne, il en sera puni.
Il verra s'amortir le venin de sa rage,
Et son pouvoir, qui fut pour la terre un outrage,
Vaine ombre, reposer sur un faible soutien.
Horus, fils d'une vierge et symbole du bien,
De sa mère en courroux servira la vengeance.
Des peuples asservis il prendra la défense,
Et contre le dragon sera leur protecteur.
  Alors, interrompant l'aimable narrateur:
« Isis, dit Lugdunus, sur nos lointains rivages
En un culte mystique a reçu nos hommages,
Et j'ai vu des autels toujours ornés de fleurs
Où la Vierge qui dut enfanter sans douleurs
Apparaît en image et tient à sa mamelle
Un fils qui lui sourit, agréable comme elle. »
  Socrate, ici reprend Jean le disciple aimé,
De l'espoir général se déclare animé:
« Qu'il vienne parmi nous! Je l'attends: qu'il s'empresse,
Celui dont la parole inspire la sagesse,
Et qui doit avec fruit montrer au genre humain
A révérer les dieux, à chérir le prochain!
Avec combien d'ardeur mon âme le désire!
Et les nouvelles lois qu'il voudra me prescrire,
Je suis, dès ce moment, prêt à les observer.
Du pouvoir de l'erreur qu'il vienne nous sauver!
Mais, ô vous qui venez offrir des sacrifices,
Attendez qu'il paraisse: alors sous ses auspices
Vous saurez quel devoir et quel sang répandu
Plaisent au Dieu suprême à qui l'hommage est dû.
Il approche ce jour si brillant, si prospère:
De la bonté divine ainsi mon cœur l'espère. »
  Consultez de nouveau ce Platon dont la voix
Semble nous rappeler nos Voyants d'autrefois,

Tant il paraît comme eux muni de clairvoyance.
Voyez comme il a su nous dire sa croyance
En un médiateur qu'il a souvent nommé
Dieu, Sauveur, et de Dieu le Verbe bien-aimé :
« Invoquons, mes amis, avant que de reprendre
Le cours de ces leçons que vous venez entendre,
Prions le Dieu sauveur dès longtemps notre espoir,
Afin que nous puissions de tout notre pouvoir
Goûter l'enseignement précieux et sublime
Dont il sera lui seul le héraut légitime.
La vérité dès lors va répandre sur nous
Ses rayons les plus purs et ses biens les plus doux.
Vous, peuples, implorez ce pouvoir bénévole,
Ce héraut créateur, ce Dieu dont la parole
Ainsi que le présent féconde l'avenir.
Mais il vous faut d'abord invoquer et bénir
Le Dieu dont il provient, son Seigneur et son Père.
Que cet autre pouvoir, nous devenant prospère,
Par son Verbe envoyé, se manifeste à tous !
Et nous le connaîtrons, l'adorant à genoux,
Aussi parfaitement qu'il est possible à l'homme. »
Des bords de l'Ilyssus transportons-nous à Rome :
Là Virgile a chanté, comme inspiré des Cieux,
Et promis dans son livre un enfant merveilleux :
« Parmi dieux et héros vous le verrez paraître.
Au souverain des dieux, dont bientôt il va naître,
Voyez-le demander tous les honneurs divins.
Sous son règne nouveau, quels seront vos destins,
O mortels ? L'âge d'or reviendra sur la terre;
Votre cœur n'aura plus à gémir de la guerre,
Et vous verrez vos champs, fertiles sans labour,
Vous combler de leurs dons cueillis avec amour. »
Avant ce grand poëte, on connut ces sibylles
Qui jadis ont écrit sur leurs feuilles mobiles
Qu'il viendrait de grands jours où le Ciel bienfaiteur
Enverrait ici-bas un saint réparateur.

« C'est pour distribuer les grâces immortelles
Qu'à Bethléhem au loin il naîtra, disent-elles,
Ce fondateur auguste, espoir des malheureux;
Et pour mère il aura la Vierge des Hébreux.
Au pouvoir des pervers il tombe; on le renie.
Il meurt dans les tourments et dans l'ignominie;
Mais son arrêt de mort, par un brillant réveil,
Doit s'annuler au bout de trois jours de sommeil. »
« Ah! ce Dieu tant promis, quand viendra-t-il lui-même?
Dit plus tard Cicéron méditant sur ce thème;
Quand viendra-t-il de l'homme éclairer le chemin? »
Enfin n'a-t-on pas vu tout le sénat romain
S'effrayer d'un enfant qui, dit-on, devait naître,
Et de Rome et du monde aller se rendre maître?
Revenons sur nos pas, et voyons les Persans.
Selon tous leurs rapports antiques et récents,
« Mithras, issu d'Ormuzd, gouverne tous les mondes
Qu'il enrichit toujours de ses œuvres fécondes.
Il s'appelle JE SUIS et LE DIEU MITOYEN;
Il fait la guerre au Mal pour défendre le Bien.
Il porte un autre nom, mystérieux symbole:
C'est *le Verbe divin, l'éternelle Parole*,
Pouvoir cher et propice à l'homme infortuné.
Il sera le héraut d'un jour prédestiné :
Ahriman, confondu, honteux de sa ruine,
Cessera d'apporter la peste et la famine.
La Terre, unie, égale, heureuse désormais,
Tandis que règneront la justice et la paix,
Verra tous ses enfants en un même langage
Offrir leur gratitude et bénir leur partage;
Et de tant de bienfaits Mithras céleste auteur,
De l'homme subjugué puissant libérateur,
Dans un sein virginal ira puiser la vie.
Or, avant de répondre à notre sainte envie,
Il se repose un temps qui serait long pour nous,
Mais non point pour un dieu qui voit à ses genoux

L'Eternité dormir quand les siècles s'écoulent. »
  Ailleurs d'autres tableaux à nos yeux se déroulent.
Voyez ici l'Arabe en ses vœux demandant
Le chef dont l'univers bénira l'ascendant.
Ecoutez là l'Indou : « La foi qui s'oblitère
Va, Brahma s'incarnant, refleurir sur la terre. »
  « Venez, plus loin s'écrie un sage révéré,
O vous prince et pasteur dont le nom est sacré,
Docteur universel, Vérité souveraine !
Hommes, auprès de vous c'est l'amour qui l'amène.
Il vient vous délivrer, prêt à sécher vos pleurs.
Mais il faut des combats, des peines, des douleurs ;
Et, pour vous rendre à tous votre splendeur première,
D'épines et de sang il sème sa carrière.
D'un royaume nouveau législateur et roi,
Sans parler même, au cœur il inspire la foi.
Il maintient sans effort la paix dans son empire.
A lui prêter serment toute la terre aspire ;
Et lui verse en tout lieu grâces et dons divers.
C'est *le vrai saint, l'espoir, pôle de l'univers.* »
  Ainsi Confucius aux Sères dans son livre
Promet le rédempteur dont leur esprit s'enivre.
  Au delà le Japon croit que de l'occident
Un héros surgira, monarque indépendant
Qui porte dans ses mains la liberté du monde.
  Au nord du même espoir la croyance est féconde.
« Odin verra son fils, le plus vaillant des dieux,
Combattre le serpent dont s'indignent les Cieux.
Armé d'un fer vengeur que la Justice acère,
Thor, le divin héros, darde son adversaire ;
Et, prodige inouï, dans le sein de la Mort,
Calme et victorieux, pour quelques jours s'endort. »
  Comment est-il conçu, ce Sauveur adorable ?
On nous dit : « Un éclair rapide et favorable,
Un astre rayonnant, une perle de prix,
Une fleur parfumée et d'un frais coloris,

Ont effleuré le front de la vierge sa mère,
Lorsque, priant le Dieu qu'elle adore et préfère,
Elle goûtait du soir le calme et la fraîcheur.
Lui choisit en naissant la hutte d'un pêcheur,
Une grotte où des bœufs de leur souffle tépide
Le défendent du froid sous un climat rigide.
« D'un rayon du soleil cette vierge a conçu,
Et son fils nouveau né le chaume l'a reçu;
Puis, d'un commun accord, des bergers et des Anges
Portent à son berceau leurs dons et leurs louanges.
Elle dormait : soudain descend un feu vermeil;
Puis elle est vierge encore et mère à son réveil.
Voyez d'autres tribus croire que du Grand Maître
Sous les tentes de l'homme un fils a daigné naître,
Un chef dont le courage égale la beauté.
Jeune et belle, une vierge en son sein l'a porté.
Il part l'épée en main pour châtier l'audace;
Mais, ayant triomphé d'une perverse race,
Au firmament il monte, et, brillant dans son cours,
Il devient un soleil qui doit durer toujours. »
Enfin si, de la terre explorant les rivages,
Je consulte en passant les peuplades sauvages,
J'entends louer partout un Messie attendu.
Voyez le Grand Esprit, en guerrier descendu,
Combattre la couleuvre altière et panachée,
Et le monstre bientôt a la tête tranchée.
Le Grand Dieu vient ailleurs, favorable aux mortels,
Terrasser d'autres dieux malveillants et cruels;
Puis prenant en horreur les sanglants sacrifices :
« De vos champs, ô mon peuple, offrez-moi les prémices;
Car le Ciel, à ces dons désormais souriant,
Vous promet d'exaucer votre cœur suppliant. »
Ainsi la vérité, plus forte que l'orage,
Sur les flots de ce monde échappait au naufrage.
Bien qu'ici de témoin la Fable m'ait servi,
Ce n'est pas son drapeau que nous avons suivi.

C'est la foi qui vécut, sous mille erreurs cachée,
La Foi, fille du Ciel, que nous avons cherchée.
Avant de vous montrer l'Astre de l'univers,
Un Dieu naissant pour l'homme, et de l'Esprit pervers
Brisant l'autel immonde et le sceptre exécrable,
Je dirai de ma vie un trait bien mémorable.
Un jour, seul et rêveur sur notre lac d'azur,
Je croyais voir de loin s'assombrir le futur,
Et d'amers souvenirs occupaient ma pensée :
« C'en est fait, le temps vole, et la voilà passée,
L'heure de la promesse et du Libérateur.
O foi de mes aïeux, aliment de mon cœur,
Pourquoi séduisais-tu ma trop crédule enfance?
Ciel, as-tu donc en vain bercé notre espérance?
Sous un joug étranger depuis longtemps courbé,
Juda pleure et gémit, et son sceptre est tombé. »
O surprise! soudain devant moi se présente
Un Ange revêtu d'une forme imposante :
« Viens, dit-il, tu verras si de l'Ancien des jours
Vous avez vainement imploré le secours. »
Il m'enlève à ces mots; puis bientôt dans le vide
Il s'arrête, et calmant mon cœur qui s'intimide :
« Sur ce vaste tableau promène tes regards.
Vers l'Ange ténébreux semant de toutes parts
L'erreur et les forfaits nés de l'idolâtrie.
Vois la race d'Adam, de mensonges nourrie,
Offrir à la matière un culte corrupteur,
Et, dans son long oubli des droits du Créateur,
Oser adorer tout, excepté Dieu lui-même.
Or le monde, en dépit de l'Esprit de blasphème,
Des promesses d'en haut gardant le souvenir,
Par des hymnes d'amour se prépare à bénir,
A chanter le Sauveur que l'Amour vous envoie.
Contemple ici la Grèce adorant avec joie
Un Dieu grand et nouveau, mais encore inconnu.
Entends l'Inde assurer que le temps est venu

Où le fils de leur Dieu devient homme et renverse
Le pouvoir que du mal l'affreux génie exerce.
Là c'est le fier Germain, si jaloux de ses lois,
Le Scythe, le Breton, l'Ibère et le Gaulois,
Hâtant par tous ces vœux que Dieu seul énumère
Le Régénérateur né d'une Vierge-Mère.
Vois du couchant lointain l'Aurore l'attendant,
Et vers l'aube avec foi se penche l'Occident.
Vois enfin les mortels, immense multitude,
Sur les bords du Jourdain fonder leur gratitude.
Il est né ce cher Fils si longtemps désiré!
Cet astre qui naguère aux hommes s'est montré
Pour la première fois dans la céleste voûte,
A servi d'éclaireur à des rois dans leur route
Lorsqu'ils cherchaient le Dieu qui daigne à nous s'unir,
La gloire d'Israël, trésor de l'avenir.
De l'aimable héraut j'écoutais la parole,
Puis bientôt avec moi dans l'espace il s'envole.
Dans le céleste Eden nous entrons, et j'entends
De la sainte Sion les nombreux habitants,
L'œil en pleurs et le front ombragé de leurs ailes,
Rappeler à grands cris des demeures mortelles
Celui dont la présence à leur cœur enchanté
Dispensait et l'amour et la félicité;
Et, parmi les splendeurs dont le palais rayonne,
Je vis comme un nuage autour d'une couronne.
Là partout je voyais à mes regards s'offrir
CELUI dont ici-bas l'aspect ferait mourir.
D'un feu mystérieux j'avais l'âme embrasée.
La paix et le bonheur, ineffable rosée,
La gloire inaltérable et qui produit le jour,
Et ce parfum divin, le pur et saint amour,
En torrents infinis jaillissaient du Grand Etre,
Et les cieux s'inclinaient pour adorer leur Maître.
Cependant à mes yeux un prodige parut,
Et mon ravissement à cet aspect s'accrut.

J'aperçus une femme assise sur un trône :
Douze astres lumineux lui formaient une zône ;
On voyait sous ses pieds la lune se mouvoir,
Et d'habits rayonnants le soleil la pourvoir.
Le regard du Très-Haut se reposait snr elle ;
De la cité de Dieu la famille immortelle
Révérait humblement le sceptre de sa main,
Et l'enfant le plus beau se jouait sur son sein.
  Or l'Eternel me dit : « J'accomplis ma promesse.
Croyez : la foi m'honore et le doute me blesse. »
Puis me montrant la femme et cet enfant joyeux
Qui sourit à sa mère et qu'adorent les Cieux :
« Cette femme, dit-il, n'est ici qn'une image.
Elle et son fils qui porte un nom pour tout hommage,
Méconnus sur la terre, attendent le grand jour
Qui bientôt doit les rendre aux splendeurs de ma cour.
Cet enfant qui te charme, ô mon fils, est ton frère ;
Il est ton Rédempteur, et sa mère est ta mère.
Sois fidèle, et vers nous tu reprendras l'essor. »
  Dieu parlait, et mon guide étend ses ailes d'or,
Puis revient, dans son vol prompt comme la pensée,
Me montrer ma nacelle où je l'avais laissée.
  Là j'ai, dans un parent déjà cher à mon cœur,
Du pouvoir de l'Enfer reconnn le vainqueur.

CHANT V.

LA VIERGE IMMACULÉE. — INCARNATION DU VERBE ET SA NATIVITÉ.

SOMMAIRE.

Jean continue son récit. — Origine du Verbe. — L'Eternel révèle à ses Anges que les temps promis sont arrivés, que l'œuvre du salut va s'accomplir, et que la Mère du Messie va naître immaculée. — Héli et Anne. — Naissance de la sainte Vierge. — On la nomme Marie. — Hommage au nom de Marie. — Présentation au temple. — Vie de recueillement et de saintes méditations. — Tentation frustrée. — Le Ciel donne à Marie Joseph pour époux. — Mystérieux hymen. — Marie modèle des épouses. — Illusion de Satan. — Hérode. — L'ange Gabriel apparaît à Zacharie et lui promet un fils. — Le même Gabriel apparaît à Marie et lui annonce qu'elle sera mère de Dieu. — Cantique des Anges. — Incarnation du Verbe. — L'Ange de la promesse. — Visitation. — *Magnificat*. — Naissance du Précurseur. — Il est nommé Jean. — *Benedictus*. — Marie revient à Nazareth. — Doute cruel de Joseph. — Prière de Marie. — Résolution héroïque du saint vieillard. — Un Ange lui apprend de quel enfant Marie sera mère. — Il garde avec lui sa chaste épouse. — Etat de l'univers à cette époque. — Edit de César Auguste. — Marie et Joseph s'y soumettent. — Ils s'acheminent vers Bethléhem. — Ils sont repoussés et méconnus. — L'étable. — Minuit. — Naissance de l'Enfant-Dieu. — Joie universelle. — Marie et Joseph adorent le Christ dans la crèche. — Adoration des Anges. — *Gloria in excelsis*. — Adoration des bergers. — L'heureuse nouvelle aux limbes. — Comment elle est reçue d'Eve et d'Adam. — Alarmes de l'Enfer. — Sinistres résolutions. — Joseph se fait inscrire avec Marie et le divin Enfant.

Aux attributs divins le Verbe participe,
Et c'est pourquoi le Verbe était dans le principe.
Il était avec Dieu dès le commencement.
Il était Dieu : c'est lui, l'adorable instrument,
Le pouvoir créateur et le souverain Maître,
Qui fit tout et maintient l'existence à tout être ;
Car sans lui rien ne fut, et, venant ici-bas,
Il montre le flambeau dont l'éclat ne meurt pas.

Ils n'ont pas accepté la lumière et la vie,
Ceux dont l'âme, à l'erreur, à l'Enfer asservie,
N'a point compris le jour ni les dons du salut.
Il vint donc parmi nous et longtemps se complut
A verser de ses mains, à semer sur le monde
Les clartés où la foi puise et devient féconde;
Et ce Dieu d'où jadis le monde est provenu,
Le monde le voyait et ne l'a point connu.
Il a daigné descendre en son propre héritage;
Les siens ont avec lui refusé tout partage.
Mais ceux qui l'ont reçu, dociles à sa voix,
Et croyant en son nom, fondement de ses lois,
Il leur a, par faveur, accordé la puissance
De recevoir en Dieu comme une autre naissance.
Le Verbe s'est fait chair, et les hommes l'ont vu
De vérité, de gloire et de grâce pourvu.
  Elle approchait enfin, l'ère où les Cieux propices
Allaient voir le croyant marcher sous leurs auspices.
« Anges, dit le Seigneur aux guerriers qu'autrefois
Il bénit sous le nom de vengeurs de ses droits,
Les temps ont eu leur cours, et le grand jour va poindre
Où paraîtra ce Christ que l'amour devait oindre;
Jour qui produit pour l'homme un élément vital
Et sera pour Satan comme un signe fatal.
Du salut, par mon Fils, le grand œuvre s'opère.
Or il faut maintenant lui choisir une mère.
Qu'elle soit un trésor de grâce et de beauté,
Et qu'en elle surtout la sainte pureté
Brille, règne et la rende à vous-mêmes semblable.
Que son cœur, déclaré parvis inviolable,
Du poison, devenu le germe des forfaits,
Par unique faveur, ne s'imprègne jamais;
Car mon Fils, s'abaissant à l'humaine nature,
Ne pourrait, même alors, dans une source impure
Aller puiser la vie et le lait maternel.
Et l'antique serpent au Saint de l'Eternel

Ne lancerait-il point son orgueilleux sarcasme?
« Maintenant, dirait-il dans son enthousiasme,
« O Christ, je suis ton maître, et ta Mère est à moi!
« Adorez l'un et l'autre et mon sceptre et ma loi. »
Non, le Christ n'aura point à rougir de sa Mère.
Elle sera ma fille, et je serai son pére.
Chaste épouse, elle aura l'Esprit saint pour époux,
Et la loi du péché, monument de courroux,
Nous le jurons ici, n'est point faite pour elle.
Aurore du salut, parais, le Ciel t'appelle.
De l'homme, astre serein, tu sècheras les pleurs.
O femme forte, va réparer les malheurs
Que la femme fragile attira sur la terre.
Au serpent de l'Eden cours déclarer la guerre;
Et sous tes pieds vainqueurs écrase sans pitié
Celui qui, dans sa fourbe et son inimitié,
Répandit par torrents son venin sur le monde,
Et lui creusa de maux une source profonde. »
  Ainsi fut de l'amour promulgué le décret;
Et la Mère de Dieu fut du poison secret,
Dont jadis la révolte a souillé notre race,
Garantie en Celui qui, céleste cuirasse,
Du Tentateur bientôt la fera triompher.
Elle est l'arbre fécond où devra se greffer
Le fruit que le croyant nomme le fruit de vie;
L'étoile dont jamais les ombres de l'envie
Ne pourront éclipser ni ternir la splendeur;
La fleur qui ne perd point son agréable odeur;
La tente que protége un voile impénétrable;
L'arme qui rend toujours le juste invulnérable,
Et la tour dont aux cieux s'abritent les sommets.
Avec combien d'ardeur l'Eglise désormais
Va propager au loin cette chère croyance!
Et voici qu'assisté de l'Esprit de science,
Son chef la préconise et l'impose à la foi.
  Cependant deux époux, dans un modeste emploi,

Vivaient à Nazareth, ville de Galilée.
Ils étaient sans enfants : leur vieillesse isolée
N'espérait plus de voir le nom de leurs aïeux
Revivre quand la mort leur fermerait les yeux ;
Mais des cœurs résignés et nourris de sagesse
De leur isolement tempéraient la tristesse.
O surprise ! ô bonheur ! la vieillesse a conçu !
Et les pieux époux dans leurs bras ont reçu
Celle qui des mortels précédait l'espérance,
Le gage du salut et de la délivrance,
L'astre ami dont l'aspect me fut permis plus tard.
Un fils eût charmé plus leur cœur et leur regard.
Or un songe envoyé par la Bonté suprême
Leur fit voir une femme ayant un diadème,
Belle comme un jardin, pure comme le lis,
Forte comme une armée, et la mère d'un fils
Qui, puissant fondateur d'un immense royaume,
Brisera les pervers comme on brise le chaume.
« Heureux époux, chantez : elle vous doit le jour. »
Elle reçut un nom qui nous parle d'amour,
Délices de l'oreille et de l'âme attendrie.
Ses parents consolés l'appelèrent Marie.
Le nom de Miriam signifie en hébreu
Astre dont sur les flots l'œil admire le feu;
En syriaque, auguste et haute Souveraine.
Partout, dans tous les temps, en toute langue humaine,
La terre à l'avenir l'entendra répéter,
Et l'enfer désormais devra le redouter.
Puis il sera toujours appelé dans ce monde
Refuge où du pécheur le repentir se fonde,
Baume du cœur souffrant, hymne de la vertu,
Et rempart assuré du chrétien combattu.
Salut, honneur à vous, ô couple vénérable !
C'est à vous que le Ciel, devenant exorable,
De l'antique promesse offre le premier fruit.
C'est en vous, ô faveur ! que pour nous est construit

L'édifice qu'un Dieu vient bâtir sur la terre.
De nos pères par vous l'espoir héréditaire
Au sein de la Judée apparaîtra rempli;
Et le Sauveur comme homme est fils d'Anne et d'Héli.
Anne, bénis ton sort, ô mère fortunée:
Celle qu'en tes vieux ans le Seigneur t'a donnée,
Et qui d'une auréole a déjà le front ceint,
Est le temple, le choix, l'amour de l'Esprit saint.
Le regard maternel voyait l'enfant aimable
Croître et s'épanouir, toute belle, semblable
Au lis de la vallée, au sandal des Indous,
Exhalant de l'espoir les parfums les plus doux.
Trois étés avaient lui sur cette jeune tête,
Lorsqu'Anne et son époux vinrent, un jour de fête,
Présenter dans le temple aux pieds de Jéhova
Le fruit qu'à leur hymen sa grâce réserva.
« Elle n'est point à nous, le Seigneur la demande:
Pontife du Très-Haut, accueillez notre offrande. »
A ces mots, le grand-prêtre, humble et religieux,
Reçut pour le Seigneur ce don mystérieux :
« Que l'Eternel, dit-il, bénisse sa carrière!
Qu'il fasse devant toi resplendir sa lumière,
Et t'accorde, ô Jacob, un sourire d'amour! »
Cependant l'autel fume, et voici qu'alentour
Des Anges, du Seigneur redisant les merveilles,
Sèment à pleines mains les fleurs de leurs corbeilles,
Et de leur encensoir versent dans le saint lieu
De célestes parfums qui retournent à Dieu.
De toutes les vertus Marie offrant l'exemple
Fut, douze ans, le trésor et la gloire du temple.
Là de son chant pieux par le Ciel inspiré
Bien souvent retentit l'édifice sacré:
« Que ton saint nom, Seigneur, soit loué dans ce monde
Que jadis enfanta ta puissance féconde!
Que ton règne clément, sur la terre établi,
Nous fasse du salut voir l'ouvrage accompli!

Et nous nous hâterons d'accueillir la parole
Qui, pénétrant le cœur, vivifie et console.
Que le Seigneur est bon ! L'esclave gémissant
N'implore pas en vain son regard tout puissant.
Dans les yeux de l'aveugle il conduit la lumière.
Il aime à visiter le pauvre en sa chaumière.
Il envoie ici-bas un guide au pèlerin,
Et pour l'affliction son front brille serein.
Il soutient la vieillesse, il sourit à l'enfance,
Et du cœur éperdu son bras est la défense.
La veuve délaissée a cherché son appui;
Les cris de l'orphelin sont parvenus à lui:
Son sein est leur refuge et sa main leur cuirasse.
Il bénit la vertu; mais l'impie et sa race
Le verront fracasser le char de leur orgueil,
Et même en son courroux s'applaudir de leur deuil. »
Ainsi chantait Marie, et la harpe des Anges,
Qui déjà de leur Reine entonnaient les louanges,
A ces pieux accords répondait dans les cieux.
A ses parents plus tard elle ferma les yeux;
Puis la noble orpheline au sein de l'indigence
Répandit aussitôt sa modeste opulence.
Jeûner, lire et prier, tel était son bonheur.
Souvent, pour embellir la maison du Seigneur,
Active, industrieuse, et d'un cœur plein de joie,
Elle tissait l'argent, l'or, la laine et la soie.
Dès l'enfance elle avait en toute liberté
Offert à Dieu son cœur et sa virginité.
Or l'antique serpent, qui de son souffle immonde,
Dans un instant fatal, infecta notre monde,
D'un regard envieux voyait s'épanouir
La fleur dont le parfum commence à réjouir
Le sol où de Jessé la tige se relève.
« Cette Vierge si pure, est-ce la nouvelle Eve?
Dit-il. Moi qui parvins à séduire autrefois
Un cœur qui devait être insensible à ma voix,

Ne pourrai-je, exerçant mon ancienne industrie,
Voir tomber à mes pieds cette rose flétrie? »
Ainsi, pensant te vaincre, ô Vierge de Sion,
S'arment l'Enfer, l'astnce et la tentation.
Et le Ciel pour ta gloire a permis cette épreuve;
Car tu dois triompher, et dès lors, comme un fleuve,
La grâce va descendre en ton cœur virginal,
Qui ponr l'homme à jamais en sera le canal.
Satan se mit à l'œuvre, et pendant une année
Ne se ralentit point son attaque obstinée.
Le jour, cachant son but sons un air de candeur,
Du zéle de Marie il censurait l'ardenr:
« Pourquoi ces saints excès, cette ferveur ontrée?
Une vertu facile, égale et modérée
Anrait plus devant Dieu de mérite réel.
L'âme, dans les rigueurs d'un zéle ponctuel,
Consume en peu de temps son ardeur et sa vie.
A ses devoirs alors en esclave asservie,
Elle perd sans retour, avec sa liberté,
Le frnit qu'elle espérait de tant de piété. »
C'est ainsi qu'en un temple où la grâce réside
Voulait par la tiédeur pénétrer le perfide,
Croyant par ce moyen d'un sneccés glorienx
Servir et couronner son espoir odieux.
Puis venaient les dégoûts avec l'indifférence,
Les scrupules amers à trompeuse apparence,
Et ces tourments secrets qui, veillant nuit et jour,
Tiennent le cœur humain sous l'ongle d'nn vautour.
Ils venaient assaillir, dans sa chère retraite,
Celle qui d'une joie infinie et secréte
Avait vu tous ses jours éclairés jusqu'alors.
Les fêtes de ce monde et ses brillants dehors;
Les plaisirs et la paix du foyer domestiqne;
Un hymen célébré selon l'usage antiqne;
Un époux jeune, beau, puissant et généreux,
Comme elle issu des rois regrettés des Hébreux;

Et le bonheur si doux de se voir entourée
D'enfants qui deviendront la couronne sacrée
Dont une bonne mère embellit ses vieux ans :
Tous ces tableaux, rendus encor plus séduisants
Par l'air fallacieux dont l'Esprit d'imposture
Sait, pour mieux captiver, rehausser la peinture,
Satan les étalait, croyant charmer enfin
Un œil plus défiant que l'œil d'un Séraphin.
Même, sans le savoir, de ses ruses complices,
Rayonnants de jeunesse et nourris de délices,
Plusieurs fils de Jacob, Agabus, Ismaël,
Et neuf autres non moins connus en Israël,
Offraient à Miriam un splendide hyménée,
Et, sous l'impulsion d'une ardeur obstinée,
De la jeune recluse assiégeaient la faveur.
Or, non moins dangereux pour l'esprit de ferveur,
La nuit, d'autres assauts et de nouveaux mensonges
Attaquaient ce cœur vierge au sein même des songes.
Par l'amour de la chair et de la volupté,
Cœur aimant, cœur divin, tu fus alors tenté.
Tous les plaisirs impurs et leurs perfides charmes,
Astaroth menaçant et muni de ses armes,
La mollesse énervée et l'active impudeur
Qui déploie au grand jour sa joie et son ardeur,
Et l'horrible démon de la concupiscence
Qui là s'imaginait muni de sa puissance,
Dans le piége fatal crurent t'envelopper :
Non, non, tu fus vainqueur, et tu sus échapper
Aux embûches sans nombre autour de toi tendues.
Mais combien de soupirs, de larmes répandues
Attestaient hautement tes secrètes douleurs,
O Marie ! Et le Ciel, insensible à tes pleurs,
Sembla te délaisser dans ces heures d'angoisse :
Tant il veut qu'à ses yeux notre mérite croisse
Au profit du croyant ici-bas combattu !
Pour toi, fille d'Héli, fidèle à la vertu,

Inaccessible aux vœux de l'Archange rebelle,
Tu rendis ta victoire et plus grande et plus belle,
Et méritas l'honneur qui t'était destiné
De porter en ton sein Dieu le Fils incarné.
Qu'ici je me plairais à publier encore
Les vertus dont l'éclat de jour en jour décore
Celle qui participe aux desseins du Très-Haut!
Mais parmi ces vertus l'humilité prévaut,
Et je vois Miriam qui se trouble et s'afflige
De l'éloge où pourtant la vérité m'oblige.
Ah! les croyants sauront, sous les noms les plus doux,
La louer et, pieux, l'invoquer à genoux.
Or, ainsi précédé de sa brillante aurore,
Le grand jour s'annonçait, le jour qui pour éclore
Attendit si longtemps l'astre dont les splendeurs
Eclairent les concerts des neuf célestes chœurs.
A la Vierge fidèle, à l'arche toujours pure
Où le Verbe viendra prendre une autre nature,
Il faut auparavant donner un protecteur,
Joseph, l'humble Joseph fut par le Créateur
Choisi pour gardien de ce temple d'élite.
Digne aux yeux du Très-Haut du nom d'Israélite,
Ce juste descendait, ainsi que Miriam,
De David, de Jacob, et par eux d'Abraham.
Mais l'obscur charpentier, dans sa pauvre retraite
Et le recueillement d'une ferveur secrète,
Avait de ses aïeux comme oublié le nom,
Lui, le fils ignoré du sage Salomon,
L'héritier d'une race illustre sur la terre.
Le Ciel, en lui donnant, par un profond mystère,
Une épouse en Marie, un fils dans le Sauveur,
Daigna lui conférer la plus haute faveur.
Et le rendit plus grand que ses nobles ancêtres.
Les parents de Marie et les princes des prêtres,
Ayant vu douze Hébreux aspirer à sa main,
Et, s'ils ne s'aidaient pas d'un conseil plus qu'humain,

Craignant de refuser peut-être le plus digne,
Dans leur doute, au Seigneur demandèrent un signe.
Chacun des aspirants laissa donc devant Dieu •
Un bâton d'amandier planté dans le saint lieu;
Et, l'aurore venue, on découvre, ô merveille!
Parmi tous ces rameaux flétris ou morts la veille,
Un jeune arbre fleuri comme aux jours du printemps.
Joseph l'avait planté. Ces signes éclatants
Lui valurent la main de la jeune orpheline.
  Tandis qu'à Miriam la sagesse divine
Offrait et désignait l'artisan pour époux,
Elle, se rappelant et ses vœux et ses goûts,
Se refusait encore au nœud de l'hyménée;
Mais, vers le soir, un Ange, à sa vue étonnée,
Se présente, muni d'un message divin :
« Ne craignez pas, ô Vierge, Etoile du matin;
Car la belle vertu dont vous êtes jalouse,
Joseph va la chérir dans sa mystique épouse. »
Elle obéit, et l'Ange admire cet hymen
Que n'infectera pas le serpent de l'Eden. »
  Salut, sainte union de deux cœurs qui s'allient,
Non par ce frêle amour dont les charmes s'oublient,
Mais par cette amitié qui ne vieillit jamais,
Et qui, pour les élus et pour l'Ange, est un mets
Où comme en un festin la joie est rehaussée!
Qu'elle était belle à voir, la noble fiancée,
Lorsque avec confiance elle accepta l'époux,
Gardien généreux de ses vœux les plus doux,
Et que de leur hymen fut chanté le cantique!
  A Nazareth alors, dans la maison rustique
Où la fille des rois avait reçu le jour,
Ils retournent ensemble et fixent leur séjour.
Et là, fils de David, comme Sara fidèle,
Plus que Rachel aimable et plus pure et plus belle,
Prudente et surpassant la sage Rébecca,
Forte comme Judith qui jadis invoqua

Le Dieu par qui sa main délivra la patrie,
Plus chaste que Susanne, et comme Esther nourrie
De prière, d'amour et d'humble piété,
Ton épouse est ta gloire et ta félicité.
Et toi qu'on nommera l'appui du cœur perplexe,
Vierge, l'espoir de l'homme et l'honneur de ton sexe,
Timide et gracieuse ainsi que le ramier;
Toi dont la chevelure aux feuilles du palmier
Ressemble quand la brise en tes tresses se joue,
Et qui, par ton regard et l'émail de ta joue,
Nous rappelles l'aurore et son aspect charmant
Lorsque ses premiers feux dorent le firmament,
Tu fus, ô Miriam, une épouse modèle,
Et ton époux vécut cher aux soins de ton zèle.
Souvent, quand au foyer il revenait le soir,
Toi, le cœur palpitant, heureuse de le voir,
Tu volais, et le lin pressait son front humide.
Puis, versant aussitôt une eau tiède et limpide,
Tes blanches mains lavaient les pieds du saint vieillard;
Et, dans l'œuvre céleste ayant ainsi pris part,
Joseph avait tenu sa promesse sublime :
« Epouse chère et sainte, ô Vierge magnanime,
J'ai, dit-il, comme toi fait un vœu solennel :
Sois toujours à mes yeux le sceau de l'Eternel. »
Mais, ignorant le but du nouvel hyménée,
La promesse où Marie au Seigneur s'est donnée,
Et l'amour surhumain que Joseph, chaste époux,
Entretient dans son cœur avec un soin jaloux,
Satan, l'Ange du mal, qui, par orgueil, crut être
Du fort qu'il assaillit enfin devenu maître,
S'en alla sans tarder redire aux sombres bords
Le succès dont en vain s'honoraient ses efforts.
« Notre crainte par moi n'est plus qu'une chimère,
Dit-il, et du Messie elle n'est point la mère,
Celle qui nous parut si belle à l'horizon ;
Car d'un terrestre amour elle a bu le poison. »

Hérode, ce tyran dont l'inflexible histoire,
Sans égard désormais pour quelque ombre de gloire,
Ne redira le nom qu'en frémissant d'horreur,
Faisait encor régner parmi nous la terreur,
Et de meurtres nouveaux il flattait sa furie.
Alors vivait un prêtre appelé Zacharie,
Observateur fervent de la loi du Très-Haut,
Et sachant se garder sans blâme ni défaut.
Son épouse au Seigneur n'était pas moins docile;
Mais, tristes, ils voyaient leur union stérile,
Et de l'âge tous deux parcouraient le déclin.
Or un Ange, vêtu d'un blanc tissu de lin,
Apparut dans le temple au prêtre vénérable
Lorsqu'étant à remplir son office honorable,
Il offrait au Seigneur son encens et ses vœux.
A l'aspect imprévu du héraut lumineux,
D'un trouble intérieur et d'une auguste crainte
Le ministre du Ciel sentit son âme atteinte.
L'Ange dit : « Ne crains pas, tes souhaits sont comblés;
Tes vieux ans par un fils vont être consolés,
Et même pour plusieurs le jour de sa naissance
Doit être un jour de fête et de réjouissance.
Jean-Baptiste est le nom que vous lui donnerez,
Et déjà ses labeurs sont au Christ consacrés.
Il ne boira ni vin ni liqueur enivrante;
L'Esprit saint, par sa grâce intime et pénétrante,
Le fera tressaillir dès le sein maternel;
Puis, rappelant Jacob aux lois de l'Eternel,
Il viendra, dans l'esprit et la vertu d'Elie,
Publier des humains l'espérance accomplie.
— Comment, dit le vieillard au noble messager,
L'enfant qu'à mon amour tu fais envisager
Puisera-t-il la vie au sein de la vieillesse?
— Pourquoi, dit l'envoyé, douter de ma promesse?
Fils d'Aaron, je suis Gabriel, qui me tiens
Près de l'Etre incréé, prodigue de ses biens,

Et je t'ai par son ordre apporté ce message.
Mais tu seras muet, autre insigne présage,
Jusqu'au jour où, voyant ce cher fils nouveau né,
Tu béniras la main qni te l'aura donné ;
Et tel est, pour avoir donté de ce prodige,
L'unique châtiment que le Seigneur t'inflige. »
L'Ange dit et revint à son poste d'honneur.
  Or, son terme expiré, ce fut avec bonheur
Que Zacharie alla rejoindre son épouse.
Bientôt, d'avoir conçu pieusement jalonse,
Elisabeth se cache et s'écrie : « O transport !
D'nn opprobre à mon cœnr plus amer que la mort,
Seigneur, Dieu d'Israël, vous m'avez délivrée ! »
  Mais elle sonne enfin, l'heure qu'ont désirée
Tant de siécles pour nous jour par jour révolus,
Et tant de nations dont le régne n'est plus.
Gabriel, glorieux de son obéissance,
A travers l'infini vers la terre s'élance.
L'aube allait éclairer les cèdres du Carmel.
Le messager qui vient au nom de l'Eternel
Descend, prompt et semblable à l'étoile filante ;
Puis, dérobant aux yeux son aile étincelante,
Il entre à Nazareth comme un jenne inconnu
Qui d'nn pays lointain dans la ville est venu.
Suivons-le maintenant sous le toit de Marie.
Elle, à genoux selon sa coutume chérie,
Offrait au Ciel ses vœux et l'encens de son cœnr :
« Salut, pleine de grâce, ô toi que le Seigneur
Entre toutes bénit et choisit ponr son temple ! »
Il dit, et son regard l'admire et la contemple.
  Or cet humble salut du jenne pélerin,
Et ce front dont jamais ni pincean ni burin
N'exprimerait un seul des charmes qu'il étale,
Ont troublé tout à coup l'épouse virginale.
« Ne crains point, ponrsuit l'Ange ; ô Marie, en ce lieu
Je viens, moi Gabriel, de la part de ton Dieu.

Tu fus avant le monde, et la Toute-Puissance
Pour sauver les humains voulut ton assistance.
Vierge sainte, voici que ton sein concevra,
Et lorsqu'à sa naissance un fils te sourira,
Charmant comme une fleur dont s'ouvre le calice,
Et comme un arbre où vient l'abeille avec délice
De son miel le plus doux recueillir la saveur,
Qu'il soit nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur.
Il sera grand : Celui dont je suis l'interprète,
Le Dieu qui, te parant d'une beauté secrète,
T'a vue immaculée et digne de son choix,
L'appellera son Fils, héritier de ses droits.
Puis, recueillant les biens que le Seigneur lui donne,
Et portant de David le sceptre et la couronne,
Il régira Jacob, et son règne divin
Pour son peuple adoptif n'aura jamais de fin.
Tels étaient tes discours, bel Archange. Marie
Se souvient de ses vœux et, tremblante, s'écrie :
« Gabriel, le Très-Haut n'a-t-il point accepté
L'offrande de mon cœur et ma virginité ?
— Oui, mon Maître a reçu ton offrande sublime :
C'est pourquoi l'Esprit saint, qui par ma voix s'exprime,
Viendra, céleste époux, en toi se reposer ;
Et ce Dieu dont l'amour sut toujours t'embraser
Daignera de son ombre, abri de l'innocence,
Couvrir la Vierge auguste, arche de l'alliance.
Puis le fruit provenant de ton sein maternel,
Ton fils sera nommé le Fils de l'Eternel.
Or voilà qu'en Hébron, même dans sa vieillesse,
Ta parente, ô Marie, a, selon ma promesse,
Conçu naguère un fils qu'elle n'espérait plus,
Et pour elle six mois sont déjà révolus
Depuis qu'à son opprobre elle a vu Dieu sensible ;
Car au pouvoir suprême il n'est rien d'impossible.
Ainsi le Dieu qui rend, lorsqu'il l'a décrété,
Fécondes la vieillesse et la stérilité,

Par un mystère saint, saura te rendre mère,
Sans blesser ni ternir ta vertu qui t'est chère. »
Et Marie, humble encor, répond avec émoi :
« Servante du Seigneur, j'obéis à sa loi,
Et qu'en moi sa parole aujourd'hui s'accomplisse ! »
A ces mots, vers le trône où siége la Justice
Le messager d'amour retourne promptement.
Aussitôt un éclair remplit le firmament :
Tous les astres, frappés d'une alarme subite,
Semblent ne savoir plus s'ils sont dans leur orbite,
Et l'Eternel descend dans un nuage d'or
Dont les brillants reflets couronnent le Thabor.
Puis la Vierge, en extase et d'amour enivrée,
D'une ombre lumineuse apparaît entourée;
L'Esprit saint à son cœur s'est offert pour époux,
ET LE VERBE FAIT CHAIR HABITE PARMI NOUS.
Alors fut entendu comme un cri d'allégresse :
C'était un Séraphin, l'Ange de la promesse,
Qui, voyant ici-bas sa mission finir,
A ses frères lointains allait se réunir.
Et les célestes chœurs chantent : « Amour et gloire !
L'homme encore, ô Dieu bon, vit dans votre mémoire;
Et vous ne l'avez pas rejeté pour toujours.
Partez, Verbe adorable, et soyez le secours
Que tout un monde implore en sa détresse immense.
Soyez pour les humains le signe de clémence
Qui devait leur montrer la Justice et la Paix
S'embrassant, et pour eux prodiguant les bienfaits.
Rendez-leur cet espoir que ruina le crime.
Que de Dieu sur leurs fronts le sceau se réimprime !...
Mais quand de votre exil reviendrez-vous aux cieux
Pour y sécher les pleurs qu'il arrache à nos yeux ? »
Or Joseph du salut ignorait le mystère;
Et la Mère du Christ, exilé sur la terre,
Conservait avec soin le secret du Très-Haut,
Et dès lors en son cœur adorait le héraut

Dont le saint dévoûment la sauva la première.
  Un mois ou deux plus tard, sortant de sa chaumière,
Car le Ciel la dirige en son zèle empressé,
Elle part et traverse Issachar, Manassé,
Et les monts d'Ephraïm et ses riches campagnes,
Puis, entrant en Judée, arrive à ces montagnes
Où Zacharie attend le jour que notre Dieu
Naguère lui promit à l'autel du saint lieu.
C'était dans la saison, règne heureux de la rose.
« Que la paix du Seigneur sur ta tête repose!
Et béni soit le Dieu dont le regard ami
Calme l'affliction dont ton cœur a gémi! »
Tel fut, en arrivant au seuil de Zacharie,
A son illustre sœur le salut de Marie.
Elisabeth accourt, et son joyeux aspect
Se joint subitement au plus profond respect.
Elle a par l'Esprit saint pénétré le mystère
Qui, longtemps annoncé, s'effectue et s'opère,
Et le fils qu'elle porte au déclin de ses ans
A tressailli d'amour et de joie en ses flancs.
Par l'enfant qui venait régénérer le monde,
Le futur Précurseur de toute empreinte immonde,
Même avant sa naissance, avait été lavé,
Et bénissait ainsi le Dieu qui l'a sauvé.
  Mais, le cœur plein du feu dont s'inspirent les âmes:
« Oui, vous êtes bénie entre toutes les femmes,
Avec un saint transport s'écrie Elisabeth
Devant Celle qui fut promise aux fils de Seth,
Et béni soit aussi le fruit de vos entrailles;
Car, d'une autre Sion construisant les murailles,
Votre Fils va fonder ce royaume divin
Dont les temps dans leur cours ne verront pas la fin.
D'où me vient cet honneur dont je me sens indigne,
O du Seigneur mon Dieu Mère sainte et bénigne,
Que vous me visitiez dans mon humble séjour?
Sitôt que votre voix, messagère d'amour,

D'un salut bienveillant a frappé mes oreilles,
Mon fils, heureux d'avoir sa part dans ces merveilles,
D'allégresse a soudain dans mes flancs palpité.
Qu'elle est grande à mes yeux votre félicité!
Vous avez cru : le Ciel avec nous se rallie,
Et vous verrez bientôt sa promesse accomplie. »
Or Marie, en réponse, exprimant son bonheur :
« Glorifie, ô mon âme, et bénis le Seigneur!
Dans le Dieu mon salut j'ai trouvé mes délices,
Et toujours de mon cœur il aura les prémices.
Sur son humble servante il a jeté les yeux,
Et je vais enfanter le Roi qui règne aux cieux.
C'est pourquoi désormais, s'honorant de ma gloire
Dont chaque âge au suivant transmettra la mémoire,
Toutes les nations, dans un pieux accord,
Me diront Bienheureuse et béniront mon sort.
Quels prodiges sacrés, Seigneur, Dieu de puissance,
Vient d'opérer en moi votre munificence!
C'est lui, c'est le Seigneur dont le nom seul est saint;
Et ce nom d'âge en âge à l'homme qui le craint
Est un gage d'amour et de miséricorde,
La source des bienfaits que sa faveur accorde.
Il a, manifestant la force de son bras,
Confondu les pervers et puni les ingrats.
Son bras a renversé les puissants de leur siége;
Mais il exalte l'humble et l'arrache du piége
Où l'orgueil croit pouvoir le retenir sans fin.
Au pauvre qui n'a plus d'aliment pour sa faim,
Tendre père, il accourt prodiguer ses largesses.
Sa justice aux méchants enlève leurs richesses.
De sa miséricorde il s'est ressouvenu;
Car le don précieux par son peuple obtenu
Vient accomplir l'espoir qu'ont invoqué nos pères.
Nous allons voir sur nous briller des jours prospères,
Et du Dieu d'Abraham l'oracle est accompli. »
Vierge, ton chant n'a pas à redouter l'oubli.

Trois mois d'Elisabeth tu vécus la compagne.
Souvent, au point du jour, sortant dans la campagne,
Ensemble vous alliez prier sous un berceau,
Ou pleurer sur les bords d'un limpide ruisseau.
L'amour, non la tristesse, ouvrait vos yeux aux larmes.
Vous pensiez toutes deux, pensers remplis de charmes,
A ce Dieu de Jacob qui, sublime faveur!
Daigna choisir en vous une Mère au Sauveur,
Puis à l'Ange envoyé pour montrer à la Terre
La source où du croyant le cœur se désaltère.
Au temps où, dans son cours s'arrêtant sans effort,
L'astre, roi des saisons, des rivages du nord
Reprend vers le midi sa rapide carrière
Et semble nous bercer en des flots de lumière,
Elisabeth enfin, au comble de ses vœux,
Vit dormir dans ses bras l'enfant miraculeux
Qui fut à son époux annoncé par un Ange.
Or, à cette nouvelle aussi douce qu'étrange,
Parents, amis, voisins vinrent féliciter
Celle en qui le Seigneur avait fait éclater
Un trait inattendu de sa toute-puissance,
Et tous de ce cher fils bénissaient la naissance.
Marie avec respect le pressa sur son cœur:
« Je te salue, ô toi, cet Ange précurseur
Que l'Eternel jadis prédit par son Prophète. »
Quand du huitième jour vint la mystique fête,
Il fallut que l'enfant, précepte révéré,
Fût au Dieu du Sina par le sang consacré.
Or, pratique en usage et chère à la patrie,
On allait dès l'abord l'appeler Zacharie.
« Il aura de son père et les biens et le nom,
Et puisse-t-il encore hériter, disait-t-on,
De ces hautes vertus dont le prix et la gloire
Iront de notre frère honorer la mémoire!
— Non, dit Elisabeth avec vivacité,
Il sera nommé Jean. — Mais, dit la parenté,

Dans toute la famille on ne connaît personne
Appelé de ce nom dont le choix nous étonne. »
Puis, par signe, ils priaient le père de vouloir
Leur apprendre quel nom son fils devait avoir;
Et, surprise nouvelle, il écrit sur la cire:
« C'est sous le nom de Jean qu'il faut le circoncire. »
Or soudain la parole est rendue au vieillard;
Et lui, vers l'Eternel élevant son regard,
Reçoit de l'Esprit saint un rayon prophétique.
De sa pieuse extase écoutez le cantique :
« Béni soit le Seigneur et le Dieu d'Israël!
Il visite son peuple, et d'un pouvoir cruel
Il va le racheter par Celui qu'il envoie.
Du salut parmi nous le drapeau se déploie,
Et c'est de ta maison, David, son serviteur,
Que s'élève à nos yeux le signe rédempteur.
Dès le commencement, par la voix des Prophètes,
Ces promesses d'amour, le Seigneur les a faites.
« De la haine et du joug de tous vos ennemis
« Ma main vous sauvera, dit-il, je l'ai promis. »
Nos aïeux dans son Verbe ont mis leur confiance.
Il n'a pas oublié son antique alliance;
Car, selon qu'Abraham jadis en fut témoin,
Dieu jura que, de nous sa grâce prenant soin,
Par le don de lui-même il viendrait nous apprendre
A remplir les devoirs qui seuls peuvent nous rendre
Capables de marcher purs et saints devant lui.
Et toi, petit enfant qu'il me donne aujourd'hui,
Pour montrer à son peuple où le pardon s'accorde,
Tu seras l'envoyé de sa miséricorde.
Va donc, et, du Très-Haut préparant les chemins,
Vers l'astre du salut dirige les humains.
Il a du haut des cieux commencé sa carrière.
Il vient vous éclairer, prodigue de lumière,
Vous tous assis dans l'ombre et la nuit de la mort,
Et, pour aller à Dieu, vous servir de support. »

Ainsi dit Zacharie, et toutes ces merveilles
Des peuples d'alentour ont frappé les oreilles
Et laissé dans leur âme une sainte frayeur.
Puis recueillant ces faits dans le fond de leur cœur :
« Quel sera cet enfant pour qui se manifeste
Ce pouvoir signalé de la faveur céleste? »
Or Jean croissait en force et de corps et d'esprit,
Et, dès l'enfance même, au désert il apprit
A mériter l'honneur d'aller un jour répandre
Les prémices des biens qu'un Dieu venait nous rendre.
Mais après la moisson, quittant Elisabeth,
La Vierge regagna son toit de Nazareth,
Et sa maternité bientôt parut visible.
« Hélas! se dit Joseph plein d'un trouble indicible,
Croirai-je que, souillant le temple de son cœur,
La fille d'Israël soit d'un vil séducteur
Devenue, ô David, le jouet et la proie?
Loin de moi maintenant fuyez, repos et joie!
Cette infortune où va se nourrir ma douleur
Représente à mes yeux notre premier malheur.
La mère des humains s'éloigna de son guide,
Et, dupe des discours d'un ennemi perfide,
Perdit la paix du cœur, l'innocence et la foi.
Ainsi Marie absente a perdu loin de moi
L'honneur et la vertu dont je la crus jalouse.
Opprobre de Jacob, tu n'es plus mon épouse!
Tu mourras, infidèle!... Où suis-je? et qu'ai-je dit?
Dans mon égarement, n'aurais-je point maudit
Celle qui fut toujours mon bonheur et ma gloire?
Non, tu n'es point coupable, et je ne puis le croire.
Non, tu ne mourras point. Est-ce toi dont la main
Devait être si douce aux maux du genre humain,
La Vierge que le Christ allait avoir pour mère?
Mais qui m'en instruira? Puis une loi sévère
Ordonne qu'à la mort je te fasse livrer.
En cet affreux moment, Dieu, daignez m'inspirer. »

Il dit, et, dans le deuil dont son âme est remplie,
Il s'adresse au pouvoir que le malheur supplie.
La Vierge qui portait le Dieu qu'elle a conçu
Avait à son retour aisément aperçu
Du paisible artisan l'angoisse inopinée;
Et devant le Seigneur humblement prosternée :
« Que je souffre, dit-elle, en le voyant souffrir,
Cet époux que je dois honorer et chérir!
Calme, Dieu de Jacob, la douleur qui l'oppresse.
Et verras-tu ton Fils, l'Auteur de la sagesse,
Apparaître anx regards du vieillard vertuenx
Comme le fruit souillé d'un forfait monstrueux?
Qu'à Joseph du salut le secret se révèle!
Cienx, parlez : ce n'est point à moi, simple mortelle,
D'exposer, même à lui, le mystére sacré. »
Or Joseph, par l'amour et l'honneur inspiré,
Avait armé son cœur d'un conrage sublime :
« Non, tu ne seras point de la honte du crime
Chargée, ô mon épouse, aux regards de la loi.
Mais, comme il est prescrit, je ne puis avec toi
Habiter désormais cette antique demeure.
J'irai pleurer au loin et gémir jusqu'à l'heure
Où la mort, favorable au dernier de mes vœux,
M'onvrira le séjour où dorment mes aïeux.
Adieu, logis modeste habité de Marie,
Amis, proches, parents, vous, champs de la patrie!
Je ne vous verrai plus : je mourrai loin de vous.
Et toi que j'aime encor, qu'il m'aurait été doux
D'achever près de toi ma pénible carrière,
De penser que ta main fermerait ma panpiére!
O ma compagne, adieu; je ne t'accuse plus.
Que le Dieu d'Israël au temple des élus
Te reçoive et t'accorde une part de sa gloire!
Et puisse l'avenir vénérer ta mémoire! »
Il dit, et cependant, snr nos bords de retour,
La nuit par sa fraîcheur calmait les feux du jonr

Et berçait les humains dans l'oubli de leurs peines:
Avec l'affliction qui, semblable à des chaînes,
Le harasse, l'étreint et le force à porter
Le poids d'un souvenir qu'il voudrait rejeter,
Joseph enfin s'endort, et voici qu'en un songe,
Non de ceux que produit l'ouvrier du mensonge,
Mais tel que les croyants en avaient autrefois
Lorsqu'ainsi du Seigneur ils entendaient la voix,
Il a vu tout à coup dans l'asile modeste
Descendre un messager de l'empire céleste.
« L'Eternel, lui dit l'Ange, est touché de tes pleurs.
Je t'apporte aujourd'hui le prix de tes douleurs
Et de tous ces combats qui, signalant ton zèle,
T'ont mérité qu'un Dieu vive sous ta tutelle.
Joseph, fils de David, ô modèle de foi,
Ecoute : ne crains point de garder avec toi
La Vierge dont les flancs ont conçu par miracle,
Celle que l'Esprit saint choisit pour tabernacle;
Car le fruit précieux qu'elle porte est de lui.
Quand cet astre naissant à tes yeux aura lui,
Jésus sera son nom; son éclat salutaire
Des ombres de l'erreur délivrera la terre.
Par lui vont s'accomplir les oracles divins :
C'est l'Enfant dont l'Hébreu, pour changer ses destins,
A toujours invoqué la venue et la fête;
Ce Roi, ce Fondateur qui, selon le Prophète,
Viendrait de la Justice apaiser le courroux,
Et qui, nommé dès lors Dieu vivant parmi nous,
D'une vierge sans tache ici-bas devait naître
Et la rendre plus pure aux yeux de notre Maître.
Or ce gage de paix, nous en sommes témoins,
Le Seigneur, dès ce jour, le confie à tes soins. »
Et Joseph s'éveillant avec transport s'écrie :
« Grâce à vous, ô mon Dieu, mon angoisse est guérie!
Vous m'avez confié le Fils de votre amour,
Et vous m'avez fait voir digne de votre cour

Celle qu'en mon erreur j'ai naguère accusée,
Surpassant du matin la limpide rosée,
Plus belle à mes regards que l'astre d'Orient
Ou que le Séraphin devant vous souriant.
Oni, je le jure ici, du fils et de la mère
Je serai le support et l'ange tutélaire,
Heureux, trois fois heureux que la main dn Seigneur
Daigne me conférer tant de grâce et d'honneur! »
Il dit. Avec respect il garda sa compagne.
  Zabulon cependant voit sa belle campagne,
Pour reprendre le denil, se dépouiller des fleurs,
Et l'arbre du vallon comme verser des pleurs
Sur son feuillage en proie au souffle de l'automne.
Le Thabor ceint bientôt sa brumeuse couronne,
Et l'hiver, du Liban descendant à grands pas,
Se prépare à semer la neige et les frimas.
  Or, de Rome en ces jours devenu le domaine,
Le monde entier soumis voyait l'aigle romaine,
Fière, de toutes parts en garder les abords.
L'Orient, épuisé par ses propres efforts,
Comme dans un filet durable et sans issue,
N'osait plus invoquer la liberté déçue.
Au nord tremblait le Scythe au fond de ses marais.
La Gaule à l'occident avait vu ses forêts
Par les soldats romains et leurs feux envahies
L'Ebre n'espérait plus en ses forces trahies.
Carthage subjuguée attendait vainement
Qu'un second Annibal, contre Rome s'armant,
Du fer des Scipions vînt venger la patrie
Et ranimer chez elle une gloire flétrie.
Les peuples des climats où le Nil va chercher
Les eaux qui sur l'Egypte accourent s'épancher,
L'Indou qui sur ses bords redoute l'esclavage,
Les Sères qui de l'anbe occupent le rivage,
Le Breton, fils des mers, et l'inculte Germain
Venaient, chargés de dons et l'olive à la main,

Des chefs du grand empire implorer l'alliance.
Juda n'était qu'un nom qui n'a plus de puissance,
Et nos peuples vaincus voyaient le peuple-roi
D'un tribun couronné leur imposer la loi.
Auguste, heureux vainqueur d'Antoine et de Lépide,
Depuis qu'une fortune étonnante et rapide
Lui permit de régler le sort du genre humain,
Faisait fleurir les arts et la paix sous sa main.
Le sang ne coulait plus, et l'on voyait la terre
Réparer à loisir les malheurs de la guerre.
Le temple de Janus à Rome était fermé;
Puis, d'un espoir transmis dès longtemps animé,
L'homme d'un nouvel âge entrevoyait l'aurore
Qui pour tout l'univers allait bientôt éclore;
Et les cœurs, occupés de ce pressentiment,
Attendaient d'heure en heure un grand événement.
  Or, du monde conquis se voyant seul le maître,
Auguste en ces jours-là désira de connaître
Tous ceux qui sous son joug avaient le cou plié.
Un édit général fut par lui publié,
Portant que sans retard les sujets de l'empire,
Hommes, femmes, enfants, iraient se faire inscrire
Aux lieux où leur famille avait eu son berceau.
Ainsi César flattait par un moyen nouveau
L'orgueil ambitieux de son âme enivrée ;
Mais Dieu, dans sa science inscrutable et sacrée,
Pour le salut de tous, sans effort, à ses fins
De l'altier potentat conduisait les desseins.
  Bethléhem-Ephrata, suivant la prophétie,
Devait au temps fixé voir naître le Messie.
Or Marie, au milieu d'une rude saison,
Ne pensait nullement à quitter sa maison.
L'édit impérial bientôt va la conduire
Où l'Astre bienvenu doit commencer à luire.
Jadis à Bethléhem David reçut le jour,
Et les deux gardiens du mystère d'amour

De ce roi vénéré tiraient leur origine.
Ainsi, noble Joseph, et toi, Vierge divine,
D'un prince de ce monde exécutant les lois,
Et tandis qu'avec vous est l'Arbitre des rois,
Vous allez sans vous plaindre où le devoir vous mène.
Honneur à toi surtout qui, soumise et sereine,
Des frimas irrités vas braver la rigueur!
Ils partent, et voilà que, brillant de vigueur,
L'Ange des pèlerins les précède et les guide.
L'âne de Galilée, au pied sûr et rapide,
Porte Celle qui doit illustrer Israël.
« Voyez, dit en marchant l'aimable Raphaël,
Admirez les desseins que le Seigneur prépare :
Le Christ, comme jadis un Voyant le déclare,
Naîtra dans Bethléhem, berceau de ses aïeux.
Jéhovah, remuant et la terre et les cieux,
Par un prince idolâtre aujourd'hui vous oblige
A vous rendre au lieu même où l'Enfant du prodige
Accomplit en naissant les décrets du passé. »
Or un soir à leurs yeux, tel que le nid fixé
Aux rameaux entr'ouverts de la blanche aubépine,
Bethléhem apparut au flanc de la colline.
« Voici le but, dit l'Ange, où s'adressent vos vœux,
Et moi je vais me joindre à ces Esprits heureux
Qui viennent, empressés, comme vous reconnaître
Et saluer leur Roi dans le Dieu qui va naître.
Ainsi consolez-vous, époux chers au Très-Haut,
Même dans la détresse où vous serez bientôt
Pour le Ciel un spectacle affligeant à décrire;
Car c'est d'abord à vous que le Christ va sourire. »
Voilà dans la cité le couple voyageur.
L'hiver était alors dans toute sa rigueur.
La nuit approche : il faut dans une hôtellerie
Chercher en toute hâte un gîte pour Marie.
Or le pauvre ouvrier, de vingt rois descendu,
Parmi les artisans se trouve confondu;

Et ne connaissant pas quelle gloire nouvelle
Joseph, cet inconnu, vient apporter pour elle,
Bethléhem le repousse et l'outrage aujourd'hui.
Que d'autres étrangers, moins illustres que lui,
Etalent dans l'hôtel leur superbe opnlence !
D'un refus inhumain dirai-je l'insolence?
« Allez, retirez-vous et cherchez autre part,
Femme du peuple, et toi, présomptueux vieillard,
Un refuge en rapport avec votre misère.
Partez, faudra-t-il vous?... » Ainsi, d'un ton sévère,
Par l'hôte sont chassés les deux époux tremblants.
Transis, les yeux en pleurs, ils s'en vont à pas lents
De leurs concitoyens implorer un asile.
Vous qui servez le Dieu que la Clémence exile,
Anges de l'Eternel, que ne préparez-vous
Un palais où son Fils puisse naître pour nous?
Non, non, le Rédempteur naîtra dans la détresse,
Ainsi du Seignenr Dieu l'ordonne la sagesse.
En vain les deux rebuts d'nn peuple inattendri
A l'indigent comme eux demandent un abri :
Le pauvre bien souvent, à soi-même contraire,
Avide de pitié, la refuse à son frère.
Aux palais où se donne un festin continu
En vain s'adresse encor le couple méconnu.
Et pourtant, oh ! combien elle est belle et touchante
Cette hnmble jeune femme à la tête penchante,
Cette mère d'un Dieu qui va de seuil en seuil
Pour son enfant à naître implorer un accueil !
Il est nuit, le vent souffle et mugit dans l'espace,
Et peut-être bientôt la neige qn'il entasse
Va des saints affligés devenir lo tombeau.
Au sud de Bethléhem, vers *la tour du Troupeau*,
Un rocher s'offre à l'œil, creusé par la nature.
C'est là qu'est une grotte où, contre la froidure,
La fraicheur du printemps on les feux de l'été,
Le berger quelquefois veille ou dort abrité.

Accessible aux troupeaux, sa voûte les protége
Quand l'orage vomit ou la pluie ou la neige.
Par Joseph soutenue et marchant au hasard,
La royale affligée aperçoit à l'écart
Le gîte que du Ciel la justice profonde
A choisi dès longtemps pour le Maître du monde.
« Joseph, ne vois-tu pas, dit-elle, ce rocher?
Notre angoisse, nos pleurs, nos vœux n'ont pu toucher
Les cruels habitants du pays de nos pères :
On nous a méconnus; mais ici nos misères
Vont chez les animaux exciter la pitié.
Entrons et rendons grâce à Dieu dont l'amitié
Dans cette humble retraite a daigné nous conduire.
De Jacob notre aïeul l'astre ici va nous luire. »
Ils entrent épuisés. Une faible lueur,
L'insecte lumineux aimé du voyageur,
Leur laisse apercevoir, dans ce réduit sauvage,
Deux pauvres animaux qui redoutent l'orage,
Un poteau chancelant et de nœuds hérissé,
Une crèche en ruine et du chaume entassé.
Or, quand la nuit arrive au milieu de sa course,
Il s'élève en dehors un vent glacé de l'Ourse ;
Les nuages au sud roulent rapidement,
Et l'on dirait qu'au loin le vaste firmament
De toutes ses splendeurs se revêt avec joie.
Puis, autour du rocher, des animaux de proie,
Chacals, loups et lions, sortis de leurs déserts,
De leurs cris furieux, qui déchirent les airs,
Fatiguent les échos des monts et des collines.
Mais un Ange, agitant ses ailes purpurines,
Et défendant de l'œil aux monstres d'approcher,
Sur nos deux pèlerins veille au haut du rocher.
Joseph et son épouse, à genoux sur le chaume,
Au prochain fondateur d'un immense royaume
Se hâtent d'adresser des vœux simples et purs :
« Parais, soleil d'amour; et ces voiles obscurs

Qui cachent aux mortels la lumière et la grâce,
Que ton char les déchire, alors que dans l'espace,
Rapide, étincelant, on le verra rouler!
O toi qui jusqu'à nous daignes te ravaler,
Viens, ô guerrier sauveur, arme-toi de ton glaive. »
Ils priaient..... mais quel signe à l'horizon se lève?
C'est la Vierge étoilée, et, brillant et serein,
L'astre cher aux moissons apparaît sur son sein.
Considérons encor la Vierge de l'étable :
Spectacle ravissant! prodige inénarrable!
Un enfant lui sourit, tel que l'homme jamais
N'en saurait pour le cœur décrire les attraits.
L'épouse du Très-Haut, vierge pure et féconde,
Sans douleur, sans effort, pour le salut du monde,
L'a, dans le creux d'un roc, sur le chaume enfanté.
C'est le Fils d'Elohim. De toute éternité,
Il fut, et tous les cieux le proclament leur Maître,
La source où des élus se puise le bien-être.
Il créa tout, et rien ne fut créé sans lui.
C'est l'égal du Seigneur, le Dieu fort. Aujourd'hui,
Repoussé de son peuple, il naît dans la détresse;
Et pour vaincre et briser le bras qui nous oppresse,
De l'opprobre ici-bas il suivra le chemin.
Mais, ayant satisfait le vœu du genre humain,
Il reviendra, vainqueur, dans cet empire auguste
Que son pouvoir d'avance a fondé pour le juste;
Et dans ton temple saint, ô céleste cité,
Il rentrera, suivi du croyant racheté,
Pour recueillir l'amour des hommes et des Anges.
Maintenant, par sa Mère enveloppé de langes
Et couché sur la paille, il commence à souffrir,
Et bientôt sur la croix nous le verrons mourir.
Le ciel au même instant sur ses pôles s'agite,
Et le grand Michaël part et se précipite.
Il s'élance d'abord vers ces soleils fixés
Parmi de moindres corps autour d'eux espacés,

Et, de là descendant de planète en planète,
Du Fils de Dieu fait homme il annonce la fête.
Le sillon lumineux qu'il trace dans son vol
De la terre soudain semble émouvoir le sol,
Et l'Enfer, du chaos pénétrant la barrière,
A lui-même entrevu l'insolite lumière.
Or il faut que Marie en son fils premier né
Adore le Sauveur que Dieu nous a donné.
Voyez-la, retenant ses transports d'allégresse,
Invoquer l'objet saint que chérit sa tendresse :
De quel nom t'appeler, enfant si gracieux?
Mortel? Mais, ô prodige ! un choix mystérienx
Ne te donna-t-il point une vierge pour mère?
Un Dieu? Mais je te vois naissant dans la misère
Et d'nn corps pour souffrir comme nous revêtu.
Enfant miraculeux, réponds-moi, quel es-tu?
Dois-je t'offrir l'encens le plus donx, le plus rare?
Faut-il à te nourrir que mon sein se prépare?
T'offrirai-je mon lait, cher Fils, sans t'offenser?
Comme mère, en mes bras pourrai-je te presser?
Bénirai-je ton nom le front dans la poussière?
Contraste merveilleux ! l'Auteur de la lumière,
Le Prince dont le trône a le ciel pour appui,
Pauvre et déjà souffrant, vient de naître anjourd'hui.
O vons qni l'entouriez, éblonis de sa gloire,
Anges, venez à lui... mais pourrez-vous le croire?
De votre Souverain cet antre est le séjour;
Un antre est son palais, des bêtes sont sa cour.
O toi, mon Créatenr, mon salut, ma richesse,
Daigne accepter les vœux qne mon amonr t'adresse. »
Ainsi pria Marie, et Joseph à genoux :
« O Dieu qui viens, dit-il, résider parmi nous,
M'est-il aussi donné de t'offrir mes hommages?
O bonheur! je l'ai vu, le Désiré des âges!
Joseph, m'ont dit les Cieux, sois un père pour lui.
Ah! si j'oublie un jour la gloire qui m'a lui,

Soudain puissé-je avoir la main droite arrachée !
Et que dès ce moment ma langue desséchée
A l'appel de mon cœur ne réponde jamais !
Salut, Fils du Très-Haut, astre qui nons promets
De semer dans ton cours les rayons de la grâce. »
Cependant, revenu des bornes de l'espace,
L'archange Michaël s'élançait de nouveau ;
Il allait adorer un enfant au berceau.
Mais il était snivi de ses chères phalanges ;
Leurs cantiques de joie et leurs cris de louanges,
Accords mélodienx par mille échos redits,
De sphère en sphère au loin semblaient être applaudis.
Voyez-les, dans l'étable empressés de paraître,
Adorer hnmblement le Dieu qui vient de naître,
Et cet hymne célèbre est par eux entonné :
« Bel Enfant qui pour roi nous fus prédestiné,
Ici nons te jurons amonr, obéissance ;
Tu nous verras toujours adorer ta puissance.
Gloire dans les hauts lieux an Dieu de majesté !
Paix dans ce monde aux cœurs de bonne volonté !
Sois loué, sois béni ; que la terre t'adore,
Et qne tont hymne au ciel te glorifie encore !
A canse de ta gloire, honneur, grâces à toi,
O Pére tout pnissant, ô Dien, céleste Roi !
Et toi, son Fils unique, ô Verbe, Agneau sans tache,
Prends pitié des humains ; qne ton sang les arrache
Dn gouffre où leurs forfaits les ont ensevelis !
Qne par toi, Dieu sauveur, leurs vœux soient accomplis !
Car, uni par essence au Seigneur, Dien le Pére,
Ainsi qu'à l'Esprit saint dont l'œuvre ici s'opère,
Tu nous montres en toi Celui qu'avec amour
L'nnivers reconnaît pour sa vie et son jonr. »
Mais ayant au Messie offert son témoignage,
Avant d'aller encore ailleurs leur rendre hommage,
Dans l'ombre à des pasteurs la milice apparaît.
Son chef va révéler le sublime secret.

Les pasteurs, éblouis de ce brillant spectacle,
Et du Dieu d'Israël attendant un oracle,
Contemplent en tremblant le divin messager.
« Ne craignez pas, dit-il : c'est au simple berger
Que, selon ses desseins, la Sagesse éternelle
Annonce du salut la première nouvelle.
Peuples, consolez-vous, un Sauveur vous est né :
C'est le Christ, c'est un Dieu par amour incarné.
De David son aïeul la cité l'a vu naître.
Vous pourrez, à ce signe, adorer votre Maître :
Vous connaissez la grotte où pasteurs et troupeaux,
Quand le jour est brûlant, vont chercher le repos,
Et jouir jusqu'au soir d'une ombre douce et fraîche?
C'est là. Vous trouverez un enfant dans la crèche
Et dormant sur la paille entre deux animaux :
Fils d'Adam, c'est celui, qui vient guérir vos maux. »
Il dit; et vers le ciel tous les chœurs angéliques
Remontent, se berçant au son de leurs cantiques.
Les bergers d'Ephrata s'entredirent alors :
« Quel spectacle inouï! quels célestes accords!
Allons à Bethléhem, et voyons ce miracle
Qu'aujourd'hui nous annonce un infaillible oracle.
Allons le saluer, cet astre dont le cours,
Après des jours de deuil, annonce d'heureux jours. »
Ils vinrent donc en hâte; et, dans l'étable sainte,
La Vierge dont le front porte une auguste empreinte,
Joseph que le Seigneur a choisi pour garder
Le trésor qu'à ce monde il daigne concéder,
Et l'Enfant que jadis nous montra le Prophète,
Se creusant dans un roc un abri pour sa tête,
Adorable tableau ! s'offrirent à leurs yeux :
« Dieu qui daignes venir séjourner en ces lieux,
Enfant, réveille-toi, souris à nos offrandes;
Accepte cet agneau couronné de guirlandes,
Ces colombes, ces fruits, notre hommage et nos cœurs. »
Et leurs mains au pilier suspendent quelques fleurs

Qu'au penchant du coteau les frimas ont vu naître,
Et des fruits conservés dans leur hutte champêtre;
Puis, tombant à genoux autour de l'Enfant-Dieu,
Ils empruntent un hymne aux harpes du saint lieu,
Et, bénissant leur Roi sommeillant sur sa couche,
Ils laissent leurs transports s'exhaler de leur bouche:
« O Sagesse éternelle, ô fille du Très-Haut,
Qui dans tous les climats vous montrez son héraut;
Vous qui disposez tout avec douceur et force,
Vous au cœur vertueux sainte et puissante amorce,
Venez de la prudence enseigner le chemin,
Venez y diriger les pas du genre humain.
« O vous qui face à face avez daigné, Grand Etre,
Dans les feux du buisson à Moïse apparaître;
Vous l'adorable auteur des lois du Sinaï,
Venez, chef d'Israël, venez, Adonaï,
Et pour nous délivrer hâtez-vous de l'étendre,
Ce bras que nous n'avons jamais cessé d'attendre.
« O de tout l'univers étendard glorieux,
Vous dont l'aspect rendra les rois silencieux,
Rejeton de Jessé que le Ciel ressuscite
Et que la race humaine à fleurir sollicite,
Envoyé du Seigneur, descendez ici-bas;
Venez, protégez-nous; venez, ne tardez pas.
« O clef qui de nos maux nous annoncez le terme,
Car, lorsque vous ouvrez, aucune main ne ferme,
Et qui seule, en fermant, pouvez encore ouvrir,
O sceptre de Jacob, venez nous secourir.
Vous nous voyez plongés au sein d'ombres funèbres;
Ouvrez, clef de David, la prison des ténèbres.
« O consolante aurore, immuable clarté
Qui brillez dans le temps et dans l'éternité,
Levez-vous, montrez-vous, ô Soleil de justice,
Et semez ces rayons de lumière propice,
Ces bienfaits implorés de tous ceux que le sort
Retient de toutes parts dans l'ombre de la mort.

« O Roi des nations, Dieu saint, Dieu tutélaire,
Auteur d'un nouveau temple et sa pierre angulaire,
Qui réconciliez deux peuples ennemis,
Et les rendez ensemble à votre loi soumis,
Paraissez et sauvez votre plus cher ouvrage,
L'homme qu'il vous a plu de faire à votre image.
« O Prince, notre Roi, notre Législateur,
Dieu fait homme pour nous, aimable Bienfaiteur
Dont la terre jamais n'a perdu l'espérance,
O vous d'un meilleur sort infaillible assurance,
A nos regards enfin vous vous êtes montré.
Salut, ô cher Enfant si longtemps désiré !
Amour à notre Dieu qui daigne nous sourire
Et qui vient parmi nous restaurer son empire ! »
Ils chantaient, et, semblable au vermeil Orient,
L'Enfant au front serein s'éveille en souriant.
Il arrête sur eux un regard débonnaire,
Et dans le pauvre et l'humble il reconnaît un frère.
Les pasteurs, revenant auprès de leurs troupeaux,
Font part de leur bonheur au peuple des hameaux,
Et l'on dit : « Du passé les temps heureux reviennent,
Puisqu'avec les humains les Anges s'entretiennent ;
La nuit même en splendeur a surpassé le jour,
Et le courroux céleste a fait place à l'amour.
Seigneur, Dieu de Jacob, couronne ton ouvrage :
De ton peuple asservi daigne venger l'outrage.
Que la bonne nouvelle aille se propager ! »
Or, du Dieu tout puissant spécial messager,
Gabriel, vers les lieux où, nourri d'espérance,
Le juste d'heure en heure attend sa délivrance,
Dirigeait sans effort son vol et ses regards ;
Et bientôt, de l'Enfer effleurant les remparts,
Il parut au milieu d'une foule étonnée.
« Ah ! saluez, dit-il, bénissez la journée
Où l'Astre d'Israël apparait aux vivants.
Nous avons, ô transports ! ô tableaux émouvants !

Dans une pauvre étable adoré le Messie ;
Et, souffrant dans sa chair de froidure transie,
Il commence à porter le jong de la donleur.
Mais de son dévoûment vous saurez la valeur
Quand sa mort scellera le nonvel Evangile.
Justes, vous le verrez visiter votre asile ;
Son aspect imprévu confondra les Enfers,
Et son pied brisera ces portes et vos fers. »
Or Eve s'avançant et prenant la parole :
« Ta venue en ces lieux nous charme et nous console.
Quel est, ô Gabriel, le sein qui l'a porté ?
Et par qui cet enfant sera-t-il allaité ?
— Eve, te souviens-tu qu'au jardin des délices, ·
Lorsque, dit l'envoyé, de cruels artifices
Te ravirent la foi, l'innocence et l'amour,
Un Dieu juste et clément t'annonça le grand jour
Où la femme vaincrait l'auteur de ta ruine ?
C'est elle : elle a paru, cette femme divine.
Son Fils contre l'Enfer pour elle combattra,
Et du serpent maudit le pouvoir périra.
Elle, la femme forte, on l'appelle Marie. »
Il dit, et notre mère avec transport s'écrie :
« Ma fille, qu'il m'est doux de te nommer ainsi !
Toi par qui l'Eternel est pour nous adouci,
Combien entre nous deux je vois de différence !
Moi, sonrce de malheurs ; toi, source d'espérance.
Je suis, selon la chair, la mère des humains,
Et toi, selon l'esprit, mère de tous les saints,
Tu te formes d'élus une grande famille ;
De la foi sur ton front à jamais le scean brillo.
La désobéissance en mon être a laissé
Le trait pernicieux dont mon cœur fut blessé.
Moi, j'appelais la mort ; par toi, Vierge clémente,
D'nn pain suave au cœur la terre s'alimente.
Humble, tu réjouis les cieux ; et mon orgneil,
O douleur ! y porta la tristesse et le deuil.

J'ai goûté de Satan l'amorce empoisonnée,
Et toi, du Seigneur Dieu l'épouse fortunée,
Joyeuse et de l'Enfer affrontant le pouvoir,
Tu vois grâces et dons sur ta tête pleuvoir.
Mon crime au genre humain jadis ferma ces portes
Que ton Fils, entouré de brillantes escortes,
A ses adorateurs doit ouvrir de nouveau.
Par toi revit la grâce, et je fus son tombeau.
Enfin le monde entier par moi s'est vu maudire,
Et par toi le Seigneur a daigné lui sourire.
Sois bénie en ce jour et dans l'éternité,
Vierge qui, traversant un sentier infecté,
Parus aux Chérubins plus pure que l'aurore,
Et sus plaire à ce Dieu dont le regard t'honore!
De mes nombreux enfants, ma fille, souviens-toi :
Daigne les ramener au chemin de la foi. »
Eve déplore ainsi son erreur criminelle,
Et l'Archange revole où son devoir l'appelle :
« O vous tous, dit Adam, que ma faute a perdus,
Ranimez votre espoir : ils vous seront rendus,
Tous ces droits précieux dont vous priva le crime.
Les cieux seront ouverts; mais à ce Dieu victime
Qui, daignant s'abaisser, s'est incarné pour nous,
Et promet que son bras briserait ces verrous,
Offrons ici les vœux de la reconnaissanco,
Et sachons le bénir dans son humble naissance.
Puis, si nos yeux encore ont à verser des pleurs,
Que ce soient ces travaux et surtout ces douleurs
Qui, durant son exil, vont le suivre en sa course,
Dont l'aspect en féconde et nourrisse la source. »
Or ces Anges pour qui haïr est un besoin
S'agitent dans leur gouffre, émus d'un autre soin.
Ils ont de Michaël entrevu le passage,
Lorsque de globe en globe il portait son message;
Puis l'un d'eux, se glissant parmi les Séraphins,
Avait ouï leur joie et leurs concerts divins,

Et vu tous les honneurs et la gloire sacrée
Dont le Christ en naissant eut sa crèche entourée.
Et lorsque Gabriel franchissait le chaos,
Dans ses yeux ils avaient, les monstres infernaux,
Du prodige opéré dont leur haine s'indigne
Cru voir distinctement la nouvelle et le signe.
Ils menacent de l'œil leur antique séjour,
Et leur bouche maudit le Dieu qui de sa cour
Les bannit aux enfers sans lueur d'espérance.
Or Lucifer soudain de son trône s'élance
Et convoque à grands cris le conseil ténébreux.
  L'espion, revenu du pays des Hébreux,
Vient, s'annonce et déclare aux princes qui l'écoutent
Avoir vu l'ennemi que leurs craintes redoutent :
« Des Anges en grand nombre à genoux l'adoraient,
Et non loin des bergers déjà se préparaient
A porter leurs présents et leurs vœux au Messie.
C'est lui dont autrefois s'émut la prophétie.
Mais si l'Ange empressé ne l'eût pas reconnu
Pour le Verbe éternel sur la terre venu,
Dans l'affreux dénûment où je l'ai vu paraître,
De ses titres divins j'aurais douté peut-être.
— N'importe, dit alors Béelzébub, c'est lui !
Jadis notre vainqueur, il descend aujourd'hui
Et prétend, hors des cieux, poursuivre sa victoire.
Chefs, tremblez ! ou plutôt, si vous voulez m'en croire,
Allons dès ce moment au berceau l'étouffer :
De nos desseins plus tard il pourrait triompher. »
C'est ainsi que s'énonce un des chefs de l'empire,
Et dans tous les regards la menace respire.
Tous à l'œuvre de mort veulent prêter la main,
Et déjà de la terre ils cherchent le chemin.
  Mais le prince des chefs médite en sa pensée
L'avenir, le présent et l'histoire passée,
Et d'un œil scrutateur il sonde le péril.
Alors à l'espion : « Quels étaient donc, dit-il,

Ceux qui de cet enfant partageaient la détresse?
— Une femme, un vieillard, d'une égale tendresse,
Le serraient sur leur cœur et l'entouraient de soins.
De ces faits merveilleux c'étaient les senls témoins,
Et tous deux l'appelaient leur plus chère espérance.
— Il suffit : vaine crainte et trompeuse apparence!
Ce n'est pas, compagnons, cet antique ennemi
Qui de notre pouvoir n'est vainqueur qu'à demi.
Notre rival futur d'une vierge doit naître;
A ce signe assuré nous saurons le connaître,
Et l'enfant de l'étable est le fruit de l'hymen.
Ainsi rassurez-vous. La victoire d'Eden
Qui, jusque dans ce puits de soufre et de bitume,
A d'un exil cruel tempéré l'amertume,
Et qui, portant là-haut la stupenr et le deuil,
D'un espoir de vengeance a flatté notre orgueil,
Dans ses fruits glorieux est encore vivace,
Et pour le Ciel survit ainsi qu'nne menace.
L'Ange l'a, nons dit-on, d'hommages entouré
Et même reconnu pour le Christ désiré.
Mais, il vous en souvient, de semblables merveilles
Ont, fatignant nos yenx, assonrdi nos oreilles.
Rappelez tous ces faits, prestiges éclatants,
Qui jadis d'Isaac et dans ces derniers temps
Du fils de Zacharie ont fait la renommée.
En vain donc, par espoir et promesses charmée,
La Terre attend le Dieu qui devait l'affranchir
Du joug où nous voyons tous ses peuples fléchir.
Comme il peut arriver qu'il s'aventure encore,
Puisque chacun de nous en soi-même l'abhorre,
Par des soins vigilants il nous faut prévenir
Le succès que sur nous il voudrait obtenir.
Et quant à cet enfant né parmi les miracles,
Sans être le Sauveur, peut-être que d'obstacles
Il pourrait entraver le cours de nos desseins!
Qu'il périsse! Employons le fer des assassins

Qui servent le tyran, vil esclave de Rome.
Que nous importe à nous le sang versé d'un homme!
Et tombe comme lui sous le tranchant du fer
Quiconque ose braver le puissant Lucifer! »
Il dit. Les habitants de ces cruels rivages,
Par des chants furibonds et des hourras sauvages,
De l'orateur terrible acclament le discours :
Tels sont les cris affreux des lions et des ours.
Sur le Verbe divin qui par amour s'incarne
C'est ainsi que l'Enfer avec fureur s'acharne,
Et contre le Messie, à peine encor naissant,[1]
Se lève parmi nous un glaive menaçant.
Mais Joseph, au milieu des transports de son âme,
N'avait pas oublié le devoir que réclame
De tout loyal sujet l'ordre du souverain.
Voyez à Bethléhem le royal pélerin
Inscrire avec son nom le doux nom de Marie.
Or cet Enfant qui vient illustrer sa patrie,
Cet Enfant qui commande aux plus fiers potentats
Et compte tous les cieux dans ses vastes états,
Sera-t-il d'un mortel déclaré tributaire?
Oui, son Père le veût, puisqu'il vient sur la terre
Pour apprendre aux humains à remplir leur devoir
Envers Dieu, leur pays, les lois et le pouvoir.
Ainsi le Fils de Dieu, devenu Fils de l'homme,
Hébreu de nation, humble sujet de Rome,
Notre ami, notre frère et notre bon secours,
De sa nouvelle vie a commencé le cours.

CHANT VI.

LE NOM DE JÉSUS. — ÉPIPHANIE. — PRÉSENTATION. — EXIL ET VIE CACHÉE.

SOMMAIRE.

Jean continue son récit. — Circoncision. — Nom de Jésus. — Éloge de ce nom adorable. — Étoile nouvelle en Orient. — Départ et voyage des rois mages. — Arrivée à Jérusalem. — Émotion générale. — Alarmes d'Hérode. — Noirs desseins conçus. — Bethléhem. — Adoration des Mages. — Présents offerts. — Hommage à la Vierge-Mère. — Avis du Ciel. — Retour en Orient. — Le Christ naissant pour les Gentils. — Loi de Moïse concernant la purification de la mère et la présentation de l'enfant au temple. — Marie se rend à Jérusalem pour offrir son Fils au Seigneur. — Le vieillard Siméon. — *Nunc dimittis*. — Prédiction. — Résignation généreuse de Marie. — La prophétesse Anne. — Fureur d'Hérode. — Massacre des Innocents. — Voix de Rachel. — Hymne aux jeunes martyrs. — Joseph, averti par un Ange, part pour l'Égypte avec l'Enfant et sa Mère. — Voyage périlleux. — Des voleurs attaquent les pèlerins. — Repos dans la fuite. — Alarmes près de Bethléhem. — Séjour en Hébron chez Zacharie et Élisabeth. — Tableau de la sainte Famille. — Le désert. — L'orge miraculeuse. — Sources d'eau vive. — La caravane. — Simon de Cyrène. — Déceptions causées par le mirage. — Le simoun. — Guide suscité par le Ciel. — La grotte du Sinaï. — Merveilleux tableau. — Entretiens du guide. — L'Horeb. — La mer Rouge. — L'Égypte. — Matarie. — Peines et joies de l'exil. — Mort d'Hérode. — La sainte Famille revient de l'Égypte. — Jean-Baptiste dans un vallon d'Idumée. — Nazareth. — Jésus modèle d'obéissance. — Jésus au milieu des docteurs. — Douleur et joie de ses parents. — Il retourne avec eux à Nazareth. — Vie cachée et laborieuse. — Mort de Joseph dans les bras de Jésus et de Marie. — Hymne à saint Joseph. — Le Christ arrive à sa trentième année. — Pierre remplace Jean et continue le récit de l'œuvre du saint.

Les gardiens du Christ sur toutes ces merveilles
Concentraient l'entretien de leurs pieuses veilles ;
Mais c'était dans leur cœur qu'ils se plaisaient surtout
A nourrir ces pensers dont le charme et le goût

Sont pour l'âme fervente une seconde vie.
O pour l'Ange et pour l'hommo emploi digne d'envie!
Voyez Joseph d'un Dieu protéger le sommeil,
Et Marie humblement l'allaiter au réveil.
Vint le huitième jour, consacré par Moïse.
La fille de Jacob, aux préceptes soumise,
Fit, au nom du Seigneur, circoncire l'Enfant.
Ainsi le Verbe, au ciel heureux et triomphant,
Sitôt que parmi nous son œuvre est commencée,
Accomplit une loi pour des pécheurs tracée.
Une goutte de sang, une larme aurait pu,
Offerte par un Dieu, sauver l'homme déchu;
Mais, par un long sentier de ronces et d'épines,
D'opprobres déchirants et de douleurs divines,
L'amour voulait pour nous le conduire au trépas.
Joseph avec respect le tenait dans ses bras;
Un groupe de pasteurs l'adorait en silence,
Et lui reçut le sceau de l'antique alliance;
Puis, suivant un usage autorisé jadis,
Un berger devant Dieu l'adopta pour son fils.
On l'appela Jésus : l'Ange de la nouvelle
L'avait, ce nom divin que la harpe éternelle
Aux célestes échos a déjà répété,
Dans la saison des fleurs en ce monde apporté.
Mais comment le louer, ce nom qui remédie
Aux maux que nous causa l'Esprit de perfidie?
Non, le vin le plus pur et le miel le plus doux;
Ces fleurs dont le printemps est prodigue envers nous,
Et qui de leurs parfums embaument le bocage;
L'encens dont l'Arabie enrichit son rivage;
Les accords si vantés et si mélodieux
Qu'en l'honneur des héros, des sages et des dieux
Modula chez les Grecs ou la flûte ou la lyre;
Ces rêves tissus d'or que le génie inspire;
Ces délices du cœur que l'on semble entrevoir
Quand des biens de ce monde on a pu se pourvoir :

Tous ces trésors divers d'arôme et d'harmonie
N'égalèrent jamais la douceur infinie
Que ce nom fait toujours goûter à la vertu.
Oh! qu'il est consolant! Si, parfois abattu,
Des pervers et du sort l'homme éprouve la haine,
Et si le désespoir le harcelle ou l'entraîne,
Il l'invoque, il y trouve un dictame divin,
Et le destin cruel le persécute en vain.
Nom terrible! Partout, jusqu'au fond de l'abîme,
Il atteint l'oppresseur, il torture le crime;
Et même dans le ciel, ainsi que parmi nous,
Le juste en l'adorant tremble et tombe à genoux.
Nom puissant! Sa vertu ranime la poussière,
Rend à l'arbre séché la sève nourricière,
Comprime les autans et le courroux des flots,
Du monde et de l'Enfer dissipe les complots,
Puis au cœur assailli dont il est l'espérance
Accorde la victoire et la persévérance.
Nom d'espoir! Il promet à ses adorateurs
L'horizon le plus pur et des bords enchanteurs.
Nom d'amour! A ce nom, le cœur s'ouvre et s'embrase;
Et par lui, palpitant dans une douce extase,
Les croyants vers Dieu seul dirigent leurs désirs.
Enfin ce nom sacré, d'ineffables plaisirs,
De courage, de paix, de gloire ineffaçable,
Est pour le pélerin la source intarissable.
Ainsi du Dieu vivant le Fils fut appelé.
  Mais lorsque, sur nos bords, l'automne désolé
Voyait les vents flétrir ses festons de verdure
Et l'hiver s'annoncer par son âpre froidure,
Des sages de l'aurore, avec ravissement,
Aperçurent soudain dans le clair firmament,
Visible dans le jour, une étoile apparaître.
« Signe mystérieux, est-ce toi qui dus être,
Dirent-ils, ce flambeau, cet orbe messager
Que d'antiques devins nous firent présager? »

L'un d'entre eux, en effet, le fameux Zoroastre
Jadis avait prévu qu'il paraîtrait un astre,
D'un merveilleux enfant précurseur merveilleux.
« D'une vierge au cœur pur, par le pouvoir des Cieux,
Devait naître ce fils qu'elle adore d'avance;
Et des rois empressés iraient, à sa naissance,
Vers l'Occident lointain se ranger sous sa loi. »
A l'aspect consolant de l'astre que leur foi
Reconnaît dans l'azur de la céleste voûte,
Des Mages vers nos bords ont dirigé leur route.
L'un, prince de la Perse, est appelé Gaspar;
La Chaldée obéit au nom de Balthazar,
Et c'est sur l'Yémen que Melchior domine.
Ils avaient entendu comme une voix divine
Un jour leur dire : « Allez; car ce guide éclatant
Va vous conduire au Roi que l'uuivers attend. »
Ils out laissé loin d'eux l'antique Babylone,
Qui, perdant sans retour son sceptre et sa couronne,
Sur ses palais détruits, triste et versant des pleurs,
Comme jadis Sion, médite ses malheurs;
Puis Ninive qui fut la reine de l'aurore,
De son deuil aujourd'hui plus accablée encore;
Et la fleur du désert, Palmyre dont l'orgueil,
Au milieu des splendeurs qui seront son écueil,
Semble de sa ruine invoquer la venue.
L'étoile cependant, belle comme la nue
Qui si longtemps jadis précéda les Hébreux
Et sur eux déployait son voile lumineux,
Guide nos voyageurs dans leur pèlerinage,
Et toujours d'Occideut leur montrant le rivage,
Infaillible éclaireur, les conduit au travers
De pays montueux et de vastes déserts.
Quand leur troupe, la nuit, sous la tente repose,
L'astre ami daus les airs plane comme une rose
Qui parfois se balance au souffle du zéphyr,
Comme une boule d'or, d'opale ou de saphir

Qu'on verrait sous un dôme onduler suspendue,
Comme un aigle dont l'œil mesure l'étendue,
Et semblable à l'oiseau qui, le soir, sur les mers,
Sous son aile s'endort, bercé des flots amers.
Puis, lorsqu'en se levant le jour dorait la plage,
Il partait aussitôt; et de leur long voyage
Les princes se hâtaient de poursuivre le cours.
Or de Solyme enfin se distinguent les tours,
Au milieu de ces monts de loin sombres comme elles.
Mais, vers la neuvième heure, alors que les chamelles
Allaitent un instant leurs petits harassés,
Et qu'au lit du Cédron descendant empressés,
Les coursiers du désert d'une eau saine s'abreuvent,
Revers inattendu dont les regards s'émeuvent!
L'étoile jusqu'alors guide fidèle et sûr,
Et qui brillait, si belle, aux régions d'azur,
Paraissant pressentir le danger qui menace,
Disparaît tout à coup et sans laisser de trace.
Les Mages, affligés comme les matelots
Quand un nuage noir, s'abaissant sur les flots,
Enfouit dans ses flancs l'astre qui les dirige,
Craignent d'avoir perdu Celui qu'un grand prodige
Loin des champs paternels leur avait fait chercher.
« Par nos vœux et nos cris, Cieux, laissez-vous toucher;
Eclairez-nous encore et faites-nous connaître
Le Roi mystérieux qui vient ici de naître.
Entrons, se disent-ils. Que les Juifs maintenant
Montrent à nos regards ce miracle étonnant,
Et que leur gratitude au plus tôt nous l'explique,
Car les bruyants transports de l'ivresse publique,
L'encens et les parfums ondulant dans les airs,
Puis les sons de la harpe et les joyeux concerts,
Ainsi nous délassant de notre longue route,
Au but de nos désirs vont nous mener sans doute. »
Dans cette capitale ils entrent à pas lents:
O surprise! partout des esclaves tremblants,

Nulle marque de joie, aucun signe de fête.
Le peuple juif se meut, morne, baissant la tête,
Et comme menacé de désastres vengeurs.
Mais en apercevant les princes voyageurs,
Leur superbe parure et leur brillant cortége,
Il paraît oublier la crainte qui l'assiége.
Il s'assemble autour d'eux et désire savoir
Quel surprenant dessein, quel inconnu devoir,
Dans la froide saison, jusqu'à Solyme amène
Ces nobles habitants d'une rive lointaine.
Et combien il se trouve encor plus étonné
Lorsqu'on lui dit : « Hébreux, votre Roi nouveau né
Dont l'astre en Orient vient de nous apparaître,
Nous voulons comme vous le voir et le connaître ;
Nous aussi nous venons lui porter nos présents
Et nous soumettre à lui dès l'aube de ses ans. »
Jérusalem entière à ces mots fut troublée :
« O cité de David, ô reine désolée,
Vas-tu bénir le nom de ton libérateur?
Est-il né cet enfant, ce royal bienfaiteur
Qu'invoquaient nos aïeux sous le nom de Messie?
La gloire d'Israël trop longtemps obscurcie
De l'éclat le plus pur désormais brillera.
L'antique liberté parmi nous reviendra,
Et nous ne craindrons plus les légions de Rome.
Ces princes érudits que l'Orient renomme,
Nos hôtes maintenant, dans les astres ont lu
Que du Dieu de Jacob nous allons voir l'élu. .
C'est lui : chère Sion, relève enfin la tête ;
Réjouis-toi, reprends tes vêtements de fête.
L'Iduméen déchu, que Juda règne encor! »
Mais des traîtres cachés et payés à prix d'or
Recueillent les discours des princes de l'Euphrate
Et ceux que les Hébreux, dans l'ardeur qui les flatte,
Tiennent en apprenant qu'un vrai Roi leur est né,
Et les portent ensuite au monstre couronné.

Hérode, à ce rapport, tremble et frémit de rage.
Une fille d'Enfer alimente l'orage :
C'est l'odieuse Envie ; un ordre de Satan
L'a placée, invisible, aux côtés du tyran.
« J'ai, dit-il, égorgé, dans ma fureur jalouse,
Deux héros mes enfants, ma jeune et chaste épouse ;
Le sang de ces guerriers dont la vaillante main
Rétablit autrefois l'empire du Jourdain,
Mon glaive usurpateur en a teint ce rivage,
Et mon cœur sans remords s'est nourri de carnage.
Eh bien ! épargnerai-je un enfant étranger
Par qui je vois mon trône et ma vie en danger ?
Non ! non ! prophète ou roi, n'importe, qu'il périsse !
Ma gloire, mon salut exigent son supplice.
Jadis, en ce lieu même, une reine en courroux,
Quand les fils de David expiraient sous ses coups,
Oublia de ce sang un jeune et faible reste,
Et ce reste grandit et lui devint funeste.
Gardons-nous de commettre une pareille erreur,
Et nous nous souviendrons, au jour de ma fureur,
Comment à la révolte on impose silence.
Mais l'enfant que je crains, qu'exalte l'insolence,
Que des aventuriers recherchent en ces lieux,
Et qu'un astre, à leur dire, annonce dans les cieux,
A qui pour le trouver faut-il que je m'adresse ?
Qui voudra seconder ma haine vengeresse ?
De la loi cependant consultons les docteurs ;
Appelons au plus tôt ces rois conspirateurs,
Et sachons éclaircir ce dangereux mystère.
A leur vue avec soin dérobant ma colère,
Je paraîtrai comme eux de bonheur transporté. »
Il dit. Bientôt devant leur maître détesté
Arrivent les docteurs et les princes des prêtres.
« Vous instruits dans l'histoire et l'espoir des ancêtres,
Où naîtra, leur dit-il, le Messie attendu ?
— A Bethléhem, » ainsi sur l'heure ont répondu

Les lettrés de Juda d'une voix unanime.
« Je sais, se dit Hérode, où trouver ma victime.
Il me reste à connaître en quel temps il est né,
Ce monarque nouveau dont le bras fortuné
Détrônera l'ami de César et de Rome.
Fût-il Dieu, fût-il Ange, ou ne fût-ce qu'un homme,
Et dût périr en lui l'espoir du genre humain,
Je verrai ma vengeance assouvie, et ma main,
Avant qu'à ce rival mon pouvoir se transfère,
Saura le découvrir, l'atteindre et m'en défaire. »
Ces noirs projets conçus, affable et souriant,
Il se fait amener les sages d'Orient :
« Oui, dans ces régions un grand roi vient de naître;
Mais comment et quel jour avez-vous vu paraître
L'astre qui vers nos bords a dirigé vos pas? »
Ces princes au cœur noble et ne soupçonnant pas,
Sous cet air bienveillant, une embûche secrète,
Donnent avec candeur leur histoire complète.
Leurs récits achevés, l'Ascalonite alors,
Se contraignant toujours, non sans de grands efforts,
Ajoute : « Bethléhem devait, selon nos sages,
Nous donner le héros promis à ces rivages,
Le chef qui, de son nom remplissant l'univers,
Vous a fait pour le voir traverser les déserts.
Allez, puisque le Ciel ainsi vous favorise,
Offrir au Christ les vœux qu'un vrai zèle autorise;
Puis, l'ayant reconnu, faites-le-moi savoir.
J'irai, par vous d'avance instruit de mon devoir,
A ses pieds au plus tôt porter mon diadème,
Saluer sa venue et l'adorer moi-même. »
Les Mages, s'éloignant du royal imposteur,
Et se voyant renaître à leur espoir flatteur,
Partent comme escortés d'une foule bruyante.
Mais aux regards des Juifs un courrier se présente :
Les Hébreux éperdus disparaissent soudain,
Tant le règne sanglant de leur maître inhumain,

Leur apprenant à fuir sa colère sauvage,
Avait accontumé leurs cœurs à l'esclavago !
Or déjà le vallon s'entr'ouvrait devant eux
Lorsque nos voyageurs virent, au haut des cieux,
Un astre, balancé comme un aigle qui plane,
Descendre et vers le sud guider la caravane.
« La voyez-vous ? c'est elle ! Ah ! c'est pour nous montrer
Celui que de si loin nons venons adorer.
Bénissons le ponvoir qni daigne nous la rendre
Et dont snr nous encor la faveur vient s'étendre ! »
Tel fut le cri joyeux de tous les pélerins.
Ils allaient, méditant ces prodiges divins,
Entrer dans Bethléhem, lorsqu'auprès de la ville,
L'étoile, au dessus d'eux devenue immobile,
Mais brillant d'un éclat et plns vif et plns pur,
Semble leur indiquer, de son trône d'azur,
Que leur course s'achève et que leur bnt est proche.
Ils n'ont vu cependant qu'un antre, qu'une rocho
Dont le lugubre aspect semble attrister ces lieux ;
Mais cet autre flambeau, la foi, montre à leurs yeux
Le palais où réside un Roi dont le domaine
S'étend sur tous les rois nés de la race humaine.
Tandis que dans le creux du rocher protecteur
Ils descendent, cherchant l'auguste Fondateur
Qui, selon leurs devins, snr la terre aplanie
Venait de la vertu ramener le génie
Et ponr vaincre le mal nous servir de secours,
L'étoile an firmament va reprendre son cours.
Ils entrent dans la grotte, et pour eux se dévoile
Un Astre plus serein que leur fidèle étoile :
C'est le Soleil nouveau qui n'a point de concher
Et nous montre la route où la foi veut marcher.
Ils détachent, selon les mœurs orientales,
Lenrs manteaux diaprés, leurs superbes sandales
Et leurs tiares d'or, insignes qu'aujonrd'hui
Ces princes n'osent point porter devant Celui

Dont leur cœur a déjà reconnu l'excellence.
Mais voyez-les d'abord, dans un humble silence,
Contempler l'Enfant-Dieu qui paraît du regard
Leur dire : « En moi, Gentils, voyez votre étendard. »
Et les vœux les plus saints s'exhalent de leur bouche.
Puis, ouvrant leurs trésors, sur la royale couche
Ils déposent leurs dons, l'or, la myrrhe et l'encens.
C'est ainsi qu'en Jésus ces rois reconnaissants
Révèrent un plus haut et plus puissant Monarque :
De la fidélité l'or est la digne marque.
Ils adorent un Dieu propice au genre humain :
L'encens de leur croyance est le signe certain.
Ils chérissent un frère, un homme à nous semblable :
La myrrhe est de l'amour le tribut véritable.
Au Dieu qui s'est pour nous ainsi manifesté
Offrons aussi toujours l'or de la charité,
L'encens de notre foi, gage et tribut qu'il aime,
Et la myrrhe du cœur, au mépris de soi-même.
Or Marie elle aussi, des nobles pèlerins,
Reçoit des dons tirés de leurs riches écrins.
Sur elle en même temps leur gratitude appelle
De longs jours et d'Ormuzd la faveur immortelle;
Puis les noms les plus doux et les plus distingués
A la Mère de Dieu par eux sont prodigués.
« Vous êtes, disent-ils, belle comme le jaspe,
Brillante comme l'or des rives de l'Hydaspe,
Blanche comme le lis qui naît au bord des eaux,
Comme le nénuphar croissant dans les roseaux.
La rose est votre sœur ; le royal chrysanthème
Est prêt à vous céder son riche diadème.
Les accords variés des chantres de nos bois
Sont moins purs que le son de votre douce voix.
La gazelle, jouant au penchant des collines,
Est moins svelte que vous, femme aux formes divines;
Le platane de l'Inde a moins de majesté,
Et l'astre de la nuit moins de sérénité. »

Puis, à l'homme de choix que l'Ange glorifie,
Et qui du saint dépôt que le Ciel lui confie
Se montre avec amour le zélé protecteur,
Ils offrent un hommage également flatteur.
Or sur le sol hébreu les ténèbres s'étendent,
Et les trois voyageurs à Bethléhem descendent.
Tandis que le sommeil protége leur repos,
Un céleste envoyé leur adresse ces mots :
« Vos devoirs sont remplis. En laissant ces provinces,
Gardez-vous de revoir le plus fourbe des princes :
Ivre d'ambition et d'un jaloux transport,
A l'Enfant de la crèche il prépare la mort.
Levez-vous, et, sortant des vallons de Judée,
Par un autre chemin retournez en Chaldée. »
Or dès le point du jour ces précieux avis
Furent fidélement par les Mages suivis.
Ils longérent le lac que le pouvoir céleste,
Armé par les forfaits que la pudeur déteste,
Et vomissant le soufre et les feux irrités,
Creusa pour engloutir cinq coupables cités;
Puis, traversant au sud l'Idumée et ces plaines
Qu'habitait Madian lorsque, brisant leurs chaines,
Aux rives du Jourdain revinrent nos aïeux,
Et ce désert brûlé qui se déploie aux yeux
Sans un arbre où parfois le voyageur s'abrie,
Chacun d'eux, satisfait, regagne sa patrie.
O pacte de l'amour promis au genre humain !
Heureux mortels, voyez Dieu vous tendre la main.
Et, dans tous les climats que le soleil explore,
Sous les tentes du Christ il vous convie encore.
Béni soit le Seigneur dont le courroux ainsi
Envers les nations se déclare adouci !
Aux Gentils comme à nous son Fils se fait connaître,
Et le Sauveur pour eux aujourd'hui vient de naître.
Oui, louons notre Dieu, puisqu'il daigne en nos jours
Accomplir ses desseins et nous ouvrir le cours

De cette ère féconde où la bonne nouvelle
A toute créatnre ici-bas se révèle.
Or ces nobles Gentils qui les premiers ont crn,
Après plus de trente ans, ont ici reparu.
Mais ce n'est point en rois qu'ils visitent Solyme :
Ce sont des pélerins qu'un devoir légitime,
Un zèle dont le cœur chérit le dévoûment
Mène au Dieu qu'ils ont vu sur le chaume dormant.
Aussi les voyons-nous sans escorte et sans suite,
Tant leur âme, antrefois à Bethléhem instruite,
Sait chérir les leçons qu'elle reçut alors!
Ils n'ont point avec eux apporté leurs trésors,
Mais un cœur humble et droit qu'ils offrent au Messie
Et des vœux qu'un Dieu juste avec joie apprécie.
Depnis le Christ naissant dans notre hnmble séjour,
La Judée avait vu le quarantième jonr.
Il existe une loi que tont Hébreu révère,
Ordonnant que la femme, au sortir d'être mère,
Alors qne c'est un fils qn'elle a reçu des Cieux,
Pendant quarante jonrs soit impure à nos yeux,
Et pendant quatre-vingts quand une fille est née.
Puis elle monte au temple, et s'étant prosternée:
« Je te rends grâce, ô Dieu, dit-elle avec ferveur;
Pour le fruit de mon sein j'invoque ta faveur. »
Ainsi, se conformant aux rites légitimes,
A l'autel du Très-Hant elle offre deux victimes :
L'une pour l'holocauste, et l'autre en sonvenir
Du péché qui d'Eden jadis nous fit bannir.
C'est un agneau d'abord que le Seigneur demande,
Puis une tourterelle est la seconde offrande.
Le pauvre néanmoins satisfait à la loi
Et non moins estimé s'en retourne chez soi,
S'il remplace l'agneau par une tourterelle.
Marie est pauvre aussi : vous verrez que pour elle
L'offre de l'indigent est l'offre de son choix;
Car le Verbe fait homme, oublieux de ses droits,

Veut que la pauvreté le range et le confonde
Parmi ceux que dédaigne et rebute le monde.
Selon Moïse, il faut qu'au Seigneur présenté,
Dès lors par les parents l'enfant soit racheté,
Si toutefois il est l'aîné de la famille.
Cinq sicles pour un fils et trois pour une fille,
C'est ainsi qu'est fixé le prix de la rançon.
Mais, ô Marie, et vous, céleste nourrisson,
Rien ne dit qu'à ces lois vous deviez satisfaire;
Car, loin de contracter la souillure ordinaire,
La Vierge en enfantant devint plus pure encor.
Et quel prix assez haut, quel immense trésor
De la création peut racheter le Maître?
Dans le saint lieu pourtant ils iront comparaître,
Ainsi que des pécheurs qui n'osent espérer
Le pardon qu'à genoux ils viennent implorer.
  Or vers Jérusalem Miriam se dirige.
Ici sous un tilleul la fatigue l'oblige
De coucher son Enfant, cher et céleste agneau;
Puis, l'ayant allaité, belle avec son fardeau,
Elle reprend le cours de ce nouveau voyage,
Et l'arbre protecteur deviendra d'âge en âge
Pour tous les pèlerins un souvenir sacré.
Près de la route, aux yeux du couple révéré,
Apparaît un sépulcre antique et solitaire
Où bientôt une voix sortira de la terre,
Interprète touchant d'une vaste douleur.
Tendre mère, faut-il redire ta pâleur
Quand ton œil aperçut cet olivier stérile
Dont la feuille ridée et sans cesse mobile
Jetait un son lugubre à la brise du soir?
Combien cet arbre affreux qu'on ne voudrait point voir,
Et qui d'avance ainsi fait naître les alarmes,
A cette autre Rachel arrachera de larmes!
  Aux portes de la ville ils arrivent enfin.
Là, tandis que sur eux veillait un Séraphin,

Ils s'endorment, logés sous un abri modeste.
Puis, sitôt que du jour l'aube se manifeste,
Ils entrent, s'exposant, pour remplir un devoir,
Aux périls que ces lieux leur ont fait entrevoir;
Mais leur cœur se confie en la bonté suprême
Et se sont protégé par leur pauvreté même.
Ils montent donc au temple, apportant un peu d'or
Qui sera la rançon d'un plus rare trésor,
Et deux blancs tourtereaux, leur humble sacrifice.
Un vieillard, retiré dans le saint édifice
Où, depuis de longs jours, hors du monde, il se plut,
Plein d'espoir, attendait l'aurore du salut;
Et, savourant le vin dont la ferveur s'enivre,
Son cœur, usé des ans, paraissait ne plus vivre,
Si ce n'est dans le Dieu dont le souffle autrefois
Féconda l'univers et lui donna des lois.
Même il apprit d'en haut, ô douce prophétie!
Qu'avant sa dernière heure il verrait le Messie.
Or un jour Siméon dans le temple aperçut
Une femme à genoux dont l'aspect seul l'émut.
« Celui, dit l'Esprit saint, que ta vieillesse espère,
Le voici, reposant sur le sein de sa mère. »
Et le vieillard pieux se hâte avec lenteur,
Prend l'Enfant dans ses bras, le serre sur son cœur;
Puis, louant l'Eternel dans le Saint qu'il nous donne,
A ce mystique émoi son âme s'abandonne :
« Mes yeux ont vu, Seigneur, le messager d'amour
Qui du salut promis fera briller le jour.
Aux regards d'Israël signe de délivrance,
C'est pour les nations l'astre de l'espérance,
Et de la liberté l'arbre va refleurir.
Maintenant j'ai vécu. Mon Dieu, laissez mourir
Le vieillard que ce jour réjouit et console,
Et la paix le suivra selon votre parole. »
O cygne de Sion, tel fut ton dernier chant.
Puis, vers les saints époux Siméon se penchant,

Sollicite pour eux les grâces que savoure
L'âme du juste au sein de la paix qui l'entoure.
Mais un subit éclair lui découvre à quel prix
Ces bienfaits signalés dont le cœur est épris
Pour Celle que n'a pu vaincre l'Esprit immonde
Vont, ô calice amer ! s'acquérir dans ce monde;
Et rempli de ce Dieu dont il subit la loi :
« O femme, reprend-il, ton Fils sera pour toi
D'angoisses et de pleurs une source cruelle.
Un glaive va percer ton âme maternelle,
Et je vois dans le sang le salut accompli.
Car voici le Pouvoir à jamais établi,
Pour les uns rigoureux et formidable juge,
Pour les autres facile et glorieux refuge;
L'envoyé dont le bras, tendu sur l'univers,
Même au fond de l'abîme atteindra les pervers,
Et qui, dispensateur de la paix qu'il accorde,
Se verra d'âge en âge un sujet de discorde.
Ainsi tous les complots dans les cœurs recelés
Seront par cet Enfant au grand jour révélés. »
Il parlait, et sa voix, semblable à la tempête,
De la Vierge aux douleurs courbait la jeune tête;
Car, plongeant ses regards dans un sombre avenir,
Tableau que de sa vue elle ne peut bannir,
Déja même elle sent saigner son cœur de mère,
Et, devant parmi nous porter le nom d'*Amère*,
Elle pleure son Fils menacé de la mort.
Mais de ses yeux divins, par un sublime effort,
De ces augustes pleurs soudain le cours s'arrête :
« Qu'à jamais, ô mon Dieu, ta volonté soit faite! »
Ainsi, pour obéir aux lois du Tout-Puissant,
Abraham, notre aïeul, de son fils innocent
Allait sans murmurer offrir le sacrifice,
Et vit grandir sa foi dans ce cruel office.
Puis-je ici comparer son dévoûment au tien,
O toi, vivant tableau du martyre chrétien?

Car pour toi ce n'est point un court instant d'épreuve :
C'est une vaste coupe où ton âme s'abreuve,
Pendant trente-trois ans, d'un fiel qui dès l'abord
Te tûrait si de toi Dieu n'éloignait la mort.
Et de quel Fils ton cœur entrevoit le supplice!

Dans les parvis secrets de ce même édifice,
Une veuve au Seigneur consacrait dès longtemps
Ses prières, ses vœux et ses jeûnes constants,
Et, dans son saint espoir, vieillissait isolée.
Elle aussi, vers le Christ par la grâce appelée,
S'écrie avec transport : « Est-ce lui que je vois?
Est-ce le Désiré? » Puis, élevant la voix,
Elle lona son Dieu devenu favorable,
Et nomma cet Enfant « l'Etoile secourable
Dont l'éclat bienfaiteur triomphe de la nuit,
Et par qui le croyant, sur la terre conduit,
Retrouve le sentier des célestes rivages;
Le rocher, vainement assailli des orages,
Où repose à jamais la mystique Sion;
L'étendard adoré de toute nation;
La colonne dnrable où le faible s'appuie;
La bienfaisante main, dont l'infortnne essuie
Les larmes, fruits amers de poignantes douleurs;
Le bosquet ravissant où de suaves fleurs
Et d'immortels lauriers la chasteté se pare;
La plante qui distille un nectar doux et rare,
Et le baume du cœur, plus exquis mille fois
Que le banme fameux recueilli ponr les rois,
Et qui, dans les vallons où Jéricho repose,
Mêle son aromate aux parfums de la rose;
Le ruisseau dont les flots sont de lait et de miel,
Et qui va se jeter dans les fleuves du ciel;
L'esquif dn pèlerin sur les plaines de l'onde
Et voguant sans péril quand la tempête gronde;
Le mont dont la hauteur domine l'univers;
L'oasis du repos au sein d'affreux déserts

Où, courbé sous les feux d'un soleil qui dévore,
Et de soif haletant, le voyageur implore
Une source d'eau vive et des ombrages frais;
L'arbre enfin qui, toujours conservant ses attraits,
Voit sur le vert gazon qu'abrite son feuillage,
Ainsi que des agneaux, folâtrer le jeune âge,
L'âge mur à loisir méditer les leçons
Que lui donne le Dieu protecteur des moissons,
Et, s'asseyant à part, la vieillesse redire
Les transports que de loin l'adolescence inspire. »
Ainsi, pour exprimer l'ivresse de son cœur,
Anne de son printemps retrouvait la vigueur.
Or, ayant au Très-Haut offert les deux victimes,
Leur hommage humble et pur et leurs peines intimes,
Puis racheté l'Enfant, Sauveur du genre humain,
Nos pieux voyageurs se mirent en chemin.
Cependant des Hébreux le despote barbare,
Affamé de vengeance, à Jéricho prépare
Pour le vrai Roi des Juifs le tranchant de la mort.
« Eprouvons, se dit-il, qui sera le plus fort,
Qui de nous ou de lui régira ces provinces.
C'est en vain qu'ils ont cru, ces sages ou ces princes,
Se jouer en ces lieux de mon sceptre et de moi.
Je saurai sans tarder sur cette ombre de roi
Assouvir ma colère et venger mon offense.
Allez, et n'ayez point de pitié pour l'enfance.
Entrez à Bethléhem, le poignard à la main;
Frappez, soldats, frappez, et dans le sang humain
Plongez ces bras vengeurs, armés par ma justice.
Guerre au fils de David! et qu'à jamais périsse
Celui que la révolte et des princes sans foi
Oseraient élever pour m'imposer la loi! »
Glorieux de servir sous un tel patronage,
Les bourreaux empressés commencent le carnage,
Et des milliers d'enfants, dès l'aube de leurs jours,
Tombent, à Bethléhem ou dans les alentours,

Sous le fer meurtrier qui, sachant les atteindre,
De hameaux en hameaux de leur sang va se teindre.
Je ne vous dirai pas ces êtres innocents
Qui, tandis qu'ils pressaient de leurs bras caressants
Le sein qui les nourrit, leurs mères consternées,
Hélas! furent alors par des mains forcenées
Egorgés sans pudeur, déchirés et meurtris.
Je ne vous dirai point ni les pleurs, ni les cris,
Ni les nobles efforts, ni les tendres prières,
Contre des assassins faibles auxiliaires,
Ni les mornes sanglots à l'entour répétés.
Car une plainte émut les échos attristés,
Une voix du tombeau, lugubre et lamentable:
C'était Rachel en pleurs, Rachel inconsolable.
Tes discours et tes soins, Jacob, sont superflus;
Laisse lui sa douleur : ses enfants ne sont plus.
Salut, jeunes martyrs, vous qu'au seuil de la vie
Moissonne un fer barbare, aiguisé par l'envie,
Comme le tourbillon, ministre des autans,
Disperse sur le sol les roses du printemps!
Prémices du salut, cher troupeau que le glaive,
En haine du Messie, aujourd'hui nous enlève,
Allez, vous le verrez bientôt devant vos yeux,
Et des palmes seront vos jouets dans les cieux.
Où donc, cruel Hérode, est le fruit de ta rage?
Viens, monstre ivre de sang, contempler ton ouvrage:
As-tu parmi les morts vu le Christ étendu?
Non, contre ta fureur le Ciel l'a défendu.
Non, parmi ces enfants que pleurent tant de mères,
Non, parmi ces agneaux et ces fleurs éphémères,
Tu ne vois point le Fils qu'une Vierge a porté,
L'Agneau de Dieu, la fleur, sceau d'immortalité.
Tel, aux rives du Nil, Moïse, ce prophète
Qui fut du Rédempteur la figure parfaite
Et délivra du joug un peuple malheureux,
Fut ravi par miracle au tyran des Hébreux.

Or la sainte Famille, à Nazareth rendue,
Presque aussitôt après en sortit éperdue;
Car Joseph en un songe avait une autre fois
Vu l'Ange dont toujours il révère la voix :
« Lève-toi, lui dit-il, prends l'Enfant et sa Mère ;
Partez, fuyez au loin. Ce roi dont la colère
A déjà si souvent ensanglanté ces bords
Et jamais n'a connu ni pitié ni remords,
Hérode, cherchera, pour le livrer au glaive,
L'Enfant que votre soin pour le salut élève.
Allez donc séjourner aux rivages du Nil
Jusqu'au temps où le Christ de la terre d'exil,
Ainsi que l'Esprit saint par un Voyant l'atteste,
Reviendra, rappelé par son Père céleste. »
L'Ange part, et Joseph se réveille en sursaut,
Saisi d'horreur, tremblant pour l'auguste dépôt.
Mais, adorant de Dieu la volonté suprême,
Il se lève avec hâte et court à l'instant même
Chercher, pour son épouse et leur Fils bien-aimé,
Un âne dès longtemps au joug accoutumé;
Puis appelant, ému, la Vierge qui sommeille:
« Réveille-toi, Marie; un Ange à mon oreille,
De la part du Très-Haut, vient, dit-il, d'apporter
Un ordre que sur l'heure il faut exécuter.
Fuyons; ailleurs pour nous cherchons une retraite,
Car de ce cher Enfant l'on menace la tête.
Allons, mère affligée, aux terres de Memphis
Planter, comme Israël, la tente de ton Fils. »
Or, croyant voir déjà quelque impie émissaire,
Et comprenant combien la fuite est nécessaire :
« Oui, dit la Vierge, allons; hâtons-nous, noble ami. »
Et, prenant dans ses bras son Enfant endormi,
Elle sèche les pleurs qui baignent son visage.
Des vêtements, du pain, des fruits pour le voyage,
Sont sur l'humble monture à la hâte placés;
Puis, unissant leurs vœux au Seigneur adressés,

Du midi qui murmure ils reprennent la route.
Il faut, loin du tyran que leur frayeur redoute,
Chercher du grand désert le pénible chemin.
  Le printemps répandait ses dons à pleine main.
Voyez avec Joseph la jeune pélerine
Marcher péniblement le long d'une ravine,
Traverser au hasard de profondes forêts,
Des torrents débordés et de vastes marais,
Et gravir en tremblant le flanc d'une montagne,
Ou parfois, sans abri dans la froide campagne,
D'un instant de repos ne pouvoir profiter.
Voyez à chaque pas Miriam redouter
Quelque péril nouveau pour cette jeune vie
Que la haine menace et que poursuit l'envie.
Loin des lieux habités ils marchaient jusqu'au soir;
Puis, tableau dont le cœur ne peut que s'émouvoir,
S'ils pouvaient découvrir quelque caverne obscure,
Là Celui dont le souffle embellit la nature
Dormait profondément, sur la pierre couché,
Et, le matin venu, par un sentier caché,
Les proscrits reprenaient leur course fugitive.
  Un jour, près d'Anathoth, famille humble et craintive,
Ils longeaient le ravin creusé par le Cédron.
Autour d'eux tout à coup, formidable escadron,
Sortent d'une forêt d'arbres au noir feuillage
Des brigands affamés de meurtre et de pillage.
Dieu juste, verras-tu tomber et se flétrir
La tendre fleur qui vient à peine de s'ouvrir?
C'est ton Fils, ton amour, que ta main le défende!
O Ciel! le chef s'émeut, il arrête sa bande,
Car cet Enfant si doux qui semble l'implorer
D'un sentiment nouveau vient de le pénétrer;
Et tandis qu'un des siens s'écrie: « Il faut qu'il meure! »
« Non, il ne mourra pas, dit-il: en ma demeure,
Fugitifs comme nous, ses parents avec lui
Trouveront, je le veux, un asile aujourd'hui.

Venez, ne craignez point. » Et dans la forteresse,
D'un air compatissant et même avec tendresse,
Un voleur offre au Fils du Dieu de sainteté
Le pain du voyageur et l'hospitalité.
  Or, atteints depuis peu par l'humaine justice,
Bientôt ces deux larrons marcheront au supplice.
  Voyez les saints bannis, vers le milieu du jour,
Se reposer plus loin, cependant qu'à l'entour
Le nopal, l'oranger et le figuier sauvage
Déployaient leurs rameaux et leur naissant feuillage.
Le Christ a pour tapis la mousse et le gazon.
Là s'étalent les fleurs, gloire de la saison :
Le narcisse vermeil, la modeste pervenche,
L'hyacinthe et l'œillet dont le parfum s'épanche
Aussi doux que le nard le plus délicieux.
Je vois, dans l'avenir, construire aux mêmes lieux
Un séjour pour les saints et de vastes portiques,
Où leurs voix du Seigneur rediront les cantiques
Et béniront l'Enfant qu'il nomme son égal.
Or, après s'être assis à leur repas frugal,
Les deux expatriés semblaient ne se repaître
Que de l'aspect d'un Dieu dans ce tableau champêtre.
  Ce fut pour obéir à des ordres divins
Que, bien loin d'éviter de dangereux confins,
La Vierge alla s'asseoir au pied du volcan même.
Elle allaitait Jésus lorsque, tremblante et blême,
Elle vit ou crut voir les sicaires royaux.
« O Dieu, protége-nous, et sauve des bourreaux
Le Dieu qui dans mes flancs daigna puiser la vie. »
Puis, comme elle fuyait, se croyant poursuivie,
De son lait virginal un rocher fut empreint,
Et désormais ce roc, souvenir doux et saint,
Sera pour le croyant un objet vénérable.
Ainsi le Rédempteur fuit comme le coupable
Que la loi des humains a déjà condamné.
  Voyez comme éperdu le couple infortuné :

Tant des soldats d'Hérode ils craiguent la poursuite!
Un cri retentissant accélère leur fuite.
L'écho s'en est ému : c'est le cri de Rachel.
C'est alors qu'en Juda l'oppresseur d'Israël,
Excité par l'envie et sa malice noire,
Avait, comme je viens d'en rappeler l'histoire,
Accompli les horreurs qu'il osa méditer;
Et quelque temps après on vint lui rapporter
Que, chargés d'un enfant, cause de leurs alarmes,
Palpitants de frayeur, sans escorte et sans armes,
Deux époux, près d'Hébron, venaient d'être aperçus.
« Quoi! mes desseins sanglants seront-ils donc déçus?
Cet enfant, mon rival, existe-t-il encore?
Soldats, délivrez-moi d'un objet que j'abhorre. »
Montés sur des chevaux plus légers que les vents,
Trente hommes vont chercher dans les sables mouvants
Un enfant né d'hier que leur maître redoute,
Et du val d'Engaddi suivent d'abord la route.
Or du saint Précurseur les parents, quelques jours
Qui pour eux, cœurs aimants, s'écoulèrent bien courts,
Logèrent des proscrits la famille modeste :
Sainte hospitalité qui leur sera funeste!
Je n'ose point ici, car ce serait en vain,
Vous dépeindre ce groupe et ce tableau divin,
Admirable sujet dont un jour la peinture
Va se faire une gloire ainsi que la sculpture :
Ces deux pères dont l'œil exprime leur bonheur,
Ces deux mères au front aussi pur que leur cœur,
Puis autour d'un berceau noblement empressées,
Ou se communiquant d'ineffables pensées,
Et ces enfants surtout, si beaux dans leur sommeil,
Et si charmants à voir lorsque, dès leur réveil,
Ils s'embrassent joyeux, battent des mains, s'écrient,
Et, les bras étendus, à leurs parents sourient.
Mais ce bonheur ne fut qu'un songe passager,
Et le jour arriva qu'il fallut s'engager

En un désert affreux pour y périr peut-être.
  Plus tard, en se levant de sa couche champêtre,
Joseph vit accourir, ainsi qu'un tourbillon,
Des soldats parvenus jusqu'aux terres d'Edom.
Marie et son Enfant reposaient sous un lierre.
Cependant une voix divine et familière
Au royal artisan se fait entendre encor :
« Pour sauver ton épouse et l'Enfant son trésor,
Hâte-toi de semer un peu d'orge autour d'elle. »
Et Joseph à la voix obéit avec zèle.
L'orge naît aussitôt et grandit, déployant
Un champ vaste et touffu dont le chaume ondoyant
Entoure d'un rempart la noble fugitive;
Et l'homicide troupe en ce moment arrive :
« Laboureur, n'as-tu point par hasard rencontré
Une femme au désert fuyant le cœur navré,
Et portant dans ses bras un enfant qu'elle allaite?
A lui porter secours notre troupe s'apprête.
— Oui, dit naïvement le discret pèlerin.
Je m'en souviens, j'ai vu, quand je semais ce grain,
Une femme... — Courons, dit le chef des sicaires,
Et cherchons à trouver quels antres, quels repaires,
Quels bois ou quels vallons cachent les fugitifs. »
  La troupe disparut. Inquiets et craintifs,
Les descendants des rois se remirent en route.
Un jour, lorsque, du ciel comme embrasant la voûte,
L'astre dominateur de ces climats brûlants,
Dans l'immense foyer qu'il nourrit en ses flancs,
Semble activer les flots dont s'inonde la terre,
Qu'un ruisseau, qui murmure en son lit solitaire,
Eût réjoui le cœur des pauvres exilés!
L'Enfant, source des biens dont nous sommes comblés,
Par sa Mère un instant est assis sur le sable,
Et, bravant la chaleur dont le poids les accable,
Elle et son saint époux alentour vont chercher
Une source où leur soif puisse enfin s'étancher.

Vain espoir! A Jésus les voici qui reviennent,
Et leurs corps abattus à peine se soutiennent.
O consolant prodige! un arbre merveilleux
Au dessus de l'Enfant se balance orgueilleux,
Et son ombre agréable en tente se déploie.
Joseph et son épouse ont aussi, pleins de joie,
Des pieds du Rédempteur vu jaillir des ruisseaux
Qui, par leur cours paisible et le frais de leurs eaux,
Paraissent inviter et les mains et la bouche.
« Enfant, mon seul espoir, qui, sans laisser ta couche,
Dit la Vierge sublime en un subit émoi,
As fait pour tes parents surgir autour de toi
Cet ombrage si doux et cette onde limpide,
Sois béni, sois loué, sois toujours notre guide. »
Maintenant voyez-la dans ces ruisseaux charmants
De son Fils avec soin laver les vêtements,
Et sa main, pour une heure, au soleil les expose.
Puis voici que l'iris, la jonquille et la rose,
Qui n'ont jamais connu ces arides déserts,
S'élancent hors du sol et parfument les airs,
Lorsque, pure et semblable à la perle nacrée,
De ces langes divins, sur l'arène altérée,
L'eau tombe goutte à goutte en les laissant sécher.
Mais de cette oasis il fallut s'arracher
Et poursuivre un pénible et dangereux voyage.
Ils marchaient, louant Dieu, lorsqu'un poudreux nuage,
Que leur fit découvrir l'aube du lendemain,
Apparut, s'avançant par le même chemin.
« Hélas! se dirent-ils, on nous poursuit encore.
C'est pour ton Fils, Seigneur, que notre voix t'implore.
Daigne faire échouer le complot des méchants! »
Vaines craintes! C'étaient de paisibles marchands
Qui s'en allaient chercher par le golfe Arabique
Les produits dont au loin le Sabéen trafique.
Or, par ces voyageurs regardés comme amis,
Joseph et sa compagne en leurs rangs sont admis.

Dans le nombre, un Hébreu charitable et sincère
Conçut pour l'humble Enfant une amitié de père.
Il était de Libye et s'appelait Simon.
Ophir, d'où, chargé d'or pour le roi Salomon,
Tous les ans autrefois revenait un navire,
Lui vendait ses parfums, son encens et sa myrrhe.
Il s'y rendait alors, et dans ses bras souvent
Portait, sans le savoir, le Fils du Dieu vivant.
Dirai-je les dangers, les fatigues, les peines
Dont, sous ce ciel brûlant et dans ces vastes plaines,
L'indigence surtout eut à subir le poids?
Montrerai-je à vos yeux l'héritière des rois,
Comme un arbre flétri, comme une fleur fanée,
A peine supportant sa tête infortunée?
Le soleil, par trois fois sur nos bords de retour,
Viendrait nous étaler les feux d'un nouveau jour,
Si votre oreille émue et votre âme attendrie
De toutes les douleurs souffertes par Marie
Ecoutait les récits qu'un autre vous eût faits.
Mais, afin de répondre à vos pieux souhaits,
Parmi ces faits nombreux gravés dans ma mémoire,
Je vais de quelques uns vous redire l'histoire.
Souvent, quand par la soif et les vents enflammés
Les plus forts voyageurs languissaient consumés,
Sur ces plaines de sable apparaissait une île,
Un bosquet verdoyant dont l'ombrage tranquille
Semblait contre l'ardeur du solstice irrité
Protéger un trésor vivement souhaité,
Un bassin qu'alimente une secrète source,
Et tous, à cet aspect accélérant leur course,
Au sein de l'oasis, à l'ombre des palmiers,
S'imaginaient pouvoir se rendre les premiers;
Puis, comme l'anémone après une tempête,
Miriam souriait et relevait la tête.
Mais plus les pèlerins précipitaient leurs pas,
Plus aussi, les traînant après de vains appâts,

Fuyait dans le lointain cette île mensongère.
Enfin, déception impitoyable, amère!
Désirs, soupirs brûlants et transports superflus!
Le regard étonné ne l'apercevait plus.
S'ils trouvaient un pen d'eau, c'était un bonheur rare :
Tant d'un bienfait si doux l'Arabie est avare!
Quelquefois l'œil anssi croyait aux alentonrs
Apercevoir des forts, vastes et hautes tours
Avec de noirs créneaux bordés d'hommes de guerre
Hidenx et paraissant brandir lenr cimeterre;
Et ces tonrs devant eux leur semblaient se mouvoir.
La Mère du Sauveur, ignorant quel pouvoir,
Quelle cause produit ces frappants phénomènes,
Dans ses bras desséchés de l'Enfant de ses peines
Pressait avec terreur le corps faible et souffrant.
L'Arabe du désert, dans ces sables errant,
Plein d'andace et de rnse, et vivant de rapine,
Souvent, par une attaque ouverte ou clandestine,
Vint anssi menacer d'un péril plus réel
Cette biche qui tremble et craint qu'un dard cruel
Ne vienne atteindre an cœnr son faon qni l'accompagne.
Enfin du Sinaï paraissait la montagne.
Mais voici l'ouragan, fléau de ces déserts :
Il accourt, vaste et sombre, et mugit dans les airs.
Comment des vents jaloux vons peindre la querelle?
Ce n'est point un orage ou de pluie ou de grêle
Qui sur le voyagenr se décharge en passant :
C'est le sable qui monte en amas menaçant,
Puis roule, tourbillonne, et sur la vaste plaine
S'abat, et de nouveau bouillonne, part, entraîne
Et rejette au hasard les vivants et les morts.
Anront-ils snccombé sous les puissants efforts
Du terrible élément qui sévit et qui gronde,
Ceux dont la main conduit l'Enfant salut du monde?
Non; car un guide sûr, suscité par les Cieux,
Apparaît, et, d'un pas ferme et silencieux,

Vers la montagne sainte à leur tête s'avance.
Son aspect seul inspire au cœur la confiance,
Et de Dieu sur son front l'œil aperçoit le sceau.
  Sur le mont se découvre un antique arbrisseau;
Dès longtemps d'une grotte au Très-Haut consacrée
Contre les vents d'orage il protége l'entrée.
Là, contre la tempête et le sable roulant
Qui, cernant le Sina sur sa base tremblant,
Jusques à son sommet se combattent encore,
Elle trouve l'abri que sa faiblesse implore,
Celle qui dans ses bras porte un Dieu créateur,
De la foudre et des vents formidable moteur.
Là, sur un lit de mousse et de molle fongère,
Le Prince repoussé vers la terre étrangère,
Comme dans un berceau, calme et serein, s'endort.
Et voici que, fuyant la tourmente et la mort,
Lynx, panthère, lion, cerf, onagre, gazelle,
Et d'autres animaux que le Pharan recèle,
Par le commun péril ensemble confondus,
Dans l'antre protecteur accourent éperdus.
Marie à leur aspect d'épouvante frissonne;
Mais près de l'Enfant-Dieu, que leur foule environne,
Ils se couchent soumis, et, d'un air caressant,
Paraissent adorer le Fils du Tout-Puissant.
O merveilleux tableau! le tigre en sentinelle
Semble adoucir le feu que darde sa prunelle,
Et veille avec amour sur le Dieu qui jadis
A d'animaux divers peuplé le paradis.
  L'inconnu cependant aux deux proscrits s'adresse :
« O vous qui possèdez l'Enfant de la promesse,
Héritier de David, et toi, femme, qui fus
Prédite à nos aïeux, de leur chute confus,
Un ordre du Seigneur en ces lieux me renvoie,
Et je viens du désert vous indiquer la voie.
Là, pendant quarante ans, j'ai conduit les Hébreux.
Dans cette même grotte, ô jour trois fois heureux!

Dien me fit adorer un reflet de sa gloire.
Ici, des anciens jours me rappelant l'histoire,
Et comme en un tableau m'étalant l'avenir,
Celui que l'univers ne pourrait contenir
A daigné, senl à senl, me parler de sa bouche,
Et m'annonçant le Dieu qui dort snr cette couche :
« Il viendra, me dit-il, ce Prophète, ce Roi,
« Auteur d'une immortelle et plus parfaite loi;
« Cet Ange conducteur, merveilleuse colonne
« Qui mènera le juste an Dien qui le conronne,
« Celui dont sur l'Horeb tu me disais nn jour :
« *Envoyez le héraut que promet votre amour!*
« S'il tardait, n'allez pas étouffer l'espérance :
« Il viendra, je l'ai dit, voilà votre assurance. »
Grâces à toi, Seignenr, je l'adore anjonrd'hui,
Le Fils de Jéhovah dont la gloire m'a lui. »
Ainsi, dans ses transports, s'exprima le Prophète.
  Or insensiblement la voix de la tempête,
Sourde et grondant plus bas, vers le nord s'éloignait,
Et du jonr expirant le flambeau s'éteignait.
Les proscrits, pour répondre au cri de la nature,
Ayant pris dans la grotte un peu de nourriture,
A ce Dieu qni jadis, sur ce même Sina,
Lança de longs éclairs dans l'espace et tonna,
Et qui dit aux Hébrenx : « Mon peuple, je demande
Votre encens et snrtout votre amonr pour offrande, »
Ils offrent, recueillis, l'hommage de leur cœur,
Et bientôt de leurs yeux le sommeil est vainqueur.
  L'anrore, s'animant d'une teinte rosée,
Riante, recueillait les pleurs de la rosée,
Et saluait le jour de ses regards sereins.
« Partons, dit le saint guide, illustres pèlerins.
Venez, et près d'ici voyez une montagne,
De ce mont vénéré vénérable compagne.
C'est l'Horeb. Du Très-Haut, pour la première fois,
Dans un buisson ardent, là j'entendis la voix :

« Je suis le Seigneur Dieu, me dit-il. Viens, écoute :
« De la terre de Cham sache trouver la route.
« Sauve Israël; confonds l'oppresseur inhumain.
« Ne crains pas : je remets mon pouvoir en ta main. »
Là, plus tard, pour Jacob, libre de l'esclavage,
Dieu par moi fit jaillir d'une roche sauvage
Une abondante source au flot rafraîchissant.
C'est aussi sur l'Horeb, ce mont du Tout-Puissant,
Qu'un autre protecteur recela le Prophète
Qui, fuyant sa patrie, y vint cacher sa tête.
C'est là que pour l'ingrat et perfide Israël
Il vint, baigné de pleurs, supplier l'Eternel.
D'un pain fortifiant les Anges le nourrirent.
Un jour le mont s'émut et les cieux s'entr'ouvrirent.
Un souffle doux et frais en passant l'effleura;
Il ouït le Très-Haut, et son cœur l'adora. »
Il dit et sans délai vers Raphidim s'élance,
Et les saints exilés le suivent en silence.
Enfin de la mer Rouge on aperçoit les eaux.
Or, déposant son Fils sur un lit de roseaux :
« Ah! disait Miriam, Enfant, Maître du monde,
Monarque fugitif, à la vague profonde,
Sans pilote et sans nef, faut-il te confier?
O Dieu, maître des vents, daigne pacifier
Cette mer qui menace et la foudre qui tonne. »
— « Sur cet esquif étroit, c'est un Dieu qui l'ordonne,
Vous allez, dit le guide aux époux consternés,
Braver les flots houleux et les vents mutinés.
Jadis ces mêmes eaux, pour le peuple fidèle,
Ouvrirent à ma voix une route nouvelle. »
Il dit et sur le golfe étendit son manteau,
D'Israël à genoux adora le flambeau,
Disparut et revint attendre la journée
Où le Christ, dans les flancs de la Terre étonnée,
Par un cri formidable éveillera les morts.
Or, en dépit des vents qui redoublent d'efforts,

L'esquif miraculeux, par un nouveau prodige,
Vers l'Egypte non loin lentement se dirige.
La jeune Mère tremble et prie avec ferveur,
Et du Ciel pour les siens invoque la faveur;
Mais son Fils d'un coup d'œil lui rend tout son courage.
Sitôt que la nacelle atteignit le rivage,
Un bruit sourd et confus sur ces bords s'entendit.
D'une foi ridicule et d'un culte maudit
Le monuments altiers dans leur base tremblèrent;
Les dieux des nations sur le sol se brisèrent,
Et le Nil, refluant comme ému de frayeur,
Reconnut un pouvoir au sien supérieur.
Puis, laissant au midi Thèbes, la ville immense,
Qui pleure le déclin de sa magnificence,
Mais qui longtemps verra le voyageur surpris
De sa gloire passée admirer les débris,
Ils descendent le long de ce grand et beau fleuve
Qui, submergeant le sol, l'alimente et l'abreuve.
Comme des monts altiers s'élèvent dans les airs
Ces tours qui, dominant l'Egypte et ses déserts,
Iront éterniser le nom de Pyramides.
Là voyez, au milieu de ses palais splendides,
Memphis, bien que déchue, éblouir les regards.
La Ville du Soleil montre enfin ses remparts.
Près d'elle est un hameau du nom de Matarie.
Par un conseil divin, là Joseph et Mario
Plantèrent en pleurant la tente de l'exil.
Là du glaive d'Hérode a cessé le péril.
Mais ce climat si chaud, où l'eau fraîche est si rare,
Et ce peuple africain, peuple insensible, avare,
Et le manque absolu de vivres et d'argent,
Furent en vérité pour le couple indigent
Une épreuve plus longue et presque aussi cruelle.
Faut-il dans ce récit que ma bouche rappelle
Ces jours, jours douloureux, où, se mourant de faim,
L'Enfant disait: « Je souffre! Ô ma Mère, du pain! »

Et l'on a vu sa Mére, angoisse inexprimable!
Ne pouvoir en donner à l'Enfant adorable
Dont la main nourrit l'homme et les hôtes des champs.
« J'ai faim! » répétait-il, et ces cris si touchants
Semblaient même ne pas arriver à son Père;
Et le Dieu de bonté paraissait, ô mystére!
Ne se souvenir plus de l'exilé divin.
Souvent aux alentours Joseph offrait en vain
Ses labeurs, dans l'espoir d'un salaire modique;
Et, comme nous l'apprend sa bouche véridique,
Miriam ne pouvait obtenir quelquefois,
Pour la laine et le lin transformés sous ses doigts,
Qu'un prix dont, en l'offrant, eût rougi l'avarice.
Mais, grâces au secours d'une main bienfaitrice
(C'était le Libyen revenu de Saba),
De la sainte Famille aucun ne succomba.
  Or, durant tous ces jours d'épreuves et de peines,
Que d'instants de bonheur et que d'heures sereines
Par le divin Enfant eurent les deux proscrits!
Et combien à le voir ils attachaient de prix!
Ils le voyaient alors croître comme une plante
Qui se nourrit du suc d'une terre excellente
Et dont les belles fleurs ne se faneront pas.
Qu'ils se sentaient heureux lorsque ses premiers pas
Vinrent à retentir dans l'étroite chaumiére,
Et lorsque, bégayant sa parole première,
Il leur offrait déjà comme un gage d'amour!
  Ainsi l'humble Famille a vécu jusqu'au jour
Où l'heure du départ vint à sonner pour elle.
Or, gardant de ces lieux un souvenir fidèle,
L'âge futur saura révérer le bassin
Où la Vierge Marie allait dés le matin
Laver les vêtements de ses hôtes augustes,
Le tertre buissonneux où sur de verts arbustes
Elle venait parfois les étendre au soleil,
Et cet arbre dont l'ombre, invitant au sommeil,

Protégeait jusqu'au soir la royale exilée,
Lorsque, snr le gazon s'asseyant isolée,
Elle y voyait son Fils lui sourire en dormant,
Ou, spectacle enchanteur! s'ébattre innocemment.
Hérode avait enfin terminé sa carrière;
Et du persécuteur la parole dernière
Fut un ordre sauglant dont l'histoire frémit.
An sort d'Antiochus l'Eternel le soumit,
Car les vers par avance en firent leur pâture;
Puis, la mort l'ayant pris, enx et la pourriture
Dans un riche tombeau se disputent son corps.
Les Enfers réjouis possèdent sur leurs bords
L'âme de ce tyrau, fléau de nos contrées;
Sa mémoire et sa race à jamais abhorrées
Resteront sans retour l'opprobre d'Israël.
Mais aux rives dn Nil l'archauge Gabriel
Descendit nn matin comme nn léger nuage :
« Joseph, fils de David, pars, laisse ce rivage.
Dien l'ordonne: retourne au pays des Hébrenx.
Ne crains plus du tyran les sicaires affreux:
Le Seignenr a brisé de sa main vengeresse
Le bras qui poursuivit l'objet de ta tendresse. »
Il dit et prend l'essor; et le cycle des temps
Pour le Christ dans ce monde avait compté sept ans,
Lorsque ses gardiens quittèrent cette rive
Où jadis sous le joug vécut la race juive.
Je ne raconterai ni les périls divers,
Ni les peines sans nombre en passant les déserts
Dont la route pour eux fut encore semée.
Un soir, dans les vallons de l'antique Idumée,
Ils virent un enfant assis près d'un ruisseau.
Il portait nn habit fait de poil de chameau.
Le fruit de l'arbousier, un peu de miel sauvage,
Des sauterelles même, et de l'eau ponr breuvage,
Sous un mûrier touffu, composaient son festin.
Le cytise odorant, la verveine et le thym

Parfumaient le banquet de ce nouvel Elie.
Puis l'oiseau, dont la voix de la mélancolie
Charme la solitude et le recueillement,
Modulait les accords de son gazouillement.
 Quand le Christ aperçut le jeune solitaire :
« Voici l'Ange, dit-il, séjournant sur la terre
Pour annoncer un jour ma venue aux humains
Et de la pénitence aplanir les chemins.
Prophète du Très-Haut, c'est la voix qui publie
Entre l'homme et le Ciel l'alliance établie. »
Et, le considérant d'nn œil plein de douceur,
Il courut dans ses bras serrer son Précurseur.
Quel ravissant tableau pour Joseph et Marie !
C'était comme un parfum que lenr âme attendrie
Respirait au milieu des peines où le Ciel
Leur donnait pour breuvage un calice de fiel ;
C'était un doux repos dans une vie errante.
Or, ayant embrassé le fils de sa parente :
« O toi, lui dit Marie, être mystérieux,
Quel pouvoir, quelle main t'a conduit dans ces lieux ? »
 « Le pouvoir du Seigneur, répond l'enfant aimable.
Vous veniez de partir : l'oppresseur implacable
Fit aussi parmi nous verser des flots de sang.
Ma mère... la frayenr lui déchira le flanc :
Elle mourut. Le roi fit venir Zacharie :
« Ton fils ! qu'en as-tu fait ? dit-il dans sa furie.
« Livre-le-moi sur l'heure, ou tu mourras de mort. »
Mon père répondit : « Frappe, et sache d'abord
« Que mon fils n'aura plus à redouter ta rage.
« Apprends qu'un autre Enfant a fui loin de l'orage :
« C'est le vrai Roi des Juifs, c'est le Christ annoncé.
« Quand ton glaive sanglant sur nos monts a passé,
« J'ai vu mourir d'effroi ma compagne fidèle ;
« Mais mon cœur se console et se confie en Celle
« Qui, sans tache conçue et vierge en enfantant,
« Sans craindre ton courroux, dans le désert attend

« L'heure aux pervers fatale où ton rival lui-même
« Réclamera son trône et le pouvoir suprême. »
Ainsi dit Zacharie, et ce fut au saint lieu
Que le fer immola le martyr du vrai Dieu.
Or le Dieu d'Israël, ô faveur signalée!
Voulut que mon enfance ici fût recelée.
Un Ange de ses mains m'éleva, me nourrit;
Il cultiva mon cœur, il forma mon esprit.
Comme l'enfant que berce une main maternelle,
Je reposais le soir à l'abri de son aile.
Il est, depuis deux ans, invisible à mes yeux;
Mais je le crois encore habitant de ces lieux.
Son amitié constante à mon sort s'intéresse,
Et ses soins assidus veillent sur ma jeunesse. »
Le fils d'Elisabeth, l'œil humide de pleurs,
Ainsi de ses parents racontait les malheurs.
Et combien ce récit de meurtres et d'alarmes
Arracha de sanglots, de soupirs et de larmes
A la Mère d'amour, à Celle dont le cœur
Tant de fois pour un Fils a frémi de terreur!
Pendant ces entretiens, les ombres confondues
Descendent de Séir et planent étendues.
Mais dès l'aurore on part; et le Fils du Très-Haut
De la bonne nouvelle embrassant le héraut:
« O mon frère, dit-il, suivons tous deux la voie
Où le Ciel pour son œuvre en ces jours nous emploie.
Le temps marche, et bientôt le Jourdain nous attend. »
De tristesse et d'amour l'ermite palpitant
Pleure en voyant partir le frère qu'il adore,
Et, du haut d'un rocher, son œil le suit encore.
Enfin voici le Christ sur le sol des Hébreux.
Du tyran qui n'est plus successeur dangereux,
Archélaüs son fils régnait sur la Judée.
Or, d'un péril affreux se rappelant l'idée,
Et dans ces lieux suspects craignant de s'arrêter,
Les exilés d'Egypte allèrent habiter,

Loin des champs de Juda, Nazareth leur patrie.
  Or faut-il maintenant vous dire de Marie
Les soucis maternels, la joie et la douleur,
Tandis que l'Enfant-Dieu, comme une jeune fleur,
Grandit et se prépare à parfumer le monde
De toutes les vertus dont son cœur surabonde ?
Vous dirai-je le Christ, fils soumis et pieux
Envers les gardiens de ses ans précieux,
Allant trois fois le jour puiser à la fontaine
L'eau que sur son épaule il rapporte avec peine ?
Faut-il vous le montrer de sa main nourrissant
La timide colombe et l'agneau bondissant,
Ou, dans l'étroit jardin qu'avec joie il cultive,
Recueillant la grenade et la figue et l'olive,
Et forçant par ses soins la terre à lui livrer
Ces fruits que le labeur seul a droit d'espérer,
Ces végétaux divers, nourriture agréable
Que le pauvre toujours peut avoir sur sa table ?
Montrerai-je des cieux le visible héritier
Exerçant parmi nous l'état de charpentier ?
Car, sans croire avilir sa dignité suprême,
Au peuple qui travaille il voulut par là même
Enseigner que le pain, ce terrestre aliment,
Gagné par nos sueurs, est acquis noblement.
Mais de tant de vertus qu'il pratiqua dans l'ombre
Comment exprimerai-je et le prix et le nombre ?
Comment en conserver l'immense souvenir ?
Et quel livre assez grand pourrait le contenir ?
  Or, des lois de Moïse observateur fidèle,
Joseph et sa compagne, animés d'un saint zèle,
Pour célébrer le jour où le Seigneur jadis
Rappela de Gessen l'Hébreu son autre fils,
Au temple, chaque année, avaient soin de se rendre.
L'Enfant y fut conduit dans un âge encor tendre ;
Pour la treizième fois le printemps s'annonçait.
  On part. A l'horizon l'aurore paraissait.

De nombreux pèlerins qu'un même but rassemble
Jusqn'à Jérusalem vont cheminer ensemble.
Et je vis cet Enfant qui doit rendre pour nous
Le Dien de nos aïeux exorable et plus doux ;
Mais du Verbe incarné j'ignorais la merveille.
Cependant son regard et sa bonche vermeille,
La beauté de son front empreint de sa grandeur,
Son geste, ses disconrs, son calme, sa candeur,
Envers tous ses parents ses égards de tendresse,
Et ses soins prodigués au pauvre, à la vieillesse,
Tout inspirait ponr lui le respect et l'amour.
On marche. Vers la fin du quatrième jour,
Jérusalem parut splendide et solitaire,
Et chaque pèlerin s'inclina jusqu'à terre.
Nons entrons, et bientôt, selon l'ordre établi,
Notre devoir pascal avec zèle est rempli ;
Puis nous offrons au Dien qui seul a droit de l'être
L'hommage où notre cœur est l'antel et le prêtre.
La fête célébrée, on s'assemble nn matin,
Et, dans un gai tumnlte, on se met en chemin.
Or Marie en partant, d'un œil émn d'alarme,
Cherchait le saint Enfant dont l'aspect seul la charme.
« Mais, dit-elle, sans doute il est avec celui
Que son Père a nommé pour lui servir d'appui,
Ou ses jennes parents le retiennent peut-être,
Et je vais à mes yeux voir mon trésor paraître. »
Elle marchait ainsi, dérobant sa douleur
Aux filles de Jacob témoins de sa pâleur.
En même temps Joseph, que les vieillards entourent,
Ne sait pas le sujet dont ensemble ils discourent,
Et, n'apercevant point son divin protégé,
Il pâlit; mais son cœur se tronve soulagé
En pensant que Jésus est auprès de Marie.
Le soir étant venn, dans nne hôtellerie
Les nombreux pèlerins s'arrêtent de concert.
Dans cette foule ici quel vide et quel désert!

Et quel choc pour ton cœur, ô Mère consternée!
Ton Fils ne paraît point ; de tonte la journée,
Ton enfant précieux nulle part ne s'est vu,
Et de tendre pitié chacun se sent ému.
Femmes, enfants, vieillards, et le pauvre et le riche
Regrettent cet agnean, ce jeune faon de biche
Qu'on appelle et qni vient peut-être de périr.
Ils se lèvent... « O vous, prêts à me seconrir,
Vous serez toujours chers à ma reconnaissance;
Mais seule laissez-moi chercher mon espérance,
Seule avec mon époux et ton fils bien-aimé,
Si tu me le permets, ma chère Salomé.
Son âge, sa douceur, son maintien, son langage,
Du Fils que j'ai perdu me présentent l'image. »
Elle dit, me regarde, et je lui prends la main;
Pnis, sans perdre de temps, nous rebroussons chemin.
Trois fois la sombre nuit entrave notre course,
Et trois fois de ses feux le jour onvre la source,
Pendant que ces époux, d'angoisse déchirés,
Cherchent le saint trésor dont ils sont séparés.
Nons demandons Jésus aux vallons, aux campagnes,
Et l'appelons en vain jusque sur les montagnes.
Quelqnefois aux passants Miriam s'adressait,
Et lenr baignant les pieds des pleurs qu'elle versait :
« Une mère affligée, étrangers, vous supplie.
Apprenez le malheur dont mon âme est remplie :
J'ai perdu mon Enfant; il est beau, gracieux;
Sa démarche est modeste et son regard pieux.
Par le Dieu d'Abraham qu'implore l'infortune,
Daignez ne point tronver ma prière importune.
Par Celui que jadis il promit aux humains
Et qui doit du bonhenr nous frayer les chemins,
Enfin par ces enfants dont vous êtes les pères,
Par leur charmant sourire et l'amour de leurs mères,
Si vous l'avez trouvé, venez, montrez-le-moi;
Et loin de votre cœur touché de mon émoi

La douleur dont je suis maintenant accablée !
— Ah ! que ne pouvons-nous, ô mère désolée,
Vous montrer ce cher fils que vous avez perdu !
Qu'il soit, Dieu de Jacob, à sa mère rendu ! »
Les passants tenaient tous un semblable langage,
Et, saisis de pitié, poursuivaient leur voyage.
Or dans Jérusalem nous rentrons sur le soir :
Il ne nous reste plus que ce dernier espoir.
Un doux pressentiment au temple nous appelle.
Là, parmi les docteurs, un jeune enfant révèle
De nos livres divins les mystères cachés.
Les assistants, ravis, immobiles, penchés,
L'écoutent, et leurs yeux sont humides de larmes.
« Quel es-tu, dis-le-nous, bel enfant qui nous charmes?
Il nous semble revoir le jeune Daniel.
Quels sublimes discours ! C'est un Ange du ciel. »
Soudain, par un vieillard en marchant soutenue,
Accourt dans l'assemblée une femme inconnue.
Combien attendrissante et plaintive est sa voix !
« C'est lui ! c'est mon trésor ! Je l'entends ! je te vois !
Mon Fils, quelle raison, veuillez nous en instruire,
Hélas ! à nous laisser a donc pu vous induire ?
Voici, pendant trois jours, que votre père et moi
Nous vous cherchons, remplis de douleur et d'effroi. »
Or le divin Enfant à Joseph, à sa Mère,
Répondit en ces mots pleins d'un profond mystère :
« O mes dignes parents, pourquoi me cherchiez-vous ?
Quand le Ciel a parlé, lui résisterons-nous ?
J'obéissais alors à mon Père céleste. »
Après cette réponse, il vient d'un air modeste
Les embrasser tous deux, tandis que de bonheur
Et de ravissement se dilate leur cœur;
Puis de nos toits lointains nous reprîmes la route.
Là, rebelles enfants, voyez comme il écoute
Les ordres qu'on lui donne à lui le Roi des rois.
Quel respect dans ses yeux, dans son geste et sa voix !

Voyez-le dès l'aurore invoquer la Puissance
Qui se plait chaque jour aux vœux de l'innocence.
Admirez son ardeur à fuir l'oisiveté,
Et les soins attentifs qu'à toute infirmité
D'une main bienfaisante il prodigue sans cesse.
Ainsi, croissant en âge, il croissait en sagesse.
Pour la terre et pour l'Ange adorable tableau !
Tandis que le temps vole, un calice nouveau
De fiel, ô Miriam, vient abreuver ta bouche.
Quel est donc ce mourant étendu sur sa couche ?
Quel calme en ses regards ! quelle sérénité !
La Foi, cet Ange ami qui ne l'a point quitté,
L'Amour aux ailes d'or et l'aimable Espérance
Voltigent sur sa tête et lui montrent d'avance
Le prix que le Très-Haut, ainsi qu'il l'a promis,
Après des jours d'épreuve accorde à ses amis.
C'est Joseph. Il avait, dans son office auguste,
Dignement mérité la couronne du juste ;
Car d'un Dieu sur la terre il a guidé les pas,
Et le voici qui touche aux portes du trépas.
Mais son fils adoptif et sa compagne sainte
De la coupe mortelle adoucissent l'absinthe.
« Grâces, dit-il, à toi que j'ai souvent nommé
Mon espoir, mon flambeau, mon enfant bien-aimé,
Je mourrai plein de jours, au faîte de la gloire.
De mon Seigneur trente ans, éternelle mémoire !
Je fus le protecteur et le père ici-bas.
J'ai nourri de ma main, j'ai porté dans mes bras
Celui qui donne à l'homme et le jour et la vie,
Et mon âme en Jésus d'allégresse est ravie.
Laisse donc maintenant, Dieu grand, Dieu bienfaiteur,
Dans la joie et la paix mourir ton serviteur,
Et daigne conserver, pour le bien de ce monde,
La Tour où du salut le mystère se fonde. »
Ainsi dit le vieillard, et Marie à genoux
Inondait de ses pleurs la main de son époux.

Et quand vint le moment où cette âme fidèle
Allait abandonner sa demeure mortelle :
« Partez, dit l'Homme-Dieu, fils de David, partez !
Vos pas et vos vertus vont vous être comptés.
Puis, heureux possesseur de l'éternel empire,
A l'homme malheureux, Joseph, daignez sourire,
Et pour le moribond montrez-vous à jamais
Un ami secourable, une étoile de paix. »
Il dit, et du croyant reçut l'âme exhalée.
L'Ange qui de faveurs jadis l'avait comblée
Dans le sein d'Abraham la transporta joyeux ;
Mais le saint corps, selon le rite des aïeux,
Fut rendu sans cortége et sans pompe à la terre.
Là du juste endormi la couche solitaire,
Par les soins de Jésus, fut enceinte de fleurs,
Et Marie y porta le tribut de ses pleurs.
Que les chœurs immortels, Joseph, chantent ta gloire !
Que le peuple du Christ révère ta mémoire !
De la Vierge sans tache, ô lien chaste et doux !
L'éclat de tes vertus t'a fait nommer l'époux.
Lorsque d'un fruit divin ton épouse féconde
Fut pour toi le sujet d'une angoisse profonde,
Consolant messager, un Séraphin t'apprit
Qu'elle portait un Dieu conçu du Saint-Esprit.
C'est comme ton enfant que tu le considères.
Tu fuis, pour le sauver, aux plages étrangères.
Que de pleurs tu versas après l'avoir perdu !
Et quel ravissement lorsqu'il te fut rendu !
Les autres de leur gloire après la mort héritent
Et vont cueillir aux cieux les palmes qu'ils méritent :
Toi, destin qui leur fait envier ton bonheur,
D'avance tu jouis de l'aspect du Seigneur.
Daigne exaucer nos vœux, ô Trinité suprême :
Que Joseph jusqu'à toi nous conduise lui-même !
Et qu'alors, de tes saints habitant le séjour,
Nous puissions avec lui te louer sans retour !

Or le Christ atteignait à sa trentième année,
Et dans le même temps la Judée étonnée
Entendit une voix du désert lui venir :
« Peuples, préparez-vous, hâtez-vous d'aplanir
La voie où doit marcher l'Envoyé de clémence
Qui du salut à l'homme apporte la semence. »
Ici le jeune apôtre, arrêtant ses discours,
De son ami Céphas accepte le secours ;
Et, pour ses auditeurs assemblés au prétoire,
Du salut opéré Pierre poursuit l'histoire.

CHANT VII.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE.

SOMMAIRE.

Synchronismes. — Jean-Baptiste commence sa mission. — Prédications. — Jésus baptisé dans le Jourdain. — Les trois personnes divines. — Hommage au baptême chrétien. — Jeûne de quarante jours dans le désert. — Tentation. — Exemple divin à suivre. — Jean déclare n'être point le Christ. — Il montre l'Agneau de Dieu. — Vocation d'André, de Simon Pierre, de Philippe et de Nathanaël. — Noces de Cana. — Eloge de l'hymen. — Eau changée en vin. — Egards pour Marie. — Le Christ se manifeste en Galilée. — Il vient à Jérusalem. — Vendeurs chassés. — Entretien avec Nicodème. — Témoignage de Jean-Baptiste. — Le divin Epoux. — La Samaritaine. — Second miracle de Cana. — Vocation des fils de Zébédée. — Pêche miraculeuse. — La barque de Pierre. — Lépreux guéri. — Le paralytique dans la maison de Simon Pierre. — Piscine de Bethsaïda. — Discours aux Juifs de Jérusalem. — Le Fils de Dieu maître du sabbat. — Retour en Galilée. — Choix des apôtres. — Sermon sur la montagne : béatitudes ; charité ; pardon des injures ; aumône ; Oraison dominicale ; jeûne ; on ne peut servir deux maîtres ; bâtir sur le roc et non sur le sable, etc. — Autre lépreux guéri. — Le centenier et son serviteur. — Le fils de la veuve ressuscité. — Disciples de Jean-Baptiste envoyés à Jésus. — Eloge du Précurseur. — Villes maudites. — Marie-Magdeleine et sa conversion exemplaire. — Les saintes Femmes. — Guérison du démoniaque muet. — Le signe de Jonas. — « Bienheureux le sein qui vous a porté! » — Paraboles du semeur et de l'ivraie. — Explication que le Seigneur en donne. — Paraboles du levain, du trésor caché, de la perle et du filet. — Réponse que le Christ fait à un scribe et à un disciple qui demande à aller ensevelir son père.

Auguste n'était plus, et Tibère César,
Qui voit la terre entière, enchaînée à son char,

Humblement adorer le pouvoir d'un seul homme,
Siégeait, depuis quinze ans, sur le trône de Rome.
Archélaüs, banni parmi les fiers Gaulois,
Aux Juifs n'imposait plus son orgueil et ses lois.
D'un reste de puissance enfin dépossédée,
Sous votre illustre époux, l'indocile Judée
Servait ce peuple-roi qui nous semble aujourd'hui
Ne point trouver le monde assez vaste pour lui.
Puis, semblable à son père, Hérode en Galilée,
Esclave des instincts de son âme aveuglée,
Perdait l'affection de Rome et des Hébreux.
Le fils de Zacharie, en son désert affreux,
Du ciel, de jour en jour, attendait un message,
Lorsqu'une voix soudain, du milieu d'un nuage,
Lui dit : « Viens, car voici, Prophète de Sion,
Le temps de commencer ta sainte mission. »
Aux rives du Jourdain Jean-Baptiste s'élance;
Ses discours inspirés prêchent la pénitence
Et le pardon divin que ce monde attendit :
C'est l'Ange précurseur à nos aïeux prédit.
« Voici, dit l'Eternel, ô mon Fils, que j'envoie
L'Ange qui, devant vous préparant votre voie,
Aux peuples en attente ira vous annoncer
Et leur montrer les biens que vous allez verser.
« Comblez-vous, dira-t-il, ô vallons des campagnes;
« Et vous, abaissez-vous, collines et montagnes.
« Que les chemins tortus, redressés au plus tôt,
« S'ouvrent pour accueillir le Roi né du Très-Haut,
« Et que les raboteux devant lui s'aplanissent!
« Les décrets du passé pour l'homme s'accomplissent;
« La gloire vient d'en haut briller aux yeux du cœur,
« Et toute chair verra par le Dieu rédempteur
« Des grâces du salut la terre fécondée. »
Voyez Jérusalem et toute la Judée
Au devant du héraut se hâter de sortir.
Ceux dont l'âme se rend aux cris du repentir

Recueillent avec foi les paroles qu'il sème,
Confessent leurs péchés, et dans l'eau du baptême
Reçoivent du pardon le signe révéré;
Mais leur cœur ne sera vraiment régénéré
Que par le Christ bientôt se montrant à la terre
Et versant sur nos fronts une eau plus salutaire.
Or du saint messager entendez les discours:
« Faux sages d'Israël, vipères et vautours,
Que ne conjurez-vous la colère future?
Renoncez à l'orgueil, au vice, à l'imposture.
Le temps presse, pécheurs: par mes leçons instruits,
D'un repentir sincère allez mûrir les fruits.
La branche aux fruits malsains sera-t-elle épargnée?
Voyez l'arbre déjà trembler sous la cognée.
Vous, riches de ce monde, assistez l'indigent.
Vous, receveurs d'impôts, d'un abus outrageant
Ne recherchez jamais les honteuses pratiques.
Gardez-vous d'aggraver les misères publiques;
Que vos ordres surtout ne soient pas dépassés.
Vous, soldats, en ces mots vos devoirs sont tracés:
Fidèles à l'honneur, fuyez la violence;
Que la faiblesse en vous, le malheur, l'innocence,
La veuve et l'orphelin aient toujours un support.
O peuples d'Israël, instruisez-vous d'abord:
Je ne suis point le Christ, gardez-vous de le croire.
Je baptise dans l'eau, vertu préparatoire.
Mais cet autre envoyé qui vous vient maintenant,
— Non, je n'oserais point, même en me prosternant,
De ses souliers, Hébreux, dénouer la courroie! —
Ce guide que le Ciel par amour nous octroie
Nous apporte et nous offre un baptême divin
Qui des penchants du cœur amortit le levain.
Celui que je précède en pouvoir me surpasse,
Et lui seul est la source et l'auteur de la grâce.
Vous serez baptisés, si vous croyez en lui,
Dans l'Esprit dont il vient vous promettre l'appui;

Et par un souffle auguste, un feu qui régénère,
Vanneur mystérieux, il nettoira son aire;
Puis, lorsque, recueillant le grain qu'il a semé,
Dans ses greniers divins il l'aura renfermé,
Dans l'éternelle flamme il brûlera le chaume. »
Jean du salut ainsi préparait le royaume.
A ces discours, du peuple avec joie entendus,
Les docteurs orgueilleux demeuraient confondus.
Jésus alors quitta son humble et cher asile
Pour aller du pardon publier l'Evangile,
Et du juste en ce monde établir le rempart.
Oh! combien, je l'ai su, touchant fut son départ!
Il quittait la retraite où germèrent dans l'ombre
Ces mérites divers et ces vertus sans nombre
Qui, pour nous fructueux, deviendront ici-bas
Un trésor de haut prix qu'on n'épuisera pas.
Il quittait une Mère avec tendresse aimée,
Une Mère toujours de l'entendre charmée,
Et qui depuis longtemps ne vivait que par lui.
Oui, c'est elle, Madame, elle dont aujourd'hui
L'aspect en votre cœur porte une sainte ivresse,
Elle qu'avec transport vous chérirez sans cesse.
Le Messie étant donc venu près du Jourdain:
« O toi, mon Précurseur, viens, dit-il; que ta main
Dans ces eaux à mon tour me plonge et me baptise! »
Mais le saint du désert exprimant sa surprise:
« Eh quoi! source de grâce, ô Fils du Dieu jaloux,
Jusqu'au rang des pécheurs vous abaisserez-vous?
Je devrais du Messie implorer le baptême,
Et voici qu'humblement il vient à moi lui-même!
— Je suis, dit l'Homme-Dieu, sur terre descendu
Pour sauver les pécheurs, avec eux confondu.
Viens; il est à propos que par moi s'accomplisse,
Comme il fut décrété, l'éternelle justice. »
Jean ne résiste plus. Ils descendent tous deux;
Et le fleuve reçoit dans ses flots écumeux

Le puissant Créateur des mers et des rivières,
Qui des ondes jadis renversa les barrières,
Dit au déluge : « Viens et venge l'Eternel ! »
Et qui veut dès ce jour que l'homme criminel
Trouve en ces mêmes eaux, par l'Eglise versées,
La vie et le pardon de ses fautes passées.
Or, tandis que Jésus, en sortant du Jourdain,
Avec recueillement prie encore, soudain
L'Esprit issu de Dieu, colombe aux blanches ailes,
Descend sur le héraut des rives éternelles,
Et la terre palpite, et l'air est parfumé.
Puis une voix s'entend : « C'est mon Fils bien-aimé ;
En lui sont à jamais toutes mes complaisances. »
Ainsi dit le Très-Haut. Et quand de nos offenses
Le Verbe sur la croix daignera se charger,
L'homme ne sera plus pour son Père étranger.
Amour au Dieu sauveur qui fait jaillir pour l'homme
L'eau sainte où le poison provenu d'une pomme,
Et qui s'est propagé par un pouvoir secret,
Remède merveilleux, se lave et disparaît !
Du salut d'âge en âge ô la première porte ;
Source d'où, pour son Dieu renaissant pure et forte,
Vers lui s'élancera l'âme, aigle au vol altier ;
Mystère où pour le juste, immortel héritier,
S'ouvrent tous les trésors que le Seigneur prépare ;
Robe dont le croyant comme l'Ange se pare,
Et vêtement requis aux célestes festins ;
Sceau d'amour qui nous donne, ô glorieux destins !
Le droit de proclamer l'Eglise notre mère,
L'Eternel notre espoir et le Christ notre frère :
Salut, gage de paix, signe rénovateur !
Puissions-nous au plus tôt te voir au Rédempteur
Ramener pour toujours les enfants de ce monde !
Et que ton saint pouvoir, brisant la chaîne immonde
Qui longtemps étreignit le cou du genre humain,
Des parvis du bonheur retrace le chemin !

Le Christ, comme pécheur, exemple mémorable!
A reçu du salut le signe désirable;
Et là, dans le désert par l'Esprit saint conduit,
A combattre Satan sa grâce nous instruit.
Quarante fois sur nous l'ombre étendit ses voiles
Et l'aube au firmament fit pâlir les étoiles,
Tandis que le Sauveur, vers la terre penché,
Gémissait sur les maux qu'engendra le péché,
Et n'offrait à son corps aucune nourriture.
Or après il eut faim. L'auteur de l'imposture,
Satan, l'avait tenté jusque là vainement;
Mais son jaloux désir n'est pas moins véhément.
Son but est de savoir, car il est dans le doute,
Si vraiment il a vu l'ennemi qu'il redoute.
« Es-tu le Fils de Dieu? lui dit-il, lève-toi:
Je t'offrirai dûment l'hommage de ma foi;
Mais pour croire, avant tout, je demande un prodige.
Parle, et qu'à t'adorer ta puissance m'oblige
Je te vois en ces lieux pâle et mourant de faim:
Eh bien! dis à ces rocs de se changer en pain. »
C'est ainsi qu'il croyait à la fin le confondre.
Le Christ au Tentateur se hâte de répondre:
« L'homme d'un pain grossier ne vit pas seulement,
Et son âme désire un meilleur aliment,
La parole que Dieu de sa bouche féconde
Répand pour éclairer et pour nourrir le monde. »
Honteux d'avoir failli, le monstre espère encor.
Il enlève Jésus, et, d'un rapide essor,
Il va le déposer sur le faîte du temple.
« Pourrais-tu, lui dit-il, me donner un exemple
Qui parle au nom des Cieux de leur affection?
Veux-tu par un seul fait prouver ta mission
Et qu'au Verbe incréé je rende enfin les armes?
Abaisse ici tes yeux, et, sans montrer d'alarmes,
Ose en bas de ces murs te jeter devant moi.
Car au céleste livre il est écrit de toi :

« Le Seigneur a chargé du soin de ta personne
« Des Anges dont toujours le zèle t'environne.
« Même, dit le Seigneur, mon Fils, tu les verras
« A l'heure du péril te porter dans leurs bras,
« Et ton pied n'ira point heurter contre la pierre. »
— Pourquoi d'un feu brillant obscurcir la lumière?
N'est-il pas, dit Jésus, écrit au même lieu :
« Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu? »
Satan, exaspéré de cette autre défaite,
Pour un dernier assaut avec fureur s'apprête.
Il porte le Sauveur à l'écart sur un mont :
« Vois ces beaux lieux, dit-il, en mensonges fécond;
Ces empires puissants, leur gloire et leurs richesses,
Tout m'appartient. Ecoute et crois à mes promesses :
Je veux dès aujourd'hui t'en rendre possesseur;
Mais il faut qu'à mes pieds humiliant ton cœur,
Comme un sujet loyal, tu viennes reconnaître
En moi le dieu du monde et ton souverain maître. »
Et Jésus repartit : « Satan, retire-toi.
« Adorez le Seigneur, est-il dit dans la loi;
« Vous ne servirez point d'autre Dieu que lui-même,
« Et lui seul sur vos vœux possède un droit suprême. »
Il dit, et le démon laissa le Saint des saints
Pour aller méditer de sinistres desseins.
Or dans ce lieu désert des Anges descendirent,
Puis, sur un blanc tissu que leurs mains étendirent,
Rangèrent avec soin des mets pour le Sauveur,
Et de servir un Dieu goûtèrent la faveur.
Mais bénissons ici, louons ce Dieu qui daigne
Pratiquer les devoirs qu'aux humains il enseigne.
Ah! ces quarante jours de jeûne et d'oraison
Vont être dans l'Eglise une sainte saison
Qui sera tous les ans par elle consacrée
A préparer notre âme ainsi régénérée
Pour le jour de triomphe où le nouvel Adam
Détruira sans retour le règne de Satan.

Sachez aussi, chrétiens, vous le peuple fidèle.
Prendre dans vos combats l'Homme-Dieu pour modèle.
Contre le Tentateur, de votre espoir jaloux,
Et qui, Dieu le permet, viendra fondre sur vous,
Que le jeûne pieux, la prière fervente,
La foi qui se conserve humble, ferme et vivante,
Et le nom de Jésus soient toujours votre appui!
D'une parole sainte armez-vous comme lui;
De la grâce surtout que votre cœur s'abreuve :
Vous sortirez aussi triomphants de l'épreuve,
Et les Anges alors viendront vous apporter
La nourriture où l'âme aime à se délecter.
Solyme cependant avec inquiétude
Voyait vers Jean-Baptiste aller la multitude,
Et ne savait encor de quel œil il fallait
Voir le saint moniteur que Dieu lui signalait.
Un jour elle envoya, voulant être éclaircie,
Des prêtres s'informer s'il était le Messie.
« Non, dit-il humblement, non, je ne le suis pas.
Hébreux, retirez-vous; ne suivez point mes pas.
Dans le faible roseau que le vent plie à terre
Gardez-vous de chercher un appui salutaire.
— Mais seriez-vous Elie, un Prophète? — Non, non.
Je ne suis parmi vous qu'une voix et qu'un nom;
Et mon nom c'est la voix qui vous dit : « Tenez prête,
« Ainsi qu'à vos aïeux le prédit un Prophète,
« La voie où le Seigneur vous appelle aujourd'hui. »
Je baptise dans l'eau. Mais, croyez-moi, Celui
Qui vient de l'Esprit saint vous offrir le baptême,
Comme vous l'espériez, va se montrer lui-même.
Allez donc à lui seul transporter votre foi.
Il me suit, et pourtant il était avant moi. »
Ainsi près du Jourdain, dans l'autre Béthanie,
Une voie au Sauveur venait d'être aplanie.
Or Jean, le jour d'après, vit Jésus dans ce lieu;
Et le montrant: « Voici, dit-il, l'Agneau de Dieu!

Lui seul peut effacer les souillures du monde;
Qu'en lui seul désormais tout votre espoir se fonde.
Hébreux, j'ai vu sur lui l'Esprit saint descendu :
C'est le Fils du vrai Dieu parmi nous confondu. »
Oui, le Christ est l'Agneau qui rend les Cieux propices,
L'Agneau que figuraient les anciens sacrifices ;
Son sang est la piscine où, comme dans un bain,
L'âme épurée acquiert l'éclat du Chérubin.
C'est alors qu'ayant vu Jean leur montrer le Maître
Que tout croyant devra pour guide reconnaître,
Mon jeune frère André, tout ému de ferveur,
Puis un autre avec lui, suivirent le Sauveur.
Or Jésus les voyant leur dit avec tendresse :
« Enfants, qui cherchez-vous? » et chacun d'eux s'empresse
De répondre : « Seigneur, permettez-nous de voir
Où loge l'Oint de Dieu, dont Jean sait le pouvoir.
— Venez donc et voyez, » leur dit-il. Ils allèrent,
Et tous deux avec lui ce jour-là demeurèrent.
André, le lendemain, me dit : « Nous avons vu
Le Christ qui doit venir, de puissance pourvu. »
Puis il me conduisit au céleste Prophète.
Je le vis : pour mon cœur quel jour et quelle fête!
Jésus, avec amour m'ayant considéré,
Me dit, et de sa voix je fus comme enivré,
Car, pour l'âme et l'oreille à la fois grave et tendre,
C'est comme un chant divin qu'elle se fait entendre :
« Sois à moi, cher Simon! Simon, fils de Jonas,
Dans l'Eglise du Christ ton nom sera Céphas. »
Or ce nom syrien est le même que Pierre.
Jésus, le jour suivant, vit près de la rivière
Philippe, comme nous de Bethsaïde issu.
Il lui dit : « Viens, suis-moi. » Mais, se voyant reçu
Parmi les ouvriers que choisit le Messie,
Philippe en même temps veut que l'on associe
Son cher Nathanaël aux mêmes fonctions.
« Nous avons vu, dit-il, l'Espoir des nations.

Celui dont les Voyants nous ont montré l'image,
Et qui fut pour l'Hébreu son plus bel apanage :
Jésus de Nazareth parmi nous est son nom.
— Peut-il sortir de là quelque chose de bon? »
Dit l'ami de Philippe, encor comme incrédule;
Car il n'ignore point quelle rumeur circule
Sur la ville où le Christ a longtemps habité,
Renom d'impie orgueil et de malignité.
« Venez, vous jugerez, lui répondit Philippe,
Et que votre incroyance au plus tôt se dissipe.
Vous ne pourrez le voir sans vous laisser toucher. »
Il vint, et l'Homme-Dieu, le voyant approcher,
Lui dit : « Je te connais, ô noble Israélite,
Et ton âme à mes yeux est une âme d'élite.
— D'où me connaissez-vous? lui dit ce vrai croyant.
— Je t'ai vu, dit le Christ, sous l'arbre verdoyant
Où Philippe est venu te parler du Messie.
Viens; le Christ à son œuvre aujourd'hui t'initie.
— Oui, vous êtes, Seigneur, reprit Nathanaël,
Le Fils de Dieu, le Christ et le Roi d'Israël.
— Tu crois! En vérité, combien d'autres merveilles
Vont éblouir vos yeux et charmer vos oreilles!
Vous verrez, mes enfants, le ciel même s'ouvrir,
Et de Dieu parmi vous les Anges accourir
Pour répandre ses biens sur les enfants des hommes. »
Il dit. Que béni soit le Dieu par qui nous sommes
De célestes amis entourés ici-bas,
Pour ne nous laisser point faillir dans nos combats!

Notre vocation n'était que préparée.
Bientôt nous entendrons une voix adorée
A de pieux labeurs nous appeler encor
Et pour salaire à Dieu diriger notre essor.

Or le Christ en ces jours aux champs de Galilée
Reparut et revit sa Mère immaculée.
On célébrait alors des noces à Cana.
Là, suivant un conseil que la foi leur donna,

Les fiancés, voulant sanctifier la fête
Et rendre de leurs cœurs l'allégresse complète,
Invitèrent Marie et Jésus an festin.
Que sa parole auguste et son aspect divin
Illustrèrent encor cette belle journée!
Quel précieux éloge il fit de l'hyménée!
« O vous, jeunes époux que le Ciel a bénis,
Dans l'amour et la foi puissiez-vous être unis!
Pourvus de piété, de force et de sagesse,
Que la crainte de Dieu vous anime sans cesse!
Lorsque du Créateur l'œuvre se termina,
Il établit l'hymen et le sanctionna;
Et, tandis qu'en ces jours le pacte se restaure,
Il le rend par son Fils plus honorable encore.
Jeune homme, ta compagne est une tendre fleur;
Sache d'un souffle impur préserver sa fraîcheur,
Et demeure, après Dieu, son soutien sur la terre.
Vous, ma fille, craignez que le monde n'altère
Votre candeur aimable et votre pureté;
Fuyez les vains plaisirs, fuyez l'oisiveté,
Et soyez de l'époux que le Seigneur vous donne
L'ange consolateur, la joie et la couronne.
Enfin, mes bien-aimés, souvenez-vous toujours
Qu'autrefois, souriant à de saintes amours,
Pour Tobie et Sara le Seigneur fut un père;
Car, propice à chacun, sa faveur coopère
Avec tous les croyants qui cherchent son appui
Et par divers sentiers se dirigent à lui. »
Ainsi de l'Homme-Dieu les leçons impressives
Honoraient ces époux et charmaient les convives.
Sa mère cependant, vers la fin du banquet,
S'aperçut que le vin sur la table manquait;
Et, de leur hôte alors voyant l'inquiétude,
Son cœur compatissant et sa sollicitude
Lui montrent un secours infaillible et divin.
Elle dit à son Fils : « Vois, ils n'ont pas de vin.

Daigne les assister. » Et Jésus à sa Mère
A voix basse répond ces mots pleins de mystère :
« Que nous importe à nous? Mon temps n'est pas venu. »
Mais l'appel obligeant sera-t-il méconnu?
Non; déjà par le Fils la Mère est exaucée.
A tous les serviteurs elle dit, empressée:
« Vous recevrez sans doute un ordre de mon Fils;
Obéissez sans crainte. » Or, au nombre de six,
De grands vases tenant chacun d'eux trois mesures
Etaient là, destinés à laver ces souillures
Que réprouvent nos mœurs et les lois du Sina.
Aux servants du festin le Messie ordonna
D'y verser jusqu'aux bords une eau rafraîchissante.
Heureux de se soumettre à cette voix puissante,
Aussitôt, pour remplir tous ces larges vaisseaux,
De la source prochaine ils empruntent les eaux.
« Puisez, dit le Seigneur, et portez ce liquide
A celui dont le zèle à la fête préside. »
Après avoir goûté l'onde changée en vin,
Ignorant d'où venait ce breuvage divin,
Le maître de la table au jeune époux s'adresse:
« D'où vient cette liqueur suave, enchanteresse?
Le bon vin d'habitude est offert le premier,
Et vous l'avez ici gardé pour le dernier. »
Ainsi fut à Cana, ville de Galilée,
La puissance du Christ aux humains dévoilée;
Et dès lors des croyants il fixa les regards.
Vous, peuples, pour Marie admirez ses égards:
Le temps n'est pas venu qu'a désigné son Père.
Sa Mère toutefois le désire, il opère
Un prodige inouï, d'un prodige plus grand
Mystérieux symbole et précieux garant.
Ah! c'est qu'il ne peut rien refuser à Marie.
Ah! c'est qu'à nos malheurs d'âge en âge attendrie,
Elle-même viendra nous offrir son secours.
L'homme à cet astre en vain n'aura jamais recours;

Mais s'il veut obtenir la faveur de la Mère,
Il faut qu'il accomplisse avec un cœur sincère
Le devoir juste et saint par le Fils imposé,
Et rien ne lui sera désormais refusé.
Or vous tous, ô chrétiens près d'entrer dans la vie
Où le Ciel vous engage et l'hymen vous convie,
A vos festins de noce invitez au plus tôt
La Vierge qui fut mère et le Fils du Très-Haut.
  Ce fut dans ce temps-là que la terre éblouie
Vit briller le grand jour qu'annonçait Isaïe;
« La Galilée a vu, dit-il, une clarté
Dont l'éclat bienfaiteur, chassant l'obscurité,
Se lève à l'horizon, comme l'aube nouvelle
Lorsque pour le printemps un beau jour se révèle;
Et, dans les régions de l'ombre de la mort,
Les peuples sont venus bénir avec transport
L'astre qui sur tout autre aura la préséance. »
  Lui, promis dès le jour de notre déchéance,
Comme pour annoncer sa grande mission,
Apparut aux Hébreux dans les murs de Sion.
Ainsi s'accomplissait une autre prophétie:
« Et dans son temple alors paraîtra le Messie,
L'Ange du nouveau pacte et le Dominateur
Que vous fit espérer un souffle inspirateur.
Qui pourra soutenir le jour de sa venue?
Et qui subsistera quand l'éclair de sa vue
Jaillira comme un feu dont s'embrase le ciel?
Mais le voici qui vient, dit le Dieu d'Israël. »
  Voyez ici Jésus donner un grand exemple,
D'un coupable trafic purger notre saint temple,
Reprendre avec pouvoir les prêtres confondus
Et chasser devant lui les vendeurs éperdus:
Tant, sitôt que son jour a commencé d'éclore,
De la maison de Dieu le zèle le dévore!
  La fête terminée, un Hébreu vint la nuit,
Par une foi naissante et la grâce conduit,

Consnlter le Sauveur qu'il honore et qu'il aime.
Ce prince de Juda se nomme Nicodème.
« Maître, dit-il, en vous nous avons reconnu
Un messager divin dans ce monde venu;
Et nul n'exercera, si le Seigneur no l'aide,
Le ponvoir étonnant qne votre main possède.
Daignez donc m'enseigner qnel chemin mène aux cieux.
— Ponr parvenir un jonr jusqne dans ces beaux lieux,
Il faut en vérité, répondit notre Maître,
Dès ce monde, ô croyants, par la grâce renaître.
Oni, si de l'Esprit saint, par le signe de l'ean,
Les mortels ici-bas ne naissent de nonvean,
Ils n'entreront jamais dans le céleste empire.
La chair meurt, mais à Dieu l'âme immortelle aspire.
Hommes, sonvenez-vous que les eanx dn Jourdain
Rendirent autrefois un lépreux pnr et sain,
Et qne l'onde à la terre altérée et ravie
Communiqne à vos yeux la vigueur et la vie.
Ainsi Dien, de l'amour admirables effets!
Donne à l'eau la vertu de laver vos forfaits.
Hâtez-vous d'adhérer à notre témoignage;
Car l'auteur de ce noble et consolant message
Est nn Dieu qni, dn ciel venant vous racheter,
Dans le ciel néanmoins ne cesse d'habiter,
Et qui s'élèvera, ponr fonder son Eglise,
Ainsi que le serpent élevé par Moïse.
Mais admirez encor comment Dien sait aimer.
De vos propres périls voyez-le s'alarmer;
Et, pour vous faire part de la vie éternelle,
Il a dit : « Va, descends où le salut t'appelle;
« Va, mon Fils : fais pour Dien revivre les hnmains. »
Si de la sombre erreur vous suivez les chemins,
Vous périrez, ingrats; vos œuvres elles-mêmes
Vont attirer sur vous les vengeances suprêmes.
Mais l'humble pélerin qui suit la vérité
Marche d'un pas constant vers l'immortalité.

Croyants, que le salut soit votre œuvre première,
Et venez avec moi, car je suis la lumière. »
  Ainsi dit le Messie, et le futur chrétien
Recueillit en son cœur le céleste entretien,
Rendit grâce à Jésus, l'appela son cher Maître,
Et dans ces jours de sang nous le verrons paraître.
Recueillons, nous aussi, ces leçons où la foi,
Voyant le Christ poser les bases de sa loi,
Adore et reconnaît trois personnes augustes
Qui travaillent ensemble au bien-être des justes.
  Or, quelques jours après, sortant aux alentours,
Le Christ à baptiser consacra quelques jours;
Et l'on vint à Salim dire à Jean le Prophète:
« Ouvrez les yeux, voyez : quel concours! quelle fête!
Celui qui vint à nous au delà du Jourdain,
Le voici dans ces lieux; il baptise, et soudain
Tout le peuple le suit et l'on vous abandonne.
— L'homme ne reçoit rien si le Ciel ne lui donne.
Et pourtant, peuple hébreu, je vous l'ai déjà dit,
En vain pour quelque temps Israël m'applaudit:
Je ne suis pas le Christ; mais je suis dans ce monde
Venu pour annoncer le royaume qu'il fonde.
Celui qui de l'épouse est l'heureux possesseur
Est l'époux; mais l'ami qui goûte la douceur
De pouvoir l'assister et de pouvoir l'entendre
Possède tous les biens où son cœur peut prétendre.
Et je suis, ô transport! cet ami de l'époux.
Celui qui vient d'en haut est au dessus de tous.
Il faut que lui grandisse et que je diminue.
J'appartiens à la terre, et, d'elle provenue,
Ma parole est, Hébreux, terrestre comme moi.
Mais lui, venant du ciel vous apporter la loi,
Du céleste séjour vous parle le langage,
Et l'on ne voudrait point croire à son témoignage!
Ah! si vous y croyez, vous connaîtrez dès lors
Le Dieu qui, vous ouvrant ses immenses trésors,

Les remet à son Fils qu'il envoie et qu'il aime,
Afin qu'un Dieu sur nous les répande lui-même.
Offrez donc votre hommage à ce héraut divin,
Et vous verrez la mort vous menacer en vain.
Cependant, morts pour Dieu, les pécheurs de la terre
Le verront, irrité, leur déclarer la guerre. »
Tels étaient, ô grand saint, tes suaves discours,
Et ton doigt nous montrait notre unique secours.
Oui, le Christ restera l'époux par excellence,
Car il daigne épouser, par amour et clémence,
Et la nature humaine, à qui ce noble hymen
Rend le brillant espoir que vit périr l'Eden;
Et l'Eglise immortelle, unique fiancée
Que l'Esprit de science a jadis annoncée,
Belle et toujours aimable aux yeux de son époux;
Et l'âme qu'il appelle au festin le plus doux,
Et qu'il conduit, joyeux, dans une autre patrie.
Plus tard, le Rédempteur vint dans la Samarie.
Un jour il se trouva fatigué du chemin,
Car, homme, il participe aux maux du genre humain.
Or, ayant de Jacob aperçu la fontaine,
Il s'assit; puis il vit une Samaritaine
Venir puiser de l'eau pendant qu'il était là.
« O femme, voulez-vous (c'est ainsi qu'il parla)
A votre urne un instant me permettre de boire?
Vous recevrez, pourvu qu'en moi vous vouliez croire,
Une eau bien préférable à celle que voici;
Elle attendrit le cœur par le vice endurci,
Rejaillit à grands flots dans la vie éternelle,
Et la soif sans retour est éteinte par elle. »
L'eau vivante qu'ici nous offre le Sauveur,
C'est la grâce si chère aux vœux de la ferveur;
C'est l'Esprit qu'il envoie, inépuisable source
Où viendra s'abreuver le croyant dans sa course,
Lorsque, brûlant de soif, il craint de défaillir,
Et d'où l'âme fidèle ira faire jaillir

Ces mérites sacrés que le Ciel thésaurise
Et qui seront un jour la gloire de l'Eglise.
« L'heure vient, dit encor le héraut d'Elohim :
Ce n'est plus seulement sur le mont Garizim,
Ni dans Jérusalem où le salut se fonde,
Que vous adorerez le Créateur du monde;
Mais désormais, ô vous, serviteurs du vrai Dieu,
Vous offrirez au Père, en n'importe quel lieu,
Ces hommages du cœur, les seuls qu'il apprécie.
— Quand, répondit la femme, adviendra le Messie,
Nous aurons, par ses soins, le bonheur de nous voir
Instruits de toute chose et de notre devoir.
— Le Christ, reprit Jésus, le voici : c'est moi-même. »
Photine, recueillant cet oracle suprême,
Courut dire, à Sichar : « Le Messie est venu !
Oh ! qu'il soit, s'il se peut, en nos murs retenu ! »
Le Seigneur en effet s'arrêta dans la ville;
Et deux jours, cultivant cette terre fertile,
Le laboureur céleste y sema le bon grain.
« Ouvriers du salut, voyez-vous ce terrain ?
Disait ce bon Sauveur à ses amis fidèles.
Combien à mes regards ces campagnes sont belles !
Quelle riche moisson ! que de fruits à cueillir !
Mais dans l'œuvre de Dieu gardez-vous de faillir.
L'heure est venue : allez, moissonnez ; et mon Père,
Dont la grâce adorable avec vous coopère,
Pour vous récompenser dans sa cour vous attend. »
Voyez le Christ encor d'un miracle éclatant
Signaler à Cana son heureuse venue.
A la science humaine une fièvre inconnue
Poussait le jeune Eudore au terme de ses jours;
Au médecin du ciel son vieux père eut recours.
« Bon Maître, descendez avant que mon fils meure :
Je crois entendre, hélas ! sonner sa dernière heure. »
Jésus lui dit : « Allez ; votre fils est guéri. »
Il crut, et s'en allait. Or son enfant chéri

Sur la route accourut plein de force et de vie.
« La mort, dit-il, sur moi ne s'est point assouvie :
Quel miracle, mon père, et quel bras inconnu
M'ont parmi les vivants aujourd'hui retenu?
— Jour heureux, dit le père, et moment plein de charmes !
Pour frapper et briser, non, la mort n'a plus d'armes,
Quand l'Auteur de la vie à la mort a parlé.
Dans mes bras paternels Jésus t'a rappelé.
Croyons en lui, mon fils ; c'est un Dieu, je l'adore. »
Il dit, et, dès ce jour, lui, son épouse, Eudore,
Leurs nombreux serviteurs, leurs parents, leurs amis,
Abjurant un vain culte et des dieux ennemis,
De la bouche et du cœur lui rendent témoignage.
Or Jésus, de la mer parcourant le rivage,
M'aperçut dans ma barque avec mon frère André.
Il vint à moi. Vers lui j'étais comme attiré,
Et des pleurs de bonheur inondaient ma paupière.
« Je te l'ai dit, Simon, tu seras nommé Pierre.
Pierre, André, levez-vous. Vous serez désormais
Pêcheurs d'hommes. Venez : tous deux je vous admets
A l'honneur fructueux de marcher à ma suite.
Et vous, de vos enfants laissez-moi la conduite. »
— Cher ami, le Seigneur à ton père parlait. —
L'un et l'autre aussitôt, laissant là leur filet,
Leur nacelle, leur lac et même Zébédée,
Viennent, l'âme d'amour et de joie inondée,
Apporter à Jésus un zèle dont l'ardeur
Saura se garantir d'une lâche tiédeur.
Voici Jean : ses discours vous ont fait son éloge,
Et nous ne craignons point que son frère déroge.
Faut-il vous rappeler les prodiges divers
Dont le Seigneur alors étonna l'univers?
Par ses hautes leçons la Galilée instruite,
Les possédés guéris, les démons mis en fuite ;
La fièvre, la démence et tous les maux humains
Disparaissant sitôt que le long des chemins

Les pauvres d'Israël et ceux de Samarie
Exposaient leur angoisse à sa vue attendrie,
Et la terre et les cieux proclamant son pouvoir?
A ma bouche mortelle impossible devoir!
Et comment suivre un Dieu dans ces discours sans nombre
Où la vérité brille ainsi qu'un jour sans ombre,
Et parmi ces bienfaits qui se font admirer
Et que sa main partout ne cesse d'opérer?
O Ciel, daigne m'apprendre, en cette grande histoire,
Les faits qu'il faut transmettre à l'humaine mémoire.
Nous suivions l'Homme-Dieu, quoique, pour se nourrir,
A la pêche souvent il fallût recourir.
Un matin dans ma barque entra notre saint Maître,
Et je vis sur la rive un grand peuple paraître.
Il s'assit, et de là, jusqu'au milieu du jour,
Il sema dans les cœurs la parole d'amour.
Lorsqu'il eut expliqué sa doctrine profonde :
« Avance en pleine mer, me dit-il, et dans l'onde
Hâte-toi de jeter les filets que voici. »
— Pendant la nuit, Seigneur, je n'ai pas réussi;
Mais vous me l'ordonnez, j'obéirai, » lui dis-je.
J'exécutai cet ordre : aussitôt, ô prodige!
Je pris tant de poissons qu'ils rompaient le filet,
Et même sous le poids la nacelle coulait.
Emu d'amour, de crainte et de reconnaissance,
Du Messie à genoux j'adorai la puissance :
« Je ne suis qu'un pécheur, retirez-vous de moi, »
M'écriai-je. Mais lui : « Viens, calme ton émoi.
Ne t'en souviens-tu pas? Tu seras pêcheur d'hommes. »
Il dit et nous ramène, et, joyeux, nous lui sommes
(Jacque et Jean s'y trouvaient) dévoués pour toujours.
De ces récits alors interrompant le cours,
Jean s'écrie : « Il convient qu'à ces Gentils j'explique
Un point que seulement ta modestie indique.
Le Seigneur a choisi la barque de Simon,
Et de là, confondant l'erreur et le démon,

Il prêche le vrai Dieu dont le jour vient d'éclore.
C'est au même Céphas que le Christ dit encore :
« Pousse au large sans crainte, et pêche dans ces eaux. »
Puis, lorsque le pêcheur a rempli ses réseaux,
Au rivage prochain le Seigneur le ramène.
Cette barque est l'Eglise. Une puissante haleine
Sur les flots de ce monde où règnent tous les vents
La dirige au travers de mille écueils mouvants.
Pierre en est le nocher : ses filets de l'abîme
Retirent chaque jour ceux qu'y plonge le crime;
Et l'Esprit saint, qui l'aide à te bien gouverner,
Doit, ô barque mystique, au port te ramener. »
Il dit. Pierre aussitôt se hâta de reprendre
L'histoire du salut qu'il venait de suspendre.

Plus tard, dans une ville, un lépreux vint à nous;
Et de l'ami du pauvre embrassant les genoux :
« Si vous voulez, du mal qui me ronge et m'obsède
Vous pouvez m'accorder l'infaillible remède.
Puissant fils de David, ayez pitié de moi.
— Je le veux, dit Jésus, sois guéri. Lève-toi;
Mais va sans t'arrêter te présenter aux prêtres. »
Ainsi, Sauveur propice, ô le meilleur des maîtres,
Tu prenais en pitié les maux du genre humain,
Et, du pardon dès lors indiquant le chemin,
A ses dispensateurs nous adressais d'avance.

Un jour dans ma chaumière, auguste souvenance!
Affable, parmi nous le Sauveur vint s'asseoir.
Il prêchait la parole; et voici que le soir,
Peuple, scribes, docteurs se pressant à ma porte,
Un malade en son lit demande qu'on l'apporte
A Celui dont les soins procèdent de l'amour.
Mais, tant la multitude est compacte à l'entour!
Il faut par le toit même au dedans l'introduire.
Ananias descend, et Jésus, voyant luire,
Dans les pieux regards de ces pauvres Hébreux
Qui montrent pour cet homme un zèle généreux,

La foi qui les anime et leur ferme espérance,
Dit à l'infirme : « Ayez espoir et confiance :
Tous vos péchés par moi, mon fils, vous sont remis. »
Alors du Rédempteur les secrets ennemis
Se dirent : « Quel est donc cet homme qui blasphème?
Croirait-il posséder le pouvoir de Dieu même?
Et quel autre au pécheur a droit de pardonner?
— Docteurs, je vous entends entre vous raisonner;
Mais je vais, dit le Christ, aujourd'hui vous apprendre
Qu'à ce pouvoir divin j'ai le droit de prétendre.
Mes leçons auraient dû vous inspirer la foi;
Mes œuvres à leur tour vont témoigner pour moi,
Juifs, et voici comment ma parole s'explique :
Levez-vous et marchez, pauvre paralytique,
Et dans votre demeure emportez votre lit. »
Il dit. Un grand miracle à nos yeux s'accomplit :
Le malade se lève et marche plein de joie,
Bénissant le Très-Haut dans Celui qu'il envoie.
La même cause ainsi, par des effets divers,
Réjouit l'homme juste et confond le pervers.
Nous avons du Sauveur admiré la puissance.
Maintenant bénissons avec reconnaissance,
Adorons dans le Christ la clémence et l'amour.
Sur le bord de la mer il vint un autre jour :
D'un receveur d'impôts que sa faveur invite
Il se fait, en passant, un fidèle lévite.
Or, pour fêter l'auteur de son nouveau destin,
Matthieu prépare et donne un splendide festin.
Voyez ici Jésus, convive charitable,
Souffrir et publicains et pécheurs à sa table.
Voyez, contre le Christ follement indignés,
Les sages d'Israël se tenir éloignés
Et s'étonner entre eux que la nouvelle Eglise
N'observe point encor les jeûnes de Moïse.
Mais Jésus pénétrant leurs murmures secrets :
« Je connais vers quel but vous dirigez vos traits.

N'est-ce point à celui que la douleur oppresse
Que, suivant la raison, le médecin s'adresse?
Faudrait-il prodiguer aux justes mon amour
Et laisser les pécheurs se perdre sans retour?
Avez-vous oublié qu'exorable et propice
Dieu vous dit : « O mortels, mon cœur au sacrifice
« Préfère la clémence et le vrai repentir? »
Vos regards, vos discours paraissent m'avertir
Que le jeûne n'est point parmi nous en usage
Et qu'aux lois du Prophète on craint de rendre hommage.
Allez, détrompez-vous : ce précepte sacré
Sera dans mon Eglise à jamais révéré.
Vous verrez en tous lieux le jeûne et l'abstinence
Invoquer le pardon, combattre la puissance
Que la chair sur l'esprit exerce avec fureur,
Et, sauvant la vertu des piéges de l'erreur,
Conduire le croyant aux portes de l'empire
Où son regard s'élève et tout son être aspire.
Pour quelque temps encor n'imposez point le deuil
A ceux de qui l'époux a visité le seuil;
Mais sitôt qu'ils seront privés de sa présence,
Vous verrez si du jeûne ils blâment l'excellence. »
Ainsi l'esprit d'erreur voyait la vérité
Répondre triomphante à la malignité.
Jérusalem alors en ses murs vit paraître
Une seconde fois le Dieu victime et prêtre.
Un pauvre infirme un jour, sur la terre gisant,
Emut le saint pontife au pouvoir bienfaisant.
C'était à Bethzéda, la célèbre piscine
Qui possède en ces lieux une vertu divine.
Un Ange, à certains jours, en agite les eaux,
Et Dieu daigne guérir de n'importe quels maux
Le premier qui descend dans cette eau salutaire.
« Croyez-vous? dit Jésus de sa voix débonnaire.
Voulez-vous voir en vous la santé refleurir?
— Seigneur, dit-il, je crois : daignez me secourir;

Car, ajoute Prochore, hélas! on m'abandonne.
Depuis trente-huit ans, je n'ai trouvé personne
Qui voulût dans la source un instant me porter.
— Eh bien! reprit le Christ, je vais vous assister.
Levez-vous et marchez. » Le malade sur l'heure
Se lève, et, retournant agile en sa demeure,
Bénit avec transport le Prophète de Dieu.

Or c'était le sabbat. Le Christ dans le saint lieu
Vit encor, sur le soir de la même journée,
Un homme dont la main, pendante et décharnée,
N'était qu'un membre mort et qu'un objet d'horreur.
« Soyez guéri, » dit-il. A ces mots, la fureur
Des vils pharisiens soudainement s'empare,
Et déjà leur malice en secret se prépare
A tramer des complots de vengeance et de mort.
« Arrête, dit l'un d'eux dans un fougueux transport,
C'est le jour du Seigneur. L'ignores-tu, profane?
Ces œuvres hors de temps, notre loi les condamne.
En outre, n'as-tu point ce jour même permis
A ton escorte illustre, à tes dignes amis
De cueillir du froment encore sur sa tige?
— Le bien, dit le bon Maître, il semble, vous afflige.
J'ai guéri, j'en conviens, deux hommes dans ce jour.
Ai-je offensé le Dieu de justice et d'amour?
Non. Lui-même à jamais, pour le bonheur du monde,
Exerce sa puissance infinie et féconde.
Ouvrez les yeux : voyez chaque jour le soleil
Dissiper à sa voix les ombres du sommeil.
Voyez aussi des cieux la pluie et la rosée
Descendre et rafraîchir une terre embrasée,
De verdure et de fleurs les vallons se couvrir,
Et vos champs vous livrer et vos arbres mûrir
Ces épis jaunissants dont l'été se couronne,
Et ces fruits savoureux, richesse de l'automne.
Un jour de la semaine est à Dieu consacré.
Or, par ma sainte Eglise avec joie honoré,

Il sera l'heureux jour, le jour saint et propice
Où partout s'offrira le nouveau sacrifice.
Mais de ma bouche apprends, docte pharisien,
Que c'est l'œuvre servile et non l'œuvre de bien
Que le Seigneur réprouve et qne la loi condamne.
D'ailleurs, si dans un puits votre bœuf ou votre âne
Vient, le jour du Seigneur, à se précipiter,
Pour lui porter secours vous savez vous hâter.
L'animal à vos yeux serait-il plus qu'un frère
Qui gît, inconsolable, au sein de la misère?
Mes amis, dites-vous, pour apaiser leur faim,
A l'épi, ce jonr même, ont arraché son grain.
Mais vous oubliez donc que jadis, dans leur fuite,
David et les soldats qui marchaient à sa suite
Dans la maison de Dieu prirent le pain sacré,
Et qu'il fut sans remords par leur faim dévoré?
Maintenant, peuple juif, je vous le fais connaître :
Le sabbat est pour l'homme, et moi j'en suis le maître.
Croyez donc au Messie, et vons verrez alors
De la grâce en votre âme affluer les trésors.
Des liens du péché mon secours vous délivre,
D'un plaisir surhumain ma coupe vous enivre;
Mais lorsque du Seigneur paraîtra le grand jour,
Vous me verrez, héraut de vengeance et d'amour,
Redescendre et juger toute la race humaine.
Pnis, selon l'espérance où le Christ les ramène,
Heureux et de mon sceau portant l'empreinte au front,
Pour aller vivre aux cieux les justes renaîtront,
Tandis que les pervers revivront pour entendre
L'arrêt dont leur fureur ne les pourra défendre.
« De mon Père divin je fais la volonté;
Je sème sa parole et marche à sa clarté.
Aussi m'a-t-il rendu d'éclatants témoignages,
Et le Jourdain joyeux répète à ses rivages
La voix qui du Très-Haut m'a proclamé le Fils.
Je suis ce messager que le Seigneur jadis

Annonçait de l'Horeb à son peuple en alarmes.
Je viens : vous me voyez prêt à sécher vos larmes.
Je viens vous secourir, je viens briser vos fers :
Vous, ne refusez point tant de bienfaits offerts.
Vous lisez, vous scrutez les saintes Ecritures :
Sachez donc, recueillant un fruit de vos lectures,
Dans ce livre adorable admirer mes témoins.
Hébreux, c'est vainement que vos vœux et vos soins
Cherchent de votre cœur l'intérêt et la gloire.
Vous semblez m'écouter : apparence illusoire !
Je vous connais : Celui dont les cieux sont la cour
Dans ses enfants ingrats n'aperçoit point d'amour.
Je vins au nom du Ciel, et, dans votre démence,
Vous avez méconnu le jour de la clémence.
Un autre de son nom venant enorgueilli,
Sans doute avec transport vous l'auriez accueilli.
Ne pensez pas non plus qu'au tribunal du Père
Je sois de vos erreurs l'accusateur sévère.
Moïse, votre chef, viendra vous accuser :
« Malheureux, dira-t-il, loin de le mépriser,
« Loin de livrer vos cœurs à ces haines étranges
« Qui vous ont confondus avec les mauvais Anges,
« C'était par son moyen que vous deviez cueillir
« Les grâces qu'en vos jours le Seigneur fit jaillir;
« Car c'était l'envoyé que je prédis moi-même,
« Et par lui, triomphant de l'Ange du blasphème,
« Vous auriez vu pour vous le Très-Haut s'émouvoir
« Et votre heureux destin dépasser votre espoir. »
Ainsi le Christ, fondant parmi nous son empire,
Prodiguait ces leçons dont l'humble foi s'inspire,
Et ces bienfaits divins, versés comme à grands flots;
Mais la haine en retour préparait des complots.
Or, dans l'intérêt seul de son immense ouvrage,
Il voulut pour un temps se soustraire à l'outrage.
Il marchait avec nous sur le bord de la mer,
Et partout, à sa voix, les démons de l'Enfer,

Confondus et contraints d'avouer sa puissance,
Quittaient les malheureux que sous leur dépendance,
En haine du Très-Haut, ils tenaient asservis,
Et nous étions toujours d'un grand peuple suivis.
Un jour, après avoir, le front dans la poussière,
A prier le Seigneur passé la nuit entière,
Sur un mont à l'écart il nous convoqua tous;
Et, tel qu'un roi guerrier, il choisit parmi nous
Douze apôtres ou chefs de sa sainte milice.
Je fus, pauvre pêcheur, pour ce sublime office,
Le premier, ô Jésus, honoré de ton choix.
Jean, dont nos cœurs charmés viennent d'ouïr la voix,
Se vit pareillement à ce haut ministère
Appelé par le Christ avec Jacques son frère.
Puis le Seigneur Jésus daigna nommer encor
André, qui d'héroïsme est un vivant trésor;
Philippe, non moins prêt à s'armer de courage;
Barthélemy, connu par l'illustre suffrage
Dont un Dieu bienveillant l'a naguère honoré;
Lévi le publicain, qui sera vénéré
Sous le nom de Matthieu consacré par l'Eglise;
Thomas, dont le grand cœur d'avance réalise
De généreux desseins au nom du Ciel conçus;
Ces deux frères du Christ, de Cléophas issus,
Jacques, d'un saint amour belle âme possédée,
Et Jude, plus connu sous le nom de Thaddée;
Puis Simon, dont le zèle humble et laborieux
Lui mérite d'avance un surnom glorieux;
Judas enfin, Judas que nous verrons peut-être
(Puissé-je être déçu!) trahir notre saint Maître,
Car, avide d'argent, il commence à braver
Le pouvoir bienfaiteur qui voudrait le sauver.
Jésus voyant alors qu'autour de lui se presse
Ce peuple qui toujours vivement l'intéresse,
Semble se recueillir, puis, élevant la voix,
Promulgue ces leçons, organes de ses lois :

« Oh! des pauvres d'esprit qn'heureux est le partage!
Le royaume de Dieu sera leur héritage.
Homme au cœur humble et doux, je te vois obtenir
La Terre où les élns doivent se réunir.
Dans l'exil de ce monde heureux celui qui pleure!
Le Pouvoir qui console un jonr en sa demeure
D'ineffables plaisirs daignera l'enivrer;
Et celni qui se laisse atteindre et pénétrer
Par les traits et l'accent de la miséricorde
Verra cette pitié qn'à son frère il accorde
Revenir sur Ini-même an tribnnal futnr.
Heurenx encore, heurenx le mortel au cœur pur!
Il lni sera donné de voir Dieu face à face.
Bienheureux le croyant dont la paix suit la trace!
Du nom d'enfant chéri Dieu daignant l'honorer
Dans la paix de sa cour lui permettra d'entrer.
Mais quel trésor de gloire et de bonheur suprême
Vous destine le Dien qui vons voit et vous aime,
Si, défendant ma cause et publiant mon nom,
Vous voyez les méchants, armés par le démon,
Vons couvrir du venin de leur âme perverse,
Et, dans ces longs combats où lenr rage s'exerce,
Vous procurer enfin la victoire et la mort!
Oui, martyrs de la foi, bénissez votre sort;
Car donner vos labeurs et votre sang pour elle,
C'est être à vos serments jnsqn'à la mort fidèle,
Et c'est offrir aux Cieux l'hommage que bientôt
Je porterai moi-même à l'autel du Très-IIaut.
« Malheur à vous, malheur, ô riches de la terre!
Vous chantez, vous riez, tandis que, solitaire,
Le pauvre à votre porte implore vainement
Quelque reste ou rebut d'habit et d'aliment.
Malheur à vous aussi, mes amis, si le monde,
Infectant votre cœur de sa louange immonde,
Vous fait, en me servant, à la gloire du Ciel
Préférer un honneur faux ou matériel!

Combien de fois, affreuse et vile flatterie,
A ton souffle empesté la vertu s'est flétrie!
Vous, le sel de la terre, oh! puisse la ferveur
De ma doctrine en vous préserver la saveur!
Vous, lumière du monde, éclairez le fidèle;
Puis, fermes dans la foi, servez-lui de modèle,
Et que vos actions, pour le peuple de Dieu,
Rendent à la vertu témoignage en tout lieu:
Vous verrez avec vous le Seigneur se complaire.
Ainsi, comme un flambeau dont la maison s'éclaire
Lorsqu'aux yeux de chacun pendant la sombre nuit,
Astre aux calmes rayons, il apparaît et luit,
Et comme une cité de hauts remparts pourvue,
Qui sur un mont de loin se présente à la vue,
Que, partout aux regards bientôt se déployant,
Votre lumière à Dieu conduise le croyant!
« Je respecte la loi. Voudrais-je la détruire?
Non, non, fils de Jacob; mais je viens vous instruire
A l'accomplir selon l'esprit de votre Dieu.
Puisse-t-elle s'étendre et régner en tout lieu!
Il fut dit de ne point commettre l'homicide;
Je dis: Ne prenez pas la colère pour guide;
Mais soyez généreux et sachez pardonner.
Que de gloire en vos jours vous pourrez moissonner!
Si donc, pour rendre au Ciel l'hommage qu'il commande,
Vous allez au Très-Haut présenter votre offrande
Et vous ressouvenez qu'envers vous dans son cœur
Votre frère nourrit un sentiment d'aigreur,
Allez, accordez-vous avec votre adversaire;
Puis, sûr de plaire à Dieu, d'un cœur droit et sincère,
A vos pieux devoirs vous pourrez retourner.
« Vous avez entendu Moïse condamner
Les forfaits infamants que la pudeur abhorre;
Mais moi je vais plus loin, et je réprouve encore
Tout désir criminel et tout impur regard.
Evitez le scandale, et n'ayez nul égard

Pour l'œil ou pour la main qui vous porte à l'offense.
Soyez de la vertu la vie et la défense,
Et dussiez-vous enfin, pour votre âme et le Ciel,
Vaincre un amour ardent et doux comme le miel,
Sacrifier amis, parents, plaisirs, richesses,
Arrachez et tranchez : d'ineffables largesses
Attendent le chrétien qui, du vice vainqueur,
Saura par la vertu régénérer son cœur.
Moïse dans sa loi vous permet le divorce;
Moi je dis : Il n'est plus de ponvoir ni de force
Qui rompe devant Dieu le lien conjugal,
Et l'usage opposé cesse d'être légal.
« Ne vous parjurez point, fut-il dit à vos pères;
Mais, de tous vos devoirs observateurs sévères,
Des serments que le zèle aura pu vous dicter
Envers le Seigneur Dien sachez vous acquitter.
Oui, gardez vos serments; mais ayez soin, vous dis-je,
De ne jurer jamais si la loi ne l'exige.
Soyez justes pour tous, candides, généreux,
Et prenez en pitié vos frères malheureux.
Si le monde vous hait, si l'on vous persécute,
Aimez, je vous l'ai dit; et si l'on vous impute
De coupables desseins, des forfaits non commis,
Consolez-vous, priez pour tous vos ennemis.
Les voyez-vous en outre en proie à l'indigence?
Ayez, telle sera votre sainte vengeance,
Ayez pour enx vos cœurs et vos trésors onverts.
Laissez à Dieu le droit de juger les pervers.
« Gardez-vous de l'orgueil et de l'hypocrisie.
De ce venin fatal si votre âme est saisie,
Vous verrez vos vertus, vos œuvres s'infecter;
Et, croyant au Seigneur pouvoir les présenter,
Infortunés! au lieu d'une gloire durable,
Vous aurez à porter l'opprobre du coupable.
Ainsi quand vous donnez, ne l'oubliez jamais,
Une main doit de l'autre ignorer les bienfaits.

« La prière est du cœur le sublime interprète :
Mais il faut que toujours, ou publique ou secrète,
D'humilité nourrie et de recueillement,
Elle ait la foi pour but, l'amour pour élément.
Evitez avec soin ces suppliques frivoles
Où le cœur est muet, où de vaines paroles
De la bouche au hasard s'échappent à grand bruit;
De toutes ces clameurs n'esperez aucun fruit,
Car ainsi des faux dieux l'adorateur s'exprime.
Voici de la prière un modèle sublime :
C'est un hymne au Très-Haut, tribut de chaque jour
Et recours efficace aux dons de son amour.
Humbles et confiants, vous direz : « Notre Père,
« Toi qui, siégeant aux cieux, ici nous es prospère,
« Que ton nom soit béni des peuples à genoux !
« Que ta grâce descende et règne parmi nous !
« Puisse ta volonté s'accomplir en ce monde
« Comme au ciel où d'amour l'Ange en elle s'inonde !
« Daigne encore aujourd'hui pour nous ouvrir la main,
« Car de l'âme et du corps nous attendons le pain.
« Dieu clément, tu le veux, nous pardonnons l'offense;
« Daigne aussi pardonner, et prends notre défense
« Lorsque le Tentateur viendra nous assaillir.
« Et puissions-nous marcher et ne jamais faillir
« Dans la route où du mal nous fuyons les atteintes ! »
« Priez ainsi, priez. Oh ! que de grâces saintes,
En s'adressant à Dieu, le croyant obtiendra !
Demandez, mes enfants, et l'on vous donnera.
Cherchez : vous trouverez le trésor le plus rare,
Ces perles, ces rubis dont l'Ange aux cieux se pare.
Frappez : à vous ouvrir Dieu se trouvera prêt.
Enfin qui d'entre vous à son fils donnerait,
Au lieu de l'aliment qui lui serait utile,
Soit une pierre, soit un dangereux reptile?
Si donc de vos enfants vous savez prendre soin,
Dieu si bon, mieux que vous voyant votre besoin,

Sera-t-il insensible à la voix qui l'implore?
« Au Dieu qui vous créa le jeûne plaît encore;
Par lui vous obtiendrez les célestes secours.
Mais dans les lieux publics, places et carrefours,
Où votre air affligé, votre pâle visage
De la foule crédule attendent un hommage,
N'allez pas en jeûnant étaler votre orgueil,
Et de votre maison ne passez pas le seuil.
Ou bien, si vous sortez, parfumez-vous la tête,
Ayez un air riant comme en un jour de fête;
Et par le Ciel alors seront récompensés
Tous ces devoirs pieux en secret exercés.
« Voulez-vous de la gloire acquérir les couronnes?
Ayez l'œil simple et pur; que vos œuvres soient bonnes
Dans leur mode, leur temps et leur intention.
Abhorrez l'avarice, ignoble passion.
Au lieu de ces trésors que dévore la rouille
Et dont même souvent un voleur vous dépouille,
Aux richesses des cieux acquérez de vrais droits.
Vous ne pouvez servir deux maîtres à la fois,
Car vous aimerez l'un et vous haïrez l'autre.
Le Seigneur est mon choix, qu'il soit aussi le vôtre!
Sous le joug de Mammon ne vous courbez jamais.
Hommes, ne dites pas : « Quel habit et quel mets,
« Quel breuvage aurons-nous au retour de l'aurore? »
Voyez le lis des champs que le Ciel fait éclore,
La rose qu'il parfume et le fruit qu'il mûrit;
Voyez tous ces oiseaux que lui-même il nourrit :
Pourrait-il oublier l'homme sa créature,
Qu'il préfère en son cœur à toute la nature?
A Dieu donc votre encens et vos vœux et vos soins,
Et sa bonté saura pourvoir à vos besoins.
« Jamais ses jugements ne vous seront contraires
Si vous craignez toujours de condamner vos frères.
« Laissez-nous arracher la paille de votre œil, »
Leur dites-vous souvent, aveuglés par l'orgueil;

Et vous ne voyez pas dans le vôtre une poutre.
Publiez ma parole, et gardez-vous en outre
De laisser profaner ces dons que le Très-Haut
Distribue ici-bas par le Christ son hérault;
Car donner aux pervers le pain de l'Evangile,
C'est renfermer l'or pur en un vase d'argile,
Et c'est comme jeter des perles aux pourceaux.
Puis craignez d'être alors par eux mis en morceaux.
Comme vous désirez qu'envers vous l'on agisse,
Sachez, chrétiens, suivant une haute justice,
Et l'oracle du cœur, et la loi du Sina,
Et les Prophètes saints que le Ciel nous donna,
Sachez envers tout homme agir aussi vous-mêmes.
Voulez-vous parvenir aux demeures suprêmes?
C'est par la porte étroite, enfants, qu'il faut entrer.
Mais celle que Satan se plaît à vous montrer,
Grande et large, conduit à la mort éternelle.
O déplorable erreur! combien entrent par elle!
Combien peu cependant suivent l'étroit chemin
Où, pour marcher aux cieux, je vous donne la main!
« Il est un autre écueil : fuyez le faux prophète.
A séduire vos cœurs voyez-le qui s'apprête.
Sous sa peau de brebis, c'est un loup ravissant :
Sachez le reconnaître. Un fruit sain, nourrissant,
Pourrait-il se cueillir sur l'épine ou la ronce?
Ainsi des faux docteurs la bouche ne prononce
Et le cœur ne produit qu'erreur et que forfaits.
Dieu, source de la foi, la juge en ses effets.
En vain donc vous diriez : « Seigneur, je vous adore! »
Pour lui plaire, croyants, sachez qu'il faut encore
Exécuter la loi qu'à tout le genre humain
Votre Père céleste imposa de sa main.
« Apprenez maintenant à qui l'homme est semblable.
Si, venant écouter ma parole adorable,
Il la grave en son cœur et l'observe dûment,
Il est, car le devoir élève un monument,

Comme l'homme sensé qui bâtit sur la pierre,
Et qui pour sa maison, soit palais, soit chaumière,
Tranquille, ne craindra ni les flots ni les vents.
Au contraire, il bâtit sur des sables mouvants,
L'insensé dont le cœur inconstant et frivole
Entend et ne sait point pratiquer ma parole.
Quand l'orage en fureur viendra fondre sur lui,
Sans fondement durable, où sera son appui?
Il verra sa maison pour jamais ruinée. »
  C'est ainsi qu'aux mortels par un Dieu fut donnée
Cette leçon pratique où sa grâce à nos yeux
Montre par quels moyens arriveront aux cieux
Ceux qui du vrai bonheur veulent chercher la source.
Astre toujours brillant, il semait dans sa course
Les rayons d'où jaillit l'antique vérité.
Il vient de nous instruire avec autorité;
Portez ici vos yeux, il agira de même.
  Un lépreux, adorant ce bienfaiteur suprême
Dont les mains sur le pauvre aiment tant à s'ouvrir,
Lui dit : « Secourez-moi; vous pouvez me guérir. »
Le bienfait invoqué ne se fit pas attendre,
Car le Seigneur Jésus, de sa voix douce et tendre,
Répondit : « Je le veux, soyez pur, mon ami,
De ce mal dont longtemps votre bouche a gémi;
Mais soyez toujours humble, et que l'impie ignore
Les faveurs dont le Ciel aujourd'hui vous honore.
Puis, joyeux du bienfait qui vient de s'opérer,
Allez, la loi l'ordonne, aux prêtres vous montrer. »
Jésus, ô Dieu d'amour, ainsi, par un mystère
Que vous allez bientôt implanter sur la terre,
Vous daignerez guérir le pécheur de ses maux
Et l'enverrez encore à des prêtres nouveaux.
  Plus tard, à ce Prophète, auguste ami de l'homme,
Vint avec confiance un officier de Rome.
« Un serviteur que j'ai, dit-il, à la maison,
N'attend plus que de vous, Seigneur, sa guérison;

Il souffre extrêmement d'une paralysie.
— Eh bien! répond le Dieu d'où procède la vie,
J'irai jusque chez vous, et je le guérirai.
— Mais, reprend l'officier, Seigneur, serait-il vrai?
Dans mon obscur logis pourrai-je donc sans crainte
Aujourd'hui recevoir votre personne sainte?
Ah! dites un seul mot, ô puissant bienfaiteur;
Car vous pouvez ainsi guérir mon serviteur. »
Alors le Fils de Dieu, s'adressant à la foule
Qui, bruyante et pressée, à l'entour se déroule :
« Hébreux, dans ce moment vous me voyez surpris.
D'un lait de vérité la loi vous a nourris,
Et jamais parmi vous une foi si parfaite
N'a du Dieu de Jacob accueilli le Prophète.
Aussi, je vous l'annonce, un jour, de tous les bords
Où le soleil répand ses feux et ses trésors,
Au festin d'Abraham il viendra des convives;
Et de regrets, de pleurs, d'angoisses corrosives
Et d'affreux grincements forcés de se nourrir,
Les enfants du royaume alors verront s'ouvrir
L'empire ténébreux, leur partage funeste.
Or, vous qui méritez une faveur céleste,
Allez; à votre espoir Dieu propice a souri. »
Il dit. Le serviteur sur l'heure fut guéri,
Honneur à toi, Linus, qui, d'abord infidèle
Et soudain de la loi devenant un modèle,
Rendis au Rédempteur l'hommage le plus pur!
Mais j'entrevois de loin ton triomphe futur :
Martyr, noble guerrier et prince de l'Eglise,
Va, la gloire du Ciel, tes vertus l'ont conquise.
Le lendemain Jésus, aux portes de Naïm,
Aperçut le cercueil où le jeune Ephraïm,
Frappé dans les beaux jours de son adolescence,
Attestait de la mort la cruelle puissance.
Dans le sein de la tombe on allait l'enfermer.
Sa mère, dont l'aspect ne saurait s'exprimer,

Excita sur-le-champ la pitié du Messie.
« O femme, puissiez-vous bientôt voir adoucie
L'angoisse dont j'entends palpiter votre cœur !
— Puisse la mort, dit-elle, unir, ô mon Seigneur,
A son fils qui n'est plus la veuve inconsolable!
— Adorez, dit le Christ, un pouvoir secourable.
Ne pleurez point, croyez. » Et, touchant le cercueil,
En joie inattendue il transforme un grand deuil :
« Jeune homme, levez-vous. » A ces mots, la mort cède
Les droits dont sans efforts un Dieu la dépossède,
Et l'aimable orphelin s'étant levé, joyeux
Comme si le trépas n'eût point fermé ses yeux,
Va proclamer Jésus l'arbitre de la vie.
La foule, à ce spectacle étonnée et ravie,
Bénit le Seigneur Dieu favorable aux humains,
Et, par son envoyé, semant à pleines mains
Grâces, bienfaits, secours et sublimes merveilles.
  Or, quand ces faits nombreux vinrent à ses oreilles,
Jean, qui dans un cachot se voyait renfermé
Et conservait toujours son zèle accoutumé,
Voulut encore au Christ offrir un témoignage;
Car c'était à Jésus qu'il renvoyait l'hommage
Dont les Juifs l'honoraient lorsqu'ils croyaient en lui
Voir cet astre divin dont l'éclat nous a lui.
« Allez, dit-il un jour, à l'Agneau qui du monde
Efface les forfaits et toute empreinte immonde;
A le suivre lui seul allez vous engager. »
Ainsi plusieurs Hébreux vinrent interroger
Celui dont tous les pas signalent un prodige :
« Maître, à venir à vous c'est Jean qui nous oblige.
Etes-vous le Sauveur d'Israël attendu?
Ou notre cœur doit-il, encore suspendu,
Attendre pour fixer ailleurs son espérance?
— Pourquoi chérir ainsi votre longue ignorance? »
Ce disant, le Sauveur guérissait devant eux
Malades infectés, aveugles et boiteux,

Et, chassant les démons du corps de leurs victimes,
Attestait son pouvoir et ses droits légitimes.
« Allez, reprenait-il, dire à mon Précurseur
Le pouvoir merveilleux dont je suis possesseur.
La mort et les fléaux qui partout la précèdent,
Et les esprits malins fuyant ceux qu'ils obsèdent,
Se déclarent vaincus et subjugués par moi.
L'Erreur voit mes leçons anéantir sa loi.
Les pauvres sont instruits, car la bonne nouvelle,
Propice et consolante, à leurs yeux se révèle.
Heureux enfin le cœur qui, dûment disposé,
De mon œuvre et de moi n'est pas scandalisé,
Et qui, pour me servir, du monde se dégage! »
Dans l'intérêt de l'homme, il se rend témoignage,
Le Dieu si méconnu dans son abaissement.
Le Christ, pour les pervers pierre d'achoppement
Et pour les faux dévots principe de scandale,
A ceux qui du mensonge évitent le dédale
Est le roc du salut et la porte des cieux. »
Les messagers de Jean, convaincus et joyeux,
Partent, et, pour louer le héraut qu'il honore,
A la foule en ces mots le Christ s'adresse encore :
« Hébreux, dans le désert qu'êtes-vous allés voir?
Un roseau que les vents à leur gré font mouvoir?
Un homme qui, toujours nageant dans les délices,
Des trésors d'ici-bas recueille les prémices?
Mais l'homme revêtu de riches ornements
Demeure en un séjour où l'or, les diamants,
Les festins, de sa vie embellissent la fête.
Qu'êtes-vous allés voir? Répondez : un Prophète?
Oui, Juifs, et plus encor. C'est Elie en esprit.
Par une plume sainte il fut jadis écrit
Que le Ciel l'enverrait marcher devant ma face.
Et j'affirme à mon tour que de l'humaine race
Aucun n'a devant Dieu paru plus éminent,
Hors cet autre envoyé qui vous vient maintenant,

Et qui, moindre par l'âge en son humble naissance,
Réclame du Très-Haut les droits et la puissance. »
Oui, notre Rédempteur, des cieux mêmes issu,
Et qu'au lieu d'une femme une Vierge a conçu,
Nous surpasse comme homme, ainsi que sur ce monde
L'emporte l'astre-roi qui de loin le féconde.
  Après ce témoignage à son pouvoir rendu,
Jésus, se rappelant que le Juif, assidu
A blâmer ces rigueurs dont Jean fut un modèle,
Ose encor par envie appeler criminelle
Sa bonté qui le rend accessible toujours
Et même du pécheur veut être le recours,
Sévère et menaçant, tel qu'un juge suprême,
Aux pervers en ces mots fulmine l'anathème :
« Vous avez censuré Jean, mon humble héraut,
Et vous blâmez aussi le Verbe du Très-Haut.
Mais dans tous ses enfants, tribu glorifiée,
Vous verrez la Sagesse un jour justifiée;
Car ils l'ont reconnue et dans l'ambassadeur
Qui du Christ par avance attesta la grandeur,
Et dans ce Dieu d'amour dont l'œuvre s'organise,
Telle que les Voyants en leurs jours l'ont comprise.
Malheur donc à vous tous qui n'avez point connu
Le Christ libérateur dans ce monde venu!
Ingrate Bethsaïde, et toi, jadis si fière,
Capharnaüm qui vas gémir dans la poussière,
Malheur à vous, malheur, criminelles cités,
Qui dédaignez les biens par le Christ apportés!
Si l'orgueilleuse Tyr et Sidon l'infidèle
Avaient vu le grand jour qui pour vous se révèle
Et ces prodiges saints dans vos murs accomplis,
De respect et d'effroi tous leurs enfants remplis
Dans la cendre et les pleurs auraient fait pénitence.
Aussi, quand sonnera l'heure de la vengeance,
Tyr, Sodome et Sidon, moins coupables que vous,
Recevront du grand Juge un traitement plus doux. »

Le Fils de Dieu, rouvrant son admirable école,
Quelques jours à Naïm enseigna la parole
Qui doit être fatale au règne du démon.
Or un pharisien, on l'appelait Simon,
A sa table splendide invita notre Maître.
Au milieu du repas, là nous vîmes paraître
Une femme; elle était au printemps de ses jours.
Elle approche en pleurant, muette et sans atours,
Tombe aux pieds du Sauveur, les baise et les arrose
Des parfums les plus purs que l'Orient compose;
Et d'un amour divin son regard rayonnant
Atteste que le règne en sera permanent.
Déjà Simon murmure : « Est-il donc un Prophète?
Je le vois accueillir, comme une femme honnête,
Celle dont le nom seul outrage la pudeur. »
Mais le Dieu qui pénètre et qui sonde le cœur
Par une parabole à son hôte réplique :
« Un riche, dans un temps de souffrance publique,
Ayant deux serviteurs qu'il voyait s'attrister
De ne pouvoir alors envers lui s'acquitter,
Les déchargea tous deux de leur dette pesante,
L'un de cinq cents deniers et l'autre de cinquante.
Or dites-moi, Simon, quel est celui qui doit
Aimer le plus cet homme oublieux de son droit.
— C'est, dit le noble Hébreu, celui, je le présage,
A qui le créancier a remis davantage.
— Vous avez bien jugé, dit le Dieu né pour nous.
Ecoutez maintenant : en arrivant chez vous,
Vous ai-je vu m'offrir, vous maître de la fête,
Un peu d'eau pour mes pieds, des parfums pour ma tête,
Et le baiser dont l'hôte ou l'ami désiré
Est, selon la coutume, en entrant honoré?
Mais, dans un but pieux, combien elle s'empresse,
Celle qu'avec aigreur vous nommez pécheresse!
Voyez chez vous, Simon, cette femme venir,
Puis, malgré votre blâme, à mes pieds se tenir,

Les baignant de ses pleurs et les essuyant même
Avec ses longs cheveux, dont à Celui qu'elle aime
Elle fait en ce monde hommage sans retour.
Voyez-la, le cœur plein d'un noble et pur amour,
Baiser aussi mes pieds et de suave essence
Les arroser ensuite avec reconnaissance.
Elle a péché sans doute, et l'abime s'ouvrait
Lorsqu'enfin de la grâce elle a suivi l'attrait;
Mais voyez quels remords procèdent de son âme.
Elle a beaucoup aimé. L'amour, céleste flamme,
De l'humble pénitente a transformé le cœur,
Et du vice honteux est demeuré vainqueur.
Le Ciel est satisfait; il s'apaise, il pardonne,
Et pour le repentir il est une couronne.
Ainsi, femme, oubliez vos erreurs, vos forfaits:
Dieu vous les a remis et vous offre sa paix.
La foi, mère d'amour et sublime puissance,
Vous rendant aujourd'hui votre ancienne innocence,
Des sept affreux démons dont l'infâme pouvoir
Vous fit abandonner le sentier du devoir,
Heureuse pécheresse, à jamais vous délivre.
Sachez donc pour Dieu seul loin du monde aller vivre. »
Ainsi le Rédempteur à la vertu rendit
Un jeune cœur souillé par un souffle maudit.
Magdeleine, dès lors fidèle à sa promesse,
Du but qu'elle a choisi se rapproche sans cesse,
Et le monde pour elle enfin n'a plus d'appas.
Voyez-la du Sauveur partout suivre les pas,
Joyeuse quand le peuple acclame notre Maître,
Et pâle lorsqu'on ose, hélas! le méconnaître,
Lui ce Médiateur si généreux pour nous.
Voyez-la du Messie embrasser les genoux;
Muette, contempler la bouche qu'elle adore,
Et, semblable à la fleur qui naît avec l'aurore,
Aspirant la rosée et les rayons du ciel,
Recueillir de l'amour les parfums et le miel.

Jamais femme ici-bas, une seule exceptée,
N'a d'une ardeur plus pure et plus illimitée
Observé la loi sainte et chéri le Sauveur.
Enfin j'oserai dire, Anges, votre ferveur,
Immortelle, éthérée, égale et surhumaine,
N'éclipse point encor celle de Magdeleine.
Vous avez sans labeur jadis pu l'acquérir,
Et vous ne craignez point d'en voir les flots tarir;
Mais c'est par le travail et la sollicitude
Qu'elle a pu de la sienne avoir la plénitude,
Et, pour en maintenir l'excellence et le cours,
Il lui faut et veiller et combattre toujours.
  De ville en ville ainsi, de village en village,
L'Homme-Dieu, chez un peuple ignorant et volage,
Annonçait hautement le royaume des cieux.
Les douze de son choix le suivaient en tous lieux,
Répandant en son nom la céleste rosée;
Et, comme il est écrit d'Elie et d'Elisée,
Des femmes, que charmaient de pieux entretiens,
L'accompagnaient aussi, l'assistant de leurs biens.
Sa doctrine profonde et son pouvoir immense
Paraissaient à plusieurs comme de la démence :
Tant par la haine aveugle et d'incultes esprits
Dans sa mission sainte il était peu compris!
Et nous crûmes un jour devoir aller le prendre
Parmi des furieux que nous venions d'entendre
Le déclarer, ô ciel! dépourvu de raison.
  Le Christ étant venu loger dans ma maison,
Nous le vîmes encore, au nom de Dieu son Père,
Manifester un droit que le juste révère
Et qu'osent censurer les esprits mécontents.
Un aveugle muet et dans le même temps
Possédé du pouvoir que l'Enfer s'attribue
Fut guéri sous les yeux d'une foule accourue.
« Ce Prophète puissant n'est-il pas, disait-on,
Le Christ et de David le royal rejeton? »

Des scribes étaient là qui, de la métropole,
Venaient de notre Maître épier la parole :
« Lui-même est possédé ; c'est par l'Enfer, Hébreux,
Qu'il chasse, disaient-ils, les esprits ténébreux. »
Jésus leur répondit : « Hypocrites, vipères,
Qui suivez constamment les traces de vos pères,
Ennemis de la grâce et de la vérité,
Se peut-il qu'un royaume ou même une cité
Subsiste si jamais la discorde y domine ?
Ainsi, de leur pouvoir prévenant la ruine,
Les Anges infernaux agissent de concert.
C'est donc l'Esprit divin qui du ciel entr'ouvert
M'anime et par ma bouche opère ces miracles.
Voici le temps prédit par les anciens oracles :
Le royaume de Dieu vous est enfin venu ;
Que son ambassadeur ne soit pas méconnu.
Mais si, voyant, Hébreux, en vain tant de merveilles,
Au conseil de la foi vous fermez les oreilles,
Contre le Saint-Esprit vous aurez blasphémé,
Et vous verrez le ciel également fermé.
Car oser sciemment combattre l'Evangile,
C'est bâtir sur le sable une maison d'argile,
Et c'est se rendre encore indigne de pardon.
Combien, de l'hérésie allumant le brandon,
Vont de l'Ange du mal seconder la puissance
Et de Dieu dans les cœurs ruiner l'espérance !
Mais, docteur orgueilleux qui te crois si subtil,
Si l'arbre est vraiment bon, que ne rapporte-t-il
Des fruits sains qui seront pour lui comme une gloire ?
Mais non, l'arbre est mauvais ; car, refusant de croire
Et repoussant les biens de la rédemption,
Les Hébreux vont sceller leur réprobation.
Ecoutez discourir cette race adultère :
Elle demande un signe aux cieux ou sur la terre.
Le signe de Jonas, le voici de nouveau,
Et le Christ comme lui, de l'ombre du tombeau,

Vivant, après trois jours revient à la lumière.
Ninive, se couvrant de cendre et de poussière,
A la voix de Jonas implora le Seigneur.
La reine du Midi, de la bouche et du cœur,
Au sage Salomon accourut rendre hommage.
Or Celui qui se voit en butte à votre rage
Surpasse aux yeux du Ciel Jonas et Salomon. »
A ces mots, de Jésus publiant le doux nom
Et sachant estimer la gloire de Marie,
Du milieu de la foule une femme s'écrie :
« Bienheureux mille fois le sein qui t'a porté
Et dont tu fus, ô Christ, en naissant allaité!
— Plus heureux, dit Jésus, le cœur droit et sincère
Qui, suivant avec soin l'exemple de ma Mère,
Etranger dans ce monde et de foi revêtu,
Comme le seul vrai bien, recherche la vertu!
Car, écoutant joyeux la parole divine,
Le croyant en son cœur lui fait prendre racine
Par le jeûne secret et la sainte oraison;
Puis, en elle voyant l'appui de sa raison,
Vers son but, sans errer, le juste se dirige.
Mais de l'amour encore admirez un prodige :
Vous fûtes comme moi par Marie enfantés,
L'Eternel ici-bas vous a même adoptés;
Si donc en lui, chrétiens, vous voyez votre Père,
Soyez chacun de vous ou ma sœur ou mon frère. »
Jésus de la maison sortit en ce temps-là,
Et près du lac voisin le peuple s'assembla.
Or, semant parmi nous le grain de la parole,
Le Christ dit du semeur la belle parabole :
« Un laboureur jadis, voyant le ciel serein,
Au retour de l'aurore alla semer son grain;
Mais voici qu'il laissa tomber, par négligence,
Sur le bord de la route une part de semence,
Et d'avides oiseaux la mangèrent si bien,
Qu'avant la fin du jour il n'en resta plus rien.

En des endroits pierreux une autre fut jetée :
Or, dans ce sol ingrat n'étant pas humectée,
Quoiqu'un semblant de vie eût apparu d'abord,
Pour ses germes naissants qui voulaient un support
Elle ne put jamais y faire une racine ;
Et bientôt, au contact des feux qu'il dissémine,
Du haut du firmament le soleil la brûla.
Plus loin, parmi l'épine une autre se mêla,
Et, l'épine croissant, elle fut étouffée.
Enfin dans une terre humide et réchauffée,
Riche, meuble, poreuse, à l'abri des autans,
Et par de longs travaux préparée en son temps,
Une dernière part se trouva déposée ;
Là, germant et du ciel aspirant la rosée,
Elle leva, mûrit et donna cent pour un.
« Ecoutez, c'est pour vous le moment opportun :
Le royaume du ciel est semblable à cet homme
Qui, par expérience excellent agronome,
Dans le champ qu'il cultive a semé le bon grain.
Or, ayant sous ses yeux préparé le terrain,
De zélés serviteurs sont chargés par leur maître
De veiller aux moissons que le printemps voit naître.
Mais un jour avant l'aube il vient un ennemi
Qui, voyant sur les lieux tout le monde endormi,
Entre et parmi le blé va semer de l'ivraie.
Elle pousse ; aussitôt la famille s'effraie :
« Maître, n'avez-vous pas semé le pur froment ?
« Car nous venons de voir avec étonnement
« D'ivraie épaisse au loin votre terre empestée.
« — Mon ennemi, dit-il, dans mon champ l'a jetée.
« Mais ne l'arrachez pas : le blé pourrait mourir ;
« Attendez et laissez l'un et l'autre mûrir.
« Quand viendra la moisson, *que des mauvaises herbes,*
« *Pour les jeter au feu, l'on fasse à part des gerbes,*
« Dirai-je, *et qu'avec soin le bon grain récolté*
« *Soit, pour être à l'abri, dans mes greniers porté.* »

« Le royaume de Dieu, mon Eglise est pareille
Au grain de senevé qui produit, ô merveille !
D'une faible semence un arbre à longs rameaux
Où viennent en grand nombre habiter les oiseaux.
« Mon Eglise ressemble au levain dont, aigrie,
Se soulève une pâte avec grand soin pétrie. »
Il dit et renvoya le peuple émerveillé,
Mais dont l'œil n'était point encore dessillé;
Car, ainsi qu'Isaïe a bien su nous l'apprendre,
« Afin de ne point voir et de ne point comprendre,
A ce jour du salut qui s'annonce en tous lieux,
Dans sa démence impie, il a fermé les yeux. »
Jésus nous expliqua plus tard ces paraboles :
« Le bon grain, nous dit-il, indique les paroles
Que, semeur matinal, sème en vous le Très-Haut.
Le malin vous enlève une part aussitôt ;
L'épreuve, chez plusieurs, consume la seconde;
L'autre meurt dans les soins et les plaisirs du monde;
Enfin, dans un cœur droit, fidèle et patient,
La dernière produit un fruit vivifiant.
« De l'autre parabole apprenez le mystère :
Le Christ est le semeur, le monde est cette terre
Où le grain, les enfants du royaume des cieux,
Au temps de la moisson donne un fruit précieux.
Satan est l'ennemi, les pécheurs sont l'ivraie,
Et l'Ange moissonneur pour le juste s'effraie.
Mais lorsqu'apparaîtra le jour du jugement,
Les pervers d'un grand feu deviendront l'aliment,
Et les saints entreront dans leur apothéose.
« L'avenir glorieux qu'ici je vous propose
Est semblable au trésor dans la terre caché :
Un homme en est instruit, et, sublime marché !
Ayant vendu ses biens, il se hâte, il achète
Le champ miraculeux que son âme souhaite.
« Le salut, c'est encore un rare diamant.
Un marchand le découvre; or, sans perdre un moment,

Il vend tout son avoir, et, du prix qu'on lui donne,
Se procure, joyeux, ce qu'il ambitionne.
« L'Eglise est nn filet dans les ondes jeté.
Il est, plein de poissons, au rivage apporté :
Les bons, on les conserve avec soin dans nn vase ;
Les mauvais sont dehors rejetés dans la vase.
Ainsi, quand vous verrez juger tont l'nnivers,
Les élus avec Dieu vivront loin des pervers,
Tandis qne les méchants vont avoir ponr demeures
Ces ténèbres sans fin qn'on nomme extérieures. »
C'est alors qu'un Hébreu, par la grâce touché,
S'étant du Rédempteur humblement approché,
Lui dit : « Je veux vous suivre, ô vous notre bannière!
— Les oiseaux ont leur nid, les renards leur tanière,
Et moi, dit l'Homme-Dieu, je n'ai pas seulement
Une pierre où poser ma tête en m'endormant. »
Un disciple à Jésus, ce jonr-là, dit encore :
« Je vais ensevelir un père que j'honore,
Bon Maître ; mais bientôt je serai de retonr,
Prêt à suivre vos pas jusqn'à mon dernier jour.
— D'antres parents iront sans vous de votre père
Ordonner, dit le Christ, le rite funéraire.
Ils sont morts selon Dieu. Vous, vivant par la foi,
Hors d'un monde trompeur, venez et suivez-moi. »

CHANT VIII.

VIE PUBLIQUE DU MESSIE.

SOMMAIRE.

Pierre continue son récit. — Tempête apaisée. — Jésus chez les Gerazeniens. — Possédé guéri. — L'hémorrhoïsse. — Résurrection de la fille de Jaïr. — Deux aveugles et un autre possédé guéris. — Jésus à Nazareth. — Incrédulité et ingratitude de ses concitoyens. — La moisson est grande. — Pourvoir ou sootion des pasteurs. — Conseils donnés aux apôtres. — Hérode l'incestueux. — Salomé la danseuse. — Martyre de Jean-Baptiste. — Hymne au Précurseur. — Le baptême et sa nécessité. — Marie baptisée ainsi que les apôtres, les disciples et les saintes Femmes. — Première multiplication de pains. — — Seconde tempête apaisée. — Jésus et Pierre marchent sur les eaux. — Discours sur l'Eucharistie. — Incrédulité et foi. — Reproches que les Juifs adressent à Jésus. — Réponse énergique. — La Chananéenne, figure des Gentils. — Sourd-muet guéri. — Seconde multiplication de pains. — Levain des pervers. — Aveugle de Bethsaïde. — « Tu es Pierre. » — Se renoncer. — Transfiguration. — Moïse et Elie. — La loi et les Prophètes rendent hommage à Jésus. — Second avénement d'Elie. — Autre démoniaque guéri. — Tribut payé. — « Qui sera le plus grand dans les cieux ? » — L'enfance évangélique. — *Dic Ecclesiæ.* — Pouvoirs conférés. — Parabole du créancier impitoyable. — Faux zèle condamné. — Les soixante-douze disciples. — Leur mission. — Ravissement de Jésus. — Un docteur de la loi vient le consulter. — Parabole du bon Samaritain. — Application. — Jésus loge chez Lazare. — La meilleure part. — Efficacité de la prière. — « Malheur aux pharisiens ! » — Se garder de l'orgueil et de l'hypocrisie. — Détachement des biens de ce monde. — Confiance en Dieu. — Parabole du serviteur fidèle. — Signes du temps. — Parabole du figuier stérile.

C'était le soir. Jésus entra dans un navire :
« Passons à l'autre bord ; enfants, je le désire. »
Il dit ; nous levons l'ancre, et nous sommes en mer.
Mais un noir messager du prince de l'enfer

Dans une épais nuage apparaît sur nos têtes :
C'est le génie affreux qui se plaît aux tempêtes.
A sa voix, l'éclair part et la foudre rugit ;
L'aquilon furieux accourt, siffle et mugit,
Et la mer contre nous se lève menaçante.
Les vastes tourbillons, la vague bondissante,
Le jour qui disparaît, par la nuit effacé,
Notre voile en lambeaux, notre mât fracassé,
Et la nef qui gémit aux assauts de l'orage,
A nos cœurs éperdus tout parle du naufrage.
Cependant le Seigneur à la poupe dormait.
Insensés ! nous pensions que la nef s'abîmait,
Quand Celui dont la voix, des autans redoutée,
Dompte à son gré les flots de la mer irritée,
Reposait au milieu du choc des éléments.
Nous croyant arrivés à nos derniers moments,
On l'appelle, on l'éveille, on l'implore, on lui crie :
« Venez, secourez-nous, Maître ; dans sa furie,
Un démon destructeur a juré notre mort.
Sauvez-nous et daignez nous diriger au port. »
L'Homme-Dieu, d'habitude à notre égard si tendre,
D'abord semble insensible et ne point nous entendre ;
Puis se levant sans crainte et voyant notre effroi :
« Est-ce là, nous dit-il, jusqu'où va votre foi?
Je suis à votre bord, et, faibles de courage,
Vous craignez, vous tremblez en face de l'orage !...
Ecoutez, mes enfants ; ne vous effrayez plus.
Vents et mer, calmez-vous ! » Ces ordres absolus,
La mer les recueillit, les vents les entendirent ;
Et dans le même instant les vagues s'aplanirent,
L'Enfer fut comprimé, la tourmente se tut,
Le ciel devint serein, et la lune parut.
« Quel pouvoir ! disions-nous, pleins d'une crainte extrême.
Quel est donc celui-ci ? n'est-ce pas Dieu lui-même?
Car la mer et les vents, dociles à sa voix,
Ont reconnu d'un Dieu la puissance et les droits. »

O promesse qu'au loin l'avenir réalise !
Lorsque de siècle en siècle, ô barque de l'Eglise,
Vents et flots de l'erreur voudront fondre sur vous,
La même voix encor domptera leur courroux.
Mais la brise se lève, et nous tendons nos voiles;
Puis nous voguons joyeux, tandis que les étoiles
Et la reine des nuits, dans le pur firmament,
Paraissent adorer leur Créateur dormant.
Enfin l'astre du jour, se levant sans nuage,
Des Gérazéniens nous montre le rivage.
Là soudain vers Jésus nous vîmes accourir
Un de ces malheureux dont l'aspect fait souffrir.
C'était un possédé qui parmi les décombres,
Sur les monts et surtout dans les bois les plus sombres,
Errait, morne, hagard et vêtu de lambeaux.
Son gîte pour la nuit, c'étaient de vieux tombeaux
Ou des antres creusés autrefois par nos pères.
On le voyait le jour sortir de ces repaires
Pour aller se pourvoir de quelques aliments.
C'est alors que ses cris, sauvages hurlements,
Répandaient la terreur dans tout le voisinage,
Et qu'avec des cailloux se frappant le visage,
Il semblait n'être plus du nombre des humains.
C'est en vain que parfois, lui liant pieds et mains,
On croyait le sauver de ses fureurs prochaines :
Il brisait sans effort les cordes et les chaînes.
Mais un bras invisible, un lien plus puissant
Aux pieds de l'Homme-Dieu l'amène obéissant.
Or, ayant adoré le Rédempteur du monde,
Il s'écrie, ou plutôt c'est un esprit immonde,
L'un de ceux dont il est encore possédé
Et dont l'affreux pouvoir l'a même dégradé
Jusqu'au point de le rendre une bête farouche,
Qui le personnifie et parle par sa bouche :
« Qu'ai-je à faire avec vous, Jésus, ô Fils de Dieu ?
Avant le temps fixé, venez-vous en ce lieu

Ponr accroître l'horreur des tourments que j'endure?
C'est au nom du Très-Haut qu'ici je vous conjure :
Ne me tourmentez point. » Car le Messie alors
Lui disait : « De cet homme, esprit immondo, sors! »
Ajontant : « Apprends-moi de quel nom tu t'appelles.
— Légion, » répondit ce chef d'esprits rebelles.
Ils étaient en effet comme des légions,
Ces Anges accourus des noires régions
Qui jadis de Satan devinrent le domaine.
Puis voulant habiter parmi la race humaine :
« Ne nous renvoyez pas aux gonffres infernaux;
Mais laissez-nous dn moins entrer dans ces pourceaux
Qui paissent, dirent-ils, le long de ce rivage.
— Allez, leur dit le Christ, car ils sont votre image. »
A ces mots, les démons, laissant l'infortuné
Qu'ils avaient si longtemps sans merci-dominé,
Pénètrent dans le corps des animaux immondes,
Et le troupean fuyant se jette au sein des ondes.
Tels sont les hôtes vils qu'ils logent avec eux,
Ceux qui dn vice impur portent le joug honteux.
Que n'implorent-ils donc le ponvoir débonnaire
Qui, chassant l'ennemi, ranime et régénère!
Or le Seigneur Jésus dit an jeuno Timon :
« Le Ciel vous a, mon fils, délivré du démon;
Offrez-lui dès ce jour votre reconnaissance. »
Et le jeune homme alla révérer la puissance
Qui triomphe à son gré de celle de l'Enfer;
Puis Jésus aussitôt nous fit passer la mer.
Géraza de Satan révérait les images ;
Mais, le voyant au Christ apporter des hommages,
Les habitants prendront de meilleurs sentiments,
Et, fidèles dès lors à de nouveaux serments,
Dans le désert bientôt ils suivront notre Maître.
Près de Capharnaüm nous vîmes reparaître
Ce peuple que Jésus avait naguère instruit,
Et qui, par un vrai zèle au Prophète conduit,

Espère encore entendre un céleste apologue.
Or soudain de la foule un chef de synagogue
S'élance et, sanglotant, tombe aux pieds du Sauveur:
« Bon Maître, à vos genoux j'implore une faveur.
Ma fille unique, hélas! sur son lit est mourante;
Hâtez-vous, et, propice à ma voix suppliante,
Etendez votre main: la mort obéira.
— J'irai, dit l'Homme-Dieu; votre fille vivra. »
Il allait. Dans la foule une femme se glisse:
« Ah! dit-elle, mon cœur m'en donne un sûr indice,
Si je puis arriver, si je puis seulement
De ce Prophète saint toucher le vêtement,
Le mal où j'ai vécu comme au joug asservie,
Et qui bientôt en moi fera tarir la vie,
Ne tiendra plus mon corps sous son pouvoir cruel. »
Elle dit, fend la presse en invoquant le Ciel,
Et du fils de David elle touche la robe;
Puis, tremblante de joie, au public se dérobe.
Jésus dit aussitôt: « Qui vient de me toucher? »
Tabithe, en sa frayeur, d'abord craint d'approcher;
Mais l'amour l'encourage, elle vient et s'écrie:
« C'est moi; je me mourais, et me voici guérie.
— Soyez sans crainte, allez, reprend le bon Pasteur;
L'Eternel aujourd'hui d'un œil approbateur
A regardé la foi de son humble servante. »
Cependant, messager de deuil et d'épouvante,
Un serviteur s'adresse au malheureux Jaïr:
« Vous arrivez trop tard; elle vient de mourir. »
— Non, non, dit le Seigneur. Suivez-moi, pauvre père,
Et qu'en Dieu votre foi, ferme et sans crainte, espère! »
Puis déclarant qu'il peut commander à la mort:
« Quoi! vous pleurez, dit-il, quand cette fille dort! »
Car on jouait déjà pour la jeune défunte
Le deuil accoutumé qui s'achète ou s'emprunte.
Nous suivons l'Homme-Dieu dans ces appartements
Où se mêlent aux pleurs de vrais gémissements.

Pâle et glacée, elle est gisante sur sa couche.
Son regard vif et pur, le souris de sa bouche,
L'éclat et les parfums de cette jeune fleur,
La mort a tout détruit. Sa mère, la douleur
Au pied du lit fatal l'a jetée expirante.
Mais, calmant ces accès d'affliction navrante,
Le Christ parle : « Ma fille, écoute et lève-toi. »
Oh! comment exprimer notre bruyant émoi?
Dans toute sa fraîcheur de jeunesse et de vie,
Lilia sur le sein de sa mère ravie
S'élance, et, par un vœu plus fort que le trépas,
Jure au Christ cet amour qui n'est point d'ici-bas.
Voyez-la maintenant près de son autre mère;
Et, ne s'occupant plus de ce monde éphémère,
Elle aura le bonheur d'être toute à son Dieu.
  Poursuivons nos récits. Au sortir de ce lieu,
Sur les pas de Jésus deux aveugles accourent,
Et, passant au travers des masses qui l'entourent,
L'implorent en ces mots : « Ayez pitié de nous! »
Le Christ, ému, s'arrête et leur dit : « Croyez-vous?
— Oui, nous croyons, Seigneur, répondent-ils; vous êtes
Le Fils du Tout-Puissant, le plus grand des Prophètes.
— Eh bien! reprend Jésus, vos souhaits et vos cris
Sont montés à son trône, et vous voilà guéris. »
  C'est alors qu'il daigna, ce Dieu qui nous console,
Guérir un possédé privé de la parole.
Sitôt qu'il se sentit libre enfin du démon,
Le muet, de Jésus adorant le saint nom,
Au pouvoir du Seigneur hautement rendit gloire;
Mais le docteur impie, en refusant de croire,
Attribuait encore à l'Archange infernal
Une œuvre incompatible avec l'esprit du mal.
  L'Homme-Dieu de nouveau visita la demeure
Où, modèle parfait de vie intérieure,
Il vécut pour le Ciel et s'occupant de nous,
Ce foyer devenu si cher à ces époux

Qui s'y virent aimés de l'amour le plus tendre.
  Or un jour de sabbat, étonnés de l'entendre
Expliquer sans effort les mystères sacrés,
Et rappelant les faits qu'il avait opérés,
Ceux qui l'avaient connu dans son adolescence
Censuraient ses discours et niaient sa puissance.
« Quelle est cette sagesse, et d'où vient ce pouvoir ?
Quoi ! cet artisan vil que nous venons de voir
Végéter tristement dans sa pauvre retraite
Aujourd'hui du Très-Haut se nomme l'interprète,
Et parmi les Hébreux prêche sans mission ! »
Mais Jésus attristé de leur aversion :
« O mes concitoyens, si la foi dans votre âme
Avait pu conserver un seul rayon de flamme,
Vous auriez vu chez vous briller la vérité,
Et ce même artisan que l'on a rebuté
Aurait dans votre ville opéré des miracles;
Mais aux bienfaits des Cieux vous mettez des obstacles.
L'envie envenimée et le maudit orgueil
Au messager d'en haut refusent votre seuil;
Car Dieu sourit à l'humble et résiste au superbe.
En outre, rappelez cet antique proverbe :
« C'est chez lui seulement qu'un Prophète se voit
« Refuser les honneurs qu'autre part il reçoit,
« Lorsqu'on vient de partout célébrer sa venue. »
Ecoutez ce que dit une voix bien connue :
« Venez à moi, vous tous dont le cœur est brisé.
« Du Seigneur sur mon front l'Esprit s'est reposé;
« Je suis l'Oint que la terre attendit d'âge en âge,
« Et j'irai du salut lui porter le message.
« Par moi seront alors les affamés nourris,
« Les captifs délivrés, les malades guéris,
« Et l'aveugle joyeux reverra la lumière;
« Puis, rendant aux humains leur dignité première,
« Je leur ferai servir la justice et l'amour. »
  « Maintenant, peuple hébreu, croyez : voici le jour

Qui fut pour Israël annoncé dans ce livre;
Car je suis le héraut qui sauve et qui délivre.
Mais, comme je l'ai dit, un Prophète chez soi
Bien souvent n'obtient point de respect ni de foi.
Il voit partout ailleurs le peuple qui se presse
L'accueillir par des chants et des cris d'allégresse.
Quand le Ciel autrefois, dans son juste courroux,
Envoya la famine habiter parmi vous,
Alors que tarissaient les sources et les fleuves,
Il était en Jacob un grand nombre de veuves;
Mais la seule qu'Elie en ces jours visita,
Veuve sidonienne, habitait Sarepta.
Dans les jours d'Elisée, un prince de Syrie,
Seul, par l'homme de Dieu vit sa lèpre guérie;
Et que d'Hébreux pourtant se désolaient alors
De sentir le fléau leur dévorer le corps! »
Il dit; et ces ingrats, loin de rendre justice
A ce Dieu qui venait, bienveillant et propice,
Sur le sommet d'un mont le traînent, ô fureur!
Ils allaient, — et les cieux en frémirent d'horreur, —
En le précipitant, briser sa tête auguste;
Mais le Christ au milieu de cette foule injuste
Passa, puis, retournant dans les lieux d'alentour,
Il s'occupa de l'œuvre où l'invitait l'amour.
Dans les grandes cités et les pauvres bourgades,
Il prêcha l'Evangile et guérit les malades.
Or l'Homme-Dieu partout sur ses pas rencontrant
Un peuple malheureux, comme un troupeau souffrant
Qui n'a point de pasteur pour le conduire paître:
« Voyez, dit-il, ces champs où la foi vient de naître:
Quelle grande moisson! Mais, pour la récolter,
Demandez à Celui qui peut vous assister
Qu'il envoie au plus tôt des moissonneurs fidèles.
Travaillez, mes enfants; que les Anges rebelles
Ainsi que tous ces maux dont souffrent les humains,
Soient soumis au pouvoir que je mets en vos mains.

Ne vous occupez pas de votre nourriture;
Car tout l'ordonne, Dieu, la raison, la nature:
Ces hommes dont les soins font germer et mûrir
Les fruits que le salut à la foi vient offrir,
Ces hommes dévoués dont la parole éclaire,
Croyants, même en ce monde ont droit à leur salaire.
Vous qu'ils mènent aux cieux, sachez, peuple chrétien,
Avec empressement pourvoir à leur soutien.

« Or vous, mes envoyés, faites que votre vie
Jamais de mes leçons n'abuse et ne dévie.
Comme la tourterelle, aimants, simples et purs,
Fuyez la vaine gloire et les sentiers obscurs;
Et, tels que le serpent dont la prudence veille,
Ne laissez point dormir votre œil ni votre oreille.
Priez: par ce moyen repoussez noblement
Les traits d'un ennemi qui, plein d'acharnement,
Emploie à vous combattre et la force et la ruse.

« Si parfois une ville, une maison refuse
De recevoir en vous les ministres de Dieu,
Vous, laissant ces pervers et ce profane lieu,
De vos pieds en partant secouez la poussière.
Vous aurez à fournir une rude carrière;
Mais, quand vous paraîtrez au tribunal des rois
Pour défendre ma cause et soutenir mes droits,
Amis, soyez sans crainte et sans inquiétude;
Car de son éloquence et de sa fortitude
L'Auteur de tous les dons viendra vous animer.
Vous verrez contre vous tout l'univers s'armer.
Que vous serez heureux si, d'un cœur toujours ferme,
Dans vos jours de labeur vous marchez jusqu'au terme,
Et si de votre sang vous scellez votre foi!
Le monde s'est au loin soulevé contre moi.
Envers les serviteurs sera-t-il moins sévère?
Mais si, mes bien-aimés, votre foi persévère,
Vous recevrez un jour le prix de vos combats.
Craignez donc non l'épreuve à subir ici-bas,

Non le fer des bourreaux, mais ceux qui dans l'abime
Voudraient précipiter l'esprit qui vous anime.
Or, afin de pouvoir plus longtemps exercer
Le zèle que le Christ saura récompenser,
Quand la haine en un lieu menace votre tête,
Allez attendre ailleurs la fin de la tempête.
Aux regards des humains rendez gloire à Celui
Qui se fait par amour votre frère aujourd'hui;
Et, quand vous paraîtrez au tribunal suprême,
Il viendra, bienveillant, vous défendre lui-même;
Mais en accusateur vous le verrez surgir
Contre ceux qu'il aura de son nom vus rougir.
Je vais encor plus loin. Celui qui me préfère
On son fils, ou sa fille, on son père, ou sa mère,
Qui, chargé de sa croix, ne vient point sur mes pas,
Homme lâche et terrestre, au delà du trépas
Ne verra point briller le jour que l'Ange adore.
Tous ceux qui, remplissant un devoir qui m'honore,
Sauront avec respect chez eux vous recevoir
Et d'un cœur généreux à vos besoins pourvoir,
C'est moi qu'ils recevront, et c'est aussi mon Pére,
Ce pouvoir qui préside aux œuvres que j'opère;
Car aux miens un peu d'eau présentée en ces lieux
Aura, n'en doutez point, sa récompense aux cieux.
Allez donc, préludez aux labeurs où se fonde
Cet espoir de salut que j'apporte en ce monde. »

Et nous allions dès lors, dociles au Seigneur,
A faire pénitence appeler le pécheur,
Chasser l'esprit impur, et, remède mystique
Que la foi par le prêtre aux malades applique,
Oindre d'huile tous ceux qui réclamaient nos soins.

Du Messie, en ces jours, le plus grand des témoins
Achevait noblement sa carrière sacrée.
Hérode, prince inique, âme dénaturée,
Secondant de ses vœux l'incestueuse ardeur,
Avait depuis longtemps enlevé sans pudeur

La belle Hérodiade, épouse de son frère.
Or Jean, dnrant le cours de son saint ministère,
Fort de la vérité, vint trouver Antipas.
« Quoi ! dit-il librement, vous ne rougissez pas
De couronner le rapt et d'afficher l'inceste !
Au nom de la justice et du Ciel que j'atteste,
A ce honteux hymen renoncez au plus tôt ;
Sinon, prince, tremblez, car le bras du Très-Haut,
Par la guerre, l'exil, une mort misérable,
S'apprête à châtier le superbe coupable. »
Le tétrarque, à ces mots et sans autre raison,
Fit jeter le Prophète au fond d'une prison.
L'infâme Hérodiade et Salomé sa fille,
Qui voit fouler aux pieds l'honneur de sa famille,
Dès ce moment cherchaient à le faire mourir.
Enfin l'occasion à lenrs vœux vint s'offrir.
Hérode célébrait le jour de sa naissance,
Et, pour montrer sa joie et sa magnificence,
Il donnait à sa cour un festin somptueux.
C'est alors qu'anx regards du roi voluptueux,
Brillante de beauté, folâtre et séduisante,
Avec tous ses atours Salomé se présente ;
Et bientôt au pouvoir de ces émotions
Dont on voit s'enivrer les folles passions
Ses accents langoureux et sa danse immodeste
Ont livré cette cour qne la lnxure infeste.
« Princesse, dit Hérode, aimable Salomé,
De vous voir aujourd'hui qui ne serait charmé?
Adressez-vous à moi : je le jnre d'avance,
Je suis prêt à remplir de toute ma pnissance
Vos désirs les plus hauts, les plus ambitieux.
— Roi, puisque j'ai trouvé grâce devant vos yeux,
J'ose, dit cette fille ingrate et meurtrière,
Vous exprimer ici l'objet de ma prière :
Je désire, seigneur, que sans retardement,
Exauçant mes souhaits selon votre serment,

De Jean dans un bassin vous me donniez la tête. »
Elle dit. Aussitôt, pour couronner la fête,
Un barbare officier du monarque assassin
Part et revient, portant le funèbre bassin.
Ainsi fut immolé le fils de Zacharie,
Victime d'une basse et noire barbarie.
De la foi conjugale illustre défenseur,
Le martyr glorieux, le héraut précurseur
Dans le sein d'Abraham descendit; mais d'avance
A ses yeux enchantés l'immortelle espérance
Montre l'Agneau de Dieu vers le ciel s'élevant,
Et l'Ange du désert en son vol le suivant.
Je chanterai le juste issu de Zacharie.
O toi si cher au Dieu que la Vierge Marie
A conçu par miracle et pour nous enfanté,
Quel triomphe t'est dû! quelle félicité!
Tu fus compris toujours dans l'espoir que la Terre
Nous transmit comme un bien, un titre héréditaire;
Et huit siècles ont vu ton nom céleste écrit
Au livre que d'en haut dicta le Saint-Esprit.
L'Ange qui vint du ciel préparer ta naissance
Y vit pour nous dès lors une réjouissance.
Ton cœur, avant de naitre, a même reconnu
L'Envoyé rédempteur en ce monde venu.
Des prodiges divins et dont l'Enfer s'attriste,
Un nom mystérieux, le nom de Jean-Baptiste,
Et ton père, inspiré d'un souffle tout puissant,
Te rendirent illustre et célèbre en naissant.
Tu vécus au désert ainsi qu'un autre Elie;
Que ton exemple saint à jamais multiplie
Ces vertus qu'on révère et qui pour élément
Veulent la solitude et le recueillement!
Puis, lorsque, du pardon publiant la nouvelle,
Tu grandissais encor par l'élan de ton zèle,
Tu sus au plus haut point chérir l'humilité:
Autre modèle offert à la postérité.

A cet Agneau de Dieu qui sauve tout au monde,
A cet Epoux divin dont, à jamais fécondo,
L'Epouse enfantera ceux que le Ciel attend,
Tu rendis sur la terre un hommage éclatant.
Mais lo Verbe incarné, consacrant ta mémoire,
Au baptiseur illustre à son tour rendit gloire,
Lorsqu'il fut, ô faveur! baptisé de tes mains,
Et lorsqu'il te nomma le plus grand des humains.
La mort, ô saint Prophète, a couronné ta vie;
Car, mourant immolé par la haine et l'envie,
Tu précèdes encor Celui qui vient pour nous
Mourir et des pervers subir tout le courroux.

Après avoir, du Christ employant la parole,
Exercé le pouvoir qui guérit et console,
Nous vînmes, en un lieu sauvage et retiré,
Rejoindre avec bonheur notre Maître adoré.
« Mes disciples, dit-il, puisque le Ciel vous nomme
Ses ouvriers dans l'œuvre où s'amasse pour l'hommo
Le trésor du salut qu'autrefois j'annonçai,
Il faut de vos labeurs sanctionner l'essai.
Il convient qu'aujourd'hui vous receviez l'emproints
Qui lave, régénère, et de la grâce sainto
Rend mon vrai serviteur légitime héritier;
Car le baptême, enfants, vous ouvre le sentier
Qui mène aux flots de vie où la vertu s'abreuve.
Maintenant venez donc, suivez-moi jusqu'au fleuve. »

Il dit. Entre ces lacs d'où parmi les roseaux
Sort le Jourdain, jaloux de l'azur de ses eaux,
Est un lieu solitaire, une rive charmante
Que parent à l'envi le lis et l'amarante,
Et qu'ombragent au loin le sycomore altier,
Le plane à large feuille et le riche dattier.
Là se rendit Jésus; là nous vîmes sa Mère
Et des femmes de choix que déjà l'on révère
Près du fleuve arriver par un autre chemin.
« Enfants, nous dit lo Dieu sauveur du genre humain,

Le baptême de Jean n'était que symbolique,
Et c'est par le mien seul que la grâce s'applique;
La grâce, appui divin que j'apporte à la foi.
Sachez donc, car ce dogme est gravé dans ma loi,
Que nul ne peut entrer dans la gloire suprême
S'il ne porte à son front le sceau de mon baptême.
Celle qui dans mon œuvre eut toujours tant de part
Et qui de mon Eglise est le premier rempart,
Ainsi que cet apôtre appelé dans ce monde
A gouverner sous moi l'empire que je fonde,
Recevront de ma main le signe révéré.
Puis ce grand sacrement, par Pierre administré,
Pour tons ceux dont ici la croyance est intacte
Deviendra le garant des droits du nouveau pacte.
Approchez donc, ô vons héritiers des vrais biens,
Prémices du salut et les premiers chrétiens. »
  Combien la Vierge est belle avec sa robe blanche
Lorsque son divin Fils sur sa tête qui penche
Verse l'eau qui nons lave et nous rallie aux cieux !
Mais elle fut, Seigneur, toujours pure à vos yeux,
Celle que vous allez nommer la nouvelle Eve,
Et qui dans nos combats va nous servir de glaive.
Ah ! c'est qu'elle voulut nous enseigner encor,
A nous qui vers son Fils dirigeons notre essor,
Qu'obéir, c'est toujours plaire au Dieu qui nous aime.
  Que n'éprouvai-je point quand je dis anathème
Aux pompes, au pouvoir, anx œnvres de Satan,
Et surtont quand je fus par le nouvel Adam
Admis avec amour dans la sainte famille
Où l'on est par sa grâce ou son fils ou sa fille!
Puis, le Christ l'ordonnant, par moi le rit sacré
Fut, ô sublime office ! aux croyants conféré.
Mes collègues en Dieu, quelques autres disciples,
Et ces femmes qu'on voit, parmi des soins multiples,
Chaque jour augmenter de zèle et de ferveur,
Alors d'être à Jésus reçurent la faveur.

Grâces, amour à toi qni nous ouvris la route
Que n'assombrissent point les ténèbres du doute
Et nons promis l'accès à d'immortels trésors!
Or le Fils du Très-Haut, s'éloignant de ces bords,
Revint à l'orient du lac de Galilée.
Un jour dans le désert, par la grâce appelée,
Une foule acconrut des rives du Jourdain,
Et devant le Sanveur se présenta soudain.
Non loin de là s'élève une verte montagne;
Il y monte avec nous, le peuple l'accompagne,
Et de là sa parole à ce concours pieux
Annonce le royanme et le pacte des cieux.
Pendant ces entretiens, le jour marche et décline,
Et la lune apparait au front de la colline.
« Bon Maître, disons-nous, il est tard; permettez
Que ce peuple retourne en des lieux habités;
Car son épuisement et sa faim sont extrêmes.
— Donnez-lui, dit Jésus, des aliments vous-mêmes.
— Enssions-nous, dit Philippe, en ce désert lointain,
Pour deux fois cent deniers de farine ou de pain,
Que serait-ce aujourd'hui, Seigneur, pour tant de monde?
— Enfants, nons dit le Christ dont le regard nous sonde,
Qu'offrirez-vons à ceux qui sont venus à moi? »
Et mon frère à Jésus accourant plein d'émoi:
« Que deviendra, dit-il, cette foule affamée?
Je snis allé partout, et ma vne alarmée
N'a déconvert, Seigneur, que cinq pains seulement
Et deux petits poissons, inutile aliment.
Les voici: ce jeune homme à vos pieds les apporte. »
— Eh bien! à leurs devoirs puisque je les exhorte
Et qn'ainsi de leurs cœurs je satisfais la faim,
Pour le corps maintenant préparons un festin;
Car les jonrs sont venus où le Christ se révèle.
Appelez donc ce peuple, et sur l'herbe nouvelle
Par cinquante et par cent vous le ferez asseoir. »
Il dit. Avec nn front serein comme un beau soir,

De cette main qui pare et régit la nature,
Qui fournit à l'insecte, à l'oiseau, sa pâture,
Et qui pour l'homme étale et dore les moissons,
Il bénit, devant nous, ces pains et ces poissons.
Prodige inattendu ! favorable puissance !
Ces aliments soudain sont en telle abondance
Accrus, multipliés, pour ce repas d'amis,
Que, joyeux de s'y voir par notre Maître admis,
Cinq mille hommes ensemble aussitôt s'en repaissent.
Et je ne compte pas ces groupes qui se pressent,
Ces femmes, ces enfants, autres chers conviés,
Qui bientôt, eux aussi, partent rassasiés.
Enfin nous remplissons, complétant ces merveilles,
Des restes du festin douze grandes corbeilles.
Le peuple, en s'éloignant, disait : « Il est venu,
L'Envoyé que nos vœux, nos pleurs ont obtenu !
Demain nous reviendrons ici le reconnaître
Pour le vrai Roi des Juifs et notre unique Maître. »
Mais lui, dans un vaisseau nous ordonnant d'entrer,
Pour prier à l'écart s'enfuit sans différer.
Vers l'heure de minuit, une horrible tempête
Vint encor sur les flots assaillir notre tête.
Hélas ! à notre bord Jésus ne dormait point,
Et les vents déchaînés sévirent à tel point,
Qu'ils ballottaient la nef ainsi qu'un brin de chaume.
Pour comble de terreur, on crut voir un fantôme,
Formidable dans l'ombre et s'approchant de nous,
Et nous poussons un cri. « C'est moi, rassurez-vous, »
Dit une voix connue, amie et secourable.
— Si c'est vous, m'écriai-je, ô mon Maître adorable,
Faites que jusqu'à vous je marche aussi sur l'eau.
— Viens, » me dit l'Homme-Dieu. Je descends du vaisseau,
Et d'abord sans péril mes pieds effleurent l'onde ;
Mais la vague qui s'ouvre et l'orage qui gronde
M'enlèvent à la fin le courage et la foi.
L'eau ne me portant plus : « Ah ! Seigneur, sauvez-moi ! »

C'est le cri déchirant que ma frayeur profère.
Jésus me tend la main, me preud, et sans colère :
« Tu me voyais; pourquoi, dit-il, as-tu douté? »
Nous marchons, et sitôt qu'à bord il est monté,
La mer se tait, le vent frémit et se retire.
Nous voyous dans le port entrer notro navire,
Et uous lui disons tous, l'adoraut en ce lieu :
« Oui, vous êtes, Seigneur, vraiment le Fils de Dieu,
Et du Christ désiré vous nous moutrez les marques. »
Or, étant après uous surveuus dans teurs barques
Ceux pour qui largemeut le paiu s'était accru,
Dès que sur l'horizon le soleil eut paru,
S'assemblèreut encore et vinreut de la veille
A l'occident du lac publier la merveille.
« Mes amis, dit Jésus, il est un autre paiu
Qui, mangé diguement, ôte à jamais la faim,
Mets qui descend d'eu haut, nourriture que l'âme,
Pour vivre selon Dieu, de Dieu même réclame.
La manue qu'au désert il vous a fait mauger,
Corporel alimeut, symbole passager,
Ne saurait être, Hébreux, à ce mets comparable.
Ecoutez : il s'agit d'un mystère adorable.
Je suis ce paiu vivant qui, du ciel desceudu,
Reud la vie au pécheur dans mes bras attendu.
La manne de mourir ne garantit personue;
Mais l'aliment divin qu'à mon peuple je donne
Est un gage d'amour et d'immortalité.
Or ce paiu merveilleux sur la terre apporté,
O croyauts, c'est mon corps, précieuse victime
Qui s'offrira bientôt pour expier le crime.
Le bieu-être futur à votre âme est-il cher?
Venez, buvez mon sang; prenez, mangez ma chair.
Lorsque le dernier jour éclairera le monde,
C'est par l'effet subit d'une vertu féconde
Que, nonrris du fromeut d'où germent les élus,
Vous dompterez la mort et ne la craindrez plus.

Oui, de mon nouveau peuple, errant sur ce rivage,
Mon corps est l'aliment et mon sang le breuvage.
Puis de l'heureux convive à la fête d'amour
Moi-même, mes enfants, je serai le séjour,
Et son cœur, temple saint, deviendra ma demeure.
Ainsi, selon la grâce, il ne se peut qu'il meure,
Celui qui de ces mets que je viens vous offrir
Au banquet du salut a soin de se nourrir.
Cependant vous verrez d'ici-bas votre Maître
Vers l'éternel séjour monter et disparaître.
Ainsi ne craignez point de manger en tremblant
Un corps inanimé par lambeaux et sanglant;
Mais vous me recevrez, bien qu'alors invisible,
Vivant et contenu dans un signe sensible.
A l'humaine faiblesso ayant encore égard,
Je n'alarmerai point le goût ni le regard,
Et la foi pourra seule en cette nourriture
Apercevoir le Christ et sa double nature;
Car, s'étant de ma table humblement approché,
Le juste m'y reçoit sous un voile caché.
Otez l'esprit, la chair n'a ni pouvoir ni vie.
Au festin de mon corps si donc je vous convie,
L'esprit rend immortel cet auguste aliment.
C'est là du nouveau culte un premier fondement. »
A ce discours du Christ, des Hébreux s'irritèrent;
Même plusieurs des siens, mécontents, le quittèrent.
C'est alors que daignant aux douze s'adresser:
« Vous aussi, dit Jésus, voulez-vous me laisser?
— Non; vous avez, Seigneur, les paroles de vie,
Lui dis-je. Suivrons-nous le sentier qui dévie
De la route du ciel et de la vérité?
Ah! nous croyons au Dieu qui s'est manifesté.
— Parmi vous, reprit-il, je vois pourtant un traître
Qui, devenu démon, vend à Satan son être. »
C'est ainsi qu'en ouvrant les sources de l'amour,
L'ami du genre humain recueillait en retour

Ces mépris, part de l'œuvre où travaille la haine.
Or, tandis que le Juif contre lui se déchaîne
Et trame avec fureur d'horribles attentats,
D'Hérode seulement parcourant les états,
Six mois Jésus s'abstint d'entrer dans la Judée.
Non que son âme alors, de crainte possédée,
De ses vils ennemis redoutât les complots :
Peut-il craindre, le Dieu qui nivèle les flots?
Mais l'heure des douleurs, par le Ciel désignée,
De quelque temps encor se trouvait éloignée.
  Cependant, de Juda sortant pleins de courroux,
Ces hommes corrompus et mus d'un fiel jaloux
Vinrent trouver le Christ aux champs de Galilée.
Là, sous un faux éclat de vertu simulée,
De leur âme avec soin déguisant la noirceur :
« Eh bien ! de notre loi prétendu défenseur,
Comment endurez-vous, dirent-ils, que les vôtres,
Que ces hommes obscurs parés du nom d'apôtres,
Transgressent les devoirs et la tradition
Qu'observèrent toujours dans notre nation,
Depuis le plébéien jusqu'au prince des prêtres,
Les vrais imitateurs de nos pieux ancêtres?
Car, n'importe en quel lieu, ne les voyons-nous pas
Sans se purifier s'asseoir à leurs repas?
— Et l'antique alliance au Sinaï scellée,
Par vos traditions chaque jour violée,
Que n'a-t-elle sur vous gardé quelque pouvoir ?
Il est de la nature un sublime devoir
Qu'avec solennité Dieu consacra lui-même :
« Mortels, dit aux Hébreux sa volonté suprême,
« Chérissez, honorez, assistez vos parents. »
Mais vous, sous les dehors de respects apparents,
Et rendant nulle ainsi la loi la plus expresse,
Vous osez, fils ingrats, délaisser leur vieillesse.
Isaïe a de vous vraiment prophétisé :
« Ce peuple, dans le cœur à mon culte opposé,

« Hypocrito et pervers, de ses lèvres m'honoro. »
Vos superstitions qu'un faux zèle coloro
Et vos empiètements sur tout dovoir écrit
Des préceptes divins ont étouffé l'esprit.
Hébreux, ce n'est donc pas cet objet quo l'on touche,
Ce pain, cet aliment que l'on porte à la boucho,
Qui peuvent rendre l'homme impur et criminel;
Mais les œuvres du cœur, aux yeux de l'Eternel,
Seules, en vérité, le déclarent coupable.
De révolte en effet le corps est incapable;
Inerte, c'est l'esprit qui l'anime et le meut,
Et qui, le dominant, pour lui propose et veut.
C'est ainsi que du cœur procèdent l'adultèro,
L'homicide, le vol, l'hypocrisie austère,
L'envie au noir venin, l'avarice et l'orgueil,
Ces vices qui toujours sont un funeste écueil,
Puis le faux témoignage et l'horrible blasphèmo
Dont l'arrogance impie ose assaillir Dieu même,
Et la folio enfin, exécrable fureur
Qui, changeant le fidèle en héraut do l'erreur,
Lui fait répudier la foi qu'il a chérie
Et de dogmes affreux infester la patrie.
Si, ne remplissant point les devoirs que bientôt
L'Eglise imposera dans l'esprit du Très-Haut,
Vous osez violer le jeûne et l'abstinenco,
Ce sera le mépris d'une sainte ordonnance
Et non le mets du corps que vous aurez mangé,
Par où Dieu se verra dans le ciel outragé.
Sachez donc recueillir les fruits de ma parole.
Gardez-vous de penser que, perverse ou frivole,
Elle soit une injure, un scandale pour vous.
De ses droits souverains le Tout-Puissant jaloux
Arrachera la planto à la terre nuisible.
Ou bien, mus malgré vous d'une force invisible,
Vous irez, insensés, avougles conducteurs,
Avec ceux qu'ont séduits vos dogmes imposteurs,

Tomber subitement dans la fosse commune.
Mais implorez de Dieu la clémence opportune,
Et de tous vos forfaits méritez le pardon. »
De là notre Sauveur aux confins de Sidon
Alla se reposer à l'abri de l'orage.
Or, dès qu'aux habitants qui peuplent ce rivage
Le Prophète divin comme un astre apparut,
Une femme à ses pieds en pleurant accourut :
« Ma fille est au pouvoir d'un esprit qui l'obsède;
Vous que les malheureux appellent à leur aide,
Daignez nous secourir et me la conserver. »
L'Homme-Dieu né pour tous, désirant éprouver,
Comme par un refus, cette femme étrangère :
« Je ne fus envoyé, dit-il d'un ton sévère,
Qu'aux agneaux de Jacob égarés dans ces lieux ;
Faudrait-il aux enfants ôter le pain des cieux ?
Et, le jetant aux chiens, faut-il les en repaître?
— Il ne serait pas juste, il est vrai; mais le maître
Leur permet de manger, reprit-elle humblement,
Les miettes de sa table, un reste d'aliment.
— O femme, votre foi, dit le Sauveur, est grande.
Allez; qu'il vous soit fait selon votre demande. »
Evodia revint en hâte à sa maison ;
Et sa fille, déjà rendue à la raison,
Du démon pour toujours se trouvait délivrée.
La race des Gentils est ici figurée.
Le Christ semble d'abord ne point venir pour eux ;
Mais, père aimant et juste et maître généreux,
Au sortir d'un état d'épreuve temporaire,
A l'esclavage antique il daigne les soustraire
Et reconnaître en eux ceux qu'il nomme les siens.
Abrités par la croix, bénis, comblés de biens,
Taudis qu'ici le Juif va renoncer le Juste,
Pour la foi d'âge en âge ils seront cet arbuste
Qui, grandissant toujours, doit, selon les Voyants,
Sous ses vastes rameaux ombrager les croyants.

Jésus à son retour vint dans la Décapole,
Où, du jeune Timon recueillant la parole,
Les peuples aspiraient à le connaître mieux
Et renonçaient en foule au culte des faux dieux.
Or dans bourgs et hameaux son heureuse venue
Fut partout annoncée aussitôt que connue.
On lui présenta donc chez ces bons habitants
Un jeune homme muet et sourd en même temps.
Le Seigneur à l'écart prend l'aimable Zopire,
Lève les yeux au ciel, se recueille et soupire;
Puis, étendant les mains sur l'infirme à genoux,
Il s'écrie : *Ephpheta !* c'est-à-dire : Ouvrez-vous !
Zopire ouït du Christ la parole puissante,
Et, conforme à son cœur, sa voix reconnaissante
Publia le bienfait qui s'accomplit alors.
En le voyant, partout le peuple de ces bords
Bénissait hautement la clémence divine;
Puis à ses chants, portés de colline en colline,
De notre lac au loin la rive applaudissait.
Le divin bienfaiteur en passant guérissait
L'aveugle, le boiteux et toutes les souffrances.
De ces Gentils enfin comblant les espérances,
Sur un mont élevé sa bouche leur apprit
A servir le vrai Dieu du cœur et de l'esprit.
Admirez leur bonheur! Cependant la nature
Réclame pour le corps sa part de nourriture;
Mais dans ce lieu désert où trouver seulement
Pour apaiser la faim le plus simple aliment?
« Enfants, nous dit alors une voix chère et douce,
Rassurez-vous; venez vous asseoir sur la mousse.
Faites asseoir aussi ce peuple que je vois
Si charmé de me suivre et d'entendre ma voix;
Qu'il ait place à ma table, il n'importe en quel nombre. »
Ainsi dit ce bon Maître, et l'on s'assied sous l'ombre
Que forment en ce lieu le mélèze et le pin.
Puis, prodige qui donne aux affamés du pain,

Avec quelques poissons et sept petits pains d'orge
Il fait que d'aliments notre festin regorge.
Or, bénissant l'auteur du merveilleux bienfait,
De nombreux conviés prennent part au banquet ;
Mais, les congédiant avec leur gratitude,
L'Homme-Dieu vers la mer, malgré sa lassitude,
S'en retourne avec nous, et, s'embarquant de là,
Il nous fait aborder aux champs de Magdala.

« Mes amis, nous disait cet adorable guide
Lorsqu'il allait entrer dans notre Bethsaïde,
Sur l'envie et l'erreur ayez les yeux ouverts;
Gardez-vous du levain de ces hommes pervers
Qui, par un zèle faux et de vaines doctrines,
Attaquent en nos jours les vérités divines.
Le fier pharisien, Hérode et ses amis
Se sont, dans leurs complots, secrètement promis
De détruire mon œuvre et mon nom sur la terre.
Craignez donc, mes enfants, cette race adultère,
Et que la foi contre eux soit votre sûreté. »

C'est là qu'un autre aveugle au Christ fut présenté.
Il le prend et l'emmène en dehors de la ville
Pour cacher un miracle à cette tourbe vile
Qui ne reconnaît point l'ambassadeur des Cieux.
Ensuite, lui mettant de la salive aux yeux
Et tenant sur son front la main droite étendue :
« A quel point, lui dit-il, recouvrez-vous la vue ?
— Il me semble, Seigneur, dit Joas, entrevoir,
A des arbres pareils, des hommes se mouvoir. »
L'Homme-Dieu, de nouveau lui touchant la paupière,
Ajoute : « Maintenant ouvrez à la lumière
Ces yeux que le Très-Haut vous rend pour contempler
Ses œuvres et les biens dont il veut vous combler. »
L'aveugle au même instant vit, et, dans la nature,
Il admira l'Auteur de toute créature.
Mais pourquoi dès l'abord ne fut-il pas guéri ?
Peut-être que, de foi trop faiblement nourri,

Il ne méritait pas sa guérison complète;
Et peut-être le but du tout puissant Prophète
Etait de nous montrer que la grâce parfois
N'agit que lentement dans les cœurs où ses lois
Ne lui paraissent point profondément gravées.
Mais heureuses alors les âmes éprouvées
Qui de cette lenteur ne se rebutent pas
Et s'attachent à lui jusqu'au seuil du trépas!
Un soir, sur le chemin qui mène à Césarée,
Nous suivions du Sauveur la personne sacrée.
Il priait en marchant, grave et les yeux au ciel.
« Mon Père, disait-il, que l'épine et le fiel
Se changent pour les miens en célestes délices,
Et que, trouvant la paix même dans les supplices,
Ils demeurent toujours fidèles à ma loi! »
Puis il nous dit soudain : « Que pense-t-on de moi?
Que dit-on dans le peuple? » Et nous lui répondîmes :
« Ils pensent qu'opérant des merveilles sublimes,
Le fils d'Elisabeth reparaît parmi nous.
Il est aussi des Juifs dont la croyance en vous
Découvre du Seigneur un antique interprète
Qui, sortant du tombeau, vient préparer la fête,
Le grand jour où Jacob, ainsi qu'il l'espéra,
Au rang des nations enfin reparaîtra.
Même parmi la foule on croit et l'on publie
Que vous êtes Hénoch ou le prophète Elie,
Ces hommes que la mort a jadis épargnés.
— Que pensez-vous de moi, vous qui m'accompagnez?
Nous dit-il. — Ah! Seigneur, tout en vous, répondis-je,
Du Dieu qui s'est fait homme atteste le prodige.
Oui, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. »
Le Messie, à ces mots, du regard m'approuvant :
« Simon, fils de Jonas, dit-il avec tendresse,
Que vous êtes heureux! car le Dieu de sagesse,
Non la chair ou le sang, en ces jours vous apprit
A savoir discerner l'œuvre du Saint-Esprit. »

Puis sa voix s'épanchant sur ce ton ferme et grave
Qui toujours dans le cœur plus fortement se grave :
« Et moi je vous le dis en toute vérité,
Vous êtes Pierre. Eh bien ! comme il fut décrété,
Je bâtis sur ce roc mon Eglise immortelle,
Et jamais le démon ne prévaudra contre elle.
Je vous donne la clef des célestes Etats.
Déliez désormais ou liez ici-bas,
Selon votre sentence, indulgente et propice,
Vous verrez du Très-Haut la suprême justice
Dans sa cour au pécheur comme vous pardonner,
Ou, sévère au coupable, aussi le condamner ;
Et d'un temple nouveau vous serez le grand-prêtre. »
Bientôt j'eus le malheur de déplaire à mon Maître.
Ce même jour, voulant nous montrer le chemin
Qu'il suivra pour aller sauver le genre humain,
Il nous dit clairement ses souffrances futures,
Son opprobre et sa mort au milieu des tortures.
Je le pris à l'écart, et pressant ses genoux :
« Mon bon Maître, lui dis-je, ah ! que n'éloignez-vous
Ce calice sanglant, cette affreuse pensée !
— D'un amour trop humain ma gloire est offensée ;
Tu me deviens, dit-il, un scandale, ô Simon !
Voudrais-tu me tenter, et, semblable au démon,
T'opposer aux desseins de la bonté divine ?
Voudrais-tu, de mon œuvre invoquant la ruine,
Que l'homme, sur le point de se voir racheté,
Perdît l'espoir du ciel et de sa liberté ? »
Or, appelant à lui les peuples qui se pressent
Pour ouïr les leçons que les Cieux leur adressent,
Il parle, et ses conseils seront chers à la foi :
« Si quelqu'un, mes enfants, veut venir après moi,
Que, par un saint effort se renonçant soi-même,
Aux maximes du monde il lance l'anathème,
Et que, prenant sa croix, il me suive au chemin
Où je m'offre toujours à lui tenir la main !

Car que sert-il à l'homme, étranger sur la terre,
D'acquérir pour un jour les trésors qu'elle enserre,
Si son âme périt pour une éternité?
Et, perdant le bonheur qu'il aurait mérité,
Que pourra-t-il jamais recevoir en échange?
Ainsi n'imitez point, dans sa folie étrange,
L'insensé qui poursuit les plaisirs d'ici-bas;
Mais sachez, par l'épreuve et de dignes combats,
Obtenir les vrais biens et la gloire qui dure. »

Toujours se renoncer, cette parole est dure;
Oui, si nous l'entendons comme l'homme de chair,
A qui, fatale erreur! ce monde seul est cher.
Mais si, pour en avoir la vraie intelligence,
Nous savons recourir à l'Esprit de science,
Combien dans notre exil cette parole au cœur
Pour aller à son but donnera de vigueur!
Combattre sous un Roi qui promet et qui donne
Son palais pour séjour, sa gloire pour couronne;
Suivre un sentier d'abord d'épines hérissé,
Mais qui bientôt, facile et de fleurs tapissé,
Mène où l'ame de paix et de bonheur s'abreuve,
Est-ce donc une vie, est-ce donc une épreuve
Dont il faille, ô croyants, désormais s'effrayer?
Ah! suivons le chemin qu'un Dieu daigna frayer
Et le royal drapeau que pour nous il arbore.

Quand parurent les feux de la huitième aurore,
Sur un mont à l'écart Jésus alla pour nous
Prier le Dieu par qui le pécheur est absous.
Le pieux narrateur que vous venez d'entendre,
Et son frère qu'anime un respect non moins tendre
Envers cet Homme-Dieu dont l'amour est la loi,
Se virent appelés à le suivre avec moi.
C'était sur le Thabor. Là, tandis qu'en silence
La prière du Christ vers le Très-Haut s'élance,
De nos sens accablés s'empare le sommeil.
Quel spectacle inouï charma notre réveil!

Nous vîmes le Sauveur s'élever dans l'espace,
Calme, majestueux et rayonnant de grâce.
Moins brillant nous paraît le soleil de l'été
Lorsqu'il baigne les monts en des flots de clarté;
L'éclair qui montre à l'œil sa route incandescente,
L'ivoire le plus pur, la neige éblouissante
Et le lis dont l'aurore admire la fraîcheur,
N'ont pas ce haut degré d'éclat et de blancheur
Que sur ses vêtements déploya notre Maître.
Mais près de lui soudain nous voyons apparaître
Deux hommes d'un aspect antique et glorieux,
Et nous apercevons sur leurs fronts radieux
Les noms, chers à Jacob, de Moïse et d'Elie.
« De la grande alliance en ce monde établie
O toi, dit le premier, généreux fondateur,
Permets qu'en te voyant ton humble adorateur
A ton nom rende gloire et te salue encore.
Je te vis sur l'Horeb, ô faveur qui m'honore!
Lorsqu'il nous fut donné de t'adorer de loin.
C'est toi qui, de mon peuple autrefois prenant soin,
En de vastes déserts fus son Ange et son guide,
Et même lui donnas un fleuve d'eau limpide.
Or je viens maintenant remettre dans tes mains
Les décrets dont mon Dieu jadis pour les humains
Sur la sainte montagne a chargé son Prophète.
Par toi du Sinaï la loi devient parfaite,
Ou plutôt, rejetant des devoirs superflus,
Ta loi règne sur l'homme, et la mienne n'est plus. »
« Oui, la grande promesse est enfin, dit Elie,
Par la grâce et l'amour sur la terre accomplie.
Tu fus, toi que nos cœurs nommaient le Désiré,
Pendant le cours des temps prédit et figuré.
D'avance tu reçus l'encens de nos hommages;
D'avance, par la bouche et du Ciel et des Sages,
Tu daignas consoler, instruire les mortels,
Et je vois aujourd'hui s'élever tes autels.

Evanouissez-vous, figures et symboles.
Vous, peuples de la terre, écoutez les paroles
Et recueillez les dons qui descendent des cieux.
Lui qui parlait jadis, il est devant vos yeux;
Car je l'ai reconnu: c'est lui, l'Etre adorable
Qui daigna m'apparaître et me fut favorable,
Lorsque je l'entendis, souffle doux et léger,
Me dire: *Ne crains point; je dois te protéger.* »

Hommes des anciens jours, vous alliez disparaître;
Et, dans mon trouble alors, je dis à notre Maître:
« Seigneur, il nous est bon de demeurer ici,
Puisqu'un Dieu bienfaiteur nous favorise ainsi
Et déploie à nos yeux ces grâces éclatantes.
Dressons-y sans délai, si vous voulez, trois tentes:
Dans l'une, Oint du Très-Haut, vous vous reposerez;
Et les autres abris vous seront consacrés,
D'Horeb et du Thabor pèlerins vénérables. »
Tandis que je parlais, souvenirs mémorables!
Un nuage brillant s'abaisse, et dans son sein
Les Sages d'Israël ont disparu soudain.
Or le Christ était seul quand des flancs de la nue
Il sortit une voix du Précurseur connue:
« Mortels, c'est là mon Fils, mon amour, mon bonheur.
Ecoutez ses leçons, car c'est lui rendre honneur. »
Et nous étions gisants sur l'herbe printanière.
Cette voix et ces flots de divine lumière
Avaient comme détruit toutes nos facultés;
Et même nous pensions être au loin transportés,
Ou bien que notre globe avait fui dans le vide.

Mais Jésus vint à nous; notre regard avide
Ne pouvait, ô transport! se lasser de le voir.
« Venez, dit-il, enfants: je vous fais un devoir
De garder le secret dont votre âme est ravie.
Mais lorsque, du tombeau revenant à la vie,
J'aurai dans son pouvoir vu Satan limité,
Et qu'élevant le sceau de ma divinité,

J'aurai pour les humains accompli mon ouvrage,
A la voix du Thabor vous rendrez témoignage.
Vous pourrez, en allant prêcher et convertir,
Dire de quelle gloire il daigna se vêtir,
Celui qui sème un grain des cieux originaire
Et dont la qualité jamais ne dégénère.
Elie à vos regards, sur ce mont vénéré,
Comme un témoin fidèle aujourd'hui s'est montré.
Mais d'autres jours viendront; vous l'entendrez encore,
Proclamant aux humains que le temps va se clore :
« Mortels, leur dira-t-il, sortez de votre erreur,
« Et du Juge qui vient conjurez la fureur. »
Or, sourds à ses leçons, riant de ses menaces,
Les peuples vont alors s'ameuter dans les places;
Et lui, vous le verrez à leur glaive s'offrir,
Rendre hommage à mon nom, m'invoquer et mourir.
Car on le traitera comme à vos yeux la haine
Va traiter l'Oint de Dieu que l'amour vous amène.
Chez les hommes pourtant il est déjà venu;
Mais lorsqu'ils le voyaient, ils ne l'ont point connu,
Et son sang a scellé sa mission chérie. »
  Ainsi dit l'Homme-Dieu. Le fils de Zacharie
Prépara du Sauveur la venue ici-bas.
Les peuples l'admiraient et ne le croyaient pas.
Il venait néanmoins, selon l'esprit d'Elie,
Instruire et restaurer une race avilie.
Or Elie en personne, avant le jugement,
Viendra prêcher du Christ un autre avènement.
  Nous étions descendus au pied de la montagne,
Quand notre œil découvrit, épars dans la campagne,
Un grand peuple, inquiet et cherchant le Sauveur.
Là nous vîmes bientôt, implorant sa faveur,
Un vieillard accourir, les yeux trempés de larmes :
« Seigneur, dit-il, prenez pitié de mes alarmes;
D'un pouvoir odieux préservez mon enfant.
Car souvent, devant moi, le démon, l'étouffant,

L'obsède, le meurtrit, le déchire et le traîne,
Livide, sur le sol, et respirant à peine.
Sa cruauté parfois même se fait un jeu
De le jeter soudain dans l'onde ou dans le feu.
Vos disciples déjà, touchés de ma prière,
Ont voulu réprimer sa rage meurtrière;
Mais du corps de mon fils ils n'ont pu le chasser.
Maître, c'est donc à vous que je viens m'adresser.
Pouvez-vous sur l'Enfer nous donner la victoire?
Daignez nous secourir. — Oui, si vous voulez croire.
Rien n'est, lui dit Jésus, impossible à la foi.
— Je crois, répondit-il; mais, Seigneur, aidez-moi.
Purifiez mon cœur; rendez ma foi parfaite.
— Je le veux, s'écria l'adorable Prophète :
Esprit muet et sourd, je te l'ordonne, sors! »
A ces mots, redoublant de fureur et d'efforts,
L'ennemi de nouveau tourmente sa victime,
Pousse un cri formidable et se perd dans l'abîme.
Et, gisant sur le sol, le jeune Barnabé
A tant d'affreux assauts semble avoir succombé;
L'Homme-Dieu par la main le prend et le relève :
« Sois à moi, lui dit-il. Avec la foi pour glaive,
Cours venger ton injure, et, combattant l'erreur,
Va de l'Enfer au loin confondre la fureur. »
  On prélevait alors un tribut pour le temple.
Afin de nous donner encore un autre exemple:
« Est-il, me dit Jésus, d'usage que les rois
A leurs propres enfants imposent quelques droits?
Mais afin de montrer qu'il est de la justice
Qu'à la loi de la terre un sujet obéisse,
Allez au bord du lac et jetez l'hameçon;
Et lorsque dans vos mains vous aurez un poisson,
Céphas, vous trouverez dans sa bouche un statère;
Puis vous irez l'offrir, fidèle tributaire,
Aux receveurs d'impôts et pour vous et pour moi. »
Il dit, et je courus; son ordre fut ma loi.

Or, des pensers d'orgueil se glissant dans nos âmes,
Insensés ! à Jésus, le soir, nous demandâmes
Qui sera le plus grand dans l'éternel Eden.
Mais ayant de nos cœurs fait un prompt examen :
« Il sera, nous dit-il, à la place première,
Celui qui, parmi vous choisissant la dernière,
De son frère ici-bas se fait le serviteur.
C'est un Dieu qui l'affirme, aux yeux du Créateur,
L'aimable humilité, la sainte obéissance,
Ont un prix que n'ont point ni l'or ni la puissance. »
Puis, voyant folâtrer un enfant près de là, —
Ignace était son nom, — le Seigneur l'appela,
Lui donna de l'amour le baiser le plus tendre,
Et nous l'ayant montré : « Venez, dit-il, apprendre
Qui doit être là-haut le plus grand des élus.
L'homme au cœur pur et simple. Ainsi ne pensez plus
A vouloir en grandeur surpasser tous les autres;
Mais de tous vos efforts acquérez, mes apôtres
Et vous tous qui marchez sur la terre avec moi,
La vertu précieuse où repose ma loi.
Qu'il est grand devant Dieu le péché de scandale !
Avant que de souiller une âme virginale,
Pécheurs, allez plutôt vous jeter dans la mer,
Et n'entraînez personne avec vous dans l'enfer.
Ah ! ne méprisez point ces petits dont les Anges
Contemplent à jamais l'objet de leurs louanges,
Mon Père qui séjourne et règne dans les cieux :
C'est la part du troupeau la plus chère à ses yeux.
« Lorsque de cent brebis paissant sur les montagnes
Une s'est égarée au loin dans les campagnes,
Le pasteur aussitôt ne la cherche-t-il pas,
N'épargnant dans ce but ni fatigues ni pas?
Et s'il peut la trouver, quelle réjouissance !
Enfants, comme un trésor gardez votre innocence,
Et puissiez-vous pour Dieu ne vous perdre jamais !
« Vous que pour serviteurs dans ce monde j'admets,

Si quelqu'un d'une offense envers vous est coupable,
Allez, mus d'un esprit généreux et placable,
Entre vous et lui seul le reprendre d'abord.
S'il veut vous écouter, pardonnez-lui son tort,
Et vous aurez à Dieu comme acquis votre frère.
Or, à votre désir s'il se montre contraire,
Ayez pour lui parler deux témoins entre vous;
Et s'il s'obstine encore, allez, mais sans courroux,
En avertir enfin l'Eglise votre juge;
Car, de l'humble et du pauvre infaillible refuge,
Elle est en même temps établie ici-bas
Pour régir les humains et juger leurs débats.
Si donc, lorsque l'Eglise au devoir le rappelle,
Le pécheur insensé se déclare rebelle,
Qu'il soit dès lors pour vous semblable au publicain
Et comme le Gentil qui réchauffe en son sein
Le culte du mensonge et de l'idolâtrie.
Que, d'amour enflammée et de zèle nourrie,
L'âme du vrai croyant dans l'Eglise et dans moi
Cherche toujours la règle et l'appui de sa foi.
« O vous, mes lieutenants dans l'œuvre que je fonde,
Apprenez quel pouvoir vous aurez dans ce monde :
Déliez ou liez, absolvez en mon nom,
Ou, s'il est à propos, refusez le pardon;
Vous verrez le Très-Haut confirmer la sentence.
De ce point capital vous saurez l'importance;
Mais au pouvoir suprême à Pierre décerné
Le vôtre, Dieu le veut, sera subordonné. »
« Seigneur, lui dis-je alors, à mon frère coupable,
Dites, combien de fois serai-je favorable? »
— « Ah! soyez-le toujours, répond le bon Pasteur.
Oui, si le repentir a pénétré son cœur,
S'il aime, quel que soit le nombre des offenses,
Qu'il ait part au trésor des célestes clémences.
« Le Ciel est juste, bon, patient; c'est pourquoi,
Dans sa justice auguste, il ressemble à ce roi

Qui, voyant à ses pieds un sujet insolvable,
De dix mille talents cependant redevable,
Implorer par faveur le délai le plus court,
Au cri de la pitié ne se rendit point sourd,
Et ne mit pas en œuvre une bonté restreinte;
Mais à son serviteur il dit : « Soyez sans crainte ;
« Votre peine me touche : allez en liberté,
« De toute votre dette à mes yeux acquitté. »
Or celui-ci, sortant, fit rencontre d'un homme
Envers lui débiteur d'une légère somme,
Puisqu'il ne s'agissait que de quelques deniers :
« Rends-les-moi, cria-t-il, rends-les jusqu'aux derniers! »
Et même, le prenant à la gorge, l'infâme,
Afin de se saisir de l'argent qu'il réclame,
O fureur! en vient presque au point de l'étrangler,
Tant par son avarice il se laisse aveugler!
C'est en vain qu'à genoux le débiteur se jette
Et dit : « Veuillez m'attendre, et je pairai ma dette. »
Son créancier l'ordonne, au fond d'une prison
Il est, l'infortuné, traîné comme un larron.
Mais le prince l'apprit, et sa juste colère
Ne fit point de cette œuvre attendre le salaire;
Car à son serviteur : « Je t'ai pris en pitié,
« Et toi, cruel, ingrat, cœur sourd à l'amitié,
« Tu te fais l'oppresseur d'un frère qui t'implore!
« Eh bien! pareillement à ton égard j'ignore
« Cette compassion qui porte à pardonner,
« Et voici qu'aux bourreaux je vais t'abandonner. »
Craignez donc du Seigneur les jugements sévères,
Et soyez indulgents à l'égard de vos frères. »
Ainsi le Fils de Dieu, tendre ami des humains,
De la miséricorde ouvrit tous les chemins.
« Ne me demandez pas, nous disait-il encore,
Que la terre engloutisse ou que le feu dévore
Ceux qui ne veulent point accomplir leur devoir :
J'apporte à tout pécheur le salut et l'espoir,

Et non pas le courroux ni la mort éternelle.
Lorsqu'à l'œuvre de Dieu la grâce vous appelle,
N'allez pas regretter le noble dévoûment
Qui vous engage à moi par choix et par serment;
C'est, après avoir mis la main à la charrue,
Regarder en arrière et dire, l'âme émue :
« Que n'ai-je refusé ce stérile travail ! »
Or le Dieu rédempteur, pour garder le bercail
Qu'il possède en ce monde et qu'il nomme l'Eglise,
Pour cultiver le sol que son sang fertilise,
Et pour aller combattre autour de ses drapeaux,
Nomma, subordonnés aux douze principaux,
Soixante et douze élus qui, sous le nom de prêtres,
Vont servir le plus saint et le meilleur des maîtres.
Le Messie ayant donc à ce poste appelé
Des disciples au cœur simple, droit et zélé,
Et qu'il savait munis d'une foi vive et tendre,
Daigna, ce jour-là même, en ces mots leur apprendre
De quel emploi sublime il allait les pourvoir :
« Vous aussi du pardon vous aurez le pouvoir.
Vous irez à la terre annoncer ma parole
Et de l'erreur antique anéantir l'idole;
Puis vous baptiserez tous ceux qui par la foi
Auront déjà rendu témoignage à ma loi.
Enfin, perpétuant la rédemption même,
Vous offrirez aux Cieux, pour le peuple que j'aime,
La Victime sans tache et l'Agneau du salut.
Allez donc : le Seigneur à vous choisir se plut,
Vous, gardes et supports de son vaste édifice;
Allez et préludez dans votre noble office.
« Immense est la moisson ; mais, pour la recueillir,
Il faut des moissonneurs sachant sans défaillir,
Jusqu'à l'ombre du soir, travailler dès l'aurore.
Et combien, mes enfants, leur nombre est faible encore!
Priez donc que mon Père en envoie avec vous.
Ainsi que des agneaux environnés de loups,

Vous serez au milieu des pervers de ce monde.
Mais ne les craignez point : leur haine furibonde
Avec tous ses complots ne peut nuire à celui
Dont la grâce est la force et Dieu même l'appui.
Comme tout ouvrier a droit à son salaire,
Ceux qu'au nom du Seigneur votre parole éclaire
Et que vous assistez dans leur pieux devoir,
Au soin de votre corps sont tenus de pourvoir.
Partout où l'Esprit saint conduira votre zèle,
Annoncez le salut qui vient et se révèle.
Publiez mes leçons, consolez, guérissez,
Et que par vous au loin les démons soient chassés.
Celui qui vous écoute, écoute ma parole.
Qui vous méprise, instruit à différente école,
Me méprise moi-même et Celui dont l'amour
M'envoya pour un temps faire ici mon séjour. »
  Il dit, et, pleins d'ardeur, les disciples partirent ;
Puis, quelques jours plus tard, de retour, ils lui dirent :
« Quel pouvoir étonnant possèdent vos amis !
Lorsque nous commandons, l'Enfer nous est soumis.
— Ainsi, dit l'Homme-Dieu, comme l'éclair qui passe,
Jadis tomba Satan du plus haut de l'espace.
Oui, l'Enfer de ma loi craint les vrais champions ;
Vous foulerez aux pieds serpents et scorpions.
C'est pourquoi gardez-vous de chercher sur la terre,
Pour prix de vos labeurs, la gloire qui s'altère ;
Mais pensez que vos noms sont écrits dans les cieux. »
  Or, par le Saint-Esprit mu d'un transport joyeux,
Le Verbe maintenant à son Père s'adresse :
« Grâces, louange à toi, l'éternelle Sagesse !
Car ces mystères saints, pour l'orgueilleux scellés,
Aux humbles, aux enfants tu les as révélés.
Oui, disciples du Christ, ces œuvres, ces merveilles
Dont j'étonne vos yeux et frappe vos oreilles,
Les rois ont désiré les entendre et les voir ;
Ils ont été pourtant déçus dans leur espoir.

O vous qui gémissez sous le poids de vos peines,
Je guérirai vos maux, je briserai vos chaînes,
Et je serai toujours prêt à vous soulager.
Mais apprenez de moi que mon joug est léger ;
Je suis humble de cœur, la douceur est ma vie.
Venez, mon joug lui-même au repos vous convie. »
C'est alors qu'un docteur lui dit pour le tenter :
« Je voudrais sur un point, Seigneur, vous consulter :
Vers la vie éternelle et la gloire future
Quelle est donc, dites-nous, la route la plus sûre ?
— Dans la loi du Très-Haut que voyez-vous d'écrit ?
— Que de tout notre cœur et de tout notre esprit
Nous devons aimer Dieu, notre souverain Maître ;
Puis un second devoir, que le premier fit naître,
Est d'aimer en tout point le pécheur comme nous.
— Vous l'avez dit, docteur, allez, conformez-vous
A ces lois qu'un Dieu juste a daigné vous prescrire ;
Vous verrez ici-bas le Seigneur vous sourire,
Vous vous reposerez à l'ombre de sa paix,
Et de sa vie aux cieux vous vivrez à jamais.
— Oui, répondit cet homme, aimer est profitable ;
Mais comment distinguer le prochain véritable ? »
Or Jésus répondant à ce docteur subtil :
« Par le récit d'un fait vous l'apprendrez, dit-il.
« Un homme, à Jéricho devant rendre un message,
Part de Jérusalem pour se mettre en voyage.
Des voleurs, survenant, le dépouillent d'abord,
Puis le laissent meurtri, sanglant et demi-mort.
Quelques heures plus tard sur les lieux vient un prêtre
Qui, le voyant, passe outre et sans lui reconnaître
Aucun droit légitime à sa compassion.
De même, n'éprouvant aucune émotion,
Un lévite le voit et poursuit son voyage.
Mais un Samaritain, l'ayant vu, le soulage,
Ému de cet amour qui du pacte nouveau
Sera de siècle en siècle et la base et le sceau.

Il étanche le sang qui jaillit des blessures,
Avec l'huile et le vin calme ses meurtrissures,
Puis à l'hôtellerie il le conduit, heureux
D'avoir pu l'assister dans son malheur affreux.
Or, quand le jour parut, devant partir sans faute,
Il tira deux deniers, et les donnant à l'hôte :
« Ayez, dit-il, grand soin de ce pauvre blessé,
« Et tout ce que pour lui vous aurez dépensé,
« A mon retour, j'aurai hâte de vous le rendre. »
« Maintenant donc, docteur, qui venez de m'entendre,
Et qui, dans le dessein de me prendre en défaut,
Prétendez ignorer un point que du Très-Haut
Grave dans tous les cœurs la bonté salutaire,
Comme un dogme immuable, une loi nécessaire,
Dites, lequel des trois vous semble avoir été
Le prochain de celui qui se vit arrêté
Et laissé presque mort au milieu de la route ?
— Seigneur, répondit-il, ce fut celui sans doute
Dont le cœur s'est montré tendre envers le malheur.
— Oui, reprit l'Homme-Dieu ; mais combien de valeur
A cet amour divin qui s'exerce envers l'homme !
Ayez donc, quel que soit le nom dont il se nomme,
Pour un frère qui souffre indulgence et pitié ;
Car même le Gentil réclame l'amitié
Que les humains partout se doivent l'un à l'autre,
Et mon Père est son père aussi bien que le vôtre. »
Ainsi dit le Messie. Ah ! rien n'est plus certain,
Vous êtes, ô Jésus, ce bon Samaritain.
Nos cruels oppresseurs, sur la route du crime,
De l'homme d'âge en âge avaient fait leur victime ;
Pour lui l'antique loi paraissait n'avoir plus
Qu'une puissance morte et des soins superflus,
Et le zèle, qu'on doit à l'œuvre reconnaître,
N'animait plus le cœur du lévite et du prêtre.
Vous l'avez vu blessé, mourant et sans secours,
Et vous êtes venu pour conserver ses jours.

Avec l'huile et le vin que vous daignez répandre
Et les soins que de lui votre bonté sait prendre,
Vous calmez ces douleurs dont l'horrible pouvoir
Le poussait vers la mort et vers le désespoir.
Puis vous le confiez à cette auguste hôtesse,
L'Eglise qui, toujours veillant avec tendresse,
En n'importe quel âge et n'importe quel lieu,
Le verra naître encore et revivre pour Dieu.
Enfin, cher bienfaiteur, bientôt, car le temps vole,
Vous reviendrez ici, selon votre parole;
Et ceux qui soulageaient les maux du genre humain
Ensemble recevront de votre propre main
Le prix qu'en nous quittant vous promettez à l'hôte.
  Cependant, pour aller fêter la Pentecôte,
On partit vers le sud, escortant le Sauveur,
Et Lazare logea le divin voyageur.
Or à servir Jésus l'humble Marthe empressée
De ses devoirs d'hôtesse occupe sa pensée,
Et Marie est assise aux pieds de son Epoux,
Muette et jouissant des entretiens si doux
Dont le cœur aimant Dieu s'abreuve avec ivresse.
Mais Marthe au Dieu fait homme en ces termes s'adresse :
« Maître, considérez que ma sœur aujourd'hui
Au milieu de mes soins me laisse sans appui.
— Marthe, dit le Sauveur, dans votre ministère
Vous vous occupez trop des choses de la terre.
Leur prix n'est que fumée. Ah ! ne l'oubliez point,
Il n'est de nécessaire ici-bas qu'un seul point :
Aimer Dieu, le servir et garder sa parole.
Tout le reste est, ma fille, inutile ou frivole;
Et la meilleure part des soins que vous m'offrez,
Par choix et par amour, titres vraiment sacrés,
Est à celle qu'ici, dans un excès de zèle,
A l'hospitalité vous jugiez infidèle. »
  Il dit, et ces deux sœurs au cœur sincère, aimant,
A plaire au Fils de Dieu s'attachent constamment;

Mais, plus contemplatif, l'amour de Magdeleiue
Aux pieds du bou Pasteur la retient et l'enchaîne,
Et son âme avec lni prend un céleste essor.
  Aux siens en ce temps-là l'Homme-Dieu dit encor :
« Que de bieus au croyant la prière procure !
Si quelque ami vous vient daus uue uuit obscure,
Au voisin le plus proche obligé de courir :
« Je u'ai, lui direz-vous, rien que je puisse offrir
« A l'hôte que le Ciel à cette heure m'envoie.
« Prêtez-moi donc trois pains, afin que je pourvoie
« Au souper d'un ami qui m'arrive affamé. »
Cet homme, en sa maison chaudement enfermé
Jusqu'à l'heure où du jour l'aurore doit paraître,
Eu ces mots peu flatteurs vous répondra peut-être :
« No m'importunez pas; attendez à demain.
« Je ne puis me lever pour vous donner du pain;
« On a fermé la porte, et mes enfants reposent. »
Or, si, malgré l'effroi que ces termes vous causent,
Vous le priez encore et frappez longuement,
Enfin si ce n'est pas par un bou mouvement,
Mais pour se délivrer d'une instance si forte,
Je vous assure ici qu'il ouvrira sa porte
Et qu'il contentera votre importunité.
Si douc auprès de l'homme iujuste et sans bonté
La prière conserve une telle puissance,
Dieu, favorable et bon, dans sa munificeuce,
Saura vous secourir et vous donner ses biens. »
  Jésus bientôt après dit aux pharisiens :
« Honte et malheur à vous, zélateurs hypocrites,
Qui, d'orgueil enivrés et pleius de vos mérites,
Parmi tous ces devoirs observés de tout temps,
Négligez les plus saiuts et les plus importants,
Qui cherchez les honneurs et les places premières,
Vrais fléaux de mou peuple et trompeuses lumières !
Craignez aussi, tremblez, vous scribes et docteurs,
De la religion interprètes menteurs,

Qui ne gardez aucun des préceptes sévères
Dont, par un zèle faux, vous accablez vos frères,
Et qui, de la science ayant saisi la clé,
Avez de votre loi fait un livre scellé.
Oui, que de châtiments descendront sur vos têtes,
O vous qui bâtissez des tombeaux aux Prophètes !
Car dans l'art d'être ingrats et d'affronter les Cieux,
Perfides, vous allez plus loin que vos aïeux.
Mais vous, mes serviteurs, troupe sainte et choisie,
Gardez-vous de l'orgueil et de l'hypocrisie :
C'est là qu'est le levain de ces hommes pervers,
Apôtres de l'erreur et suppôts des Enfers.
Leurs vœux les plus ardents tendent à vous séduire;
Mais ne les craignez pas : ils ne sauraient vous nuire.
Ne redoutez jamais les ennemis du corps,
Défiez-vous plutôt de ceux dont les efforts
Complotent sourdement la ruine de l'âme
Et l'entraînent enfin dans l'éternelle flamme.
Rappelez-vous que Dieu sur l'humble passereau
Veille, et qu'il se souvient même du vermisseau.
Rendez gloire à mon nom, et, défenseur propice,
Avec empressement je vous rendrai justice
Devant les Séraphins et devant le Seigneur.
En face des tyrans paraissez sans frayeur,
Et n'imaginez pas qu'ils puissent vous confondre;
Car l'Esprit saint pour vous saura bien leur répondre
Et rompre les desseins que leur malice ourdit. »
Or, venant à Jésus, un jeune homme lui dit :
« Daignez faire, Seigneur, que mon frère partage
Les biens que nous avons reçus en héritage. »
Au Messie occupé de soins plus importants
Cette demande alors arriva hors de temps.
Mais, à l'égard des biens recherchés sur la terre,
Il donna cet avis hautement salutaire :
« Voulez-vous être heureux ? fuyez avec horreur
L'avarice, qu'on voit se changer en fureur,

Et qui même vendrait le ciel pour une obole.
Aussi souvenez-vous de cette parabole :
« Un homme vit ses champs fertiles en produits.
Il se dit : « Où pourrai-je entasser tous ces fruits?
« J'abattrai mes greniers, et d'autres à leur place,
« Mieux bâtis et surtout renfermant plus d'espace,
« Vont s'élever bientôt autour de ma maison;
« Et là j'amasserai les fruits do la saison.
« Alors, comblé de biens pour un nombre d'années,
« Je verrai tous mes jours, par heures fortunées,
« S'écouler dans la joie et parmi les festins.
« Et je dirai : *Jouis de tes riants destins,*
« *O mon âme!* » Mais Dieu lui dit : « Cette nuit même
« Il te faut comparaître au tribunal suprême;
« Et qui va maintenant posséder tes trésors? »
« Si donc vous amassez des biens pour votre corps,
N'espérez point du ciel l'opulence infinie;
Mais d'humble confiance ayez l'âme munie,
Et ne dites jamais : « Où pourrons-nous demain
« Trouver pour notre corps des habits et du pain? »
Voyez l'oiseau des champs : sans labeur, sans culture,
De la main du Seigneur il reçoit sa pâture.
Les lis ne filent point : cependant les habits
De soie et d'or tissus et chargés de rubis,
Dont le roi Salomon rehaussait sa puissance,
Avaient moins de splendeur et de magnificence.
Celui donc qui d'une herbe et d'un oiseau prend soin
Saura de ses enfants prévenir le besoin.
Ainsi, cherchant toujours les biens que rien n'altère,
Vous aurez par surcroît ceux que produit la terre.
Vous, riches de ce monde, allez à l'indigent
Distribuer votre or ainsi que votre argent.
Le Dieu que vous servez dans le ciel vous prépare
Un prix qui parmi vous à rien ne se compare,
Trésor que les voleurs ne sauraient vous ravir,
Ni les vers consumer, ni la rouille envahir.

Goûtez l'amour de Dieu, suave nourriture,
Et que la chasteté vous serve de ceinture.
Tenez en votre main le flambeau de la foi.
Veillez, et vous pourrez ouvrir à votre Roi
Lorsqu'en votre demeure il daignera descendre:
Sinon, malheur à vous s'il vient à vous surprendre
Et si loin de la porte il vous trouve endormis!
Vous vous verrez alors traités comme ennemis.
« Mes disciples, sachez vous consumer de zèle
Comme ce serviteur, économe fidèle,
Qui, d'un prince ici-bas gouvernant la maison,
Distribue avec soin et selon la saison
Le blé, le vin et l'huile, à chacun sa mesure.
Bientôt, en arrivant, son maître avec usure
Saura récompenser son travail et sa foi.
Mais malheur s'il devient rebelle à son emploi!
J'apporte la discorde et le feu sur la terre,
Mais ce sont des combats où l'esprit fait la guerre,
Où le corps, où le monde, où l'Enfer est dompté,
Des combats dont le prix est l'immortalité;
Mais c'est un feu d'amour dont le cœur se consume.
Que ce feu bienfaisant dans votre âme s'allume! »
Le Fils de Dieu fait homme ainsi nous instruisait;
Puis, se tournant encor vers les Juifs, il disait:
« Si parfois du couchant il s'élève un nuage,
Vous dites: « Nous aurons et la pluie et l'orage. »
Et lorsque du midi le vent vient à souffler:
« La chaleur se prépare et va nous accabler. »
Des changements de temps vous connaissez les signes,
Hypocrites! Pourquoi ces miracles insignes
Qui proclament au loin la volonté des Cieux
Sont-ils donc vainement opérés à vos yeux?
Avant que du Très-Haut le bras s'appesantisse,
Insensés, hâtez-vous, désarmez sa justice;
Le jour infructueux approche où vainement
Vous voudrez prévenir le fatal jugement.

Allez donc sans retard cultiver ma parole,
Et méditez, Hébreux, cette autre parabole :
« Jadis dans une vigne un arbre était planté.
Or le maître, venant au milieu de l'été
Dans l'espoir de cueillir quelques figues nouvelles,
Fut surpris de ne voir, dans les rameaux rebelles,
Aucun de ces doux fruits que promet la saison.
« Arrachez ce figuier, dit-il avec raison ;
« Déjà depuis trois ans je l'ai trouvé stérile,
« Et dans ma terre enfin c'est un arbre inutile.
« — Ah ! dit le vigneron, daignez le conserver.
« Qu'une saison de plus je puisse cultiver
« Le terrain qui protége et nourrit sa racine.
« Mes mains n'y laisseront nulle herbe et nulle épine ;
« Il aura, sans compter ni fatigues ni frais,
« Et l'ean qni fertilise et le meilleur engrais.
« Si l'arbre alors, seigneur, selon mon espérance,
« Porte et mûrit pour vous des fruits en abondance,
« Il vivra, je le sais ; car vous l'épargnerez.
« Mais si, malgré les soins qui lui sont procurés,
« Il trompe encor l'espoir du maître de la vigne,
« Do vivre plus longtemps qu'on le déclare indigne,
« Et que pour le brûler on l'arrache au plus tôt ! »
« L'homme est l'arbre de choix qu'a planté le Très-Haut.
L'Eglise en a le soin : s'il rapporte par elle,
Il vivra dans les cieux d'une vie immortelle ;
Mais si, toujours ingrat et rebelle toujours,
Il ne mûrit jamais, malgré tant de secours,
Aucun fruit pour celui qui le plante en ce monde
Et par ses ouvriers le cultive et l'émonde,
Alors, arbre inutile et comme desséché,
De la vigne céleste il sera retranché. »

CHANT IX.

VIE PUBLIQUE DE JÉSUS.

SOMMAIRE.

Pierre continue son récit. — Guérison de la femme courbée, le jour du sabbat. — La porte étroite. — Plainte à Jérusalem. — Guérison d'un hydropique. — Ne pas choisir les premières places. — Le banquet des pauvres. — Conviés qui refusent l'invitation. — La brebis perdue. — Valeur d'une âme. — Parabole de l'enfant prodigue. — Le Juif et le Gentil, le juste et le pécheur. — Parabole de l'économe infidèle. — Mariage indissoluble. — Sacrement auguste. — Hommage au célibat. — Parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. — Justice de l'Enfer. — Lettre d'Abgare, roi d'Edesse, à Jésus. — Réponse du Messie. — Puissance de la foi. — Fête des Tabernacles. — Le Sanhédrin et Nicodème. — La femme adultère. — Le Christ se rend témoignage à lui-même comme issu de Dieu et existant avant Abraham. — Les Juifs veulent le lapider. — Guérison de Bartimée. — Le bon Pasteur. — Guérison de dix lépreux. — La pauvre veuve et le juge inique. — Parabole du pharisien et du publicain. — Les pharisiens interrogent Jésus sur l'avénement du règne de Dieu. — Réponse du Sauveur. — Un jeune homme noble et riche aux pieds de Jésus. — Dangers des richesses. — Parabole des ouvriers et du maître de la vigne. — Ce qu'elle signifie. — Mort et résurrection de Lazare. — Retraite à Ephrem. — Prière ambitieuse de la mère des fils de Zébédée. — Guérison d'un aveugle-né. — Jésus à Jériche. — Zachée. — Parabole des dix marcs d'argent. — Son explication. — Deux autres aveugles guéris. — Festin de Béthanie. — Avarice de Judas. — Magdeleine louée. — Résumé. — Pierre termine son récit. — Impressions de ses auditeurs.

Or, le jour du sabbat, dans une synagogue,
L'Homme-Dieu, confirmant l'antique Décalogue,
Enseignait ces devoirs que la loi du Seigneur
Impose de concert avec celle du cœur.

Une femme était là, muette et solitaire;
Sou corps faible, souffraut et courbé vers la terre
Excita la pitié du Sauveur des humains.
« Laissez-moi, lui dit-il, vous imposer les mains;
Et, du mal qui vous ronge aujourd'hui délivrée,
Offrez à l'Eternel l'hommage qu'il agrée. »
Elle, se redressant, alla bénir dès lors
La main qui sauve l'âme en soulageant le corps.
Mais, indigné de voir cette femme guérie,
Et s'adressant au peuple, uu faux sage s'écrie :
« Six jours sont destinés aux serviles travaux :
C'est le temps de venir faire guérir vos maux.
Le sabbat est pour Dieu; toute œuvre le profane.
— Mais, répond le Sauveur, votre bœuf ou votre âne
Le laissez-vous alors à la crèche lié?
Non, vous vous gardez bien qu'il y soit oublié,
Et le jour du sabbat, sans scrupule et sans peine,
Vous savez le conduire aux eaux de la fontaine.
Or l'Archange infernal sous son joug oppresseur
Depuis près de vingt ans retenait votre sœur;
Il ne fallait donc point, race dénaturée,
Que, n'importe quel jour, elle fût délivrée! »
« Maître, lui dit quelqu'un, est-il vrai, dites-nous,
Que peu verront la gloire où nous aspirons tous?
— La porte étroite seule ouvre le sanctuaire
Où parviendra celui que ma parole éclaire.
C'est par là qu'il vous faut passer, ô mes élus.
Ceux qui, de mes leçons ne se souvenant plus,
Et du Ciel ici-bas refusant le service,
Auront marché toujours dans le chemin du vice,.
Qu'ils vont être déçus lorsqu'ils voudront entrer!
Dieu, ne les laissant pas en dedans pénétrer,
A leurs cris : *Ouvrez-nous, vous savez qui nous sommes!*
Comme leur juge, ainsi va répondre à ces hommes :
« Quoi! ne savez-vous pas que les élus de Dieu
« Ont seuls acquis le droit d'habiter en ce lieu?

« Allez, retirez-vous; je ne sais qui vous êtes.
« Eloignez-vous de moi, vous dis-je, ô vous qui faites
« Les œuvres de l'orgueil et de l'iniquité;
« Mais allez au séjour par l'impie habité. »
Or, tandis que l'Hébreu laisse la bonne voie,
On verra de partout y venir avec joie
Les fils du nord, du sud, de l'aube et du couchant.
  Quelques pharisiens, de Jésus s'approchant,
Lui dirent : « Hâtez-vous, fuyez, car votre vie
Par Hérode en fureur est ici poursuivie. »
Il répondit : « Allez, dites à ce renard
Que le Christ ne craint rien et ne fuit nulle part,
Et jusqu'au jour fixé par les anciens oracles
Les peuples le verront opérer des miracles.
Mais ce n'est point ici que j'attends le trépas;
C'est à Jérusalem, et j'y porte mes pas.
C'est la ville de sang où meurent les Prophètes,
Et pour elle là-haut les vengeances sont prêtes.
Jérusalem, ô toi dont l'aveugle fureur
Tue et lapide ceux qu'un âge avant-coureur
Vit naître et t'annoncer l'ère que tout implore,
Et ceux que maintenant ton Dieu t'envoie encore,
Que de fois je voulus, ainsi que la perdrix
Sous son aile le soir appelle ses petits,
Rassembler tes enfants et leur servir de père !
Mais je te vois haïr mon pouvoir tutélaire. »
  Or notre Maître (un Juif de haute qualité,
Gamaliel, l'avait à sa table invité),
Pour réprimer l'orgueil de plusieurs des convives,
Bienveillant, leur donna ces leçons instructives;
Mais il avait d'abord, prouvant ainsi ses droits
A donner des conseils aux grands et même aux rois,
Guéri publiquement un malade hydropique :
« Ecoutez : en ces mots la vérité s'explique;
Aux plus simples leçons parfois elle descend
Et n'en est pas moins chère au cœur obéissant.

Aux banquets nuptiaux, de peur d'une disgrâce,
Ne vous emparez point de la première place;
Car il viendrait peut-être à la solennité
Un homme de haut rang plus que vous respecté.
Et si de la maison le chef venait vous dire :
« De la place d'honneur il faut qu'on se retire,
« Mon ami, » vous auriez la honte de vous voir
Plus bas que vos égaux forcé de vous asseoir.
Mais si, vous asseyant au repas de la fête,
Près de la porte ici le respect vous arrête,
Le maître, auprès de vous accourant aussitôt,
Vous dira : « Mon ami, venez, montez plus haut. »
Et ces mots vous seront comme un sujet de gloire.
D'un puissant de ce monde ô grandeur illusoire!
Le Seigneur à son gré l'abaisse sans effort,
Et l'humble, du Très-Haut implorant le support,
Se nourrit de la grâce et jusqu'à lui s'élève.
Le temps marche, et la Mort déjà brandit son glaive.
Ainsi, dans vos festins, pensez à l'avenir.
Noble Gamaliel, voulez-vous obtenir
De vos soins généreux une gloire durable?
Faites, je vous conseille, asseoir à votre table,
Non le riche dans l'or et les plaisirs nageant,
Mais l'infirme, l'aveugle et l'honnête indigent.
Belle hospitalité que le Seigneur approuve!
Ce n'est point ici-bas que le prix s'en retrouve;
Mais quand viendra le jour des justes attendu,
De la main de Dieu même il vous sera rendu.
« Ecoutez cependant en simple parabole
Le mystère d'amour, adorable parole :
« Un homme, préparant un repas plantureux,
Y convia d'abord des commensaux nombreux.
Vers l'heure du festin, il envoya leur dire :
« Tout est prêt, hâtez-vous; car mon maître désire
« Vous voir tous au plus tôt assis à son banquet. »
Son premier intendant ainsi les convoquait;

Mais à tant de faveurs ces hommes renoncèrent,
Et tous à s'excuser ensemble commencèrent.
L'un répondit : « Il faut quo j'aille parcourir
« Un domaine voisin que je viens d'acquérir. »
« Un autre : « Je ne puis : j'ai dix bœufs que j'achète ;
« Il convient qu'au plus tôt à l'essai je les mette. »
Un troisièmo lui dit : « Ah ! ne m'attendez pas:
« Je prépare moi-même et donne un grand repas ;
« Car j'épouse une femme, et mon devoir m'oblige
« A m'occuper des soins que la coutume exige. »
Or cet homme, apprenant du messager confus
Que ses offres n'avaient trouvé que des refus,
Dit : « Je n'aurai point fait de dépense inutile.
« Allez, bon serviteur, et parcourez la ville.
« Voyez, cherchez partout; faites entrer enfin
« Les infirmes et ceux qui souffrent de la faim.
« Mais ceux que j'ai d'abord choisis pour mes convives,
« Après s'être joués d'instances aussi vives,
« Jamais à mes banquets n'auront aucuno part. »
O mystère touchant ! notre Maître plus tard,
N'ayant plus près de lui des auditeurs frivoles,
Daigna nous expliquer le sens de ses paroles :
Cet homme est Dieu le Père. Il donne un grand festin,
Le ciel où la vertu goûte un heureux destin.
Ces nombreux conviés qui de concert s'excusent
Sont ces Juifs dédaigneux, ces ingrats qui refusent
Les grâces que leur offre une haute faveur.
Le fidèle intendant est notre bon Sauveur.
Il invite d'abord par de saintes suppliques
Les enfants de Jacob à ces fêtes mystiques ;
Puis il ira bientôt convier l'univers.
Enfin ces affamés, ces infirmes divers,
Ramassés dans la ville ou hors de son enceinte,
Sont de pauvres Hébreux soumis à la loi sainte
Et ces Gentils qui vont au festin prendre part.
Ces discours terminés, Jésus se lève et part.

Mais, voyant dans la rue un peuple qui se presse,
Il réprime en ces mots leur bruyante allégresse :
« Mon disciple, ennemi d'un monde à faux appas,
Y devra séjourner comme n'y vivant pas.
Il lui faudra haïr et son père et sa mère,
Sa femme, ses enfants, et sa sœur et son frère;
Se renoncer en tout, et, chargé de sa croix,
Marcher sans hésiter à l'appel de ma voix. »
Or les pharisiens éclataient en murmures,
Et notre Maître ainsi réfuta leurs censures :
« Je devrais au pécheur refuser mes leçons,
Dites-vous. Ecoutez et chassez vos soupçons:
N'allez-vous point chercher une brebis perdue?
Et, lorsqu'après longtemps elle vous est rendue,
De joie en votre cœur ne tressaillez-vous pas?
Le pécheur loin de Dieu précipite ses pas,
Il est de mon troupeau la brebis égarée,
Et mon âme, ô Jacob, de sa fuite est navrée.
Pour l'arracher au loup et la rendre au bercail,
Je ne veux épargner ni sueur ni travail :
Tant le malheur est grand si l'homme perd cette âme
Que lui donna le Ciel et que le Ciel réclame!
Mais écoutez encor, critiques hasardeux :
« Un homme avait deux fils. Le plus jeune des deux
Dit : « Laissez-moi, mon père, avoir mon héritage. »
Le vieillard y consent avec peine, et partage
Les biens dont à sa mort il devait hériter.
On vit donc celui-ci, sans être ému, quitter,
Pour chercher le bonheur, illusion fatale!
Son tendre et noble père et sa terre natale.
En un lointain pays voyez-le, l'insensé!
Son or, ses diamants, il a tout dépensé;
Car à ces plaisirs faux, à ces excès infames,
Où l'homme s'abrutit, où périssent tant d'âmes,
Dans ses transports fougueux il a livré son cœur.
Loin d'y pouvoir trouver un seul jour de bonheur,

Au sein de la débauche et de l'ivrognerie,
Sa jeunesse bientôt, hideusement flétrie,
N'a puisé que la honte et de cuisants remords.
Le voilà sans habits et sans pain pour son corps,
Méconnu, repoussé de tous ceux qui naguères
Se disaient hautement ses amis et ses frères,
Un opprobre à ses yeux, et, pour comble de maux,
Vil esclave, réduit à garder les pourceaux.
Même l'infortuné souvent pour nourriture
De ses troupeaux en vain convoitait la pâture.
Mais un jour il se dit : « Sous ce toit paternel
« D'où j'ai fui, fils ingrat, impie et criminel,
« Combien de serviteurs vivent dans l'abondance!
« Et moi, dans mon extrême et honteuse indigence,
« Sous un ciel étranger, je suis mourant de faim.
« Ah! d'un ignoble état me délivrant enfin
« Et portant mon fardeau de honte et de misère,
« Je quitterai ces lieux pour aller vers mon père,
« Et j'oserai lui dire en pressant ses genoux :
« *Mon père, j'ai péché contre le Ciel et vous.*
« *Je ne mérite point, moi pervers et rebelle,*
« *Que du saint nom de fils maintenant je m'appelle;*
« *Mais comme un serviteur daignez me regarder.* »
Il dit, et vers son père il alla sans tarder.
« Le vieillard cependant voit de loin le prodigue,
Pâle, nu, décharné, succombant de fatigue,
Et de miséricorde il se sent émouvoir.
Il accourt vers ce fils qu'il pensait ne plus voir;
Il se jette à son cou, palpitant de tendresse,
Et, de joie éperdu, l'embrasse et le caresse.
Or l'humble voyageur pleure et tombe à genoux :
« Mon père, j'ai péché contre le Ciel et vous;
« Du nom de votre enfant je ne me sens plus digne. »
Mais ce généreux père, ô bienveillance insigne!
Plus heureux du pardon qu'il accordait alors
Que le fils ne l'était dans ses pieux remords,

L'interrompt par ces mots que partout il adresse :
« Allez, mes serviteurs, courez, que l'on se presse !
« Apportez pour mon fils un vêtement nouveau,
« Des souliers pour ses pieds, pour son doigt un anneau.
« Amenez le veau gras; que le banquet s'apprête !
« Puis venez, mes amis, prendre part à la fête;
« Car mon fils était mort, mon fils était perdu,
« Et, vivant, dans mes bras vous le voyez rendu. »
« Or des champs au logis l'aîné dans la soirée
Revint, et, stupéfait, s'arrêtant à l'entrée,
Fit demander pourquoi ce bruit dans la maison.
Un serviteur lui dit : « En voici la raison :
« Votre frère est venu. Sur l'heure notre maître,
« Joyeux de voir son fils sain et sauf reparaître,
« A tué le veau gras et fait un grand souper. »
Le jeune homme à ces mots, loin d'y participer,
Resta dehors, ému d'envie et de colère.
« Je me suis en tout point efforcé de vous plaire, »
Dit-il alors qu'étant sorti contrarié,
De s'asseoir au festin son père l'eut prié.
« Quand m'avez-vous jamais, depuis que je travaille,
« Dit ou permis de prendre un chevreau pour que j'aille
« Avec quelques amis me réjouir un jour?
« Et voici que cet autre à peine est de retour,
« Ayant mangé son bien en plaisir déshonnête,
« Vous tuez le veau gras et vous mettez en fête.
« — Tout ici, mon cher fils, est à vous comme à moi.
« Venez, et gardez-vous de cet indigne émoi.
« Ne fallait-il donc point accueillir votre frère,
« Qui, perdu, se retrouve et revit pour son père? »
Deux mystères ici nous sont manifestés :
Ce père dont nos cœurs admirent les bontés
N'est autre, chers croyants, que notre Dieu lui-même.
Le Juif et le Gentil sont ces deux fils qu'il aime
Et qui sont appelés à partager ses biens.
Le second, figurant tous les peuples anciens,

Dans le vice et l'erreur perd sa part de bien-être
Et s'abrutit au point de ne se plus connaître.
Enfin, se rappelant le Dieu qu'il avait fui,
Pour implorer sa grâce il revient aujourd'hui.
Combien d'amour encore il retrouve en son père !
Combien est prompt surtout le pardon qu'il espère !
Mais, devenu chrétien, l'Hébreu, comme indigné,
Réprouve cet accueil au Gentil témoigné.
« Mon fils, dit le Seigneur, soyez toujours fidèle,
Et vous ne perdrez point le prix de votre zèle. »
Ces deux fils sont aussi le juste et le pécheur.
Celui-ci, pour répondre aux désirs de son cœur,
Part, et, dans le torrent des plaisirs de la terre,
Perd le trésor des saints, la paix héréditaire;
Puis, chargé de sa honte et de son désespoir,
L'infortuné chancelle et s'imagine voir
De l'enfer sous ses pieds déjà fumer le gouffre.
Mais soudain, dans l'horreur des tourments dont il souffre,
Il rappelle l'époque où, servant l'Eternel,
Il vivait comme on vit sous le toit paternel,
Heureux par la ferveur et riche d'innocence.
Le voici : de l'amour ô sublime puissance !
Dieu son Père l'a vu tel qu'un arbre flétri,
Et, de pitié céleste aussitôt attendri,
Il a dit : « Dans mes bras viens, mon fils; je pardonne. »
Puis à ses officiers : « Allez, je vous l'ordonne :
Apportez pour mon fils le splendide ornement
Que l'Ange auprès de moi porte éternellement.
Donnez-lui cet anneau, gage de paix mystique,
Et préparez surtout la table eucharistique
Où je nourris la foi d'un aliment divin. »
Tu dis, et cependant, ô Dieu bon, c'est en vain
Que le juste ici-bas d'un tel accueil s'étonne;
Car les biens du salut que ta faveur lui donne,
S'il demeure fidèle au pacte de l'amour,
Lui seront dans les cieux assurés sans retour.

Ainsi Jésus versait les flots de sa parole :
Baume consolateur, touchante parabole.
Vous, pécheurs, du pardon ne désespérez plus :
La demeure qui s'ouvre à l'espoir des élus
Ne vous est point encore à jamais interdite ;
Mais, détournant vos pas d'une route maudite,
Revenez au Seigneur, tombez à ses genoux :
Là sont la paix, la joie et l'accueil le plus doux.

L'Homme-Dieu, pour montrer que les biens de la terre
Deviennent, si l'on veut, un moyen salutaire,
Fit alors le récit d'un coupable intendant,
Dans son improbité pour lui-même prudent.
« Il était autrefois, dit notre Maître, un homme
Qui pour régir ses biens avait un économe.
Or, un jour l'appelant, il lui dit en courroux :
« Quels sont tous ces rapports que l'on me fait de vous ?
« Mais de votre régie, allez, rendez-moi compte.
« — Je ne puis travailler la terre, et j'aurais honte,
« Se dit le serviteur, de mendier mon pain.
« Que ferai-je ?... Ah ! je sais où me rendre demain,
« Puisqu'ici plus longtemps je ne puis me repaître. »
Il fit donc venir ceux qui devaient à son maître ;
Puis il dit au premier : « Que devez-vous ici ?
« — Cent tonneaux d'huile. — Eh bien ! cela n'est plus ainsi :
« Prenez votre billet, et, preuve convaincante,
« Vous en ferez sur l'heure un autre de cinquante.
« Vous, dit-il au second qu'il avait appelé,
« Vous devez, dites-vous, cent mesures de blé :
« Reprenez votre écrit, et qu'un autre en promette
« Quatre-vingts qui seront maintenant votre dette. »
Et le maître loua l'inique receveur,
Qui, se voyant soudain tomber en défaveur,
Et voulant autre part s'assurer un asile,
Sut pour ses intérêts agir en homme habile ;
Car les hommes du siècle, à l'égard des biens faux,
Sont plus industrieux, malgré tous leurs défauts,

Que ne le sont souvent ceux que la grâce éclaire,
Et qui doivent avoir les vrais biens pour salaire.
O vous qui, possédant les trésors d'ici-bas,
Du céleste avenir ne désespérez pas.
Faites un emploi noble et saint de vos richesses:
Au pauvre, au malheureux prodiguez vos largesses;
Elevez les autels de la nouvelle loi;
Faites porter au loin le flambeau de la foi:
Vous acquerrez ainsi le trésor qui demeure
Et ne craindra jamais que la rouille l'effleure. »
  Ce même jour encor vit le pharisien
Sur l'hymen et ses lois ramener l'entretien.
« Naguére vous avez entendu ma réponse;
Aujourd'hui, dit Jésus, de nouveau je prononce,
— Dieu, la nature et l'ordre avec moi sont d'accord, —
J'affirme qu'il n'est point de pouvoir assez fort
Qui rompe parmi vous et dissolve ce pacte,
Alliance, union que le Ciel veut intacte.
Quand jamais fallut-il plus qu'au commencement
Que la famille humaine augmentât promptement?
Quel homme dut avoir, sinon le premier homme,
De paix et de bonheur une plus grande somme?
Cependant le Très-Haut au père des humains,
Quand cet être de choix fut sorti de ses mains,
Crut devoir accorder une compagne unique.
Combien du Créateur la sagesse s'explique
Lorsqu'une longue épreuve et l'histoire des temps
Ne nous montrent partout que désordres constants,
Fruits amers et hideux de la polygamie!
Mais de concorde sainte une influence amie,
La vertu dont le prix rehausse la beauté,
La santé vigoureuse et la fécondité,
La force sociale et civilisatrice,
Enfin la liberté, l'honneur et la justice
Régneront en tout lieu quand les lois de l'hymen,
Fortes, reposeront sur celles de l'Eden.

« Oui, Moïse jadis vous permit le divorce;
Mais sa loi sur ce point, Hébreux, n'a plus de force,
Et ce fut par égard à votre dureté
Que le droit primitif fut pour un temps heurté.
Or le Ciel maintenant dit à l'homme anathème
S'il ose désunir ce que Dieu joint lui-même.
Malheur donc à celui, simple pâtre ou grand roi,
Qui, d'un pacte sacré foulant aux pieds la loi,
Accueille dans son cœur un amour illicite,
Puis, suivant les conseils du démon qui l'incite,
Renonce à son épouse, et, par de vains contrats,
Se croit libre et permis d'admettre dans ses bras
Des droits de l'hyménée une fausse héritière!
Mais si, de la vertu renversant la barrière,
Votre femme devient une honte pour vous,
Allez, mais sans briser le lien des époux,
Et sans vouloir encor former d'autre alliance,
Vivez seul : votre Dieu, l'honneur, la conscience,
Sauront vous applaudir et vous récompenser.
C'est un dogme divin que je viens d'énoncer :
Que le nœud conjugal demeure sur la terre
Un sacrement auguste, un grand et saint mystère!
Or il faudra qu'au nom de l'Eglise et de moi,
Les fiancés toujours s'entredonnent leur foi;
Dès lors leur alliance, aux cieux sanctionnée,
De l'Eglise et du Christ figure l'hyménée.
« Mais il est un état plus honorable encor.
Que votre intelligence ici prenne l'essor;
Car il s'agit de ceux qui, sagesse profonde!
Renoncent pour me plaire aux amours de ce monde.
O trésor dont Elie a reconnu le prix,
Mystère que, plus tard, Jérémie a compris,
Eminente vertu dont Jean fut un modèle,
Etat que l'hérétique et surtout l'infidèle,
Dans leur funeste erreur, oseront mépriser,
Salut! Tandis qu'un Dieu vient te préconiser,

Aux viorges de son choix va donner en échango,
Ponr avoir fui l'hymen, nne robe d'archange.
« Hébrenx, de mes leçons recneillez le trésor.
Faites-vons vers le ciel nn chemin de votre or,
Ai-je dit; car, tombant au niveau de la brnte,
L'avare sensuel du pauvre qu'il rebute
Par le Juge à venir se verra séparé.
Dans l'abîme infernal l'un sera torturé;
L'autre, convive heureux d'une noce divine,
Jouira du bonhenr qno Dieu lui prédestine.
« Il existait un homme, on le nommait Crassus,
Vêtu d'or et d'argent, de pourpre et de byssus.
Aux plaisirs d'une table avec luxe servie
Il livrait sans pudeur et son corps et sa vie.
Un pauvre se tronvait à la porte gisant;
Mais nnl cœnr généreux, nul ami bienfaisant
Ne venait au secours du malheureux Lazare.
Des miettes qui tombaient du banquet de l'avare
Il aurait désiré satisfaire sa faim.
Il dut dans son malheur souffrir jusqu'à la fin.
Les chiens du logis seuls, en léchant ses ulcères,
Parurent quelquefois émus de ses misères.
Or Lazare étant mort, ici-bas rejeté,
Fut au sein d'Abraham par les Anges porté.
Mais tandis que sa chair en poussière ici rentre,
Le riche, ponr avoir fait un dieu de son ventre
Et s'être montré sourd à la compassion
Envers toute infortune et toute affliction,
Va subir le tourment des éternelles flammes;
Et, dans le calme asile où d'innocentes âmes
Attendent le grand jour ponr le juste annoncé,
Le pauvre avec transport boit l'onbli du passé.
Or, de l'abîme onvert par la fureur divine,
Crassus dans lo lointain découvre la colline
Où Lazaro n'est plus délaissé par autrui.
« Père Abraham, dit-il, ah! daignez aujourd'hui

« D'un regard de pitié voir votre enfant qui souffre.
« Envoyez un instant Lazare dans ce gouffre ;
« Qu'il vienne ! car, hélas ! affreux est mon tourment.
« Que de son doigt trempé d'un peu d'eau seulement,
« Pour rafraîchir ma langue, il effleure ma bouche !
« — Mon fils, dit Abraham, votre malheur me touche;
« Mais naguère de biens n'étiez-vous pas comblé ?
« Et Lazare de maux gémissait accablé.
« Or maintenant, tel est l'ordre de la justice,
« Vous avez en partage un éternel supplice,
« Lazare dans mon sein se repose joyeux.
« Et de plus, entre vous et ces paisibles lieux,
« Il existe à jamais comme un immense abîme :
« Nous ne pouvons aller où séjourne le crime,
« Et vous ne pourriez pas arriver jusqu'à nous.
« — Qu'il retourne du moins où d'un juste courroux
« Je crus pouvoir braver les jugements sévères ;
« De mon sort effrayant qu'il instruise mes frères,
« Afin que sans tarder, revenant sur leurs pas,
« Et d'un monde trompeur repoussant les appas,
« Ils puissent parvenir dans les lieux où vous êtes.
« — Ils ont, dit Abraham, Moïse et les Prophètes ;
« Qu'ils écoutent leur voix ! — Non ; si quelqu'un des morts
« Dans leur âme, ô mon père, éveillait le remords,
« Dans la cendre et les pleurs ils feraient pénitence.
« — Ah ! s'ils n'écoutent point, dans leur indifférence,
« L'appel affectueux qu'on leur fait chaque jour,
« On verra du péché leur cœur garder l'amour
« Et leur âme au démon demeurer asservie.
« Vainement donc les morts, de retour à la vie,
« Aux sentiers du salut viendraient les rappeler. »
Ainsi l'homme à ses yeux voyait se dévoiler
L'immuable tableau des vérités futures,
Félicité sans borne, immortelles tortures,
Partage, espoir du juste et terreur du pervers.
L'impie en vain s'oppose au dogme des enfers :

Le Seigneur Dieu voulut, père tendre et bon maître,
Nous donner le bonheur le plus grand qui puisse être.
Le sera-t-il, croyants, s'il n'est point mérité?
Le mériterons-nous si de la liberté
Aux serviteurs de Dieu la route est interdite ;
Si, tandis que le mal sur ses pas nous invite,
Notre choix ne nous pousse à marcher vers le bien?
Or où trouver pour l'homme un motif, un moyen
Plus juste, plus réel, plus fort, plus efficace,
Qui l'élève à ses yeux, qui l'honore et le place
Où pourra dignement agir sa volonté.
Que de lui dire : « Viens; contemple d'un côté
Un bonheur infini, ton futur héritage,
Et le Dieu des élus sans voile et sans nuage,
Et de l'autre un malheur qui demeure éternel.
Examine et choisis, sois saint ou criminel ;
Car sur ta liberté ton avenir repose. »
Si donc du châtiment la justice est la cause,
Il est encore en Dieu l'effet de la bonté.
L'Envoyé du salut fut alors visité
Par les ambassadeurs d'un prince d'Arménie.
Plongé dans les tourments d'une lente agonie,
Et de l'art des humains n'espérant nul secours,
Au Prophète des Juifs leur maître avait recours.
Or, dans sa lettre, au Christ c'est ainsi qu'il s'adresse :
« Abgare, fils d'Arsam, roi du pays d'Edesse,
A Jésus bienfaiteur, au pays des Hébreux,
Salut. Ayant appris les prodiges nombreux
Par votre main puissante opérés en Judée,
D'un respect inconnu mon âme possédée
S'est dit : Je reconnais le Fils du Dieu très-grand,
Ou Dieu même en nos jours parmi nous se montrant.
Venez; dans mes douleurs, après vous je soupire,
Et veuillez avec moi partager mon empire. »
Notre Maître à ce prince en ces mots répondit :
« Le Christ de votre foi s'étonne et s'applaudit.

Heureux, trois fois heureux l'homme droit et sincère,
Qui, ne m'ayant point vu, croit, s'hnmilie, espère !
Par les Sages jadis il fut écrit de moi :
« Les siens ont rejeté sa parole et sa loi,
« Et l'étranger, qu'au loin la vérité convie,
« Accueille sa venue et renaît à la vie. »
Prince, de vos états vous m'offrez la moitié :
C'est à mes yeux sans doute un don de l'amitié ;
Mais je suis roi d'un peuple, et mon royaume exige
Que son propre intérêt jamais ne se néglige.
Aujourd'hui cependant, près de vous en esprit,
Je vous vois, vous console, et le Ciel vous guérit. »
« Augmentez notre foi, » disions-nous au Messie.
« Ah ! dit-il, peuple élu qu'à mes lois j'initie,
Si le grain précieux qu'en vous j'ai cultivé
Ne se montrait pas plus qu'un grain de senevé,
Au mûrier que voilà vous pourriez encor dire :
« Que ton pied de ce lieu sur l'heure se retire,
« Puis dans la haute mer sache te replanter, »
Et vous ne verriez pas l'arbre vous résister.
Vous tous qui travaillez dans le champ de mon Père,
Achevez les labeurs que de vous il espère,
Pnis dites : « Nous n'avons, ô céleste pouvoir,
« Rien fait, sinon rempli le plus juste devoir. »
Recueillons ce conseil du plus saint des oracles.
Or la fête des Juifs, dite des Tabernacles,
Etant proche, à Jésus nous parlâmes ainsi :
« Solymo vous attend, Seignenr, partez d'ici ;
Et le peuple, témoin des œuvres que vous faites,
Bénira votre nom et saura qui vous êtes.
— Montez, dit-il, allez adorer le Très-Haut ;
A la fête avec vous vous me verrez bientôt. »
Jérusalem, plus tard, vit donc notre bon Maître
Parmi ses ennemis sans crainto reparaître,
Et l'entendit un jour dire aux pharisiens :
« Hébreux, vous ignorez encore d'où je viens ;

Car votre cœur pervers de Celui qui m'envoie
Méconnaît la justice et profane la voie.
Encore un peu de temps je demeure avec vous ;
Mais bientôt, et j'y vois mon espoir le plus doux,
A Celui qui m'a dit : « Va, descends sur la terre,
« Exerce du pardon le divin ministère, »
Je m'en irai, suivi d'un cortége d'élus,
Et, me cherchant partout, vous ne me verrez plus.
Or, si quelqu'un a soif, que sur mes pas il vienne,
Et que pour son bonheur, en croyant, il obtienne
Les dons que l'Esprit saint comme un fleuve répand. »
Alors autour de lui le peuple s'attroupant,
— C'était le dernier jour, le plus grand de la fête, —
Disait : « En vérité, nous voyons un Prophète ! »
Ou même : « C'est le Christ tant promis par les Cieux ! »
— « Mais, ajoutait quelqu'un, d'après tous nos aïeux,
« Bethléhem est le bourg d'où le Christ dut paraître,
« Et du sang de David nous devions le voir naître. »
Les ennemis du Christ s'indignaient cependant
De voir de jour en jour croître son ascendant;
Car même les archers envoyés pour le prendre
Avaient dit : « Quels discours ! que l'on aime à l'entendre !
Non, personne jamais comme lui n'a parlé. »
Enfin, dans un conseil ce jour-là rassemblé,
On avait hautement tramé contre sa vie ;
Mais, découvrant le cours des complots de l'envie,
Nicodème s'était écrié : « Quel emploi
Osez-vous donc donner à notre antique loi ?
Juge-t-elle quelqu'un sans ouïr sa défense ?
Juge-t-elle surtout sans connaître l'offense ? »
Or le conseil, honteux de se voir démasqué,
Pour détruire Celui dont il est offusqué,
Va rendre son projet et plus sûr et plus ample.
Jésus le lendemain reparut dans le temple,
Et là, s'étant assis, il donnait aux Hébreux
Ces leçons dont le but est de nous rendre heureux.

Par les pharisiens alors fut amenée
Une femme infidèle aux lois de l'hyménée.
« S'il prononce la mort, voyez donc, dirons-nous,
Comme à son tribunal personne n'est absous !
Et s'il est favorable, on dira : Le perfide
Trahit la loi du Ciel, notre infaillible guide. »
De ces vils délateurs tel était le dessein ;
Mais l'œil de l'Homme-Dieu, pénétrant dans leur sein,
Aperçut aussitôt le piége et leur malice.
« Moïse, dites-vous, livre au dernier supplice
Les auteurs des forfaits dont frémit la pudeur.
Examinez donc tous votre âme avec candeur,
Et qu'il s'avance, armé de la première pierre,
Celui qui n'a jamais failli dans sa carrière. »
Ce disant, vers le sol il se tenait penché ;
Mais ces accusateurs, convaincus de péché
Par ce juge muet qu'on nomme conscience,
Et n'osant de Jésus soutenir la présence,
Sortent l'un après l'autre et disparaissent tous.
« Femme, dit le Seigneur, allez, consolez-vous :
Aucun d'eux aujourd'hui ne vous a condamnée ;
Et j'ajoute : de Dieu vous êtes pardonnée ;
Mais à l'esprit impur renoncez désormais. »
Adorable instructeur, ô toi qui nous admets
A connaître le sens de ta pensée intime,
Ne désirais-tu point de la honte du crime
Préserver par bonté ces hommes orgueilleux,
Lorsque de leurs regards tu détournais les yeux ?
Le Dieu qui nous rachète aux Hébreux dit encore :
« Je suis ce jour serein que tout un monde implore.
Si donc vous me suivez, vous trouverez en moi
La lumière vivante où s'éclaire la foi.
Si je me rends ici témoignage à moi-même,
Vous entendez parler la vérité suprême ;
Car, céleste savoir qui vous est inconnu,
Je connais où je vais et d'où je suis venu.

Mais je ne suis pas seul : un autre témoignage,
Comme le mien, Hébreux, réclame votre hommage;
Oui, mon Père a daigné déclarer hautement
Que je suis le héraut du nouveau Testament.
Si vous aviez connu ce Fils qu'il vous envoie,
De le connaître aussi vous goûteriez la joie;
Mais vous croyez toujours que je suis d'ici-bas.
Ainsi de votre erreur vous ne sortirez pas,
Et vous mourrez un jour dans votre impénitence.
Dieu pourtant daignera révoquer la sentence,
Lorsque vous aurez cru que sa grâce par moi
Vient à l'homme aujourd'hui donner une autre loi.
Sachez donc sans délai recueillir ma parole.
Abandonnez un monde ou pervers ou frivole,
Et venez pour flambeau prendre la vérité;
Car vous aurez alors acquis la liberté.
Le vice, lourd, ignoble et cruel esclavage,
De Dieu dans le pécheur souille et détruit l'image.
Vous à qui vainement j'offre les biens promis
Et qui vous déclarez mes mortels ennemis,
Sachez, pharisiens, et vous, princes des prêtres,
Que, pour avoir trahi l'espoir de vos ancêtres,
Vous êtes menacés de malheurs effrayants.
Vous vous dites issus du père des croyants :
Allez donc en tout point imiter votre père.
Que l'humble foi chez vous, et non l'orgueil, opère
Ces œuvres qu'au Seigneur offre la piété.
Vous croyez être enfants du Dieu de sainteté :
C'est, vous deviez le voir, de lui que je procède.
Je suis son messager, sa grâce me possède,
Son amour est ma force, il dirige mes pas,
Et vous me repoussez, et vous ne m'aimez pas!
Reconnaissez plutôt et pour père et pour guide
L'artisan du mensonge, auteur de l'homicide.
C'est l'honneur du Très-Haut que j'ai toujours cherché :
Qui d'entre vous pourra me taxer de péché?

Or, tandis que par moi Dieu vous parle lui-même,
Votre infidélité provoque l'anathème. »
— « Vous êtes, disent-ils dans leur sarcasme amer,
Un vil Samaritain, un suppôt de l'Enfer. »
A ces mots outrageants, le Saint de Dieu soupire :
« Non, non, dit-il, sur moi Satan n'a point d'empire;
Mais j'honore mon Père, et vous avez, ingrats,
Déshonoré son Fils qui vous ouvre ses bras.
M'a-t-on vu rechercher ma gloire dans ce monde?
Un autre, la rendant immortelle et féconde
En fruits que le salut fera mûrir au loin,
La juge, l'apprécie et daigne en prendre soin.
C'est mon Père, c'est Dieu qui veillera sur elle,
Lui l'Etre créateur que votre bouche appelle
Votre Roi, votre amour, votre premier espoir.
Mais, ayant de son Fils méconnu le pouvoir,
Vous avez déclaré le méconnaître encore.
Pour moi, si je venais vous dire que j'ignore
Les attributs divins dont son être est muni,
Coupable envers le Ciel, comme menteur honni,
Je serai comme vous convaincu d'imposture.
Je connais du Très-Haut l'adorable nature,
Et je garde à jamais sa parole en mon cœur.
De la mort, ai-je dit, il demeure vainqueur,
L'homme chéri de Dieu qui croit à ma parole.
Oui, Juifs, et c'est l'espoir qui toujours le console
Dans ces afflictions qu'il subit ici-bas.
Pour vous qui m'entendez et ne me croyez pas,
Renoncez désormais à votre délivrance.
D'Abraham votre aïeul rappelez l'espérance :
Il avait, par la foi signalant son amour,
De mon avènement désiré voir le jour;
Il le vit, et son cœur en tressaillit d'ivresse. »
Et le Juif à Jésus dit avec hardiesse :
« Vous n'êtes pas encore âgé de cinquante ans,
Et, croyant remonter presque à l'aube des temps,

Vous avez vu jadis Abraham notre père!
— De ma naissance, Hébreux, pénétrez le mystère :
Même avant Abraham je suis en vérité, »
Leur dit alors Celui qui sur l'éternité,
Par delà tous les temps, voit reposer son être.
Or les Juifs endurcis, loin de le reconnaître
Pour le Libérateur promis au genre humain,
S'avancent contre lui, des pierres à la main ;
Mais soudain, de son œil reconnaissant l'empire,
Ils tremblent, et Jésus se lève et se retire.
Jusqu'à l'heure fixée où nous verrons pour nous,
Afin de désarmer le céleste courroux,
L'amour offrir le sang de cet Agneau sans tache,
A ses vils ennemis c'est ainsi qu'il se cache.
Notre Maître en passant vit un aveugle-né.
« A cet affreux malheur qui donc l'a condamné?
M'écriai-je. Cet homme est sans doute un coupable,
Ou, s'il est innocent, son état déplorable
Provient-il d'un péché par ses parents commis?
— Ce n'est pas que l'aveugle ou les siens, mes amis,
Aient, dit-il, offensé la justice céleste ;
Mais en lui le Très-Haut veut rendre manifeste
Le pouvoir glorieux à son Verbe accordé.
Le monde est maintenant de lumière inondé,
Et je suis pour la foi le vrai soleil du monde.
Peuples, éclairez-vous aux feux dont je l'inonde.
Toi donc, ô Bartimée, espère et crois en Dieu,
Et rends gloire à son Fils qui te parle en ce lieu.
— Oui, j'espère et je crois, dit l'aveugle, et mon âme
De l'amour le plus pur auprès de vous s'enflamme.
Oui, vous êtes le Christ, le Fils du Tout-Puissant.
Mais, Seigneur, car la grâce en mon âme descend,
Faites que de ses dons je devienne plus digne.
— Ta foi plaît, dit Jésus, et je t'en donne un signe ;
Car c'est à Siloë que Dieu veut te guérir.
Lave-toi dans ces eaux, et tes yeux vont s'ouvrir. »

On y conduit l'aveugle; il s'y plonge : ô merveille!
« Quel spectacle! dit-il. Je doute si je veille.
Ouvrages du Seigneur, est-ce vous que je vois?
Cieux et terre, salut pour la première fois! »
Ainsi, lorsque, longtemps aveuglé par le vice,
Un pécheur du Très-Haut recherche le service
Et veut rendre à son cœur la lumière et le jour,
Après avoir repris le sentier de l'amour,
Infaillible remède! invention divine!
Il ira du pardon traverser la piscine.
Ecoutez maintenant notre saint Rédempteur;
Car, ayant confondu le scribe et le docteur,
Pasteur mystérieux, il se montre et s'écrie :
« Le berger par la porte entre en la bergerie.
Les brebis, connaissant sa houlette et sa voix,
Le suivent sur les monts et dans le fond des bois,
Et, sans crainte des loups, paissent sous sa conduite;
Mais l'aspect du larron leur fait prendre la fuite.
Je suis en vérité la porte des brebis.
Ces infâmes voleurs qui, sous de faux habits,
Sont venus avant moi pour tromper et détruire,
En vain dans le bercail ont voulu s'introduire :
Le troupeau, défiant et de crainte agité,
A leur perfide appel a toujours résisté.
Oh! combien de mon cœur différente est l'envie!
Je suis de mes agneaux le refuge et la vie,
Et sur eux, vrai pasteur, je veille jour et nuit.
Lorsque le loup survient, le mercenaire fuit.
Brebis, ne craignez pas; je saurai vous défendre,
Et pour vous mon sang même est prêt à se répandre.
Mais j'ai d'autres agneaux que je vais amener,
Et je me réjouis de pouvoir leur donner,
Comme à vous, tous les soins que leur bien-être exige.
Le monde alors verra, par un heureux prodige,
Avec un seul pasteur, un seul et grand troupeau,
Et la foi des croyants n'arborer qu'un drapeau. »

Ces agneaux étrangers dont parle notre Maître,
Ce sont tous ces Gentils qui vont le reconnaître
Et que le Ciel d'avance invite à ses festins.
Bénissez le Seigneur et vos futurs destins,
Chantez, peuples, tribus, venez sans défiance;
Sa grâce vous admet dans la grande alliance.
Or, depuis que le Christ annonçait aux mortels
Le pacte de l'amour et de nouveaux autels,
Le soleil par trois fois avait sur notre rive
Mûri l'épi des champs et la grappe et l'olive;
Et l'hiver, dont le souffle apporte les frimas,
Venait au temps marqué régner dans nos climats.
Cependant en ces murs le plus grand des Prophètes
Vint de la Galilée à l'une de nos fêtes,
Soulageant, guérissant, instruisant les Hébreux.
Un jour à ses regards s'offrirent dix lépreux
Criant : « Secourez-nous, ô le meilleur des maîtres!
— Allez, dit le Sauveur, et montrez-vous aux prêtres. »
Mystère consolant pour tous les cœurs contrits!
Des ministres de Dieu l'aspect les a guéris.
Mais un seul sur ses pas, plein de reconnaissance,
Revint, et, prosterné, bénit cette puissance
Qui se montrait si douce aux maux du genre humain.
« Allez, lui dit Jésus, pieux Samaritain;
La foi vous sauve aussi de la lèpre de l'âme. »
Ainsi, par cet amour que tout en lui proclame,
Le Sauveur qui nous vient, le Christ, daigne accorder
Sa grâce à tout mortel qui sait la demander.
Il marchait en semant les bienfaits sur sa route
Et ces grandes leçons que l'Ange même écoute.
Il nous disait alors son triple avènement:
Le premier dont la terre avec étonnement
Sur ces bords, en nos jours, contemple le prodige;
Le second opéré quand le pécheur corrige
Ces erreurs où son âme eût péri sans retour,
Et de la grâce en lui revoit briller le jour;

Le troisième annoncé pour une grande époque
Dont le pervers s'effraie et que le juste invoque.
« Allez, ajontait-il, vous qui suivez mes pas;
Des célestes secours ne désespérez pas,
Et dans l'adversité prenez Dieu ponr refuge.
« Jadis dans une ville il demeurait un juge,
Etre altier, ne craignant ni les hommes ni Dieu,
Inaccessible an pauvro et la terreur du lieu.
Là résidait encor, souffrante et désolée,
Par l'injustice et l'âge une veuve accablée.
Souvent elle venait contre ses ennemis
Implorer les secours par les statuts promis,
Disant : « Daignez, seigneur, m'ouïr et me défendre. »
Longtemps le magistrat refusa de l'entendre,
Mais il se dit enfin : « Je no crains pas le Ciel,
« Et d'un cœur offensé je méprise le fiel;
« Cependant mon refus d'écouter cette femme
« Aux yeux des citoyens me nuit et me diffame.
« Je lui ferai justice. » Et par l'iniquité
En faveur de la veuve un arrêt fut porté.
Et Dien resterait sourd aux cris de la victime
Qu'un injuste pouvoir cruellement opprimo!
Non, jamais. Sa bonté veille snr ses élus;
Ils l'implorent: soudain leur oppresseur n'est plus.
« Or d'un vrai repentir vonlez-vous un exemple?
Deux hommes pour prier se rendirent au temple,
L'un vrai pharisien et l'autre publicain.
Econtez et voyez. Le premier, homme vain,
Osa rester debout devant l'Etre suprême.
« Grâces à vous, mon Dieu, disait-il en lui-même;
« Tandis que les humains sont sans foi, querelleurs,
« Injustes, envieux, adultères, voleurs,
« Moi seul, de sainteté me montrant un modèle,
« Aux lois du Sinaï je demeure fidèle.
« Grâces encore à vous qui dirigez mes pas,
« A ce vil publicain je ne ressemble pas.

Celui-ci se tenait à genoux vers l'entrée,
Et d'un saint repentir son âme pénétrée
Déplorait de nombreux et coupables écarts;
Puis, n'osant vers le ciel élever ses regards,
Et devant le Très-Haut se frappant la poitrine,
Il invoquait ainsi la clémence divine :
« Dieu de miséricorde, ayez pitié de moi ;
« Car je suis un pécheur rebelle à votre loi. »
« Telle fut leur prière, et le Dieu de justice,
A l'humble pénitent souriant et propice,
Sans réserve aussitôt daigna lui pardonner.
Dieu bon, Dieu bienfaiteur, faut-il s'en étonner?
N'eûtes-vous point toujours pour l'homme un cœur de pére ?
Et lorsque votre enfant, du sein de la misére,
Eléve jusqu'à vous son espoir et ses cris,
Ne vous hâtez-vous point d'oublier ses mépris
Et les effets honteux de son ingratitude?
N'allez-vous point alors, plein de sollicitude,
L'arracher de l'abîme et, d'un soin prévoyant,
Le guider dans la voie où marche le croyant?
Mais du pharisien la priére hypocrite
Cependant demeura sans fruit et sans mérite,
Et le Dieu tout puissant en fut même irrité ;
Car, sans l'amour divin et sans l'humilité,
La foi n'a plus de force et la priére est vaine. »
Le saint Réparateur de la nature humaine,
Quand dans la métropole il venait d'arriver,
De Juifs qui désiraient encore l'éprouver
Vit un groupe accourir à la porte du temple :
« Maître, qu'une réponse et plus claire et plus ample
D'erreur à votre égard nous délivre aujourd'hui.
Dites ouvertement si vous êtes Celui
Que la foi nous annonce et que Jacob espère. »
Jésus leur dit : « Hébreux, c'est au nom de mon Père
Que vous voyez au loin mes œuvres s'accomplir.
Au lieu donc, insensés, de vouloir affaiblir

Ou nier entre vous de pareils témoignages,
Ne vandrait-il pas mieux croire aux saints pâturages
Où paissent mes brebis, cher et vaste troupeau ?
Car parmi les guerriers fidèles au drapeau
Que le Christ ici-bas comme leur chef arbore,
Les grâces du Seigneur vous appellent encore ;
Et pour vous, comme roi, son Fils est descendu.
Or sachez, puisque ainsi votre cœur suspendu
Hésite à m'apporter la foi que je réclame
Et ces hommages vrais qui procèdent de l'âme,
Que pour le genre humain un nouveau jour a lui.
Le Père en moi demeure, et je demeure en lui ;
Et *nous ne sommes qu'un* dans notre auguste essence. »
Il dit. Loin d'adorer avec reconnaissance
Celui qui, de leur Dieu se déclarant l'égal,
Leur promet dans sa cour un accueil amical,
Les Juifs ne sortent point de leur doute tenace,
Et même de la mort leur furenr le menace.
« De mes saintes leçons voilà donc les effets !
Je vous ai, dit Jésus, accablés de bienfaits ;
Pour vous mon cœur palpite et ma main s'ouvre encore.
Quel est donc à vos yeux ce crime que j'ignore ?
Ou plutôt, j'ai le droit de vous le demander,
Dites : pour quel bienfait veut-on me lapider ?
— Ce n'est point, dirent-ils, l'auteur d'une œuvre bonne
Envers qui notre sang de colère bouillonne,
Mais l'insigne imposteur, mais l'impie éhonté
Qui, du Dieu de Jacob bravant la majesté,
Se nomme hautement Fils du Très-Haut, Dieu même.
— Je suis le Fils de Dieu, ce n'est point un blasphème ;
Car mes œuvres, dit-il, ne montrent-elles pas
Qui je suis, d'où je viens, où je vais d'ici-bas ? »
L'Hébreu grinçait les dents ; il eût voulu, le traître !
Assaillir l'Envoyé qu'il ose méconnaître ;
Mais Jésus d'un coup d'œil l'épouvanta soudain,
Puis il se retira sur les bords du Jourdain.

O du Juif incrédule aveuglement funeste!
Il demande qu'enfin le Christ se manifeste,
Et, lorsqu'il peut sonder un mystère inouï,
Dans son aveuglement il demeure enfoui.
Or ces mots que Jésus adresse à tous les hommes,
Méditez-les, croyants : MON PÈRE ET MOI NOUS SOMMES
Des personnes en Dieu font la distinction,
Et de sa pure essence UN est l'expression.
Un prince d'Israël vint au Christ sur la route,
Et l'ayant adoré : « Seigneur, dit-il, un doute,
Depuis que vos leçons ont remué mon cœur,
Est venu me surprendre et troubler mon bonheur.
Je suis riche ici-bas, je vis dans les délices;
Mais un sort plus heureux ou d'éternels supplices
Attendent, dites-vous, l'homme au jour de sa mort.
Quelle est la bonne voie, et par quel noble effort
Parviendrai-je au séjour où le bonheur réside?
— Fidèle, dit Jésus, à la loi votre guide,
Aimez le Seigneur Dieu qui vous offre les biens
Dont sa main pour toujours daigne enrichir les siens.
Aimez votre prochain comme l'on aime un frère;
Fuyez avec horreur le meurtre et l'adultère ;
Chérissez vos parents, et, veillant sur vos pas,
Du sentier des élus ne vous écartez pas.
— Ah! dit le jeune Amos, Seigneur, dès ma jeunesse,
Me réglant sur la foi que tout Hébreu professe,
J'ai gardé du Très-Haut les préceptes sacrés :
De glorieux destins me sont-ils assurés,
Et participerai-je au céleste héritage?
— Oui, répondit Jésus, vous aurez en partage
La gloire et le bonheur qui s'obtiennent aux cieux,
Si, vendant sans tarder ces biens pernicieux
Qui détournent le cœur d'un devoir salutaire,
Vous en donnez le prix aux pauvres de la terre,
Et de là librement à ma suite marchez. »
Qu'aux fragiles trésors les cœurs sont attachés!

Ce jeune ami du monde à la grâce résiste,
Et d'un conseil divin s'inquiète et s'attriste.
Le Christ l'aimait. Peut-être un jour le verrons-nous
Revenir à Jésus, l'invoquer à genoux
Et lui dire : « Seigneur, daignez m'être propice;
Car de tous mes faux biens j'ai fait le sacrifice,
Et du bonheur futur je cherche le trésor. »
L'Homme-Dieu cependant nous instruisait encor :
« Combien est dangereux le bonheur de ce monde
Pour celui qui le cherche et dont l'espoir s'y fonde!
Et, selon la nature, aux riches d'ici-bas
Dans la vie éternelle il ne s'ouvrira pas,
Le temple où le Seigneur rassemble sa famille;
Car le chameau, passant par *le chas de l'aiguille*,
Le fait avec plus d'aise et de facilité
Qu'un riche n'entrera dans la sainte cité.
Toutefois, selon Dieu, son salut est possible,
Et la gloire éternelle est à tous accessible;
Mais il faut que vos cœurs, ô vous, riches chrétiens,
Pour acquérir les vrais, détachés des faux biens,
Sans réserve et joyeux, prennent Dieu pour partage.
— Seigneur, lui dis-je alors, quel don, quel avantage
Nous accorderez-vous pour avoir tout quitté
Et vous avoir suivi de bonne volonté?
— Vous irez en retour, répondit notre Maître,
Du bonheur le plus pur à jamais vous repaître,
Et de gloire avec moi recueillir des moissons.
Puis tous ceux qui, charmés de suivre mes leçons,
Auront fait librement les mêmes sacrifices
Prendront aussi leur part des suprêmes délices.
« Enfants, je vais encore à vos yeux présenter
Un symbole frappant du ciel à mériter;
Vous verrez que de Dieu la bienveillance y brille.
« Au lever de l'aurore, un père de famille
Dont la vigne exigeait quelque labeur urgent
Loua des vignerons, envers eux s'obligeant

A leur donner par jour un denier pour salaire.
Eux travaillant, plus tard, lorsque l'ombre solaire
Eut de la troisième heure indiqué le retour,
Puis lorsqu'elle parvint à la moitié du jour,
Et quand elle eut ensuite atteint la neuvième heure,
Cet homme chaque fois sortit de sa demeure,
Pour sa vigne louant des ouvriers nouveaux,
Et promettant à tous le prix de leurs travaux.
Enfin, la onzième heure étant déjà venue,
Plusienrs antres oisifs s'offrirent à sa vue.
« Ponrquoi restez-vous là dans le désœuvrement?
« — Ah! répondirent-ils, seigneur, assurément
« De gagner notre pain nous avons le conrage;
« Mais on n'est point venu nous offrir de l'ouvrage.
« — A ma vigne ici près allez donc sans tarder;
« Car je suis, leur dit-il, prêt à vous accorder
« Ce que votre labeur vaudra de récompense.
« Allez; par votre zèle et votre diligence
« De ce reste de jour faites un digne emploi,
« Et vous n'aurez pas lieu de vous plaindre de moi. »
Des mains de l'intendant et par l'ordre du maître,
Les jonrnaliers, pour prix de leur travail champêtre,
Tons, lorsqne vint le soir, reçurent un denier;
Et, mystère nouveau, celui qui le dernier,
Vers le soleil couchant, se rendit à la vigne,
Fut de salaire alors le premier jugé digne.
Combien d'avoir servi cet homme généreux
Il dnt se reconnaître et s'estimer heurenx,
Et qu'il dut désirer de le servir encore!
Or ceux dont le labeur commença dès l'aurore,
Les derniers senlement en reçurent le prix.
« Nons avons, diront-ils profondément surpris,
« Enduré la chalenr de toute la journée,
« Tandis que de ceux-ci la peine s'est bornée
« A venir un instant travailler avec nous,
« Et voici que ce soir ils ont reçu de vous

« Un prix égal au nôtre et plus d'accueil peut-être.
« — Vous vous plaignez en vain, leur répondit le maître;
« Car, dites-moi, quel tort vous fais-je, mes amis?
« N'avez-vous point reçu le salaire promis?
« Ne puis-je à ce dernier être ici favorable?
« Un bienfait, selon vous, est-il donc censurable?
« Allez, et de ma bouche apprenez aujourd'hui
« A ne point envier le bien-être d'autrui. »
Puis le Christ ajouta ces profondes paroles,
Mystère impénétrable à des âmes frivoles :
« Les premiers de la terre ainsi vont être un jour
Les derniers introduits au céleste séjour;
Et ceux qu'on aura vus les derniers dans ce monde
Marcheront les premiers dans l'Etat que je fonde.
Puissiez-vous de leurs rangs ne point vous voir exclus!
Car tous sont appelés, mais peu seront élus. »
Notre saint instructeur, dans cette allégorie,
Nous montre à mériter l'éternelle patrie.
Ce Maître généreux est le Dieu de bonté;
L'Eglise est par sa grâce un vignoble planté;
Ces nombreux vignerons qu'à l'ouvrage il appelle
Sont l'homme dont il veut récompenser le zèle.
Les douze heures du jour figurent tous ces temps
Où la terre verra ses divers habitants
Convoqués tour à tour dans les champs de l'Eglise
Pour acquérir l'espoir que Dieu seul réalise;
Elles désignent même aux yeux de notre cœur
Ces époques, ces jours où l'homme voyageur
Sent que l'amour du bien plus fortement l'anime.
Le denier est le ciel, récompense sublime;
Le soir, la fin du monde, où, divin trésorier,
Le Fils de Dieu paîra le fidèle ouvrier.
Sachez toujours, croyants, à l'œuvre vous complaire,
Et vous mériterez le glorieux salaire
Que le Seigneur propose et qu'il vous livrera
Lorsque son Envoyé parmi nous reviendra.

Près d'ici cependant, au bourg de Béthanie,
Lazare se voyait malade à l'agonie,
Lazare, de Jésus fidèle adorateur.
Ses sœurs Marie et Marthe à notre Rédempteur
Firent en Zabulon parvenir ce message:
« Revenez parmi nous, hâtez votre voyage;
Celui qne vous aimez dans nos bras est mourant. »
Le Christ au messager répond en soupirant :
« Lazare meurt ! Non, non ; dites à Magdeleine :
La coupe du trépas n'est pas encore pleine;
Et, cette affliction, Dieu l'envoie aujourd'hui
Pour sa gloire à lui-même et l'honnenr de Celui
Qu'il nomme son héraut, sa parole et sa joie. »
Deux jonrs après, la mort avait saisi sa proie,
Et le Christ dit aux siens : « Retournons en Juda.
— C'est là, peu s'en fallut, que l'on vous lapida,
Lni dis-je, et de nouveau vous voulez y paraître !
— Quand la lumière luit, il faut, dit notre Maître,
Avec empressement marcher à sa clarté.
Longtemps le pèlerin, de craintes agité,
Erra, marchant dans l'ombre aux bords du précipice;
Mais le grand jour se lève au voyageur propice.
Puis ne s'agit-il pas de Lazare qui dort?
Je vais le réveiller. Ou plutôt il est mort.
Alors que loin de vous sonna sa dernière heure,
J'étais, vous le voyez, absent de sa demeure,
Et je m'en réjouis; cette mort, croyez-moi,
Vous étant désormais comme un garant de foi,
Aidera votre cœur à repousser le doute. »
Il dit, et de Juda nous reprenons la route.
A peine à Bethanie arrivions-nous, un soir,
Marthe accourt tout en pleurs et presqne au désespoir,
Puis, pâle et gémissante, aux pieds de Jésus tombe :
« Seigneur, il est trop tard, mon frère est dans la tombe;
Il n'est plus. Vous étiez, hélas ! trop loin de nous :
Votre bras de la mort aurait paré les coups;

Mais auprès du Très-Haut votre puissance est grande,
Et le Ciel n'est jamais sourd à votre demande. »
Jésus lui dit : « La mort au Christ obéira.
Votre frère, vivant, du tombeau sortira ;
Car je suis le pouvoir qui préside à la vie,
La nature est partout à mon ordre asservie,
Et l'homme qui ne cherche et ne veut pour soutien
Que la foi dont son cœur se munit dans le mien,
Qui révère mon pacte et tremble de l'enfreindre,
N'aura, je le promets, jamais la mort à craindre.
O Marthe, croyez-vous ? — Oui, dit-elle, je crois.
Oui, vous êtes le Christ, le Fils du Roi des rois. »
Elle se lève alors, et, revenant chez elle,
Elle dit à sa sœur : « Le Maître vous appelle. »
  Des Hébreux de tout rang, conduits par l'amitié,
Et venus pour offrir leur tribut de pitié,
Leurs consolations et leurs condoléances,
Se trouvaient au palais et dans ses dépendances.
Or, ayant vu soudain Magdeleine sortir
Lorsque dans la maison Marthe vint l'avertir,
Ils dirent : « Le cœur plein de son deuil funéraire,
Elle va, pour pleurer, au tombeau de son frère. »
Ils la suivent en foule. Elle, arrivant au lieu
Où s'était arrêté son Epoux et son Dieu,
Pleurante, se prosterne à ces pieds adorables
Qui se montrent toujours au malheur secourables.
« Divin consolateur, vous étiez loin d'ici ;
Celui que nous aimions, que vous aimiez aussi,
A la fleur de ses ans, généreux, magnanime,
De la cruelle mort est tombé la victime.
Oh ! que n'avons-nous pu près de nous vous avoir
Lorsque nous invoquions pour lui votre pouvoir !
Car alors, ô bon Maître, un mot de votre bouche
Aurait guéri Lazare expirant sur sa couche. »
Elle dit, et ne peut poursuivre : tant les pleurs
Paraissent augmenter le poids de ses douleurs !

Cette angoisse touchante et le deuil de la foule
Dont partout aux regards le tableau se déroule
Provoquent en Jésus un long gémissement;
Son cœur ému frémit. Cœur sacré, cœur aimant,
Comment ne point t'aimer, toi que nos pleurs émeuvent
Malgré les flots de fiel dont nos crimes t'abreuvent,
Toi qui, pour nous défendre et pour nous secourir,
Refuge bienfaiteur, daignes toujours t'ouvrir
Et dans le même instant dissiper nos alarmes?
Mais combien, ô Jésus, tu répandis de larmes
En demandant celui que la tombe enfermait!
Des Juifs dirent entre eux : « Voyez comme il l'aimait! »
D'autres : « A Bartimée il a rendu la vue;
Pourquoi, puisque sa main de puissance est pourvue,
N'est-il point à la mort accouru s'opposer? »
Cependant au tombeau que Marthe a fait creuser,
Où d'un frère si cher la dépouille repose,
Et que vont décorer l'immortelle et la rose,
On arrive, et Jésus fait enlever d'abord
La pierre dont est clos le séjour de la mort.
Puis dans l'air aussitôt du sépulcre s'exhale,
Ainsi qu'une étouffante et subite rafale,
L'horrible infection qui proclame à l'orgueil
Le néant des humains dans la nuit du cercueil.
Jésus à cet aspect gémit et pleure encore.
Magdeleine pâlit, et du Dieu qu'elle adore
Par un cri déchirant invoque le pouvoir;
Et Marthe ne sait plus conserver son espoir :
« Il est ici, Seigneur, froid et gisant, dit-elle,
Et depuis quatre jours ma voix en vain l'appelle.
— Marthe, si vous croyez au Prophète des cieux,
Ne vous ai-je point dit que leur gloire à vos yeux
Se rendra manifeste ici sur cette tombe?
Sachez donc ranimer votre foi qui succombe,
Et vous verrez la mort sans puissance et sans dard. »
Puis élevant à Dieu son cœur et son regard :

« Grâces à toi, reprit le Rédempteur du monde;
Car, mon Père, toujours ton vouloir me seconde,
Et tu m'âs ici même exaucé de nouveau.
Je vais donc, en portant la vie en ce tombeau,
Hautement déclarer que de toi je procède;
Et puissent tous ces cœurs que le doute possède
Adorer ton saint nom et reconnaître enfin
L'Envoyé qui s'assied sur ton trône divin
Et l'espoir dont partout la terre s'est nourrie! »
Ce disant, vers le sol il se penche et s'écrie :
« Lazàre, viens dehors! » Et le mort aussitôt,
Car la tombe empressée a rendu son dépôt,
Surgit et du trépas semble braver le glaive.
Un cri d'étonnement de toutes parts s'élève,
Tandis que les deux sœurs, pâles encor d'effroi,
A Lazare, muet d'allégresse et d'émoi,
Racontent en pleurant la merveille accomplie.
De respect et d'amour le croyant s'humilie
Et déclare Jésus le vrai Saint d'Israël;
Mais ces Juifs endurcis qui d'un venin mortel,
Par leur envie injuste, alimentent leur âme,
Bien que la vérité hautement se proclame,
Refusent à Celui qui la déploie aux yeux
L'hommage qu'il reçut jadis de leurs aïeux.
Ils iront cependant annoncer le miracle
Au sénat qui des Juifs s'est établi l'oracle;
Et, se laissant aller à leur haine sans frein,
En un jour de conseil et par le Sanhédrin,
Pour détruire Jésus, ô dessein grand et rare!
Ils feront proposer le meurtre de Lazare :
Comme si le pouvoir tant de fois reconnu,
Et par qui du tombeau Lazare est revenu,
Ne pouvait à son gré l'en rappeler encore!
Puis, dans les rêves creux que l'impie élabore,
Nous le verrons un jour, à sa confusion,
Faire du saint prodige un thème d'histrion,

Et, secondant ainsi l'œuvre où l'Enfer s'adonne,
Vouloir du Dieu fait chair déchirer la couronne.
  Or d'ici l'Homme-Dieu s'en alla prés d'Ephrem
Attendre la journée où dans Jérusalem
Il devait au Seigneur s'offrir comme victime
Et dans son sang versé nous laver de tout crime,
Selon que notre monde en a conçu l'espoir :
Jour qui, ne mourant point dans les ombres du soir,
Comme un vivant signal de la bonté suprême,
Répandra ses rayons sur le passé lui-même.
Les Juifs allaient bientôt à leur Dieu présenter
Un encens qu'il dédaigne et qu'il va rejeter,
Et voir un testament deux mille ans légitime
Disparaître, annulé par le pacte sublime
Qu'un amour adorable offre à tous les mortels ;
Car l'époque est venue où les anciens autels,
Impuissants à porter la Victime sans tache,
Vont crouler sous l'effort d'une main qui se cache.
  Le Christ, après avoir, dans lo recueillement,
A son grand sacrifice, à son saint dévoûment,
Pendant cinq jours entiers, initié son âme,
Revenait en ces lieux où l'amour le réclame.
Voici que sur la route arrive Salomé,
Qui, rappelant le choix dont son cœur est charmé,
Demande qu'à ses fils leur divin Maître accorde,
Au séjour bienheureux de gloire et de concorde,
Un trône prés de lui comme aux princes du ciel.
« Ils boiront comme moi le calice de fiel
Dont il faut, leur dit-il, que bientôt je m'abreuve.
D'un mystique baptême ils subiront l'épreuve,
Et, munis de ma force et d'un zèle empressé,
Parcourront le chemin que je leur ai tracé.
Mais ce n'est point à moi, c'est au Seigneur mon Père
Qu'est le droit d'accorder tous ces honneurs qu'espère
Un amour trop humain et trop ambitieux.
Pour obtenir sa grâce et grandir à ses yeux,

Il vous faut, mes enfants, mes fidèles apôtres,
Devenir ici-bas les serviteurs des autres.
Voyez : le Fils de l'homme est parmi vous venu,
Humble, dans l'indigence et des siens méconnu,
Offrant pour les sauver ses labeurs et sa vie.
Que jamais de mon but le vôtre ne dévie,
Et dans l'heureux séjour dont l'Ange est l'habitant,
Où pour vous couronner mon Père vous attend,
Vous pourrez par ses soins arriver sans obstacle. »
  Ainsi dit le Sauveur. Par un nouveau miracle,
Il guérit en passant un homme infortuné,
Qui ne connaissait point, étant aveugle-né,
L'astre dont le front porte un brûlant diadème;
Mais trois mots tout puissants : *Je crois, j'espère, j'aime*,
D'un bienfait signalé lui valurent le don.
Ainsi, de l'Homme-Dieu bénissant le doux nom,
Il alla désormais en chérir la mémoire,
Et de l'œil et du cœur au Très-Haut rendre gloire.
  Notre Maître, en son humble et sainte royauté,
Traversa Jéricho, de la foule escorté.
Leurs transports, leur accueil et leur bruyant hommage
Du triomphe d'hier était comme un présage.
Or Zachée, homme riche et chef des publicains,
De Celui dont l'amour s'offre à tous les humains
N'avait point encor vu la face révérée.
« Voici le bienfaiteur de toute la contrée,
Et ma taille, aujourd'hui que je pourrais le voir,
Dans la foule, dit-il, me laisse sans espoir.
Verrai-je donc mes vœux ainsi frustrés encore?
Mais quelle heureuse idée!... » Et vers un sycomore
Il court, monte, et bientôt, arrivant près de là,
Celui qu'il attendait le vit et l'appela :
« Zachée, ô mon ami, hâtez-vous de descendre;
Car, prévenant vos vœux, chez vous je vais me rendre. »
Il dit. Le publicain à sa maison courut;
Et lorsqu'à son foyer notre Maître parut,

Quelle joie au dehors! quelle allégresse intime!
« Depuis longtemps, Seigneur, dit-il, je vous estime.
Enfin je vous ai vu. Combien, dans ce moment,
Doux au cœur et profond est mon contentement!
Oui, vous êtes pour moi Celui que nos ancêtres
Aperçurent de loin lorsque l'Etre des êtres
Leur montrait autrefois un terme à nos malheurs;
Nos vœux sont accomplis, et nous séchons nos pleurs.
Par vous d'un jour nouveau notre horizon se dore,
Et moi, noble Prophète, ici je vous adore;
Car, issu du Très-Haut, aux fils du genre humain
Vous venez du bonheur enseigner le chemin.
Mais je veux, consacrant cette heureuse journée,
Qu'aux pauvres de mes biens la moitié soit donnée.
Si j'ai causé parfois le moindre détriment,
La restitution sera faite amplement. »
  Jésus, contre Zachée entendant des murmures,
Ainsi daigna répondre à d'injustes censures :
« Juifs, dans cette maison le salut est venu.
Cet homme dont le zèle est de vous méconnu
D'Abraham plus que vous est un fils véritable.
Le père des croyants, l'invitant à sa table,
Avec lui reconnaît pour sa postérité
Tous ceux qui, par la grâce et par la vérité,
Marchent vers les drapeaux que le salut déploie,
Et recueillent les dons que le Ciel leur octroie.
Puis, souvenez-vous-en, le Christ est descendu
Pour chercher, consoler, sauver l'homme perdu. »
  « Ecoutez cependant cette autre parabole,
Et voyez-y de Dieu s'annoncer la parole :
  « Un roi devait aller, hors de sa nation,
D'un royaume distant prendre possession;
Mais, avant son départ, en secret il appelle
Dix de ses serviteurs dont il connaît le zèle:
« Je vais partir, dit-il; voici dix marcs d'argent.
« Sachez, avec un soin fidèle, intelligent,

« Les faire, mes amis, valoir en mon absence. »
Il partit. La révolte ébranla sa puissance
Dans ses propres états qu'il venait de quitter;
Mais ses sujets lointains ayant sans contester
Admis et reconnu son souverain domaine,
Dans son pays ingrat le courroux le ramène.
Il arrive, et d'abord il demande, empressé,
De ses dix marcs d'argent le profit amassé.
Celui des serviteurs qui le premier rend compte
Lui dit : « Par une adresse active, juste et prompte,
« D'un seul que j'ai reçu ces dix marcs sont le fruit.
« — Seigneur, dit le second, votre marc a produit
« Ces cinq autres complets qu'ici je vous présente. »
Et le roi s'écria : « Digne et satisfaisante
« Votre conduite, amis, apparaît à mes yeux.
« De vous récompenser vous me voyez joyeux;
« Et, puisqu'à mon retour je vous trouve fidèles,
« Gouvernez maintenant avec leurs citadelles,
« Vous dix villes, vous cinq, selon que vos efforts
« Naguère en mon absence ont accru mes trésors. »
Un autre dit : « La somme à mes soins confiée,
« La voici tout entière en un linge liée.
« Je vous ai craint, sachant que, sévère envers nous,
« Vous demandez le fruit qui ne vient pas de vous,
« Et que vous moissonnez, seigneur, dans le champ même
« Où pour un autre espoir la main d'un autre sème.
« — Ah! méchant serviteur, dit le prince irrité,
« Si clairement instruit de ma sévérité,
« Que ne t'efforçais-tu de suivre leur exemple?
« Mais que pouvais-tu craindre? Examine et contemple :
« A l'égard des pervers juge et roi rigoureux,
« Je suis envers le juste un maître généreux.
« Maintenant ces ingrats dont l'orgueil téméraire
« Ici vient de se rendre à mon pouvoir contraire,
« Qu'ils soient pour leur révolte au supplice traînés. »
Des discours de Jésus les scribes étonnés

Pénétraient faiblement l'apologue sublime.
Or voici le mystère et le sens qu'il exprime :
Le Christ ayant créé le règne de la foi,
Du céleste séjour sera proclamé roi,
Puis à la fin des temps reviendra sur la terre;
Mais avant de partir sa grâce salutaire
Nous donne les moyens d'acquérir sa faveur.
Le serviteur fidèle en lui trouve un sauveur,
Et l'infidèle un juge, un maître inexorable.
Enfin le peuple juif, race aveugle et coupable,
Pour prix de sa révolte et de ses noirs forfaits,
De l'éternel courroux subira les effets.
  Jésus de Jéricho sortit avec l'aurore.
Nous le suivions, et là nous le vîmes encore
Exercer son auguste et bienveillant pouvoir.
Deux aveugles criaient : « Laissez-vous émouvoir ;
Car, ô fils de David, notre vue est éteinte. »
Et le Christ, se laissant attendrir à leur plainte,
Daigna toucher leurs yeux et les rouvrir au jour.
Eux dès lors sur ses pas marchent avec amour.
  Or, en nous instruisant, notre adorable guide
Revint dans la bourgade où Lazare réside,
Et s'assit au banquet de Simon le lépreux.
Lazare et ses deux sœurs et de nobles Hébreux,
Convives avec nous, prenaient part à la fête.
Cependant le Messie, aimable et saint Prophète,
Tendre dans ses discours et les regards aux cieux,
Paraissait à la terre adresser ses adieux.
Il nous disait comment, tant la grâce est féconde!
Du séjour de la paix l'envoyant en ce monde,
L'amour l'y fit naître homme, habiter et souffrir,
Jusqu'à l'heure suprême où, joyeux de s'offrir,
Il aura complété son œuvre expiatoire,
Et comment cet amour au temple de la gloire
Va l'envoyer bientôt préparer aux élus
Les trésors qu'en mourant il nous aura valus.

Soudain, les yeux en pleurs, l'aimante Magdeleine
Du vrai nard d'Yémen prend une amphore pleine
Et sur le Rédempteur le répand à grands flots;
Mais celui qui déjà médite des complots
Et de l'esprit malin ne sait pas se défendre,
Judas s'écrie alors : « Femme, pourquoi répandre,
Prodigue et sans raison, ce parfum de grand prix?
N'eût-il pas valu mieux à des Juifs appauvris
Faire distribuer d'une main bienfaisante
Tout l'or que l'on devait retirer de sa vente? »
Ainsi parlait Judas: non que des malheureux
Il eût dans sa pensée un souci généreux;
Mais, ayant seul le soin des aumônes offertes,
Il a pour recevoir les mains toujours ouvertes.
Il sait parfaitement épargner le trésor,
Et le pauvre à ses yeux est bien moins cher que l'or.
« Pourquoi, dit le Messie, un reproche semblable?
Voyez-vous sa pensée et son but véritable?
Son œuvre est un mérite, et son motif est beau:
Elle a voulu d'avance honorer mon tombeau.
Vous verrez parmi vous, partout et d'âge en âge,
Des pauvres recourir à votre patronage;
Vous pourrez, s'il vous plait, leur donner vos secours.
Mais le Christ ici-bas n'habite pas toujours:
Ne convenait-il point d'embaumer cette tête
Que menace la mort, à sévir déjà prête?
Ainsi, dans tous les lieux où sera publié
Le nom du Rédempteur dans ce monde envoyé,
De ma digne servante admirateur fidèle,
L'avenir bénira sa mémoire et son zèle. »
Il dit, et Magdeleine, heureuse de se voir
De Jésus applaudie en ce pieux devoir,
Et contemplant du Christ la personne adorée,
D'un indicible amour se sentait enivrée.
Au retour de la nuit, Lazare avec transport
Logea dans sa maison le dompteur de la mort.

Enfin, Madame, hier vous vîtes ce grand homme,
Fils de l'homme et de Dieu (c'est ainsi qu'il se nomme),
Et de tous les humains seul et vrai Rédempteur,
Entrer dans cette ville en roi triomphateur.
C'est lui l'arbitre unique et l'auteur de tout être;
Lui qui, promis d'abord, parmi nous devait naître;
Lui que des saints nombreux jadis ont figuré
Et qui souvent nous fut par les Voyants montré;
Lui qu'invoquaient partout les peuples de ce monde,
Le Dieu qui, triomphant et de l'erreur immonde
Et d'un pouvoir fatal et d'un joug détesté,
Devait conduire l'homme à la félicité.
Combien j'aurais voulu, dans ce récit rapide,
Vous dire tous ces faits que ma bouche timide
A peints si faiblement, ou que pour la plupart
Je n'ai pu rassembler devant votre regard;
Ces leçons que Jésus dans toute sa personne,
Front, bouche, aspect, maintien, si clairement nous donne;
Ces exemples frappants qu'aux justes à venir,
Adorable modèle, il a daigné fournir!
Car lui seul au Très-Haut offre un parfait hommage;
C'est aux cieux seulement que nous verrons l'image
Et que nous entendrons le rapport dont ici
L'homme ne peut donner qu'un tableau rétréci.
Nous comprendrons alors à quel point il nous aime,
Ce Jésus qui pour nous se rend comme anathème;
Et ce temple divin qu'il est venu fonder,
Nous le contemplerons, heureux d'y résider,
Dans toute sa splendeur et sa magnificence.
Oui, grâces à tes soins, ô toi, chère puissance,
Qui dois de notre Dieu nous prodiguer l'amour,
Dans toute ta beauté nous te verrons un jour.
Ainsi du nouveau pacte apporté sur la terre
Deux disciples d'un Dieu déployaient le mystère;
Mais comment rappeler la fille de Sion,
La Vierge au cœur de mère et son émotion,

Sa joie et sa douleur, ses transports et ses larmes,
Soit lorsque ce récit redoublait ses alarmes,
Soit lorsque son amour oubliait un instant
Le fer que lui fit voir un oracle distant,
Ce glaive qui partout la poursuit dans ce monde
Et d'angoisse à longs flots comme un fleuve l'inonde,
Et que pourtant son cœur ne saurait abhorrer,
Car il s'agit toujours de l'homme à délivrer?
Et comment dire aussi Claudia, tout émue
Du tableau que la foi vient d'offrir à sa vue?
Les saints ravissements, les pleurs de Lilia?
Les sentiments divers, aimable Nydia,
Qui se sont emparés aujourd'hui de ton âme?
Et l'heureux Lugdunus, dont l'œil, brillant de flamme
Et s'ouvrant comme l'aube à l'approche du jour,
Révèle un cœur où Dieu voit naître son amour,
Et peut-être?... Que dis-je? une nouvelle aurore
Se lève, et du Gihon le sommet se colore :
Goûtez, amis du Christ, un instant de sommeil,
Car bientôt vous allez revoir votre soleil.

CHANT X.

CONSEIL DES JUIFS. — LE LUNDI ET LE MARDI SAINTS.

SOMMAIRE.

Invocation aux poëtes. — Songe de Caïphe. — Le grand conseil s'assemble. — Comment il se compose. — Discours de Caïphe, de Gamaliel, de Joram, de Nicodème, de Nabal, de Mathan, de Joseph d'Arimathie, de Philon, d'Arables, de Lazare, etc. — Rage des pervers en voyant l'opposition faite à leurs desseins. — Influence de Satan dans le conseil. — Le lundi saint, l'Homme-Dieu revient de Béthanie. — Le figuier sans fruits, figure des Juifs. — Jésus prie et enseigne dans le temple. — Les pharisiens questionnent Jésus sur l'origine de son pouvoir. — Parabole des deux fils — Parabole des vignerons qui immolent le fils du père de famille. — Explication que le Messie en donne. — Le Christ, la pierre angulaire du temple de l'Église. — Parabole du festin nuptial. — Jésus est l'époux de la fête. — Vers le soir, l'Homme-Dieu retourne à Béthanie. — Conseil secret où les amis de Jésus ne sont point admis. — Résolutions iniques. — Le mardi saint, le Messie revient à Jérusalem. — Le figuier maudit. — « Pardonnez, et Dieu vous pardonnera. » — Rendre à César ce qui est à César. — Pharisiens. Saducéens. Hérodiens. Esséniens. Samaritains. — Jésus interrogé par les saducéens. — Résurrection des morts. — Jésus interrogé par les pharisiens. — Le plus grand commandement. — Le Christ interroge à son tour. — Le fils de David. — Dernier anathème contre les scribes et les pharisiens. — La pauvre veuve. — Fureur des ennemis de Jésus. — Le Christ, guidé par Gabriel, se retire dans une grotte de la montagne des Oliviers. — Entrevue mystérieuse des trois personnes divines. — Angoisses ineffables. — Jésus s'endort sur un lit de mousse.

Oh! que n'ai-je la voix de ces hommes sublimes
Qui, créant en nos cœurs des transports unanimes,
Et jadis célébrant, bardes mélodieux,
La gloire, les combats, les héros et les dieux,

Nous ont fait dans l'erreur admirer le génie?
Cygne du Mincius, ô chantre d'Ionie,
Levez-vous, revenez saluer en nos jonrs
Le vrai Dien dont enfin l'astre a repris son cours.
O toi qni sus charmer les échos de Sorrente
Et nous montrer la Croix guerrière et conquérante;
Toi, des bords d'Albion poëte audacieux,
Qui redis nos malheurs et la guerre des cieux;
Vous qui fîtes pleurer Polyeucte et Pauline,
Gémir Esther, tonner comme nne voix divine
Joad, le protecteur de l'héritier des rois;
De la religion toi qui venges les droits,
Prêtez-moi vos accords et votre aile rapide,
Car j'ai pris comme vous la vérité pour guide.
A l'heure où l'astre aimé qui précède le jour,
De l'aube, en se levant, annonce le retour,
Caïphe sur sa couche en vain dormait encore,
Car un songe aux regards de Celui qu'il abhorre
Semblait le retenir, comme esclave, enchaîné.
C'était le dernier jonr à la terre donné.
Terrible, l'œil en feu, respirant la menace,
Le Christ des fils d'Adam venait juger la race.
A l'aspect du pontife, un trait de son courroux
Part et jette soudain l'impie à ses genoux.
« Tremble, voici mon heure, implacable, éternelle;
Tremble, le temps n'est plus, et malhenr au rebelle ! »
Le grand-prêtre, à ces mots, s'éveille épouvanté.
« Le verrai-je toujours, ce rival détesté ?
Ah ! ruses de Satan ! même quand je sommeille,
Faudra-t-il que ce nom fatigue mon oreille ?
Prophète d'imposture, il triomphe aujonrd'hui;
L'errenr, l'impiété, la révolte avec lui
Se liguent, et bientôt, si la mort ne l'arrête,
Il rendra de Jacob la ruine complète.
A ses complots hardis il ne reste qu'nn frein;
Sachons donc l'employer, et que le Sanhédrin

Sur les crimes du fourbe à l'instant délibère,
Et de là, par devant l'officier de Tibère,
Nous irons réclamer sa sentence et sa mort. »
Ainsi le prêtre inique, étouffant le remord
Qui lui dit : « Garde-toi d'opprimer l'innocence. »
De toute son ardeur, de toute sa puissance
Prépare pour un Dieu le glaive du trépas.
« Nabal, mon vieil ami, dit-il, hâte tes pas ;
Le soleil va paraître, et voici la journée
Où le chef dangereux d'une secte effrénée,
Qui du peuple séduit nous enlève l'amour,
De son trône usurpé tombera sans retour.
Va ; que du Sanhédrin les conseillers s'assemblent.
Périssent l'imposteur et ceux qui lui ressemblent ! »
Ainsi dit le pontife, et ce suppôt d'enfer,
Nabal, qu'un fiel jaloux ronge comme un cancer,
Court et croit obéir à la voix d'un oracle.
Dans l'enceinte du temple et près du tabernacle
Est un appartement, un parvis retiré,
Au grand conseil des Juifs dès longtemps consacré.
Or tous les sénateurs, à cause de la fête,
Car à la célébrer la nation s'apprête,
Se trouvaient dans la ville ou dans les alentours.
Bientôt, des sénateurs précédant le concours,
Nabal marche et parvient à la porte de bronze.
Il ouvre. Caïphe entre avec les soixante-onze :
Caïphe, fils d'aïeux habitants de Béthel,
Pontife qui du Juste est l'ennemi mortel.
Ananus de Machmas, que vante la Judée,
Car il vit à ses vœux la tiare accordée,
Et cinq de ses enfants l'ont portée après lui,
Mais devant le Très-Haut il commence aujourd'hui
A souiller sans retour son office et sa gloire;
Subath d'Hérodium, nom digne de mémoire ;
Rosmophen, qui, venu des rives de l'Arnon,
Ici va se créer un odieux renom ;

Azor, saducéen que Thécua vit naître,
Et qui du sang d'un Dieu brûle de se repaître;
Gamaliel, qui vit le jour à Masépha,
Noble pharisien qu'un vrai zèle échauffa,
Et dont le nom ne peut rien perdre de son lustre;
Joram de Béthulie, autre croyant illustre;
Sabinti, descendu des monts de Gelboé;
Le pieux Nicodème, enfant de Zanoé,
Qui, pour se prévaloir d'une école sublime,
Loin de ses bois ombreux vint habiter Solyme;
Sameck, faux zélateur que, du pied de l'Hermon,
Pour accuser le Juste envoya le démon;
Téras, que pour enfant Ptolémaïs réclame;
Josaphat de Ramoth, qu'une ardeur vile enflamme;
Ptolême qui sera la honte de Bethsur;
Mésa de Ziph, arbitre au jugement peu sûr;
Saréas, que Jéther en vain loue et renomme;
Nabal d'Antipatride, envers le Fils de l'homme
Monstre toujours bouillant d'une atroce fureur;
Mathan de Bethphalet, qui va prendre en horreur
Les trames qu'on ourdit contre un Dieu favorable;
Ethiéris, qu'aveugle une erreur déplorable,
Et naguère accouru de la grève de Dor;
L'orgueilleux Potiphar, citoyen de Gédor;
Rabam, issu des lieux que le Jéboc arrose;
Riphar d'Aïn, toujours ambigu dans sa glose;
Simon de Béthanie, Achias de Joppé,
Candides défenseurs de l'auguste inculpé;
Joseph de Ramatha, nom cher à la patrie;
Philon le philosophe, issu d'Alexandrie;
Arabias, Hébreu fier, impie et cruel,
Qui, d'abord vil tyran, vécut en Jéruel;
Lazare, irrésistible et vivant témoignage
Qui sera pour Jésus un immortel hommage,
Et les autres natifs ou de Jérusalem,
Ou de ces bourgs fameux, Silo, Maspha, Sichem;

Ou de ces lieux riants, de ces plaines fertiles
Qu'embellissent encor tant d'opulentes villes,
La belle Jéricho, la superbe Ascalon,
Sarone, Bethsamès, Césarée, Esdrelon ;
Ou des champs que l'Hébal et le Carmel dominent;
Ou des bords qu'au printemps de trop près avoisinent
Le Cison, le Cana, le Sorec, le Bésor.
On s'assied, et soudain de sa voix de Stentor
A la noble assemblée Arabias demande
Toute l'attention que le sujet commande.
Le grand-prêtre se lève : « Hébreux, que faisons-nous?
L'ennemi ne dort pas. Loin de parer ses coups,
Faudra-t-il se laisser vaincre par un seul homme?
Tout le peuple le suit. Les lieutenants de Rome,
Nous croyant les fauteurs d'un traître révolté,
Et vengeant de leurs droits le pouvoir insulté,
Peut-être, en leur courroux, détruiront notre ville.
Et nous, hommes sans cœur, race lâche et servile,
Nous mourrons, bénissant le joug de l'étranger.
Que n'osons-nous plutôt d'avance nous venger !
Et ne vaut-il pas mieux que, selon la justice,
Pour sauver tout un peuple un seul homme périsse?
Que du Galiléen le trépas désormais
Lui soit donc un garant de salut et de paix! »
Caïphe, jusqu'alors grand-prêtre légitime,
Prophète véritable, indiquait la victime
Dont le sang, d'un long joug sauvant le genre humain,
Du ciel à mériter nous ouvre le chemin.
Mais cet oracle même et sa portée immense,
Cette mort qui de Dieu nous obtient la clémence,
Etaient à cet impie un mystère scellé.
Sans le savoir encore, il avait révélé
Ces malheurs que l'Hébreu de toutes parts atteste,
De son cœur endurci conséquence funeste.
O Muse du passé, rappelle-nous comment
Tous ces juges d'un Dieu donnent leur sentiment.

Ananus : « Du démon sa bouche est l'interprète.
Qu'il soit anéanti ; car, publique ou secrète,
Sa haine, qui prépare et sert d'affreux desseins,
Attaque notre culte et nos ministres saints. »
Subath : « Est-il permis de condamner sans cause?
Quel est donc son forfait? J'exige qu'on l'expose.
Discutez mûrement sa conduite et sa foi;
Enfin, s'il doit mourir, qu'il meure par la loi. »
Rosmophen : « D'Israël les lois sont violées.
Nos coutumes, nos mœurs sous ses pieds sont foulées.
Moïse est un vain nom, nos rits sont superflus;
O honte! du Sina l'alliance n'est plus.
Il mérite la mort, et j'ai dit ma pensée. »
Azor : « Ecouterai-je une tourbe insensée?
Du peuple contre vous il recherche l'appui;
Chefs de la nation, liguez-vous contre lui,
Défendez votre cause et préparez vos armes. »
Gamaliel : « Hébreux, pardonnez-moi ces larmes
Que m'arrache aujourd'hui votre coupable erreur.
Pourquoi sur votre front ces signes de fureur?
Où sont-elles ces lois par Jésus transgressées?
Souvenez-vous ici de ses œuvres passées :
Faire, enseigner le bien, tel est son noble but.
Refusa-t-il jamais de payer le tribut?
Aux pouvoirs d'ici-bas a-t-il voulu prétendre?
Quand, nourris de sa main et charmés de l'entendre,
Nos peuples, comme roi, voulaient se l'attacher,
Ne le vîmes-nous pas à leurs vœux se cacher?
Hier vos yeux l'ont vu : venait-il en rebelle
Menacer nos remparts d'une guerre cruelle?
Non, non; mais parmi nous il venait en ami.
Et l'on veut l'immoler! Mon cœur en a frémi.
De nos antiques lois où donc est la puissance,
Si l'on ose à la mort condamner l'innocence?
Rappelez Théodas, ce fameux imposteur,
Et Judas de Gaulon, cet autre novateur :

Leurs projets sont déçus; leur gloire est obscurcie.
Si donc Jésus n'est point le Christ et le Messie,
Et si l'Esprit de Dieu ne le reconnaît pas,
Du soin de le punir ou d'entraver ses pas
Tôt ou tard le Seigneur se chargera lui-même. »
Joram : « En vérité, quelle infamie extrême
Pour nous, pour nos enfants, si l'on votait sa mort!
O toi qui du Très-Haut nous promets le support
Et daignes nous montrer cet horizon mystique,
Du ciel, pour le croyant, véritable portique,
Salut! car en ton nom, ta doctrine et ta loi
Désormais se nourrit et repose ma foi. »
Sabinti : « Sénateurs, des châtiments sévères
Sont dus à ce faux Christ qui des lois de nos pères
A fait une risée, un scandale éclatant.
Naguères, au sabbat, à Dieu même insultant,
Il osa, ce saint jour, opérer des miracles. »
Nicodème : « Selon nos antiques oracles,
Les temps sont arrivés où l'Eternel sur nous
Doit semer par son Fils les bienfaits les plus doux.
Or sommes-nous encore aveuglés par l'envie?
Et Jésus n'est-il point l'arbitre de la vie,
Le vainqueur des fléaux, le roi des éléments?
A lui donc nos respects, nos cœurs et nos serments!
Je les entends encor de sa bouche sacrée,
Les suaves leçons où mon âme enivrée
Reconnut une voix que l'on adore aux cieux.
Ah! puisse ton flambeau toujours guider mes yeux,
O toi qui recueillis les soupirs de nos pères,
Toi le fils si longtemps désiré de nos mères,
Des Prophètes divins antique vision,
Et de paix et d'amour vivante effusion!
Oui, Jésus est le Christ que les Anges adorent;
La terre le salue, et ses enfants l'implorent.
Si donc, ô peuple hébreu, vous lui percez le flanc,
Sur vos fronts à jamais les traces de son sang

En signe accusateur resteront comme empreintes,
Et vous verrez ponr vous grâce et clémence éteintes. »
Sameck : « Quoi donc ! un fourbe, nn séducteur viendra
Se déclarer le Christ qu'Israël implora,
Et des marqnes d'amour lui seront témoignées !
Mort au perturbateur ! Par lni sont enseignées
Des erreurs dont jamais il ne peut être absous. »
Téras : « Il faut au moins l'exiler loin de nous. »
Josaphat : « Le meneur contre nos lois s'élève;
Qu'au fond d'un noir cachot sa carrière s'achève ! »
Ptolême : « Hâtons-nous ! Que n'est-il sur la croix ? »
Mésa : « S'il est injuste et s'il combat nos droits,
Qu'il périsse ! Au contraire, embrassons sa défense
Si la loi de Moïse admet son innocence. »
Saréas : « Il exerce un pouvoir usurpé;
Du milieu de Jacob qn'il soit donc extirpé ! »
Nabal : « Il a, l'infâme ! outrageant la nature,
Offert publiquement sa chair en nourriture,
Et voulu, dans son dogme, en faire un point vital.
Que n'est-il attaché sur le bûcher fatal ? »
Mathan : « Où vous emporte une aveugle colère ?
La mort de tant d'amour deviendra le salaire !
Son cœur s'onvre ponr vous : vous allez le percer !
Juifs, ne contraignez pas l'Eternel à lancer
Les châtiments vengeurs dont tous les saints Prophètes,
Aux jours de leur venue, ont menacé nos têtes. »
Ethiéris : « Au moins que ce vil artisan,
Reniant au plus tôt disciple et partisan,
Retourne à Nazareth et d'autres soins s'occupe !
Nicodême et tous ceux qu'il séduit et qu'il dupe
Iront, aprés l'avoir partout divinisé,
Entre eux se réjouir de l'orage apaisé. »
Potiphar : « Oui, s'il veut que le conseil l'excuse,
Qu'il s'éloigne à jamais d'un peuple qu'il abuse ! »
Rabam : « Il est coupable, et vouloir l'épargner
A tous les criminels ce serait enseigner

Le mépris de la loi, la révolte impunie. »
 Riphar : « Je suis contraint d'admirer son génie
Et ses sages discours aux enfants des Hébreux.
Je le crois de Caïphe un rival dangereux. »
 Simon : « Il s'asseyait quelquefois à ma table ;
Sa conduite, toujours ouverte, irréprochable,
De chaque convié commandait le respect.
Je suis loin, mes amis, de le croire suspect. »
 Achias : « Je l'avoue, invincible est sa cause ;
La nature elle-même en sa faveur dépose. »
 Joseph d'Arimathie : « Ah ! ne nous dites pas
Que la religion exige son trépas.
Fille du ciel, pouvoir qui bénit et console,
La prière est sa vie et la paix sa parole.
Ira-t-elle, aiguisant le glaive de la mort,
Frapper Celui qui vient se faire son support,
Qui lui donne en nos jours une splendeur nouvelle,
Et comme un guide sûr aux humains la révèle ?
Périsse avec mon nom le nom de mes aïeux,
Et qu'aux bienfaits du jour le Ciel ferme mes yeux,
Si j'ose renoncer et condamner le Juste !
Et toi, pouvoir céleste, ô protectrice auguste,
Dans le sang innocent si je trempe ma main,
De tes parvis sacrés défends-moi le chemin ! »
 Philon : « Juges, docteurs, gloires de la patrie,
Les voiles du symbole et de l'allégorie
A nos regards distraits cachent la vérité,
Ce riche diamant sur la terre jeté.
Du passé sur ces bords consultez les reliques ;
Contemplez avec soin ces figures antiques,
Monuments précieux de croyance et d'espoir :
Nos livres révérés nous laissent entrevoir
Que, la loi vieillissant, un autre grand Prophète
Viendra la rajeunir et la rendre complète.
Où le chercherons-nous, l'être mystérieux
Que vous nous promettez, types religieux,

Et vous, nombreux Voyants des merveilles futures,
Le juste que Platon vit dans ses conjectures ?
Cieux propices, parlez : nous le donnerez-vous,
Ce grand rénovateur qui doit régner sur nous ?
Serait-ce ce Jésus qu'exalte l'ignorance ?
Non, Juifs ! Et qu'a-t-il fait pour notre délivrance ?
Ses faits miraculeux sont partout célébrés :
Qu'importe, si nos maux ne sont pas réparés,
Et si de toutes parts l'étranger nous opprime !
Qu'il aille relever le trône légitime
Et soumettre à Juda ces fameux conquérants
Qui du monde vaincu se sont faits les tyrans,
Et qu'il nous montre enfin, dans sa personne même,
Les oracles issus de la bonté suprême,
Accomplis tels qu'au monde ils furent révélés !
Alors, voyant nos vœux et notre espoir comblés,
Nous serons les hérauts de sa gloire chérie,
Et nous le nommerons sauveur de la patrie.
Mais pour Jérusalem son bras est sans pouvoir,
Ou bien nos longs malheurs ne sauraient l'émouvoir.
Pourquoi s'inquiéter ? Bientôt, cessant de plaire,
Il perdra sans retour la faveur populaire. »
  Arabias : « Philon, l'ai-je bien entendu ?
Tu ne vois point sur nous l'orage suspendu !
Je t'ai cru jusqu'ici guidé par la sagesse ;
Mais, je n'en puis douter, les leçons de la Grèce
Combattent dans ton cœur le zèle de la loi.
Souviens-toi de ton nom, et des yeux de la foi
Regarde le Très-Haut qui s'afflige et s'irrite
De voir que tu n'as plus un cœur d'Israélite.
Crains surtout d'imiter ces suppôts de l'erreur
Qui jusque dans le temple, ô prodige d'horreur !
Défendent de l'Enfer la puissance et la cause,
Et dont le fanatisme à nos desseins s'oppose.
Notre loi vieillirait ! As-tu pu le penser,
Lorsqu'une main divine a daigné la tracer ?

Ah! comme son Auteur, je la crois éternelle..
Mais malheur à Jésus ! malheur à ce rebelle!
Non content d'assaillir les lois du Tout-Puissant,
Il ose, sénateurs, — et c'est en frémissant
Que je rappelle ici l'exécrable blasphème, —
Il ose au Saint des saints se comparer lui-même.
Foudres du Sinaï, n'éclaterez-vous pas?
Vous, juges d'Israël, au plus affreux trépas
Ne livrerez-vous point cet insigne coupable?
Que si de son devoir la Judée incapable
Par l'infidélité se laisse pervertir,
Puissé-je voir un jour les enfers engloutir
Ses enfants criminels, race dégénérée!...
Mais je revois en vous le zèle que j'agrée :
Allez, et que le feu de la sédition
S'éteigne dans un sang répandu pour Sion! »
   Lazare : « Peuple ingrat, eh quoi! tant de merveilles
Ne sont donc qu'un vain bruit qui frappe les oreilles!
Du salut d'Israël tu détournes les yeux!
Si brillante jadis, l'étoile des aïeux
A-t-elle éteint là-haut son flambeau secourable?
Et ton âme à l'amour est donc impénétrable!
« C'est un vil séducteur, un ennemi du Ciel,
« Un serpent, nous dis-tu, qui s'abreuve de fiel,
« Et de l'esprit du mal l'influence l'anime! »
Mais, hurlant de frayeur et fuyant dans l'abîme,
Les Anges ténébreux reconnaissent en lui
Un pouvoir qui jamais ne leur dut un appui.
Une douceur céleste en ses regards est peinte;
La concorde est le but de sa parole sainte.
« Il n'est pas Fils de Dieu, » disent ses ennemis.
Mais si l'Enfer, les vents, les flots lui sont soumis,
S'il commande à nos maux, s'il dompte la mort même,
Mortels, oserez-vous l'accuser de blasphème?
Hébreux, quand le trépas naguère me surprit,
Et lorsqu'à mon repos le sépulcre s'ouvrit

Dans la demeure sombre où le juste soupire,
Où du Christ comme nous il invoque l'empire,
Un pouvoir inconnu me transporta soudain.
A peine étais-je entré : « Des rives du Jourdain
« Descendez-vous ? me dit un vieillard vénérable.
« L'avez-vous vu, le Fort, le Juste, l'Admirable,
« Des morts et des vivants le vrai Libérateur ?
« C'est lui : n'espérons point un autre Rédempteur. »
De l'Horeb en ces mots s'exprima le Prophète.
« C'est un Dieu, c'est mon sang, et ma joie est parfaite,
Aussitôt s'écria l'heureux fils de Tharé.
« Des enfants de la foi voilà le Désiré.
« Jeune âme, me dit-il, retourne sur la terre :
« De la mort en ces lieux tu n'es plus tributaire,
« Et mon Fils te rappelle au milieu des vivants.
« Cours rendre témoignage à Celui que les vents
« Et les flots en courroux reconnaissent pour Maître. »
J'allai près de mon corps attendre un nouvel être.
Mais quel réveil bientôt !... Vous en fûtes témoins.
Ah ! pliez les genoux, adorez ; ou du moins,
Si la foi dans votre âme à jamais est éteinte,
Laissez Jésus, fidèle à sa mission sainte,
Au royaume des cieux conduire les croyants.
Sinon, n'en doutez pas, terribles, foudroyants,
Les châtiments prédits tomberont sur vos têtes.
De plus, avant de voir le plus saint des Prophètes
Chargé de vils liens et périr par vos coups,
Hébreux, vous me verrez, bravant votre courroux,
Jusqu'au dernier soupir combattre pour sa cause ;
Et ce devoir formel, tout en lui me l'impose.
J'ai dit. » Après Lazare, hélas ! on ne vit plus
Aucun des conseillers rendre gloire à Jésus.
Aucun, divin Agneau, ne voulait te défendre,
Et nulle voix d'ami ne se faisait entendre.
Car, étouffant, ô honte ! honneur, pitié, remord,
Tous exhalaient leur haine et votaient pour la mort.

Mais des hommes de bien la noble résistance
A du conseil inique entravé l'espérance
Et rendu les pervers encor plus furieux.
« O ciel! dit le pontife, ainsi des factieux
S'opposent à nos lois et bravent la justice!
On saura déjouer et frustrer leur malice.
Le conseil est dissous. » Il dit. Sombre et moqueur,
Son front laisse entrevoir les desseins de son cœur.
Or dans le Sanhédrin, présent, mais invisible,
Lucifer exerça sa puissance nuisible.
Déjà ses vils suppôts, leurs discours violents,
Leur fureur étalée et leurs désirs sanglants
Viennent de correspondre à son espoir barbare;
Et, fidèle à son œuvre, il médité et prépare
Les moyens les plus sûrs de rompre les desseins
Que, selon leur devoir et les droits les plus saints,
Quelques nobles Hébreux, sous les yeux du grand-prêtre,
Ont formés hardiment en faveur de leur Maître.
Même au sein du pontife il a fait pénétrer
Un rayon de l'enfer qui vient de l'éclairer,
Et du crime à ce monstre il prête le génie.
Cependant l'Homme-Dieu, partant de Béthanie,
Retourne dans l'ingrate et perfide cité
Où le complot de mort vient d'être discuté,
Et la haine en son œuvre, ardente, persévère.
Or il eut faim, nous dit un livre qu'on révère,
Et, voyant un figuier sur le bord du chemin,
Il alla; mais ayant de l'œil et de la main
Cherché s'il trouverait quelque fruit de l'année :
« Ta tête en vain, dit-il, de verdure est ornée.
Ah! que ne mûris-tu les fruits que tu promets!
Maudit et desséché, sois stérile à jamais. »
De cet arbre pourvu d'un superbe feuillage
Vous étiez, peuple hébreu, le symbole et l'image :
Vous aviez de la foi les dehors éclatants,
Vous observiez toujours, selon l'ordre des temps,

Les fêtes du Très-Haut et leurs cérémonies;
Mais ces œuvres du cœur qui de Dieu sont bénies,
Ces fleurs aux doux parfums et ces fruits immortels
Que l'humble foi recueille au pied des saints autels,
Ces fleurs qu'une âme pure en elle voit éclore,
Ces fruits que Dieu mûrit, que la grâce colore,
Le Christ dans vos rameaux les a cherchés en vain,
Et sur l'arbre est tombé l'anathème divin.
Notre saint Rédempteur arrive dans le temple.
D'oraison recueillie il vous offre un exemple,
O vous qui du Seigneur chérissez la maison.
Les complots des Hébreux, leur noire trahison,
Ne sauraient arrêter les élans de son âme,
Et sa prière aux cieux monte comme une flamme
Qui s'élève, ondulant dans le calme des airs.
Puis, instruisant le peuple, — enseignements divers
Conservés par l'Eglise ainsi qu'un héritage, —
Il dit quel important, quel sublime avantage
Retire le chrétien du service de Dieu;
Et Juifs avec Gentils, accourus au saint lieu,
L'écoutent, paraissant suspendus à ses lèvres.
« Malheur, dit-il, à toi qui de ces biens te sèvres
Après avoir connu leur douceur et leur prix,
Toi qui, de plaisirs faux, de vaine gloire épris,
Suis, toujours en danger, un sentier sans issue!
Tu verras de ton cœur l'espérance déçue,
Et la foi, ton flambeau, s'obscurcir sans retour. »
Plusieurs pharisiens, accourant à leur tour,
Viennent à l'Homme-Dieu demander d'où procède
La puissance qu'au loin il déploie et possède.
« Vous apprendrez, dit-il, sur quelle autorité
Repose ce pouvoir dont vous avez douté,
Si vous voulez ici me répondre à moi-même.
De Jean, mon Précurseur, d'où venait le baptême? »
Les pervers à ces mots, confus, baissent les yeux.
« Si nous lui répondons qu'il provenait des cieux,

« Pourquoi, nous dira-t-il, votre orgueil téméraire
« Au céleste Envoyé s'est-il montré contraire? »
Et si nous affirmons qu'il était d'ici-bas,
C'est ouvrir au public de périlleux débats,
Même c'est appeler l'orage sur nos têtes;
Car tous regardaient Jean comme l'un des Prophètes,
Et l'on venait à lui de tous les environs.
Disons donc simplement : *Maître, nous l'ignorons.*
— Ainsi, dit l'Homme-Dieu, par une vaine excuse,
Votre humaine prudence à parler se refuse.
Je crois, à votre exemple, en ce moment devoir
Ne vous révéler point d'où provient mon pouvoir. »
  Et l'on vit ces docteurs venus pour le confondre,
Interdits et honteux, ne savoir que répondre.
Quel est donc, insensés, aujourd'hui votre but?
Cent fois et mille fois, l'Envoyé du salut
N'a-t-il point déclaré de sa bouche divine
Des œuvres de sa main l'adorable origine?
Mais Israël toujours est aveugle et sans foi.
  « Néanmoins, dit Jésus, Hébreux, écoutez-moi.
Un homme à ses deux fils dit : « Allez à ma vigne. »
L'un, affront dont soudain la nature s'indigne,
Osa dire en sortant : « Je n'obéirai pas. »
Puis, regrettant sa faute, il revient sur ses pas
Et court, par un labeur digne, actif et fidèle,
Réparer au plus tôt sa conduite rebelle.
L'autre à son père dit : « J'obéis à l'instant. »
Mais, plus coupable encore, il se rit en sortant
Du devoir filial et des ordres d'un père,
Et laissa tout le jour travailler seul son frère.
Qui des deux de cet homme a fait la volonté?
— Le premier, dirent-ils. — Hébreux, en vérité,
Leur répondit Jésus, même les courtisanes,
Même ces publicains à vos yeux si profanes,
Au royaume des cieux parviendront avant vous.
Car, de Jean le Prophète adversaires jaloux,

Vous avez rejeté sa parole propice,
Et de Dieu dans ce juste outragé la justice;
Mais partout, à sa voix touchés de repentir,
A la loi du Très-Haut couraient se convertir
Publicains de tout rang, pécheurs et pécheresses.
Craignez donc du Seigneur les fureurs vengeresses,
Et voyez l'horizon devenir menaçant. »

Puis au peuple en ces mots le Verbe s'adressant
Dévoila du conseil l'espérance maligne :
« Un homme dans son champ fit planter une vigne,
Y creusa des pressoirs, y bâtit une tour,
Et, pour comble de soins, établit à l'entour
D'arbustes épineux une haie élevée.
Tous ces apprêts finis, pour être cultivée
Et pour en recevoir des fruits dans la saison,
A plusieurs ouvriers choisis dans sa maison,
Par un contrat formel, il la donne en louage,
Et lui-même bientôt pour un lointain rivage
Part dans l'intention d'y faire un long séjour.
Plus tard, quand sur nos bords l'automne est de retour,
Ces hommes à leurs yeux un soir virent paraître
Un serviteur venant, envoyé par leur maître,
Visiter le vignoble et recueillir les fruits;
Mais, loin de recevoir une part des produits,
Il fut pris et battu par ces larrons avides,
Puis, après mille affronts, renvoyé les mains vides.
Un autre messager, lapidé sans remord,
Parmi les vignerons faillit trouver la mort.
Un troisième expira sous les coups des rebelles.
En vain d'autres, non moins dévoués et fidèles,
Tentèrent d'émouvoir ces cœurs dénaturés :
Ils furent sur les lieux presque tous massacrés.
Le maître de la vigne alors dit en lui-même :
« Ils connaissent mon fils et savent que je l'aime;
« Peut-être en se montrant sera-t-il respecté.
« Qu'il s'en aille aujourd'hui, telle est ma volonté,

« Se charger auprès d'eux de mon dernier message. »
Le fils par dévoûment entreprend ce voyage;
Car, non moins généreux, il désirait aussi
Voir enfin ces pervers, dont le cœur endurci
De ses rébellions semblait ne plus rien craindre,
Conjurer le courroux qui devait les atteindre.
Il vient. A son aspect, ces cruels ouvriers
Reprennent aussitôt leurs desseins meurtriers.
C'est en vain qu'il se montre amical comme un frère,
Et non comme porteur d'un message sévère;
Vainement il leur dit : « Le pardon vous attend,
« Mais à votre devoir revenez à l'instant. »
Sa bonté, sa douceur, son âge, rien ne touche,
Rien ne peut amollir leur nature farouche,
Et même il les entend se stimuler entre eux :
« D'un maître qui se venge espion dangereux,
« Il vient, quoi qu'il nous dise, en héraut de colère.
« Nous le verrions bientôt changer, et pour salaire
« Exiger qu'à la mort nous soyons condamnés;
« Mais avant qu'à son but il nous voie amenés,
« Qu'il meure par nos mains : nous aurons en partage
« Tous ces champs qui devaient être son héritage. »
Alors ces furieux de leur seigneur absent
Saisissent l'héritier, aimable adolescent.
Celui-ci, sans se plaindre, à la mort se résigne.
On l'outrage; on le traîne en dehors de la vigne,
Et, victime innocente, il se voit égorgé.
« Maintenant donc, Hébreux, doit-il être vengé,
Ce crime, ce forfait, ce meurtre abominable?
— Oui! répondent les Juifs. Race impie et damnable,
Ah! puisse dans son champ le maître de retour
Aux horreurs de la mort vous livrer à son tour!
Que d'autres vignerons, probes et pleins de zèle,
De sa vigne dès lors prennent un soin fidèle,
Réparent, s'il se peut, l'horrible trahison,
Et lui donnent toujours les fruits de la saison.

— Votre réponse est juste, ajoute le Messie,
Et, selon sa valeur, l'Eternel l'apprécie.
Oui, le maître viendra punir ces vignerons,
Ces monstres de fureur, ces insignes larrons
Qui voulaient de son fils détruire l'héritage,
Et d'autres ouvriers, dignes de son suffrage,
Viendront de leur labeur lui présenter les fruits. »
A ces mots, les Hébreux, subitement instruits,
Du récit de Jésus ont compris le mystère :
« O Ciel, accorde-nous ta grâce salutaire;
Détourne, disent-ils, ce présage effrayant.
— Mais, répond l'Homme-Dieu sur un ton foudroyant,
Que vous dit la parole aux Prophètes dictée?
« De ceux qui bâtissaient la pierre rebutée
« Est d'un temple nouveau, d'un vaste monument
« Devenue ici-bas l'angle et le fondement.
« Le Seigneur Dieu lui-même est l'auteur du prodige.
« La Terre en est charmée, et l'Enfer s'en afflige,
« Tandis que l'Ange aux cieux le loue avec transport. »
Vous croyez vainement avoir Dieu pour support;
Sa grâce, peuple juif, vous sera retirée.
Une autre nation, du Très-Haut préférée,
Saura, toujours fidèle à son pacte divin,
Lui présenter les fruits qu'il vous demande en vain,
Et Dieu n'aura pour vous qu'un trésor de colère.
Celui qui tombera sur la pierre angulaire,
Comme un débris sans nom, demeurera brisé,
Et l'impie orgueilleux en doit être écrasé. »
Les méchants entendaient ces terribles paroles.
A l'adorable Auteur de tant de paraboles,
A l'héritier des cieux, au Fils du Tout-Puissant
Ils voulaient, de courroux en secret frémissant,
Infliger au plus tôt la mort la plus infâme :
Tant la haine et l'envie ont aveuglé leur âme!
Mais l'heure des forfaits n'a pas encor sonné.
Or quel enseignement ici nous est donné?

Reconnaissons, chrétiens, le Dieu sauveur du monde
Dans le rocher mystique où son temple se fonde,
Et son Eglise sainte en ce grand monument
Dont il est pour toujours la pierre et le ciment.
Du juste par lui seul le salut s'édifie;
Et par lui le pervers dont l'orgueil le défie
Est brisé tout à coup ainsi qu'un chalumeau.
Peuples et souverains, ville et simple hameau
Le nomment à l'envi Médiateur suprême.
Mais d'où vient qu'autre part il appelle lui-même
Simon Pierre le roc où se fonde pour nous
Le temple spacieux que l'Enfer en courroux
Par mille assauts divers en vain voudra détruire,
L'Eglise d'où la voix qui daigne nous instruire
D'âge en âge au croyant dictera ses leçons?
Ah! sagesse d'un Dieu que nous reconnaissons,
Le Rédempteur voulut que son peuple eût un prêtre,
Ses troupeaux un pasteur pour les conduire paître,
Son royaume mystique un régent ici-bas,
Ses milices un chef pour aller aux combats,
Et sa barque un nocher sur une mer qui gronde.
Puis, comme son Eglise est visible en ce monde,
— « Car c'est, dit-il, un arbre au loin se déployant,
Un mont qui de partout se découvre au croyant,
Une étoile sereine au firmament fixée,
Et sur un candélabre une lampe placée, » —
Il voulut qu'à nos yeux ce prêtre, ce pasteur,
Ce chef, ce vice-roi, ce nocher protecteur
Sur la terre se fît aisément reconnaître.
C'est ainsi qu'il daigna choisir Céphas pour être
Support de l'édifice à la foi destiné.
« Ecoute, dit Jésus, ô toi, peuple obstiné,
Sous les simples dehors d'emblème et de symbole,
Les secrets du salut, adorable parole.
Ecoute, le Ciel parle: Un prince, ayant jadis
Préparé le repas des noces de son fils,

Dit à ses serviteurs d'appeler les convives;
Mais, pleines d'amitié, mais, pressantes et vives,
Leurs instances pourtant ne purent aux festins
Amener ces sujets orgueilleux et mutins.
C'est en vain que le roi de nouveau leur fit dire :
« Venez à mon banquet, car mon fils vous désire,
« Et moi je vous attends. » Ces conviés ingrats
Contre les serviteurs osent lever le bras;
Même à plusieurs d'entre eux leur rage ôte la vie.
Alors, plein d'un courroux contraire à son envie,
Mais forcé de punir tant de perversité,
Le roi par ses soldats investit leur cité,
Et, la prenant d'assaut, la réduisit en cendre.
Les meurtriers en vain cherchent à se défendre,
Ils sont par les vainqueurs aussitôt égorgés.
Or le prince, ayant vu les morts ainsi vengés,
Dit à ses serviteurs : « Ma table est toujours prête.
« Ceux que j'avais d'abord invités à la fête,
« Refusant cet honneur, ne le méritaient pas.
« Allez, faites remplir la salle du repas
« De nouveaux conviés plus dignes de me plaire
« Et qu'on ne verra point irriter ma colère.
« Parcourez au plus tôt places et carrefours,
« Et cherchez dans la ville et dans les alentours. »
Il dit; et vers le soir, en entrant dans la salle,
Il aperçut quelqu'un sans robe nuptiale.
Il lui dit : « Malheureux, osez-vous donc ici
« Au banquet de l'hymen vous présenter ainsi?
« Vous avez refusé le vêtement d'usage! »
Or cet homme, muet et la honte au visage,
Fut par ordre du roi justement condamné
Et par les serviteurs dans un cachot traîné. »
Ainsi Jésus semait sa parole mystique.
Du monarque suprême, ô vous, le Fils unique,
Vous étiez cet aimable et ce royal époux.
Fiancé généreux, vous veniez avec nous

Célébrer cette auguste et touchante journée
Où, portant sur son front le sceau de l'hyménée,
L'Eglise vous offrit ses vœux et ses serments,
Et reçut votre main et vos embrassements.
La parole du Ciel se goûte à votre table;
Puis du vin le plus doux et d'un mets délectable
Le juste à ce banquet s'abreuve et se nourrit.
C'est votre sang versé, votre corps qui souffrit
Dont, mystère où se voit votre personne aimante,
Ici le cœur s'enivre et l'âme s'alimente.
Les enfants de Jacob, les premiers invités,
De leurs droits précieux se sont déshérités,
Et les Gentils, qu'au loin votre bouche convie,
Viennent avec amour manger le pain de vie.
Mais quel affreux malheur attend l'audacieux
Qui, se chargeant ainsi d'un forfait odieux,
Osera, sans porter la robe nuptiale
S'asseoir indignement à la table royale!
  Or le jour s'éteignait, faisant place à la nuit.
Jésus a renvoyé le peuple qui le suit;
Il retourne à pas lents au logis de Lazare.
  Mais un conseil secret cependant se prépare
A prévenir les soins dont l'honneur et la foi
Pour la cause d'un Dieu se sont fait une loi.
Sûr de ses affidés, le grand-prêtre s'écrie :
« Grâce au Ciel, mes regards n'ont point de la patrie
Rencontré parmi vous des fils dénaturés!
Puissent les châtiments, trop longtemps différés,
Détourner au plus tôt l'orage qui s'élève!
Puissent, vengeant nos droits, la justice et le glaive
Renverser et briser l'idole qui nous nuit,
Et nous verrons alors de son autel détruit
Sur un peuple inconstant notre pouvoir renaître.
Mais, avant qu'on attaque ouvertement le traître,
Nous faut-il immoler ce chef de factieux
Dont l'aspect et le nom nous sont pernicieux,

Lazare que l'Enfer sur la terre renvoie?
Sans doute autre moyen qu'à son œuvre il emploie.
Et devons-nous encor frapper en même temps
Nicodème, Joram et tous ces mécontents
Qui de l'impiété supportent le Prophète? »
Il dit. Arabias, semblable à la tempête
Dont l'aspect effrayant glace les matelots,
Se lève; et le regard du fauteur de complots,
D'un cœur ardent à nuire irascible interprète,
Cause aux vils conjurés une terreur secrète:
« Oui, Caïphe, il le faut, détruisons le serpent
Qui parmi les Hébreux s'insinue en rampant
Et d'un venin mortel infecte la Judée;
Mais, par une démarche à mes yeux hasardée,
N'exposons point ainsi notre premier dessein.
Ils méritent sans doute un poignard dans le sein,
Ceux dont à l'imposteur l'âme s'est asservie;
Mais ils sont nos parents, et leur ôter la vie,
Ce serait irriter toute la nation
Et peut-être trahir la cause de Sion.
Et qui sait, puisqu'enfin Satan sur la mort même
A pris en leur faveur un empire suprême,
Si, brisant les liens et le sceau du trépas,
Pour nous braver encore ils ne reviendraient pas?
Sachons, par une route et plus sage et plus sûre,
Parvenir à nos fins et venger notre injure,
Et sans les immoler, ces traîtres au devoir,
Que leurs bras pour un temps demeurent sans pouvoir.
Oui, dans un noir cachot enfermons les rebelles;
Puis, quand du séducteur les trames criminelles
Auront vu leur écueil et leur terme en sa mort,
Qu'élargis aussitôt, ils aillent sur son sort
Appeler à leur gré la pitié de leurs frères
Et préparer pour lui des pompes funéraires! »
Ainsi le fourbe insigne et le blasphémateur
Traitait le Saint des saints comme un vil malfaiteur,

Et le désir ardent de ses dignes complices
Etait de voir Jésus mourant dans les supplices.
Du sinistre orateur l'avis a prévalu.
Par le conseil inique il est donc résolu
« Que les principaux chefs d'un parti qui s'oppose
Aux efforts de Jacob combattant pour sa cause
Seront, comme accusés de haute trahison,
Arrêtés en secret et jetés en prison. »
En outre, connaissant qu'il sera difficile
De rendre à leur fureur le gouverneur docile,
Ils décident que Saul, partant le lendemain,
Ira devant Tibère et le sénat romain
Dénoncer de Jésus la conduite rebelle
Et même à son devoir le prêteur infidèle.
« Il nous faut cependant, disent-ils, inventer
Un prétexte assez fort pour le faire arrêter,
Et qu'avec plus de soin chacun de nous épie
Les pas et les discours du comploteur impie. »
Ainsi l'on résolut dans l'*auguste* sénat.
Quand l'aube eut peint les cieux de son frais incarnat,
Jésus, avec les siens revenant dans la ville,
Vint à passer encor près du figuier stérile
Que la veille il avait de sa bouche maudit.
Or, courant au Sauveur, Simon Pierre lui dit :
« Cet arbre hier si beau, si fier de son ombrage,
Maître, aujourd'hui n'a plus son verdoyant feuillage;
Le voici vers le sol honteusement penché
Et jusqu'en sa racine à jamais desséché.
Votre parole seule a produit ce miracle.
— La foi fondée en Dieu ne connaît point d'obstacle;
Car si, répond le Christ, croyant sans hésiter,
Vous dites à ce mont : « Pars et va te jeter
« Loin d'ici dans la mer ainsi que je l'ordonne, »
Au pouvoir qu'en ces jours le Seigneur Dieu vous donne
Vous le verrez, chrétiens, obéir aussitôt.
Ainsi, quand vous priez, que, devant le Très-Haut,

D'un espoir filial votre cœur se munisse,
Et sa grâce à vos vœux sera toujonrs propice.
Votre frére parfois vous a-t-il offensé?
Avant que votre hommage aux Cieux soit adressé,
Pardonnez sans délai dans le fond de votre âme.
Votre prière alors, sainte et brillante flamme,
Parviendra jusqu'au trône où mon Père est assis,
Et lui, les Livres saints en font mille récits,
Daignera pleinement vous pardonner lui-même. »
Or, suivant les détours d'un odieux système,
De secrets espions du camp pharisien,
Avec un respect faux et l'air d'hommes de bien,
En ces mots captieux au Rédempteur s'adressent :
« Vous êtes véridique, et les Jnifs le confessent;
Vous ne subissez point l'influence d'autrui;
Vous craignez le Seigneur, vous ne cherchez que lui,
Et nous montrer sa voie est votre but sincère.
Nons est-il, dites-nous, permis et nécessaire
De payer le tribut par César imposé,
Ou faut-il qn'il lui soit, selon vous, refusé? »
Quelle est, pharisiens, votre pensée intime?
S'il répond : « Le tribut est juste et légitime, »
Vons irez l'accuser de flatter l'empereur
Et de vouloir complaire aux enfants de l'erreur.
S'il dit : « Non, vous pouvez y résister sans crainte, »
Snr l'heure, vous parant d'une loyauté feinte,
Comme traître au préteur vous irez le livrer;
Car l'Esprit de mensonge a su vous inspirer,
O race corrompue, impie et sacrilége,
Ces airs respectuenx, ce complot et ce piége;
Et n'osant point encor vous emparer de lui,
Exécrables serpents, vous venez aujourd'hui,
Doucereux et flatteurs, chercher à le confondre.
Cependant écoutez : le Christ va vous répondre.
« Hypocrites, pourquoi, dit-il, me tentez-vous?
Je connais vos pensers et vos vœux les plus doux.

Mais venez, et d'abord montrez-moi la monnaie
Dont il faut maintenant que le tribut se paie;
Puis sur ce point de loi vous m'entendez, Hébreux. »
Un denier lui fut donc offert par l'un d'entre eux.
« Qu'y voyez-vous écrit, et quelle est cette image? »
Dit le Dieu dont on vient épier le langage.
Et les dignes agents des ruses du démon
Répondent à leur tour : « Cette empreinte et ce nom
Sont de César qui règne et sur nous et sur Rome.
— Puisqu'il en est ainsi, reprend le Fils de l'homme,
Que le droit de César à César soit rendu,
Et rendez au Seigneur l'hommage au Seigneur dû. »
Importante leçon! réponse mémorable!
Tous ces hommes qu'anime une haine incurable
Et qui sont près du Christ venus pour censurer,
En dépit de leur cœur, sont forcés d'admirer :
Tant la vérité sainte a d'empire et de charme!
En vain contre elle, ô Juifs, votre impiété s'arme :
Le Verbe, s'appuyant sur votre propre aveu,
Vous prouve en peu de mots que sur le peuple hébreu
L'autorité de Rome est par vous reconnue,
Et qu'aux jours tant prédits la terre est parvenue.
Saluez donc le Roi que les Cieux annonçaient.
  Parmi les Juifs alors trois sectes florissaient,
De l'esprit de la loi plus ou moins éloignées,
Et d'erreurs et d'abus gravement imprégnées.
Ces hommes orgueilleux que le Christ tant de fois
Accusa justement de transgresser les lois,
Tous les Pharisiens étaient de la première.
Ils croyaient que sur eux l'éternelle lumière,
Pour prix de leurs vertus, versait tous ses trésors.
Le pouvoir qui doit rendre un jour la vie aux morts,
Le libre arbitre humain, les âmes fortunées
A la grâce, au bonheur de Dieu prédestinées,
De la religion l'origine et le prix,
Les livres que les saints autrefois ont écrits,

Tous ces dogmes fameux étaient crus de la secte.
Mais dès longtemps l'orgueil, dont l'influence infecte
Du zèle et de la foi ternit la pureté,
Avait d'erreurs en eux souillé la vérité.
Ainsi, selon Josèphe et d'après leur croyance,
Dieu, dans son inscrutable et fixe prévoyance,
Et sans considérer les œuvres des humains,
Du ciel aux élus seuls indique les chemins.
Ils prétendaient qu'un jonr renvoyés dans ce monde
(Sur les rêves d'un Grec leur doctrine se fonde),
Les saints doivent venir animer d'autres corps.
Puis, de la piété préservant les dehors,
Par des traditions vaines ou criminelles,
Ils avaient annulé les lois originelles.
Or, voyant l'Homme-Dieu censnrer hautement
L'orgueil, l'hypocrisie et l'endurcissement,
Ils s'étaient sans pudeur ligués contre le Juste.
Et, dédaignant plus tard le testament auguste
Où l'espoir de Jacob à jamais est tracé,
Dans l'informe Talmud, ce ramas insensé
Qu'en des âges divers enfanta l'ignorance,
Ils ont, les malheureux, basé lenr espérance.
Enfin jusqu'en nos jonrs ils attendent des cieux
La rosée et les biens offerts à lenrs aïeux,
Et qui depnis longtemps ont fécondé la terre.
Or du Saducéen, le deuxième sectaire,
La foi très-limitée admet un Créateur,
De l'œuvre de ses mains passif contemplateur;
Mais, refusant de croire au retonr à la vie,
Il assure qu'à peine elle nous est ravie,
Le gnide de nos pas, l'âme meurt sans retour.
Dien règne, selon lui, solitaire et sans cour.
L'Ange n'est qu'un vain nom, l'esprit une chimère,
Et tout notre être un songe à durée éphémère.
Par Moïse autrefois les cinq livres écrits
Ont senls à ses regards un véritable prix ;

Mais les livres sacrés des Prophètes antiques,
Et les traditions fausses ou véridiques,
Et tous ces us divers chez le Juif observés,
Par les Saducéens ne sont point approuvés.
Les riches, les heureux, les puissants de ce monde,
Dont l'espoir passager sur les biens faux se fonde,
Embrassaient de Sadoc la morale et la foi,
Et le Pharisien, champion de la loi,
En dépit de sa haine et de sa jalousie,
N'osait point les taxer d'ouverte apostasie ;
Mais le Christ, dans le riche avare et sensuel,
Condamna librement leur vice habituel.
 L'Hérodien, ce lâche et vil flatteur de Rome,
Que, pétri d'un levain maudit du Fils de l'homme,
Vers un culte idolâtre on vit alors pencher,
Au parti de Sadoc semblait se rattacher.
 Or des Esséniens la morale plus pure
Tendait à revenir aux mœurs de la nature.
Simples dans leurs habits, tempérants, vertueux,
Et fuyant des cités le séjour fastueux,
Au trafic, au commerce, aux soins bruyants du monde,
Et surtout aux plaisirs dont le riche s'inonde,
Ils préféraient les champs et leur tranquillité.
La, le respect des lois de l'hospitalité,
Les soins dus à l'enfance, aux vieillards, aux malades,
La paix et l'union dans toutes leurs peuplades,
Un travail modéré, le jeûne à certains jours,
Du Seigneur de l'aurore invoquer le secours,
L'amour du genre humain, le pardon de l'injure,
La fuite du mensonge et l'horreur du parjure,
Tels étaient leur devoir, leur but et leur objet.
Mais, des lois du pays infidèle sujet,
L'inculte Essénien regardait comme un crime
L'obéissance même au pouvoir légitime.
La superstition, dans son cœur se glissant,
Y laissa de l'erreur le fard avilissant.

Il crut que le Destin, cet être imaginaire,
Nous sonmet à son joug ainsi qn'un mercenaire;
Qn'il est en nous l'auteur et dn bien et du mal,
Et qne l'homme marchant au rang de l'animal,
Esclave malheureux qni ronge en vain sa chaîne,
Suit tonjours, quel qu'il soit, le penchant qui l'entraîne.
On le vit invoquer le secours des devins;
Pnis, contraire aux devoirs antiques et divins,
Et devant le Très-Haut refusant de paraître,
Il osa se passer de victime et de prêtre.
L'Envoyé du vrai Dieu, de ces erreurs instruit,
Indiqua clairement quel en serait le fruit,
Si les Esséniens, rejetant la lumière,
Ne reprenaient bientôt leur conduite première.
Puis un jour il daigna louer lenr charité
Et lenr respect des vœux chers à la chasteté;
Mais l'illnstre docteur, le riche au sein dn faste,
Avec un fier dédain regardaient cette caste,
Et la laissaient sans peine en secret cultiver
Les vertus qu'en public ils semblaient observer.
Plus dédaignés encor, ceux de la Samarie,
En construisant un temple au sein de leur patrie,
Créèrent, sous Jaddus, un schisme en Israël.
De là tous ces mépris et ce venin mortel
Dont deux peuples voisins, ayant même origine,
Nourrissaient dès longtemps leur discorde intestine.
Et ponrtant ces obscurs, ces vils Samaritains,
Ces êtres en horreur à leurs frères hautains,
Le Christ à ses leçons les a trouvés fidèles,
Et d'amonr dans leur âme il a vn des modèles;
Enfin sous ses drapeaux ils courent se ranger.
Or les Sadncéens vinrent l'interroger :
« Maître, selon la loi par Moïse imposée,
Chez les Juifs, une veuve est toujours épousée,
Alors que nnl enfant au défunt ne survit,
Du frère de l'éponx que la mort lui ravit.

Parmi nous autrefois nous avons vu sept frères
Tour à tour succomber sous les coups arbitraires
Dont le bras de la mort frappe tous les humains.
La femme du premier, passant de mains en mains
Et des sept devenue épouse légitime,
Après eux du trépas fut aussi la victime.
Si donc à l'existence il nous faut revenir,
Maître, à qui devra-t-elle un jour appartenir?
Car tous l'ont ici-bas quelque temps possédée.
— L'avenir s'offre à vous sous une fausse idée ;
Car l'erreur, dit le Christ, en votre âme prévaut.
Vous ne comprenez point le pouvoir du Très-Haut,
Et vous n'entendez pas la divine Ecriture.
Conforme dans ce monde aux lois de la nature,
Le mariage aux cieux ne sera point connu.
Ainsi qu'un Ange alors l'homme étant devenu,
Sans redouter les maux, partage de ce monde,
Et possédant les biens dont le ciel surabonde,
Comme enfant de Dieu même, avec lui règnera.
Vous croyez qu'à la mort votre âme s'éteindra;
Mais ne sont-elles point dans l'Exode tracées,
Ces paroles jadis sur l'Horeb prononcées :
« Je suis le Dieu qui vit et qu'adorent, joyeux,
« Abraham, Isaac et Jacob, vos aïeux. »
Or l'Eternel n'est point Dieu d'êtres que la tombe
Engloutit sans retour lorsque la chair succombe,
Mais d'êtres qui de corps pour un temps ne sont plus
Et vivent dans la joie et la paix des élus.
Grave est donc votre erreur si votre foi renonce
A l'espoir du grand jour que la foi vous annonce. »
Il dit, et les docteurs qui l'avaient écouté :
« Vous parlez, dirent-ils, selon la vérité. »
Et le peuple, présent à cette auguste école,
Admire avec transport le Christ et sa parole.
Ame de l'homme, ainsi ton immortel destin
N'est plus, selon le Verbe, un espoir incertain ;

Preuve claire et sublime, et pour nous honorable.
Car l'Etre grand et saint, l'Etre seul adorable
Est le Dieu de ces morts qui vivent devant lui ;
Et vous pensiez, Hébreux, le confondre aujourd'hui,
Le Prophète divin qui vous évangélise !
Et vous ne saviez pas que Celui dont Moïse
Jadis ouït la voix du milieu d'un buisson
Venait de vous donner une grande leçon.
Sur ce point le Messie eût pu citer encore
Le Prophète fameux de la dernière aurore,
Ezéchiel voyant dans l'avenir lointain
De l'ombre du tombeau surgir le genre humain.
Mais des fils de Sadoc la croyance incomplète,
Après le fils d'Amram, n'admet aucun Prophète.
Puis, dès lors que l'esprit par essence ne peut
Périr comme la chair qu'il anime et qu'il meut,
L'âme au corps de nouveau doit être un jour unie.
Lorsque du Créateur la sagesse infinie
Eut, le sixième jour, d'Adam formé le corps,
Il voulut qu'un esprit en régît les ressorts.
Si donc à son soutien l'âme fut consacrée,
Elle n'en saurait être à jamais séparée.
Même au commencement le corps ne devait pas
Connaître la douleur ni subir le trépas ;
Mais le Péché maudit appela dans ce monde
Et lança contre nous la Mort, sa fille immonde.
Néanmoins ce pouvoir ignoble, avilissant,
Ne peut anéantir l'œuvre du Tout-Puissant.
Un jour, ainsi le veut l'Ordonnateur suprême,
Il sera sans retour anéanti lui-même.
La Mort ne sera plus, et, joyeux résultat,
L'homme viendra revivre en son premier état ;
Puis stable dans son cours, tranquille et fortunée
Du corps et de l'esprit sera la destinée.

Mais, satisfaits de voir leurs rivaux confondus
Et vers leur but inique à marcher assidus,

D'ardents pharisiens viennent tenter encore
De surprendre Celui dont le savoir n'ignore
Rien des secrets du ciel et rien de l'avenir.
« Maître, lui dit l'un d'eux, veuillez nous définir
Un point très-important, base de la morale :
Quelle est la plus augnste et la plus générale
Des lois que le Seigneur impose au genre humain ?
Car dn bonheur promis nous cherchons le chemin.
— Israël, dit le Dieu, vie, amour et lumière,
Viens de toutes les lois apprendre la première :
Dieu, l'Auteur de ton être et ton Seigneur, est un.
Ton devoir le plus noble et le plus opportun
Est de toujours l'aimer d'esprit, de cœur et d'âme.
Puis sache en second lien qn'il exige et réclame
Pour le prochain ton frère un véritable amour.
Ainsi, pour les croyants, le soin de chaque jour
Est de bien observer ces préceptes sublimes
Que, selon des décrets immortels, unanimes,
Imposent avec Dieu la nature et la loi. »
Or le scribe lui dit, comme en dépit de soi :
« Maître, votre parole est jnste et véridique ;
Car le Dieu d'Israël est le pouvoir unique
Qui jadis du néant a tiré l'univers,
Et qui sourit aux bons et punit les pervers.
Aussi l'aimer de cœur, selon votre langage,
Est nn culte si noble, est un si bel hommage,
Que l'holocauste a moins de mérite à ses yeux. »
Ainsi le Rédemptenr envoyé par les Cieux
Même à ses ennemis arrachait un éloge.
Ceux-ci muets, Jésus à son tour interroge :
« Que vous semble du Christ ? De quel père est-il né ?
— De David ; car d'en haut un décret émané
Ainsi depuis mille ans à la terre l'annonce. »
Telle est dn doctorat l'orthodoxe réponse.
« Mais, dit alors le Dieu d'Israël méconnu,
Pourquoi d'un souffle saint ce prince prévenu,

Selon qu'il est écrit au psaume cent neuvième,
Lui donne-t-il le nom de l'Arbitre suprême?
« Le Seigneur, lisons-nons, a dit à mon Seigneur :
« A ma droite assieds-toi sur un trône d'honneur.
« Après avoir longtemps combattu ponr ma cause,
« Dans le sein de la paix que mon Fils se repose
« Jusqu'au jour, de ma bouche avec serment promis,
« Où je dois sous ses pieds mettre ses ennemis. »
Si donc David, Hébreux, nommait le Christ son maître,
Le Christ est-il son fils, et même peut-il l'être? »
Les scribes à ces mots, de nouveau confondus,
Loin du fils de David fuyaient comme éperdus.
Jésns de ce grand roi provenant sur la terre,
Mais, selon Dieu, de Dieu portant le caractère,
Est le Fils du Très-Haut, éternel comme lui;
Puis, s'incarnant pour nous, il devient aujourd'hui,
Selon Melchisédech, prêtre par excellence.
Magnanime guerrier, le voilà qui s'élance;
Son pouvoir invincible et sortant de Sion
Etend de toutes parts sa domination.
Il brisera les rois, il jugera l'impie.
Mortels, par ses douleurs votre honte s'expie,
Et le long de la voie il boit l'eau du torrent;
Mais, reprenant bientôt sa puissance et son rang,
Il élève la tête, il part, et son empire
Parviendra jusqn'aux lieux où la nature expire.
Ecoutons le Messie au peuple s'adressant :
« Le scribe et le docteur, au nom du Tout-Pnissant,
Et du haut de la chaire où s'asseyait Moïse,
Vous prêchent les devoirs que le Ciel autorise.
Suivez donc le sentier qu'ils vons montrent de loin :
C'est l'infaillible route. Avancez, ayant soin
De ne point imiter les œuvres qu'ils produisent;
Car, bien que du salut leurs discours vous instruisent,
Leur conduite est contraire à leur enseignement;
Et les pesants fardeaux dont indistinctement

Et comme avec grand bruit ils accablent leurs frères,
Eux, se croyant des lois les juges arbitraires,
Ne veulent même point du doigt les remuer.
Ils se font rendre hommage et même attribuer
Des vertus qu'on ne peut retrouver en eux-mêmes.
Chez eux la veine gloire et l'orgueil sont extrêmes.
Aux conseils, aux festins, au temple du Seigneur,
Ils aiment les respects et les places d'honneur.
Aux regards du public ils paraissent austères.
Ils aiment à porter de larges phylactères,
Des robes à grands plis, de riches vêtements.
Voyez-les affecter de vains raisonnements
Et signaler aux yeux un zèle sans mesure,
Tandis que, dans le cœur adonnés à l'usure,
Ils dévorent, hélas! la veuve et l'orphelin;
Et, les voyant ainsi servir l'Esprit malin,
Le Très-Haut en horreur a leurs longues prières.
« Honte aux pharisiens! leurs trames meurtrières
Ferment à l'ignorant le royaume des cieux.
Du culte véritable ils détournent les yeux;
Le regard qui pénètre en leurs cœurs hypocrites
Les a trouvés souillés et vides de mérites.
Aveugles, du salut vous montrez le chemin;
Vous offrez à l'autel l'aneth et le cumin;
Vous vous donnez toujours aux autres en exemple,
Et vous n'oseriez point jurer par l'or du temple;
Tandis que les devoirs les plus saints de la loi,
La justice, l'amour, la clémence et la foi,
Sont par vous négligés comme vains et frivoles.
Que ne comprimez-vous le flux de vos paroles!
Prenez soin de votre âme et non de votre corps;
Mais, de la coupe, ô Juifs, nettoyant le dehors,
Vous laissez le dedans plein d'une fange immonde,
Réceptacle hideux des souillures du monde.
Votre corps est semblable à ces riches tombeaux
Qui brillent au dehors et paraissent si beaux,

Mais dont l'intérieur, rempli de pourriture,
Offre aux vers entassés une horrible pâture.
Aux yeux du monde ainsi justes et vertueux,
Par des vices sans nombre, infâmes, monstrueux,
Vous irritez Celui qu'ont adoré nos péres.
Hypocrites, serpents et race de vipères,
Comment préviendrez-vous la colère à venir?
Où vous cacher du bras levé pour vous punir?
Et comment ramener la paix sur nos rivages?
J'enverrai de l'erreur comprimer les ravages
Des hérauts du salut et de la vérité.
Mais vous comme jadis, fils de l'impiété,
De ville en ville au loin poursuivant mes apôtres,
Vous fouetterez les uns, immolerez les autres.
Aussi vous paraîtrez devant le Tout-Puissant
Le front couvert de honte et de sang innocent.
Jérusalem, au lieu d'égorger les Prophètes,
Au lieu, peuples ingrats, d'attirer sur vos têtes
Les foudres du Très-Haut au jour de sa rigueur,
Au lieu de vous nourrir d'un fiel mortel au cœur,
Que n'avez-vous goûté le pain de ma parole?
Du repentir qui sauve instruits à mon école,
Et déchargés enfin du poids de vos forfaits,
Vous auriez, de l'amour admirables effets!
Contemplé le Seigneur dans l'éclat de sa gloire;
Mais à son messager vous refusez de croire.
Portez donc autre part votre hommage et vos vœux,
Et, châtiés par lui dans nos derniers neveux,
Soyez de son courroux un éternel exemple. »

Ces discours achevés, près du trésor du temple
On vit le Fils de Dieu s'arrêter un momont.
L'orgueilleux et le riche y jetaient largement.
Or voici qu'une veuve, humble et pauvre bergère,
Y vint et déposa son offrande légère.
Le Messie, appelant ses disciples à lui,
Leur dit : « En vérité, cette femme aujourd'hui

A devant le Seigneur offert plus que personne.
Le Ciel le lui rendra; car le peu qu'elle donne
Est, dans un noble but, pris sur son entretien.
Ceux-là, nageant dans l'or et ne manquant de rien,
De leurs biens superflus n'offrent qu'une parcelle. »
Il dit et sort du temple. Horrible se décèle
Cette haine sans frein dont ces derniers discours
Dans le cœur des Hébreux précipite le cours.
« Il faut, se dirent-ils, qu'il meure avant la fête.
Rien enfin ne rendra notre âme satisfaite,
Rien, si ce n'est son sang à nos yeux répandu.
Sachons anéantir son pouvoir prétendu;
Hâtons, exécutons l'œuvre de la vengeance.
Pour nous, déjà taxés de lâche négligence,
Il serait criminel et honteux d'y surseoir. »
Or, dans la Grande Mer, le soleil, vers le soir,
Après avoir paru s'y baigner et s'y peindre,
Allait, comme englouti, disparaître et s'éteindre.
Seul, pensif, méditant sur son prochain trépas,
Au delà du Cédron Jésus porte ses pas.
Il gravit la colline où le printemps étale,
Comme un vaste tableau, sa gloire végétale,
Où l'arbre de la paix offre au recueillement,
Sous ses rameaux touffus, un asile charmant.
Là soudain Gabriel, l'Ange des grands messages,
Aborde le Messie errant dans ces bocages :
« Fils chéri du Très-Haut, ô mon Maître et mon Dieu,
Est-ce vous que je vois solitaire en ce lieu?
Venez, Verbe divin, venez; le jour décline.
Il est ici, creusée au flanc de la colline,
Une grotte où pour vous de mousse et de gazon
Et de fleurs que produit la nouvelle saison
Une couche est déjà par mes soins préparée;
Venez y reposer votre tête sacrée. »
Il dit. Le Rédempteur, triste et silencieux,
Suit vers Gethsémani l'Archange officieux.

Ils entrent. Un vieillard à leurs yeux se présente:
Ses blancs cheveux, son front, sa figure imposante,
Son regard désolé, ses yeux baignés de pleurs,
Et son cœur qui soupire, en proie à des douleurs
Dont l'homme ne saurait dire la véhémence,
Ni sonder en esprit la profondeur immense,
Tout en lui remplit l'âme, émue à son aspect,
De l'amour le plus pur et du plus saint respect.
Une blanche colombe inquiète et plaintive,
Comme la tourterelle alors qu'au loin captive
On l'entend appeler et pleurer son époux,
Sur un arbre voisin par des soupirs si doux
Et des cris si touchants exprime ses alarmes,
Que l'œil de Gabriel s'est humecté de larmes.
« C'est moi! dit Dieu le Père en étendant les bras.
Chère victime, Agneau mourant pour des ingrats,
Tu me vois descendu de l'éternel empire
Avant que sur la croix mon Fils unique expire.
Que je puisse du moins sur mon cœur le presser! »
Alors, divin spectacle!... oh! comment retracer
Leurs saints embrassements, leurs divines tendresses,
L'Eternel à son Fils prodiguant les caresses,
Ses transports douloureux, ses funèbres sanglots,
Et les larmes d'amour qu'il répand à grands flots?
Comment montrer le Christ sur le sein de son Père,
Versant aussi des pleurs à la pensée amère
De l'angoisse de mort qu'il s'apprête à subir,
Et de l'affliction dont il entend gémir
Le Dieu par qui du cœur toute larme est séchée,
Tout regret adouci, toute plaie étanchée?
Et comment dire enfin leur amour mutuel,
L'Esprit saint qui prévoit le spectacle cruel
Dont la terre et les cieux vont frémir d'épouvante,
Et qui, tendre colombe à la voix émouvante,
Soupirait près de là comme une mère en deuil
Lorsqu'elle voit son fils gisant dans le cercueil?

O céleste tableau! Dieu seul saurait le peindre :
A ce but vainement l'homme croirait atteindre ;
Et, malgré les couleurs que sa main peut choisir,
Le Séraphin craindrait de n'y point parvenir.

Rappelons cependant la tristesse sublime
Dont l'Ange gardien qui veille sur Solyme,
A ce touchant aspect, a le cœur déchiré,
Et le mont qui s'émeut, de terreur pénétré,
Comme si du Très-Haut allait crouler l'ouvrage.

« Mon Père, dit le Fils, j'entends gronder l'orage,
Et j'aperçois levé le glaive de la mort.
Vous m'avez jusqu'ici donné votre support,
Prêt à me l'accorder jusqu'au moment suprême,
Et je sens que pour moi votre amour est extrême ;
Car j'entends sur mon sein, je vois le Tout-Puissant,
A cause de son Fils, d'angoisse gémissant.
Mais, je vous en conjure, exaucez ma prière :
Quand mon heure viendra, sanglante et meurtrière,
Vous me l'avez promis, mon Père, oubliez-moi.
L'amour le veut, voyez, sans pitié, sans émoi,
Le Christ sous un fardeau qui l'accable et l'oppresse,
Abandonné des siens au jour de sa détresse,
Par un peuple d'ingrats d'opprobres abreuvé,
Et pour eux et par eux sur la croix élevé.
Puis, que, m'abandonnant à toute leur furie,
L'Esprit saint, de sa voix familière et chérie,
Ne me console point du fiel de leur fureur,
Et ne m'accorde plus la pitié de son cœur.
Ainsi sera complet mon divin sacrifice ;
Ainsi, de la souffrance épuisant le calice,
J'aurai du genre humain conquis la liberté
Et vaincu de nouveau Lucifer révolté. »

« Cruel m'est ton désir, répond alors le Père.
Mais ton cœur ainsi veut que le salut s'opère :
Sois satisfait, mon Fils! Grâce, Clémence, Amour,
Commandez : Dieu vous cède, et voici votre jour. »

Il dit et disparaît dans l'ombre et le silence.
Vers le ciel avec lui le Paraclet s'élance;
Puis le Verbe fait chair, sur la mousse couché,
Longtemps déplore encor les effets du péché.
Enfin, tandis que l'Ange à ses pieds pleure et veille,
Jusqu'à l'aube du jour le Fils de Dieu sommeille.

CHANT XI.

LE MERCREDI SAINT.

SOMMAIRE.

Foi naissante et inquiétudes de Lugdunus. — Nydia au logis d'un pauvre malade. — Sa pitié généreuse. — Entrevue de Lugdunus et de Nydia. — Susanne, la fille du vieillard. — Éloge qu'elle fait de la noble bienfaitrice. — Les apôtres dorment en dehors de la grotte où leur Maître repose. — Satan, par le moyen d'un songe et d'infernales illusions, cherche à les séduire. — Horreur des apôtres à leur réveil. — Judas résiste aux conseils de son bon Ange et subit l'influence de l'Esprit tentateur. — Aveuglé par ses viles et honteuses passions, il promet de livrer son Maître. — Lazare et d'autres amis de Jésus sont chargés de fers et emprisonnés. — Douleur de Magdeleine. — Discours que Jésus, en s'éveillant, adresse à ses apôtres. — Persécutions, séductions, apostasies, la fin du monde. — Vigilance recommandée. — Parabole des dix vierges et sa belle signification. — Parabole des talents. — Dernier avénement du Fils de l'homme. — Jugement général. — Miséricorde prête à se déployer en faveur de Judas s'il veut renoncer à ses desseins perfides. — L'ingrat persiste dans sa trahison. — Il reçoit d'avance le prix du sang. — Le complot déicide des Juifs se fortifie encore. — Sinistres résolutions. — Préludes de l'horrible forfait. — Le Christ se retire dans la grotte où il avait dormi la veille. — Prière qu'il adresse à son Père. — Il est visité par un essénien. — Libre arbitre. — Nécessité de la participation au sacrifice de la nouvelle loi. — Apologie de la vie érémitique. — Cénobites. — Le célibat préférable au mariage. — L'Homme-Dieu dort son dernier sommeil sur la terre.

Muse, rappelle-nous le jeune pèlerin
Qui, loin de son pays, recueille le bon grain,
D'un Dieu réparateur œuvre, exemple et parole.
Disciple studieux d'une sublime école,
Il s'abreuve et s'enivre aux sources de la foi ;
Car, afin d'embrasser une nouvelle loi,

Déjà même il renonce au culte de ses pères,
Et les dieux de la Gaule avec leurs vains mystères
Ne sont plus à ses yeux qu'un rêve de l'erreur.
Mais un autre penser vient agiter son cœur.
A son zèle naissant s'unit une autre flamme,
Et la terre et les cieux combattent dans son âme.
Puis il se dit : « A peine ai-je connu Celui
Qui, daignant parmi nous habiter aujourd'hui,
Comme une belle aurore a semblé m'apparaître,
J'ose former des vœux qui l'offensent peut-être.
Jésus, Dieu bienfaiteur, me faut-il dès ce jour,
Pour rester ton disciple, étouffer un amour
Qui s'empare de moi sans venir de toi-même ?
Et je crois cependant, je t'adore et je t'aime.
Puissé-je à tes genoux mourir de mille morts,
Si de toute mon âme et de tous mes efforts
Je cesse d'observer ta loi divine et sainte,
Si de mon souvenir j'efface ton empreinte !
Mais qui m'éclairera dans le doute où je suis ?
Comment oser surtout demander si je puis
Accomplir les devoirs que le vrai Dieu commande
Et mériter ainsi que sa grâce descende,
Tandis que je nourris un espoir qui pourrait
De son culte en mon cœur diminuer l'attrait ?
Pourtant il a béni le premier hyménée ;
Et ne fut-elle point du Christ sanctionnée,
Cette fête d'époux célébrée à Cana ?
Puis, suivant le rapport qu'un des siens nous donna,
N'a-t-il pas de l'hymen fait un mystère auguste ?
Mais il fut dit aussi que, cher aux vœux du juste,
Il est un autre état plus estimable encor,
Un état d'où l'on peut prendre un rapide essor
Vers le lointain séjour où le bonheur habite.
O toi dont la parole à ton banquet m'invite,
Est-il vrai que ton cœur, si digne d'être aimé,
Et pour le genre humain de zèle consumé,

Dans le mien, ô Jésus, ne souffre aucun partage?
Ah ! s'il en est ainsi, sans tarder davantage,
Tranche, arrache, détruis, rends-moi digne de toi;
Ordonne, je suis prêt d'obéir à ta loi. »
  Tels étaient les combats de l'humble enfant des Gaules,
Quand, aux bords du Cédron, sous l'ombrage des saules,
Il rappelait, pensif, les faits de quelques jours :
Le nom d'un Dieu sauveur, de célestes discours;
Les Gentils invités au festin de la vie;
Des récits où son âme, enflammée et ravie,
Recueillait le trésor des mystères dn ciel,
Comme de jeunes fleurs l'abeille extrait le miel;
Pnis la Mère du Christ se montrant à sa vue,
Pleine de bienveillance et de grâces ponrvne;
Et les deux narrateurs, simples dans leur aspect,
Mais par lenr zèle noble inspirant le respect;
Enfin de Claudia la fille aimable et pure,
L'œil en pleurs, contemplant l'expressive peinture
Des tourments que jadis les Prophètes sacrés
Dans le Verbe fait chair d'avance ont déplorés,
Et laissant une fois de sa paupière humide
Tomber un regard chaste, inquiet et timide
Sur lni, jeune étranger à Solyme inconnu.
« Hélas ! en ma favenr il semble prévenn;
Son cœur, se disait-il, m'aurait aimé peut-être,
Si... Que dis-je? O Jésns, ô mon unique Maître,
A toi seul tout entier j'appartiens sans retonr.
Mais d'un trouble qui croît en moi de jour en jour
Délivre sans retard mon âme combattue.
Cette guerre du cœur m'affaiblit et me tue.
N'es-tu pas ce support et ce baume divin
Que jamais le mortel ne doit chercher en vain?
Daigne rendre mon âme à ton vouloir docile. »
Il dit, et lentement il revient dans la ville.
  Là, toujours occupé de son naïf amour,
Il voit avec Clément dans un pauvre séjour

Entrer d'un pas furtif la charmante païenne.
Elle allait, déguisée en humble plébéienne,
Par des soins généreux consoler le malheur.
Mais le fils de la Gaule, au trouble de son cœur,
Sans peine a reconnu la fille de Pilate.
Le tendre sentiment dont le charme le flatte
Dans son âme aussitôt jette un nouvel espoir.
Il hésite d'abord : il craint; il voudrait voir
Le spectacle touchant des pleurs de la misère
Séchés avec bonté par une main si chère.
Or une impulsion dans cet obscur réduit,
Timide et palpitant, à la fin le conduit.
Il entre; il aperçoit un vieillard sur sa couche,
Calme, le front serein, le sourire à la bouche,
Et du Christ murmurant le nom consolateur.
Puis il voit une fille, un Ange protecteur,
Entourer de ses soins l'infirme vénérable,
Et lui faire invoquer le pouvoir secourable
Que de nombreux bienfaits signalent aux humains.
Il la voit noblement répandre de ses mains,
Tandis qu'un plaisir pur dans ses regards pétille,
Les présents qu'elle apporte à la pauvre famille.
Mais, au subit aspect de l'aimable étranger,
Rougissante et confuse, elle veut abréger
Sa visite en ces lieux où toujours sa présence
Personnifie à l'œil l'esprit de bienfaisance.
« Toi qui de ces beaux cieux où le regard se plait,
Dit-il, dans ta personne offres comme un reflet,
Puisse l'homme divin qu'un récit mémorable
Nous a montré si grand, si bon, si favorable,
Des dons du plus haut prix à jamais te combler!
Car secourir le pauvre, aimer et consoler,
Telle est, ô Nydia, ton pieux ministère.
Heureux, oh! trop heureux celui qui sur la terre... »
Mais elle a du logis déjà franchi le seuil.
Elle s'enfuit, semblable à l'agile chevreuil

Lorsque dans la forêt une voix inconnue
A sa craintive oreille est soudain parvenue.
Or la fille de Gad, ce vieillard que la mort
Trouvera sous ses coups résigné, calme et fort,
Veuve et mère d'enfants que le sort de sa haine
Accablait quand les dons de la belle Romaine
Des horreurs de la faim sont venus les sauver,
Susanne qui bientôt, fidèle, ira braver
Les mépris insultants d'une ville en furie,
Et, marchant sur les pas de la Vierge Marie,
Suivra l'Agneau de Dieu jusques au Golgotha,
A l'étranger muet en ces mots raconta
Les soins et les vertus chers au cœur de Nydie :
« Sa belle âme, seigneur, chaque jour s'étudie
A chercher les moyens d'offrir aux malheureux
Les secours les plus prompts et les meilleurs pour eux.
Lorsque vient en Ophel la noble bienfaitrice,
Elle nous apparaît comme un astre propice.
Etrangère à Jacob, à nos mœurs, à nos lois,
Nous l'avons entendue admirer mille fois
Les honneurs qu'Israël rend au Dieu qu'il adore.
Vous venez de l'ouïr. Aujourd'hui même encore
Avec un saint respect elle invoquait Celui
Dont la gloire en nos jours pour le fidèle a lui.
J'en ai la confiance, aux idoles de Rome
(Quel bel exemple à suivre! imitez-le, jeune homme!)
Son cœur aimant et pur renonce pour jamais ;
Et sur la vérité, sur le Christ désormais
Son espoir le plus saint, immuable, s'appuie.
Le Seigneur, bénissant la main dont elle essuie
Les pleurs de la détresse et de l'adversité,
Lui prépare, au séjour de l'immortalité,
Le prix qu'elle saura mériter sur la terre. »
Elle dit. Lugdunus retourne, solitaire,
Et dans sa volonté ne pouvant s'affermir,
Aux combats douloureux dont il vient de gémir :

Tant, sous l'impression d'une ardeur qui l'embrase,
Le cœur dans ses désirs change souvent de phase!
Mais à de chastes vœux le Ciel acquiesçait.
  Du soir, avons-nous dit, l'ombre au loin s'abaissait,
Et le Verbe incarné dans un antre repose.
Satan, brûlant de voir le succès de sa cause
Et jaloux d'un rival dont la gloire lui nuit,
Prépare activement les forfaits de la nuit.
  Cependant, le cœur plein de vive inquiétude,
Aux lieux où le Sauveur cherche la solitude
Ses disciples errants viennent le demander.
Bientôt, car vers Jésus l'amour sait les guider,
Ils découvrent la grotte où leur Maître sommeille,
Et l'Archange à genoux qui gémit et qui veille.
Plus tranquilles alors, aux abords de ce lieu
Où se dérobe à l'œil la majesté d'un Dieu,
Sur un lit de verdure ils s'endorment eux-mêmes.
  Or l'habile inventeur de cruels stratagèmes,
Le prince de l'abîme en hibou transformé,
Vient dans l'ombre sans bruit, mais de nuire affamé.
Sur le groupe dormant l'Ange, esprit de ténèbres,
Plane, et d'illusions et de vapeurs funèbres
Son souffle et son regard infestent leur sommeil;
Puis un songe imposteur, jusques à leur réveil,
Les poursuit et les pousse à renoncer leur Maître
Et même à le livrer au pouvoir comme un traître.
Jésus s'offre à leurs yeux, non plus en Dieu d'amour,
Le front noble et pareil à l'aube d'un beau jour,
Répandant et semant ses grâces sur la terre,
Et, de l'âme affligée asile salutaire,
Consolant le malheur, la veuve et l'orphelin,
Mais perfide et cruel comme l'Esprit malin,
Séduisant, par l'éclat d'une fausse sagesse,
Un peuple infatué qui pour l'ouïr se presse,
Et ne laissant à ceux que sa fourbe a surpris
Que des regrets cuisants et de honteux mépris.

Il leur semble le voir couvert d'ignominie,
Cloué sur un gibet, puis, dans son agonie,
Implorant, mais en vain, l'appui de l'Eternel,
Et mourant délaissé comme un vil criminel.
Là, sans pouvoir remplir sa promesse dernière,
Sous le sceau de la mort il gît dans la poussière;
Et son nom, hautement naguère publié,
Demeure dans la tombe à jamais oublié.
Du temps qui détruit tout bien qu'elle se défende,
Sa mémoire, plus loin transformée en légende,
Devient comme un scandale aux yeux de l'univers,
Que le juste déplore et dont rit le pervers.
Enfin dans ces tableaux ils se trouvent eux-mêmes
Offerts en ridicule et chargés d'anathèmes
Pour avoir applaudi, dans leur crédulité,
L'oracle du mensonge et de l'impiété.
  Mais le spectacle change : au nom de la patrie,
Et parmi les transports d'une foule attendrie,
On leur accorde à tous des honneurs immortels;
Car, du prétendu Dieu renversant les autels,
Et dans son sang versé vengeant leur propre injure,
Ils ont au séducteur, à l'impie, au parjure,
Infligé de leurs mains la peine du trépas.
La gloire des héros désormais suit leurs pas.
Ils sont riches, puissants, tous leurs jours sont des fêtes,
Et la faveur de Dieu repose sur leurs têtes;
Puis l'illustre renom qu'ils surent obtenir
Est transmis sans nuage aux siècles à venir.
Ainsi du Tentateur l'astuce les abuse.
  Satan déploie encore une image confuse
Où l'enfer et les cieux, la vérité, l'erreur,
Se confondent, créant la surprise ou l'horreur.
Ici Jésus, outré de furie et de haine,
Foule ses sectateurs étendus sur l'arène;
Puis, d'un fer meurtrier leur déchirant le flanc,
Il paraît, dans sa soif, s'enivrer de leur sang.

Par son ordre, pour eux, là le bûcher s'allume ;
Ou bien, les abreuvant de fiel et d'amertume,
Dans un exil cruel il les laisse languir,
Et leur fait envier le bonheur de mourir.
Ailleurs un grand combat avec rage se livre :
Satan, noble guerrier, de son glaive délivre
La terre du fléau dont elle gémissait.
Dans le char du vaincu Lucifer s'élançait,
Et sur un vil limon, pour couronner la fête,
Il traînait en vainqueur le corps du faux prophète.
L'œil voyait, au delà de l'abîme béant,
Sur un coursier de feu sortir un fier géant.
On le voyait d'abord assujettir la terre,
Rendre de son pouvoir le soleil tributaire,
Et subjuguer aussi ces orbes dont au loin,
Comme il fut ordonné, des Anges ont le soin.
Puis, enflé d'un orgueil accru par ses conquêtes
Et brûlant de venger ses antiques défaites,
Il attaquait les cieux comme un autre Titan.
Terrible était la lutte. Enfin l'heureux Satan
Triomphait, soutenu de sa bouillante audace.
D'Elohim sur le trône il occupait la place,
Et l'Eternel, dès lors captif en son pouvoir,
Etait au sombre abîme entraîné sans espoir.
De plus, on croyait voir, dans les airs méphitiques,
Passer et repasser des formes fantastiques.
C'était l'affreuse Mort qui, squelette vivant
Et parmi les humains en tout lieu se mouvant,
Se nourrit des soupirs que la nature exhale
Quand de nos jours éteints sonne l'heure fatale.
C'était aussi l'Erreur avec tous les attraits
Dont, pour servir sa cause et de venins secrets
Infecter la nature à son joug enchaînée,
Aux yeux des nations elle paraît ornée.
Puis venaient l'Athéisme au regard triomphant ;
L'Impiété superbe en ses bras étouffant

L'innocence de l'humble et la foi du jeune âge;
L'infâme Volupté qui se plonge et qui nage,
Belle, nue et riante, en des flots de plaisirs
Que jamais dans leur cours n'épuisent ses désirs;
La Vertu méconnue et voyant sur sa tête
Toujours planer l'orage et fondre la tempête;
Enfin le Vice heureux qui, de fleurs couronné
Et fier de voir par lui le mortel gouverné,
Sème et recueille seul les faveurs de ce monde;
Le Vice dont les jours sont calmes comme l'onde
Qui parcourt les prés verts, limpide et clair ruisseau,
Et semble en se jouant regagner son berceau.
Ainsi l'Esprit du mal, digne auteur du mensonge,
Crut pouvoir employer l'influence d'un songe
Pour ravir à des cœurs ennemis de sa loi
Leur calme vertueux et l'honneur et la foi.
Mais l'œuvre de Satan soudain croule et se brise;
Car, le réveil de l'aube et le frais de la brise
Dissipant à la fin les vapeurs du sommeil,
L'Ange de la vertu, l'Esprit de bon conseil
Aux serviteurs du Christ rendent la paix de l'âme.
Oh! combien dès l'abord du stratagème infâme
Ils détestent entre eux et le but et l'auteur!
« Moi j'irais, dit Céphas, livrer mon Rédempteur,
Le meilleur des amis, le père le plus tendre!
Non, Fils de l'Eternel; pour toi, pour te défendre,
A donner tout mon sang je suis prêt aujourd'hui.
— Oui, courons, dit André, mourons, s'il faut, pour lui,
Et qu'au vœu de Satan ce cri soit la réponse!
— Cieux, ne permettez point que jamais je renonce
Le Dieu, libérateur et flambeau d'Israël,
Ajoute avec transport l'humble Nathanaël.
— Ah! s'écrie à son tour Jean, fils de Zébédée,
D'angoisses maintenant son âme est obsédée:
Son heure approche, amis; mais du moins hâtons-nous,
Et d'un commun accord jurons à ses genoux

Qu'à nos devoirs sacrés nous resterons fidèles.
Puis, lorsque, sous le poids de souffrances mortelles,
Il sera délaissé de la terre et des cieux,
Sur sa Mère et sur nous qu'il repose ses yeux! »
Tous à l'égard du Christ ont un même langage,
Et leur cœur à l'aimer plus que jamais s'engage.
Tous! Hélas! qu'ai-je dit? Il est dans le troupeau,
D'un agneau véritable ayant l'air et la peau,
Un loup que la faim presse et dont la soif cachée
Dans le sang du pasteur brûle d'être étanchée.
Judas, l'ingrat! le monstre! à l'amour, au devoir,
Au Christ, à la vertu, doux et noble pouvoir,
Préfère de Satan la faveur et l'empire,
Et la haine en son cœur depuis longtemps conspire.
D'un songe insidieux il a bu le poison,
Et, l'envie achevant d'obscurcir sa raison,
Il est prêt à subir l'influence du crime.
Tandis que de l'Enfer en lui le sceau s'imprime,
Et pendant qu'à l'écart, pâle, l'œil effaré,
Il mûrit le dessein à jamais exécré
De trahir, ô fureur! de livrer le Messie,
C'est en vain qu'à cette âme égarée, endurcie,
S'adresse avec amour son Ange gardien.
« Mon frère bien-aimé, lui dit Noédien,
Vois ce brillant séjour, où Dieu même à sa table
Verse aux élus les flots du bonheur véritable.
Vois ces couronnes d'or que tu peux acquérir,
Fidèle à tes devoirs et sachant les chérir.
Voudrais-tu rejeter cette belle espérance?
Vois le Christ, revêtu d'une chair de souffrance,
Vaincre les ennemis contre toi conjurés.
Rappelle tous ces faits à tes yeux opérés,
Ces bienfaits consolants versés sur ta patrie,
Les démons expulsés, l'indigence nourrie,
Et les maux dont partout gémit le genre humain
D'avance prévenus ou guéris de sa main.

Oserais-tu, Judas, le livrer au supplice?
Et de l'Esprit pervers serais-tu le complice ?
Ah! de ton propre cœur sache écouter la voix.
Plaintive, gémissante, elle te dit : « Oh! vois
« Le divin Rédempteur qui dans ses bras t'invite.
Cours, il n'est pas trop tard, te jeter au plus vite
« Aux pieds d'un Dieu clément qui veut te pardonner. »
Oui, hâte-toi, sinon crains d'entendre sonner
L'heure, sonrce d'effroi pour l'âme criminelle. »
Ainsi l'Ange à Judas, qu'il couvre de son aile
Et dont il veut encor réprimer les penchants,
Adresse, l'œil en pleurs, ces reproches touchants.
  Mais le traître aux avis de son ami céleste
Oppose du démon l'éloquence funeste;
Car, suivant le dessein naguère concerté,
Satan de plus en plus à l'infidélité
L'entraîne sur les pas de ses doctes ministres.
Ce sont: l'Ingratitude aux yeux noirs et sinistres,
L'Envie au front d'airain, la fière Ambition,
L'Avarice sordide et la Rébellion,
Qui toutes de concert assiégent le coupable.
« De ton Christ, lui dit-on, l'injustice est palpable,
Judas: du premier rang Céphas est honoré;
Philippe lui plaît mieux, et Jean t'est préféré.
A la rigueur des lois, va, livre le rebelle,
Et jamais action plus auguste et plus belle
N'aura servi le peuple et confirmé ses droits.
Puis d'immenses trésors égalant ceux des rois,
Offerts de toutes parts, combleront ton envie,
Et de joie enivrante embelliront ta vie. »
  Or l'ignoble Astaroth, dieu de la volupté,
Invisible et régnant sur l'ingrat éhonté,
Lui rappelle l'objet de la secrète flamme
Qu'au mépris de ses vœux il nourrit dans son âme.
« Souviens-toi, lui dit-il, de celle qui t'a plu
Et qui sur toi possède un empire absolu.

Palpitante d'amour, à toi toujours fidèle,
Elle espère te voir accourir auprès d'elle.
Inquiète, elle attend son généreux vassal,
Son amant trop heureux, son plus cher commensal.
C'est pour toi, tu le sais, que de la Galilée,
Telle que tes regards l'ont déjà contemplée,
Jeune, belle, charmante, et dans tous ses atours,
Elle est venue ici résider quelques jours.
Plein du feu que tu sens courir dans chaque veine,
Va, couronne ton front de myrte et de verveine.
Mais tu connais la noble et fière Salomé,
Et tu sais à quel prix les yeux qui t'ont charmé
A tes vœux les plus chers deviendront favorables.
Sois donc prêt à remplir les desseins honorables
Qu'elle forme en ce jour pour sa gloire et pour toi,
Et que sa volonté soit ton guide et ta loi.
Un roi du Baptiseur lui fit livrer la tête :
Voudrais-tu donc, Judas, d'un autre faux prophète,
Toi son amant chéri, lui refuser le sang? »
Des ruses de l'Enfer esclave obéissant
Et couvant un amour profane et sacrilége,
Judas marche, suivi de son hideux cortége.
Dans le palais d'Hérode à peine est-il entré,
Que, brillante d'attraits, à son œil enivré
Vient s'offrir la folâtre et perfide sirène ;
Et lui, sans résister au penchant qui l'entraîne,
Consomme librement sa réprobation,
Et jure de livrer l'Etendard de Sion.
Mais, Salomé l'ordonne, il s'en ira, le traître !
Rejoindre, comme ami, la suite de son Maître;
Et lorsque, pour l'infâme et cruel apostat,
L'heure de couronner l'exécrable attentat,
Sanglante, aura paru sur le cadran du crime,
Il vendra sans pitié le sang de sa victime.
Mais avant le réveil de l'astre qui du jour
Aux bergers d'Orient annonce le retour,

L'Enfer avait encor, se servant d'autres armes,
Ailleurs porté le deuil, l'épouvante et les larmes;
Car, la veille, Caïphe et ses amis pervers,
Du trop faible préteur, par des moyens divers,
Et jurant que leur but, le seul qui les inspire,
Est de servir la cause et les droits de l'empire,
S'étaient fait promptement accorder un décret
Qui leur donnait pouvoir d'arrêter en secret
Des hommes respectés et de haute naissance.
Or, afin d'accomplir avec plus de licence
Les desseins que la haine et l'envie ont formés,
Qnarante scélérats, par le conseil armés,
Attendent que la nuit, à leurs vœux favorable,
Prête au crime qui veille un voile secourable.
L'ombre, enfin descendue, a couvert la cité.
On part. Arabias, sous un masqne emprunté,
Va, bonillant de fureur et d'une main hardie,
Diriger vers son but l'œuvre de perfidie.
« Voici l'heure, venez, snivez-moi, compagnons! »
Et ces vils scélérats, ainsi que des larrons,
S'en vont forcer le seuil dn noble Nicodème
Et de cenx que Caïphe a frappés d'anathème,
Ces vrais fils de Jacob, ces dignes citoyens,
En sursaut éveillés et chargés de liens,
Au fond d'un noir cachot sont, par l'ordre du traître,
Traînés avant d'avoir seulement pu connaître
Quel pouvoir, quelle main s'appesantit sur enx.
Cependant, insensible à ces actes affreux,
Dans nn calme profond Jérusalem repose.
« Ce n'est pas tout encore, amis, ponr notre cause,
S'écrie Arabias par le succès flatté:
Qu'il soit dans la prison lui-même anssi jeté,
Celui qui de la mort a franchi la barrière
Et croit jamais ne voir terminer sa carrière!
Courons à Bethanie! » Et comme ces oiseaux
Qni, rasant dans leur vol la surface des eaux,

Ou parcourant les bois, les champs et les prairies,
Après avoir laissé leurs retraites chéries,
Saisissent tout à coup leur victime qui dort
Et l'éveillent ainsi pour lui donner la mort,
Telle l'horrible bande au regard fier et sombre
S'élance hors des murs et court saisir dans l'ombre
Lazare qui jouit des bienfaits du sommeil.
Ils entrent furieux. Quel lugubre réveil.
Et quels cris déchirants d'angoisses et d'alarmes!
Car, avant de pouvoir se jeter sur ses armes,
Avant d'avoir compris quel but, quelle raison
A fait à ces pervers assaillir sa maison,
L'ami du Fils de Dieu, le frère de Marie,
Enchaîné comme un traître aux lois de la patrie,
Se voit de sa demeure enlevé lâchement.
Faut-il de ta douleur dire l'égarement,
Toi qui, d'un songe heureux recueillant les images,
Avec l'objet divin de tes tendres hommages
Y retrouvais ta sœur et ton frère chéri,
Lorsque subitement Marthe par un grand cri
T'éveille, et que tu vois une troupe barbare
Charger d'indignes fers l'infortuné Lazare?
Telle que cet oiseau qui de ses cris plaintifs
Poursuit le ravisseur de ses enfants captifs,
Et souvent, tant l'amour inspire de courage!
Sans craindre le danger l'assaillit avec rage:
Tes longs gémissements, tes pleurs et tes sanglots
Ne pouvant désarmer ces agents de complots,
Sans avoir auprès d'eux recours à la prière,
Et bravant épieu, lance et hache meurtrière,
Furieuse, tu cours parmi ces scélérats;
Tu saisis, tu retiens Lazare dans tes bras,
Et ton air imposant, ô femme magnanime,
Arrache au crime même un éloge unanime.
Mais soudain revenus à leur férocité,
Comme honteux d'avoir un instant hésité,

A ta pieuse étreinte ils arrachent ton frère.
Et toi, ne sachant plus désormais te soustraire
A l'effroi que ton cœur a noblement bravé,
Semblable au jeune lis qui, du sol enlevé,
Se fane et dépérit sur sa tige mourante,
Au seuil de ton palais tu tombes expirante.
Mais les soins de ta sœur, empressés, caressants,
T'auront bientôt rendu l'usage de tes sens ;
Lazare de retour calmera tes alarmes,
Et sa main de tes yeux étanchera les larmes.
Que dis-je? L'heure approche où, versant d'autres pleurs,
Il te faudra subir de plus grandes douleurs.
Le sinistre conseil n'osa point, dans sa rage,
Aux princes d'Orient faire un pareil outrage :
C'eût été violer le droit des nations ;
Et comme ils s'abstenaient de provocations,
Sous l'égide de Rome on n'eût pu les atteindre.
Au reste, de leur part rien ne semblait à craindre :
Ils voyageaient sans suite et n'avaient avec eux
Ni trésors ni moyens dont un roi belliqueux
Se munit lorsqu'il marche aux guerres acharnées.
Enfin, sous le fardeau de leurs longues années,
Faibles, ils n'auraient pu qu'agir avec lenteur.
Aussi, du vil complot premier instigateur,
Caïphe ne crut point devoir, malgré ses haines,
Ordonner qu'eux aussi fussent chargés de chaînes :
Tant il craignait de voir ses desseins échouer!
Or l'oiseau qu'Elohim créa pour le louer
Avait fait dès l'aurore entendre son ramage.
Le Christ en s'éveillant reçoit le simple hommage
Dont le dessein pieux est d'alléger son cœur,
Et sa bouche aussitôt appelle avec ferveur
Sur ses humbles amis les bienfaits que Dieu donne :
« Mes enfants, que le Ciel, qui jamais n'abandonne
Ceux dont la confiance à la grâce a recours,
Dans votre zèle saint vous conserve toujours!

Quiconque d'entre vous s'offre et meurt pour son Maître,
Heureux disciple, ira près du Très-Haut renaître. »
Puis Jésus s'asseyant au milieu d'eux, pensif:
« Un temps, dit-il, approche, horrible et subversif.
Les peuples entendront partout rugir la guerre,
Et de nombreux fléaux envahiront la terre.
Par mes enseignements de toute chose instruits,
Sachez, surtout alors, en recueillir des fruits.
Car plusieurs vous diront : « Je suis le Christ lui-même,
« Celui que le Seigneur, dans sa bonté suprême,
« A jadis tant de fois promis au genre humain. »
N'y croyez pas : suivez toujours le droit chemin.
Beaucoup par ces faux Christs se laisseront séduire :
Etrange illusion! car leur puissance à nuire,
A pervertir le cœur consiste seulement.
Soyez même sans crainte et sans étonnement,
Lorsque vont tout à coup s'amasser sur vos têtes
Ces nuages affreux qui couvent les tempêtes.
On verra dans ces jours les peuples s'agiter
Et de fureur entre eux par masses se heurter,
La famine accourir, terrible en ses ravages,
Et la peste en courroux désoler vos rivages.
Vous entendrez aussi, par un secret pouvoir,
La terre en divers lieux gémir et s'émouvoir,
Et vous verrez enfin des prodiges sans nombre,
Que le jour dans ses feux et la nuit dans son ombre
Montreront parcourant ces plaines de l'éther
Où tant d'astres, épars entre l'Ourse et l'Auster,
Suivent, heure par heure, une route ordonnée.
Alors, je vous le dis, que, sans être étonnée,
Votre âme se retrempe et se confie en moi.
Mais avant d'arriver à ces scènes d'effroi,
Du salut éternel infaillible assurance,
Vous aurez à me suivre au chemin de souffrance.
« Accusés de révolte et de sédition,
Haïs, persécutés de votre nation,

Et de verges battus par un peuple en furie,
On vous exilera des champs de la patrie.
Vous serez, mes enfants, souvent emprisonnés,
Devant les tribunaux en criminels traînés,
Et d'opprobres couverts pour avoir dans ce monde
Propagé des vrais biens la semence féconde.
Devant les gouverneurs, les princes et les rois,
Du Sauveur méconnu vous défendrez les droits.
Mais n'appréhendez point de ne ponvoir répondre
A cenx dont la parole aura cru vous confondre,
Et snivez en parlant l'intime impulsion
Qni vous assurera de ma protection.
Le souffle de ma bonche et ma sagesse même
Vont inspirer, conduire, animer cenx que j'aime,
Et, toujours soutenus de cet appui divin,
Vous verrez les pervers vous résister en vain;
Car de votre âme aussi l'Esprit d'intelligence
Daignera dans ces jours secourir l'indigence.
Par vos péres sans foi, cruels, dénaturés,
Par vos mères, ô ciel! par vos amis livrés,
Vous serez en ces jours condamnés au snpplice;
Et pour moi de l'opprobre acceptant le calice,
Pnis tombant en vainqueurs sous les coups de la mort,
De l'immortalité vous atteindrez le port.
« L'Enfer au même temps célèbrera ses fêtes.
Alors se lèveront beaucoup de faux prophétes;
Alors l'impiété rugira de fureur;
Alors seront sédnits par l'appât de l'erreur
Ceux dont l'âme est sans force et dont la foi chancelle.
Dans un grand nombre enfin la dernière étincelle
Des feux dont ici-bas s'alimente l'amour,
Sinistre avant-coureur! s'éteindra sans retour.
Les faux Christs, en effet, feront de tels prodiges,
Eblouiront les yeux par tant de vains prestiges,
Que sans la grâce, encor signe de ralliment,
On verrait les élus se perdre assnrément.

Mais heureux le chrétien qui marche et persévère!
Loin de craindre de Dieu la justice sévère,
Il sait qu'à ses efforts un prix est assuré.
« Après ces mauvais jours, sombre et désespéré,
L'univers, sur le point d'être réduit en cendre,
Verra du Fils de Dieu la bannière descendre;
Il verra le soleil et la lune obscurcis,
Et ces globes au cours maintenant si précis,
Egarés, confondus, se heurter dans l'espace.
Alors aura cessé le règne de la Grâce,
Et le Christ aussitôt, le tonnerre à la main,
Formidable, viendra juger le genre humain.
Quand le figuier bourgeonne et que sa feuille s'ouvre,
Sur cet arbre dès lors votre regard découvre
Un indice prochain de l'éveil du printemps;
Ainsi de l'univers les tristes habitants,
Contemplant, éperdus, ces préludes insignes,
Du Christ et de son jour reconnaîtront les signes.
Car les cieux passeront, ma parole jamais!
« Prenez garde, veillez et priez désormais.
Ce jour craint de l'impie et que le juste espère,
De tout autre ignoré, n'est connu que du Père.
De peur d'être surpris, redoutez les appâts
Qui perdent, dans le luxe et l'excès des repas,
Et dans les plaisirs faux dont le mondain s'enivre,
Celui qui ne croit point à ce monde survivre.
Veillez, je le répète, et priez, mes amis.
Comme, au temps de Noé, les hommes endormis,
Ou trop faibles de cœur pour chercher un refuge,
Disparurent soudain dans les eaux du déluge,
De même l'Homme-Dieu, juge de l'univers,
Par son avénement surprendra les pervers.
Ainsi que parmi nous un père de famille,
De crainte des voleurs dont le pays fourmille
Et qui rôdent dans l'ombre, affamés de butin,
Sur ses biens prudemment veille jusqu'au matin,

Sur votre âme en danger veillez aussi vous-mêmes,
Et sachez, jusqu'au jour des derniers anathèmes,
Conserver ce trésor dans toute sa valeur.
Car le Christ, ô mortels, viendra comme un voleur.
C'est lorsque, ayant laissé par négligence inerte
Votre toit sans défense et votre porte ouverte,
Au Juge souverain vous ne penserez pas,
Qu'il viendra vous frapper par la main du trépas.
« Mais du zèle pratique et de la vigilance
Dans mes simples leçons apprenez l'excellence.
Heureux le serviteur probe, intègre et prudent
Qui des biens de son maître est nommé l'intendant,
S'il remplit ses devoirs avec sollicitude,
Si toute sa pensée et toute son étude
Sont de plaire à celui dont il subit la loi !
Mais si cet homme osait, négligeant son emploi,
Par esprit de discorde et par intempérance,
Des biens de son seigneur ruiner l'espérance
Et chasser du logis le travail et la paix,
Malheur à l'insensé ! car, sachant ces méfaits,
Et dans ses châtiments terrible, inexorable,
Le maître à son retour surprendra le coupable.
Pensez donc sur la terre à vos dernières fins,
Et vous viendrez un jour vous joindre aux Séraphins.
« Mon royaume mystique à dix vierges ressemble,
Qui, leur lampe à la main, un soir, toutes ensemble,
Au devant d'un époux qui conduisait, joyeux,
Sa jeune fiancée au seuil de ses aïeux,
S'en allèrent, selon les antiques usages.
Cinq d'entre elles étaient prévoyantes et sages :
L'huile dont pour leur lampe elles avaient besoin
Fut alors en un vase emportée avec soin ;
Mais, par un fol oubli, les autres au contraire
Sortirent sans penser à ce point nécessaire.
L'époux n'arrivant pas, toutes dix un instant
S'endorment au lieu même où leur devoir l'attend.

Or, quand la nuit arrive à la troisième veille,
Un cri : « Voilà l'époux ! » en sursaut les réveille.
Les unes anssitôt, leurs flambeaux allumés
Et leur bouche entonnant les chants accoutumés,
Sont dans l'heureux cortége admises avec joie,
Et de la salle auguste où la noce déploie
Ses fêtes, ses splendeurs, ses festins, son accueil,
Convives de l'hymen, elles passent le seuil.
Les autres cependant dirent aux vierges sages
Lorsqu'il fallut aller présenter leurs hommages :
« Donnez-nous de votre huile, et faites qu'avec vous
« Nous ayons le bonheur d'accompagner l'époux ;
« Car, faute d'en avoir, nos lampes vont s'éteindre.
« — Non, fut-il répondu, car nous aurions à craindre
« Que l'huile jusqu'au jour ne pût pas nous durer ;
« Mais retournez plutôt pour vous en procurer. »
Pour réparer enfin leur folle négligence,
Ces vierges aux vendeurs courent en diligence ;
Puis, leur lampe allumée, au palais de l'époux
Elles viennent en hâte et criant : « Ouvrez-nous !
« — Eh quoi ! leur répond-il, ouvrirai-je la porte
« A vous qui n'avez pu vous trouver dans l'escorte
« Que nous venons d'entendre et de voir sur nos pas ?
« Allez, retirez-vous ; je ne vous connais pas. »
Ainsi du Fils de Dieu la dernière venue
Demeure jusqu'alors menaçante, inconnue. »
Quel est donc, ô Messie, infaillible Voyant,
Le mystère profond et le sens qu'au croyant
Dans ce récit nouveau ta parole révèle ?
Instruis-nous, cher Auteur de la bonne nouvelle.
Mais, ô sainte clarté ! ta pensée à mes yeux
Se découvre, et je vois le royaume des cieux
Dans ces peuples sans nombre, habitants de la terre,
Qui, justes ou pécheurs, portant ton caractère,
De la cité de Dieu chercheront le chemin.
O Christ, ô saint Epoux, je te vois par la main

Conduire vers le ciel ta compagne sacrée,
L'Eglise triomphante et d'élus entourée.
Les dix vierges seront ces nombreux serviteurs
Qui, par un zèle actif ou d'indignes lenteurs,
Appelleront sur eux ta faveur ou ta haine.
La lampe est de la foi la figure certaine.
L'huile indique à l'esprit les œuvres de l'amour.
Le sommeil des humains est l'oubli de ce jour
Où la mort atteindra l'homme sans défiance.
Le juste aussi s'endort; mais dans sa prévoyance,
Sachant que sur la terre il n'est rien d'assuré,
En tout temps à mourir il se tient préparé.
L'époux, apparaissant soudain dans les ténèbres,
Nous montre du trépas les indices funèbres
Et le jugement prompt du juste et du pécheur.
Puis, pleines par la foi de vie et de fraîcheur,
Les œuvres, avec elle aux cieux récompensées,
Consolent les élus de leurs peines passées.
Mais si la foi n'a point les œuvres pour appui,
Il ne lui sera pas donné de voir Celui
Qu'elle aura par avance entrevu dans ce monde,
Et sans l'amour pratique elle reste inféconde.
Au reste, car ici rien n'est indifférent,
Des vierges de l'époux le refus nous apprend
Que les soins du salut sont notre propre affaire.
Si l'homme à ses devoirs qu'il néglige ou diffère
Par les labeurs d'autrui croit pouvoir suppléer,
Dieu lui-même pour nous ne peut les agréer
Tant qu'ils ne seront point accompagnés des nôtres.
Puis l'amour dont on doit s'aimer les uns les autres
Pourtant ne peut aller jusqu'à mettre en péril,
Tandis que nous vivons sur la terre d'exil,
L'espoir de ces beaux lieux où l'âme se transporte
Et dont le Christ s'est fait l'avenue et la porte.

Or le Seigneur reprit : « Un homme allant au loin
Veut que trois serviteurs de ses trésors aient soin :

L'un aura cinq talents confiés à son zéle,
L'autre sera de deux le régisseur fidéle,
Le troisiéme d'un seul se trouvera chargé.
Puis, leur devoir ainsi sagement partagé
Selon leur aptitude et leur intelligence,
Il leur faudra du maître accomplir l'exigence.
Celui-ci de retour dit à ceux dont la foi
A selon ses désirs exécuté sa loi :
« Prenez, bons serviteurs, part à mon allégresse,
« Je vous promets ici mes dons ét ma tendresse;
« Car dans vos fonctions vous avez apporté
« La constance, l'honnenr et la fidélité. »
Mais l'un d'eux, pour avoir, dans sa crainte coupable,
Enfoui le talent dont il était capable
De tirer le profit de son maître attendu,
Par celni-ci d'abord pleinement confondu,
Dans l'éternelle nuit subira la vengeance
Que vient de provoquer sa lâche négligence.
« Or, qnand le Fils de l'homme, en cet impur séjour,
Viendra du genre humain clore le dernier jour,
Grave, majestueux et suivi de ses Anges,
Tandis que, sous le faix de malaises étranges,
Co globe gémira, morne et comme accablé,
Et que le genre humain, par la force assemblé,
Attendra dans l'effroi sa dernière sentence,
Vous le verrez de Dieu déployer la puissance
Et, jnge souverain, sur un trône s'asseoir.
Puis, comme les bergers qui séparent, le soir,
D'avec leurs chers agneaux les boucs, troupeau fétide,
Les Anges, secondés de lenr zéle rapide,
Sépareront alors les jnstes des méchants;
Et le Juge, en ces mots paternels et touchants,
Proclamera des bons le bienheureux partage :
« Venez, bénis du Ciel, recueillir l'héritage
« Que mon Père a pour vons dés longtemps préparé.
« Venez, le cœur de joie et d'amour enivré,

« Contempler à jamais les splendeurs de mon règne
« Et jouir des trésors que l'insensé dédaigne.
« Car, dans ma nudité, dans ma soif et ma faim,
« Vous prodiguiez toujours les dons de votre main.
« Vous m'avez vu languir dans les fers, dans les larmes;
« Vous êtes accourus : souvenir plein de charmes!
« Et vous m'avez offert les pleurs de l'amitié.
« J'étais malade : vous, conduits par la pitié,
« Vous veniez aussitôt soulager mes souffrances,
« Et vous m'entreteniez de douces espérances.
« Ah! j'en tressaille encor de tendresse et d'émoi.
« Maintenant dans ma cour, mes amis, suivez-moi.
« Et vous, pécheurs maudits, impitoyable race,
Dira-t-il aux pervers tremblants devant sa face,
« Allez aux feux vengeurs où les Cieux irrités
« Bannirent autrefois les Anges révoltés.
« Car, au milieu des maux dont ma vie était pleine,
« Je ne vous ai point vus compatir à ma peine.
« Votre voix à mes cris n'a jamais répondu,
« Et j'ai de votre main vainement attendu
« Les soins et les secours qu'espérait ma détresse.
« O vous qui méritez aujourd'hui ma tendresse,
« C'est moi que vous avez, d'un amour généreux,
« Aimé dans l'indigent et tous les malheureux,
« Et c'est moi qu'à la mort vous accouriez soustraire
« Alors que vous sauviez les jours de votre frère.
« C'est aussi moi, pécheurs, que votre cruauté
« Dans le pauvre a jadis si souvent rebuté. »
Ainsi le Fils de l'homme, au jour de sa justice,
Sera pour les humains ou sévère ou propice.
Le juste ira du ciel saluer le grand jour,
Et les méchants seront condamnés sans retour. »
Le Christ, en achevant sa mortelle carrière,
Jusqu'à l'heure fatale, effrayante barrière
Où du monde vieilli s'arrête le chemin,
En esprit conduisait ainsi le genre humain.

Mais soudain son regard aperçoit le perfide
Qui trame sourdement nn complot déicide,
Et qni vient sans pudeur, vipère, scorpion,
Remplir auprés d'un Dieu l'office d'espion.
Il le prend à l'écart, et d'une voix amie :
« Judas, dit-il, mon frère, oh ! préviens l'infamie
Où l'Ange tentateur travaille à te plonger.
Et l'éternelle nuit, voudrais-tu l'infliger
A ton âme qu'un Ange abrite sous son aile
Et qu'une affection divine et paternelle
De l'abîme où tu cours veut détourner encor,
A cet esprit créé pour prendre nn noble essor
Vers le Dien qui désire y garder son image?
Mais, pour rendre au Très-Haut ton cœur et ton hommage,
Reviens à toi, mon fils; brise à jamais les fers,
Le piége où te retient le pouvoir des Enfers.
Renonce à cet amour des faux biens de ce monde
Dont les appas menteurs et le contact immonde
Ont séduit et souillé mon disciple chéri.
Chasse le vice impur, qui de ton cœur flétri
Bannit la foi céleste et la sainte espérance.
Souviens-toi de tes vœux, d'où la persévérance,
En te rendant la paix que tu ne connais plus,
Devait faire jaillir la gloire des élus.
Me faut-il maintenant te parler de moi-même?
Mes augustes leçons et l'amonr dont je t'aime,
Sont-ce là les motifs qui te font me haïr,
Et qni te pousseraient jusques à me trahir?
Tu pâlis à ces mots, et tn croyais peut-être
Cacher tes noirs desseins aux regards de ton Maître;
Mais toi, depuis longtemps compagnon de mes pas,
Témoin de mes travaux, ne me connais-tu pas?
Quand naguère pour vous je calmai la tempête,
Quand je marchai sur l'ean, quand la mort stupéfaite
Se hâtait d'obéir an signal de ma main,
Pouvais-tu méconnaître un pouvoir plus qu'humain

En Celui que tu vis opérer ces merveilles?
Et ces mots ravissants, venus à tes oreilles
Lorsque du sein des flots je sortais à tes yeux :
« C'est mon Fils, mon amour, les délices des cieux ! »
N'ont-ils pas attesté ma céleste origine?
Judas, que prétends-tu? Quelle gloire imagine
Ton cœur, en trahissant le Fils de l'Eternel?
Suppose exécuté ton dessein criminel :
Aurais-tu la folie et l'audace de croire
Qu'un mortel sur un Dieu remporte la victoire?
Insensé, sache donc que le Christ par sa mort
Triomphe de l'Enfer et conduit dans le port
Tous les peuples croyants arrachés aux naufrages.
Incapable dès lors d'irriter les orages,
Lucifer n'aura plus qu'un empire détruit.
Et toi, de ton forfait reconnaissant le fruit,
Tu tomberas au gouffre, abîme de souffrance.
Ainsi, tandis qu'il reste encore une espérance,
Reviens à tes devoirs, dans mes bras, sur mon cœur,
Et, de tes passions par ma grâce vainqueur,
Rejoins avec amour mon escorte fidèle.
Deviens du repentir un autre saint modèle,
Et sache mériter, par de dignes efforts,
Les couronnes du ciel et ses vastes trésors. »
Tels furent, ô Jésus, Dieu d'amour, ô bon Maître,
Tes soins persévérants pour arracher le traître
Aux redoutables mains prêtes à le frapper,
A la honte où ton œil l'apercevait ramper,
Aux desseins que couvait sa noire ingratitude.
Comment pouvait l'ingrat voir la sollicitude,
La tendresse clémente et les pleurs du Sauveur,
Sans se trouver ému de ce trouble rêveur
Qui précède et nourrit un repentir durable?
Le Créateur voulut, sagesse favorable!
Que par la liberté l'homme pût acquérir
Les biens qu'à tout mortel sa bonté daigne offrir.

Il voulait rehausser l'éclat de notre gloire
Et poser sur nos fronts le prix de la victoire.
Si donc du libre arbitre on voit l'homme abuser,
Oh ! ne serait-ce point démence d'accuser
Les moyens qu'ici-bas Dieu nous offre et nous donne
De mériter pour nous la plus belle couronne,
La gloire la plus vraie et le bonheur divin
Dont l'empire est sans borne et le charme sans fin ?
Tandis que du Sauveur la clémence ineffable
Sollicitait ainsi le disciple coupable,
Comme un père le fait envers l'infortuné
Qu'il voit dans la débauche à se perdre obstiné,
Et que, par des avis tout empreints de tendresse,
Il veut rendre aux devoirs où l'honneur se redresse,
Judas, persévérant dans son traître dessein,
Luttait contre la grâce, arrêtée en son sein
Et gardant jusqu'alors comme un reste d'empire.
Mais un autre pouvoir le possède et l'inspire,
Et, sous cette influence, il dit, pâle et hagard :
« Pourquoi me retenir ici seul à l'écart ?
Vos amis étonnés se demandent peut-être
Si Judas est enfin le favori du Maître...
Mais je n'ai point encore assez été repris :
Ils auront la faveur ; moi j'aurai les mépris.
A moi tous les affronts, aux autres l'indulgence.
Puis, lorsque je voudrai secourir l'indigence,
En public et sur l'heure on m'en verra blâmé.
Cependant quel complot aurai-je donc formé ?
De quel amour impur ai-je souillé mon âme ?
Est-ce la soif de l'or qui m'excite et m'enflamme,
Lorsque depuis trois ans, fidèle à mon devoir,
Je vous suis sans me plaindre et sans rien recevoir ?
— Vaine présomption ! funeste confiance !
Va, reprend le Sauveur, lis dans ta conscience,
Et ne demande plus à savoir tes forfaits. »
Jésus, ainsi voyant sa bonté sans effets,

Un instant va pleurer et gémir avec Celle
Qui seule comprendra la douleur qu'il recèle;
Puis, vers la fin du jour, dans le creux du rocher
Où l'amour du Très-Haut est venu s'épancher,
Il vient, une autre nuit, se reposer encore.
Or Judas, affamé du métal qu'il adore,
Dans les murs de Solyme à grands pas retournait.
Le conseil odieux de nouveau se tenait.
« Amis, disait Caïphe, honneur, gloire au courage
Qui se dévoue aux soins du grand et noble ouvrage
D'où dépend le salut, l'avenir de Sion !
Déjà ceux d'entre nous dont l'irréligion
Espérait obtenir son appui le plus ferme
Tremblent dans le cachot où la loi les enferme ;
Ils n'entraveront plus notre illustre dessein.
Déjà, plein de l'ardeur qui bouillonne en son sein,
Le jeune Saul, hier, prit le chemin de Rome.
Si le préteur ici par le sang de cet homme
Refuse d'apaiser notre juste fureur,
Saul du Galiléen, auprès de l'empereur,
Doit accuser alors la conduite rebelle,
Et nous faire obtenir sa sentence mortelle;
Et Pilate, bientôt à Rome rappelé,
Peut-être se verra par César exilé.
Mais, et c'est à bon droit que notre âme l'espère,
Hébreux, nous obtiendrons, sans implorer Tibère,
Le sang dont aujourd'hui nous sommes altérés.
Choisissons au plus tôt des moyens assurés
De nous saisir enfin du séducteur impie,
Et qu'avant le saint jour notre opprobre s'expie !
Car, pour nous, retarder de venger notre loi
Serait trahir le Ciel et renoncer la foi.
Oui, prenons des moyens d'où le succès résulte.
Ayons soin de ne pas exciter de tumulte,
Et trouvons, s'il se peut, un homme dévoué
Qui, de prompte sagesse et d'astuce doué,

Dans l'ombre de la nuit nous livre le coupable.
Ah! nobles conseillers, si l'on était capable
D'employer l'un de ceux qui suivent l'imposteur,
On apprendrait de lui quel abri protecteur,
Même au milieu de nous, sert d'asile à leur maître.
Il viendrait le montrer... Mais qui vois-je paraître?
Est-ce une illusion? N'es-tu point, réponds-moi,
Natif de Galilée et sujet de ce roi
Qui naguère en triomphe est entré dans la ville?
Ecoute: espères-tu, dans ton poste servile,
Acquérir quelque jour des biens et des honneurs?
Va, renonce sans crainte à ce chef de meneurs.
Viens servir ton pays, l'occasion est belle,
Et demain sans tarder livre-nous le rebelle.
Dès lors, riche, puissant et parmi nous fêté,
Tu transmettras ton nom à la postérité.
— Je le veux, dit Judas, car c'était le perfide,
Aux soldats du conseil je servirai de guide.
Je livrerai Jésus... enfin je m'y résous.
Mais quelle récompense aurai-je ici de vous?
— Oui, reprend aussitôt le pontife hypocrite,
J'approuve ta demande, et ton zèle mérite
Un salaire en ce jour où tu viens proposer
De livrer l'imposteur qui veut nous maîtriser.
Sois béni d'Israël, ô toi dont le courage
Va défendre sa cause et venger son outrage!
Puissent dans l'avenir les harpes de Sion
Chanter et célébrer ta sublime action!
Puisse, perpétuant à jamais ta mémoire
Et rendant Rome un jour jalouse de ta gloire,
Ton pays t'élever un monument que l'œil
Ne verra désormais qu'avec un noble orgueil!
Car déjà, fier de toi, l'univers te contemple.
Voici trente deniers que le trésor du temple
Te livre; et désormais regarde les Hébreux,
Amis reconnaissants, empressés, généreux,

Te faire de leurs biens une part magnifique. »
 Ainsi de l'apostat, flatteur pharisaïque,
Le grand-prêtre excitait l'insigne trahison;
Et Judas s'en alla, le cœur plein du poison
Dont l'Enfer a nourri son abjecte espérance.
Puis, reprenant alors l'infâme conférence,
Au sinistre conseil le pontife en ces mots
De son affreux venin communiquait les flots:
« Grâce au Dieu de Jacob, enfin notre victime,
Comme le désira notre espoir légitime,
Enchaînée et sanglante est conduite à la mort.
Nous verrons si le Ciel, l'arrachant à son sort,
Voudra glorifier le fourbe qui se nomme
Le Fils du Tout-Puissant et le Juge de l'homme!
Nous verrons si l'Enfer, qui naguère à sa voix
De la mort indignée a surmonté les lois,
Pour le faire revivre osera les suspendre.
Amis, voici le jour où nous allons lui rendre
Les sarcasmes trempés dans l'insulte et le fiel
Qu'il lançait contre nous, les flambeaux d'Israël.
Selon lui, nous étions des repaires de crimes,
D'ardents propagateurs de perverses maximes,
Des sépulcres blanchis, des serpents dangereux:
C'est ainsi qu'il croyait se jouer des Hébreux!
Eh bien! aux châtiments que la justice apprête
Qu'il essaie aujourd'hui de soustraire sa tête!
Assurons cependant le but où nous tendons.
Le Juif, que pour l'émeute il arme de brandons,
Entre nous et celui que sa folie honore
Se permet d'hésiter et de choisir encore.
Allons, par nos discours et nos soins assidus,
Semer adroitement dans les cœurs suspendus
Les soupçons séducteurs, l'envie et la colère.
« Aux Romains, dirons-nous, il s'efforce de plaire.
« De Jacob notre aïeul il hait la nation,
« Et, combattant la gloire et l'espoir de Sion,

« Lui, ce vil artisan né sous un toit de chaume,
« Proclame que le Christ fondera son royaume,
« Non sur le sol hébreu d'où l'on vit autrefois
« Sortir les précurseurs du vengeur de nos droits,
« Non chez le peuple saint, le seul qui sur la terre
« Conserva du vrai Dieu le culte héréditaire,
« Mais parmi les Gentils, ces êtres réprouvés,
« Et qui, par l'ignorance et l'erreur dépravés,
« Ne sauraient avec nous partager le bien-être
« Et la gloire promise où Juda va renaître,
« Alors que sur nos bords le Christ aura paru.
« Si donc à sa parole, ô Juifs, vous avez cru,
« Renoncez sans retard à seconder l'impie,
« Ou plutôt en son sang que votre erreur s'expie! »
Caïphe ainsi conseille, et prêtres et docteurs
Vont se faire d'un Dieu les calomniateurs.
Or le Christ, retiré dans son champêtre asile,
Vers les lieux d'où l'amour pour nous sauver l'exile
Elevait son regard et son cœur en priant :
« Mon Père, prends pitié de ton Fils suppliant.
L'un de ceux que j'appelle à fonder mon empire,
A semer les leçons dont la vertu s'inspire,
Je le vois entraîné loin du ciel et de moi.
L'ingrat, insoucieux de mon pénible émoi,
Recherche les forfaits dont l'appât l'aiguillonne,
Et de son front d'apôtre arrache la couronne.
Daigne encore une fois sur le triste pasteur
Un instant abaisser ton œil consolateur;
Car la perte d'une âme est un malheur immense.
Et quel autre que toi, Seigneur, Dieu de clémence,
Comprendrait la douleur que j'endure en ce jour ?
Judas, l'infortuné, repousse mon amour,
Et me préfère, hélas! l'Archange de l'abîme. »
Il dit. Or un vieillard (il se nommait Zosime)
Dans la grotte sacrée entra dans ce moment.
Rigide essénien, d'un simple vêtement

Zosime protégeait sa vieillesse robuste.
Parmi ceux de sa secte on l'appelait *le Juste*,
Et, depuis quarante ans du monde retiré,
Il s'était au désert à Dieu seul consacré.
Là de simples travaux, paisible jouissance,
La prière et les vœux où se plait l'innocence,
L'étude des secrets que partout aux humains
Dieu laisse découvrir dans l'œuvre de ses mains,
Lui donnèrent longtemps la paix qui fuit ce monde,
Et que n'accordent point ni le plaisir immonde,
Ni l'or que l'avarice entasse par monceaux,
Ni le pouvoir qui marche escorté de faisceaux.
Mais un bruit lui parvint dans son humble retraite:
« La Palestine a vu se lever un Prophète,
Un Dieu qui de nos maux a daigné s'émouvoir.
Les discours émanés de son vaste savoir
Enseignent les vertus que le juste cultive
Et les montrent aux yeux dans leur beauté native. »
Et Zosime, dès lors devenant inquiet,
Se dit : « Eh quoi! mon cœur ainsi se déviait
Du chemin qui conduit au bonheur sur la terre,
Et surtout au séjour, riche dépositaire
Des trésors ravissants que nous entrevoyons
Lorsque la foi n'a point obscurci ses rayons ?
Que dois-je faire, ô Cieux ? J'irai trouver ce Sage,
Et si dans sa parole il me montre un message
Par le Dieu d'Israël à ce monde envoyé,
Je dirai : « Je me suis ici-bas fourvoyé; »
Et, me garantissant des malaises du doute,
J'irai marcher, joyeux, dans la nouvelle route. »
Il vint, et le voici saluant le Sauveur
Et d'un court entretien souhaitant la faveur.
Le Seigneur dans la grotte avec bonté l'accueille,
Et le faisant asseoir sur la mousse et la feuille:
« Ouvrez-moi, lui dit-il, votre cœur agité,
Et je saurai le rendre à sa sérénité.

— Oui, dit l'esséuien, je t'ouvrirai mou âme,
Car déjà ton aspect la ravit et l'euflamme.
« Né de riches pareuts, j'ai, selon mes désirs,
Promeué ma jeunesse au milieu des plaisirs;
Mais je trouvai bientôt leurs charmes éphémères,
Leurs roses saus parfums et leurs coupes amères,
Et je dis : « Vauité, déboire, illusiou,
« Amis fallacieux, haiue, coufusiou,
« Tels sont donc les plaisirs qu'à notre âme enivrée
« Tu promets lorsqu'ou porte, ô moude, ta livrée!
« Mes yeux s'ouvrent : je fuis, et je renouce à toi. »
J'allai dans le désert étudier la loi
Que le Dieu, notre arbitre, a tracée en nous-mêmes,
Et surtout méditer ses attributs suprêmes.
Je le cherchais partout; partout aux yeux du cœur
De la terre et des cieux s'offrait le Créateur.
L'intime voix de l'âme et de la conscience
Me disait : « Va, repose en lui ta confiance.
« Il existe; il est juste, aimable et généreux. »
Et je le découvrais dans nos livres hébreux
Créant, multipliant, bénissant ses ouvrages,
Aux soins pieux du juste accordant ses suffrages,
Fidèle appui de l'humble et terreur de l'orgueil.
Puis, dirigeaut aux cieux mon étude et mon œil,
Il me semblait le voir guider dans leurs carrières
La lune aux doux rayous jouant daus les clairières,
Le soleil radieux qui fait uaître les fleurs
Et doune à tous les fruits leur goût et leurs couleurs,
Tous ces astres divers que lui seul il déuombre
Et dont la nuit pour nous éclaire au loin son ombre.
Je le voyais aussi, calme au dessus des flots,
Arbitre de l'orage, espoir des matelots,
Et dans ces mouts neigeux qui par leurs hautes cimes
Paraissent lui porter des hommages sublimes.
Ensuite je croyais souveut ouïr sa voix
Dans les frémissements dont s'animent les bois,

Dans la foudre en fureur et les vents qui mugissent,
Dans le bruit des torrents dont les échos gémissent,
Dans le cri du lion errant dans les déserts
Et le chant matinal du psalmiste des airs.
L'insecte merveilleux dans son infime taille;
Le feuillage et les fleurs dont le vallon s'émaille
Lorsque viennent sur nous sourire avril et mai ;
L'été couronné d'or, et l'automne si gai
Jusqu'aux jours où, plus tard, l'hiver le découronne,
Tout me parlait du Dieu dont l'œuvre fonctionne.
Je le servais sans crainte, esclave fortuné,
Et bénissant le sort qui me fut destiné;
Car, selon notre foi, l'homme ne peut, rebelle,
Résister au Très-Haut quand la grâce l'appelle.
Je ne reconnaissais d'autre maître que lui,
Et d'autre oblation, pour chercher son appui,
Que celle d'un cœur pur qui le prie et l'adore.
Aussi, dès le moment que la terre se dore,
Joyeuse, à son réveil, des feux naissants du jour,
J'offrais au Créateur mon hommage d'amour.
« Il est vrai, l'ennemi jadis fatal aux hommes,
Qui, jaloux de nous voir dans la route où nous sommes
Marcher par l'espérance et par la foi guidés,
Voudrait que, sans retour du ciel dépossédés,
Nous ne pussions jamais en contempler la gloire,
Souvent, par un assaut ou piége vexatoire,
A ma sécurité tentait de me ravir.
Mais j'apportais alors plus de zèle à servir
Dieu, mon fidèle espoir, mon secours et mon maître,
Et je sentais bientôt de chez moi disparaître
Le malin séducteur qui m'avait assailli;
Puis je redevenais tranquille et recueilli.
Or un jour, apprenant qu'un sublime Prophète
D'une religion plus pure et plus parfaite
Semait de toutes parts les dogmes révérés,
Et montrait aux humains par l'erreur égarés

Le sentier qui conduit aux célestes montagnes,
Je quittai ma cellule et mes chères campagnes;
Et je viens maintenant, messager du Très-Haut,
Ici te demander s'il convient et s'il faut
Qu'à mon genre de vie aujourd'hui je renonce.
Parle : tu sais mes goûts, et j'attends ta réponse. »
« Vieillard, répond le Christ, entends la vérité.
L'homme a du Créateur reçu la liberté.
Au séjour des élus la grâce le convie;
Il s'éloigne, s'il veut, du sentier de la vie.
Mais aussi quelle gloire, au delà du trépas,
Attend l'heureux vainqueur dans ces nombreux combats
Que lui livrent l'Enfer et la concupiscence,
S'il a pu conserver sa première innocence,
Ou si, l'ayant perdue, il a, par ses efforts,
Noblement reconquis le plus cher des trésors!
Au jour de son triomphe, il se dit à lui-même :
« Ce beau ciel où je porte au front un diadème,
« Appuyé sur la grâce et sur la charité,
« J'en ai fait mon espoir, et je l'ai mérité. »
Que, de Dieu sur la terre adorant la puissance,
Le mortel dans l'amour et dans l'obéissance
Concentre sa pensée et son premier devoir.
Mais Dieu préside à l'ordre; il veut que le pouvoir
D'où dépend des états la force et le bien-être
Offre à l'homme, à partir du jour qui le voit naître,
Son support, sa justice et sa protection,
Exigeant en retour zèle et soumission.
« Tu dis vrai : le cœur pur est un beau sacrifice,
Et le cœur repentant rend le Seigneur propice.
Mais si tout l'univers est par toi consulté,
« Dieu, te répondra-t-il, contre l'homme irrité
« Ne détournera point son courroux qui me pèse
« Et ne sourira pas si le sang ne l'apaise ;
« Car la chair et le sang, par leur rébellion,
« Le forcent d'exiger une expiation. »

Et moi, je le déclare, il n'est qu'une victime
Qui puisse, selon Dieu désormais légitime,
Lui plaire, l'apaiser, et pour le genre humain
Du paradis céleste enseigner le chemin ;
Et voici le grand jour où la Terre altérée,
Heureuse, se verra d'un sang pur enivrée.
« Or, d'après mes leçons, tu désires savoir
Si vivre pour Dieu seul ne blesse aucun devoir.
Non! Libre des soucis et des soins de la terre,
Dans l'exil de son choix le pieux solitaire,
D'un amour sans partage et d'un zèle constant,
Sert le Dieu qu'il invoque en humble pénitent,
Combat contre l'Enfer et la chair révoltée,
Observe la loi sainte en son cœur méditée,
Et du Ciel sur le peuple appelle tous les jours
La faveur bienveillante et les puissants secours.
Puis, lorsque la justice à châtier s'apprête,
De l'orage qui gronde et menace leur tête
Par le juste à genoux les pécheurs sont sauvés.
Ses jeûnes rigoureux ne sont point reprouvés;
Car, se mortifiant dans sa pauvre cellule,
Loin des lieux corrupteurs où le vice pullule,
Il porte au nom du Christ un joug que le mondain,
Aveuglé par l'orgueil, regarde avec dédain.
Mais pour lui, quand son âme est enfin triomphante
Du trouble intérieur que le démon fomente,
La grâce est un ruisseau qui jamais ne tarit,
Et sur la chair domptée il voit régner l'esprit.
Combien j'aime à vous voir, dans vos rigueurs secrètes,
Fils de la solitude, ô saints anachorètes,
Macérer votre corps, afin qu'il puisse un jour
Entrer plus glorieux dans l'éternel séjour!
Vous savez égaler la sainteté des Anges
Et combattre comme eux, ou seuls ou par phalanges.
Paraissez, ô vous tous que promet l'avenir :
Paul, qui, voulant à moi sans réserve t'unir,

Vas renoncer au monde et jeûner sous la haire;
Antoine, que de Dieu Satan croira distraire;
Pacôme le Thébain, chef d'un peuple d'élus;
Fervent Hilarion, que de nobles reclus
Imitent sur ces bords, revêtus d'un cilice;
Macaire, dont le cœur recherche avec délice
Les peines que l'amour enseigne à supporter;
Arsène, que le monde en vain voudra tenter;
Jean le Silencieux et Jean dit Calybite;
Théodose, l'illustre et zélé cénobite;
Abraham, Siméon, Sabas, et vous enfin
Qui, vivant ici-bas comme le Séraphin,
Du ciel, pour louer Dieu, connaîtrez l'idiôme,
Et du Christ au désert étendrez le royaume.
Ah! vous verrez au cours de vos austérités
Succéder des torrents de saintes voluptés.
Instruisez les mortels, faites rougir de honte
Ces hommes avilis que le vice surmonte,
Et ceux qui, follement adorateurs de l'or,
D'une gloire sans fin dédaignent le trésor.
« Regagne, bon vieillard, ta chère solitude,
Et que Dieu soit ta vie et ton unique étude.
Mais, afin d'avancer dans la route des cieux,
Au festin que j'apprête, aliment merveilleux,
Fais souvent, il le faut, participer ton âme,
Heureuse d'y trouver le pain qu'elle réclame.
Par tes conseils pieux que tes frères instruits
De l'abnégation recueillent les doux fruits,
Renoncent à la terre et marchent sur ma trace;
Car la prière sauve, et le jeûne terrasse
Le cruel ennemi de l'espoir des humains.
Va : par moi Dieu te montre où mènent ses chemins. »
« Oui, je vais retrouver ma paisible chaumière;
Mon œil, dit le vieillard, aperçoit la lumière.
Mon doute est résolu; l'astre de mes aïeux
Vient, propice et serein, de paraître à mes yeux.

Grand Prophète, comment faut-il que je te nomme ?
— Clémence, Amour, Sauveur, reprend le Fils de l'homme.
Zosime, de deux jours diffère ton départ;
Moi-même je t'invite à venir prendre part
A la pâque nouvelle où s'immole et se mange
L'Agneau qui sauve l'homme et de l'Enfer le venge.
Mais écoute, humble ermite : il est un autre point
Que, j'en suis étonné, tes paroles n'ont point
Compris dans le tableau que tu viens de me faire.
Est-il bon, selon toi, qu'à l'hymen on préfère
L'état conservateur de la virginité ?
— Je n'ai pas, dit Zosime, il est vrai, consulté
Celui d'où, je le vois, la vérité procède,
Et qui pour notre bien dans ce monde possède
Le droit de diriger les devoirs du croyant.
Je ne sais quelle crainte, adorable Voyant,
M'empêchait de t'ouvrir mon âme tout entière.
Or, sur cette importante et sublime matière,
D'un disciple d'Elie entends l'opinion :
L'hymen est un saint pacte, une noble union;
Le Créateur bénit, dès l'aurore du monde,
Des deux premiers époux l'alliance féconde.
Le mariage donne à l'état des enfants
Que Dieu même en sa gloire admettra triomphants.
Si sa base est l'amour vertueux et fidèle,
Au foyer domestique il fait naître, il appelle
Une joie innocente et la paix du Seigneur.
Mais bien qu'il soit pour nous digne de tout honneur,
Selon l'esprit de Dieu, je lui crois préférable
La chasteté, vertu divine, incomparable,
Et dont jadis Elie a connu la beauté
Lorsqu'il fut sur l'Horeb du Seigneur visité.
L'homme n'est plus par elle un homme, mais un ange;
Par elle il offre aux cieux un culte sans mélange,
Et par elle il devient un dieu même. J'ai dit.
— Allez, dit le Sauveur; mon cœur vous applaudit.

Pénible est le combat, mais immense est la gloire.
A la chair qui résiste arrachez la victoire.
Si, selon la nature, impossible est le but,
La grâce du Très-Haut saura, dès le début,
Opposer à l'attaque une forte barrière
Et vous mener vainqueur au bout de la carrière. »
Il dit. Zosime alors adore avec amour
Celui qui dans son âme a ramené le jour,
Et, sortant de la grotte, il va se rendre digne
De manger l'aliment que la foi lui désigne.
Puis Jésus, — car la Mort se prépare déjà
A s'assouvir du sang que le crime exigea, —
Dans le calme profond de la champêtre alcove,
Dort son dernier sommeil sur ce globe qu'il sauve.

CHANT XII.

LE JEUDI SAINT. — L'EUCHARISTIE.

SOMMAIRE.

Le Christ se réveille. — Il prie pour ses disciples. — Hymne du matin. — Il envoie Pierre et Jean faire les préparatifs de la pâque. — Le cénacle. — Calice de Melchisédech. — Claudia et la Mère du Sauveur. — La Vierge-Mère et son Fils. — Jésus au temple. — Discours avant la pâque. — Attendrissement de Jésus. — L'agneau pascal. « L'un de vous me trahira. » — Cantique de Moïse sur le passage de la mer Rouge. — Le Christ lave les pieds à ses apôtres. — Humilité glorifiée. — Usage antique. — Institution de la sainte Eucharistie. — Communion. — Sacrilége de Judas. — Le pain des Anges distribué à la sainte Vierge, aux saintes Femmes et aux autres disciples. — Jean se repose sur le sein de Jésus. — Hymne au sacrement d'amour. — Reproche à l'auteur de *la Messiade*. — Le nouveau sacrifice. — Primauté de saint Pierre. — Hommage au lieutenant du Christ. — Le sacrement de l'Ordre. — Avis donné aux évêques, aux prêtres et aux diacres. — Mission divine. — Prédiction de la chute de Pierre. — Augustes entretiens. — L'Esprit saint promis aux apôtres. — La paix du juste. — Conformément à un ordre de Jésus, Nathanaël joue de la harpe et rappelle les souvenirs du passé : création du monde; les époux de l'Eden ; Abel fidèle au Seigneur; Hénoch enlevé au ciel; l'arche de Noé; la colombe messagère de paix; l'arc-en-ciel; piété filiale de Sem et de Japhet; Abraham obéissant au Très-Haut et intercédant pour Sodome; Ismaël mourant; Eliézer; Isaac bénit Jacob; échelle de Jacob; lutte mystérieuse; femmes de l'Ancien Testament ; Joseph vendu et reconnu par ses frères ; Moïse; Aaron; l'agneau d'Egypte; la manne; la nuée; l'arche d'alliance; Job dans l'épreuve; la fille de Jephté; Ruth, image de l'Eglise; la mère de Samuel et son fils; David et Jonathas; sagesse de Salomon ; Ezéchias et Josias; Elie et Elisée; Judith; Isaïe, Jérémie et Daniel; Tobie; Esther ; Alexandre à Jérusalem ; Onias ; Judas et ses frères ; Joseph et Jean-Baptiste.

L'aurore en se montrant dorait de pourpre et d'or
Les sommets d'Abarim et le front du Phogor;
Le Christ laisse sa couche, et de la troupe amie
Qu'en dehors de la grotte il retrouve endormie,
Il rompt comme à regret le sommeil innocent.
« Mes enfants, levez-vous, dit-il : le jour naissant

Vous sourit, et son œil invite à la prière;
Venez donc implorer la force auxiliaire
Que le Seigneur accorde aux cœurs simples et droits.
Venez, prions ensemble. » Alors au Roi des rois,
Comme un père, selon une coutume antique,
De l'aube avec les siens entonne le cantique,
Il offre, au nom de ceux qu'il nomme ses agneaux
Et qui vont du salut devenir les signaux,
L'encens pur dont son âme est la source enflammée.
Cependant, d'une voix saintement animée,
Les disciples en chœur chantent l'hymne d'amour
Dont le croyant pieux salue un nouveau jour :
« Réveille-toi, mon âme, et toi, lyre sublime,
Harpe des saints accords de la haute Solyme,
Tandis que pour prier nous tombons à genoux,
Rompez votre sommeil, venez, inspirez-nous
Ces chants que vous saviez rappeler aux Prophètes
Quand du Dieu de Jacob ils célébraient les fêtes.
Ta clémence, ô Seigneur, est au dessus des cieux,
Et ta gloire adorable apparaît à mes yeux.
Tu t'es ressouvenu de l'antique alliance,
Et mon cœur en toi seul a mis sa confiance.
Lève-toi de ton trône, ô Dieu du Sinaï,
Et parmi tes enfants parais, Adonaï!
Souris à notre monde : à la pauvre chaumière
Comme au palais des rois accorde ta lumière.
Vois nos fiers ennemis exciter leur courroux :
Ils irritent leur glaive, ils vont fondre sur nous.
Sauve tes bien-aimés; que ta droite fidèle
Leur soit comme un rempart, comme une citadelle.
Non, le faible souffrant ne gémit pas en vain :
Dieu m'entend et m'exauce en son temple divin;
Il mettra sous mes pieds l'oppresseur qui m'accable.
Mes ennemis cruels, étendus sur le sable,
De leurs traits meurtriers ne me perceront plus;
Et je suis maintenant l'un des soldats élus

Pour défendre son trône et l'autel qu'il érige.
Que sa grâce à jamais m'embrase et me dirige! »
  L'hymne achevé, Jésus à Pierre s'adressant :
« Tu connais, lui dit-il, la loi du Tout-Puissant :
Elle veut qu'Israël, selon l'usage, immole
L'agneau pascal, ce simple et célèbre symbole
Qui, promettant au monde un sang réparateur,
Lui montrait la victime en son libérateur.
Demain va disparaître une figure antique,
Et demain aura lieu l'offrande qu'elle indique.
Mais la loi règne encore et demande aujourd'hui
Qu'une dernière fois, en l'honneur de Celui
Qui délivra Jacob du joug de l'esclavage,
Un sang figuratif coule sur ce rivage.
Allez donc, Pierre et Jean, préparez dans Sion
La cène où de la loi s'éteint la mission.
Allez chez Hélias, ce noble Israélite,
Père de ce Marcus, jeune et savant lévite,
Que tes soins, ô Céphas, ont conquis à la foi,
Et parent de ce Luc qui, charmé de ma loi,
Lui-même de sa main se prépare à l'écrire.
Dites à ce vieillard que le Maître désire
Faire dans sa maison la pâque du Seigneur.
« Oui, vous répondra-t-il heureux de tant d'honneur,
« J'attendrai d'Israël le salut et l'oracle. »
Il vous montrera donc ce spacieux cénacle,
Antique monument où Malachie un jour
Annonça par écrit le mystère d'amour,
Et qui jadis encore en sa profonde enceinte,
Sous les rois, bien souvent renferma l'arche sainte,
Quand, la guerre venue, on craignait en Juda
Pour ce gage de paix que le Ciel accorda.
Vous y transporterez, avec les pains azymes,
Les vases de la fête et les jeunes victimes,
Et préparerez tout pour l'auguste repas. »
  Il dit. Ses serviteurs se rendent à grands pas

Dans la ville où partout Israël se dispose
A remplir le devoir que l'Eternel impose.
Ils viennent. Hélias, avec empressement,
Montre aux deux messagers un grand appartement
Où l'on voit suspendus les vêtements d'usage.
Sur la muraille est peint un charmant paysage :
Des hameaux, des bosquets, un champêtre vallon
Où paissent des troupeaux sans craindre l'aquilon ;
Des fleurs, le laurier-rose et l'agreste églantine
Que le zéphyr caresse, où l'abeille butine;
Les oiseaux qu'on entend, dans le plus beau des mois,
Dès l'aube marier les accords de leur voix;
Puis un berger assis sous l'ombrage d'un arbre.
En face de la porte est un autel de marbre,
A l'immolation aujourd'hui destiné.
Joannès et Céphas, ayant donc ordonné
Et conduit avec soin les apprêts nécessaires,
Puis approuvé le zéle et les transports sincéres
Que déploie Hélias en l'honneur du Très-Haut,
S'en vont chercher la coupe où s'offrira bientôt
Le sang qui doit couler pour le salut du monde.
Jadis Melchisédech, de la rive féconde
Où Babel éleva ses murs audacieux,
L'avait, en émigrant, avec un soin pieux,
Apportée à Salem, la ville des miracles;
Et, lorsqu'il adorait le Dieu des vrais oracles,
Dans ce vase sacré, mystérieux, divin,
Le prêtre du Très-Haut au Ciel offrait le vin.
Abraham et Jacob obtinrent ce calice.
Quand Moïse au combat envoyait sa milice,
Il on versait le sang offert au Seigneur Dieu,
Et plus tard il servit aux fêtes du saint lieu.
Lorsque les Juifs vaincus sur un autre rivage
Se virent pour longtemps menés en esclavage,
Cet objet vénéré, vendu par le vainqueur,
Fut employé dès lors à fournir la liqueur

Qu'en l'honneur de ses dieux verse l'idolâtrie.
Mais, deux siècles après, un Juif dans sa patrie
Pour un meilleur usage enfin l'a rapporté.
Stéphanus le possède et, joyeux, l'a prêté
A ses amis venus en messagers du Verbe.
Près du temple est un parc où bondissent sur l'herbe
Des agneaux destinés aux fêtes du saint temps.
Céphas en choisit cinq de blancheur éclatants,
Qu'il fait par Stéphanus porter dans le cénacle ;
Puis, ayant fait construire un petit tabernacle
Qu'il place sur l'autel où le sang va couler,
A son Maître avec Jean il se hâte d'aller.
Or, puisant à la source où la ferveur s'enflamme,
L'épouse du préteur sent renaître son âme.
Elle croit en Jésus et renonce à jamais
A tous les dieux que l'homme en ses erreurs s'est faits.
Elle a vu s'amasser, prêt à fondre, l'orage
Que le peuple infidèle invoque dans sa rage.
Elle voit le Messie à des bourreaux livré,
Tel qu'un faon de chevreuil par des loups dévoré.
« Ah! dit-elle, combien elle doit être amère,
Ta douleur, ô Marie, inconsolable Mère,
Qui vois de ton Enfant préparer le trépas! »
A ces mots, elle vient, elle hâte ses pas,
Et, de tristesse émue, entre dans la demeure
Où la fille des rois gémit, attendant l'heure
Qui fut depuis longtemps promise à l'avenir.
« Je viens, j'accours, dit-elle, à ta douleur m'unir.
Mais, tu le peux, espère, ô toi, ma bienfaitrice.
Mon époux est puissant, et jamais sa justice
Ne se laissera vaincre en faveur des pervers.
Tu le verras défendre, aux yeux de l'univers,
Ton Fils contre la haine où l'Hébreu se stimule
Et contre les efforts que l'envie accumule.
— Le Ciel t'accorde, ô toi qui viens à mes douleurs
Mêler de la pitié les soupirs et les pleurs,

Un regard bienveillant, dit la Vierge attendrie,
Et le bonheur d'entrer un jour dans la patrie
Où le Dieu d'Israël te réserve un accueil !
Mais, hélas ! dans ces jours d'amertume et de deuil,
Rien ne peut alléger l'angoisse qui m'oppresse.
Il mourra, je le sens, ce Fils de ma tendresse,
Et son sang répandu deviendra le chemin
Par où doit vers son Dieu marcher le genre humain.
Oui, sans doute il pourrait autour de sa personne
Appeler ces guerriers que nul péril n'étonne,
Toutes ces légions qu'un sublime devoir
Dans la cité de Dieu soumet à son pouvoir ;
Mais non : c'est autrement que le salut s'opère.
Laisse donc aujourd'hui s'affliger une Mère
Qui n'a plus dans son cœur que l'espoir déchirant
De voir, ô Ciel ! son Fils sur la croix expirant ;
Ou plutôt, sans vouloir distraire mes alarmes,
Chère sœur, joins encor tes larmes à mes larmes. »
Elle dit. De leurs yeux coulaient ces flots de pleurs
Que, dans les jours de deuil et les grandes douleurs,
Au sein de l'amitié le cœur aime à répandre.
  Or le Dieu que l'amour ici-bas fit descendre
Entre pour prendre part à leur affliction ;
Et de Claudie alors voyant l'émotion :
« Femme, suivez, dit-il, l'exemple de ma Mère.
Ne vous attachez point à la gloire éphémère
Dont un monde aveuglé cherche l'enivrement.
Mais, dans l'humble ferveur et le renoncement,
Imitez les élus de mon Père céleste,
Et marchez au sentier que le méchant déteste ;
Puis, fille de la Grâce et la Vérité,
Prenez un noble essor vers l'immortalité. »
  Ainsi dit le Messie, et Claudie au prétoire
Retourne en méditant, tout heureuse de croire,
Les prodiges divers opérés par Jésus,
Les dogmes merveilleux qui, de sa bouche issus,

Réalisent l'espoir d'une meilleure vie,
Et surtout ces conseils que, saintement ravie,
Elle aspire en son cœur ainsi que l'air natal,
Et reproduit aux yeux comme en un pur cristal.
« Combien j'aurais alors voulu, se disait-elle,
L'adorer à genoux, embrasser, moi mortelle,
Et baigner de mes pleurs les pieds du Fils de Dieu !
Mais j'espère trouver et le temps et le lieu
De lui dire combien je l'admire et je l'aime ;
Car, l'amour et la foi triomphant de moi-même,
Je n'écouterai plus la crainte qu'aujourd'hui,
Dans mon ravissement, j'éprouvais près de lui. »
Cependant l'Homme-Dieu dans ce lieu-là s'arrête.
Sur le sein de Marie il incline sa tête,
Avec elle longtemps déplore les malheurs
D'où jaillissent pour eux des torrents de douleurs ;
Puis il dit : « Il le faut, j'en boirai le calice !
Mais voyez et comptez les fruits de mon supplice :
Le ciel s'ouvre ; l'Enfer est à jamais vaincu.
Le croyant qui d'épreuve et d'espoir a vécu
De sa longue prison voit la porte brisée,
Et l'antique serpent a la tête écrasée.
Le pécheur, par l'amour et la grâce conduit,
Renonce au vil pouvoir dont l'attrait l'a séduit.
Sur un char entouré des héros qu'elle enfante,
L'Eglise à son Auteur reviendra triomphante.
Enfin des malheureux qui se verront déchoir
Vous allez devenir le refuge et l'espoir ;
Et, fuyant les attraits dont le monde se farde,
Le juste avec bonheur vous prend pour sauvegarde.
Or bientôt, de la mort ayant frustré les vœux,
Je viendrai consoler, en m'offrant à ses yeux,
Celle qui, dans son cœur de toute tache exempte,
Est l'arche où du salut le pacte se cimente,
Et, pour la couronner, j'irai l'attendre au ciel.
— Mon divin Fils, répond la Vierge d'Israël,

Du jour que je t'offris à l'Eternel ton Père,
Je t'ai, car à ton œuvre ainsi je coopère,
En dépit de mes pleurs, an snpplice voué.
Snr la croix, je le sais, je te verrai cloué;
Mais que ton saint vouloir, ô mon Dieu, s'accomplisse !
Prends mon Fils : de nouveau je l'offre en sacrifice.
— Ah ! reprend le Sanveur, qui ne la chérirait?
Peuples, de la justice entendez le décret :
Malheur, honte éternelle à l'ingrat, à l'infâme
Qui, du fiel de la haine émané de son âme,
Ose souiller le nom de la Mère de Dien !
Qu'il soit comme Caïn fugitif en tont lien,
Maudit ! Car je ressens bien plns que pour moi-même
L'affront que des ingrats font à Celle que j'aime. »
Il dit; et, sonhaitant qu'à la cène du soir,
Convive la plus digne, elle vienne s'asseoir,
L'Homme-Dieu dans le temple alla prier encore.
Qnelle noble splendeur jusqu'ici te décore,
O temple glorienx où la main du Très-Haut
De la promesse antique a gardé le dépôt !
Mais tu ne seras plus l'anguste capitole
Où pour un peuple entier la victime s'immole,
Où de la vérité s'enferment les trésors,
Où la foi s'arme et veille, où triomphent les forts ;
Car le Dominatenr qui sous tes vieux portiqnes
Devait passer, selon les rites anthentiques,
Vient, funeste à tes murs que tu crus immortels,
Ponr la dernière fois au pied de tes antels.
Jésus pria longtemps, plein de son œuvre sainte.
« Combien de la grandeur elle porte l'empreinte,
La maison, dit Céphas en sortant avec lui,
Où Dieu sourit à l'homme et réside anjonrd'hui !
La main de l'Eternel, déployant sa puissance,
A sans donte créé tant de magnificence.
— Du Seigueur, il est vrai, c'est encor le séjour ;
Mais demain, dit le Christ, avant la fin du jour,

Il ne daignera plus y faire sa demeure.
Même, je vous l'ai dit, son doigt a marqué l'heure
Où ce temple orgueilleux sur le sol abaissé
Jusqu'en ses fondements sera bouleversé. »
  Les Juifs, voyant Jésus s'exposer dans la ville
A ces complots de mort qui de leur âme vile,
Sinistres, attendaient le moment d'éclater,
Sur le divin Agneau n'osaient point se jeter ;
Et, bien que par leurs soins l'objet de leur colère
Perdît rapidement la faveur populaire,
D'un amour qui s'enfuit ils craignaient le retour.
Ils étaient donc muets, et, comme le vautour,
Ils semblaient du regard dévorer leur victime.
  Mais lorsque le soleil, dans son lit maritime,
Descendit et cacha son disque lumineux,
Le Seigneur, s'éloignant de ces hommes haineux,
Selon l'ordre prescrit, se rendit à la cène.
  Que ne puis-je comprendre et décrire la scène
Et les mystères saints, ravissants, inouïs,
Dont les yeux de la foi demeurent éblouis !
Voici donc le Sauveur et le nouveau Moïse,
Notre guide immortel vers la terre promise,
Le véritable Agneau de la nouvelle loi,
Immolant, l'œil aux cieux et le cœur plein d'émoi,
D'une loi qui se meurt la dernière victime.
A ce culte divin, le seul qui, légitime,
Devra plaire au Pouvoir des Anges adoré,
Le cénacle est alors par le sang consacré.
Et Jésus s'écria : « Voici le premier temple
Où du Dieu qu'à genoux le Chérubin contemple
L'oblation sans tache annoncée aux mortels
Doit avec plénitude honorer les autels;
Et jusqu'au temps fixé que redoute ce monde,
Partout et même aux lieux où parvient inféconde
La lumière de l'astre au pouvoir producteur,
Nouveau Melchisédech, grand sacrificateur,

Le prêtre de ma loi, noble et durable office,
Offre ponr les pécheurs le très-saint sacrifice.
Puis le peuple croyant, à la fête invité,
Heureux, y mange un pain qui, du ciel apporté,
Donne aux forts la constance, aux faibles le courage,
Et de l'Enfer vaincu lui fait braver la rage.
Or n'appréhendez point l'Ange exterminateur :
Il viendra, mes amis; mais son bras destructeur
Epargnera les fronts purs, calmes et sans crainte
Où le sang de l'Agneau laissera son empreinte. »
Il dit, et se plaçant au banquet préparé,
De tendre émotion saintement pénétré,
Le Messie en ces mots aux convives s'adresse :
« Vous à qni le Pasteur dès longtemps s'intéresse,
C'est avec nn désir, fruit d'un immense amour,
Qu'il désirait fêter avec vous ce grand jonr.
Vous êtes ses agneaux ; en de verts pâturages,
Où l'on est à l'abri des loups et des orages,
Il a conduit enfin son tronpeau bien-aimé.
Et tandis que, monrant et de soif consnmé,
Lui-même sur sa chair voit la haine assouvie,
Il s'applaudit encor, car aux eaux de la vie
Il voit de siècle en siècle arriver ses troupeaux ;
Il les voit par ses soins jouir d'un doux repos,
Ou repaître sans crainte et le suivre à la trace.
Que ma loi, mes enfants, soit donc votre cuirasse,
Ma chair la nonrriture où vous aurez, joyeux,
Découvert dans ce monde un avant-goût des cieux,
Et mon sang le breuvage où l'âme retrempée,
Ponr vaincre de l'Enfer la puissance usnrpée,
Puisera la vigueur, la constance et la foi.
Mais il nous faut ici remplir l'ancienne loi :
De ses droits expirants elle reste jalouse. »
Alors le Rédempteur, Hélias et les douze,
Debout, en habits blancs, un bâton à la main
Comme le voyageur qui se met en chemin,

— Car la vie ici-bas est une route à suivre
Pour arriver aux lieux où l'élu doit revivre, —
Mangent rapidement et sans même parler
L'agneau qu'avec respect ils viennent d'immoler,
Et qu'on a fait au four rôtir selon l'usage.
A ce mets symbolique on joint un peu d'herbage,
Et le pain de froment préparé sans levain
Et l'amphore qui verse aux convives le vin.
Jésus but une fois de ce jus de la vigne,
Comme pour honorer l'apparence et le signe
Dont un mystère saint va se voiler aux yeux;
Puis, élevant la voix, il reprit : « En ces lieux,
Jusqu'à l'heure où la Terre, enfin libre, respire,
Où des Cieux par mon sang se refonde l'empire,
Où non loin va flotter l'étendard des élus,
A ce fruit avec vous je ne goûterai plus. »
Or, durant le souper, Jésus dit : « A son Maître
L'un de vous, mes enfants, est un disciple traître;
Oui, l'un de mes amis qui mangent de mon pain
Et dont, au même plat, la main touche ma main.
Le Fils de l'homme naît et marche dans la voie
Où le salut, l'amour, la justice l'envoie;
Mais malheur à l'ingrat qui livrera Celui
Qui, signe de pardon, sur toute chair a lui!
Et pour lui, puisqu'il ose abuser de son être,
Qu'il eût, en vérité, mieux valu ne pas naître!
Cependant il eût pu, la grâce l'assistant,
Prévenir sa ruine et l'horreur qui l'attend. »
Ce fut, cher Rédempteur, d'un ton plaintif et tendre
Que ta parole alors aux tiens se fit entendre.
Ils en furent saisis d'un douloureux émoi
Et dirent tour à tour : « Notre Maître, est-ce moi ? »
Le perfide lui-même, en son effronterie,
Osa dire : « Seigneur, est-ce moi, je vous prie ? »
Mais voulant l'épargner, ta bouche répondit
D'une voix douce et basse : « Oui, car vous l'avez dit. »

Ephraïm, Stéphanus et des Juifs qu'un vrai zèle
Auprès du Dieu fait homme en ce moment appelle.
Dans le même logis mangent l'agneau pascal;
Et Zosime, d'un air simple et patriarcal,
Préside au nom du Christ à la fête sacrée.
Enfin du Rédempteur la Mère vénérée,
Recueillie au milieu des filles de Sion,
Est toute à ce devoir de la religion.
La triste Magdeleine est auprès de Marie.
Or, tenant à la main la couronne fleurie
Dont fut orné l'agneau par le Christ immolé :
« Ah! quel pressentiment a mon cœur désolé!
Car on dirait, mes sœurs, que ces fleurs purpurines
Se changent, dit la Vierge, en sanglantes épines.
Il me semble te voir, ô toi, divin Agneau,
Dont le sang va sceller le testament nouveau,
Tandis que sur ton front la ronce s'entrelace,
Mourir en des tourments dont le tableau me glace. »
Or, selon la coutume, au cénacle est chanté
L'hymne saint du passage et de la liberté :
« Je chante le Seigneur dont a brillé la gloire.
Le Seigneur est mon Dieu, mon salut, ma victoire.
C'est le Dieu de Jacob; son nom, c'est Jéhova.
L'Egypte le maudit, Pharaon le brava :
Les flots ont dévoré, dociles à son verbe,
Le soldat orgueilleux et le coursier superbe.
Il a vu le danger dont nos cœurs ont frémi,
Et sa droite puissante a brisé l'ennemi.
Le Seigneur a soudain dans la mer alarmée
Englouti l'oppresseur et les chars et l'armée.
Dans le gouffre où sans vie ils demeurent perdus
Ils sont, comme la pierre et le plomb, descendus.
Ta gloire dans ses flots a noyé leur audace,
Et ton brûlant courroux, lancé contre leur race,
Ainsi qu'un chaume sec les a tous consumés,
Au vent de ta colère, en des murs transformés.

Les flots se durcissaient, amoncelant les ondes,
Et l'eau ne coulait plus dans ses routes profondes.
L'ennemi, dans sa joie, a dit : « Je poursuivrai,
« Je saisirai de force et je partagerai
« Les dépouilles, les biens, les trésors que mon âme,
« Pour s'en rassasier, de mon glaive réclame. »
Grand Dieu, ton souffle seul a détruit leur espoir !
Qui donc parmi les forts a le même pouvoir ?
Jéhovah, Dieu jaloux, saint, terrible, exorable,
Sois toujours à ton peuple un maître favorable ;
Au séjour de la paix conduis-le de ta main.
Sur la sainte montagne, aux yeux du genre humain,
Montre cet étendard que le croyant implore,
Et daigne du salut nous signaler l'aurore ;
Car ton régne s'étend, ô Dieu de majesté,
Au delà de l'espace et de l'éternité. »
  Ainsi du Rédempteur chantèrent les apôtres ;
Puis ils se demandaient encor les uns aux autres
Qui serait le plus grand et le premier d'entre eux.
« Mes enfants, dit le Christ, l'orgueil est dangereux ;
Repoussez loin de vous ces pensers téméraires.
Gardez-vous d'aspirer à dominer vos frères ;
Mais apprenez de moi que dans l'humilité
Réside le mérite et vit la sainteté,
Et que d'elle provient la grandeur véritable. »
  Le Messie à ces mots, s'étant levé de table,
Après avoir quitté l'habit des pélerins,
Se mit d'un air modeste un linge autour des reins.
Cieux, voyez, remplissant l'office d'un esclave,
Votre Roi, votre Dieu qui se penche et qui lave
Les pieds à des mortels, à de pauvres pêcheurs.
Quel exemple pour vous, qnel reproche, ô pécheurs !
Puis sa main les essuie, et sa bouche proclame
Que par l'abaissement ainsi s'élève l'âme.
  Quand vint le Fils de l'homme à Pierre, celui-ci
S'écria : « Quoi ! Seigneur, vous abaisser ainsi !

Non, je ne puis vous voir, mon adorable Maître,
Pour me laver les pieds à mes genoux vous mettre.
— Simon, dit l'Homme-Dieu, tu comprendras un jour
La raison qui me fait, au terrestre séjour,
Marcher jusqu'à la fin dans une humble carrière.
Il fallait à l'orgueil lever une barrière.
Mais, puisque, cher Céphas, ta bouche a déclaré
Que vraiment de Jacob je suis le Désiré,
Sur le roc de la foi je bâtis mon Eglise;
Et du champ que la grâce à jamais fertilise
Tu seras le premier, l'immortel surveillant.
Tu vaincras de l'Enfer le pouvoir malveillant,
Et dans tes successeurs ma puissance demeure.
Vous donc, mes bien-aimés, car il faut que je meure
Et que, ressuscitant, je retourne à Celui
Qui dans les cieux des cieux vous sourit aujourd'hui,
Apprenez que Céphas doit, en son ministère,
Occuper près de vous ma place sur la terre.
Si maintenant, Simon, je ne te lave pas,
Il te faudra cesser de marcher sur mes pas.
— Ah! dit l'apôtre ému, lavez-moi, saint Prophète,
Non seulement les pieds, mais encore la tête.
Daignez à mon espoir ne me point enlever.
Sans vous et loin de vous, où pourrai-je trouver
La part qui désormais m'attend sur votre trace?
Que parmi vos élus je conserve ma place!
— Il suffit de laver les pieds, dit le Sauveur,
A ceux dont l'âme est pure et vit par la ferveur.
Vous êtes purs, fervents et zélés, mes apôtres,
Tous, excepté celui qui, différent des autres,
A l'amour par la haine, hélas! a répondu,
Et pour un vil métal à l'Enfer s'est vendu. »
Une tendresse immense animait le bon Maître
Lorsqu'il vint à genoux laver les pieds du traître :
« Tu le peux, lui dit-il, Judas, reviens à toi.
Et renais à l'honneur, à la grâce, à la foi.

Près d'nn Juge irrité je prendrai ta défense,
Et je me chargerai d'expier ton offense. »
Mais la clémence en vain s'offre à guérir un cœur
Où de l'Esprit de Dieu Satan règne vainqueur.
Or, élevant la voix, l'Homme-Dieu continue :
« La raison de ceci vous doit être connue.
Vous m'appelez Seigneur : je le suis en effet.
Si donc le Maître saint qui pour vous a tout fait
Lui-même sans effort à vos pieds s'humilie,
Oh! ne serait-ce pas une insigne folie
De ne point imiter un modèle divin?
Car sans moi pour le ciel l'homme travaille en vain. »
Il est une coutnme en Jacob observée :
Quand de l'agneau pascal la cène est achevée,
Les convives entre eux rompent le pain du jour,
Puis le mangent en signe et de paix et d'amour;
Et, le vin du départ circulant dans le groupe,
Tous viennent, comme amis, boire à la même coupe.
Or cet usage antique, aujourd'hui consacré,
Devient pour le fidèle un mystère adoré.
L'Homme-Dieu de nonveau présidant à sa table,
Et se montrant encor plns tendre et plus aimable :
« Mes bien-aimés, dit-il, voici donc le moment
D'instituer l'auguste et divin sacrement
Où, pour aller à Dieu, ma famille chérie
Sera d'un pain sacré sur la terre nourrie,
Où le cœur qui combat les assauts de l'Enfer
Trouvera cette ardeur qui brave Lucifer,
Et qui, pour le croyant fatigué de sa course,
Du vin le plus exquis va devenir la source.
C'est l'immortel banquet par l'amour préparé,
L'aliment que la manne a jadis figuré,
Le mystique nectar que l'Ange même envie,
Et le gage assuré de cette heureuse vie
Où la gloire s'apprête à ceindre votre front. »
Il dit et prend dn pain, le bénit et le rompt,

Puis le donne lui-même à ses douze convives,
Disant (ô de l'amour paroles expressives!) :
« Venez, prenez, mangez : c'est mon corps que voici.
En mémoire de moi faites toujours ceci. »
Ensuite, dans la coupe antique et révérée,
Jésus bénit le vin de sa bouche sacrée,
Et la leur présentant : « Prenez, buvez-en tous :
Voici le sang, dit-il, qui va couler pour vous.
C'est le sang qui promulgue et qui scelle le pacte
Où des Cieux, ô mortels, le courroux se rétracte
Et vous délivre enfin d'un avenir d'effroi.
Oui, buvez désormais, en souvenir de moi,
De celui qui pour vous se condamne au supplice,
Buvez, enfants de Dieu, le vin de ce calice. »
Ainsi fut établi le sacrement d'amour.
Les apôtres émus s'en vinrent tour à tour
De la main du Sauveur recueillir cette manne
Qui du céleste Eden comme une source émane.
Pierre fut le premier. Quand Judas s'approcha,
Le Fils de l'Eternel au traître reprocha,
Par un profond soupir, sa noire ingratitude;
Puis, à l'aspect d'un cœur souillé de turpitude
Où lui, Dieu, se voyait comme contraint d'entrer,
Dans sa cruelle angoisse, il se prit à pleurer;
Et, retenant ces pleurs d'une douleur immense,
La Victime d'amour, de paix et de clémence
Elle-même se livre à l'horrible apostat.
Le crime est consommé. Par cet autre attentat,
A ses honteux desseins Judas ainsi prélude,
Et son Maître lui dit avec mansuétude :
« Puisque dans tes complots rien n'a pu t'arrêter,
L'œuvre où se plaît ton cœur, va, cours la compléter. »
O trahison cruelle! ingratitude affreuse!
Sur les pas du pervers quel abîme se creuse!
Aux parvis du bonheur un grand cri s'entendit :
« Horreur! nous l'avons vu, le disciple maudit! »

Judas grinça les dents et sortit du cénacle.
Or, mystère nouveau, dans le saint tabernacle,
Quand la Vierge très-pure et tous ceux que l'on vit
Convives du banquet qu'un Dieu même servit,
Eurent des mains de Jean reçu le pain céleste,
Jésus de son festin fit enfermer le reste;
Et du doigt leur montrant l'autel où son amour
Va se manifester jusques au dernier jour :
O peuple de mon choix, c'est là que je demeure,
Et là sont mes trésors. Qu'ici celui qui pleure
Accoure; car, toujours prêt à le consoler,
Je veux le rendre heureux et de biens le combler.
C'est là que désormais, comme à travers un prisme,
Vous verrez la beauté du vrai christianisme. »
Or, pendant le souper et jusqu'au chant final,
L'apôtre dont le cœur aimant et virginal
De l'amitié d'un Dieu se montrait le plus digne,
Sur le sein de Jésus goûta, faveur insigne!
L'ineffable bonheur de reposer son front.
Quand du traître qu'au loin les siècles maudiront
Jésus vint à parler, sans le faire connaître,
Jean lui dit : « Qui de nous est-ce donc, ô cher Maître? »
Et le Messie alors offrit à l'apostat,
Dont l'âme, méditant un horrible attentat,
Des esprits infernaux se faisait la complice,
Un peu de pain trempé dans le vin du calice.
Puis, lorsque l'Homme-Dieu, sous un pain qui n'est plus,
En mystique aliment s'offrit à ses élus,
Par une autre faveur chère à toute sa vie,
Jean vit des Séraphins, le cœur ému d'envie,
Contempler le spectacle ici-bas étalé
Et bénir à genoux, humble et le front voilé,
Le Dieu par qui de grâce un riche trésor s'ouvre
Et qui dans ce mystère à la foi se découvre.
Enfin, lorsqu'il alla distribuer ce pain
Qui satisfait du cœur les désirs et la faim,

Il se vit dans sa marche escorté de deux Anges,
Et la harpe des cieux modula des louanges.
Saint mystère, banquet où pour la soif du cœur
Se verse aux conviés le sang d'un Dieu sauveur,
Où sa chair non sanglante est le mets adorable ;
Céleste sacrement, ô voile impénétrable,
Où, propice à la terre, astre de charité,
L'Eternel à nos yeux se cache en sa bonté ;
Sacrifice où la foi se plait à reconnaître
Celui qu'en type auguste offrit l'antique prêtre
Dont Salem a béni l'office et le pouvoir ;
Source du saint amour, mystique réservoir
D'où jaillit la ferveur, où la grâce est puisée ;
Pluie en tout temps féconde, admirable rosée,
Qui conservez les fleurs que vous faites ouvrir
Et les fruits précieux que vous savez mûrir ;
Miel plus doux mille fois que le miel de l'abeille ;
Sanctuaire où toujours la vertu prie et veille ;
Rive que le pécheur aborde avec transport,
Sûr d'y trouver le calme et les charmes du port ;
Préservateur puissant de l'auréole sainte
Dont aux fonts baptismaux l'enfance aimable est ceinte ;
Avant-goût de bonheur, sceau d'immortalité ;
A l'homme secouru gage de liberté ;
Foyer miraculeux où s'avive et s'enflamme
Le courage du cœur, l'héroïsme de l'âme
Dans les nobles combats pour le Ciel entrepris ;
Drapeau qui, de la foi nous indiquant le prix,
Sur le monde et la chair nous promets la victoire ;
Pour le juste affligé vertu consolatoire,
Et du chrétien mourant viatique divin :
Salut ! soyez béni ! car ce n'est plus en vain,
Avec un tel secours, une telle assurance,
Que l'homme jusqu'à Dieu porte son espérance.
Toi que l'Elbe a naguère entendu sur ses bords
Chanter sur une harpe aux sublimes accords

Ce même Dieu sauveur, héros de mon poëme,
Que n'as-tu reconnu la charité suprême
Dans cette Eucharistie où le Verbe incarné
A ses adorateurs tout entier s'est donné!
Et que ne montrais-tu pour Celle que les Anges,
Par ordre du Très-Haut, comblèrent de louanges,
Pour Celle dont le Christ exauça les souhaits
Même lorsque le temps de semer les bienfaits
Tardait de réjouir et d'étonner le monde;
Oui, que n'as-tu montré pour la Vierge féconde
Plus d'amour filial et plus de ce respect
Qu'à Jésus d'âge en âge inspire son aspect?
Car à chérir du Christ les leçons et le culte
Elle enseigne et convoque et l'enfant et l'adulte,
Elle, l'appui du faible et l'astre du croyant.
Que ton livre, déjà pour nos cœurs attrayant,
Du banquet de Jésus adorant le mystère,
Et pour complaire au Fils louant aussi la Mère,
Aurait eu plus d'éclat et plus de vie encor!
Enfin du cygne aux cieux aurait atteint l'essor.
Et le Seigneur reprit : « Vous serez dans ce monde
Du sacrifice auguste où la ferveur se fonde
Les pieux directeurs et les ministres saints.
D'un pouvoir bienveillant complétant les desseins,
Allez distribuer à tout peuple qui m'aime
Cet aliment des forts, vainqueur de la mort même.
O des prêtres du Christ céleste dignité!
A la voix d'un mortel, le Dieu de majesté
S'abaisse, et, suspendant les lois de la nature,
A l'homme trop heureux se donne en nourriture.
Mais, ne l'oubliez point, officiers de ma loi,
Que de zèle et d'amour, que de vivante foi
Au peuple qui me sert vous soyez des exemples,
Et sachez maintenir la gloire de mes temples.
Surtout, puisque les Cieux daignent vous accorder
Un office, un honneur que n'ose demander

L'Ange même, vêtu d'immortelle innocence
Et comblé des trésors de leur magnificence,
Soyez humbles et purs, dignes du sceau sacré
Dont vous allez avoir votre front honoré.
Mais l'homme, tant la chair le trahit et l'entrave !
Peut tomber, s'il ne veille, en une faute grave ;
Au désespoir alors gardez de recourir,
Et sachez par l'amour vaincre et reconquérir
La vertu qui se meurt et la grâce perdue.
Croyez-moi : dans l'abime une âme descendue
Peut, par la pénitence et par de longs efforts,
De l'éternel Eden ressaisir les trésors.
Mais heureux, mes amis, et bienheureux le prêtre
Qui, serviteur aimant et fidèle à son Maître,
Remplit chez les humains sa haute mission,
Se nourrit de prière et d'abnégation,
De l'artisan du mal repousse la puissance,
Comme un bien de grand prix garde son innocence,
Et, s'il le faut, à Dieu par le sang rend honneur !
Je vois les Séraphins envier son bonheur ;
La terre en est charmée, et l'Enfer s'en attriste. »
  Ainsi Jésus montrait, noble panégyriste,
Le nouveau sacerdoce et la gloire qu'un jour
Le prêtre doit cueillir au splendide séjour
Où la fidélité verra ses espérances
S'accomplir au delà des belles apparences
Qui dans tous ses labeurs l'encouragent de loin.
Puis, grave et solennel, à celui dont le soin
Devra, contre le loup et l'hyène en furie,
Défendre du Pasteur la vaste bergerie,
Il s'adresse en ces mots : « Fils de Jonas, Simon,
Sois fort et vigilant ; sache que le démon,
Cet antique ennemi, ce serpent dont la haine
Si souvent fut fatale à la famille humaine,
Demande à voir bientôt, comme on crible le blé,
Mon peuple dans son aire ouvertement criblé.

Mais j'ai prié, Céphas : désormais infaillible,
Guide cher au croyant, foyer inextinguible,
Sur moi-même à jamais va reposer ta foi.
Du regard je te suis dans ta route ; mais toi,
Plein de zèle et d'ardeur, sache affermir tes frères. »
Il dit ; et cependant, à son verbe contraires,
Des chrétiens oseront avec ténacité
Refuser à Céphas l'infaillibilité !
Mais, si parfois l'erreur peut provenir de Pierre,
L'Eglise n'est donc point assise sur la pierre ;
Le Christ a donc prié son Père vainement;
Sa promesse est donc nulle, et sa parole ment.
Loin de nous, ô chrétiens, repoussons ce blasphème !
Jésus, Fils du Très-Haut, est la vérité même.
Pierre dans tous les temps obéit à sa main,
Et jamais de la foi ne laisse le chemin.
Oui, jusqu'au dernier jour, l'immortelle vigie
Montre où, commo en un port, la foi se réfugie.
  Pierre aiusi fut nommé vicaire du Sauveur ;
Puis, tombant à genoux et brûlant de ferveur,
Il fut par l'Homme-Dieu marqué du caractère
Et du sceau qui désigne aux enfants de la terre
Que le Christ en lui seul a remis son pouvoir.
La Sagesse divine ainsi voulut pourvoir
A la prospérité de l'Eglise immortelle ;
Car, sans chef ici-bas, comment soutiendrait-elle
Les assauts de Satan, de notre espoir jaloux ?
Pauvre nacelle en proie à la mer en courroux,
Oh ! comment sans pilote échapper au naufrage ?
Et qui vous conduirait dès l'aube au pâturage,
Brebis du Fils de l'hômme, ô troupeau sans pasteur ?
  Salut, Pontife-Roi, grand administrateur !
Vois l'illustre cité, la reine de la terre,
Joyeuse et révérant ton vaste ministère,
Accueillir en ses murs le siége de la foi,
Et vois les nations se soumettre à ta loi.

Salut, de l'univers ô le second arbitre,
Docteur du monde entier et juge dont le titre
A pour garant le Dieu qu'une Vierge berça,
Gardien du trésor que le Christ nous laissa,
Source du sacerdoce et sommet de l'Eglise,
Directeur de l'espoir que l'amour réalise,
Immuable pilier de l'empire chrétien,
Et du faible en ce monde invincible soutien !
Ville de Romulus, et toi, belle Italie,
Rendez grâces aux Cieux : le héraut qui publie
Et distribue au loin les trésors du Seigneur
De le voir nous régir vous accorde l'honneur.
Par le Messie encor furent ordonnés princes,
Evêques, surveillants, gouverneurs de provinces
Et hauts dispensateurs de ses bienfaits sacrés,
Ces pêcheurs que lui-même a déjà préparés
A porter le flambeau de la parole sainte.
Puis l'Homme-Dieu voulut que d'une auguste empreinte
Le sceau de la prêtrise, aux regards du mortel,
Marquât leurs officiers qui montent à l'autel.
Dans ce but, il avait béni l'huile mystique
Dont la vertu cachée et plus qu'emblématique
Appelle l'Esprit saint, soulage le mourant,
Et donne au sacerdoce un éclat inhérent.
O sacrement de l'Ordre, ô divin caractère,
Sceau du Ciel qui s'imprime à des fils de la terre,
Et dès lors les transforme en Anges dont les soins
Des serviteurs de Dieu préviennent les besoins
Et l'aident à gagner les palmes du mérite,
Sois béni ! car c'est toi dont la grâce m'invite
A chanter l'Homme-Dieu, mon adorable chef,
Et l'étoile qui brille au dessus de ma nef.
Sois béni ! Donne-nous ces guerriers qui sans crainte
Vont combattre l'erreur, munis de son empreinte,
Et, soumettant au Christ peuples, tribuns et rois,
Partout où l'homme vit arboreront la croix ;

Ces docteurs révérés dont la parole entraine;
Ces fidèles pasteurs qui d'une âme sereine,
Au milieu des périls dont ils sont menacés,
Sauront garder le poste où tu les as placés
Et veillent aux troupeaux que le Ciel leur confie;
Tous ces Anges mortels qu'un vœu saint fortifie,
Et qui pour le Seigneur et son œuvre ici-bas,
Malgré tant d'ennemis affamés de combats,
Travaillent dans le monde ou dans la solitude.
Puis au lointain séjour de la béatitude,
Où la gloire des saints ne s'obscurcit jamais,
Conduis-les pas à pas comme tu le promets,
Et montre-leur le Dieu que l'élu voit sourire.
  Le Verbe rédempteur alors daigna prescrire
Quels rapports ils devront désormais observer,
Ceux qu'à l'apostolat son choix fait élever :
  « Princes qui sous un chef gouvernez mon Eglise,
Des peuples qu'elle éclaire et qu'elle évangélise
Vénérables pasteurs et flambeaux haut placés,
Chérissez les troupeaux qu'en mon nom vous paissez.
Soyez toujours soumis à ce pasteur suprême
Que sur vous dès l'abord j'ai préposé moi-même.
Que de gloire et d'honneur vous acquerrez aux cieux!
Et combien sur la terre, en vivant sous vos yeux,
Vont, loin de tout péril, prospérer vos ouailles!
Mais d'une mère en pleurs déchirant les entrailles,
Si de mon lieutenant vous niez le pouvoir
Et fermez aux chrétiens l'immortel réservoir
D'où pour vous et pour eux toute grâce découle,
Vous verrez aussitôt et votre œuvre qui croule
Et vos troupeaux se perdre en dehors du bercail.
Or tous ces ouvriers qui d'un noble travail
Partagent avec vous et la joie et les peines,
Et de l'impiété bravent aussi les haines,
Ah! ne les voyez point en maîtres rigoureux;
Mais, vous réglant sur moi, soyez toujours pour eux

Des pères dont l'amour encourage leur zèle,
Les conduise anx labeurs où le Christ les appelle,
Et les fasse, joyeux, marcher sous mes drapeaux.
« Vous que je nomme aussi pasteurs de mes troupeaux
Et collaborateurs dans mon œuvre sacrée,
Prêtres, hommes de choix qui portez ma livrée,
Suivez votre étendard et vos chefs respectifs.
Puis, mus par les plus bauts et les plus saints motifs,
Déracinez l'erreur, cette plante féconde,
Et le vice, non moins vivace dans ce monde.
Triomphez de l'andace et du déguisement
Où l'impie a recours dans son déchaînement,
Et, pour moi des saisons bravant l'intempérie,
Ne vous rendez jamais coupables d'incnrie.
Enfin, lorsque viendra l'heure de votre mort,
Vons irez voir le Dien qui fut votre snpport
Et n'aurez point servi d'impnissants simulacres.
« Vous lévites nouveaux, diacres, sous-diacres,
Et vons tous consacrés au soin de mes autels,
Soyez fidèles, saints : des honneurs immortels,
Dont l'espoir fut pour vous un puissant véhicule,
Vous attendent au jour qui luit sans crépuscule;
Car, dans un moindre rang, vous aussi vous servez
Le Dieu dont les bienfaits dans les cœurs sont gravés. »
Or le Christ dit encor : « Comme je vous envoie,
Envoyez, et qu'ainsi mon Eglise pourvoie
Au bien de mes troupeaux épars dans l'univers.
Mes lois et mes leçons, tous ces pouvoirs divers
Qu'aujonrd'hui je vous livre et que je constitue,
Jusqu'à la fin des temps un Dieu les perpétue.
Mais que nuls, s'ils ne sont par ma grâce appelés,
N'aillent à mes hérants se croire assimilés!
De tous ces faux docteurs que l'Enfer autorise
Préservez avec soin les enfants de l'Eglise.
Voici l'heure du Ciel : maintenant je n'ai plus
Que peu de temps à vivre avec vous, mes élus.

Aimez-vous désormais, enfants, les uns les autres :
Alors, en vérité, vous serez mes apôtres
Et rendrez accompli mon souhait le plus doux. »
Or Pierre s'écria : « Maître, où donc allez-vous?
— Aujourd'hui tu ne peux me suivre où la justice
Au genre humain par moi va se montrer propice;
Mais bientôt l'Esprit saint daignera t'appeler,
Et tu suivras ton Maître alors sans chanceler.
— Ah ! sans vous, dit Céphas, pourrions-nous encor vivre?
Que ne puis-je, Seigneur, dès aujourd'hui vous suivre
En exil, en prison, au supplice, à la mort !
— Pour moi, reprend le Christ, tu ne crains aucun sort,
Et tu vas par trois fois (est-ce ainsi que l'on aime?)
Avant le chant du coq me renoncer toi-même.
C'est l'heure où de l'épée il faut armer vos bras :
Selon qu'il fut écrit, parmi les scélérats
Vous allez dès demain voir compter votre Maître.
Mais soyez sans frayeur : l'Arbitre de tout être
Et moi, son Fils unique, aurons pitié de vous;
Car, ferme, votre foi s'est reposée en nous,
Et c'est dans notre Esprit que votre cœur espère.
Je m'en vais; je remonte au séjour de mon Père.
Lorsque j'aurai pour vous, là, préparé le lieu,
Je viendrai vous chercher et vous conduire à Dieu,
Et vous serez admis à partager ma joie.
Vous savez où je vais; vous connaissez la voie. »
Thomas lui dit : « Seigneur, vous nous quittez demain;
Mais, pour aller à vous, où trouver le chemin?
— Amis, voyez en moi la vérité, la vie
Et l'unique sentier par où le Ciel convie
Au banquet somptueux où le Très-Haut s'assied
Celui dont le soleil n'est que le marche-pied.
Vous paraissez ne point le bien connaître encore;
Mais vous verrez bientôt son jour splendide éclore.
Alors, car à son Fils vous offrez votre amour,
Vous serez en triomphe accueillis dans sa cour. »

Philippe dit : « Seigneur, montrez-nous votre Père,
Et nous serons heureux si nous pouvons lui plaire.
— Quoi ! depuis si longtemps qu'ils viennent sur mes pas,
Mes enfants, dit Jésus, ne me connaissent pas !
Lorsque vous me voyez, c'est le Fils qui l'atteste,
Vous voyez aussi Dieu, votre Père céleste.
C'est en moi qu'il demeure, et je demeure en lui.
Vous, recueillez ses biens que je sème aujourd'hui.
Vous-mêmes vous irez publier ses oracles
Et partout en son nom opérer des miracles.
Or vos vœux, soit au Fils, soit au Père adressés,
Seront, j'en suis garant, pleinement exaucés.
Le Paraclet bientôt va venir à votre aide ;
Oui, l'Esprit qui de nous par essence procède,
L'avocat des humains et leur consolateur,
Vous sera d'âge en âge un guide protecteur.
Cependant avec vous toujours, tant je vous aime !
Invisible aux regards, je demeure moi-même. »
« Bon Maître, dit Thaddée, un doute m'est venu :
Soyez comme de nous de ce monde connu.
Oserait-il alors refuser de vous rendre
L'hommage que de lui vous avez droit d'attendre?
— Celui, dit le Sauveur, qui m'aime et par devoir
Reflète ma parole ainsi qu'en un miroir,
Et qui le fait ensuite en mérites augustes
Fructifier au loin pour réjouir les justes
Et ramener à Dieu le pécheur égaré,
De célestes faveurs dès ce monde entouré,
De mon Père et de moi recueille la tendresse;
Mais l'ingrat qui s'enfuit quand notre amour le presse
Perd la grâce et ressemble aux mondains qui sont sourds
Ou paraissent haïr les plus sages discours.
Vous, gardez ma parole; elle vient de mon Père.
Son Fils, Médiateur qu'aux Voyants il préfère,
La révèle à tous ceux dont le cœur simple et pur
L'accueille et s'en nourrit pour leur bonheur futur.

Sachez que l'Esprit saint la lumière éternelle.
Au fidèle vivant sous l'abri de son aile
Daignera désormais rappeler mes leçons;
Pnis, de la vérité recueillant les moissons,
Vous acquerrez du ciel les trésors adorables
Et condnirez à Dieu des âmes innombrables.
Je vons laisse aujourd'hui, je vous donne ma paix.
Puisse-t-elle avec vous habiter à jamais,
Et que de votre front elle soit la couronne!
Ah! ce n'est point ainsi que le monde la donne;
Car la paix des méchants est le calme trompeur,
Pronostic dangereux des orages du cœur.
La paix qui vient de moi, bien loin d'être funeste,
Pour celui qui l'obtient jouissance céleste,
Le soutient, le console et le suit en tout lieu,
Et, dès ce monde, enfin l'élève jusqu'à Dieu. »
Or le Christ s'adressant à ce juste d'élite
Dont Philippe avait fait un fervent prosélyte,
Nathanaël qui sut confesser dès l'abord
Le Dieu chargé de vaincre et de subir la mort :
« Toi dont l'âme, dit-il, est d'accords inondée,
Réveille encor ce soir la harpe de Judée.
Dis-nous ces faits jadis si chers à nos aïeux,
Alors qu'ils adoraient la volonté des Cieux. »
Nathanaël alors de l'antique harmonie,
Par un élan de l'âme, invoque le génie,
Et rappelle en ses chants les récits enchanteurs
Que le livre infaillible offre aux sages lecteurs :
« Seigneur, quand notre globe, à son aube première,
Tressaillit, suspendu dans ces flots de lumière
Dont ta main, se jouant, remplit l'immensité,
Toi-même avec amonr contemplas sa beauté.
Mais combien, en créant, ton pouvoir est rapide!
Avec une parole il a peuplé le vide.
« Que la lumière soit! » et la lumière fut.
« Que l'aride paraisse! » et l'aride parut.

Tu créas l'homme heureux dans sa belle innocence.
Eve, l'os de ses os, de ta toute-puissance
Etait à ses regards l'ouvrage le plus beau,
Et de ta grâce ensemble ils suivaient le flambeau.
Lorsqu'au lever du jour, par son tendre ramage,
L'oiseau te saluait et t'offrait son hommage,
A ces accords joyeux empressés de s'unir,
Leurs bouches et leurs cœurs aimaient à te bénir :
« Bénissez, ô Dieu bon, notre saint hyménée,
« Et bénissez aussi la nouvelle journée. »
Et toi, les contemplant du milieu de ta cour,
A leurs chants, à leurs vœux tu souriais d'amour.
« Abel était pasteur : l'agneau dans la prairie
Bondissant, folâtrant, broutant l'herbe fleurie,
Etait aux yeux du Ciel moins innocent que lui.
Quand le soir arrivait ou que l'aube avait lui.
Soit qu'il fût de retour des lointains pâturages,
Soit qu'il voulût se rendre à ses simples ouvrages,
Il allait devant Dieu d'abord s'humilier.
Combien sa jeune bouche aimait à publier,
A chanter le pouvoir que des œuvres sans nombre
Etalent au grand jour et signalent dans l'ombre!
Puis, lorsque du Seigneur le jour s'était levé,
Celui qu'à son repos il avait réservé,
De l'agneau le plus gras l'aimable et jeune prêtre
Offrait à Dieu le sang sur un autel champêtre.
« Seth, d'Abel son aîné fidèle imitateur,
De ses parents en deuil fut le consolateur.
« Enos, non moins pieux, manifeste et proclame,
Par un culte public, le culte de son âme.
« Quand régnait le pouvoir du crime et de la chair,
L'incorruptible Hénoch au Seigneur vécut cher.
Tel qu'un rayon du jour ne perd point dans la fange
Son éclat, doux reflet de la beauté de l'Ange,
Le patriarche ainsi, parmi des éhontés
Abrutis et repus d'infâmes voluptés,

Garde intact en son cœur ce rempart d'innocence
Qu'assiégent le démon et la concupiscence.
Mais soudain sans mourir il a quitté ces lieux
Que menace déjà la vengeance des Cieux;
Et quand vont s'écouler les derniers jours du monde,
Il viendra de nouveau, chez une race immonde,
Prêcher la foi, l'honneur et l'antique vertu:
Puis, aux pieds de la Mort un instant abattu,
On le verra, joyeux, se lever pour revivre.
« Mathusalem, tes jours, selon l'auguste livre,
Pleins devant le Très-Haut que tu n'oubliais pas,
Ont été longs, nombreux, et nul homme ici-bas
Au delà de tes ans n'a vu durer son être.
« Les mortels ont osé, Seigneur, te méconnaître,
Et leur séjour impur, les flots l'ont submergé.
Les pervers ont péri; ton courroux s'est vengé.
Que vois-je? sur les eaux flotte un navire immense,
Et, des peuples futurs conservant la semence,
Des vagues en fureur il se rit sous ta main.
Tu n'as point sans espoir détruit le genre humain.
C'est en vain qu'entr'ouvrant la fenêtre de l'arche,
Noé, d'un nouveau monde antique patriarche,
Ainsi qu'un messager dépêche le corbeau :
Le courrier reste pris à l'appât d'un lambeau.
Mais vers le sol naissant la colombe envoyée,
Messagère de paix, l'aile au vent déployée,
Part, vole, et, de retour avec un rameau vert,
Annonce que dès lors aux hommes est ouvert
Le chemin dont les flots, ministres de vengeance,
Avaient caché la trace à leur coupable engeance.
Puis, signe de pardon, l'arc aux vives couleurs
Que le ciel embellit de tout l'éclat des fleurs,
Et qui, l'orage encor pesant sur notre tête,
Promet, en se montrant, la fin de la tempête,
Pour la première fois dans les airs apparut.
« Soyez bénis, ô vous dont le zèle accourut,

Pieux et réparant l'impiété d'un frère,
Sauver et protéger l'honneur de votre père.
Enfants respectueux, que le Ciel, pour avoir
Su, par de nobles soins, accomplir un devoir,
Rende de plus en plus votre race féconde,
Et que vos descendants, premiers maîtres du monde,
Le partagent entre eux et lui donnent des lois.
« Abraham notre aïeul obéit à la voix
Qui lui fit sur nos bords chercher une patrie,
Et qui lui dit plus tard : « L'espérance chérie
« Et le germe fécond de ta postérité,
« Que ton fils par le fer soit à Dieu présenté ! »
Quel exemple émouvant dans le fils et le père !
L'ancêtre du Sauveur que tout un monde espère,
En l'honneur du Très-Haut, sur un mont va mourir ;
Et celui dont le bras en frappant doit l'offrir,
Même en levant le glaive, au lieu de voir s'éteindre
La foi dont par son fils le but pouvait s'atteindre,
La conserve en son cœur plus vive que jamais.
« Car, ô mon Dieu, dit-il, tu dis et tu promets :
« Ta parole demeure, et la terre l'adore. »
« O père des croyants, que tu me plais encore
Lorsque, parlant au Dieu qui deviendra ton fils
Et qui s'est tant de fois manifesté jadis,
Tu m'apparais un jour sous l'ombrage d'un hêtre,
Le priant d'épargner ces villes qui peut-être
Renferment dans leurs murs des justes en péril.
Ah ! ce Dieu par amour maintenant en exil,
S'il eût alors trouvé, dans ces cités coupables,
Dix hommes seulement au Seigneur agréables,
Qu'aisément il aurait, dans ses égards pour eux,
Epargné les pécheurs et leur repaire affreux !
Mais le juste, qui seul n'a point souillé son âme,
Est sauvé du milieu de tout ce peuple infâme.
Car, du Ciel irrité conjurant les carreaux,
Loth a, sans les connaître, accueilli ses hérauts.

Il part et sur les monts cherche une autre demeure.
« Ismaël est mourant; faites qu'aussi je meure,
« Seigneur! — Agar, non, non : ton fils ne mourra pas.
« L'Eternel au désert dirigera ses pas.
« Nombreux comme les grains des sables de Libye,
« Ses enfants peupleront les champs de l'Arabie;
« Puis sur tout autre peuple ils lèveront la main.
« Cependant, pauvre mère, ici, près du chemin,
« C'est pour ton Ismaël que jaillit cette eau pure. »
« J'admire Eliézer lorsqu'Abraham l'adjure
D'invoquer pour son fils la maison de Nachor,
Dont, après de longs jours, il se souvient encor,
Et lorsque, s'arrêtant auprès d'une fontaine,
Ce digne serviteur, d'une marque certaine
Par où se connaîtra l'épouse que les Cieux
Pour un aïeul du Christ choisissent dans ces lieux,
Au Dieu de son seigneur demande l'assistance;
Puis enfin quand ce juste, avec une humble instance,
Prie, au nom du devoir, qu'on le laisse au plus tôt
Se remettre en la route où la main du Très-Haut
A daigné lui servir de guide et de cuirasse.
« Prêt à constituer le prince de sa race,
Isaac est aveugle, et sur son fils puîné
Fait tomber la faveur qu'il destine à l'aîné.
Celui-ci vainement le conjure et le presse,
Et réclame du moins cet autre droit d'aînesse :
De son double héritage il se voit démuni;
Car Jacob désormais demeurera béni,
Et des dons du Très-Haut verra jaillir la source.
« L'astre du jour avait, en terminant sa course,
De ses derniers rayons effleuré l'occident,
Et, comme un voile au loin sur nos bords s'étendant,
La nuit sombre au repos invitait la nature.
Quel est ce voyageur haletant, sans monture,
Qui, dirigeant ses pas vers des lieux étrangers,
S'arrête, adore, prie, et, comme les bergers,

Pour son lit, sur le sol, se choisit une pierre ?
C'est Jacob. La fatigue a fermé sa paupière.
Quel merveilleux spectacle il contemple en dormant,
De la faveur céleste immortel monument!
Une échelle parut, unissant dans le vide
Notre monde au séjour où le vrai Dieu réside.
C'est par là que, portant la grâce dans leurs mains,
Et chargés de l'amour et des vœux des humains,
Viennent, vont sans repos, montent et redescendent
Ces Esprits dont les soins consolent et défendent.
Le regard de Jacob jusqu'aux cieux s'éleva ;
Car au haut de l'échelle il voyait Jéhova
Sourire, en confirmant la promesse féconde
Où reposent l'espoir et le salut du monde.
Puis, au retour de l'aube, il dit : « Je l'ignorais ;
« Je viens de pénétrer d'ineffables secrets.
« Je sens mon cœur faillir. Et faut-il que je meure ?
« Car j'ai vu l'Eternel ; c'est ici sa demeure. »
Or ce lieu par Jacob fut alors consacré.
Combien encor, plus tard, il se vit honoré,
Lorsqu'après une lutte avec Jéhova même,
Il fut par le Très-Haut, félicité suprême!
Béni selon l'espoir qui combattait pour lui!
« Va, lui dit le Seigneur, je serai ton appui.
« Israël, c'est ainsi qu'aujourd'hui je te nomme,
« Tu fus fort contre Dieu : sois plus fort contre l'homme. »
« Je vous dois un hommage, et je vous l'offre, ô vous
Qui nous avez légué des souvenirs si doux :
Sara, croyante auguste et notre antique aïeule :
O belle Rébecca, noble épouse qui seule
D'Isaac notre père as possédé le cœur ;
O Rachel, qui mourus comme un arbuste en fleur
Que jusqu'en sa racine a blessé la cognée,
Et toi de ton époux compagne dédaignée...
Mais sèche enfin tes pleurs ; car il est né de toi,
Le divin Désiré que tu vis par la foi

Lorsqu'enfantant le fils héritier d'espérance,
Tu louas le Seigneur dans ta reconnaissance.
« Voici donc ce Joseph par ses frères vendu.
Enfin de sa prison, bonheur inattendu!
Il sort; il doit aller combattre la famine
Que sa bouche d'avance annonce et détermine.
Des étrangers un jour paraissent à ses yeux;
La faim, l'horrible faim les amène en ces lieux,
Demandant à prix d'or le soutien de la vie.
Joseph a reconnu les cruels dont l'envie
L'a des bras de son père autrefois exilé.
Mais, le cœur dès longtemps de remords bourrelé,
Au long deuil de Jacob ils ont mêlé leurs larmes.
Puis il a vu leurs pleurs et leurs vives alarmes,
Alors qu'il menaçait de garder Benjamin.
Ils n'iront point sans lui reprendre leur chemin;
Et, chargés, s'il le faut, des fers de l'esclavage,
Ils sont prêts à rester sur ce lointain rivage.
Mais que leur jeune frère aille sécher les pleurs
Et calmer ou du moins alléger les douleurs
Qui pèsent sur Jacob en sa triste vieillesse.
Cependant, leurs discours réveillant sa tendresse,
A son émotion Joseph résiste en vain.
Il se lève, et son cœur, semblable au nouveau vin
Qui fermente et bientôt hors du vase bouillonne,
Tressaille et cède au vœu dont l'ardeur l'aiguillonne;
Puis s'échappe ce cri, cet appel émouvant :
« Je suis votre Joseph; mon père est-il vivant? »
Il vit, Joseph, il vit, et, dans sa joie extrême,
En Egypte bientôt il descendra lui-même.
Sur son cœur palpitant il pressera son fils
Et mourra plein de jours sous le ciel de Memphis.
« Mais dans les grandes eaux qui baignent ce rivage,
Que vois-je? un roi cruel, un despote sauvage,
L'odieux oppresseur d'un peuple malheureux
Plonge vos fils naissants, ô femmes des Hébreux!

Quelle est cette nacelle errante sur les ondes?
Hélas! c'est un berceau que les vagues profondes,
Quand soufflera l'Eurus, vont sans doute engloutir.
Dans ton premier sommeil, enfant, jeune martyr,
Seras-tu sans pitié retranché de la terre?
O surprise! ô bonheur! puissance salutaire!
La fille du tyran sauve le nouveau né.
A de vastes desseins depuis lors destiné,
Il croîtra dans la cour du bourreau de sa race.
D'Elohim au désert il cherchera la trace,
Et l'entendra parler, magnifique leçon!
Dans le brasier ardent d'un immense buisson.
Son pouvoir de la mer ouvrira les entrailles,
Sa prière au Très-Haut gagnera des batailles,
Et les Hébreux tremblants, au pied du Sinaï,
Recevront de sa main la loi d'Adonaï.
« Pourrais-je t'oublier, ô toi son digne frère,
Que le Ciel avec lui suscita pour soustraire
Au joug de l'étranger nos aïeux asservis?
Ton Dieu te confia le soin de ses parvis,
Et tu fus le premier de ces illustres prêtres
Dont l'exemple et la voix ramenaient nos ancêtres
Lorsqu'ils avaient marché sur les pas de l'erreur.
Sur ton siége en nos jours je vois avec horreur...
« Voici l'agneau pascal, signe de délivrance
Qui de l'Agneau de Dieu consacra l'espérance,
Mais qui dès aujourd'hui n'aura plus de pouvoir,
Puisque d'un sang divin s'ouvre le réservoir.
« Salut, mets du désert, pain plus blanc que la neige
Dont le Seigneur nourrit le peuple qu'il protége,
Symbole précieux de l'aliment d'amour
Que le Christ à sa table offrira chaque jour!
« Merveilleuse nuée, ô colonne éclatante,
Qui fus pour nos aïeux leur étoile et leur tente,
Ne figurais-tu pas cet immortel drapeau
Qui, du Pasteur céleste abritant le troupeau,

Au désert de ce monde est leur guide fidèle,
L'Eglise, œuvre d'un Dieu, colonne et citadelle
Qui, le jour et dans l'ombre accessible au regard,
Conduit le voyageur et lui sert de rempart?
« Arche de l'alliance, ô toi d'où pour nos pères
Les ordres du Très-Haut, bienveillants ou sévères,
S'énonçaient chaque jour lorsqu'il régnait sur eux,
Tu seras désormais comme un symbole heureux;
Car tu nous annonças la Vierge, arche mystique
Où siége le Sauveur que la foi nous indique,
Et tu promis le temple où vont se promulguer
Les leçons que le Christ daigne nous prodiguer.
« Josué, vaillant prince, à Moïse succède,
Et l'Esprit du Seigneur l'anime et le possède.
Aux regards de son peuple, il commande : soudain,
Comme ému de respect, s'arrête le Jourdain;
Et l'onde, obéissant au pouvoir qui la dompte,
D'un cours précipité vers sa source remonte.
L'astre du jour plus tard, lui-même s'arrêtant,
Tranquille spectateur, pour disparaître, attend
Que Jacob, à jamais illustrant son histoire,
Ait sur ses ennemis complété sa victoire.
« Caleb, cher à Moïse ainsi qu'à Josué,
Magnanime héros à vaincre habitué,
Hérita de ces monts où vécurent ses pères,
Et, fidèle à son Dieu, vit ses longs jours prospères.
« Tu fus, Eléazar, digne de ce haut rang
Que le Seigneur t'accorde et qui passe à ton sang.
Toi qui venges sa cause et ses lois qu'on outrage,
Reçois, ô Phinéès, le prix de ton courage.
« Riches, venez entendre une haute leçon :
Cet homme dont la vue au cœur laisse un frisson
Et qui gît sous le poids d'une immense détresse,
Un mal affreux et lent le déchire et l'oppresse.
On vient de lui ravir ses troupeaux, ses trésors.
Sous un fer meurtrier ses serviteurs sont morts,

Et ses enfants chéris, son orgneil et sa joie,
D'un désastre cruel sont devenus la proie.
Or Job sur son fumier maudira-t-il Celui
Dont le bras pour un temps lui refuse un appui?
Non, mais il s'est courbé sous la main qu'il adore.
« Seigneur, mon Dieu, dit-il, je vons bénis encore.
« Je les reçns de vous, et vous me les ôtez :
« M'élèverai-je, ô Ciel, contre tes volontés?
« Que snis-je? un vermisseau, vil limon de la terre,
« De la mort qui m'attend esclave tributaire;
« Et vous régnez, Seigneur, dans les hautenrs des cieux.
« Votre lumière part; elle éblouit les yeux.
« Vous êtes des hnmains et l'arbitre et le juge;
« Mais l'enfant du malheur trouve en vous son refuge.
« Mortels, prosternez-vous : c'est lui, c'est votre Roi.
« Il entoure son trône et de force et d'effroi.
« La lnne, en le voyant, s'intimide et s'étonne,
« Le soleil a brisé sa brillante couronne,
« Et les astres au loin, quand son regard eut lui,
« Effrayés, n'osaient plus paraître devant lui.
« Il étend de sa main l'aquilon sur le vide.
« An dessns du néant ouvrant son gouffre avide,
« Tu tiens, Dieu créateur, le monde suspendu.
« Tn mesures les mers. Les cieux ont entendu
« Les tonnerres, échos de ta voix irritée,
« Et ta vue en conrroux sur eux s'est arrêtée.
« Ils ont tremblé, frémi; mais ton bras foudroyant
« N'a frappé, Dieu vengeur, que le dragon fuyant. »
« Le pienx Gédéon commande à la rosée,
Et ponr l'ami de Dieu la victoire est aisée.
« A secouer le joug les forts avaient failli,
Et Jacob, éploré, se voyait assailli;
Mais Débora soudain comme un héros se lève
Et confie à Barac la victoire et son glaive.
« Peuple hébreu, dans tes chants loue et bénis Jahel,
Car son bras a frappé l'ennemi d'Israël.

« Mais pourquoi, jeune fille, errer sur ces montagnes
Et verser tant de pleurs en suivant tes compagnes?
« Je suis, ô pèlerin, la fille de Jephté,
« Et je pleure aujourd'hui sur ma virginité.
« Hélas! sous le fardeau d'une pensée amère,
« O Christ, je n'aurai plus l'espoir d'être ta mère. »
« Aimable Moabite, est-ce vous que je vois?
Oui, je vous reconnais, et j'entends votre voix :
« Eh quoi! vous demandez que je vous abandonne!
« Ah! Noémi, mon cœur, mon devoir, tout l'ordonne :
« Vous partez, et je pars; je vous suis en tout lieu.
« Votre peuple est mon peuple et votre Dieu mon Dieu.
« Aux bords où vous mourrez je veux mourir moi-même
« Et dormir dans la tombe avec celle que j'aime. »
Oui, belle Ruth, suivez les pas de Noémi,
Et vous verrez bientôt, dans vos bras endormi,
Un fils, père futur d'une race féconde,
Aïeul du Roi-Prophète et du Sauveur du monde.
Puis voyez par la foi les croyants à venir
Qui, vous nommant leur mère, accourent vous bénir;
Car de celle qui s'offre à porter leur hommage
Ils admirent en vous et révèrent l'image.
C'est l'épouse du Christ, celle dont les leçons
Parviendront jusqu'aux lieux où règnent les glaçons.
Du milieu des Gentils je la vois apparaître;
Comme vous de leur sang le Très-Haut l'a fait naître.
« Epouse d'Elcana, levez-vous, bénissez
Celui par qui des saints les vœux sont exaucés :
« De toute affliction le Seigneur est l'asile.
« Il rend fécond le flanc que l'on croyait stérile.
« Il confond le superbe; il brise l'arc des forts.
« Il tue, il vivifie, et du séjour des morts,
« Selon ses volontés, sa puissance ramène.
« Il est saint, il est grand; le ciel est son domaine. »
« Enfant cher au Seigneur, écoute cette voix :
C'est le Dieu dont Jacob a méconnu les droits.

Il prédit des malheurs, menace vengeresso
Qui surprend le pervers, dans sa coupable ivresse,
C'est toi qu'il daignera charger de ses desseins.
Sois terrible aux pécheurs sois la force des saints.
De l'Esprit du Très-Haut remplis tous ces Prophètes
Dont les chants renommés embellissent ses fêtes.
Lève-toi ; tu seras l'oracle des Hébreux,
Et ta main, juge illustre, établira sur eux
Un monarque fidèle à l'antique alliance.
« Le voici : c'est David ; et, plein de confiance
En Celui qui soutient et dirige son cœur,
Il ira, des lions et des géants vainqueur,
Venger les opprimés, terrasser l'infidèle,
Et montrer des bons rois le plus parfait modèle.
Qu'il est beau, qu'il est grand lorsqu'il peut se venger,
Lorsqu'errant, fugitif et toujours en danger,
En immolant Saül il ceindrait la couronne,
Et qu'ému de respect il épargne et pardonne !
Respectez la douleur dont son cœur a gémi ;
Il pleure Jonathas, son frère et son ami :
« Aimable et beau guerrier, Jonathas, ô mon frère,
« Ah ! comme un fils unique est aimé de sa mère,
« C'est, ô fils de Saül, ainsi que je t'aimais.
« Reçois mes pleurs : David ne t'oublira jamais. »
« Que j'aime à contempler l'éclat de ta puissance
Et les vastes trésors de ta magnificence,
O du fils d'Isaï glorieux successeur !
Mais lorsque tes leçons, tes chants pleins de douceur,
Aux pieds de l'Eternel portent l'âme ravie,
Mais lorsque sa parole à choisir te convie
Parmi tous les bienfaits dont il permet l'espoir,
Et que ton jeune cœur ne souhaite d'avoir,
Comme le seul vrai bien, comme unique largesse,
Que la belle vertu, fille de la sagesse,
Combien à mes regards tu te montres plus grand !
Osas-tu l'implorer de ton regard mourant ?

« De son aïeul David Asa suivit la trace;
Son fils sut préserver le lustre de leur race.
« Ezéchias parut : le Seigneur lui sourit,
Et pour guide secret lui donna son Esprit.
C'est en vain qu'avec rage et de sang affamée,
Des peuples d'Assyrie accourt l'immense armée.
Quel œil pourrait compter les vivants et les morts
Dont l'Ange du Très-Haut vient de joncher ces bords?
Fils de Juda, venez chanter votre victoire;
Mais à votre Dieu seul en appartient la gloire.
« Josias retarda les vengeances du Ciel.
Hébreux, son souvenir est doux comme le miel,
Et son cœur ressemblait au parfum le plus rare
Que le midi recueille et que l'aube prépare.
Mais il vous fut ravi comme un fruit printanier
Que sur l'arbre avec soin cueille le jardinier.
« Élie à l'horizon comme un astre se lève.
Sa parole puissante est sa gloire et son glaive.
La hideuse famine obéit à sa voix.
Il a fermé le ciel, et du ciel par trois fois
Il fait descendre un feu dont la seule fumée
L'emporte sur l'ardeur de l'olive enflammée,
Et son verbe à la nue ordonne de pleuvoir.
La mort à son aspect oublia son pouvoir.
Enfin, comme une fleur qui d'un marais fétide
S'élève dans les airs parfumée et splendide,
Son cœur ne perdit pas au contact des méchants
La vertu qui résiste à de honteux penchants.
Aussi le Seigneur Dieu daigna, faveur suprême!
Sur l'Horeb à ce juste apparaître lui-même,
Et, pour les derniers temps Prophète réservé,
Le Voyant fut plus tard de la terre enlevé.
Mais quel est son séjour? Sans doute une planète
Où les siècles pour lui sont une longue fête,
Et d'où, lorsque les temps seront près de tarir,
Il doit, avec Hénoch, descendre pour mourir.

« Elisée hérita du manteau de son maître;
Et tandis que Jacob, au Seigneur toujours traître,
Osait prévariquer du Léonte à l'Arnon,
Lui du Dieu d'Israël glorifiait le nom.
O prodige! à sa voix le Jourdain se divise,
Au serviteur de Dieu la mort même est soumise;
Il commande aux fléaux, soumet les éléments,
Et son pouvoir demeure avec ses ossements.
« Or maintenant voici Judith, la femme forte
Qui sauve tout un peuple et qui seule remporte
Un succès merveilleux dont l'heureux souvenir
Réclame chaque année un jour pour le bénir.
O de Jérusalem gloire immortelle et sainte,
Honneur, joie et salut d'un peuple que la crainte,
La famine et la soif allaient bientôt livrer
Au chef qui de leur sang jura de s'enivrer,
Judith, je vois en vous une image fidèle
De cette autre Judith qui, par un Dieu né d'elle,
Délivre tout un monde, et, d'un bras virginal,
Frappe au nom du Très-Haut l'Holopherne infernal.
« Terrible en ses discours, émouvant et sublime,
Isaïe apparaît, prophète de Solyme.
Terre, entends et regarde; écoute, peuple hébreu :
Plein du Dieu qu'il annonce et brûlant de ce feu
Dont l'Ange du Seigneur purifia sa bouche,
Il menace de loin le despote farouche
Qui d'un marteau de fer broyait les nations :
« Le Seigneur prend pitié de nos afflictions,
« Et son puissant courroux, ô roi de Babylone,
« A fracassé ton sceptre et renversé ton trône.
« Dans l'abîme, ô tyran, te voilà descendu.
« Ton cadavre est ici sur le sol étendu,
« Et nous allons revoir les champs de nos ancêtres.
« Relève-toi, saint temple, et rassemble tes prêtres. »
Puis l'auguste inspiré suit le Christ pas à pas,
Sur la terre d'exil, de la crèche au trépas.

« Le Seigneur t'a connu dès le sein de ta mère,
Toi qui des longs malheurs as bu la coupe amère,
Et qui, sur les débris où la triste Sion
Dérobe à l'univers sa désolation,
T'assieds et fais entendre une voix lamentable :
« Comment est-elle assise en veuve inconsolable,
« La fille de Jacob, la reine des cités?
« Elle n'a plus d'autels ni de solennités.
« Ses princes et ses fils, sur un autre rivage,
« Gémissent sous le joug d'un cruel esclavage.
« Elle a vu le Très-Haut contre ses murs marcher;
« Il a tendu son arc, et, formidable archer,
« Il l'a blessée au cœur et laissée expirante.
« C'en est fait, se dit-elle en sa douleur navrante,
« Je meurs, car j'ai péché, j'ai violé ta loi...
« Mais daigne encor, Dieu bon, te souvenir de moi. »
« Le noble Ezéchiel aux captifs d'Assyrie
Annonce leur retour au seuil de la patrie,
Aux autels du Seigneur les Gentils conviés,
Et la Terre et les Cieux devenus alliés.
« Vous eûtes, Daniel, horreur d'un mets profane.
Habile défenseur de la chaste Susanne,
Votre sagesse, enfant, confond l'iniquité.
Dans la fosse aux lions deux fois précipité,
Tranquille au milieu d'eux, le juste se repose,
Et le Dieu d'Israël, dont il défend la cause,
D'un Ange défenseur lui prête le secours.
« De trois jeunes Hébreux Dieu conserve les jours
Au milieu des brasiers d'une ardente fournaise ;
Car leur âme, sachant que nul devoir ne pèse,
Hait les dieux étrangers et n'espère qu'au leur.
« O Balthasar, j'ai vu la subite pâleur
Dont, même en nn festin, s'est flétri ton visage.
J'ai compris : ô terrible et funeste présage!
Une main sur ce mur a signé ton arrêt.
« A secourir le pauvre actif et toujours prêt,

Tobie étend aux morts son dévoûment auguste.
Cependant l'Eternel, glorifiant le juste,
Lui ravit ponr un temps la lumière du jour;
Mais bientôt, messager d'espérance et d'amour,
Raphaël du vieillard ranime la prunelle,
Donne au fils une épouse, et, secouant son aile,
Part et verse snr eux les grâces du Seigneur.
« Aux mêmes lieux, Esther invoque avec ferveur
Le secours de Celni qui calme la tourmente.
Il exance les vœux de son humble servante :
Le cœur d'Assuérus se transforme soudain.
Des rives de l'Enphrate à celles du Jourdain,
Des édits protecteurs, tandis que Mardochée
Voit de son roi sur lui la faveur épanchée,
Pour le penple de Dieu vont être un talisman,
Et le gibet fatal se dresse pour Aman.
« O vous, Zorobabel, Esdras et Néhémie,
Qui, bravant les assauts d'nne race ennemie,
Rebâtissez le temple et les murs de Sion,
Et qui, pleins d'un beau zèle, à votre nation
Rendez son Dieu, ses lois et ses fêtes mystiques,
Gloire à vous! du Très-Haut entonnez les cantiques.
Ainsi qn'à vos aïeux il souriait jadis,
Il vons est favorable et vous nomme ses fils.
« Quel est ce conquérant qui, semant les alarmes,
Contre Jérusalem porte aujourd'hui ses armes?
C'est un jeune guerrier bouillonnant de courroux.
Qne dis-je? Le voici devenu le plus doux
Et le plus bienveillant des princes de la terre :
C'est qu'il a reconnn le sacré caractère
Dont le Ciel a marqué Jaddus, son serviteur.
Le héros, peuple hébreu, se fait ton protecteur,
Et devant le pontife il incline sa tête;
Pnis le Dieu qui le pousse à sa vaste conquête,
Et qui du grand Cyrus lui promet les Etats,
Est par lui déclaré Seigneur des potentats.

« Anges de Dieu, frappez l'impie Héliodore;
Car ne venait-il point braver le Dieu qu'adore
Onias le grand-prêtre au cœur fidèle et pur,
Le père de son peuple et le martyr futur?
« Levez-vous, saisissez le glaive des batailles,
Et de Jérusalem défendez les murailles,
Vaillant Judas, Simon, Jonathas, vrais héros
Qui combattrez pour nous sans chercher le repos.
« Salut à vous, enfants, martyrs dont le courage
Brave d'un roi cruel la menace et la rage,
Et qui, loin d'abjurer le Dieu de vos aïeux,
Mourez dans les tourments résignés et joyeux!
« Joseph, ô saint vieillard, cher époux d'une Vierge,
Et toi dont, en nos jours, la grande voix émerge
Du long recueillement où tu vécus d'abord,
Dormez en paix, dormez du sommeil de la mort :
Celui qu'avec ardeur vous aimiez sur la terre,
Vous le verrez bientôt sans voile et sans mystère,
Et, de joie avec lui saintement enivrés,
De sa vie ineffable à jamais vous vivrez. »
Ainsi Nathanaël à son noble auditoire
D'un passé merveilleux remémorait l'histoire.

CHANT XIII.

LE JARDIN DES OLIVIERS.

SOMMAIRE.

Lauda, Sion, Salvatorem. — Trésor eucharistique. — Germe d'immortalité. — Jésus et ses disciples vont du cénacle à la montagne des Oliviers. — La vraie vigne. — Derniers enseignements. — L'adorable Trinité. — L'heure approche. — Prière du Christ à son Père pour ses disciples. — Le Cédron. — Gethsémani. — Comme Jacob à son lit de mort, l'Homme-Dieu révèle à ses douze fils quelle carrière ils auront à parcourir. — Apostolat de Pierre, d'André, de Jacques le Majeur, de Jean, de Philippe, de Barthélemy, de Matthieu, de Thomas, de Jacques le Mineur, de Thaddée et de Simon.—Horrible destinée de Judas. — Jardin des Oliviers. — Le Christ se retire à l'écart avec Pierre et les fils de Zébédée. — Il s'éloigne d'eux et entre dans la grotte où furent enterrés Adam et Eve. — Affreuses visions. — La divinité semble abandonner l'humanité du Christ. — Un Ange vient du ciel consoler le Rédempteur. — Reproches et sarcasmes de Satan. — Angoisse inénarrable. — « Eloignez ce calice, ô mon Père. »—L'Amour l'emporte.—Le Christ vient à ses trois disciples. — Tendre reproche qu'il leur adresse. — Seconde agonie. — Consolation que l'Ange offre au Messie. — Discours infernal où Satan se montre, même après la rédemption, plus puissant que jamais.— Ineffable accablement de la sainte Victime. — Sueur de sang. —L'Amour triomphe encore. — Nouvelles consolations. — Les trois disciples de nouveau endormis. — Troisième agonie. — Tableau épouvantable que Satan fait des souffrances de l'Eglise et des crimes monstrueux commis par un grand nombre de ses enfants.— Le Christ, comme anéanti, prie encore son Père d'éloigner le calice de la mort; mais il se soumet à l'aspect de l'Amour, et celui-ci est vainqueur pour la troisième fois. — Le but de Satan est que le Christ subisse la mort en le maudissant. — L'Ange consolateur fait prendre à Jésus un breuvage céleste, et le Sauveur des hommes s'est levé pour souffrir encore.

« O fille de Sion, louez votre Sauveur,
Hâtez-vous d'entonner l'hymne de la ferveur,

Et, vous ressouvenant de vos fêtes antiques,
A votre aimable Chef offrez vos saints cantiques;
Louez votre Pasteur de tout votre pouvoir:
Fut-il jamais plus noble et plus juste devoir?
Et Celui qui vous aime et qu'adorent les Anges
Est encore au dessus de toutes vos louanges.
Du thème spécial de vos tendres concerts,
O nouvelle Sion, instruisez l'univers.
Le Seigneur aux heureux qu'à sa table il convie
Présente un pain vivant et qui donne la vie.
La foi de ce prodige est le garant certain.
O vous qui vous voyez assis à ce festin,
Par mille cris d'amour, par des chants d'allégresse,
Convives du Très-Haut, bénissez sa tendresse.
Voici le tabernacle où sa main tient ouverts
Les trésors de salut à ses enfants offerts.
Voici le sacrement d'éternelle mémoire,
Mystère précieux, pain propitiatoire;
Et voici le Monarque à la terre promis,
Souriant aux humains qu'il nomme ses amis.
Laissez, antique loi, se dissiper vos ombres;
Fuyez, disparaissez : les cieux ne sont plus sombres.
Terre, bénis Celui dont le soin paternel
Daigne rendre pour toi ce miracle éternel;
Exalte sa bonté, car sur tous tes rivages,
Pour toutes tes tribus et durant tous les âges,
La Victime très-sainte, ineffable aliment,
S'offre à celui qui veut vivre éternellement.
Qu'elle ne soit jamais par le doute obscurcie,
La foi qu'ici de nous réclame le Messie.
Le pain devient son corps glorieux et divin,
Et son sang généreux prend la place du vin.
Puis, ne s'arrêtant pas à la forme apparente,
Le vrai croyant adore et reconnaît présente,
Ainsi que sous un voile impénétrable à l'œil,
La personne du Christ dont il reçoit l'accueil.

Soit que, participant à ce grand sacrifice,
Il accoure altéré boire de ce calice,
Soit qu'il mange le pain des banquets du saint lieu,
En toute plénitude il reçoit l'Homme-Dieu.
Qu'un seul aille goûter à ce mets délectable,
Ou que du Rédempteur mille entourent la table,
Aucun dans son espoir n'est renvoyé déçu,
Et tous en vérité dans leur cœur l'ont reçu;
Car à tous ses enfants il s'offre sans partage.
Hélas! pour recueillir le mystique héritage,
Je vois avec le juste approcher le pervers.
Mais pour eux cependant quels résultats divers!
L'un y trouve la mort, et l'autre y boit la vie;
L'impie y voit son âme à l'Enfer asservie,
Et de là vers son Dieu le croyant prend l'essor.
« Quand l'hostie est rompue, hommes, croyez encor :
Le signe est divisé, mais la substance reste;
Et sous chaque fragment, c'est la foi qui l'atteste,
Le Messie, homme et Dieu, demeuré tout entier.
« O de la terre au ciel délicieux sentier,
O manne que pour nous cueille la main de l'Ange,
A toi gloire, respect, amour, honneur, louange!
Je te salue, ô pain, soutien du voyageur,
Bouclier émoussant les traits d'un Dieu vengeur,
O planche de salut à l'heure du naufrage,
Pour le troupeau du Christ abondant pâturage,
Rempart inaccessible aux traits du vice impur,
Et sceau de la victoire et du bonheur futur!
Salut, vin qui rendez toute vertu féconde,
Antidote propice à la foi moribonde;
O largesse affluente, ô saint mémorial
Vivant et toujours cher à l'amour filial;
Intarissable source où, comme en un calice,
Boit l'athlète chrétien près d'entrer dans la lice;
Vrai banquet nuptial, doux froment des élus,
Don surpassant tout don et trésor de Jésus.

« Pasteur plein de clémence, ô vous le pain de vie,
Soyez-nous favorable et comblez notre envie.
De notre âme affamée immortel aliment,
Lorsque viendra le jour du dernier jugement,
Laissez-nous recueillir les fruits de ce mystère;
Et puissions-nous alors des rives de la terre
Vous suivre jusqu'aux cieux et nous asseoir enfin
Au banquet où s'assied le brûlant Séraphin! »
Ainsi, source de grâce et de béatitude,
O Christ, tes serviteurs, pleins de leur gratitude,
Ensemble bénissaient, louaient le sacrement,
D'un amour sans limite éternel monument.
Or, tandis que Jésus marche vers la montagne,
Où depuis quelques jours sa suite l'accompagne,
Où souvent il allait, le soir, s'humilier
Et préparer son âme à réconcilier,
Par l'angoisse et la mort, les humains et son Père.
Sa parole, pour nous féconde et salutaire,
Aux chéris de son cœur s'adresse encore ainsi :
« Ecoutez et venez, mes enfants; car voici
Le temps propice à l'homme et le jonr acceptable.
Je snis, n'en dontez point, la vigne véritable,
Et mon Père céleste en est le vigneron.
Vigilant, il a soin d'éloigner le larron.
Ses mains, en retranchant les branches inutiles,
Emondent les rameaux qui paraissent fertiles
Et qui peuvent donner un fruit plus abondant.
Déjà vous êtes purs; ainsi, le Ciel aidant,
Que chacun d'être à moi sache se rendre digne
Sans être unie au cep, la branche de la vigne
Jamais ne produira de grappe ni de fleur.
Si donc, — ah! loin de vous un semblable malheur! —
Vous vivez séparés de moi, le cep de vie,
Aucun fruit ne viendra contenter votre envie.
Mais, selon les devoirs dont vous fûtes instruits,
Vivez en moi, croissez : vous porterez des fruits.

Sinon, tel qu'un sarment qu'on retranche et qu'on brûle,
On verra le pervers, on verra l'incrédule,
Par une mort subite en sa course arrêté,
Condamné sans retour et dans les feux jeté.
Comme je suis aimé de mon Père adorable,
Je vous aime à jamais d'une ardeur ineffable.
Gardez fidèlement mes leçons et ma loi,
Et de l'amour divin vous vivrez avec moi ;
Vous serez ma couronne, et je serai la vôtre.
« Or ce commandement doit précéder tout autre :
« Aimez Dieu pour lui-même, et, pour l'amour de lui,
« D'un cœur sincère et pur aimez l'âme d'autrui. »
Si d'un cœur empressé, si d'un zèle de flamme,
Si, méprisant du monde et l'injure et le blâme,
Vous savez à profit mettre votre talent,
Vous obtiendrez un jour, ô retour consolant !
La gloire qui jamais ne peut être effacée ;
Puis le Christ, de vos soins chérissant la pensée,
Et selon qu'ici-bas sa bouche l'a promis,
Vous donnera le rang et le titre d'amis.
Vous n'aurez plus le nom de serviteurs du maître.
Sans détour et sans voile il vous a fait connaître
Tous les secrets qu'au Fils le Père révéla.
En outre, puisqu'enfin, selon Dieu, tout est là,
Pour être en vérité mes amis, mes apôtres,
Je le répète encore, enfants, les uns les autres
Aimez-vous en aimant votre Père commun.
Si le monde vous hait, sachez qu'il en est un
Qui se vit avant vous abhorré sur la terre;
Et son front du Très-Haut portait le caractère.
Avant vous avec rage ils m'ont persécuté.
Heureux donc serez-vous quand leur impiété,
Par la flamme et le fer, et par la calomnie,
Poursuivra du vrai Dieu la famille bénie !
C'est dans ces jours qu'étant digne de son Auteur,
Elle verra grandir son espoir enchanteur.

« On vous applaudirait dans ce séjour immonde
Si vous aviez choisi d'appartenir an monde;
Mais parce que l'amonr vous a fait écouter
Une voix qni venait vous le faire qnitter,
Comme par les méchants fut traité votre Maître,
Partage glorieux du lévite et dn prêtre,
Vons vous verrez haïs et traînés à la mort.
Oh! combien de l'impie affreux sera le sort!
Sans se laisser convaincre il a vu mes ouvrages.
Son cœnr à mes discours refuse tous suffrages,
Et, comme il est écrit, l'esprit de trahison
L'a fait, ponr son malheur, me haïr sans raison.
Ponr vous, au cœur aimant consolante largesse!
Vous recevrez l'Esprit qui donne la sagesse.
D'avance j'ai voulu contre un sombre avenir
Et contre la tempête ainsi vous prémnnir.
O pouvoir de l'erreur! anx Cienx on croira plaire,
On prétendra calmer la divine colère
Par l'horreur de vos maux et de votre trépas.
Que ceci, mes enfants, ne vous afflige pas:
Pour celni qui me sert, c'est la mort qui couronne;
Et le Dieu dont la grâce à la vertu se donne
Au martyr de la foi de son trône sourit.
Je pars et je m'en vais envoyer mon Esprit:
Vons le verrez toujours dans les champs de l'Eglise
Mêler an pur froment l'engrais qui fertilise.
Il convaincra le monde (alors que son pouvoir
Au bien-être des miens ici viendra pourvoir)
Tonchant le jngement, le péché, la justice. »
Il dit. Cette menace, Hébrenx, n'est point fictice.
L'Esprit saint vous voyant plongé dans le péché,
Votre doute inouï vous sera reproché
Lorsqn'en langues de flamme apparaissant lui-même,
Il ouvrira la source où la bonté snprême
Puise les dons qu'elle offre au cœnr en Dieu vivant.
Puissiez-vous sans délai lui venir an devant!

Et vous serez jugés par la justice sainte
Lorsque ce même Esprit, délicieuse étreinte!
De la foi du croyant réchauffant la ferveur,
Le montrera joyeux sur les pas du Sauveur
Allant renouveler la face de la terre
Et d'un règne nouveau promulguer le mystère.
Vous serez convaincus touchant le jugement,
Car le Verbe, qui souffre un supplice infamant
Et du sein de la tombe apparaît plein de gloire,
Rendra de vos désirs la splendeur illusoire;
Et, tandis que des cieux vous vous voyez exclus,
Les Gentils sont partout à votre place élus
Et bénissent le nom que la Judée abhorre.
  Or le Seigneur reprit : « Amis, j'aurais encore
Bien des choses du ciel à vous manifester;
Mais vous ne pouvez point maintenant les porter.
Quand viendra cet Esprit que mon Eglise espère
Et qui, souffle divin, par le Fils est du Père,
De courage et de force il saura vous munir,
Et même à votre cœur il dira l'avenir.
Cet autre messager d'amour et de concorde,
En vous distribuant les bienfaits qu'il accorde,
Daignera découvrir aux enfants de la foi
Les secrets qu'il reçut de mon Père et de moi. »
  Ainsi, dans ses discours, le Dieu qui s'humilie,
Sur le dogme qu'au loin l'éternité publie,
Nous dévoilait encor de frappantes clartés.
O des biens du salut, des hautes vérités
Principe inépuisable et substance première,
Abîme de science et foyer de lumière,
Que tout être t'adore! O Père créateur,
O toi que nous nommons le Verbe rédempteur,
Et toi, Vivifiant, qui de tous deux procèdes,
Les unis par l'amour l'un à l'autre, et possèdes
Leur puissance sans borne et leur tout infini,
Dans votre être adorable, ô Dieu, soyez béni!

O Pouvoirs incréés, par votre union sainte,
Oui, vous êtes le Dieu que la terre avec crainte
Et le ciel avec joie adorent à jamais.
Dieu que dans mon enfance avec transport j'aimais,
O Dieu que j'aime encor, fais que d'amour je meure,
Et que je puisse entrer un jour dans ta demeure,
Par ta faveur admis au rang de tes élus.
« Encore un peu de temps, vous ne me verrez plus,
Puis vous me reverrez; car je vais vers mon Père.
Mais, ne l'oubliez point, la victoire qu'espère
Le juste qui désire être un de mes soldats
S'obtient par la douleur, l'angoisse et le trépas;
Or, la guerre achevée, heureux par vos souffrances,
Vous monterez aux cieux avec vos espérances,
Et sachant qu'à jamais vous m'aurez avec vous.
De vous, mes bien-aimés, l'Enfer en vain jaloux
Ne pourra plus, selon sa tâche favorite,
De vos nobles labeurs vous ravir le mérite.
C'est pourquoi demandez, et l'on vous donnera;
Frappez en confiance, et l'on vous ouvrira.
Offrez votre supplique à l'Arbitre suprême;
Il connaît vos besoins, il vous voit, il vous aime,
Et comme vous croyez que je proviens de lui,
Vous obtiendrez toujours sa grâce pour appui.
Voici que l'heure vient, elle est déjà venue,
Où, comme une personne étrangère, inconnue,
De mes propres amis je serai délaissé,
Je verrai mon troupeau loin de moi dispersé;
Et vous allez pour moi subir, cette nuit même,
Une épreuve où vos cœurs, saisis de crainte extrême,
Dans vos devoirs sacrés vont faillir un instant.
Ecoutez votre Dieu dans le livre où s'entend
La parole qu'aux siens il a manifestée,
Et qui, toujours vivace et toujours respectée,
De la foi du chrétien deviendra le drapeau :
« Je frapperai, dit-il, le pasteur du troupeau,

« Et les brebis, croyant, dans leurs frayeurs mortelles,
« Ne plus revoir Celui qui s'immole pour elles,
« Prendront la fuite au loin, comme si tout à coup,
« Affamé de carnage, eût apparu le loup. »
Mais bientôt, de la mort frustrant l'espoir avide
Et quittant pour toujours son tombeau laissé vide,
Le Christ en Galilée avant vous se rendra,
Et c'est là, mes enfants, qu'il vous apparaîtra.
Enfin sur le Thabor vous viendrez reconnaître
Du peuple aimé de Dieu le Pasteur et le Maître.
Si je vous parle ainsi, c'est afin que la foi
Vous fasse aux jours d'épreuve avoir recours à moi.
Aussi, dans l'infortune et quand l'orage gronde,
Venez à moi, venez; car j'ai vaincu le monde,
Et sur vous, mes agneaux, je veillerai toujours. »
Tel du Dieu rédempteur fut le dernier discours;
Mais, avant d'épuiser la coupe meurtrière,
Sa bouche pour les siens exhale une prière
Qu'ils sauront dans leurs cœurs garder comme un trésor :
« Père, voici le temps : reconnaissez encor
Votre Fils en Celui qui vous a rendu gloire.
Qu'il se trouvait heureux d'instruire l'homme à croire
En vous, Monarque saint dont il est le héraut!
Tandis qu'il déployait le pouvoir du Très-Haut,
Il aspira toujours à voir sanctifiées
Les âmes qui lui sont ici-bas confiées.
Du croyant vers la vie il dirigeait les pas.
Or l'unique bonheur ne consiste-t-il pas
A vous connaître, ô vous dont la féconde essence
Est, avec votre Fils, messager de clémence,
Et l'Esprit créateur qui respire en tout lieu,
De former à jamais un seul et même Dieu?
Je vous ai hautement glorifié, mon Père;
Aussi vais-je accomplir une œuvre qui m'est chère
Et que j'ai proposée à l'espoir des humains.
Vous n'aviez point encor fait sortir de vos mains

L'univers, ce rapide et magnifique ouvrage,
Que déjà, m'accordant votre divin suffrage,
A la face des cieux vous aviez exalté
Ma mission future et mon humanité;
Et vous avez ensuite attesté sur la terre
Que j'ai droit d'exercer votre haut ministère.
J'ai fait connaître à ceux dont vous avez fait choix
Les biens où vous voulez qu'ils acquièrent des droits
Et votre nom céleste avec votre parole.
Cette science auguste aujourd'hui les console
Et les rend avec joie à leurs maux résignés.
Puis, d'un monde trompeur se tenant éloignés,
Ils suivent votre Christ et le nomment leur Maître;
Car la grâce adorable où le cœur doit renaître
Leur a montré, Seigneur, que je proviens de vous.
Vous m'avez vu pour eux vous prier à genoux,
Et je vous prie encor, moins en faveur du monde
Qu'en faveur de ceux-ci dont tout l'espoir se fonde,
Dans ce séjour impur, et sur vous et sur moi.
Vous les voyez apprendre aux leçons de la foi
Que les trésors du Fils sont aussi ceux du Père,
Et que le Tout-Puissant, favorable mystère!
N'a rien qui n'appartienne au Fils dans ses trésors.
Je ne suis plus du monde. Eux, par de saints efforts,
En méritant les biens que l'amour leur réserve,
Contre le vil pouvoir par qui la foi s'énerve
Auront, en me servant, à lutter quelques jours;
Mais, puisqu'ils m'ont aimé, montrez-vous leur secours.
Comme nous dans les cieux, par la vertu divine
Dont le cœur de Dieu même est la vraie origine,
Qu'ils soient un dans le temps et dans l'éternité.
Aucun d'eux n'a péri sous ma garde, excepté
Celui qui, de l'Enfer se déclarant la proie,
De la perdition voulut suivre la voie.
De mon propre bonheur puissent-ils être heureux!
Ils ont eu ma parole, et le monde sur eux

A déjà concentré tout le feu de ses haines,
Parce que, renonçant aux promesses humaines,
Pour me suivre moi seul ils s'en sont séparés.
Je ne désire point qu'ils en soient retirés,
Mais du mal désormais qu'ils évitent la route.
Préservez-les, Seigneur, des attaques du doute,
Et que la vérité soit leur guide divin.
A la vertu sans elle ils prétendraient en vain:
Que par elle et pour eux le salut s'édifie,
Et que par leurs efforts mon œuvre s'amplifie.
« Daignez aussi, mon Père, accueillir dès ce jour
Tous ceux que leur parole au chemin de l'amour
A conduits ou devra d'âge en âge conduire,
Et tous ceux qui voudront sur moi-même construire
Le temple dont la foi compose le ciment
Et dont la pureté doit former l'ornement.
Que, marchant à leur but sans crainte et tous ensemble,
Ils soient un dans Celui dont le nom les rassemble.
Enfin, Dieu de bonté, qu'ils possèdent encor
La paix, présent du Ciel, adorable trésor,
Et la gloire accordée au Fils de votre droite;
Que, toujours devenant plus sainte et plus étroite,
Leur union bientôt puisse en notre unité
Se confondre aux parvis de la félicité;
Que dans votre royaume ils suivent le Messie.
Vous montrerez alors à leur vue éclaircie
Le Verbe aimé de Dieu longtemps avant le jour
Où son pouvoir de l'homme a créé le séjour.
Le monde jusqu'ici, dans sa longue ignorance,
Reposait hors de vous toute son espérance;
Mais je vous ai connu, mon Père, et j'ai montré
Qu'à jamais votre amour est le chemin sacré
Où l'on marche au bonheur inconnu sur la terre.
Puissent donc mes enfants, vainqueurs dans cette guerre
Que livre au genre humain l'infernal ennemi,
Voir en vous pour toujours leur espoir affermi! »

Ainsi pria Jésus. Oh ! jugez s'il vous aime,
Vous l'objet de ses soins quand il souffre lui-même,
Vous dont il est venu préparer le bonheur,
Vous qu'il a préservés d'un souffle empoisonneur
Et des piéges tendus par l'antique vipère,
Vous enfin qu'il daigna présenter à son Père
Et pour qui sur la croix nous le verrons mourant.
Cependant le Sauveur traverse le torrent.
Alors de Josaphat regardant la vallée,
Dont les mille flambeaux de la voûte étoilée
Avec l'astre des nuits éclairaient les contours :
« Quand le temps pour la terre achèvera son cours,
Là, dit-il, les humains, pour vous foule innombrable,
Viendront ouïr l'arrêt, funeste ou favorable,
D'où dépendra leur sort durant l'éternité. »
Dans le champêtre enclos qui, d'oliviers planté,
Offre au cœur qui médite une aimable retraite,
Grave et pensif, Jésus entre et soudain s'arrête ;
Puis, ainsi que Jacob à ses derniers moments,
Sur les fils de son choix, les douze fondements
Où la cité de Dieu, son Eglise, repose,
Et les chefs des tribus dont le bras se dispose
A combattre sans cesse et pour elle et pour lui,
Il invoque des Cieux la faveur et l'appui,
Et leur laisse entrevoir la carrière qui s'ouvre.
« Quel horizon, dit-il, devant toi se découvre !
Quelle course, ô Simon, il te reste à fournir !
Vois tes frères joyeux et les temps à venir
Reconnaître et louer ton royal héritage,
De ton siége immortel nécessaire partage.
Le sceptre du salut passe à tes successeurs.
Vainement la révolte et des rois oppresseurs
Tenteront de briser ta puissante houlette :
Défenseur du troupeau, mystérieux athlète,
Invisible et de loin, toi-même briseras
Leur audace irritée et l'effort de leur bras.

La terre s'éjouit du pouvoir de ton ombre;
La Mort à ton aspect tremble en son palais sombre,
Et Lucifer, voyant ses prestiges sans fruit,
Retombe comme un roc sur son trône détruit.
Lève-toi, chef auguste, et prends ton double glaive.
Quel instrument de mort dans le lointain s'élève?
Pour mon représentant, le pontife-martyr,
Je vois une couronne et la gloire en sortir.
C'est alors, cher Céphas, que, semblable à ton Maître,
Heureux vainqueur du monde et vénérable prêtre,
Pour mon œuvre mystique ici-bas opéré
Tu donneras ton sang comme un tribut sacré.
« André, comme ton frère, accours dans cette voie
Où pour l'œuvre de Dieu le Rédempteur t'envoie,
Et ramène l'impie au sentier du salut.
Va, puisqu'à me servir ton bras se résolut,
Et porte la nouvelle à ces fameux rivages
Où l'erreur a su rendre illustres ses ravages,
Où, belle, poétique et souriante aux cœurs,
Elle étale sa gloire et ses attraits vainqueurs.
Va, que la Grèce apprenne à rendre enfin justice
Au charme qui demeure et qui n'est point factice.
Mais regarde: il est là sur ces rives planté,
L'arbre qui de la vie et de la liberté
Te présente de loin le fruit impérissable,
L'arbre saint d'où jaillit la sève intarissable,
Breuvage merveilleux savouré des élus.
De l'épreuve pour toi les jours sont révolus;
Mais salue en mourant, embrasse avec tendresse
La croix, gage assuré d'infinie allégresse.
« Jacques a le regard et le cœur d'un lion.
Combien dès aujourd'hui sa haute ambition,
Avec un autre but, a le droit de me plaire!
De son zèle embrasé quel sera le salaire?
La mort, mais une mort dont la gloire est le fruit.
C'est par lui que bientôt tu te verras instruit,

Peuple noble et constant qui bois les eaux du Tage.
Je te vois conserver ton antique héritage,
La foi que mon disciple apporte dans ton sein.
Belle Espagne, salnt! Puisse à jamais ta main
Du Ciel à tes enfants transmettre les conronnes!
« O toi qni de candeur et d'amour t'environnes,
Et dont l'âme jamais ne connnt le remord,
L'amour sera pour toi plns puissant que la mort.
Gardien virginal de la Vierge très-pure,
O toi son second fils, non suivant la nature,
Mais par grâce, par choix et par adoption,
Mon frère, sache aimer la fille de Sion,
Puis au peuple croyant sache la rendre chère;
Car de tous les chrétiens elle est aussi la mère,
Et de son cœur jaillit comme un flenve d'amonr
Qni s'épand ici-bas jusqnes au dernier jonr.
Ponr toi, rends fructueux les labeurs de ta vie;
Oppose nne barrière aux flots de l'hérésie,
De ton apostolat signale la ferveur,
Et même dn martyre espère la faveur.
Puis, brisant de nonveau l'erreur comme un brin d'herbe,
Découvre à tous les yeux l'origine dn Verbe,
Et, perçant l'avenir et ses voiles obscnrs,
Décris en traits brûlants les désastres futurs.
« Philippe avec bonhenr accueillit la nonvelle
Qne l'Auteur de la vie au cœur hnmble révèle.
Fidèle messager, il va porter au loin
Le trésor qn'il dispense et dont il a le soin.
Sous les lois de son Maître il range la Phrygie,
Et je vois de son sang cette terre rongie.
César, ne craignez rien; car Philippe à vos yeux
Montre votre étendard flottant victorieux.
« Noble Nathanaël, mon œil lit dans ton âme.
Forte, pnre, candide, un vrai zèle l'enflamme;
Aussi le Fils de Dieu t'appelle son ami.
Tu seras désormais nommé Barthélemy.

Apôtre voyageur, prends le chemin du Gange,
Et là que ta parole instruise, tonne et venge
Le vrai Dieu des affronts qu'il reçoit des faux dieux.
De là, saint défenseur de la cause des Cieux,
Va, montrant ma bannière aux peuples d'Arménie,
Chercher la palme aux bords de la mer d'Hyrcanie.
« C'est aussi mon regard qui pénètre ton cœnr.
De Mammon, cher Matthieu, j'y vois l'amonr vainqueur,
Et ce feu ravissant, c'est la foi qui l'allume.
Pour l'honneur du Très-Haut sache exercer ta plume :
Dis l'homme sons le jong par la croix racheté,
Publie à l'univers le Christ ressuscité;
Puis, ton livre à la main, va confondre l'impie,
Et rends gloire à mon nom jusqu'en Ethiopie.
« A mourir avec moi Didyme s'est offert.
Après avoir longtemps pour ma cause souffert
Et proclamé le Dieu qu'un vaste amour amène
Ici-bas, revêtu de la nature humaine,
Il ceindra la couronne où tendent ses désirs.
O mort, source de gloire et d'immortels plaisirs,
Au martyr expirant combien tu parais belle!
Mais voyez jusqu'alors l'infatigable zèle
Qui soutient et condnit le généreux Thomas.
Puissent de l'Orient les immenses climats,
S'ils perdent le bon grain que leur sol vit éclore,
L'y voir un jour ponr enx fructifier encore!
« Le fils de Cléophas quelque temps a douté;
Mais son cœnr aujourd'hui, plein de la vérité,
N'est plus à ma parole incroyant on contraire :
Jacques a reconnu le Messie en son frère.
Voyez-le de l'erreur combattre les efforts :
« Sans l'âme, écrira-t-il, que deviendrait le corps?
« Ainsi morte est la foi sans cette nourriture
« Dont les œuvres de vie annoncent sa nature. »
O pasteur révéré du tronpeau de Sion,
Vois dans Jérusalem ceux de ta nation,

Irrités de t'entendre annoncer ma parole
Et brûlant d'assouvir leur rage qui t'immole,
T'ouvrir vers mon royaume un chemin glorieux.
« Jude, comme ton frère un jour victorieux,
Tu viendras, plein de joie et d'un élan sublime,
Jusqu'aux lieux où j'ai vu l'éternelle Solyme
S'enrichir de trésors provenant de la croix.
C'est sur le mont fameux dont je sus autrefois,
Pour la nef où flottait l'espérance du monde,
Faire un port vaste et sûr sans y jeter la sonde,
Qu'aura lieu le combat dont la gloire est le prix.
« Simon d'un grand amour est noblement épris.
C'est l'honneur de son Dieu qu'il adore et qu'il aime,
Et c'est pour le prochain que sa parole sème
Les grandes vérités qui descendent d'en haut.
Va, témoin de la foi, sois mon digne héraut :
Qu'en Egypte, en Libye et jusque dans la Perse
Ton courage s'élance et ton zèle s'exerce.
« Que te dirai-je, ô toi qui de la trahison
Savoures en secret le fiel et le poison?
Tu le sais, j'ai voulu t'arracher de l'abîme;
Mais tu m'as repoussé : sous l'étendard du crime,
Vers ton Maître et ton Roi tu marches maintenant,
Et je te vois déchu de ton poste éminent.
Ecoute, car voici ce que dit le Prophète :
« Dieu juge le coupable, et sa sentence est prête :
« Que le Ciel, abrégeant le terme de ses jours,
« A ses cris, à ses vœux refuse tout secours!
« Qu'un autre soit chargé de son haut ministère!
« Qu'affamés ses enfants soient errants sur la terre!
« Que, pour l'Ange et pour l'homme objet d'inimitié,
« On lui refuse même une ombre de pitié!
« Que son nom soit éteint, et que pour le parjure
« Il demeure à jamais comme une atroce injure!
« N'a-t-il pas déserté le drapeau de Sion
« Et chéri dans son cœur la malédiction?

« Aussi sur l'apostat est tombé l'anathème.
« Enfin, puisqu'il s'est ri de la bonté suprême
« Qui daigna lui montrer tous ses trésors ouverts,
« Il s'est fait sans retour l'horreur de l'univers. »
Mais le saint remplaçant de l'apôtre perfide
Ira porter mon nom jusque dans la Colchide,
Et, digne du haut rang où la grâce l'admet,
Il dispense les biens que le salut promet. »
Que le Messie est beau debout sur la colline !
Il semble que la terre en le voyant s'incline,
Et que du firmament les astres détachés
Sont comme avec respect vers leur Moteur penchés.
Leur paisible lumière illumine sa joue,
Et la brise des nuits dans ses cheveux se joue.
Puis ceux que le Sauveur de son œuvre chargea,
Ravis et transportés, s'imaginent déjà
Parcourir les détours de la vaste carrière
Dont leur œil voit de loin s'entr'ouvrir la barrière.
Mais, tel que par l'Eurus un nuage apporté
D'un soleil du printemps obscurcit la clarté
Et renferme en son sein la tourmente prochaine,
Ainsi sur l'Homme-Dieu terrible se déchaîne
Et rend sombre ce front jusque là rayonnant
L'angoisse qui précède un supplice imminent.
Le coteau qui reçut son doux nom de l'olive
Voyait en ce temps-là sur son terrain déclive
Deux jardins qui seront à jamais renommés.
Or c'est dans ces bosquets touffus et parfumés
Que souvent hors des murs les Juifs vont en grand nombre
Savourer la fraîcheur du repos et de l'ombre.
L'un est Gethsémani : c'est ici que nos yeux
Voient l'astre au front d'argent, comme immobile aux cieux,
De ses pâles rayons éclairer sur la terre
D'amis chers au Très-Haut un groupe solitaire.
L'autre, moins spacieux, planté d'arbres fruitiers,
Fut appelé jadis jardin des Oliviers.

Le Christ, plein du chagrin dont le fardeau l'oppresse,
D'un ton mélancolique aux apôtres s'adresse :
« Pour moi, mes bien-aimés, voici d'affreux moments.
Elle a sonné déjà, l'heure de mes tourments.
Demeurez donc ici, tandis que votre Maître,
Pour gémir et prier, s'en ira comparaître
Devant le juste Dieu qui du bonheur perdu
Montre à l'homme la trace en mon sang répandu.
Suivez-moi, Pierre, et vous, enfants de Zébédée.
Aux cruelles douleurs dont j'ai l'âme obsédée
Vous viendrez, s'il se peut, comme amis, prendre part,
Et contre leurs assauts me servir de rempart. »
Il dit et sans délai dans le jardin s'élance,
Et ses trois serviteurs le suivent en silence.
Mais bientôt il s'arrête en un lieu retiré,
Et c'est là qu'est cet antre antique et révéré
Où naguère il venait à Celui qui l'envoie
Offrir son dévoûment, ses peines et sa joie.
« Dans ce bosquet ombreux, mes bien-aimés, dit-il,
Veillez, priez ensemble en face du péril,
Et munissez vos cœurs d'amour et de courage ;
Car la tentation, comme un rapide orage,
Pour servir de Satan la haine et le courroux,
S'approche furieuse et va fondre sur vous.
Et moi je vais aller dans la grotte prochaine,
Adorant les liens dont ici-bas m'enchaîne
L'amour pour me conduire à l'autel de la mort,
De l'œuvre du salut faire hommage au Dieu fort ;
Mais c'est avec horreur que je vois le calice
Qu'il me faut épuiser au jour de mon supplice.
Vous donc qui de ma gloire avez vu les éclairs
Et même avez ouï sous la voûte des airs
La voix du Tout-Puissant me rendre témoignage,
A l'aspect des douleurs de mon pélerinage,
Ah ! ne vous laissez point vaincre par votre émoi ;
Gardez-vous de faillir et de douter de moi. »

Aux soudaines fureurs d'une noire tempête
Le voyageur a soin de dérober sa tête,
Et sous d'épais rameaux, asile souhaité,
Ou sous un roc pendant accourt précipité,
Ainsi le Fils de Dieu dans la sainte caverne,
Comme pour échapper à son angoisse interne,
Et dans le même temps soustraire à ses regards
Les noires visions et les spectres hagards
Qui, depuis son entrée en ce lieu solitaire,
Autour de sa personne ont surgi de la terre,
Se jette, muet, pâle et de frayeur tremblant.
Ce fut là qu'autrefois, l'œil en pleurs, à pas lents,
Et bénissant la main sur eux appesantie,
Nos ancêtres déchus, au jour de leur sortie
Des lieux où Jéhovah leur offrit le bonheur,
S'en vinrent détester le pouvoir suborneur
Qui de malheur pour eux fut une source immense,
Et d'un Maître propice implorer la clémence.
Là, lorsque vint l'instant où, fille du Péché
Et monstre insidieux à nos pas attaché,
Après des jours d'épreuve et de deuil et de larmes,
La Mort les atteignit de ses cruelles armes,
Leurs corps usés des ans furent ensevelis
Pour dormir un sommeil jusqu'aux temps accomplis,
Jusqu'aux jours de salut que le Christ nous signale
Et dont il a fixé la limite finale.
Mais dans la grotte alors, comme des légions,
Entrent avec Jésus ces sombres visions
Qui, pour lui devenant encore plus terribles,
Plus menaçantes même et plus intelligibles,
En un cercle effrayant le tiennent enfermé.
Tel, par des assassins un homme désarmé,
Au fond d'une forêt obscure, impénétrable,
Et voyant suspendu le fer inexorable
Qui va dans un instant décider de son sort,
S'affaisse au milieu d'eux en attendant la mort.

Il semblait quo du Christ, par un nouveau mystère,
La divine nature avait quitté la terre,
Et que par son aimante et sainte humanité
Tout le poids des douleurs allait être porté.
L'amour, ce pur amour qui le fit notre frère,
Des maux du genre humain ce baume vulnéraire,
Et ce feu dont son âme est le foyer brûlant,
Seul devait sontenir, en un combat sanglant,
Le cœur où notre espoir s'alimente et se fonde.
Celui donc qui pour nous de bonté surabonde,
Et qui pour nous sanver voulut vivre en proscrit,
Le Verbe, ainsi souffrant et de corps et d'esprit,
Sur le sol qui s'émeut laisse tomber sa tête.
Déjà les visions, effroyable tempête,
Comme en des flots de mort paraissent l'engloutir,
Et dans la grotte obscure on entend retentir
Des cris, expression d'une féroce joie :
C'était Satan. Le monstre, à l'aspect de sa proie
Qui lui paraît livrée aux justices du Ciel
Et contrainte de boire à la coupe de fiel,
Profère ces clameurs joyeuses et sinistres.
Lui-même, dirigeant ses dociles ministres,
A, dans un but atroce et digne des Enfers,
Des maux les plus hideux et des vices divers
En ce lieu rassemblé les images vivantes.
  Or, toujours assailli par ces formes mouvantes,
En elles l'Homme-Dieu voyait tous les forfaits
Dont il vient réparer les funestes effets.
Tous les lieux, tous les temps, formidable revue,
Comme un fleuve fangeux passaient devant sa vue ;
Et lui, l'Agneau sacré, le Rédempteur aimant,
De l'horrible spectacle accepta le tourment.
« Mon Père, sur moi seul tournez votre colère ;
Frappez, j'attends la mort. Puisse-t-elle vous plaire,
L'offrande de salut, prix du pardon divin !
Et que l'homme ici-bas ne lève plus en vain

Vers la sainte Sion des regards d'espérance !
Creusez pour votre Fils l'abîme de souffrance,
Mais que du genre humain, par le Christ racheté,
Le cri soit désormais : Amour et liberté ! »
  Le père des malheurs engendrés dans ce monde
Aiguillonnait sa rage active et furibonde,
Et, poursuivant toujours ses desseins ténébreux,
Par de nouveaux tableaux encore plus affreux
Avec acharnement assiégeait sa victime.
  Il est au ciel un Ange appelé Théotime,
Ministre officieux des consolations;
Le Très-Haut lui donna de ses perfections
Un pur reflet empreint d'un charme irrésistible.
Souvent près des mortels, sans être perceptible,
Alors que le malheur, déployant son pouvoir,
Les excite au murmure et même au désespoir,
Ami compatissant, il répand dans leur âme
Un parfum merveilleux, une secrète flamme,
Baume rénovateur, remède triomphant
Lorsque sons son fardeau le cœur ploie et se fend.
Il habite aux palais de l'éternelle rive;
Mais au milieu de nous quand l'infortune arrive
Comme un souffle brûlant et pestilentiel,
Il vient, et de sa coupe il nous offre le miel.
Il nous montre de loin la vertu couronnée,
Du juste dans les cieux la haute destinée,
Et l'homme comme un fils chéri de son Auteur.
L'Eternel appelant cet Ange bienfaiteur
Et ceux qu'il a chargés de lui servir d'escorte :
« Anges, sur la justice enfin l'amour l'emporte;
Et le Christ, par son Père aujourd'hui délaissé,
Sous le poids des tourments haletant, affaissé,
Pour sauver les humains à la mort s'achemine.
Mais avant que pour eux son œuvre se termine,
Allez du moins, ô vous ministres consolants,
Embrasser, supporter ses genoux chancelants. »

A ces mots, l'Auge part, plus prompt que la lumière
Dont l'œil de Dieu lui seul embrasse la carrière,
Et ceux qui sont élus pour le suivre en son vol
De la terre avec lui touchent bientôt le sol.
Jésus, en les voyant dans la grotte apparaître,
Sent sa terreur décroître et ses forces renaître.
Ainsi le voyageur chez un peuple étranger,
Surtout s'il a déjà vu sa vie en danger,
A l'aspect imprévu d'un ami sur ces rives,
Est délivré soudain des frayeurs oppressives
Qui semblaient l'obséder ou retarder ses pas :
Tant l'amitié, si belle et si riche d'appas,
Charme, quand du malheur une âme est menacée!
Le Verbe, poursuivant son œuvre commencée,
Librement de nos maux et de tous nos forfaits
Sur lui, dans son amour, de nouveau prit le faix.
Mais Lucifer aussi, l'implacable couleuvre,
Vers le but convoité menait toujours son œuvre;
Car, de ce flux d'horreurs n'arrêtant point le cours,
A d'autres vils moyens son astuce eut recours;
Et la Tentation, de ses armes munie,
Le Sarcasme outrageux avec la Calomnie,
Et l'Envie acharnée, au carquois plein de traits,
Attaquèrent alors l'Homme-Dieu de plus près.
« Tu prétends, dit le monstre, effacer les ravages
Que le péché déploie empreints sur ces rivages;
Tu crois y ramener l'honneur et la vertu.
Mais il faut être au moins pur toi-même : l'es-tu?
Une fille jadis, dans son adolescence,
Avait, osant se croire un ange d'innocence,
Aux Cieux voué son âme et sa virginité.
Or le vœu solennel ne fut point respecté,
Et le fruit d'un amour impur et sacrilége...
— Arrête! dit Jésus. Satan, le privilége
D'outrager devant moi Celle dont je naquis,
Malgré tous tes efforts, tu ne l'as pas acquis.

— Ah ! dit l'Ange déchu, la vérité te blesse !
Je dirai donc : Marie a gardé sa promesse ;
Même, contrairement à la loi du péché,
De l'antique venin ne fut pas entaché
Ce cœur dont je te vois prendre en main la défense.
Mais que répondre ici ? Tu fus dans ton enfance
La cause des horreurs dont Bethléhem gémit,
Et le soin de tes jours en Egypte soumit
Tes parents à des maux trop nombreux à redire.
N'ai-je point entendu les peuples te maudire,
Alors que sans raison ton pouvoir dans les eaux
Des Gérazéniens engloutit les troupeaux ?
N'as-tu pas, dominé par une basse envie,
Laissé périr nagnére, à la fleur de sa vie,
Un ami qui se plut à marcher devant toi ?
Ne t'es-tu pas montré l'ennemi de la loi
Et l'amer contempteur des usages antiques ?
N'as-tu point tous les jours de tes amis rustiques
Toléré les défauts, excusé les erreurs ?
Que dis-je ? N'as-tu pas, ô comble des horreurs !
Plus d'une fois en eux approuvé le scandale ? »
Le fauteur du mensonge en un affreux dédale
Où sarcasmes aigus, inévitables dards,
Et reproches blessants pleuvaient de toutes parts,
Ainsi de nos forfaits entraînait la victime ;
Puis il disait encor : « Croirais-tu qu'il t'estime,
Ce peuple que ta fourbe a tant de fois trompé ?
Mais déjà, reniant ton message usurpé,
Il apprend quels desseins se propose ta haine ;
Car prêcher en tout lieu la révolte inhumaine,
Se montrer le refuge et l'appui des pervers,
Désunir la famille et troubler l'univers,
C'est l'objet de tes soins et le vœu qui t'enflamme :
Noble but que ta bouche à toute heure proclame ! »
Ainsi l'Ange maudit, constant dans ses efforts,
De sa perversité dirigeait les ressorts,

Et sur un Dieu, pour nous devenu comme esclave,
Vomissait les torrents de sa fétide bave,
Venin qui de la mort porte au cœur les frissons.
Tel l'Hécla dont les feux éclairent les glaçons,
Ou l'Etna mugissant en face du Vésuve,
Verse à flots débordés une brûlante effluve,
Effroi des malheureux qu'il éveille en sursaut.
Or le Juste, soumis aux desseins du Très-Haut,
Muet, le front baissé, comme un homme coupable
Que son crime a rendu d'énergie incapable,
Sous le poids accablant d'outrages entassés
Se courbait, se tordait, tandis que, harassés,
Son corps et son esprit souffraient une torture,
Impossible fardeau pour l'humaine nature.
Aux rives du Niger ainsi l'explorateur,
Dans les plis monstrueux du boa constricteur,
Comme l'acier saisi dans l'étau du cyclope,
A vu parfois étreinte une faible antilope.
Même il vint, ô Messie, un terrible moment,
Angoisse immensurable, indicible tourment,
Où tu dis : « C'en en est fait, trop grand est le supplice;
Mon Père, s'il se peut, éloignez ce calice. »
Mais aussitôt l'Amour, propice au genre humain,
A travers ces horreurs se frayant un chemin,
Rappelle au Fils de Dieu que pour la race humaine
Il devait conjurer le feu de la géhenne,
Et le Messie ajoute avec empressement :
« Mon Père, il m'en souvient, je m'offris librement.
Vous avez déclaré que je suis la victime
Qui seule, à vos regards sans tache et légitime,
Pouvait, en acquérant le pardon des mortels,
Avec pleine mesure honorer vos autels :
Soyez donc insensible au cri de ma prière.
Laissez au peuple juif sa fureur meurtrière,
Et daignez, en faveur de l'homme racheté,
Accomplir vos desseins et votre volonté. »

Ce fut donc une lutte atroce et surhumaine,
Où l'Enfer et le Ciel, et l'amour et la haine,
Le charme de la vie et l'horreur du trépas,
Le dévoûment qui s'offre et ne chancelle pas,
Et le crime funeste à la douce espérance,
Combattaient dans l'Auteur de notre délivrance;
Mais l'Amour, ce pouvoir qui subjugue le cœur,
Soutint sa grande cause et demeura vainqueur.
Qu'il fallut à Jésus de vie et de courage!
Ici nous l'avons vu, comme un immense orage,
Vices, péchés, forfaits, maux, douleurs et tourments,
Un amas de frayeurs et d'épouvantements,
Et tout ce qu'ont d'infâme avec leur turpitude
Les faits de la débauche et de l'ingratitude,
Par une main sinistre entassés dans ce lieu,
Entouraient, assaillaient et pressaient l'Homme-Dieu.
Cieux et terre, voyez votre adorable Maître
Gisant comme un rebut indigne de paraître.
Il se lève et retombe; il soupire, il gémit,
Et, couvert de sueur, son corps tremble et frémit.
Il se relève enfin, et, bien que, hors d'haleine,
Il marche, ses genoux le supportent à peine.
Doux éclat de ses yeux et de son front divin,
Je désire vous voir, et je vous cherche en vain.
Je ne te connais plus : tes lèvres sont livides,
Tes cheveux hérissés, tes vêtements sordides.
O toi qui d'Israël te nommais le flambeau,
Toi qu'on a vu si noble et si jeune et si beau,
Ton regard, ô Jésus, semble près de s'éteindre,
Et la Mort dans ses bras paraît déjà l'étreindre.
Au bosquet solitaire où sont ses trois amis
Le Christ vient et les voit sur le sol endormis.
Il venait comme un homme environné d'alarmes,
Cherchant dans l'amitié des secours et des armes,
Et comme le pasteur qui s'en va visiter
Son troupeau quand il croit l'orage à redouter,

Ou quand les loups non loin, hurlant avec furie,
Menacent d'un assaut sa chère bergerie.
Or, à l'aspect des siens, il dit : « Tu dors, Simon.
Ce sommeil énervant est l'œuvre du démon.
Quoi ! ne pouviez-vous point, puisqu'il faut que je meure,
Cette nuit avec moi veiller au moins une heure? »
Eux, le voyant alors triste, pâle et défait,
Comme un homme tremblant sous le poids d'un forfait,
Et ne retrouvant plus, dans sa voix altérée,
Ces sons puissants et doux, harmonie adorée
Qui naguère, pour eux source de saints transports,
Leur semblait un écho des célestes accords,
Ne pouvaient du regard presque plus reconnaître
L'astre que sur son front le Thabor vit paraître.
Jean s'écria : « Grand Dieu ! bon Maître, qu'avez-vous?
Car je vois s'affaisser et trembler vos genoux.
Appellerai-je ici, Seigneur, les huit apôtres?
Quitterons-nous ces lieux? — Laissez dormir les autres :
Ils n'ont point comme vous, répondit le Sauveur,
De l'aspect de ma gloire adoré la faveur.
Si dans un tel état ils découvraient leur Maître,
Je leur serais, amis, un scandale peut-être.
Mais vous me connaissez : ne m'abandonnez point.
Si cette autre douleur à mes douleurs se joint,
Vous que j'ai tant aimés !... ah ! dans mon agonie,
Dans mon accablement, ma cruelle insomnie,
Si plutôt votre amour, vos soins et votre foi
S'armaient de fortitude et veillaient avec moi,
Moins amer, moins profond en serait mon calice,
Et le Christ sans horreur marcherait au supplice.
Il me faudra beaucoup marcher jusqu'à demain,
Et rude, tortueux, sanglant est le chemin.
Veillez donc et priez : la prière milite
Pour le cœur dont parfois le zèle périclite.
Oui, priez, mes enfants : l'Esprit du mal est prompt,
Et l'effort de la chair comme un chaume se rompt. »

Ainsi le Christ, en butte aux assauts de l'orage,
De ses faibles amis ranimait le courage;
Puis, les laissant encore, et toujours résigné
A ne point se sentir dans l'épreuve épargné,
Il revint dans la grotte affronter la tempête.
  Cependant, éplorés et se voilant la tête,
Les amis du Sauveur se demandaient entre eux
Quelle douleur subite ou quel malheur affreux
Avait ainsi changé la face de leur Maître :
« A peine pouvons-nous ici le reconnaître.
Ah ! daignez, dirent-ils, Dieu, Père tout puissant,
Epargner, protéger votre Fils innocent;
Ou du moins, puisqu'il faut que sa mort, sur la terre,
Des grâces du pardon soit le prix salutaire,
Qu'il puisse sans douleur parvenir au trépas,
Et daignez diriger et soutenir ses pas
Jusqu'au terme prochain de sa terrestre course.
Faites jaillir, Seigneur, ainsi que d'une source,
Les consolations que l'homme avec transport
Accueille lorsqu'il souffre et réclame un support. »
  Or le Messie entrait dans une autre agonie.
D'armes et de venin plus largement munie,
La rage de Satan revenait à l'assaut,
Harcelant sans merci l'Envoyé du Très-Haut.
L'Ange consolateur montrait au Fils de l'homme
L'œuvre que par l'amour la clémence consomme :
Les bienfaits et les fruits de la rédemption;
L'homme se dirigeant vers la sainte Sion,
Heureux de retrouver sa première innocence;
L'âme forte aux assauts de la concupiscence;
L'Enfer dans son pouvoir plus fortement restreint;
Le Dieu de sainteté du juste qui le craint
Accueillant désormais la prière et l'hommage,
De nouveau dans les cœurs imprimant son image,
Et dès lors à la foi montrant les cieux ouverts;
L'antique liberté rendue à l'univers;

Les justes réunis au temple de la gloire,
Et de leur Rédempteur célébrant la victoire;
Puis le nom de sa Mère en ce monde honoré,
Et devenant aux cieux comme un hymne sacré
Que chantent les élus unis à tous les Anges;
Et tous les vrais chrétiens par nombreuses phalanges,
Alors qu'aura la terre atteint son dernier jour,
Allant avec leur Roi dans la céleste cour
S'asseoir aux trônes d'or d'où jadis la justice
Des Anges révoltés a chassé la milice.
« Tu souffres, il est vrai : qui n'en serait touché?
Tu gémis, disait l'Ange, et le poids du péché
Sur ton épaule sainte est comme une montagne.
Mais quel bel avenir ! la gloire t'accompagne,
Et l'amour, tout l'amour de la terre et des cieux
Descendra dans ton cœur, de ton œuvre joyeux,
Ainsi que les parfums de la naissante rose. »
Or Satan répondait : « Un instant je suppose
Qu'il est le Fils de Dieu, ce rebut des humains
Qui, faible et sans défense, ici se tord les mains.
Je suppose qu'il soit à ses efforts possible
D'atteindre, un jour ou l'autre, au but inaccessible
Dont, ô noble orateur, Ange non révolté,
Tu crois avec succès flatter sa vanité ;
Mais il fallait aussi lui parler de la route,
Lui dire les travaux, car c'est ce qu'il redoute,
Les peines, les douleurs à supporter d'abord,
Avant qu'il puisse aller jouir d'un heureux sort.
Laissons là les affronts, les maux qu'avec furie
On lui prépare même au sein de sa patrie.
Examine avec moi les prétendus bienfaits
Que de son sang versé tu nommes les effets.
L'homme au Seigneur, dis-tu, se soumet avec joie ;
Mais je le vois toujours mon sujet et ma proie.
Je vois, — je sais moi-même épier l'avenir, —
Son Créateur, son Dieu forcé de le punir,

Et les âmes des morts dans mon royaume sombre
Pleuvoir incessamment et surpasser en nombre
Celles que tu verras atteindre jusqu'au ciel.
Que dis-je? surpasser! Ah! plus doux que le miel,
Ce penser est pour moi le baume qui console :
Une âme arrive-t-elle à sa lointaine idole,
D'autres par légions viennent au sein des feux
Vivre sous mon empire et contenter mes vœux.
Je verrai, selon toi, restreindre ma puissance,
Et sur la terre alors renaîtra l'innocence.
Etrange illusion d'un espoir improuvé!
Car mon œil aperçoit, marchant le front levé,
Parmi ceux que ton Christ nomme de son nom même,
La Luxure, le Vol, le Meurtre et le Blasphème.
L'aiguillon de la chair en devient plus puissant;
En dépit de l'honneur et d'un Dieu menaçant,
Vénus, comme autrefois de ses charmes parée,
De l'homme qu'elle abuse est partout adorée.
Je laisse Dieu sourire à ses quelques élus;
L'enfer plein, je ne puis rien désirer de plus.
Or cette liberté n'est-elle point un songe,
Si moi, nommé le père et l'appui du mensonge,
Je tiens plus que jamais les peuples sous ma loi,
Et si l'Ange est contraint d'avouer son emploi
Inutile au salut de la race mortelle?
La Mère de ton Christ, comment oserait-elle
Espérer les honneurs qu'ici tu lui promets?
Plus je regarde, et plus je la vois désormais
A la foi du croyant que son nom paralyse
Se poser en obstacle aux regards de l'Eglise.
Puis, parmi les fauteurs de ce pauvre ouvrier,
Je vois en ennemis les uns la décrier,
A tel point que leur blâme en devient presque injuste,
Et les autres en faire une déesse auguste.
Quant à ces trônes d'or que tu vois occupés
Par quelques êtres vils de mes fers échappés,

Dans un but moins conforme aux desseins de ton Maître,
Nous saurons quelque jour en disposer peut-être.
Si donc tels sont les fruits provenant de ta mort,
Tu peux, ô Fils de Dieu, sans honte et sans remord,
Même après ton trépas en imposer au monde. »
Ainsi l'affreux docteur de sa parole immonde
Infectait tous les fruits de la rédemption,
Et niait le salut et l'expiation.
Le Rédempteur, sensible à ce mordant sarcasme,
Eprouvait dans son corps un indicible spasme;
Car du tableau créé par ce cruel discours,
Où l'Archange rebelle en sa rage eut recours,
Il avait vu surgir une idée accablante.
« Je meurs, en proie aux maux dont l'aspect m'épouvante;
Mais l'effet de ma mort, mais mon sang répandu
Pour le salut de l'homme est donc presque perdu,
Et la Mère d'amour, si digne d'être aimée,
Est, ô honte! ô douleur! en tout lieu diffamée!
C'en est trop, ô mon Dieu, je suis las de souffrir.
Ma vie est épuisée, et je me sens mourir.
Eloignez, s'il se peut, ce calice, ô mon Père.
Puisqu'ainsi vainement ma mission s'opère,
Laissez vers vous aux cieux votre Fils retourner.
A tant de maux enfin pourquoi le condamner?
Et ne pouvez-vous pas révoquer la sentence? »
Il dit; et, tant du cœur l'angoisse fut intense!
Quand fuyait de l'espoir la dernière lueur,
Du corps de l'Homme-Dieu sortit une sueur
Qui, sanglante en son cours, teignit le sol humide.
Hâtez-vous, recueillez ce précieux liquide,
Ministres consolants près du Christ descendus :
C'est le prix de nos droits que nous avions perdus.
Lorsque le Saint des saints, victime de souffrance,
Entrait à demi mort dans cette horrible transe,
Sitôt que de sa chair un sang divin coula,
Le ciel lointain s'émut, et la terre trembla ;

Puis, comme un cri plaintif s'entendit dans la grotte,
Tel qu'en proférerait un homme qui sanglotte.
De nos premiers parents, dans la poudre couchés,
Provenait cette voix que les échos touchés
Répétaient en dehors le long de la colline;
Car, déjà recevant une onction divine,
Ils surent, par l'émoi qui les fit palpiter,
A quel prix le Très-Haut allait les racheter.
Or l'Amour a pour nous invoqué le Messie,
Et le Christ, au travers de sa vue obscurcie,
Aperçoit de nouveau son sublime chemin :
« Mon Père, qu'ai-je dit? Oui, pour le genre humain
Votre Fils est encor prêt à subir l'orage.
Que par lui la Clémence achève son ouvrage,
Et, pour un seul pécheur s'il me fallait mourir,
De ce pas à la mort vous me verriez courir »
Ainsi l'Amour, céleste et mystique puissance,
De la chair en Jésus soumit la résistance.
O Christ, consolez-vous, et sous un autre aspect
Voyez de votre mort l'effet prompt et direct.
Par vous périt l'espoir de l'erreur et du doute :
Vous promettez le ciel, vous en ouvrez la route.
L'homme par votre sang est enfin racheté;
Pour lui renaît la grâce avec la liberté,
Et par elles, selon les promesses écrites,
Il ira réclamer le prix de ses mérites.
Si donc l'homme, abusant de ces biens précieux,
Suit l'erreur et le vice, et s'éloigne des cieux,
Si l'ingrat, l'insensé laisse périr son âme,
Sur lui seul, ô Jésus, en retombe le blâme.
Vous vouliez le sauver : la terre en est témoin;
Car même le Gentil qui s'attache avec soin
Aux devoirs qu'à son cœur dicte la conscience,
Et qui, s'il connaissait la meilleure croyance,
Irait, libre et joyeux, la suivre et l'embrasser,
Juge propice et doux, loin de le délaisser,

Vous dites : « Ses désirs lui valent le baptême. »
Et dès lors, lui montrant la couronne suprême,
Pour l'attirer à vous vous lui tendez la main.
Il est vrai, l'on verra l'Eve qu'au genre humain
Comme un astre de paix la foi fit voir d'avance,
Par les pervers traitée avec irrévérence ;
De faux croyants parfois tenteront de ravir
A la femme qui peut et veut les secourir
Et le titre et le nom de Mère toujours vierge,
Et du fiel dont ainsi leur démence l'asperge
Souillent en même temps le front du Dieu sauveur.
Mais tous les vrais chrétiens avec zèle et ferveur
Invoquant ici-bas le saint nom de Marie,
Mais l'Ange qui l'honore et pour l'homme la prie,
Celle qui put porter un Dieu dans son giron,
L'Etoile de l'amour, la Rose de Saron,
Ne les verrons-nous pas d'une race parjure
Amplement réparer la malice et l'injure ?
  Le Christ, dans sa détresse, alors à ses amis
Vint, cherchant un refuge, et les vit endormis.
D'abord, avec ardeur et le cœur plein d'alarmes,
Ils offrirent à Dieu leur supplique et leurs larmes ;
Puis contre le sommeil ils luttèrent en vain,
Tant est faible la chair sans un secours divin !
Tant du vase formé de poussière et d'argile
L'apparence est trompeuse et la force fragile !
Mais, les soupirs du Verbe enfin les éveillant,
Ils l'ont vu défait, pâle et presque défaillant ;
Ils l'ont vu, souvenir, image ineffaçable,
Comme un arbre qui meurt, bien plus méconnaissable
Et bien plus émouvant que la première fois.
« Seigneur, dit Simon-Pierre, est-ce vous que je vois,
Vous naguère si fort et le plus sain des hommes ?
Maître, êtes-vous ici... (Malheureux que nous sommes,
En ce moment cruel nous l'avons délaissé !)
D'une mort imminente êtes-vous menacé ?

Et faut-il que déjà devant Dieu s'accomplisse
Ce décret où l'Amour vous montrait le supplice?
— Oui, dit-il, mes enfants, la Mort étend la main
Et de son aiguillon me percera demain.
Alors souvenez-vous de Celle qui d'avance
Promet de compatir à l'humaine souffrance;
Faites que son malheur ne puisse l'accabler.
Soyez là, tenez-vous prêts à la consoler,
Car du fiel de ses maux la coupe sera pleine;
Puis séchez, s'il se peut, les pleurs de Magdeleine.
Maintenant dans la grotte, enfants, conduisez-moi :
Je vais prier encore; et, calmant votre émoi,
Vous reviendrez ici prier aussi vous-mêmes.
Mais souvenez-vous bien que les ordres suprêmes
De toute éternité fixèrent cette nuit,
Cette veille cruelle et le jour qui la suit,
Comme l'heure où d'un Dieu le sang rougit la terre. »
Contemplons le Sauveur lorsque se réitère
Cette lutte où d'avance il subit le trépas.
Eglise de Jésus, épouse aux saints appas,
Digne objet de ses soins, fille de ses souffrances,
Et le but de sa course et de ses espérances,
Il t'aperçoit livrée aux guerres de l'Enfer,
Menacée en tout lieu par la haine et le fer,
Et parfois haletante au milieu des tortures.
Il voit de ses amis les angoisses futures :
On les nomme imposteurs, factieux, scélérats,
Et la force contre eux partout lève le bras.
Il découvre tout près le Schisme et l'Hérésie,
Démons nés de l'Orgueil, ivres de frénésie;
Il les voit outrager de leur rire moqueur
Et souiller d'un venin abominable au cœur
L'Eglise qui ne peut, mère pieuse et tendre,
Sur ses fils égarés s'abstenir de répandre
Des pleurs mêlés aux vœux formés pour leur retour.
Il voit l'Erreur perverse, insidieux vautour,

Planer sur les pays où la Vérité règne;
La Tiédeur aux leçons que la Ferveur enseigne
Préférer les lambeaux d'un culte morcelé;
Le Vice quelquefois sur l'autel étalé,
Et son corps et son sang, céleste nourriture,
Des chiens même, ô douleur! devenir la pâture.
Il voit tous ces Judas, fils de la trahison,
Qui dans leurs cœurs infects le tiennent en prison.
Puis c'est l'Hypocrisie, autre monstre funeste
Qui, portant au troupeau le virus de la peste,
De l'habit du pasteur apparaît revêtu.
C'est l'Envie acharnée à honnir la vertu,
Et qui, toujours conforme à l'horreur qu'elle inspire,
Vole et suce dans l'ombre, ainsi que le vampire,
Les mérites sacrés dont vivent ici-bas
Les justes dans la pourpre ou sur de vils grabats.
C'est la Discorde enfin, sœur de la Calomnie,
Dans les champs du Seigneur semant la zizanie;
La Discorde qui marche et parcourt l'univers,
Propageant ces fléaux et ces crimes divers
Par où de tout état la chute se consomme.
Tels étaient les tableaux offerts au Dieu fait homme.
  Les chrétiens, que sa voix tentait de ramener,
En des chemins perdus se laissaient entraîner,
Et les ingrats bientôt, dans un accès de rage,
Lui lançaient sans pudeur le blasphème et l'outrage.
Quelques uns, n'osant pas renier hautement
L'Eglise qui pour eux conserve un cœur aimant,
La laissaient désolée et dévorant ses larmes;
Et, quand venaient des jours de périls et d'alarmes,
Les traîtres s'éloignaient à jamais du troupeau
Et couraient se ranger sous un autre drapeau.
Plus loin, les déserteurs de la milice sainte
Bâtissaient une ville, et dans sa vaste enceinte
Ils offraient un refuge à toutes les erreurs;
Là de honteux débats et de noires fureurs

Souillaient et trahissaient leur fausse tolérance.
Ailleurs les insensés avec indifférence
Regardaient les écueils et le fatal récif
Où les vents mutinés entraînaient leur esquif.
D'autres, sourds à l'appel des pasteurs de leurs âmes,
Pour une gloire impie et des plaisirs infâmes
Couraient sans voir la fange où leurs pieds s'enfonçaient.
Devant le Fils de l'homme en légions passaient
Tous ceux par qui l'Eglise avait été souillée,
Assaillie et souvent meurtrie ou dépouillée.
D'avance il la voyait, l'épouse de son sein,
Sanglante, palpiter comme un jeune poussin
Que l'implacable autour emporte dans ses serres,
Et les cruels encore irritaient les ulcères
Que leur main parricide et leur glaive infernal
Venaient d'ouvrir partout dans ce corps virginal.
Ces suppôts de l'Enfer, en haine de l'Eglise,
Sur tous leurs étendards écrivaient pour devise :
« Le Christ est un vain nom ! Il n'est plus d'autres dieux
Que la nature même étalée à nos yeux ! »
Ou même, formulant leur bizarre utopie,
Ils osaient proclamer, dans leur démence impie,
Que la croyance en Dieu n'étant plus de saison,
L'homme n'a plus qu'à rendre hommage à la raison.
Alors, voyant toujours l'Eglise les confondre
Et par sa vigilance à leurs assauts répondre,
Sur elle ils se ruaient comme des léopards,
Et de fiel et de boue ils imprégnaient leurs dards ;
Puis ils disaient entre eux : « Quand donc périra-t-elle ?
Elle est frappée au cœur ; sa blessure est mortelle.
Triomphe ! Elle n'est plus, celle qui s'engraissait
Du sang de ses enfants que sa lèvre suçait,
Celle qui, nourrissant une ardeur monstrueuse,
Sans relâche, en sa couche infâme, incestueuse,
Traînait ses propres fils dans le crime engendrés.
Victoire ! Et vous, mortels, de son joug délivrés,

Au gré de vos penchants jouissez de la vie. »
Devant ces visions que devint le Messie ?
Tel que le voyageur qui, dans un creux ravin
Où, s'il pensait à fuir, il le voudrait en vain,
Voit sur lui tout à coup fondre un troupeau d'hyènes
Ou de hideux serpents l'assaillir par centaines,
Ce tableau l'accabla d'un tel fardeau d'horreur,
Qu'il s'écria soudain, vaincu par la terreur :
« C'en est fait, je renonce à boire ce calice.
Le venin de la mort dans mes veines se glisse.
J'ai souffert et je souffre, et pour qui ? des ingrats
Qui, blasphémant mon nom, s'échappent de mes bras.
Comme autrefois, ô Ciel, que je sois impassible !
Mon Père, ne sois point à mes vœux inflexible. »
Il dit, et ses regards aperçurent l'Amour
Pâle, le front voilé, triste comme le jour,
Alors qu'il s'assombrit à l'aspect du nuage
Qui monte à l'horizon, rapide et gros d'orage.
L'Amour prenait l'essor pour remonter aux cieux,
Et des pleurs de regret ruisselaient de ses yeux.
« Arrête, dit le Christ, Amour, pouvoir immense :
Je t'obéis, reçois le prix de la clémence.
Prends mon sang : je suis prêt à le verser encor,
Et, tel qu'un messager reprenant ton essor,
Dis au souverain Roi : « La victime s'immole.
Dieu juste, pardonnez selon votre parole ;
Car la chair se soumet, et l'Amour est vainqueur. »
C'est en vain que Satan, sombre et la rage au cœur
(A tromper notre espoir le monstre persévère),
Voulut montrer au Christ la scène du Calvaire,
A demander son sang tout le peuple acharné,
La douleur de se voir des siens abandonné,
Parmi des scélérats sa Mère évanouie,
Et de tourments nouveaux une masse inouïe.
« Et de plus, ajoutait l'inique tentateur,
Toi qui t'osais nommer le Fils du Créateur,

Quand la Mort lèvera sa lance meurtrière,
Tu verras le Très-Haut rejeter ta prière. »
Ainsi dit l'Ange impur, non qu'un subit remord
Lui fit pour sa victime appréhender la mort,
Car la voir succomber flattait sa longue haine;
Mais il ne voulait point que pour la race humaine
Et pour notre salut aucun sang fût versé.
« Qu'il meure, et qu'il puisse être en mourant délaissé!
Mais qu'en le maudissant il boive le calice,
Et je ne craindrai pas l'effet de son supplice. »
Or inutile et vain fut ce dernier effort,
Car le Verbe invoquait et désirait la mort.
« Meurs donc et promptement, dit le roi de l'abîme;
Nous, rendons sans pouvoir le sang de la victime. »
Or, gisant sur le sol, le Christ était mourant.
Son cœur avait vaincu; mais, tableau déchirant!
Brisé sous le fardeau d'une angoisse infinie,
Son triomphe devient une horrible agonie.
Comme l'oiseau surpris aux rets de l'oiseleur,
Il s'était débattu, haletant de douleur;
Et maintenant, hélas! jaillit de chaque pore
Le sang réparateur que le salut implore.
Plus de tendres soupirs, plus de gémissements :
O Ciel! il ne se meut que par frissonnements,
Et, sans force vitale, il semble ne plus être
Qu'une ombre à peine vue ou près de disparaître.
Alors au Dieu fait chair le messager divin
Fit prendre une liqueur, une espèce de vin,
Nectar fortifiant, mystérieux breuvage,
Et l'essence d'un fruit cueilli sur ce rivage
Où, de l'éternité perpétuant le jour,
Règne l'Astre royal, ceint de gloire et d'amour.
Ensuite il lui montrait, dans leur prison profonde,
Les justes appelant le Rédempteur du monde,
Tous les saints d'autrefois qui l'avaient figuré,
Prédit, aimé d'avance et surtout espéré.

Il lui fit voir l'Eglise, à son Epoux fidèle,
Convoquant de partout les peuples autour d'elle,
Et, son œuvre admirable achevée en ces lieux,
Sur un char de triomphe allant régner aux cieux.
Cet aspect consolant ranime le Messie;
Dans la coupe céleste il repuise la vie.
Satan s'éloigne; l'Ange a repris son essor,
Et Jésus s'est levé, mais pour souffrir encor.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOTES DU PREMIER VOLUME.

NOTES DU CHANT I

Page 3, *vers* 21, 22, 23 *et* 24 :

Sachez plus que jamais, enfants, dit-elle encore,
Vous que l'Enfer menace et que l'impie abhorre,
Seconder Pierre, armé pour défendre la foi
Et conjurer les maux prêts à fondre sur moi.

Un des apologistes chrétiens de notre époque me disait en 1868 : « C'est surtout dans ces jours déplorables où nous voyons l'Eglise menacée et assaillie avec une audace et un acharnement inouïs que tout vrai chrétien doit signaler son zèle filial envers le Vicaire de Jésus-Christ. »

Page 6, *vers* 20, 21 *et* 22 :

Jusques aux régions, part de l'immensité,
Où l'Auster a son trône et, d'un œil enchanté,
Voit le signe chrétien briller dans son empire.

L'Auster est pris ici pour le Sud. Le signe chrétien est cette belle constellation, la Croix du Sud, qui circule autour du pôle austral, étant, pour les peuples qui habitent au delà de l'équateur, ce qu'est la grande Ourse, ou l'Etoile du Nord, pour les peuples de l'hémisphère boréal.

Page 8, *vers* 22, 23 *et* 24 :

Ainsi, dans les forêts par les vents balancées,
Sont parfois entendus de longs gémissements,
Soupirs aériens et sourds frémissements

Nous avons entendu bien des fois, dans les vastes forêts de l'Amérique, cette musique grave et solennelle produite par les vents. Le

charme qu'on éprouve s'augmente encore du bruit des torrents ou du mugissement lointain de quelque cataracte.

Page 20, *vers* 21, 23 *et* 24 :

> Venez, mêlons du bois dans le pain de sa bouche. ...
> Que du sol des vivants arraché par nos mains,
> A jamais il demeure oublié des humains!

Il est dit dans Jérémie (XI, 19) : « Mettons du bois dans son pain ; arrachons-le de la terre des vivants, et que son nom soit effacé de la mémoire des hommes. » *Mittamus lignum, etc.* Ces paroles sont introduites dans le discours de Satan. Une foule d'autres expressions, tirées de la sainte Ecriture, seront ainsi employées dans cet ouvrage, sans que ce soit comme citation. Au reste, tous les Pères de l'Eglise conviennent que le passage susdit se rapporte à Jésus-Christ.

Page 25, *vers* 2 :

> Où la Tombe n'a point à planter l'asphodèle.

Chez les anciens, on plantait l'asphodèle sur les tombeaux. On lui donne aussi les noms de *bâton de Jacob, bâton royal.*

Page 28, *vers* 9 *et* 10 :

> Vous connaissez ce globe à paisible lumière
> Qui pour vous de la nuit est l'étoile première.

La terre étant plus volumineuse que Vénus, doit apparaître aux habitants de cette planète comme la plus belle étoile du ciel.

Page 29, *vers* 7 :

> Jour à l'astre brûlant par l'erreur consacré.

Les païens et les anciens peuples du Nord avaient consacré au soleil le premier jour de la semaine. Les Anglais l'appellent encore *sunday*, et les Allemands *sonntag*, ou jour du soleil.

NOTES DU CHANT II.

Page 44, *vers* 25 *et* 26 :

> L'homme, ici-bas jeté, s'y trouve entre deux voies :
> L'une mène au séjour des éternelles joies, etc.

Ce morceau est imité de Lactance, le Cicéron chrétien et l'un des premiers apologistes de la religion chrétienne.

Page 47, *vers* 13 *et* 14 :

Ce n'est plus la douceur que partout l'on révère,
Mais c'est un prince, un juge, un conquérant sévère.

Après la ruine de Jérusalem, Titus s'écria, selon le rapport de Josèphe et de Philostrate : « C'est sous la conduite de Dieu que nous avons fait cette guerre. Ce n'est point moi qui ai remporté la victoire. Je n'ai fait que prêter les mains à la vengeance divine. »

Page 48, *vers* 7 *et* 8 :

Et lui-même bientôt, n'ayant que trop vécu,
Meurt et blasphème encor le Dieu qui l'a vaincu.

Il y avait du Néron et du Voltaire dans Julien l'Apostat. Il persécuta l'Eglise de Dieu; il crut pouvoir convaincre de mensonge Jésus de Nazareth, et mourut en lui lançant un dernier sarcasme.

Page 54, *vers* 21 :

Cependant on arrive à la porte Dorée.

La porte Dorée, ainsi se nommait l'une des portes de Jérusalem. Elle était située à l'est de la ville, s'ouvrait vers la vallée du Cédron, et avait en face le mont des Oliviers.

Page 59, *vers* 33, 34 *et* 35 :

J'en vois encor beaucoup dont le monde est indigne
Instruire la jeunesse et cultiver ma vigne,
Ou même aller au loin faire chérir mes lois.

Il s'agit d'abord de ces bonnes religieuses qui se consacrent à l'instruction de la jeunesse, et ensuite de celles qui, par dévouement, vont jusque dans les pays sauvages enseigner et convertir. Je dois ici un hommage à ces dignes sœurs des *Saints Noms de Jésus et Marie* et de la *Providence* que j'ai vues en Orégon prendre soin de l'enfance, des orphelins et des malades avec un zèle que le monde ne saurait récompenser.

Page 61, *vers* 35 :

Cependant des Gentils étaient là rassemblés.

On lit dans l'Evangile de saint Jean (XII, 20) : « Or parmi la foule réunie sous les portiques se trouvaient des Gentils venus pour adorer dans la solennité pascale. » Il est dit aussi dans saint Matthieu (IV, 24) que la réputation de Jésus était répandue dans toute la Syrie. Un prince

d'Arménie, au rapport d'Eusèbe et de Moïse de Chorène, lui avait même envoyé des ambassadeurs, comme il en sera fait mention dans le chant IX.

Page 69, *vers* 6, 7 *et* 8.

> « J'enverrai mes hérauts en Afrique, en Lydie ;
> « L'Italie et la Grèce et les fils du couchant
> « Vont offrir à mon nom leur amour et leur chant, etc.

Voici un extrait de cette prophétie d'Isaïe (LXVI, 19) : *Mittam ex eis qui salvati fuerint ad Gentes in mare, in Africam et Lydiam, in Italiam et Græciam, ad insulas longe. Et annuntiabunt gloriam meam Gentibus.* La Lydie est ici prise pour l'Asie. Quelle magnifique promesse ! Le Prophète voit d'avance les apôtres évangéliser l'Afrique, l'Asie, l'Europe, puis porter la croix au delà des mers, dans le Nouveau-Monde, et jusqu'aux îles lointaines de l'Océanie, *usque ad insulas longe !*

Page 77, *vers* 30, 31 *et* 32.

> L'Eternel a reçu son intime prière.
> Un pouvoir directeur se tient à son côté,
> L'Ange de la parole et de la vérité.

Le récit que saint Jean va faire supposerait peut-être trop d'érudition pour un pêcheur de Galilée ; mais, outre qu'il pouvait avoir déjà reçu de l'Esprit saint et dans la compagnie de son divin Maître les premiers éclairs de cette intelligence et de ce savoir que plus tard il a manifestés, avec la précaution indiquée dans les vers ci-dessus, sa narration peut paraître vraisemblable.

NOTES DU CHANT III

Page 80, *vers* 10 *et* 11 :

> Mais contemplez surtout l'étonnante harmonie,
> L'ordre sage et constant qui régit l'univers.

Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum. (Ps. XVIII, 2.) Quel merveilleux spectacle présente le firmament ! « Levez les yeux en haut, dit Isaïe (XL, 26), considérez qui a créé les cieux, qui fait marcher dans un si bel ordre l'armée des étoiles et les appelle par leurs noms. » Elles surpassent en nombre les gouttes de l'Océan ; il a donné un nom à chacune d'elles, et elles obéissent à

sa voix. Comment, à l'aspect de l'immensité de l'espace ainsi peuplé de globes innombrables qui pour la plupart surpassent en volume celui que nous habitons et notre soleil lui-même, à l'aspect de l'harmonie qui règne entre les corps dont chaque système se compose et entre tous les systèmes ensemble, comment, dis-je, l'homme ose-t-il donc nier l'existence, le pouvoir et la sagesse du Créateur?

Page 86, *vers* 27 *et* 28 :

> Homme, où te cachais-tu quand la terre, à ma voix,
> S'affermit sur sa base et reconnut mes lois? etc.

Le discours de Dieu, dans le livre de Job, est d'un sublime dont nulle plume humaine ne saurait approcher. Malgré tous les soins que nous avons pris pour le reproduire ici, nous considérons notre traduction comme une faible esquisse à côté de l'original.

Page 89, *vers* 17 :

> « Dieu, nous dit son auguste et premier secrétaire, etc.

Moïse est non seulement le premier de tous les historiens, il est aussi le plus ancien interprète du Très-Haut auprès des hommes. L'impiété avait critiqué amèrement son récit, la science le justifie.

Page 97, *vers* 9 *et* 10 :

> Il est vrai, sur vos fronts apparaît plus de grâce,
> Et votre être en splendeur pour un temps le surpasse.

Minuisti eum paulo minus ab Angelis, dit le Psalmiste. Saint Paul (Hebr., II, 7) et les Pères de l'Eglise appliquent ces paroles au Fils de Dieu, qui s'est abaissé en venant comme homme séjourner sur la terre.

Page 104, *vers* 36, *et page* 105, *vers* 1 :

> Et ces peuples enfin que l'on dit se nourrir
> Des fruits que la forêt recèle en ses broussailles, etc.

Nous avons vécu plus de vingt ans en contact avec les tribus indiennes de l'ouest de l'Amérique, et nous avons pu nous assurer de leur croyance en une vie future, en ces affreux déserts, séjour des méchants après leur mort, et en ces délicieuses vallées où les justes jouiront d'un printemps éternel. Quelle honte pour les prétendus sages de nos jours! Le sauvage les surpasse en pénétration et en clairvoyance.

Page 106, *vers* 35 *et* 36, *et page* 107, *vers* 1 .

> Du principe vital il paraît différer.
> Et le cœur combattu vient nous le déclarer :
> Il semblerait ainsi qu'une âme inférieure, etc.

Saint Paul dit que la parole de Dieu pénètre dans l'homme jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. (Hebr., IV, 12.) Il dit autre part que la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit. (Gal., V, 17.) J. de Maistre s'exprime en ces termes : « Que l'intelligence soit la même chose que le principe sensible, ou que ce principe, appelé aussi le principal vital, et qui est la vie, puisse être quelque chose de matériel, absolument dénué de connaissance et de conscience, c'est ce que je ne croirai jamais, etc. » (*Eclaircissement sur les sacrifices,* chap. I.) Il y a dans l'homme la vie animale et la vie céleste ; car, dit Notre-Seigneur Jésus-Christ, « l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole provenant de la bouche de Dieu. » C'est en maîtrisant la vie animale par la vie spirituelle que l'homme montrera combien essentiellement il diffère des animaux, et qu'il pourra retourner à Dieu, dont son esprit, son âme céleste est le souffle et l'image.

Page 118, *vers* 14 *et* 15 :

> Mais creusez et voyez avec quelle matière
> Est composé le sol qu'aujourd'hui nous foulons, etc.

Nous avons trouvé des traces du déluge dans les vallées et les montagnes de l'Orégon. Nous avons vu des ossements d'animaux monstrueux, entre autres un fémur ayant trois pieds de circonférence, et une dent de quatre pouces de diamètre, découverts sur les bords de la Willamette, affluent du Columbia.

Les savants prétendent que les mammouths, les mastodontes, et autres animaux qui gisent enfouis jusque sous les glaces de la Sibérie, avaient cessé d'exister avant le déluge, et qu'un froid subit les avait fait périr. Mais, s'il en est ainsi, comment se fait-il qu'on les trouve entassés et souvent mêlés avec des espèces différentes de la leur ? C'est l'eau et non le froid qui peut produire cet effet. Une inondation, en Amérique, avait emporté un grand nombre d'animaux, l'an 1862 ; les remous les entassèrent çà et là. En outre, si le froid a détruit les races disparues, pourquoi l'éléphant et le rhinocéros, avec le même genre de vie et habitués au même climat, n'ont-ils pas aussi été anéantis ?

NOTES DU CHANT IV.

Page 129, *vers* 19 *et* 20 :

> La race des Hébreux, de climats en climats,
> Ira porter le sceau de ses noirs attentats.

La malédiction qui du haut du Calvaire tomba sur le peuple juif le poursuit à travers les siècles. On le retrouve partout, jusque dans ces pays où l'Evangile et la civilisation commencent à peine de s'introduire. Bien différents des autres peuples, qui s'allient et se fondent ensemble, les Juifs restent toujours distincts, comme pour rendre un témoignage perpétuel à Celui que leurs aïeux ont mis à mort. C'est sur eux comme nation que l'anathème s'est gravé. On rencontre parmi eux des personnes très-estimables, et de temps en temps il en est qui reviennent de l'aveuglement de leurs pères.

Page 144, sur la prophétie de Balaam.

Quel tableau grandiose elle nous présente ! Le prophète, inspiré malgré lui par le vrai Dieu, à des siècles de distance, voit comme d'un seul coup d'œil l'Astre divin, le Roi dominateur qui doit régir le monde ; les Romains envahissant, avec la Judée, toute la terre connue, puis succombant à leur tour; et, après les temps révolus, le grand dénouement final, où le Christ jugera tous les fils de Seth.

Page 147, *vers* 31 :

> La Vierge concevra, puis, ayant enfanté, etc.

Non seulement chez les Juifs, mais encore chez les Gentils on attendait un libérateur issu d'une vierge. C'est pourquoi elle était connue et vénérée sous le nom de « la Vierge qui doit enfanter, » *Virgo paritura.*

Page 153, sur la prophétie de Daniel.

C'est un argument irrésistible contre les Juifs. Ils ne peuvent sortir de l'embarras où les met le dilemme suivant : *Ou le Christ est venu, ou Daniel a menti*, si ce n'est en reconnaissant Jésus pour le vrai Rédempteur attendu de leurs pères. Mais tel est leur aveuglement, qu'ils cherchent des explications absurdes à la prophétie de Daniel, plutôt que d'adorer la vérité qui se déploie avec l'éclat du soleil à son midi.

Ce qui est ajouté dans le texte à cette fameuse prophétie est tiré du même Prophète

Page 155, *vers* 7 *et* 8 :

> Voici que l'on m'immole et qu'on m'offre en tout lieu
> La sainte oblation seule digne de Dieu.

Aujourd'hui plus que jamais la prophétie s'accomplit. Depuis les glaces du pôle boréal jusqu'à celles du pôle austral, la Victime sans tache est offerte au Dieu reconnu grand parmi les nations.

***Pages* 156 *et suivantes*,** sur les traditions touchant les vérités primitives et l'attente d'un Libérateur.

On peut consulter sur ce point les doctes défenseurs de l'Eglise : Nicolas (*Etudes sur le Christianisme*), Roselly de Lorgues (*le Christ devant le siècle*), Mgr Gousset (*Théologie dogmatique*), Orsini (*Vie de la sainte Vierge*), Rorhbacher (*Histoire de l'Eglise*), etc., etc. A mesure que la science pénètre plus avant dans le dédale des vieux souvenirs, elle découvre d'autres nombreux témoignages en faveur du dogme chrétien. Nous-même, parmi les tribus sauvages disséminées entre les Montagnes Rocheuses et l'Océan Pacifique, nous avons entrevu la trace des croyances premières : le Grand Chef d'en haut, la vie future, la création, le déluge, la loi du cœur, l'attente d'un être extraordinaire qui, personnifiant le bien, fera la guerre aux génies du mal, etc., tels sont les principaux points que l'on distingue au travers des superstitions indiennes.

Le *Zend Avesta*, code religieux des anciens Perses, s'exprime ainsi : « Le Sauveur, Fils de la Vierge, viendra tout à coup. Le Victorieux renouvellera le monde, le rendra inaltérable, immortel, incorruptible, heureux à jamais. » Cette tradition paraît se rapporter au renouvellement de toutes choses après le jugement dernier. *Ecce nova facio omnia.* (Apocalypse.)

Page 160, *vers* 16 :

> Ainsi s'est exprimé l'Epicure romain.

Lucrèce, dans son poëme *De Natura rerum*, fait revivre la philosophie d'Epicure, nie la Providence, attaque toute croyance en Dieu, enlève à l'homme les consolations de la religion, et lui propose, comme unique bien, la jouissance des plaisirs sensuels. Il mourut dans l'abrutissement et la frénésie. Ainsi meurent beaucoup de modernes Epicures.

Page 176, *vers* 33 :

> Avant ce grand poëte on connut ces sibylles, etc.

On a beaucoup discuté sur la valeur et l'authenticité du témoignage

des sibylles; nous ferons remarquer seulement qu'elles ont été considérées par beaucoup de Pères de l'Eglise comme ayant été véritablement inspirées, Dieu les faisant rendre hommage à la vérité, ainsi qu'il le fit à l'égard de Balaam.

Page 181, *vers* 7 *et* 8 :

> Vois du couchant lointain l'Aurore l'attendant,
> Et vers l'aube avec foi se penche l'Occident.

C'est un fait attesté par la plupart des peuples, que le Messie était attendu de l'ouest par ceux qui habitaient à l'orient de la Palestine, et de l'est par ceux des pays occidentaux.

NOTES DU CHANT V.

Page 185, *vers* 34 *et* 35 :

> Et voici qu'assisté de l'Esprit de science,
> Son chef la préconise et l'impose à la foi.

Ce fut le 8 décembre 1854 que l'immortel Pie IX, répondant aux vœux de tous les vrais croyants, définit le dogme de l'Immaculée Conception de Marie. Quels transports joyeux le mémorable évènement excita dans l'univers chrétien, et spécialement dans ces Etats-Unis d'Amérique où l'épiscopat catholique a fait de ce saint jour la fête patronale du pays et une solennité d'obligation ! Ce fut à l'époque de la glorieuse définition que l'auteur de cet ouvrage en conçut l'idée. Il se mit aussitôt à l'œuvre en invoquant la Vierge sans tache, et, après quinze années de veilles, il a eu le bonheur de pouvoir offrir son livre à ce même Pie IX à qui il l'a dédié.

Page 194, *vers* 1, 2 *et* 3 :

> Hérode, ce tyran dont l'inflexible histoire,
> Sans égard désormais pour quelque ombre de gloire,
> Ne redira le nom qu'en frémissant d'horreur, etc.

Hérode, surnommé *le Grand*, avait montré de l'humanité dans une peste et une famine qui ravagèrent la Judée. Il fit restaurer et augmenter le temple de Jérusalem. Mais ses basses flatteries envers Auguste, et surtout sa cruauté insatiable, l'ont rendu autrement célèbre.

Page 206, *vers* 15 *et* 16 :

> Et les cœurs, occupés de ce pressentiment,
> Attendaient d'heure en heure un grand évènement.

Il suffira ici de citer Suétone et Tacite. « Une antique et constante tradition s'était établie en Orient; elle annonçait qu'en ce temps-là devait apparaître le dominateur du monde. » (SUÉTONE.) « Un grand nombre étaient persuadés que les écrits antiques des prêtres enseignaient que dans ce temps-là l'Orient prévaudrait, et que des hommes sortis de la Judée auraient la domination. » (TACITE.)

Page 206, sur l'édit de César Auguste.

Exiit edictum a Cæsare Augusto, etc. Le fameux marbre d'Ancyre, récemment découvert, porte cette inscription : « J'ai fermé seul le second lustre, avec le pouvoir consulaire, sous le consulat de C. Censorinus et de C. Asinius. Dans le cours de ce lustre, les citoyens romains ont été recensés par tête, etc. »

Page 210, *vers* 6, 7 *et* 8 :

> . . . . Mais quel signe à l'horizon se lève?
> C'est la Vierge étoilée, et, brillant et serein,
> L'astre cher aux moissons apparaît sur son sein.

Suivant les astronomes, à l'époque de la naissance de Jésus-Christ, la constellation de *la Vierge* devait, à l'heure de minuit, le 25 du mois de décembre, monter à l'horizon. *L'Epi* est l'étoile principale de ce groupe lumineux.

Page 220, *vers* 16 *et* 17 :

> Voyez à Bethléhem le royal pèlerin
> Inscrire avec son nom le doux nom de Marie, etc.

« Le Fils de Dieu, dit Bossuet, doit naître à Bethléhem, selon qu'il fut prédit par un prophète. Tout l'univers se remue pour accomplir la prophétie. Jésus, fils de David, naquit dans la ville où David avait pris naissance. Son origine fut attestée par les registres publics : l'empire romain rendit hommage à la royale descendance de Jésus-Christ, et César, qui n'y pensait pas, exécuta l'ordre de Dieu. »

NOTES DU CHANT VI.

Pages 223 *et suivantes*, sur l'adoration des Mages.

Le rationalisme moderne ose traiter de légende et de fable le récit évangélique concernant les Mages et l'apparition d'une étoile merveilleuse qui leur servit de guide, et pourtant Julien, Porphyre et Celse,

qui vivaient dans les premiers siècles de l'Eglise, n'ont jamais, malgré leur haîne du nom chrétien, révoqué en doute la narration de saint Matthieu. Chalcidius, philosophe platonicien, écrivait au IIIe siècle : « Une étoile annonçant la descente d'un Dieu sur la terre apparut à des Chaldéens habiles dans l'astronomie. Ils quittèrent leur patrie pour aller à la recherche du Dieu, et, l'ayant trouvé, ils lui rendirent les hommages dus à la Majesté divine voilée sous la figure d'un enfant. »

Au reste, l'*Etoile de Jacob*, annoncée par Balaam, était attendue dans tout l'univers. Virgile chantait le retour d'Astrée, la vierge céleste. Les écrits des savants et les oracles sibyllins mentionnent aussi l'astre mystérieux.

Page 235, *vers* 18 :

Se verra d'âge en âge un sujet de discorde.

Ecce positus est in signum cui contradicetur, a dit le vieillard Siméon. La prédiction s'accomplit sans cesse, et nous voyons en nos jours l'impie non seulement dénaturer les sublimes leçons de l'Evangile, mais encore refuser à Jésus le nom de Fils de Dieu.

Page 237, *vers* 17, 18 *et* 19 :

Cependant des Hébreux le despote barbare,
Affamé de vengeance, à Jéricho prépare
Pour le vrai roi des Juifs le tranchant de la mort.

Le philosophe Macrobe dit dans ses *Saturnales* : « Lorsqu'Auguste eut appris qu'Hérode avait donné ordre de faire mourir tous les enfants de Syrie nés depuis deux ans et qu'il n'avait pas épargné son propre fils, il dit : « Il vaut mieux être le pourceau d'Hérode que son « fils. » Le tombeau de Rachel est près de l'étable de Bethléhem, dans la campagne de Rama. « Une clameur, avait dit Jérémie, a retenti dans Rama au milieu des lamentations et des larmes. C'est Rachel qui pleure ses fils. Elle repousse toute consolation, parce qu'ils ne sont plus. » Il faut une inspiration divine pour peindre ainsi la douleur maternelle.

Pages 245 *et* 246, sur le mirage.

Ce phénomène est commun dans les déserts de l'Arabie ; il se manifeste aussi dans les plaines de l'Amérique. Un jour un ami, que j'avais accompagné à quelques milles de chez moi, monta à cheval, me dit : *Good bye*, et partit. Je le suivis des yeux. Bientôt il disparut dans un brouillard qui couvrait une partie de la prairie et la forêt voisine, en

ne laissant visible que la cime des arbres Tout à coup je l'aperçus galopant au dessus du nuage et effleurant dans sa course la tête des cèdres et des sapins. L'image était si parfaite, que j'aurais reconnu le voyageur si, au lieu de m'avoir quitté depuis quelques minutes, il fût venu me voir après des jours d'absence.

Page 250, *vers* 10 :

Les dieux des nations sur le sol se brisèrent.

L'historien Pallade raconte qu'au moment où les divins voyageurs traversaient Héliopolis, toutes les idoles des temples tombèrent la face contre terre. Ce miracle est aussi attesté par Dorothée, Sozomène, etc.

Page 252, *vers* 5, 6 *et* 7 :

Hérode avait enfin terminé sa carrière,
Et du persécuteur la parole dernière
Fut un ordre sanglant dont l'histoire frémit.

Il ordonna qu'on enfermât dans l'hippodrome les principaux de la nation pour les faire mourir au moment qu'il expirerait, afin que chaque famille eût des larmes à verser. Une fête fut instituée par les Juifs pour se réjouir de la mort de ce monstre.

NOTES DU CHANT VII.

Pages 264 *et suivantes*, sur saint Jean-Baptiste.

Jean-Baptiste, loué par le Fils de Dieu, l'a été par Josèphe, historien juif. Il le représente comme un homme éminent en sainteté, rappelant les Juifs à la vertu, à la justice, à la piété envers Dieu. Le Koran donne à Jean-Baptiste le nom de *saint prophète*.

Page 274, *vers* 3 :

Que nous importe à nous? Mon temps n'est pas venu.

Les protestants s'appuient principalement sur la réponse de Jésus-Christ à sa Mère aux noces de Cana, lorsqu'ils prétendent démontrer que Marie n'a aucun pouvoir et qu'il est inutile d'avoir confiance en elle; mais le récit évangélique nous fait voir tout le contraire. Quoique le temps fixé par le Père éternel et son divin Fils ne soit pas venu, elle est si sûre d'être exaucée, qu'elle va dire aux serviteurs :

« Faites tout ce qu'il vous dira. » Et l'Homme-Dieu, par égard pour elle, opère un grand prodige. Comment ne pas se confier en la Mère d'un tel Fils?

Page 281, *vers* 18 :

Avance en pleine mer. . .

Voilà plus de dix-huit cents ans que la barque de Pierre vogue en pleine mer. Elle a eu bien des tempêtes à subir, mais elle n'a point fait naufrage. Depuis trois siècles, le protestantisme prétend qu'elle va sombrer, l'impiété crie qu'elle va se perdre au milieu des écueils qui se multiplient de toutes parts autour d'elle, et pourtant elle poursuit sa route sans s'inquiéter des orages et des récifs. Elle se confie en Celui qui a dit à son nocher : *Duc in altum.*

Pages 289 *et suivantes*, sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne.

« Le Seigneur, dit l'Evangile, enseignait avec une autorité inconnue aux scribes et aux pharisiens. » Il enseignait en Dieu la loi qui devait être gravée dans les cœurs, la loi d'amour. Que sont les plus belles pages écrites par les philosophes de l'antiquité à côté des leçons de Jésus? C'est dans l'humilité qu'il fait consister la vraie grandeur; c'est dans l'abnégation et la souffrance qu'il place la félicité. Mais aussi quel espoir glorieux il propose! quelles divines consolations il promet!

NOTES DU CHANT VIII.

Page 319, *vers* 13 *et* 14 :

L'infâme Hérodiade et Salomé sa fille,
Qui voit fouler aux pieds l'honneur de sa famille.....

Salomé se rendit coupable d'une ingratitude monstrueuse; car c'était l'honneur de Philippe son père que Jean-Baptiste défendait. Non contente d'être un tranquille témoin de l'opprobre paternel, elle osa demander la tête du saint Précurseur. Suivant saint Jérôme, elle lui perça la langue à coups d'aiguille.

Page 322, sur le baptême de la sainte Vierge et de saint Pierre.

Selon saint Euthymes, savant abbé qui florissait en Palestine au IVe siècle, Notre-Seigneur n'a baptisé que la sainte Vierge et saint Pierre.

Page 342, *vers* 13 :

Soixante et douze élus qui, sous le nom de prêtres ...

Saint Dorothée, illustre évêque de Sicile, a donné une liste des disciples du Sauveur. Au n° 51, on lit : « Céphas, qui fut repris à Antioche par saint Paul et devint évêque de Cones. » Le saint évêque ajoute que ce Céphas était différent de saint Pierre. Saint Clément d'Alexandrie et d'autres Pères sont de la même opinion.

Page 345, *vers* 28 :

Vous êtes, ô Jésus, ce bon Samaritain.....

Que cette parabole du bon Samaritain est touchante! C'est un tableau complet du grand ouvrage de la rédemption des hommes. Le déplorable état du genre humain avant la venue de Jésus-Christ, l'impuissance de la loi mosaïque à le secourir, l'amour et le dévouement du Fils de Dieu, les sacrements figurés par l'huile et le vin, les soins maternels de l'Eglise, le second avènement du Messie, les récompenses éternelles, tout est là.

NOTES DU CHANT IX.

Pages 358 *et suivantes*, sur la parabole de l'enfant prodigue.

On sent en la lisant qu'elle n'a pu venir que du Dieu qui se nomme Charité. Quelle source d'espérance pour le pécheur! C'est avec de tels enseignements que la religion de Jésus a conquis le monde; c'est par eux qu'elle est au dessus de tous les cultes d'invention humaine, comme l'infini domine sur le fini.

Pages 363 *et* 364, sur l'indissolubilité du mariage.

Le divorce est une porte ouverte aux plus funestes conséquences pour la société. L'histoire des peuples atteste hautement que, partout où l'on a respecté le mariage, tout y a gagné. Les protestants bien pensants reconnaissent la nécessité de revenir sur ce point à l'enseignement de Jésus.

Page 380, *vers* 14, 15 *et* 16 :

Car le chameau, passant par le *chas de l'aiguille*,
Le fait avec plus d'aise et de facilité
Qu'un riche n'entrera dans la sainte cité.

Suivant les orientalistes, le *chas de l'aiguille* était un passage, une

espèce de portail bas et étroit par où les chameaux ne pouvaient passer que difficilement et en se baissant.

Pages 383 *et suivantes*, sur la résurrection de Lazare.

Qu'on lise dans l'apôtre saint Jean le récit de ce miracle. Chaque mot porte un cachet de vérité. On n'y trouve rien qui puisse un seul instant faire supposer une supercherie, un drame concerté et joué par des imposteurs. Au contraire, tous les acteurs agissent de manière à faire échouer le complot le mieux ourdi, s'il avait existé. Cependant on a vu de prétendus savants modernes nier le sublime prodige et vouloir faire jouer à Jésus le rôle de jongleur. Les Juifs ne le louaient pas, ils le crucifiaient. Les pharisiens de nos jours le louent et le traînent dans la boue en même temps. Lorsqu'un certain livre parut, quelle indignation n'excita-t-il pas en France, dans toute l'Europe et jusqu'aux extrémités du Nouveau-Monde!

NOTES DU CHANT X.

Pages 397 *et suivantes*, sur les noms assignés à plusieurs membres du Sanhédrin.

Ces noms ne sont pas d'invention. On les voit sur de vieux tableaux représentant le grand-conseil assemblé pour juger par avance Notre-Seigneur Jésus-Christ. On y lit même en peu de mots l'opinion émise par chacun d'eux.

Page 418, *vers* 11 :

De secrets espions du camp pharisien.....

Les sectes qui régnaient alors chez les Juifs étaient en effet comme des camps où l'on se retranchait et d'où l'on sortait parfois pour attaquer ses adversaires.

Pages 419 *et suivantes*, sur les sectes ou partis qui divisaient le peuple hébreu.

Les Pharisiens, d'une origine très-ancienne, ont joué un grand rôle dans l'histoire des Juifs par leur savoir, leur influence, leur orgueil et leur hypocrisie. Cette secte s'est conservée jusqu'à nos jours.

Sadoc, qui vivait vers l'an 250 avant Jésus-Christ, fut le chef des Saducéens. Ceux qui existent aujourd'hui sont traités d'hérétiques par les Pharisiens.

Les Hérodiens tiraient leur nom du premier Hérode. Ce scélérat eut des flatteurs et des enthousiastes imbécilles qui le prirent pour le Messie, ce qui donna lieu à la secte des Hérodiens.

Les Esséniens ou Esséens passaient pour être les disciples du prophète Elie. Leur vie était très-pure.

Les Samaritains paraissent descendre des Chutéens envoyés d'au delà de l'Euphrate par les rois d'Assyrie pour peupler le pays d'Israël après qu'ils en eurent fait la conquête, et de quelques pauvres familles israélites que ces conquérants n'avaient pas menées en captivité. Avec le consentement d'Alexandre le Grand, ils bâtirent un temple sur le mont Garizim.

Page 429, *vers* 16 :

Or, dans la Grande Mer, le soleil, vers le soir.....

Dans les temps anciens, la mer Méditerranée, et principalement la partie qui baigne les côtes de la Syrie et de la Palestine, portait le nom de Grande Mer, *Mare Magnum*. Déjà du temps de Moïse elle était ainsi nommée. (Nombres, XXXIV, 5-7.)

NOTES DU CHANT XI.

Page 439, *vers* 10 :

Sa mémoire, plus loin transformée en légende.....

C'est ce que les docteurs du rationalisme moderne pensent faire. Insensés qui ne voient pas qu'en faisant une légende, un mythe des miracles et de la vie de Jésus-Christ, ils détruisent toute certitude historique ! César, Charlemagne, Napoléon, ne seraient plus que des héros de la Fable. Qui jamais a eu plus que le Christ des témoins pour prouver son existence et ses œuvres ? Des millions de martyrs, une foule de docteurs célèbres, des monuments innombrables, la croyance de mille peuples divers, etc., attestent à haute voix qu'un Dieu est venu du ciel pour nous sauver.

Page 450, *vers* 19 :

Car les cieux passeront, ma parole jamais.

Malgré une affirmation si positive, provenant de la bouche du Fils de Dieu, l'impiété nie la fin du monde. Parmi les croyances qui semblent être l'héritage commun de tous les peuples, celle-ci est l'une des

plus précises. Toutes les nations paraissent être d'accord pour dire que le monde périra par le feu.

Pages 451 *et suivantes*, sur la parabole des dix vierges et celle des talents.

Ces paraboles, les dernières que le Seigneur nous a données, terminent d'une manière admirable cette série de sublimes instructions, puisqu'elles nous mènent jusqu'au jour des rétributions, où le juste entrera dans la possession de la gloire éternelle et le pécheur se verra condamné sans retour.

Page 465, *vers* 8 :

L'été couronné d'or et l'automne si gai.....

Dans l'Amérique du Nord, où j'ai fait un très-long séjour, l'automne est la plus belle saison de l'année. Il arrive souvent qu'on a de fortes pluies à la fin d'août ou au commencement de septembre. Alors tout reverdit, et il ne pleut plus jusqu'en décembre.

NOTES DU CHANT XII.

Page 473, *vers* 15 *et* 16 :

Allez donc, Pierre et Jean, préparez dans Sion
La cène où de la loi s'éteint la mission.

Quelques auteurs ont rapporté que la maison où le Seigneur institua la sainte Eucharistie appartenait à saint Jean l'évangéliste; mais la manière dont il lui parle au sujet de cette maison : « Dites au père de famille, etc., » prouverait le contraire. Saint Jean a pu être connu des serviteurs du grand-prêtre sans que le cénacle lui ait appartenu.

Page 485, *vers* 13 :

Il est une coutume en Jacob observée, etc.

Baronius a découvert dans un ancien rituel hébreu la formule suivante : « Lorsque la première pâque est consommée, il y a un second banquet où l'on distribue l'azyme, et le père de famille, en le présentant à tous, dit : « Voici le pain que nos pères ont mangé en Egypte. « Quiconque a faim, qu'il approche et qu'il achève la pâque. »

J'ai préféré la tradition mentionnée dans ce poëme; elle m'a paru plus significative.

Pages 488 *et* 489, sur le reproche adressé à l'auteur de *la Messiade*

Il y a dans l'ouvrage de Klopstock un passage surtout qui fait de la peine aux lecteurs catholiques. C'est dans le chant XVIII, lorsqu'il représente la sainte Vierge enveloppée d'une draperie tachée de sang et venant, le regard baissé, humble et craintive, se prosterner avec les saints et les martyrs aux pieds du souverain Juge pour le supplier de pardonner aux *malheureux* qui l'ont adorée ! Et ces malheureux sont placés dans le passage susdit parmi les adorateurs d'idoles ! On a dit mille et mille fois : L'Eglise catholique aime et respecte la Femme bénie entre toutes les femmes, Celle que les Anges et le Fils du Très-Haut ont aimée et respectée. Nous appelons Bienheureuse Celle que, d'après l'Esprit saint, toutes les générations devaient appeler ainsi ; mais on ne l'adore pas. A Dieu seul appartient l'hommage suprême. Cependant le protestantisme fait toujours la sourde oreille, et il insère ses calomnies jusque dans ses poëmes.

Page 507, sur la fille de Jephté.

Selon un grand nombre de commentateurs, la fille de Jephté fut, par une immolation spirituelle, consacrée au Seigneur. Le texte de la Bible se prête beaucoup à cette interprétation : « Lorsqu'elle eut pleuré sa virginité, son père fit ce qu'il avait promis, et elle resta vierge. » Au 2e livre des Machabées, c. III, v. 19, il est parlé de vierges qui restaient renfermées, etc.

NOTES DU CHANT XIII.

Page 523, *vers* 16 :

Tel du Dieu rédempteur fut le dernier discours.

C'est-à-dire telle fut sa dernière instruction avant de mourir. Mais il va parler encore en forme de prière, puis en forme de révélation. Nous l'entendrons dans ses réponses aux grands-prêtres et à Pilate ; puis, après la résurrection, il instruira de nouveau.

Page 527, *vers* 3 *et* 4 :

Et Lucifer, voyant ses prestiges sans fruit,
Retombe comme un roc sur son trône détruit.

Allusion à Simon le magicien, qui, s'étant, par le pouvoir du démon, élevé dans les airs en présence de Néron et d'une grande multitude, à la prière de saint Pierre, tomba à terre et eut le corps fracassé.

Page 528, *vers* 31 *et* 32 .

César, ne craignez rien; car Philippe à vos yeux
Montre votre étendard flottant victorieux.

Allusion au fait que voici, raconté par Théodoret : saint Philippe apparut en 394 à l'empereur Théodose, le matin du jour qu'il devait livrer la bataille au tyran Eugène, et lui promit la victoire qu'il remporta sur son ennemi. Saint Julien de Tolède et d'autres auteurs assurent què saint Philippe, apôtre, évangélisa la Gaule.

Page 528, *vers* 36 :

Tu seras désormais nommé Barthélemy.

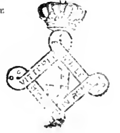
D'après Cornelius a Lapide et une foule de commentateurs, Nathanaël et Barthélemy ne sont qu'une même personne. Philippe et Nathanaël furent accueillis en même temps par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Philippe et Barthélemy sont toujours nommés ensemble par les trois premiers évangélistes. Saint Jean ne mentionne pas Barthélemy parmi les apôtres, mais il nous montre Nathanaël avec eux. Les Grecs font la fête de saint Nathanaël, apôtre, etc. Ainsi saint Barthélemy avait deux noms comme saint Pierre, saint Matthieu, saint Thomas et saint Jude.

Page 549, *vers* 24 :

L'homme n'a plus qu'à rendre hommage à la raison.

Tel est le but que pensent atteindre nos prétendus sages. « Le Christ est un vain nom, disent-ils, Dieu n'est pas. Dépouillons-nous des préjugés qui nous ont tenus sous le joug. Qu'avons-nous besoin de l'Eglise pour nous conduire? Notre raison suffit. » Avec la raison pour guide, ils nous ramèneront aux jours de 93 et de 94. Aveugles ! Ils tomberont dans un abrutissement qui fera horreur aux peuples les plus barbares; car le sauvage le plus dégradé croit à un Dieu quelconque et à une autre vie.

FIN DES NOTES DU PREMIER VOLUME



ERRATA DU PREMIER VOLUME.

Page 20, vers 13, *au lieu de* : Viennent de nos destins *lisez* : Viennent de nos desseins

— 51, — 26, *au lieu de* : dont l'ardeur le devore; *lisez* : dont l'ardeur les dévore;

— 70, — 7, *au lieu de* : nous aura transformes, *lisez* : vous aura transformes,

— 75, — 24, *au lieu de* : voulait faire perir. *lisez* : voudrait faire périr.

— 116, — 14, *au lieu de* : Aujourd'hui l'a soudain *lisez* : L'a sans doute aujourd'hui

— 122, — 2 et 3, mal ponctués, *lisez* :

Pleurent au souvenir de leurs belles vallées
Et du temple ou leurs vœux étaient jadis offerts.

— 130. Supprimer l'alinéa au 9[e] vers. Mettez un point, au lieu d'un point-virgule, à la fin du 10[e] vers. Au lieu des 11[e], 12[e] et 13[e] vers, *lisez*

Lorsque David descend de son trône envahi
Et se voit menacé de ceux qui l'ont trahi,
Monarque débonnaire, à son peuple il pardonne.

— 144, vers 34, *au lieu de* : Ils iront en vainqueurs *lisez* : Ils iront par le glaive

— 156, — 27, *au lieu de* : Ormurzd *lisez* : Ormuzd

— 180, — 24, *au lieu de* : Vers l'Ange ténébreux, *lisez* : Vois l'Ange ténébreux

— 181, — 16. Mettre un guillemet à la fin.

— 187, — 21, *au lieu de* : bénisse sa carrière! *lisez* : bénisse ta carrière!

— 212, — 34, *au lieu de* : leur rendre hommage, *lisez* : lui rendre hommage,

— 217, — 24, *au lieu de* : briserait ces verrous, *lisez* : brisera ces verrous,

— 217, — 32, *au lieu de* : S'agitent dans leur gouffre, *lisez* : S'agitent dans leur gouffre,

Page 226, vers 26, *au lieu de* : Ces princes érudits, *lisez* : Ces princes érudits

— 230, — 18, *au lieu de* : au mépris de soi-même, *lisez* ou mépris de soi-même.

— 241, — 1, *au lieu de* : Et dans la forteresse, *lisez* : Et dans sa forteresse.

— 277, — 15, *au lieu de* : Celui qui vint à nous *lisez* : Celui qui vint à vous

— 294, — 12, *au lieu de* : que le Ciel nous donna, *lisez* que le Ciel vous donna,

— 296, — 26, *au lieu de* : Et soudain de la loi *lisez* : Et soudain de la foi

— 298. A la fin du 19e vers, supprimer le guillemet.

— 344, vers 15, *au lieu de* : le pecheur comme nous, *lisez* : le prochain comme nous.

— 357, — 5. Supprimer le guillemet du commencement.

— 397, — 28. Au lieu d'un point mettez un point-virgule à la fin.

— 419, — 3, *au lieu de* : vous m'entendez, Hébreux. » *lisez* : vous m'entendez, Hébreux. »

— 428, — 9, *au lieu de* : la paix sur nos rivages? *lisez* : la paix sur vos rivages?

— 428, — 28, *au lieu de* : dans nos derniers neveux, *lisez* : dans vos derniers neveux,

— 430. A la fin du 17e vers mettez un point, et à la fin du 18e une virgule au lieu d'un point.

— 435, vers 12, *au lieu de* : Comme de jeunes fleurs *lisez* Comme des jeunes fleurs

— 445, — 22, au lieu d'une virgule, mettez un point à la fin.

— 476, — 31, *au lieu de* : et la Vérité, *lisez* et de la Vérité.

— 487, — 9. Mettez un guillemet au commencement.

— 492, — 34, *au lieu de* : munis de son empreinte, *lisez* munis de ton empreinte,

— 495. A la fin du vers 31e mettez un point, et à la fin du 32e une virgule au lieu d'un point.

— 496, vers 25, *au lieu de* : Et qui le fait ensuite *lisez* Et qui la fait ensuite

— 498, — 16. Au lieu d'un point mettez une virgule à la fin

— 518, — 17. Au lieu d'un point mettez une virgule à la fin.

— 520, — 31, *au lieu de* : plonge dans le péché, *lisez* : plongés dans le péché.

FIN DE L'ERRATA DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

CHANT I. — Conseil du Ciel et de l'Enfer. — Le Christ approche de Jérusalem 1

CHANT II. — Entrée triomphante à Jérusalem. — Le Christ au temple 41

CHANT III. — Dieu. — Le ciel. — La création. — La déchéance. — L'Ancien Testament 79

CHANT IV. — Promesses, figures, prophéties, traditions, attente d'un Libérateur. 125

CHANT V. — La Vierge immaculée. — Incarnation du Verbe et sa nativité 183

CHANT VI. — Le nom de Jésus. — Epiphanie. — Présentation — Exil et vie cachée 221

CHANT VII. — Vie publique du Messie 263

CHANT VIII — Vie publique du Messie. 309

CHANT IX. — Vie publique du Messie. 353

CHANT X. — Conseil des Juifs. — Le lundi et le mardi saints. 395

CHANT XI. — Le mercredi saint 433

CHANT XII. — Le jeudi saint. — L'Eucharistie. 471

CHANT XIII. — Le jardin des Oliviers 515

NOTES. 553

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



